BLANLOEIL, L'ABBE

HISTOIRE DE LA LITTERATURE GRECQUE ET DE LA LITTERATURE LATINE



HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE GRECQUE

ET DE

LA LITTÉRATURE LATINE

Nantes. — Imp. Bourgeois, rue St-Clément, 57.

BACCALAURÉAT

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

ET DE LA

LITTÉRATURE LATINE

CONTENANT :

1° Les Biographies des Ecrivains ;
2° L'Analyse et la Critique de leurs principaux ouvrages ;
3° Une Appréciation du génie de chaque auteur ;
4° Des Parallèles entre les auteurs du même genre ;
5° Des Sujets de Devoirs donnés dans les différentes Facultés depuis 1881.

PAR

M. l'Abbé BLANLŒIL

Ex-Professeur de Seconde

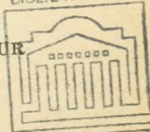
ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ LIBRE DES LETTRES D'ANGERS

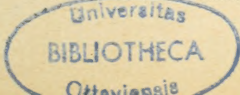
Ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque de Nantes

NANTES

LANOË-MAZEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, rue Saint-Pierre, 2





Monsieur l'abbé,

Je vous autorise volontiers à faire imprimer et à publier votre livre intitulé : **Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine.**

Le compte-rendu qui m'a été fait de ce livre, me permet de croire qu'il sera d'une très grande utilité pour les professeurs comme pour les élèves de nos écoles secondaires.

Il a fallu du courage et de la persévérance, Monsieur l'abbé, pour entreprendre et conduire à bonne fin, au milieu de vos autres occupations, cet important et sérieux travail. Ce qui vous a soutenu, c'est, après la pensée de Dieu, le vif intérêt que vous portez au progrès de ces belles études dont le noble but est de former le goût, d'orner l'esprit, d'élever le cœur, et de former ainsi, à l'Eglise et à la société, des hommes capables d'exercer, soit par la plume, soit par la parole, une haute et précieuse influence.

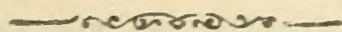
Agréez, Monsieur l'abbé avec mes félicitations, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† JULES, Évêque de Nantes.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE GRECQUE



PRÉLIMINAIRES

I° Origine des Grecs. — Les Grecs se prétendaient *autochtones*, c'est-à-dire nés sur la terre même qu'ils habitaient. Selon la fable qu'ils inventèrent, Deucalion, roi de Thessalie, au XVe siècle avant J.-C., survécut seul avec Pyrrha, sa femme, au déluge qui porte son nom. Il repeupla la terre en jetant des pierres qui se changeaient en hommes, tandis que celles que jetait Pyrrha se métamorphosaient en femmes. HELLEN, son fils, donna son nom à toute la Grèce. Il eut trois fils : Dorus, père des Doriens ; Eolus, père des Eoliens ; Xuthus qui donna le jour à Achæus, père des Achéens, et à Ion, père des Ioniens. Cette généalogie fut inventée pour rendre compte de la division des Grecs en quatre branches, et celle de leur langue en quatre dialectes.

L'origine véritable des Grecs est fort obscure. Les savants modernes croient qu'ils descendent des *Aryas*, peuple agricole qui vivait à une époque préhistorique entre l'Inde et la Perse. Les *Pélasges* , de race aryenne, vinrent les premiers de l'Asie dans la Grèce ; ils y ont laissé des vestiges fameux, connus sous le nom de monuments *cyclopéens*. Vers le XVe siècle avant l'ère chrétienne, environ trois cents ans après l'arrivée des Pélasges, les égyptiens *Cécrops* (1533 ?) et *Danaüs* (1466 ?) établirent des colonies, le premier à Athènes, le second à Argos. Cadmus (1366 ?), originaire de la Phénicie, bâtit la citadelle de Thèbes et introduisit l'*alphabet phénicien*. Vers le même temps les Hellènes, venus également de l'Asie, se fixèrent d'a-

bord au nord de la Grèce ; ils soumirent ensuite tout le pays qui prit alors leur nom. Ils se subdivisaient en *Achéens*, en *Eoliens*, en *Ioniens* et en *Doriens*.

II° Origine de la langue grecque. — Les philologues modernes divisent les langues en trois grandes familles : 1° la famille *aryenne ;* 2° la famille *sémitique* (Phénicien, Hébreu, Arabe, etc.) ; 3° la famille *touranienne* (Tougouse, Mongol, Turc, etc.) ; La langue *aryenne* est celle que parlaient les *Aryas ;* on l'appelle encore *vedique*, parce que les *Védas*, ou livres sacrés des Hindous, en sont les plus anciens monuments. La langue védique ou aryenne est le type primitif des langues *indo-européennes*, qui renferment six groupes : 1° le *Sanscrit*, parlé dans l'*Indoustan ;* 2° le *Zend* ou ancien *Persan ;* 3° le *Grec* et le *Latin* ; 4° les langues *germaniques ;* 5° le *Slave ;* 6° le *Celte* ou *Breton*.

Les Grecs et les Latins sont frères : la parenté des langues démontre celle des races. Mais quoique sœurs, la langue grecque et la latine éprouvèrent de profondes modifications par leur mélange avec les idiomes parlés en Grèce et en Italie. Quatre éléments principaux contribuèrent à former le grec : l'*élément pélasgique*, l'*égyptien* et le *phénicien*, le *crétois*, l'*iranien* ou *persan*.

III° Dialectes. — Les différentes petites peuplades grecques parlaient un grand nombre de dialectes ou patois ; Aristote en compte jusqu'à deux cents. Tous ces dialectes particuliers se rapportaient à quatre principaux : l'*Eolien*, le *Dorien*, l'*Ionien* et l'*Attique*.

1° L'*Eolien*, naïf et un peu plus prude, paraît être celui des dialectes qui se rapproche le plus de la langue primitive ; c'est aussi celui qui offre le plus de ressemblance avec la langue latine. Il était parlé en Béotie, en Thessalie, à Lesbos et dans les colonies éoliennes de l'Asie-Mineure. Alcée et Sapho ont écrit dans ce dialecte.

2° Le *Dorien*, plein de force et d'ampleur, s'est formé de l'*Eolien*. Il était parlé dans le Péloponèse, la Carie, la Sicile, l'Italie méridionale. Alcman, Simonide, Pindare, Théocrite, l'illustrèrent par leurs œuvres.

3° L'*Ionien*, le plus doux des dialectes, était parlé sur les côtes de l'Asie-Mineure, à Smyrne, Ephèse, Colophon et dans les îles de l'Archipel. Il eut deux époques : il forma d'abord le

dialecte épique d'Homère et d'Hésiode, il donna ensuite naissance à la prose harmonieuse d'Hérodote.

4° L'*Attique*, dans sa première forme, n'était qu'une subdivision particulière de l'*Ionien* dont il se rapprochait beaucoup. Les écrivains du siècle de Périclès lui donnèrent un caractère plus ferme ; grâce à leur génie, il triompha des autres dialectes et devint la langue commune des écrivains grecs. Il fut la langue des grands tragiques : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane; des grands orateurs : Démosthène, Eschine, Isocrate ; des historiens Thucydide et Xénophon ; des philosophes Platon, Aristote, etc.

Les conquêtes d'Alexandre, en répandant la langue grecque dans l'Orient en altérèrent la pureté. Il se forma alors le dialecte *macédonien*, corruption de l'*Attique*. Lorsque Alexandrie devint le principal centre de la littérature grecque, il s'y forma un nouveau dialecte, autre corruption de l'Attique et qui prit le nom de dialecte *alexandrin*. Enfin, sous le Bas-Empire, Constantinople vit à son tour se former le dialecte *byzantin*, qui donna naissance au *romaïque* ou *grec moderne*.

CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

La Grèce est la patrie du génie littéraire et artistique ; elle a embrassé toutes les sciences, cultivé tous les arts, laissé des chefs-d'œuvre dans tous les genres. Quiconque se livre à l'étude des lettres doit saluer dans chacun des grands hommes de la Grèce un maître et un modèle. Les Grecs ont poussé si loin la perfection, qu'ils sont en quelque sorte devenus les précepteurs de l'art.

La littérature grecque fut originale, nationale et d'une grande richesse dans tous les genres.

1° *Originale*. — La littérature grecque ne s'est pas formée par imitation. Chez ce peuple artiste, les écrivains ont presque tout tiré de leur propre fond. Ils ont imité la nature bien plus que les étrangers que, dans leur mépris, ils traitaient de *barbares*. Aussi vit-on apparaître successivement en Grèce tous les genres littéraires ; les hymnes, les épopées, la poésie lyrique, le drame, l'histoire, la philosophie, l'éloquence. Tous se sont succédé dans leur ordre naturel : tous ont leur histoire

particulière et leurs développements progressifs : on les voit naître, grandir, arriver à leur perfection. Ni la littérature latine, ni la littérature française n'ont suivi cette marche. Dans ces littératures, chacun des genres n'apparaît point comme une évolution naturelle de l'esprit humain, mais comme un produit plus ou moins factice de l'imitation.

2° *Nationale.* — Les lettres grecques s'inspirèrent constamment de l'esprit de la nation ; aussi nous offrent-elles l'image réelle de la société. L'Epopée comme le théâtre, l'histoire comme l'éloquence reproduisent fidèlement les croyances religieuses, les mœurs, les coutumes, les traditions du peuple. Immense avantage qui permettait à la nation tout entière de comprendre sa littérature, de s'y intéresser, d'en ressentir l'influence civilisatrice! Les littératures d'imitation trop souvent ne sont pas d'accord avec les mœurs et l'esprit du peuple ; elles ne sont bien appréciées que des lettrés, qui forment toujours la classe la moins nombreuse dans un Etat.

3° *Riche.* — Aucune littérature ne compte un plus grand nombre d'œuvres remarquables en tous genres que celle des Grecs. Ils durent cette merveilleuse richesse non seulement au génie de leurs écrivains, mais encore aux ressources de leur langue, la plus belle que les hommes aient jamais parlée. Grâce à la variété de ses déclinaisons et de ses conjugaisons, grâce à la flexibilité de sa syntaxe, à l'emploi des inversions et de ses nombreuses particules, la langue grecque exprime toutes les nuances de la pensée; poétique et pittoresque, naïve et simple, elle est en même temps d'une extrême précision.

DIVISION DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

On peut diviser la littérature grecque en six époques :

1° L'époque *fabuleuse,* des temps préhistoriques à la guerre de Troie (1193-1184);

2° L'époque *héroïque,* de la guerre de Troie à la première guerre de Messénie (1193?-743);

3° L'époque *athénienne,* de la première guerre de Messénie à la mort d'Alexandre (743-323);

4° L'époque *gréco-alexandrine,* de la mort d'Alexandre à

la réduction de la Grèce en province romaine (323-146 av. J.-C.) ;

5° L'époque *gréco-romaine*, de la réduction de la Grèce en province romaine au partage de l'Empire (146 avant J.-C.-395 après.) ;

6° L'époque *byzantine*, du partage de l'Empire romain à la prise de Constantinople par les Turcs (395-1453).

I. — ÉPOQUE FABULEUSE

Des temps préhistoriques à la guerre de Troie (1193-1184 av. J.-C.)

1° Caractère de cette époque. — La première époque est celle des mythes, des fables, des légendes. Elle a un caractère religieux. Les premiers poètes, les *Aèdes* (ἀοιδοί, chanteurs) sont des prêtres ; les premières poésies sont des *hymnes* en l'honneur de la divinité.

Les Grecs divinisèrent les phénomènes de la nature et les forces qui les produisent. Les poètes inventèrent mille fictions. Ils établirent toute une hiérarchie de dieux, dont Jupiter fut le roi ; ils marièrent ensemble les dieux et les déesses : ils mêlèrent leur histoire à celle des hommes, et chaque divinité eut ses aventures parmi les mortels. Jupiter voyagea en Arcadie, punit le tyran Lycaon, et récompensa Philémon et Baucis de leur hospitalité. Cérès enseigna l'agriculture aux hommes. Neptune et Apollon construisirent les murs de Troie. Apollon garda les troupeaux d'Admète dans la délicieuse vallée de Tempée, et apprit aux bergers à jouer de la flûte. Il donna des leçons aux neuf Muses qui habitaient les sommets du *Parnasse*, de l'*Hélicon* et du *Pinde*. Tous les lieux d'alentour demeurèrent consacrés par quelque souvenir poétique. Là avait jailli la source de l'Hippocrène sous le pied de Pégase : ici coulait la fontaine de Castalie dont les eaux faisaient naître l'inspiration poétique.

2° Principaux Aèdes.— La tradition ne nous a conservé les noms que de quelques aèdes de cette époque : encore leur existence a-t-elle été souvent révoquée en doute. Les principaux furent *Linus*, *Eumolpe*, *Musée*, *Amphion*, *Orphée*.

Linus, fils d'Apollon et d'une Muse, fut tué, dit-on, par Hercule furieux d'avoir été vaincu par lui en jouant de la cithare. Il est peut-être l'auteur d'un chant plaintif appelé *Linus*.

Eumolpe passe pour avoir institué les mystères d'Eleusis. Il est le père des Eumolpides, famille sacerdotale dont le chef était l'hiérophante, c'est-à-dire l'initiateur et le président des mystères de Cérès à Eleusis.

Musée était, dit-on, fils d'Eumolpe. Il fut un des initiateurs d'Eleusis. Outre des *hymnes*, des *oracles*, une *théogonie*, une *Histoire des Titans*, on lui a souvent attribué un petit poème : *Hero* et *Léandre*, qui n'est pas de lui, mais de Musée le grammairien.

Amphion bâtit les murs de Thèbes ; les pierres venaient se placer d'elles-mêmes aux accords de sa lyre.

Orphée paraît avoir vécu au XIIIe siècle. Il reçut, dit-on, la lyre des mains d'Apollon, fut formé par les leçons des Muses, attendrit les bêtes sauvages, les arbres, les flots et les rochers, guida le navire *Argo* qui portait les Argonautes dans leur expédition pour conquérir la toison d'or, civilisa les Thraces, descendit aux Enfers pour en ramener son épouse Euridyce, et périt déchiré par les bacchantes. Virgile, dans ses *Géorgiques*, et Ovide, dans ses *Métamorphoses*, nous ont rapporté cette légende d'Orphée, inventée pour montrer la puissance civilisatrice de la poésie sur les premiers hommes. Horace nous a aussi tracé le tableau de cette influence dans son *Art poétique* : « Les hommes, dit-il, vivaient épars dans les bois ; un interprète sacré des dieux, Orphée, leur inspira l'horreur du meurtre et de leur misérable nourriture. On dit, pour cette raison, qu'il adoucissait les tigres et les lions furieux. Amphion, fondateur de la citadelle de Thèbes, faisait mouvoir les rochers aux sons de sa lyre, et, par la douceur de sa voix, les conduisait où il voulait. Telle fut d'abord l'œuvre de la sagesse : discerner l'intérêt public de l'intérêt privé, le sacré du profane, prohiber le désordre des mœurs, tracer le devoir des époux, bâtir des villes, graver des lois sur le chêne. Les poètes inspirés acquirent ainsi à leurs chants un nom et une gloire éclatante. » (*Art. poét.*, v. 391).

3° Différentes espèces d'hymnes. — Les hymnes de cette époque avaient un caractère religieux et symbolique ;

il y en avait plusieurs espèces. Le *Thrène* était une sorte de lamentation : le *Linus* et l'*Elinus* étaient des refrains mélancoliques et funèbres. Le *Péan* fut d'abord un chant sacré destiné à célébrer les victoires d'Apollon ; il devint dans la suite un chant de triomphe en l'honneur d'un dieu quelconque. L'*Hyménée*, ou chant nuptial, célébrait l'union des jeunes époux. Le *Nome* se redisait en chœur dans les danses.

4° Aèdes épiques. — Aux aèdes religieux succédèrent les aèdes épiques qui célébrèrent les exploits des héros. Les plus connus sont : *Thamyris*, *Phémius*, *Démodocus*.

II. — EPOQUE HÉROIQUE

De la guerre de Troie à la 1re guerre de Messénie (1193-743)

Caractère de cette époque. — On avait vu se succéder dans l'époque précédente plusieurs faits importants : l'expédition des Argonautes (XIIIe siècle), qui rappelle les noms de Jason, de Médée, de Pélée, d'Orphée, d'Hercule, célèbre lui-même par tant de travaux ; la guerre des *sept chefs* contre Thèbes, allumée par les rivalités d'Etéocle et de Polynice, fils du malheureux Œdipe ; puis, au XIIe siècle, l'immortelle guerre de Troie. Ces événements, vus dans le lointain et grossis par l'imagination des poètes, apparaissaient avec de gigantesques proportions. En attendant que le théâtre s'en emparât, les poètes épiques les embellirent des fictions les plus merveilleuses. Ils virent dans les hommes qui les avaient accomplis, non de simples mortels, mais des héros, des demi-dieux.

Il se forma des écoles de poètes, connus sous le nom de *rapsodes*, (ῥάπτω, je couds, — ᾠδή, chant.) Ils s'en allaient de ville en ville, émerveillant la Grèce par leurs récits épiques. Bien des rapsodes sans doute chantèrent, avant Homère, les événements qu'il a lui-même célébrés ; mais il les effaça tous par sa gloire. Il eut de nombreux disciples appelés *Homérides*. — La 2me époque est nommée *homérique*, parce qu'Homère en est le plus grand poète ; et *héroïque*, parce qu'on y chanta les exploits des héros.

CHAPITRE Ier

Poésie épique

Homère (Xe ou IXe siècle)

On ne connaît rien de certain sur la vie d'Homère ; plusieurs critiques ont même nié son existence. Il est impossible de déterminer avec certitude le lieu, la date de sa naissance et de sa mort. Sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chios, Argos et Athènes. Le sentiment le plus probable est qu'il naquit à Smyrne. Les Athéniens le regardèrent comme leur concitoyen, parce qu'Athènes était la métropole de Smyrne. Homère vécut vers la fin du Xe siècle avant J.-C., ou au IXe, selon Hérodote. On le nomma d'abord *Méonide*, du nom de Méon, son père. On l'appela plus tard *Homère* qui signifie aveugle, otage ou collecteur de chants. Il eut pour maître Phémius, aède fameux qu'il surpassa bientôt. Afin de pouvoir composer les poèmes qu'il méditait, il voyagea et visita l'Asie, l'Egypte, la Grèce. C'est à Ithaque ou à Colophon qu'il devint aveugle. Il se fixa à Chios, où il fonda une école de poésie : il y composa, dit-on, son *Odyssée*. Il avait déjà auparavant fait paraître l'*Iliade*. Ses poèmes lui furent volés par Testoridès. Pauvre et aveugle, il erra en mendiant de ville en ville, et arriva à Ios, une des Cyclades, où il mourut.

Œuvres. — On attribue à Homère : l'*Iliade*, l'*Odyssée*, le *Margitès*, la *Batrachomyomachie* (combat des rats et des grenouilles) et des *hymnes*.

§ 1er. — De l'Iliade.

1° — Analyse de l'Iliade. — Le sujet de l'*Iliade* n'est pas la guerre de Troie, mais un simple épisode de cette guerre : *la colère d'Achille*, irrité contre Agamemnon qui lui a enlevé Briséïs, sa captive.

Agamemnon a refusé à Chrysès, prêtre d'Apollon, de lui rendre sa fille captive. Ce refus excite la colère d'Apollon qui envoie la peste dans le camp des Grecs. Agamemnon est

contraint par Achille de rendre Chryséïs à son père ; mais pour se venger du héros, il lui enlève Briséïs. Achille irrité se retire sur ses vaisseaux et reste dans l'inaction.

Trompé par un songe que lui avait envoyé Jupiter, Agamemnon se prépare à marcher contre les Troyens. Dès lors l'absence d'Achille se fait sentir. Malgré les exploits de Diomède qui blesse Vénus et Mars et contraint ces divinités de remonter dans l'Olympe, les Grecs sont vaincus. Ils reprennent l'avantage après la retraite des dieux. Mais Hector ranime les Troyens ; pendant la neutralité des dieux, il met les Grecs en fuite et les force de s'enfermer dans leur camp. Ajax, Ulysse et Phénix sont députés à Achille pour apaiser sa colère : le héros reste inflexible. Agamemnon néanmoins retourne au combat ; tout cède d'abord devant lui ; mais il est blessé et se retire. Hector fait un grand carnage des Grecs, malgré les efforts d'Ulysse, de Diomède et de Nestor. Les Troyens, toujours conduits par Hector, forcent les retranchements des Grecs, et les poursuivent jusqu'à leurs vaisseaux ; les deux Ajax et Idoménée, secondés par Neptune, parviennent à les arrêter. Malgré le danger des Grecs, Achille demeure toujours inflexible ; il consent cependant à prêter ses armes à Patrocle pour chasser les Troyens du camp. Patrocle se laisse emporter trop loin par son ardeur : Apollon le désarme, Euphorbe le blesse, Hector achève de lui ôter la vie. Un combat acharné se livre autour de son cadavre. Antiloque annonce à Achille la mort de Patrocle. Quoique sans armes, le héros se précipite exhalant sa rage et sa douleur. Couvert de l'égide de Pallas, il s'arrête près du fossé et pousse un cri terrible qui épouvante les Troyens. Les Grecs parviennent à emporter le corps de Patrocle. Achille, brûlant de le venger, se réconcilie avec Agamemnon ; il revêt une armure nouvelle forgée par Vulcain, se précipite sur les Troyens et en fait un véritable carnage. Hector reste seul ; Achille l'attaque, le tue et le traîne sanglant derrière son char. Pendant que les Grecs font à Patrocle des funérailles magnifiques, le vieux Priam vient se jeter aux pieds d'Achille, et le conjure de lui rendre le corps de son fils. Le héros se laisse toucher, et les Troyens célèbrent à leur tour les obsèques d'Hector.

2° Caractères des héros de l'Iliade. — Homère ne s'arrête jamais à nous tracer le portrait de ses héros ; il les peint en les faisant agir et parler : leurs actes et leurs paroles

nous révèlent leurs caractères. Ils ne se démentent jamais. Les personnages de l'*Iliade* ne sont pas des *abstractions*, comme plusieurs de ceux de l'*Enéide* ; ils sont vivants. De mœurs rudes et parfois grossières, d'un caractère fier et indépendant, d'une humeur belliqueuse, d'un courage indomptable, ils sont animés par le souffle impétueux de Mars qui leur fait renverser tous les obstacles. Agamemnon se glorifie vainement de son titre de roi des rois ; les autres chefs se regardent bien plus comme ses égaux, comme ses pairs, que comme ses inférieurs : chacun ne prétend relever que de lui-même. Non seulement les héros de l'*Iliade* sont guerriers et indépendants, mais ils ont chacun un caractère propre, différent de celui des autres ; d'où résulte entre eux une grande variété. Achille, Hector, Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Diomède, les deux Ajax, sont tous braves ; mais la valeur de l'un n'est pas celle de l'autre.

Achille est fier, bouillant, passionné, implacable dans sa colère. Nul ne peut lui résister, mais il ne peut se dompter lui-même. Au moindre affront, il perd le respect envers Agamemnon : « Ivrogne aux yeux de chien, au cœur de cerf !... » c'est en ces termes qu'il l'apostrophe. Tout entier à sa vengeance, il demeure inflexible malgré le danger des Grecs. Son amitié pour Patrocle lui fait seule oublier sa colère. Prompt à venger sa mort, il terrasse le vaillant Hector ; emporté par sa fureur, il ne craint pas de déshonorer sa victoire en traînant ignominieusement, derrière son char, le cadavre de son ennemi. Bientôt cependant il cède aux larmes de Priam qui lui demande son fils ; il s'attendrit jusqu'à verser des pleurs avec le vénérable vieillard. Cœur généreux livré aux plus violentes passions, Achille offre dans son caractère un heureux mélange de belles qualités et de faiblesses.

> « Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses ;
> Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.
> J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront. »
>
> (Boileau, *Art poétique*, III.)

Hector, le chef des Troyens, ne recule jamais devant le danger ; mais il a moins de fougue qu'Achille, sa valeur est plus maîtresse d'elle-même : il est sensible aux larmes de son épouse et aux caresses de son fils.

Agamemnon est fier, superbe : il a autant d'orgueil que de valeur.

Ulysse est adroit, rusé, plein de ressources pour sortir du danger, doué d'une merveilleuse éloquence qu'il met au service de ses artifices. Il est homme d'action autant que de conseil ; il a souvent recours à la ruse, mais il n'est jamais lâche. Ulysse personnifie la valeur guidée par la sagesse, comme Achille la valeur impétueuse excitée par la passion.

Le vieux Nestor doit sa grande sagesse à sa grande expérience ; il aime autant à parler qu'on se plaît à l'entendre.

Ajax a la force en partage, Diomède une brillante valeur. Priam aux pieds d'Achille nous attendrit sur le dernier des malheurs qui vient d'accabler sa vieillesse.

Homère peint avec autant d'habileté les caractères des héroïnes que ceux des guerriers. Hélène est douée d'une beauté si remarquable qu'elle force de l'admirer ceux mêmes dont elle cause la perte. Si Homère n'eût fait que représenter Hélène coupable, il l'eût rendue odieuse : mais il l'a montrée repentante, et par là il excite pour elle notre intérêt. « Que n'ai-je préféré une mort funeste, dit-elle à Priam, quand j'ai suivi ton fils en ces lieux, abandonnant ma couche nuptiale, et mes frères, et ma fille chérie, et mes aimables compagnes d'enfance ! Mais il n'en a rien été : maintenant je me consume dans les pleurs ! »

Andromaque est au contraire une épouse fidèle : elle brode de ses mains les vêtements guerriers d'Hector, son mari, en soupirant au milieu de ses compagnes. Portant dans ses bras son jeune fils Astyanax, elle s'avance jusqu'aux portes Scées, et fait au héros les plus touchants adieux avant de le laisser retourner au combat.

La vénérable Hécube, l'épouse du vieux Priam et la mère d'Hector, souffre de tous les maux qui affligent et sa maison, et ses sujets, et sa personne. Cette reine auguste devient la captive d'Ulysse.

3° Caractères des dieux dans l'Iliade. — Les dieux d'Homère ne sont guère que des hommes : ils sont supérieurs aux héros par leur puissance et leur intelligence, mais ils ont les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes vertus. Comme les héros, les dieux ont à leur tête un roi, Jupiter, qui, d'un mouvement de sa paupière, fait trembler l'Olympe. Mais, malgré son souverain empire, Jupiter est soumis aux lois du Destin. En outre, il n'est souvent pas plus maître dans sa cour qu'Agamemnon dans le camp des Grecs : quelle peine n'a-t-

il pas pour maintenir la paix entre les dieux et les déesses et faire respecter ses volontés ! Junon va jusqu'à emprunter à Vénus sa ceinture, afin d'endormir Jupiter et de favoriser les Grecs pendant son sommeil. Les dieux, comme les guerriers réunis sous les murs d'Ilion, sont partagés en deux camps. Selon la remarque de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*, du côté de l'Asie, c'est-à-dire des Troyens, étaient Vénus, la déesse des folles amours et des plaisirs ; Mars, le dieu de la guerre, impétueux et brutal : du côté des Grecs étaient Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal : Jupiter et la sagesse politique ; Mercure avec l'éloquence ; Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par la sagesse : Vulcain qui préside aux arts, forge les métaux et les puissantes armures ; Neptune, le dieu protecteur de la navigation. Assistés par les divinités qui personnifient le vrai courage et l'intelligence, les Grecs devaient triompher. — Mêlés sans cesse à l'action, les dieux protègent ou combattent les guerriers : ils prennent part à la lutte : quoique immortels, ils sont accessibles aux coups : Mars et Vénus sont blessés par Diomède. Homère, malgré la belle peinture qu'il fait de Jupiter, mérite donc le reproche qu'on lui a fait d'avoir dégradé le caractère de la Divinité, en nous montrant des dieux corporels, passionnés, injustes, trompant les mortels, se querellant sans cesse, de mœurs corrompues, commettant des actes que l'on ne pourrait que condamner dans des hommes. Aussi Platon voulait-il qu'Homère fût banni de sa République. Peut-être cependant sa religion était-elle plus épurée que celle de ses contemporains. « Plus la religion était monstrueuse et ridicule, dit Fénelon, plus il faut admirer Homère de l'avoir relevée par tant de magnifiques images. »

§ 2. — De l'Odyssée

1° Analyse de l'Odyssée. — Les aventures d'Ulysse après la prise de Troie et son retour à Ithaque, sa patrie : tel est le sujet de l'*Odyssée*.

Ce poème, comme l'*Iliade*, est divisé en XXIV chants. Au moment où commence le récit, Ulysse est retenu par Calypso dans l'île d'Ogygie. Le croyant mort, les prétendants, c'est-à-dire les princes voisins, pressent sa femme Pénélope de se choisir parmi eux un époux : ils dissipent en attendant les biens d'Ulysse. Minerve, cachée sous les traits de Mendès,

roi des Taphiens, engage Télémaque à convoquer le peuple et à partir à la recherche de son père. Télémaque, accompagné de Minerve, qui a pris la figure de Mentor, se rend à Pylos, pour consulter le vieux Nestor : puis à Lacédémone, où Ménélas lui apprend le séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso. (I-V.)

Mercure transmet à Calypso l'ordre de Jupiter de laisser partir Ulysse. Le héros s'embarque sur un radeau. Il est déjà en vue de Schérie, l'île des Phéaciens, quand Neptune soulève une tempête qui brise son radeau : il aborde cependant au rivage. Minerve suggère à Nausicaa, fille du roi des Phéaciens, d'aller en cet endroit laver ses vêtements. La jeune princesse indique à Ulysse la route qui conduit au palais de son père. Le roi Alcinoüs lui fait un accueil favorable et lui promet un vaisseau. Après le festin, Ulysse prend part aux jeux et triomphe, au disque, de tous les Phéaciens : il est comblé de présents. Le soir, son émotion le trahit lorsqu'il entend chanter par Démodocus la prise de Troie et ses propres exploits. Il se nomme et raconte ses aventures : il a été conduit successivement chez les Ciconiens, qui ont massacré soixante-douze de ses compagnons : chez les Lotophages, chez les Cyclopes, où il est demeuré enfermé dans l'antre de Polyphème : chez Eole qui lui donna les vents emprisonnés dans une outre, à l'exception du zéphyr. Déjà il approchait d'Ithaque quand ses imprudents compagnons rendirent la liberté aux vents : il perdit onze vaisseaux. Il arriva avec un seul navire dans l'île de la magicienne Circé, qui métamorphosa vingt-deux de ses compagnons en pourceaux. Au bout d'un an, la magicienne leur rendit leur forme première et conseilla à Ulysse de descendre dans le royaume des ténèbres, pour y consulter l'ombre du devin Tirésias : Ulysse y vit aussi les mânes des héros qu'il avait connus à Troie. Grâce aux avis de Circé, Ulysse échappa aux séductions des Sirènes, ainsi qu'aux dangers de Charybde et de Scylla. Mais ses compagnons, ayant tué les génisses du Soleil, furent tous frappés de la foudre. Ulysse parvint seul à l'île de Calypso. (VI-XIII.)

Ulysse s'embarqua enfin comblé de présents par les Phéaciens. Les matelots le déposèrent endormi sur le rivage d'Ithaque. A son réveil, changé en mendiant par Minerve, il se rendit chez le porcher Eumée qui, sans le reconnaître, lui raconta ce qui s'était passé en son absence. Télémaque revient alors

de Lacédémone, évite les embûches des prétendants et se rend chez Eumée. Il reconnait son père et charge Eumée d'introduire Ulysse dans le palais. Personne ne reconnait le héros sous ses habits de mendiant : quelques prétendants et des servantes l'insultent. Pénélope feint de vouloir accorder sa main à celui des prétendants qui sera le plus habile à se servir de l'arc d'Ulysse : aucun d'eux n'est capable de le bander. Le mendiant, c'est-à-dire Ulysse, demande à en faire l'essai ; il tend l'arc, et sa flèche traverse les trous des haches qu'on avait disposées à la file. Il tourne ensuite ses traits contre les prétendants, les massacre avec l'aide de Télémaque et d'Eumée. Il se présente alors à Pénélope dans tout l'éclat de sa beauté première ; il lève tous ses doutes en lui décrivant la chambre nuptiale. Le lendemain il quitte la ville et se rend auprès de son père Laërte. Les parents des prétendants viennent l'attaquer ; Eupithès, leur chef, est frappé mortellement par Laërte : l'intervention de Minerve rétablit la paix entre les deux partis, et Ulysse recouvre son empire sur Ithaque.

2° Des Caractères des personnages dans l'Odyssée. — Ulysse est le héros principal de l'*Odyssée* : son caractère est le même que dans l'*Iliade*. Il est toujours brave, prudent, rusé ; bien plus, son courage et sa sagesse ont grandi au milieu de ses longues infortunes. Captif dans l'île de Calypso, il renonce à l'union d'une déesse et à l'immortalité pour retourner dans son petit royaume d'Ithaque. Avec quelle joie il revoit et sa fidèle épouse, et son fils qu'il avait laissé en bas âge ! — Pénélope, poursuivie par les prétendants, est le modèle de la constance et de la fidélité conjugale : la nécessité la rend ingénieuse à trouver sans cesse de nouveaux délais. — Télémaque, impétueux et bouillant, ne garde aucun ménagement à l'égard des prétendants. Mais fidèle aux leçons de Mentor, il se montre, par son courage et son admiration pour Ulysse, le digne fils d'un tel héros. — Le pasteur Eumée et la vieille nourrice Euryclée offrent l'exemple du dévoûment et de la fidélité la plus inaltérable. — Nausicaa est gracieuse et charmante. — Calypso et Circé renferment dans un cœur de déesse toutes les passions de la femme.

3° Des Mœurs dans l'Odyssée. — L'*Iliade* est une épopée guerrière, l'*Odyssée* est plutôt une épopée domestique et morale : dans l'une, les mœurs sont rudes et belliqueuses

comme celles d'un camp ; dans l'autre, elles sont plus douces et plus polies. On est charmé de trouver dans l'*Odyssée* la simplicité des premiers âges, unie à un commencement de luxe et d'élégance. Comme les anciens patriarches de la Bible, les rois attellent eux-mêmes leurs chars, cultivent leurs jardins, vivent au milieu de leurs serviteurs fidèles, exercent avec empressement les devoirs de l'hospitalité, et ne renvoient leurs hôtes que comblés de présents. Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens, va laver elle-même ses vêtements ; sa mère, assise près du foyer, file de la laine en compagnie de ses femmes : quel luxe règne cependant déjà dans le palais d'Alcinoüs ! Ajoutons encore un trait : c'est Ulysse qui, de ses mains, a fait le lit nuptial qu'il décrit au chant XXIIIe. La peinture de ces mœurs, ainsi que la grande variété des aventures, rendent très attrayante l'étude de l'*Odyssée*.

3. — Remarques sur l'Iliade et l'Odyssée

1° Transmission des poèmes d'Homère. — L'*Iliade* et l'*Odyssée* furent longtemps chantées en Ionie par les Rapsodes et les Homérides, avant d'être fixées par l'écriture. Lycurgue, selon Plutarque, introduisit ces deux poèmes dans la Grèce occidentale; mais il est probable qu'ils y étaient déjà connus, au moins en partie. Les rapsodes les récitaient par morceaux détachés, sans suivre de plan ; Solon, en 594 avant J.-C., leur ordonna de se conformer au plan d'Homère. Pisistrate, aidé des *diascévastes* ou *arrangeurs*, prépara une édition d'Homère que son fils, Hipparque, acheva. On attribue aussi à Aristote une édition de l'*Iliade* à l'usage d'Alexandre-le-Grand, son élève. Plus tard, Aristarque et plusieurs critiques de l'école d'Alexandrie collationnèrent les différents textes d'Homère ; ils divisèrent en vingt-quatre chants l'*Iliade* et l'*Odyssée* qui, jusque-là, avaient été partagées en rapsodies d'inégale longueur.

2° Authenticité des poèmes d'Homère. — Aristote, Aristarque et tous les Anciens, malgré les attaques de Zoïle, admettaient l'authenticité des poèmes d'Homère. Mais au XVIe siècle, l'érudit Casaubon ; au XVIIe, l'abbé d'Aubignac, Baillet, Perrault et Lamothe ; au XVIIIe, l'Italien Vico, les savants anglais Bentley et Thomas Wood, principalement l'Allemand Wolf, ne voulurent voir dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* qu'une compilation de divers poèmes ou rapsodies de différents au-

teurs. A leur avis, l'*Iliade* n'est qu'une réunion de petits poèmes primitivement distincts et fondus ensemble : elle est l'œuvre non d'un poète, mais de plusieurs générations de poètes. Wolf et ses partisans nient : l'existence d'Homère ; 2° l'unité de composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ; 3° la composition de ces deux poèmes par le même auteur. Pour soutenir leur opinion, ils s'appuient sur l'ignorance de l'écriture à cette époque, sur l'impossibilité de composer et de retenir de mémoire d'aussi longs poèmes, enfin sur les différences de mœurs, de caractères et de style, que l'on remarque entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Pour prouver l'authenticité des poèmes d'Homère, nous établirons d'abord que chacun d'eux est l'œuvre d'un seul poète. Il suffira pour le démontrer de faire remarquer : 1° l'unité de plan, 2° l'unité de style, 3° l'unité de caractères qui existe dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée*. — Il n'est besoin que de lire l'analyse de ces deux poèmes pour voir que le plan en est suivi et que tous les événements s'y enchaînent. Dans l'*Iliade*, par exemple, tout dépend de la colère d'Achille ; reste-t-il inactif, les Grecs sont vaincus ; prend-il part au combat, les Troyens perdent tous leurs avantages. On ne trouvera jamais un plan aussi suivi dans une suite de poèmes écrits par plusieurs poètes vivant en des temps et des lieux séparés. — Le style est le même dans l'*Iliade* tout entière. On ne trouverait pas cette unité dans des poèmes composés par des poètes divers : tout auteur a son style propre. — Enfin le caractère de chaque héros, comme nous l'avons vu, reste constant avec lui-même dans toute la suite de l'*Iliade* ; ces caractères varieraient évidemment si cette épopée n'était qu'une suite de poèmes séparés. Par suite d'interpolations, il a pu cependant se glisser des épisodes, des récits qui n'en faisaient point partie primitivement ; mais ces interpolations ne détruisent point l'unité de l'*Iliade*. Ce que nous disons de ce poème s'applique également à l'*Odyssée*.

L'unité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* prouve que chacune de ces deux épopées est l'œuvre d'un seul auteur. Cet auteur a donc existé, et toute l'antiquité lui a donné le nom d'Homère, car personne ne prétendra sans doute que l'*Iliade* soit l'effet du hasard : « Qui croira, dit Fénelon, que l'*Iliade* d'Homère, ce poème si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poète, et que les caractères de l'alphabet

ayant été jetés en confusion, un coup de hasard ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements, pour les placer et les lier si bien tous ensemble… enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si vive et si passionnée ? »

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont-elles l'œuvre non-seulement d'un seul poète, mais du même poète ? Dès l'antiquité, les *Chorizontes* ou *séparateurs* attribuaient ces deux poèmes à deux Homère différents. Quelques modernes professent encore cette opinion : « Nous estimons, dit M. E. Burnouf, qu'il s'est écoulé, de l'*Iliade* à l'*Odyssée*, de deux à trois cents ans. » Ils s'appuient sur la différence des mœurs, des caractères, des croyances, des progrès de l'art qu'ils croient remarquer entre les deux poèmes. Les partisans d'Homère répondent que dans les deux poèmes on trouve le même style, la même langue, la même versification, les mêmes images ou comparaisons, les mêmes épithètes : tout prouve que c'est le même poète qui les a composés. Les divergences qu'on y remarque tiennent soit à la différence des sujets, soit à celle de l'âge du poète. Car, d'après la tradition, l'*Iliade*, épopée guerrière, fut l'œuvre de la jeunesse ou de l'âge viril d'Homère : l'*Odyssée*, au contraire, épopée morale, fut celle de sa vieillesse.

6° Dialecte et mètre d'Homère. — On appelle *dialecte épique* celui dont Homère s'est servi. Ce dialecte est un mélange de l'*Ionien* et de l'*Eolien*. Du temps d'Homère, les différents dialectes n'étaient sans doute pas complètement formés ; tout en parlant la langue des Ioniens, il employa des termes et des expressions qui, plus tard, devinrent propres à l'*Eolien* et au *Dorien*. — L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont écrites en vers *héroïques* ou *épiques*, mètre merveilleux, à la fois simple et plein de majesté ; il comporte de treize à dix-sept syllabes par vers, et produit une très grande variété.

Jugements sur Homère. — Aristote loue Homère d'avoir borné le sujet de l'*Iliade* à un seul épisode de la guerre de Troie : « Le sujet, dit-il, eût été trop vaste et trop difficile à embrasser d'une seule vue, s'il eût voulu raconter la guerre de Troie tout entière ; et s'il eût tenté de le réduire à une juste étendue, il eût été trop chargé d'incidents. » Aristote admire aussi l'unité de l'*Iliade*, l'art avec lequel Homere s'efface devant ses personnages, pour les faire parler et agir chacun

selon son caractère : « car, dit-il, chez lui, nul personnage n'est sans caractère. »

Horace, jugeant Homère comme philosophe et moraliste, trouve qu'il indique « plus complètement et mieux que Chrysippe et Crantor (philosophes stoïciens), ce qui est beau ou honteux, utile ou nuisible. » Il montre avec une profonde sagesse que les folies des chefs retombent toujours sur les peuples :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

« La poésie d'Homère, dit aussi saint Basile, est un perpétuel éloge de la vertu. »

Quintilien juge Homère en rhéteur : « Homère a donné, dit-il, la naissance et des modèles à tous les genres d'éloquence. Personne ne le surpassera en sublimité dans les grandes choses, en naturel et en propriété dans les petites. Fleuri et serré, grave et doux, il réunit au plus haut degré les qualités du poète et de l'orateur. »

Les Modernes et les Anciens ont souvent fait l'éloge d'Homère. Citons les paroles que l'abbé Barthélemy met dans la bouche du jeune Anacharsis : « Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers ; mais je ne suis plus maître de mon admiration quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ; assistant au Conseil des dieux, sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions. Il met aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes : il nous éblouit par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs : enfin il nous entraîne par ces saillies de sentiments qui sont le vrai sublime, et toujours il laisse dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir.

« Car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer et de tout pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses consé-

quences ; c'est d'avoir saisi les grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure, et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. »

Défauts d'Homère. — On trouve dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* quelques défauts : des endroits faibles, des harangues longues et peu vraisemblables, des généalogies qui ont perdu pour nous leur intérêt, des descriptions trop détaillées et des répétitions fréquentes. Horace même s'indigne quand parfois le bon Homère s'endort :

Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

Mais ces défauts ne sont que des taches légères. La gloire d'Homère est d'avoir non-seulement produit l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais d'avoir servi de modèle à tant d'hommes de génie qui sont venus après lui. Le poète Manlius a justement comparé la poésie d'Homère à un grand fleuve d'où sont derivés, ainsi qu'une multitude de ruisseaux, tous les genres de littérature. Aussi, dit Joseph Chénier,

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

APPENDICE

Hymnes Homériques. — Poèmes Cycliques

On attribue à Homère un recueil de 32 hymnes ou poèmes (προοίμια), sortes de préludes poétiques en l'honneur des dieux et des héros, dont les rapsodes faisaient précéder leurs récitations. L'authenticité de ces hymnes est douteuse. Les principaux sont les hymnes à Apollon Délien, à Apollon Pythien, à Mercure, à Vénus, à Cérès, à Bacchus.

On a attribué aussi à Homère, mais sans fondement, la plupart des poèmes que l'on a appelés *cycliques*, parce qu'ils formaient un cycle d'épopées reliées les unes aux autres.

Le *cycle troyen* renfermait les légendes relatives au siège

de Troie et au retour des héros dans leur patrie. Les principaux poèmes de ce cycle sont : les *Chants cypriaques*, attribués à Stasinus de Cypre : l'*Etiopide* qui racontait les événements arrivés depuis la mort d'Hector jusqu'à la prise de Troie ; la *Petite Iliade*, qui commençait après la mort d'Achille et allait jusqu'après la prise d'Illion : *les Retours* renfermant le récit du retour des Atrides et des principaux héros ; la *Télégonie* d'Eugamon, complément de l'*Odyssée*.

Le *cycle thébain* comprend la *Thébaïde*, attribuée à Arctinus ou à Homère : le sujet en est le siège de Thèbes pendant la lutte d'Etéocle et de Polynice ; les *Epigones* ou second siège de Thèbes.

On chanta aussi les exploits d'Hercule. Un de ses travaux est raconté dans la *Prise d'Œchalie*.

CHAPITRE II

Poésie didactique

Hésiode (IXe siècle.)

La vie d'Hésiode n'est pas connue. Son père vint de Cymée, en Eolide, s'établir à Ascra, en Béotie, au pied de l'Hélicon. C'est là que vécut Hésiode, ce qui lui fit donner le nom d'*Ascréen*. Après la mort de son père, il eut à soutenir un procès pour revendiquer son héritage contre son frère Persès ; c'est afin de donner à ce frère d'utiles conseils et de le ramener ainsi à de meilleurs sentiments, qu'Hésiode composa les *Travaux* et les *Jours*. Il prit part, à Chalcis, à un concours poétique, dans lequel il remporta le prix contre quelques poètes béotiens. On a prétendu, mais sans raison, qu'il avait lutté contre Homère lui-même. On n'est pas même certain que ces deux grands poètes aient été contemporains. Hésiode mourut dans une vieillesse très avancée. Son tombeau était à Orchomène.

Œuvres. — Hésiode a composé les *Travaux* et les *Jours* et la *Théogonie*. On lui a aussi attribué les *Grandes Eées* qui renferment la description du bouclier d'Hercule.

Les *Travaux* et les *Jours* forment un poème didactique divisé en deux parties. La première commence par un éloge du travail et de la vertu. Le poète raconte ensuite comment la race humaine est allée en dégénérant depuis l'âge d'or. Tous les maux sont sortis de la boîte de Pandore. Hésiode fait la peinture des quatre âges du monde : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain et l'âge de fer qui est celui de son siècle : la force et la violence y dominent. Le poète raconte à ce sujet l'apologue de l'épervier qui, enlevant un rossignol, lui dit que ses cris sont inutiles, puisqu'il est le plus faible : c'est le premier apologue connu. Hésiode s'efforce ensuite de montrer que la vertu est récompensée, tandis que les châtiments atteignent les coupables. Toute cette première partie est remplie d'enseignements moraux et de sages conseils. — Dans la seconde partie, Hésiode invite son frère à se livrer au travail. Il décrit l'hiver et l'été, ainsi que les occupations de la campagne dans chaque saison ; il parle de la navigation, du commerce: et termine par une sèche énumération des jours fastes et néfastes. — Ce poème manque d'unité ; les idées se suivent sans art et sans transitions.

La *Théogonie* renferme la généalogie des dieux reconnus du temps d'Hésiode. Après avoir redit les chants et les danses des Muses sur l'Hélicon, le poète raconte qu'il reçut d'elles le don de la poésie et le rameau de laurier. Il fait l'éloge des Muses, et dit ensuite comment du Chaos et de la Terre naquirent l'Erèbe et la Nuit, le Ciel, la Mer, les Dieux ; Saturne qui dévore ses enfants; Jupiter qui, avec l'aide des Titans, renversa Saturne et établit son empire sur tout l'Olympe. La *Théogonie* n'est parfois qu'une sèche nomenclature de dieux et de déesses ; souvent chacun d'eux est caractérisé par une épithète ou un trait rapide empruntés à leur légende. Mais la lutte de Jupiter contre les Titans est décrite avec beaucoup de grandeur et d'éclat.

Le *Bouclier d'Hercule*, dont l'authenticité est contestée, est un morceau détaché de l'*Héréogonie* ou des *Grandes Eées*. Le poète raconte le combat d'Hercule contre Cycnus, fils de Mars, et contre Mars lui-même. Il décrit longuement le bouclier d'Hercule. Cette description est une imitation de celle du bouclier d'Achille dans l'*Iliade*.

Les *Grandes Eées* sont un catalogue de déesses et de femmes célèbres ; l'histoire de chacune d'elles se rattache à la précédente par ces mots ἢ οἵη, ou telle que. De là est venu le nom de *Grandes Eées* (μεγάλαι Ηοῖαι).

Jugement sur Hésiode. — Hesiode est un moraliste ; il excelle à formuler une maxime, et il a laissé un grand nombre de proverbes. Mais il n'a ni la fécondité, ni l'imagination, ni l'art d'Homère. Son style, un peu sec et sévère, a plus de force que de grâce. « Hésiode s'élève rarement, dit Quintilien; une grande place est occupée chez lui par des énumérations de noms. Il renferme des préceptes et des sentences utiles. Ses expressions ont de la douceur et son style n'est point à mépriser. On lui donne la palme dans le genre tempéré. »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE (1)

Epoque fabuleuse et époque héroïque : des temps préhistoriques à la guerre de Messénie.

Les Pélasges furent les premiers habitants de la Grèce : ils ont laissé des monuments *mégalytiques* ou *cyclopéens*. Ils étaient de race aryenne. Du mélange des Pélasges avec d'autres peuplades venues de l'Orient sont sortis les Hellènes, divisés en en quatre tribus : les Eoliens, les Achéens, les Doriens et les Ioniens.

La période des temps héroïques est remplie de légendes merveilleuses : les poètes grecs ont groupé sous le nom d'un grand nombre de héros les plus anciennes traditions de leur pays.

Deucalion (1400 ?), fils de Prométhée et père des Hellènes, repeuple la terre après le déluge qui porte son nom, et donne le jour à *Eolus, Dorus* et *Xuthus*.

Cécrops (1533 ?) vient d'Egypte en Attique dont il civilise les habitants. Il établit l'Aréopage.

Danaüs (1466 ?), frère d'un roi de la Haute-Egypte et père des Danaïdes, fonde Argos.

Cadmus (1336 ?), fils d'Agénor, part à la recherche de sa sœur Europe, et fonde Thèbes. Il eut pour successeurs Lycus, Amphion, Laïus et Œdipe.

Pélops (1266 ?), fils de Tantale, fut le père de Thyeste et d'Atrée, qui donna le jour à Ménélas et à Agamemnon. Ce dernier périt sous les coups d'Egisthe son neveu, et de Clytemnestre son épouse ; il fut vengé par Oreste, son fils.

(1) Nous suivons, dans ce résumé, la chronologie de M. Duruy, dans son *Histoire grecque*.

Parmi les héros, il faut citer *Bellérophon*, le vainqueur de la Chimère, *Persée* qui tua les Gorgones et coupa la tête de Méduse. Il fut le fondateur de Mycènes dont il fit bâtir les murs par les Cyclopes. *Hercule* exécuta ses douze travaux ou exploits : il tua le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Erymanthe, nettoya les étables d'Augias, ravit les pommes d'or du jardin des Hespérides, tua le triple Géryon et enchaîna Cerbère pour délivrer Thésée. Le compagnon d'Hercule, *Thésée*, fils d'Egée, purgea l'Attique des brigands qui l'infestaient, tua le Minotaure, et sortit du labyrinthe de Dédale grâce au fil d'Ariane. Il prit part à la conquête de la Toison d'or. Il fut l'époux de Phèdre et le père d'Hippolyte.

Les légendes thébaines renferment l'histoire d'OEdipe qui tua son père Laïus et épousa, sans le savoir, sa propre mère Jocaste. Il fut le père d'Antigone, d'Etéocle et de Polynice.

Guerre des Sept Chefs (1213 ?) Etéocle et Polynice se disputèrent la couronne de Thèbes et sept chefs se trouvèrent réunis, avec leurs troupes, sous les murs de la ville.

Guerre des Epigones (1198 ?). Après la mort d'Etéocle et de Polynice, le trône resta à leur oncle Créon, qui fit mourir la pieuse Antigone pour avoir donné la sépulture à son frère. Thésée déclara la guerre à Créon, et les fils des sept Chefs, les *Epigones*, s'emparèrent de Thèbes.

Les Argonautes (1225 ?), sous la conduite de Jason, allèrent en Colchide conquérir la toison d'or ; Jason réussit grâce au secours de Médée.

La Guerre de Troie (1193-1184 ?) eut pour cause l'enlèvement d'Hélène par Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion ou Troie. Conduits par Agamemnon, les Grecs se réunirent à Aulis, et après avoir sacrifié Iphigénie pour obtenir un vent favorable ils voguèrent vers Ilion portés par 1186 vaisseaux.

Homère qui vécut au xe ou au ixe siècle, chanta dans l'Iliade un des épisodes de la Guerre de Troie, la Colère d'Achille, et dans son Odyssée le Retour d'Ulysse à Ithaque après la prise de Troie.

Hésiode (ixe siècle) composa les Travaux et les Jours.

Le siècle qui suivit la guerre de Troie vit de grands déplacements de peuples : les Béotiens s'établissent en Béotie et les Doriens dans le Péloponèse (1104). Ceux-ci tentèrent d'envahir l'Attique, mais le dévouement de Codrus (1066 ?) sauva Athènes.

De nombreuses émigrations, au xiie et au xie siècle, amènent la fondation d'importantes colonies. Les Doriens s'établissent

à Cnide, à Halicarnasse, à Rhodes : les Eoliens à Lesbos et sur la côte nord-ouest de l'Asie-Mineure : les Ioniens dans les Cyclades, à Samos et à Chios, et sur la côte asiatique, à Milet, Phocée, Smyrne.

Au VIIIe siècle et au VIe, le mouvement des émigrations interrompu reprit de nouveau. Les Corinthiens fondèrent Potidée, Corcyre (734), Epidamne, Ambracie, Leucade (625). Mégare fonda Byzance (660).

Les Grecs enfin s'établirent dans l'Italie méridionale, qui fut appelée la Grande-Grèce ; en Sicile : à Syracuse (734), à Sélinonte (628), à Agrigente (582) ; dans les Gaules où il fondèrent Marseille (600), et jusqu'en Espagne. Ils préparèrent ainsi le grand éclat dont devait briller la civilisation hellénique dans la période suivante.

III. — ÉPOQUE ATHÉNIENNE

De la 1re guerre de Messénie à la mort d'Alexandre (743-323)

Caractère de cette époque. — Au temps de la guerre de Troie, les Grecs étaient gouvernés par des rois et de nombreux chefs militaires. Les chants épiques plaisaient aux princes contemporains d'Homère, qui prétendaient descendre des anciens héros. Mais une lente révolution fit ensuite passer les Grecs de la Monarchie à l'Oligarchie d'abord, puis à la Démocratie : Sparte fut la seule des grandes cités qui conservât la Royauté. A partir des guerres de Messénie (743), les différentes Républiques se livrèrent à des luttes ardentes pour la défense de leur liberté. Ces luttes excitèrent les esprits et furent favorables à la poésie lyrique. Une brillante époque s'écoula depuis les guerres de Messénie jusqu'à la mort d'Alexandre (743-323) ; elle porte le nom d'époque *athénienne*, parce qu'Athènes en fut le principal foyer artistique et littéraire.

Périclès eut l'honneur d'attacher son nom à un intervalle de deux siècles (V^e et IVe siècles) qui, dans cette époque même, furent encore plus féconds et plus brillants que les autres. La Grèce, victorieuse des Perses et de tous ses ennemis au dehors, libre et indépendante à l'intérieur, est à l'apogée de sa gloire.

Athènes voit à la tête de ses armées et de ses flottes Miltiade, Aristide, Thémistocle, Alcibiade, etc. Sparte se glorifie des noms glorieux de Lysandre et d'Agésilas ; Thèbes, de ceux non moins illustres de Pélopidas et d'Epaminondas.

La gloire des lettres et des arts égale celle des armes. Tous les genres littéraires fleurissent à la fois et sont portés à leur dernier degré de perfection. Anacréon, Simonide, Pindare, cultivent la poésie lyrique. Eschyle, Sophocle, Euripide, nous lèguent des chefs-d'œuvre dignes de servir de modèles aux poètes tragiques des âges les plus reculés. La comédie est illustrée par Aristophane. Hérodote, Thucydide, Xénophon, écrivent l'histoire. Démosthène apparaît à la tribune comme la personnification vivante de l'éloquence. Socrate, Platon, une foule de philosophes, montrent jusqu'où peut aller la raison humaine livrée à ses seules lumières. A la philosophie Aristote joint une vaste science dont l'étendue nous étonne.

Pendant que Périclès dote Athènes des monuments qui font sa gloire, une nombreuse pléiade d'artistes surgit pour l'aider dans son œuvre. Phidias, le plus grand de tous, sculpte la statue de Minerve Poliade ; celle de la Minerve du Panthéon, dont les draperies étaient d'or et les yeux formés de deux pierres précieuses ; enfin celle de Jupiter Olympien, statue colossale en or et en ivoire. Ictinus et Callicrate construisent le Parthénon ; Chorœbus, Métagénès et Xénoclès édifient le temple d'Eleusis. Callicrate achève en cinq ans les Longs-Murs qui relient le Pirée à Athènes. Mnésiclès construit les Propylées. Enfin Praxitèle sculpte la Vénus de Cnide : Alcamène, la Vénus des Jardins ; Calamis, Polyclète, Lysippe, marchent sur leurs traces et produisent des chefs-d'œuvre. Polygnote, Parrhasius, Zeuxis et Appelles illustrent leurs noms dans la peinture. Il suffit de rappeler le souvenir de tant d'hommes de génie, pour montrer que le siècle de Périclès fut une des époques les plus glorieuses pour l'humanité.

1re SECTION. — POÉSIE

CHAPITRE Ier

Poésie élégiaque, lyrique et didactique

§ 1er. — Poésie élégiaque et ïambique

Callinus — Archiloque — Tyrtée — Hipponax Mimnerme

Chez les Modernes, l'Elégie (ἔλεγος, plainte), est l'expression de la tristesse ; mais à l'origine, chez les Grecs, elle fut plutôt un chant guerrier et patriotique. En général, on nommait *élégie* tout chant composé de distiques, c'est-à-dire, de vers hexamètres alternant avec des pentamètres. On attribue à Callinus ou à Archiloque l'invention du mètre élégiaque : « Les grammairiens, dit Horace, discutent pour savoir quel en fut l'auteur ; mais la question n'est pas tranchée : « *adhuc sub judice lis est.* »

Callinus naquit à Ephèse au VIIe siècle. Une élégie, dans laquelle il excite les Ephésiens contre leurs ennemis, nous montre la beauté de son talent.

Archiloque (VIIe siècle) naquit à Paros. Lycambès, qui lui avait d'abord promis sa fille en mariage, la lui refusa ensuite ; Archiloque le diffama dans ses vers au point que Lycambès et ses filles se pendirent de désespoir. Moins brave à la guerre qu'ardent contre ses ennemis, Archiloque jeta son bouclier dans un combat. Il périt cependant dans une bataille contre les habitants de Naxos. — Archiloque a composé des élégies et des ïambes. Il inventa ou perfectionna tellement le vers ïambique qu'il se l'appropria, dit Horace, et s'en servit pour accabler ses ennemis de traits mordants et satiriques.

Archilochum proprio rabies armavit ïambo.

Tyrtée (VIIe siècle) était, dit-on, un pauvre maître d'école d'Athènes ; il était boiteux. Les Athéniens, par dérision, l'envoyèrent aux Lacédémoniens qui leur demandaient un général pour la seconde guerre de Messénie. Tyrtée enflamma leur courage par ses chants, et ils furent vainqueurs. Il nous reste de Tyrtée trois élégies où respirent l'ardeur guerrière, le mépris de la mort, la passion de la gloire et l'amour de la patrie.

Hipponax (VIe siècle) remplaça par un spondée l'ïambe de la fin du vers, ce qui lui donna une marche irrégulière et le fit appeler *chôliambe* ou ïambe boiteux. Hipponax inventa aussi la parodie ou poème héroï-comique. Ce poète était mordant. La poésie ïambique fut d'ailleurs la satire chez les Grecs.

Mimnerme (600), de Colophon ou de Smyrne, fit de l'élégie non un hymne guerrier, mais un chant d'amour ; il changea le caractère de l'élégie, qui devint l'expression des plaintes amoureuses et des molles jouissances de la vie.

§ 2. — Poésie lyrique

La poésie lyrique était destinée à être chantée avec accompagnement de la lyre. L'ode (ᾠδή, chant) différait de l'élégie par le mètre. L'élégie, comme nous l'avons vu, était composée de distiques ; l'ode consistait dans un *rythme* ou *air* qui remplaçait le mètre. L'ode n'était donc pas écrite en vers, mais dans une sorte de prose dont le rythme variait selon la mélodie.

On divise les poètes lyriques en trois classes, selon les dialectes dont ils se sont servis.

1o LYRIQUES ÉOLIENS

Terpandre — Alcée — Sapho — Erinna — Arion.

Les Grecs regardaient la poésie lyrique comme originaire de Lesbos, île dans laquelle se parlait l'Eolien. D'après une tradition, la tête et la lyre d'Orphée, jetées dans l'Erèbe, étaient venues jusqu'à Lesbos. Les habitants, après avoir enseveli la tête, avaient suspendu la lyre dans le temple d'Apollon. Ce dieu, pour les en récompenser, avait suscité parmi eux un grand nombre de musiciens.

Terpandre (VIIe siècle), de Lesbos, inventa l'*heptachorde* ; c'est-à-dire qu'il ajouta trois cordes à la lyre, qui jusque-là

n'en comptait que quatre : il en porta ainsi le nombre à sept. Il fonda une école de musique qui fut longtemps florissante.

Alcée (VIIe siècle) naquit à Mitylène et fut un des chefs du parti aristocratique. Banni de sa patrie, il fut longtemps errant : il finit cependant par rentrer dans sa ville natale. Il composa des odes érotiques dans lesquelles il chanta les plaisirs et l'amour : et des odes politiques et guerrières, dirigées contre ses ennemis, en particulier contre le sage Pittacus, gouverneur de Mitylène. Ses mètres étaient très variés, et on lui doit l'invention de la *strophe alcaïque*. Horace a souvent imité Alcée, par exemple dans l'ode à Thaliarque :

Vides, ut alta stet nive candidum.

Dans l'ode : *In arborem*, il parle aussi d'Alcée qu'écoutent les Ombres, pendant qu'il chante d'un ton mâle sur son plectre d'or les fatigues de la mer, les rigueurs de l'exil et les malheurs de la guerre.

Sapho était aussi de Lesbos et contemporaine d'Alcée : exilée comme lui, elle séjourna quelque temps en Sicile. Elle forma à Lesbos des chœurs de jeunes filles à qui elle enseigna la poésie et la musique. Elle inventa la *strophe saphique*. Ses chants passionnés la rendirent très célèbre. On lui éleva des statues : ses concitoyens gravèrent son image sur leurs monnaies, et Platon ne craignit pas de l'appeler la *dixième muse*. Sapho chanta principalement l'amour et les joies du mariage ; ses épithalames étaient pleins de grâce et de poésie. Catulle, dans l'*Epithalame de Pélée et de Thétis*, traduisit ou, du moins, imita Sapho.

Erinna était une émule de Sapho. Elle composa un petit poème : la *Quenouille*, que les Anciens regardaient comme digne d'Homère.

Arion, d'après Hérodote, fut jeté à la mer : un dauphin que la douceur des accords de sa lyre avait attiré, le transporta sur le rivage et le sauva.

2° LYRIQUES DORIENS

Alcman — Stésichore — Ibycus — Corinne — Simonide — Pindare

Alcman naquit à Sardes et vécut dans la seconde moitié du VIIe siècle ; il fut amené à Sparte où ses talents lui firent

obtenir le droit de cité. Il organisa des chœurs de jeunes filles appelées *parthénies* (παρθένος, vierge), dans lesquels se trouvaient réunies la poésie, la musique et la danse.

Stésichore (632?-552?) naquit à Himère, en Sicile, où il vécut. Avant lui on ne connaissait que la ronde continue, et le chœur avec strophe et antistrophe. Il inventa l'*épode*, morceau de mesure différente que le chœur chantait au repos après chaque retour. Cette invention lui fit donner le surnom de *Stésichore* ou *arrête-chœur* ; car son nom véritable était Tisias. Ce poète empruntait ordinairement aux épopées et aux légendes héroïques le sujet de ses chants, ce qui a fait dire à Quintilien : « Stésichore a soutenu sur la lyre le fardeau de l'épopée. »

Ibycus (VIe siècle), de Rhégium, vécut à la cour de Polycrate, tyran de Samos. Il fut, dit-on, assassiné par des brigands ; des grues qui passaient et qui avaient été les seuls témoins de sa mort, fournirent l'occasion de découvrir ses meurtriers.

Corinne, celèbre poétesse, l'emporta, dit-on, cinq fois dans les concours poétiques sur Pindare lui-même.

Simonide (556?-468).

Simonide (556?-468) naquit à Céos, une des Cyclades. Hipparque l'attira à Athènes, où il connut Anacréon, dont il devint l'ami et l'admirateur. Après la mort d'Hipparque, Pausanias, roi de Lacédémone, se déclara son protecteur. Il passa les dernières années de sa vie à la cour d'Hiéron, tyran de Syracuse, qui avait attiré près de lui Pindare et Eschyle. On voit par son épitaphe qu'il triompha cinquante-six fois.

Simonide composa des *thrènes* ou chants funèbres, des *parthénies*, des *péans*, des *odes triomphales*, en l'honneur soit des vainqueurs dans les jeux publics, soit des héros qui combattirent contre les Perses aux Thermopyles et à Marathon. Il fit aux braves défenseurs des Thermopyles cette belle épitaphe : « Etranger, va dire à Sparte que tu nous a vus gisants ici pour obéir à ses lois. »

« Simonide, dit Quintilien, se recommande par la propriété de la diction et le charme du style. Mais il excelle surtout à exciter la pitié. » Elégance et pathétique : telles sont ses deux

qualités principales. — La Fontaine a raconté comment Simonide fut préservé par les dieux.

Pindare (522-440 ?)

Pindare naquit au village de Cynocéphale, près de Thèbes, en 522 av. J.-C. Il fut guidé par les leçons de Corinne et de Simonide, le créateur de l'ode triomphale. A vingt ans, il composait déjà lui-même des chants de victoire. Sa renommée se répandit rapidement dans toute la Grèce. Les rois, les familles opulentes, les vainqueurs dans les jeux, se disputèrent l'honneur d'être loués dans ses vers. On payait à prix d'or ses moindres éloges; ce qui a fait souvent accuser sa muse de vénalité. Il fut en faveur à la cour d'Amyntas Ier et d'Alexandre Ier, rois de Macédoine, ainsi qu'à celle d'Hiéron, qui le retint quatre ans à Syracuse. Les Athéniens le nommèrent *proxène* ou *hôte public*, et les Amphictyons lui accordèrent le droit d'hospitalité dans toutes les cités grecques. Sa vie fut une ovation continuelle. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, comblé de gloire et de richesses. Les Lacédémoniens, et plus tard Alexandre, respectèrent la maison de Pindare lorsqu'ils brûlèrent Thèbes.

Œuvres. — Des œuvres nombreuses et en tous genres de Pindare il ne nous reste que ses odes triomphales (*ἐπινίκια*), composées en l'honneur des vainqueurs aux jeux publics de la Grèce. Ces jeux étaient : 1° les *Olympiques*, célébrés tous les quatre ans, à Olympie, en l'honneur de Jupiter ; 2° les *Pythiques*, qui avaient lieu à Delphes, également tous les quatre ans, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python ; 3° les *Néméens*, célébrés tous les trois ou cinq ans en Argolide, en l'honneur d'Hercule, vainqueur du lion de Némée ; 4° les *Isthmiques*, institués par Thésée dans l'isthme de Corinthe en l'honneur de Neptune : ils avaient lieu tous les trois, quatre ou cinq ans.

Nous possédons de Pindare 14 *Olympiques*, 12 *Pythiques*, 11 *Néméennes*, 8 *Isthmiques*.

1° *Plans des Odes de Pindare.* — On a beaucoup parlé des écarts et du désordre de Pindare, fruits de son enthousiasme. Boileau a même fait de ce désordre un des caractères de l'ode héroïque :

> Son style impétueux souvent marche au hasard :
> Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Pindare semble au premier abord emporté par des mouvements brusques, irréguliers, impétueux ; il est difficile de le suivre dans sa marche et de voir le lien qui unit ses idées. Mais ce désordre est plus apparent que réel. Pindare suit un plan bien arrêté. Ordinairement il annonce, dès le début, le sujet qu'il traite, le genre de victoire, le nom du vainqueur ; il fait l'éloge de celui-ci, ainsi que celui de sa famille, de sa patrie, des dieux protecteurs des jeux. Le milieu de l'ode est rempli par des récits épisodiques qui se rattachent au fond du sujet et mettent en lumière une idée morale ou religieuse. Ces récits épisodiques, parfois très longs, sont empruntés aux traditions héroïques ou mythologiques de la famille, de la ville natale ou de la patrie du vainqueur ; ils servent ainsi à rehausser sa gloire en l'associant à celle des héros, ses ancêtres, et à celle des demi-dieux. Pindare reprend généralement à la fin les louanges du vainqueur. L'idée tout entière se développe autour d'une idée morale, qui en est le centre et le but. Ce poète religieux se plaît à exalter le courage et la vertu, la piété envers les dieux, les droits sacrés de l'amitié et de l'hospitalité; aux louanges qu'il donne aux vainqueurs, il mêle de sages conseils et leur rappelle la fragilité humaine. Citons deux de ses maximes : « Mal parler des dieux, dit-il, c'est être l'ennemi des hommes. » — « Les prières de l'homme pieux trouvent grâce auprès de la Divinité. »

2° *Obscurité de Pindare.* — L'obscurité de Pindare tient à deux causes. La première vient de ce qu'il dissimule sa marche : ses transitions sont brusques, les liens qui rattachent les épisodes au sujet de la composition ne sont pas assez visibles ; il déroute par-là l'esprit du lecteur. La seconde cause, c'est que nous comprenons difficilement une foule d'allusions à la mythologie, à des faits, à des usages qui nous sont trop peu connus.

3° *Mètres de Pindare.* — Les hymnes de Pindare se chantaient dans les fêtes où l'on célébrait le triomphe des vainqueurs. Un premier triomphe avait lieu pour eux le soir même des jeux ; un second, plus solennel, les attendait à leur retour dans leur ville natale. Une procession nombreuse d'amis et de concitoyens se rendait au temple pour remercier les dieux ; le soir, la fête se terminait par un *comos* ou banquet. Une troupe de *choristes* chantaient les louanges du vainqueur, soit pendant la procession, soit pendant le comos.

L'ode triomphale renfermait trois parties : la *strophe* et l'*antistrophe* qui se chantaient sur la même mesure, l'*épode* qui était d'un rythme différent. On est parvenu à reconstituer les rythmes des odes de Pindare, et, sous ce rapport, on les divise en trois classes : les *doriques*, les *éoliques* et les *lydiennes* : mais on n'a pas encore pu retrouver la mesure de ses vers. Aussi les éditeurs les donnent-ils, les uns plus longs, les autres plus courts. Le plus sage est d'en croire Horace qui dit de Pindare :

Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis.

Jugement sur Pindare. — « Celui qui cherche à égaler Pindare, dit Horace (Liv. IV, ode II), s'appuie sur des ailes de cire pareilles à celles de Dédale et donnera son nom au cristal des mers. Tel qu'un torrent qui se précipite du haut de la montagne, lorsque, grossi par les orages, il a franchi ses rives accoutumées ; tel bouillonne, et, de sa source profonde, se précipite à flots immenses le génie de Pindare...... Un souffle puissant soutient le cygne de Dircé, quand il prend son vol vers les régions célestes. Pour moi, semblable à l'abeille du mont Matinus qui, à force de travail, butine sur le thym odoriférant autour des bois et le long des ruisseaux du frais Tibur, faible poète, je forge laborieusement mes vers. »

Voici quelques-uns des traits dont l'abbé Barthélemy se sert pour peindre Pindare : « Son génie vigoureux ne s'annonce que par des mouvements irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants, il s'élève comme un aigle au pied de leurs trônes : si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes et de maximes étincelantes de lumière... Quand la gloire n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans les instituteurs des jeux, partout où il en reluit des rayons, qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter ; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour : il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur : si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter : mais, pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que, revêtu

d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement. »

3° LYRIQUES IONIENS

Anacréon (560 ?-478 ?)

Les poètes Ioniens brillèrent principalement par la grâce et la légèreté. Le plus célèbre d'entre eux fut Anacréon.

Anacréon naquit à Téos, en Ionie, vers 560 ; il mourut vers 478. Il habita successivement à Abdère, à Samos où l'attira Polycrate, et, après la mort de ce dernier, à Athènes où régnait Hipparque, fils de Pisistrate. La chute d'Hipparque le détermina à rentrer dans sa patrie ; il y mourut étranglé, dit-on, par un grain de raisin qu'il ne put avaler. Il passe pour avoir vécu fort adonné aux plaisirs. Cependant Platon lui donne le titre de sage, et Elien dit de lui : « Au nom des dieux, que personne ne médise du poète de Téos et ne l'accuse d'intempérance. »

Il nous reste environ cinquante odes *anacréontiques* ; mais elles ne sont pas toutes d'Anacréon ; il y en a seulement deux ou trois d'authentiques : *la Coupe, la Cavale de Thrace* : les autres ont été composées par ses disciples ou des poètes de l'Ecole d'Alexandrie. Les plus connues sont : *La Colombe, la Rose, l'Amour mouillé.*

Anacréon chante l'amour, le vin, les festins, les plaisirs. Ses odes sont légères, gracieuses, pleines de fraîcheur. Son nom est resté attaché à ce genre de poésie qui célèbre les jouissances de la vie. Il a eu beaucoup de traducteurs et d'imitateurs : Catulle et Horace parmi les Latins ; parmi les Français, Marot, Ronsard, Remy Belleau, Du Bellay, La Fare, Chaulieu, Voltaire, Parny, Béranger, ont comme lui chanté les plaisirs. S'ils ont parfois imité sa grâce et sa délicatesse, souvent aussi ils ont montré moins de retenue et de décence dans les voluptueuses peintures qu'ils se sont plu à retracer.

§ 3. — Poésie didactique.

Poésie Gnomique, Philosophique, Epigrammatique.
Fable : **Esope**

Des poètes anciens s'appliquèrent à mettre en distiques des préceptes moraux, des proverbes, des maximes de conduite :

on les a appelés poètes gnomiques (γνώμη, sentence). Les plus célèbres furent Solon, Théognis de Mégare, Phocylide de Milet, Xénophane de Colophon et Pythagore.

Solon (638-558), avant de devenir le législateur d'Athènes, s'était fait connaître par ses poésies, et plus encore par la manière dont il détermina ses concitoyens à reprendre Salamine. Après plusieurs tentatives inutiles pour recouvrer cette île, les Athéniens, fatigués de la guerre, avaient porté la peine de mort contre quiconque proposerait de s'en emparer. Solon simula la folie, chanta devant le peuple l'élégie connue sous le nom de *Salamine*, et fit voter une nouvelle expédition qui fut couronnée de succès. — Solon, comme nous l'avons vu, fixa aux rapsodes un ordre à suivre dans la récitation des poèmes d'Homère. Lui-même cultiva toujours la poésie; il s'en servit pour inculquer au peuple de sages maximes et pour faire l'apologie de sa propre conduite.

Pythagore, de Samos, est plus célèbre comme philosophe que comme poète. Il a renfermé une partie de sa doctrine dans ses *vers dorés*.

Au VIe siècle, la *poésie philosophique* fut cultivée par les *Orphiques*. On appelle ainsi les poètes qui prétendirent faire revivre les doctrines d'Orphée sur la nature de l'âme et sa destinée après la mort. Ils ont probablement composé le recueil des poésies attribuées à Orphée, quoique ces pièces aient été remaniées plus tard par les Alexandrins. **Onomacrite** est le plus connu des Orphiques.

Xénophane, Parménide et **Empédocle** exposèrent leurs doctrines philosophiques dans des poèmes didactiques intitulés : *De la nature* (Περί φύσεως.)

L'*épigramme* (ἐπι sur, γράφω, j'écris) ne fut à l'origine qu'une inscription sur un tombeau, sur un monument ou le socle d'une statue, pour perpétuer le souvenir d'une personne ou d'un événement: on la composait ordinairement en distiques. On a conservé un certain nombre d'épigrammes d'Anacréon et de Simonide. Chez les Français, l'épigramme est devenue satirique.

FABLE OU APOLOGUE

Esope (VIe siècle)

L'apologue était connu dès la plus haute antiquité, quoiqu'il ne formât pas un genre de littérature. L'ancien Tes-

tament en renferme trois ou quatre exemples. Parmi les poètes grecs, Hésiode raconte la fable du *Rossignol* et de l'*Epervier*; Archiloque, celle de l'*Aigle* et du *Renard*; Stésichore, celle du *Cheval* et du *Cerf*, qu'Horace a imitée. Mais c'est Esope qui a laissé le plus grand nombre de fables. Quoiqu'il soit douteux qu'il ait jamais rien écrit, il passe pour le créateur de ce genre littéraire.

La vie d'Esope est peu connue. Selon les uns, il naquit en Thrace; selon les autres, en Phrygie. Il vécut dans la première moitié du VIe siècle. Il fut esclave d'un Samien, nommé Iadmon, qui lui donna la liberté et dont il devint l'ami. Il est probable qu'il voyagea en Asie, en Egypte et en Grèce. Crésus, roi de Lydie, aimait à s'entretenir avec lui. D'après Aristophane et Aristote, il mourut à Delphes. Les habitants de cette ville, irrités de ses sarcasmes, l'accusèrent d'avoir dérobé une des coupes d'Apollon, et le précipitèrent du haut d'un rocher. — La Fontaine a écrit, d'après Planude, moine du XIVe siècle, une vie romanesque d'Esope. A l'en croire, le pauvre esclave phrygien était bègue, difforme et d'une laideur extrême. Il prouva jusqu'à l'évidence, en se faisant vomir, qu'il n'avait pas mangé les figues de son maître, comme ses compagnons l'en accusaient. Vendu à un marchand d'esclaves et obligé comme les autres de porter un fardeau, il choisit le panier au pain, dont le poids fut bientôt considérablement allégé. Il fut ensuite acheté par le philosophe Xanthus à qui il ne servit, pendant deux jours consécutifs, que des langues accommodées à toutes les sauces, sous prétexte que la langue est ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde. Par son esprit Esope se tirait de tous les mauvais pas. Il devint si nécessaire à son maître que celui-ci refusait de l'affranchir; mais il eut l'adresse de l'y contraindre. Lorsque Crésus vint assiéger Samos, Esope entra en relation avec ce roi qui, en sa considération, laissa les Samiens en repos. S'étant mis à voyager, il acquit un grand crédit auprès du roi de Babylone par son habileté à résoudre les énigmes. Ce prince reçut du roi d'Egypte le défi de trouver des architectes capables de bâtir une tour en l'air. Esope le tira d'embarras : il dressa des aiglons à enlever dans des corbeilles, des enfants qui demandaient des matériaux. Enfin il fut mis à mort par les habitants de Delphes.

On dit que les fables d'Esope furent longtemps conservées par la seule tradition orale; on lui en attribua sans doute plus qu'il n'en avait composé lui-même. Platon raconte que Socrate

s'amusait dans sa prison à mettre ces fables en vers. Démétrius de Phalère, au IVe siècle av. J.-C., en fit faire un recueil, et Babrius, comme nous le verrons, en versifia un certain nombre. Elles furent mises en prose par des écrivains du Bas-Empire, et elles nous sont parvenues sous cette forme, grâce à un recueil du moine Planude.

CHAPITRE II

Poésie dramatique

—

Art. 1er. — TRAGÉDIE

§ 1er. — Origine de la Tragédie et description du Théâtre.

—

Thespis — Phrynicus — Pratinas — Chérilus.

1° **Origine de la tragédie.**— Un certain Icarius, à qui Bacchus avait, dit-on, enseigné l'art de faire le vin, immola à ce dieu un bouc qu'il avait rencontré dans sa vigne. Telle fut l'origine des sacrifices que les vignerons de l'Attique offraient chaque année à Bacchus, à l'époque des vendanges. La ville d'Athènes suivit bientôt l'exemple de la campagne, et les *Dionysiaques*, ou fêtes de Bacchus (*Dionysos*) devinrent très solennelles. Pendant qu'on immolait un bouc en l'honneur du dieu, on chantait, en dansant autour de l'autel, le *dithyrambe* ou hymne consacré à célébrer ses louanges. De là est venu le nom de *tragédie* (τράγος, bouc, ᾠδή, chant).

Horace et Boileau prétendent que le mot de tragédie ou chant du bouc, vient de ce qu'un bouc était donné en récompense à celui qui avait le mieux chanté :

Carmine qui tragiquo vilem certavit ob hircum (*A. p.* 220).

Cette assertion nous paraît inexacte: un bœuf était le prix décerné au vainqueur, et un bouc était la victime immolée à Bacchus.

Quoi qu'il en soit, la tragédie grecque eut pour origine les fêtes de Bacchus : elle ne fut d'abord qu'un simple chœur chantant le dithyrambe (1).

2° **Innovations de Thespis** (VIe siècle). — Horace dit dans son *Art poétique* :

> *Ignotus tragicæ genus invenisse Camenæ*
> *Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis*
> *Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.*

Boileau dit aussi :

> La tragédie, informe et grossière en naissant,
> N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
> Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
> S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
> Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
> Du plus habile chantre un bouc était le prix.
> *Thespis* fut le premier, qui, barbouillé de lie,
> Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
> Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
> Amusa les passants d'un spectacle nouveau. (III. 61.)

Horace et Boileau confondent l'origine de la tragédie avec celle de la comédie : ce fut non Thespis, mais Susarion de Mégare, le créateur de la comédie, qui fit monter dans un tombereau des acteurs barbouillés de lie.

Thespis, contemporain de Solon et de Pisistrate, divisa le chœur dithyrambique en plusieurs parties : il y introduisit un acteur qui racontait sans chanter, ou représentait quelques traits de la légende de Bacchus. Cet acteur interrogeait le chœur et lui répondait, ce qui le fit appeler ὑποκριτής, ou répondant. Thespis, par cette innovation, créa le dialogue, et, en même temps, la vraie tragédie. Toutefois il ne mit en scène qu'un seul acteur, et il conserva au chœur le principal rôle. — On croit aussi qu'il omit parfois de tirer le sujet de ses drames de la légende de Bacchus, ce qui faisait dire aux adorateurs du dieu : « Il n'y a rien là de commun avec Bacchus ! » Toutes ces nouveautés déplurent au législateur Solon, qui les interdit ; ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que Pisistrate les autorisa.

---

(1) A Sicyone et à Égine existaient des chœurs semblables à celui des fêtes de Bacchus. Selon quelques auteurs, ce furent ces chœurs qui donnèrent naissance à la tragédie. « La tragédie, dit Themistius, fut inventée par les Sicyoniens, et perfectionnée par les Athéniens. » Mais ce n'est pas là l'opinion commune.

Après Thespis plusieurs poètes firent faire de nouveaux progrès à la tragédie. Les principaux furent *Phrynicus*, *Pratinas* et *Chérilus*.

L'athénien **Phrynicus** (VIe siècle) introduisit le premier au théâtre des rôles de femmes et des sujets contemporains. Sa tragédie intitulée : *La prise de Milet*, eut un grand succès : il fut acclamé par le peuple, qui lui décerna une couronne. Mais il n'en fut pas moins condamné à une amende de mille drachmes, pour avoir représenté une défaite essuyée par la République. Il fut plus heureux dans les *Phéniciennes*.

Vers le même temps, **Pratinas**, né à Phliunte dans le Péloponèse, inventa le *drame satyrique*. Les rôles en étaient remplis par des *Satyres* qui dansaient et se renvoyaient des plaisanteries et des quolibets.

Chérilus fut le rival de Pratinas et même d'Eschyle. Il composa, dit-on, plus de 150 tragédies, et fut 13 fois vainqueur dans les concours.

3° **Concours dramatiques**. — Pisistrate institua les concours dramatiques en 535. Ils avaient lieu chaque année aux fêtes de Bacchus, aux *Lénéennes*, fêtes des pressoirs, en janvier, et principalement aux grandes *Dionysiaques*, en mars-avril. Les pièces destinées aux concours étaient présentées à l'archonte éponyme, ou premier archonte. Chaque poète, à l'origine, devait produire une trilogie, c'est-à-dire trois tragédies formant ensemble une fable complète ; ou une tétralogie, c'est-à-dire trois tragédies et un drame satyrique. L'archonte choisissait parmi les concurrents les trois dont les pièces lui paraissaient les plus dignes d'être représentées, et il donnait à chacun d'eux un chœur pour les exécuter. Des citoyens opulents, nommés *chorèges*, se chargeaient de l'entretien du chœur et de tous les frais de décors. Mais c'était le poète qui exerçait les acteurs : il leur distribuait les rôles, les leur faisait étudier et répéter ; parfois il jouait lui-même dans ses tragédies. — Vers le milieu du Ve siècle, la trilogie ne fut plus exigée : on admit au concours des tragédies séparées et même des comédies. Cette innovation permit d'élire plus de trois poètes à la fois.

4° **Disposition du théâtre et rôle du chœur.** — Périclès fit construire à Athènes le théâtre de Bacchus. On ignore à quelle époque avait été établi le premier théâtre permanent ; mais il en existait un très vaste, en bois, dès le temps de Chérilus. Les représentations se faisaient en plein

jour. Le théâtre était à ciel ouvert ; il avait la forme d'un demi-cercle fermé par la scène ou *logeum*. Les spectateurs occupaient des gradins en amphithéâtre ; le plus bas degré était à la hauteur de la scène. Le parterre ou *orchestre*, s'étendait entre les bancs des spectateurs et la scène. Dans l'orchestre, devant la scène, s'élevait la *thymèle* ou autel, reste des anciennes solennités en l'honneur de Bacchus.

Le chœur se divisait en deux demi-chœurs dirigés chacun par un *Coryphée* : lorsqu'ils étaient réunis, ils obéissaient à un chef commun appelé *Chorège*, nom que portait aussi celui qui subvenait aux frais de la représentation. Le chœur faisait ses évolutions dans l'orchestre : il chantait la strophe en tournant autour de l'hémicycle, l'antistrophe en revenant sur ses pas, l'épode lorsqu'il était en repos devant l'autel. La thymède était d'ailleurs la place ordinaire du chœur : les simples choristes étaient assis de chaque côté sur les degrés ; les coryphées occupaient la partie supérieure, d'où ils pouvaient voir ce qui se passait sur la scène et prendre part à l'action.

Le chœur jouait le rôle d'un personnage. Il faisait souvent l'exposition de la pièce ; il servait de médiateur entre les dieux et l'homme malheureux, qu'il consolait et qu'il s'efforçait de réconcilier avec le Destin ; il conseillait la piété, la justice, la modération ; il prenait le parti du faible contre le fort, rappelait les châtiments terribles qui avaient jadis frappé les coupables, et effrayait les superbes, en leur rappelant l'instabilité de la fortune. On choisissait ordinairement pour remplir ce beau rôle, des vieillards expérimentés et exempts de passions, ou des jeunes filles innocentes et candides. Tantôt le coryphée parlait au nom du chœur et dialoguait avec les personnages en scène ; tantôt, mais plus rarement, le chœur entier prenait la parole. Les tragédies grecques n'étaient pas divisées en actes ; la scène restait constamment ouverte ; le chœur chantait dans les intervalles qui séparaient les différentes parties d'une tragédie ou d'une trilogie. Les modernes, n'ayant point de chœur, ont été obligés de fermer par un rideau la scène restée vide pendant les entr'actes.

5° Costume tragique. — Les auteurs dramatiques portaient des masques, des cothurnes, de longues robes, et des gantelets. Les masques reproduisaient les traits du dieu ou du héros dont l'acteur jouait le rôle ; ils servaient aussi à renforcer la voix, et permettaient de se faire entendre à une

grande distance, et d'un auditoire très nombreux. Les cothurnes, sorte de brodequins montés sur d'épaisses semelles de liège, grandissaient la taille des personnages et leur donnaient plus de majesté. Les robes longues et flottantes cachaient les cothurnes, et, par leur ampleur, rendaient la démarche pleine de dignité. Enfin les gantelets, en allongeant les bras, rétablissaient leur proportion avec le reste du corps. Horace fait remonter à Eschyle l'invention du masque, du cothurne et de la robe flottante. (*Art. poét.* v. 274.)

§ 2. Les trois grands tragiques grecs.

1° Eschyle (525-456).

Eschyle, fils d'Euphorion, naquit à Eleusis, en 525. Aminias et Cynégire, ses frères, se rendirent célèbres dans les guerres médiques. Il combattit lui-même à Marathon, à Salamine et à Platée. Il avait alors 35 ans. Mais il avait commencé dès l'âge de 25 ans à composer des tragédies. Il fut couronné 52 fois dans 13 concours. Il quitta Athènes trois ans avant sa mort, et se réfugia en Sicile auprès d'Hiéron. Quelques-uns attribuent son départ au dépit d'avoir été vaincu par le jeune Sophocle ; d'autres prétendent qu'il fut exilé pour avoir révélé sur la scène les mystères sacrés. Il mourut à l'âge de 69 ans, en 456 avant J.-C, tué, dit-on, par une tortue qu'un aigle laissa choir du haut des airs. (1)

Œuvres. — Eschyle composa 70 ou 90 tragédies : mais il ne nous en reste que sept : 1° *Prométhée enchaîné*, qui formait une trilogie avec *Prométhée porteur du feu* et *Prométhée délivré* ; 2° Les *Perses* ; 3° Les *Sept chefs devant Thèbes*, seconde pièce d'une tétralogie aujourd'hui perdue ; 4°, 5° et 6° *L'Orestie*, trilogie complète, composée d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides* : 7° Les *Suppliantes*, qui formaient également une trilogie avec les *Egyptiens* et les *Danaïdes*.

Analyses. — 1° Prométhée enchaîné (458). Le titan Prométhée avait dérobé le feu du ciel et l'avait donné aux hommes. Pour le punir, par l'ordre de Jupiter, Vulcain, aidé

(1) Eschyle dans son épitaphe oublie ses tragédies pour ne parler que de ses combats : « Fils d'Euphorion et citoyen d'Athènes, Eschyle a laissé ses restes inanimés dans les champs de la fertile Géla. Vous parlerez longtemps de sa valeur, champs de Marathon ; et toi, Mède sauvage, qui l'as éprouvée dans ta défaite. »

de la Force, l'enchaîne sur une montagne escarpée entre l'Europe et l'Asie. Les Nymphes Océanides viennent le visiter et compatir à ses souffrances. L'Océan, leur père, paraît après elles et tente vainement de le faire fléchir devant Jupiter. Io, toujours errante, arrive à son tour : elle raconte ses malheurs à Prométhée qui lui en annonce la fin. La prédiction du titan renferme une menace contre Jupiter lui-même : le roi des dieux envoie Mercure pour forcer son ennemi à s'expliquer. Prométhée s'y refuse. Mercure se retire : la foudre gronde et fait voler en éclats le rocher sur lequel est enchaîné Prométhée, qui demeure enseveli sous ses débris.

On assiste dans cette tragédie à un épisode de la lutte des Titans contre les dieux. L'imagination se meut dans une sphère merveilleuse et fantastique. Le spectacle du faible opprimé par le fort, l'inflexible fermeté de Prométhée : la terreur, la pitié, l'admiration que causent des tableaux pleins de poésie et de force, l'élévation des idées, l'éclat des images, la sublimité du style, l'unité et l'extrême simplicité du plan, font regarder le *Prométhée* comme une des plus belles tragédies d'Eschyle. Elle fut couronnée par les Athéniens : ce qui ne l'a pas garantie des critiques trop sévères de Fontenelle, de Voltaire et de La Harpe.

Plusieurs auteurs, et en particulier M. A. Nicolas, ont cru retrouver dans le *Prométhée* des traces à demi effacées des anciennes traditions du genre humain, touchant la chute originelle et la promesse d'un libérateur. — Prométhée est condamné pour avoir ravi le feu du ciel et en avoir fait présent aux hommes : Adam le fut pour avoir tenté de s'élever jusqu'à Dieu, lui et sa race, par la *science du bien et du mal.* — Prométhée nourrit dans son cœur l'espérance d'un libérateur : la femme Io partage et ses malheurs et son espoir. Le futur libérateur sera le *fils de Jupiter*, et il naîtra de la femme d'une manière miraculeuse : « Jupiter, dit Prométhée à Io, posera sur ton front sa main caressante : son toucher suffira, et de toi naîtra un fils dont le nom rappellera l'origine, Epaphus, (ἐπαφή, attouchement). Vulcain dit lui-même à Prométhée : « Ne crois pas qu'un tel supplice doive avoir son terme avant qu'un dieu souffre pour te remplacer dans tes souffrances, et veuille bien descendre pour toi, loin de la lumière, dans la demeure de Pluton, dans les ténébreuses profondeurs du Tartare. »

2° Les Perses (473). Le sujet de cette tragédie est la défaite

des Perses (480) à Salamine. La scène est à Suse, dans le palais du grand roi. — Les vieillards auxquels Xerxès a confié le gouvernement de la Perse, se consultent et sont en proie à de noirs pressentiments. Atossa, veuve de Darius et mère de Xerxès, augmente leurs craintes, en venant raconter un songe qui lui présage la ruine de son fils. Soudain paraît un messager : « Perses, dit-il, votre armée entière est détruite. » Il raconte la double défaite de la flotte à Salamine, et de l'armée de terre à Platée. L'ombre de Darius apparaît, et prédit qu'il ne reviendra pas un soldat de cette grande expédition. Xerxès arrive seul et met le comble à la désolation.

Cette pièce fut représentée sept ans après les événements qui y sont racontés. Elle n'a point d'intrigue, mais les tableaux en sont frappants. On admire le songe d'Atossa, le récit de la bataille de Salamine, l'apparition de Darius, l'arrivée de Xerxès qui n'a plus pour arme qu'un carquois vide de flèches. Jamais sujet ne fut mieux choisi pour exciter le patriotisme des Grecs : ils voyaient d'un seul coup et leur glorieux triomphe et le désespoir de leurs ennemis vaincus.

3° Les Sept Chefs devant Thèbes (468). — Etéocle et Polynice se disputent le trône de Thèbes, vacant par l'exil du malheureux Œdipe. Six guerriers, alliés de Polynice qui fait le septième, assiègent chacun une des portes de Thèbes : Etéocle leur oppose un nombre égal de ses généraux, et se réserve de défendre lui-même la porte attaquée par son frère. Etéocle et Polynice se tuent mutuellement dans ce duel fratricide. Antigone et Ismène viennent exhaler leurs plaintes. Antigone veut ensevelir le corps de Polynice, malgré l'arrêt du sénat Thébain qui le prive de sépulture.

Les *Sept contre Thèbes* formaient une tétralogie, composée de *Laïus*, d'*Œdipe* et d'un drame satirique, le *Sphinx*. — On sent dans toute la pièce le souffle de Mars, selon l'expression d'Aristophane ; il n'y a point d'action, mais de grands tableaux et d'admirables récits. Le chœur, composé de jeunes filles, est toujours en scène. Eschyle nous intéresse plus aux maux qui menacent la ville assiégée qu'à la haine des deux frères. Racine a traité ce sujet dans la *Thébaïde* ou les *Frères ennemis*.

L'*Orestie* renferme le développement de la légende d'Oreste. C'est la seule trilogie complète d'Eschyle que nous possédions. Elle se compose d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides*.

4° Agamemnon. — Une ligne de signaux de feu doit annoncer à Argos la prise de Troie. Du haut du palais des Atrides, un homme en sentinelle aperçoit le signal de l'heureuse nouvelle. Pendant qu'il descend pour en prévenir la reine, un chœur de vieillards chante l'origine de la guerre, les prophéties de Chalchas, le sacrifice d'Iphigénie. Clytemnestre vient se réjouir avec eux. Un messager raconte la prise d'Ilion. Agamemnon arrive lui-même, accompagné de Cassandre, sa captive. Clytemnestre lui fait un accueil empressé. Pendant que le roi entre dans le palais, Cassandre, dont les oracles ne sont jamais écoutés, prédit au chœur les forfaits qui se préparent et le meurtre d'Agamemnon : entraînée par une force irrésistible, elle court se livrer elle-même au fer d'Egisthe. On entend alors les cris d'Agamemnon. Le palais s'ouvre : debout près des deux victimes, Clytemnestre se réjouit d'avoir vengé sur son époux la mort de sa fille Iphigénie, sacrifiée par lui à Diane. Egisthe à son tour s'applaudit du meurtre du roi.

5° Les Choéphores sont la suite d'*Agamemnon*. — Plusieurs années se sont écoulées depuis la mort de ce dernier : Oreste, son fils, a grandi : l'oracle lui ordonne de punir les meurtriers de son père. Accompagné de Pylade, son ami, Oreste revient de son exil et s'arrête près du tombeau d'Agamemnon. Electre, sa sœur, y vient aussi offrir des libations avec les jeunes Troyennes captives. De là le titre de la pièce, *Choéphores*, *porteuses de libations* (χοή, libations : φέρω, je porte). Le frère et la sœur se reconnaissent, et méditent ensemble la perte de leurs ennemis : Oreste se fera passer pour un étranger arrivant du pays où a été élevé le fils d'Agamemnon ; il annoncera la nouvelle de sa propre mort ; on le recevra dans le palais, et il pourra mettre à mort les assassins de leur père. Ce plan s'exécute : Egisthe et Clytemnestre périssent. Mais soudain la raison d'Oreste s'égare : il court se réfugier à Delphes, près de l'oracle d'Apollon qui a commandé le meurtre.

6° Les Euménides poursuivent Oreste. — La scène s'ouvre devant le temple de Delphes. La Pythie qui veut y entrer, s'arrête sur le seuil, saisie d'horreur : elle voit Oreste, les mains souillées de sang ; autour de lui dorment, accablées de fatigue, les redoutables Furies. Oreste, conduit par Apollon, sort du temple et va chercher un autre asile. L'ombre de Clytemnestre vient réveiller les Furies, qui entonnent un chant

infernal, Apollon les chasse de son sanctuaire. — La scène change ; elle est transportée à Athènes, sur la colline de Mars, dans le temple de Minerve. Oreste tient embrassée la statue de la déesse. Les Furies arrivent. Minerve sert d'arbitre entre les deux partis. Un tribunal est composé. Des deux côtés le nombre des suffrages est égal : Minerve donne le sien à Oreste et le fait absoudre. Par son éloquence la déesse apaise les Furies. Elles promettent de bénir le sol de l'Attique où Minerve leur offre un sanctuaire: désormais elles s'appelleront les *Euménides* ou les *Bienveillantes*. Un chœur de vieillards, de femmes et d'enfants, les accompagne jusqu'à leur nouvelle demeure.

Eschyle présenta l'*Orestie* au concours de 459, et fut vainqueur. Cette admirable trilogie est peut-être son chef-d'œuvre. Mais il est nécessaire de l'apprécier dans son ensemble ; autrement chaque tragédie, prise à part, semblerait manquer de proportion : l'exposition d'*Agamemnon* paraîtrait trop longue, celle des *Choéphores* trop courte, celle des *Euménides* trop brusque. Comme ces trois pièces sont le développement d'une même légende, l'une amène l'autre, la prépare et l'explique.

Le sujet de l'*Orestie* est très dramatique : un fils reçoit des dieux l'ordre de venger son père, en immolant sa propre mère qui l'a indignement assassiné. — Les caractères d'Oreste et d'Electre sont admirablement tracés. Deux passions les animent : la soif de la vengeance et l'amour fraternel. Dans Eschyle, c'est Oreste qui joue le principal rôle. Il a reçu la terrible mission de venger son père : « Mon père ! mon père ! s'écrie-t-il, que dois-je faire aujourd'hui que je m'approche de ton tombeau ? » Le chœur lui rappelle aussitôt son devoir : « Le sang doit être expié par le sang, la mort par la mort. » « Oui, malheur à moi, ajoute Oreste, si j'oubliais la mort de mon père ! Je serais partout poursuivi par les Furies sorties du sang que je laisserais sans vengeance, et par l'ombre de mon père lui-même agitant, sous ses noirs sourcils, ses regards pleins d'éclairs. » Electre encourage et aide Oreste : à travers ses imprécations de vengeance, elle laisse éclater les marques de son amour fraternel. Elle aime en lui le vengeur autant que le frère : sa haine pour les meurtriers de son père redouble pour lui sa tendresse.

Mais Oreste pour venger son père a dû tuer sa propre mère. Ce meurtre, quoique ordonné par un dieu, est contraire

aux lois de la nature. Aussi le poète nous montre-t-il le parricide poursuivi par les Furies L'aspect des Euménides et leurs cris étaient si terribles que selon le rapport de Pollux, des femmes se trouvèrent mal et des enfants moururent de frayeur. Cinquante personnes formaient le chœur des redoutables déesses : mais, après ces accidents, on défendit de faire entrer dans un chœur plus de quinze acteurs.

7° Dans les SUPPLIANTES, les cinquante filles de Danaüs, pour ne pas épouser les fils d'Egyptus, leur oncle, quittent l'Egypte avec leur père et se réfugient à Argos. Le roi Pélasgus et les Argiens, reconnaissant qu'elles descendent d'Io, les prennent sous leur protection.

Jugement sur Eschyle. — 1° *Son système dramatique : simplicité de plan.* — Chaque tragédie d'Eschyle est le développement d'un fait unique, entier, d'une certaine étendue, comme le veut Aristote. Ses plans sont simples, sans intrigue. Il n'y a, à proprement parler, point d'action. Chaque pièce est une suite de tableaux et de récits que viennent faire de rares personnages, qui ne paraissent généralement qu'une fois chacun. Cependant il y a dans les faits une gradation, une émotion, un trouble toujours croissant : on est saisi d'un sentiment d'admiration, de terreur, de stupeur même, à la vue de ces formes majestueuses, de ces proportions gigantesques qu'il prête à la nature humaine, du sombre et imposant tableau où il exprime les accidents du sort.

2° *Rôle du Destin.* — Le Destin, cette inflexible divinité, plane avec une sombre majesté au-dessus de toutes les tragédies d'Eschyle. La Fatalité est pour lui une sorte de personnage vivant et agissant, le héros de son drame, et comme son drame lui-même. De là l'effroi et la stupeur dont on se sent saisi à une apparition si redoutable, et qui, par sa progression fatale, supplée aux incidents amenés par les passions et les caractères. De là l'extrême simplicité d'une fable qui n'offre jamais qu'un coup subit et imprévu du sort. De là la grandeur démesurée des personnages mis aux prises avec un tel adversaire, leur fière immobilité sous la main qui les écrase et qu'ils bravent. De là cette pompe majestueuse, ces éclatantes images, ces figures hardies, ces pensées sublimes, ce style énergique, impétueux, d'un tour si inusité, si extraordinaire, qu'appelle naturellement un si grand, un si étrange spectacle. (D'après M. Patin.)

3° *Caractères des personnages.* — Eschyle se plaît à choisir ses personnages dans les temps héroïques, à représenter des dieux et des Titans. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, leur courage est plus inflexible que la loi fatale du Destin. Il nous montre en eux des âmes franches, vigoureuses, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combat, telles qu'il voulait en former pour la défense de la Grèce. Il traça si fortement ses caractères que les poètes qui vinrent après lui, ne purent pas plus les changer que ceux des héros d'Homère. Eschyle s'appliqua à frapper fortement les spectateurs : c'est la terreur qui domine dans ses tragédies. Il ne négligea rien pour augmenter la pompe du spectacle. Non-seulement il introduisit un second, un troisième, quelquefois même un quatrième acteur. Mais pour donner à ses personnages plus de majesté, il leur fit chausser un cothurne élevé, couvrit leur visage d'un masque et les revêtit de longues robes flottantes.

4° *Rôle du chœur.* — Eschyle a conservé au chœur un rôle très important : il fait partie essentielle du drame : il est un véritable acteur ; jamais il ne dit rien qui n'ait trait à l'action, à laquelle il participe parfois pendant tout le temps qu'elle dure.

5° *Style.* — La majesté, l'éclat, la hardiesse, la sublimité qui va quelquefois jusqu'à l'enflure, l'impétuosité et l'élan, l'énergie poussée jusqu'à la rudesse, la simplicité qui dégénère parfois en bassesse : tels sont les caractères du style d'Eschyle. On sent que chez lui l'art n'est pas à la hauteur du génie : il ne sait pas toujours se renfermer dans les justes limites que demande le goût. Il ne garde pas toujours le même ton : il passe facilement du lyrique à l'épique et au dramatique.

Les Athéniens estimaient grandement Eschyle. Aristophane dans sa comédie des *Grenouilles*, le place avant Euripide et même avant Sophocle. Il est justement regardé comme le père de la tragédie.

2° **Sophocle** (495-406)

Sophocle naquit à Colone, en 485. Il était d'une famille noble selon les uns : selon d'autres, fils d'un forgeron. Il reçut une brillante éducation. A l'âge de quinze ans, sa beauté le fit choisir pour conduire le chœur de jeunes gens

qui chanta le *péan* autour des trophées de la victoire de Salamine. Il s'exerça d'abord à la poésie lyrique. Il reçut pour la première fois, en 468, à l'âge de vingt-sept ans, un chœur dramatique de l'archonte Aphepsion, et remporta la victoire sur Eschyle. Les juges n'ayant pu s'accorder pour savoir auquel des deux poètes ils décerneraient le prix, l'archonte déféra la décision à Timon et à ses collègues, qui venaient de battre les Perses : les dix généraux couronnèrent Sophocle. Ce grand poète triompha vingt fois. Quand il lui arriva d'être vaincu, il obtint toujours le second rang sans jamais descendre au troisième. Le succès de son *Antigone* lui valut l'honneur d'être élu *stratège*, et de commander avec Périclès l'expédition contre Samos (441). C'est là qu'il connut Hérodote. — La vieillesse de Sophocle fut longue et sans décrépitude. Il avait quatre-vingts ans quand il composa le *Philoctète* et l'*Œdipe à Colone*. On raconte que son fils Jophon tenta de le faire interdire comme incapable d'administrer ses biens. Sophocle se contenta, pour sa défense, de réciter à ses juges le beau chœur consacré à l'éloge de Colone, son bourg natal : il fut absous et reconduit en triomphe. Il mourut à 89 ans, en 406. On grava un essaim d'abeilles sur son tombeau : car la douceur de son style l'avait fait nommer l'*abeille attique*.

Œuvres. – Des 123 pièces composées par Sophocle, il ne nous reste que sept tragédies : *Antigone* (440), *Electre*, *les Trachiniennes*, *Œdipe-Roi*, *Ajax*, *Philoctète* (409), *Œdipe à Colone*, représenté en 401. Nous rapprocherons les unes des autres les tragédies qui développent la même légende.

Analyses. — 1° ŒDIPE-ROI. — Une foule de suppliants assiègent les abords du palais d'Œdipe, roi de Thèbes : la peste désole la ville, c'est au roi de la sauver. Œdipe annonce qu'il a déjà cherché un remède et envoyé Créon, son beau-frère, consulter l'oracle d'Apollon. Créon apporte la réponse du dieu : il faut venger le meurtre de Laïus, le prédécesseur d'Œdipe. Celui-ci ordonne de rechercher le coupable : il prononce de terribles malédictions contre quiconque ne le dénoncera pas ou lui donnera asile. Le devin Tirésias arrive : forcé de parler, il déclare que le coupable est Œdipe lui-même, qui, après avoir tué Laïus, son père, a épousé Jocaste, sa mère. Une violente querelle s'élève entre Œdipe et Créon qu'il accuse d'avoir fait parler ainsi le devin, pour lui ravir le trône. Survient Jocaste : elle révèle qu'un oracle ayant prédit que Laïus mourrait de la

main d'un fils, trois jours après sa naissance, on avait exposé ce fils sur une montagne pour y périr. Le récit de Jocaste rappelle à Œdipe un meurtre qu'il a commis autrefois. Il raconte qu'il quitta ses parents, Polybe et Mérope, pour ne point devenir, comme l'oracle le lui prédisait, le meurtrier de son père et l'époux de sa mère ; mais en venant à Thèbes, il tua un vieillard à l'embranchement de trois routes. Pendant qu'Œdipe se demande s'il n'est pas lui-même le meurtrier de Laïus, un messager vient lui annoncer la mort de son père Polybe, à Corinthe. L'oracle a donc menti : Œdipe n'a pas tué son père ! Mais le messager lui apprend que Polybe n'était point son père : recueilli par un berger sur le Cithéron, Œdipe avait été porté à Polybe qui l'avait adopté. On fait venir le berger qui révèle que l'enfant remis par lui à Polybe était le fils de Laïus. Plus de doute : Œdipe est le meurtrier de son père, de Laïus, tué à l'embranchement des trois routes, et l'époux de sa mère. — Bientôt un nouveau messager vient raconter les tristes scènes qui se sont passées dans le palais : Jocaste s'est pendue, Œdipe s'est crevé les yeux. Cet infortuné paraît tout sanglant et privé de la lumière ; il recommande à Créon ses filles Antigone et Ismène : quant à lui, il va s'exiler pour expier ses crimes involontaires.

L'*Œdipe-Roi* passe généralement pour le chef-d'œuvre de Sophocle. Le sujet en est dramatique : un roi, jusque-là glorieux, innocent, plein de sagesse, est forcé de s'avouer coupable de parricide et d'inceste ; l'horreur que lui causent ses crimes involontaires le pousse à se crever les yeux et à s'exiler.

L'intérêt est ménagé dans cette tragédie avec un art inconnu auparavant, et qui même la rapproche du drame moderne si animé. Acteurs et spectateurs courent sans s'arrêter sur la trace du fatal secret : une première révélation en amène une autre jusqu'au dénoûment avec une terrible progression. Les paroles de Tirésias jettent d'abord le trouble dans l'âme d'Œdipe, puis la description que fait Jocaste des lieux où fut tué Laïus réveille ses souvenirs : déjà il se soupçonne d'être le meurtrier de Laïus, quand le messager vient lui apprendre que Polybe n'est point son père : enfin le berger lui révèle qu'il est le fils de Laïus. La curiosité d'Œdipe redouble à chaque nouvelle découverte, jusqu'à ce qu'il arrive à la complète connaissance de son sort.

La puissance du Destin n'apparaît nulle part plus terrible

que dans cette tragédie. Une triste fatalité pèse sur toute la race d'OEdipe. Des oracles ont prédit que lui-même doit devenir le meurtrier de son père et l'époux de sa mère : les arrêts du Destin s'exécutent malgré le soin qu'il prend de les éviter. OEdipe commet ses crimes sans en avoir conscience : ils sont involontaires. Les oracles jouent un grand rôle dans cette pièce, c'est l'accomplissement des prédictions relatives à la naissance d'OEdipe qui amène le dénouement.

Le caractère d'OEdipe est bien propre à nous intéresser à son sort. Il n'est pas sans défaut : il est présomptueux, emporté, opiniâtre : mais il a aussi de grandes qualités : il compatit aux maux qui affligent son peuple, il s'efforce de les soulager, enfin il aime la vérité et veut la connaître, quelque terrible qu'elle soit pour lui. — Le caractère de Tirésias est aussi bien conçu : il est fier, indépendant, il ne relève que du dieu dont il est le ministre : il est aveugle et cependant voit clair dans l'avenir : il sait tout, et il redoute de dire les terribles vérités dont il est dépositaire. — Jocaste se rit des obstacles qu'elle croit déjà avoir fait mentir : son incrédulité indique le progrès des idées philosophiques dans la Grèce.

Le sujet de l'*OEdipe-Roi* a été traité par Sénèque, Corneille, La Motte, Voltaire, Dryden. L'admiration que professait Racine pour le chef-d'œuvre de Sophocle l'a empêché de l'imiter : « Etant un jour à Auteil, chez Despréaux, dit Valincour, il nous le récita en entier, le traduisant sur-le-champ... J'ai entendu nos meilleures pièces, mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit... : je m'imagine voir encore Racine avec son livre à la main, et nous tous consternés autour de lui (1). »

2° OEdipe a Colone. — Cette tragédie roule tout entière sur l'oracle qui a annoncé à OEdipe sa mort prochaine, et promis que son tombeau serait le gage de la victoire pour le peuple qui le posséderait. OEdipe, retenu d'abord à Thèbes

(1) « M. Racine, dit Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie,* avait formé le plan d'une tragédie française d'*OEdipe*, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour et suivant la simplicité grecque. Un tel spectacle pourrait être très curieux, très vif, très rapide, très intéressant : il ne serait point applaudi, mais il saisirait, il ferait répandre des larmes, il ne laisserait pas respirer. » — *OEdipe-Roi*, exactement traduit sur le grec, a été représenté à Paris en 1858 et en 1881. Ce spectacle, comme l'avait prévu Fénelon, saisit et ne laisse pas respirer.

par Créon, a été chassé de cette ville par ses deux fils, Etéocle et Polynice. Conduit par sa fille Antigone, il arrive à Colone, bourg voisin d'Athènes. Œdipe s'arrête à l'entrée d'un bois consacré aux Euménides. Un Coloniate vient l'avertir de sortir de ce lieu ; il s'y refuse. Resté seul avec Antigone, il lui rappelle qu'il doit mourir à Colone, et que son tombeau assurera le triomphe des habitants de l'Attique. Cependant un chœur de vieillards arrive pour chasser Œdipe du bois sacré ; il obtient d'y rester jusqu'à ce que Thésée, roi d'Athènes, ait décidé de son sort. Ismène, sa seconde fille, arrive de Thèbes : elle lui confirme de nouveau les oracles qui promettent la victoire au pays qui possédera son tombeau ; elle lui annonce en même temps qu'Etéocle et Polynice se sont déclaré la guerre, et que chacun d'eux a résolu de s'assurer de sa personne, afin de posséder la victoire. Thésée arrive et offre généreusement à Œdipe l'hospitalité qu'il demande. Bientôt après parait Créon, qui le prie, au nom d'Etéocle de le suivre ; Œpide n'y veut point consentir. Pour l'y contraindre, Créon, fait enlever ses deux filles : mais Thésée revient, adresse à Créon de justes reproches, et le retient en otage jusqu'au retour d'Antigone et d'Ismène. Polynice vient alors supplier son père de l'accompagner. Œdipe refuse d'abord de lui adresser la parole : mais cédant ensuite aux prières de ses filles et du chœur, il lui reproche de l'avoir banni, et lui prédit la mort funeste dont il va être frappé ainsi que son frère. Après le départ de Polynice, Œdipe apprend à Thésée que sa dernière heure est arrivée : un coup de tonnerre vient de l'en avertir. Il descend dans une sombre caverne : pendant qu'il presse une dernière fois ses filles sur son cœur, une voix divine l'appelle : « Œdipe ! Œdipe ! crie-t-elle, pourquoi ces délais ? tu te fais bien attendre. » Il s'enfonce plus avant et disparaît soudain, n'ayant que Thésée pour témoin de sa mort. Ce prince console Antigone et Ismène, et promet de les renvoyer à Thèbes, où leur présence conjurera peut-être les maux de la guerre civile.

Tout indique que Sophocle composa l'*Œdipe à Colone* dans sa vieillesse ; bien que rien n'y révèle la défaillance du génie du poète, on y remarque cependant un ton plus calme et plus grave. La pièce tout entière est empreinte d'un caractère profondément religieux et moral. La Fatalité y règne encore, mais elle ne poursuit plus Œdipe ; un oracle au contraire le

console, et donne à son tombeau une importance qui adoucit sa dernière heure. Œdipe meurt en paix, réconcilié avec les dieux ; ses crimes d'ailleurs étaient involontaires, il ne devait point en subir la peine sans adoucissement. Il dit lui-même à plusieurs reprises que c'est la volonté qui fait la faute ; qu'il n'y a point de culpabilité sans liberté. C'est ainsi que se dégage de cette pièce le dogme de la liberté humaine : mais celui de la Providence n'y paraît point encore épuré : le Destin reste responsable des crimes d'Œdipe.

Le caractère d'Œdipe est propre à exciter pour lui nos sympathies. Roi détrôné, chassé par ses propres fils, privé de la lumière, il vient, conduit par sa fille, demander l'hospitalité sur une terre étrangère, et y chercher un asile pour mourir ; calme, résigné à son sort, il obéit à la voix du dieu qui l'appelle et disparaît d'une manière mystérieuse. — Antigone est le modèle de la piété filiale : elle est pleine de délicatesse et de dévoûment pour son vieux père aveugle.

Sophocle dans cette tragédie fait sans cesse l'éloge d'Athènes et de Colone, son bourg natal. On dit que lorsqu'il la composa les Athéniens étaient en guerre avec les Thébains ; c'était ranimer le courage de ses concitoyens que de leur rappeler l'oracle qui promettait la victoire aux possesseurs du tombeau d'Œdipe. Nous avons déjà dit que Sophocle fut absous par ses juges, après leur avoir récité un passage de l'*Œdipe à Colone*.

3° Antigone. — Après la mort d'Œdipe, Antigone et Ismène sont revenues à Thèbes. Etéocle et Polynice se sont mutuellement donné la mort. Créon, devenu roi, a fait rendre les derniers devoirs à Etéocle ; mais il a défendu de donner la sépulture à Polynice, mort en combattant contre sa patrie. Malgré les ordres de Créon, Antigone ensevelit Polynice. Elle est condamnée à mourir dans une sombre caverne. On l'entraîne ; elle fait entendre des plaintes touchantes, elle dit adieu à la lumière et aux joies de la maternité. Cependant, sur les menaces du devin Tirésias, Créon révoque ses ordres. Il est trop tard : Antigone s'est donné la mort. Hémon, son fiancé et le fils du roi, n'a pas voulu lui survivre. Eurydice, l'épouse de Créon, s'est percée d'un poignard. Créon gémit sur sa famille détruite.

Sophocle a parfaitement peint le caractère d'Antigone. Modèle de la piété filiale dans l'*Œdipe à Colone*, elle est ici le type de la tendresse fraternelle et de la piété pour les morts. Tous ses actes sont inspirés par ce grand principe,

qu'il vaut mieux obéir à la loi religieuse et naturelle qu'à une loi purement humaine. « L'Antigone de Sophocle, dit M. Saint-Marc-Girardin, avait une sorte d'intérêt religieux et philosophique, puisqu'elle enseignait le respect de la sépulture : elle avait un intérêt plus particulier et plus doux, celui qui naît de l'amour fraternel : elle avait enfin, chose toute nouvelle sur le théâtre grec, l'intérêt qui naît d'un grand dévoûment. Jusques à Antigone, en effet, les personnages du théâtre grec sont les martyrs du Destin plutôt que les martyrs de leur volonté : ils obéissent à la fatalité. Œdipe et Oreste sont des victimes : mais leur volonté n'est pour rien dans leur fortune. Mais Antigone pouvait obéir aux ordres de Créon qui défendait d'ensevelir Polynice ; elle n'a pas voulu se soumettre à cette loi impie ; elle a mieux aimé obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Considéré au point de vue dramatique, le caractère d'Antigone est un heureux mélange d'héroïsme et de faiblesse. Tout entière à l'accomplissement d'un devoir sacré, son âme est saisie d'un saint enthousiasme ; elle passe ensuite à la considération plus calme de son action et des suites qu'elle aura ; enfin, quand son sacrifice est consommé, quand elle n'est plus électrisée par l'idée d'un devoir à accomplir et d'un danger à braver, elle jete un coup d'œil sur sa jeunesse sitôt moissonnée, sur les joies de l'hymen et de la maternité qu'elle n'a point connues, et elle pleure. Mais lorsque le tyran vient hâter ses satellites trop lents, elle sent renaitre toute sa fierté, et, en face de la mort, elle se réjouit d'avoir accompli son devoir. Elle prend à témoin le peuple de Thèbes de l'injuste traitement qu'on fait subir à la dernière princesse du sang de ses rois, et elle marche au supplice. C'est ainsi qu'Antigone nous touche autant par ses défaillances que par son héroïsme : son âme est vaillante, mais elle paie le tribut à la faiblesse de son sexe.

L'amour d'Hémon et d'Antigone montre la différence profonde qui existe entre la tragédie antique et la tragédie moderne. Cet amour, quoique violent, est à peine indiqué : nulle part les deux amants ne s'entretiennent du sentiment mutuel qu'ils s'inspirent. De pareils entretiens auraient été contraires aux mœurs des Grecs, chez qui la femme était dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'homme.

Le *Philoctète*, l'*Electre* et l'*Ajax* se rattachent à la légende du siège de Troie.

4° PHILOCTÈTE. — Un serpent a blessé Philoctète et lui a fait une plaie, dont l'odeur infecte incommode toute l'armée. Les Grecs l'abandonnent dans l'île de Lemnos. Mais Philoctète possède les armes d'Hercule, et un oracle leur annonce que, sans ces armes, jamais ils ne s'empareront de Troie. Ils envoient donc Ulysse et Néoptolème, fils d'Achille, pour ramener le héros dans leur camp. Les deux envoyés débarquent à Lemnos. Bientôt Néoptolème est en présence de Philoctète, il s'offre à lui comme une victime des Grecs et gagne sa confiance. Un matelot annonce à Philoctète que les Grecs vont venir le prendre pour le conduire à Troie. Le héros s'indigne. Il va s'embarquer avec Néoptolème qui lui a promis de le ramener dans sa patrie, quand soudain son mal le reprend : il tombe vaincu par le sommeil, laissant ses armes au fils d'Achille. A son réveil, Néoptolème lui avoue qu'il l'a trompé et l'engage à venir à Troie. Philoctète furieux demande son arc. Néoptolème refuse d'abord de le lui rendre : il va céder quand Ulysse arrive et s'y oppose. La fureur de Philoctète est à son comble. Ulysse, ne pouvant vaincre son obstination, ordonne de le laisser et d'emporter ses armes. Néoptolème repentant les lui rend : il se décide même à ramener Philoctète dans sa patrie. Mais Hercule apparait et ordonne à Philoctète d'aller à Troie : c'est là qu'il trouvera la santé et la gloire.

On remarque dans cette tragédie une grande simplicité d'action. Tout se passe entre trois personnages qui ont chacun un caractère bien déterminé. Philoctète, tout entier à son ressentiment contre les Grecs, montre une constance qui va jusqu'à l'opiniâtreté. Il aime mieux rester à Lemnos, en proie à la souffrance et à la misère, que de reparaitre au milieu de ses ennemis et d'assurer leur triomphe. L'intervention d'Hercule peut seule vaincre son obstination. — Néoptolème jeune, franc, généreux, est capable de violence, incapable de fraude : il ne saurait du moins persévérer dans la ruse. Lorsqu'il s'agit de tromper Philoctète, il hésite, il se trouble au moment décisif : il préfère lui rendre ses armes plutôt que de lui faire violence. — Ulysse, au contraire, vieilli dans les affaires, est fin, rusé, politique ; il va droit à son but, sans se montrer scrupuleux sur le choix des moyens. De l'opposition de ces trois caractères naissent toutes les péripéties de la pièce.

« La douleur physique, comme le remarque M. Saint-Marc-Girardin, ne fait pas l'intérêt dramatique du *Philoc-*

tête. Tout est disposé pour faire ressortir les sentiments de la nature morale, à côté des souffrances de la nature matérielle. Les émotions de l'âme et les douleurs du corps se font pour ainsi dire équilibre les unes aux autres : et c'est dans cet équilibre que consiste la beauté du personnage de Philoctète. Avec cet art de tempérer les passions les unes par les autres, l'excès, et par conséquent la contorsion morale ou physique, devient impossible. Ainsi les Grecs ne craignaient pas la souffrance corporelle, mais ils la soumettaient aux lois du beau. »

Le *Philoctète* a fourni à Fénelon le sujet d'un des plus beaux livres de son *Télémaque.*

5° ELECTRE. — Clytemnestre et Egisthe ont assassiné Agamemnon. Electre a sauvé Oreste et l'a envoyé en Phocide, d'où elle attend maintenant qu'il revienne pour venger la mort de son père. Dès le commencement de la pièce, elle laisse éclater les sentiments de vengeance qui l'animent, et se plaint des retards d'Oreste à venir la délivrer du honteux assujétissement dans lequel elle languit avec sa sœur Chrysothémis. Cependant Clytemnestre a eu un songe menaçant, qui semble au contraire de bon augure à Electre : elle s'en réjouit avec le chœur. L'arrivée du gouverneur d'Oreste qui annonce à Electre la mort de son frère, la replonge dans la douleur. Bientôt elle reçoit des mains d'Oreste lui-même, l'urne funèbre qu'elle croit renfermer les cendres de son frère chéri. Oreste ne peut soutenir le spectacle de la douleur de sa sœur : il se découvre à elle, et lui révèle qu'il a lui-même répandu le bruit de sa mort, pour mieux tromper Egisthe et Clytemnestre. Celle-ci, en effet, en venant invoquer Apollon, apprend la mort d'Oreste ; elle peut à peine en dissimuler sa joie. Chrysothémis, de son côté, a vu dans les offrandes faites sur le tombeau d'Agamemnon, des preuves du retour d'Oreste. Elle s'en réjouit, quand soudain on vient lui annoncer sa mort. Cependant, grâce à la fausse nouvelle de son trépas, Oreste est parvenu à pénétrer dans le palais. Bientôt on entend les cris de sa mère Clytemnestre qu'il égorge. Egisthe qui venait se réjouir avec elle, recule épouvanté à la vue du cadavre de son épouse : il est saisi et entraîné dans l'intérieur du palais, pour périr dans le lieu même où il a tué Agamemnon.

Le sujet de l'*Electre* est le même que celui des *Choéphores* d'Eschyle. Sophocle a accepté les données de son devancier.

Le spectacle des *Choéphores* cependant est plus lugubre que celui d'*Electre*. Dans la première de ces tragédies, l'action se passe autour du tombeau d'Agamemnon : dans la seconde, la scène représente une place publique de Mycènes, sur laquelle s'ouvre le palais des Pélopides. Une autre différence plus grande, c'est que Sophocle fait jouer à Electre le premier rôle, qu'Eschyle avait réservé à Oreste. Le rôle d'Electre, en effet, efface tous les autres : c'est elle qui a sauvé les jours d'Oreste, c'est elle qui a préparé en lui un vengeur à son père. Electre concentre sur elle toute l'action, soit par sa douleur inconsolable lorsqu'elle croit son frère mort, soit par la soif de vengeance qui la dévore. Son caractère héroïque est au-dessus de son sexe. Mais avec quel art le poète n'a-t-il pas varié l'expression de ses sentiments ! Elle se plaint d'abord tristement avec le chœur, et retrace la nuit terrible qui couvrit de ses ombres l'assassinat d'Agamemnon ; puis elle se livre à l'espérance que fait naître en elle le songe de Clytemnestre ; sa douleur en est d'autant plus grande, lorsqu'elle apprend la mort de son frère. C'est alors qu'elle laisse éclater dans toute son énergie le second sentiment qui l'anime, son amour pour Oreste. Jamais la tendresse fraternelle n'inspira des accents plus pathétiques que ceux qu'elle fait entendre lorsqu'elle tient dans ses mains l'urne funéraire. Bientôt, en reconnaissant Oreste, elle se livre à tous les emportements de la joie : elle retrouve à la fois son frère et le vengeur de son père ! Jamais son énergie ne faiblit Si implacable est la haine qu'elle porte à sa mère, qu'elle semble la pousser jusqu'à la barbarie. — Le caractère doux et timide de Chrysothémis fait ressortir encore davantage celui d'Electre.— Peut-être Sophocle a-t-il trop sacrifié le rôle d'Oreste à celui de sa sœur. Il n'a pas une physionomie originale : il parle à peine de son père qu'il vient venger, et il égorge sa mère sans frémir. Sophocle a sans doute voulu le représenter comme l'exécuteur impassible de l'oracle qui lui ordonnait de ne pas laisser impuni le meurtre de son père.

Voltaire et Crébillon ont traduit le sujet d'*Electre* sur la scène française.

6° Ajax. — Les Atrides ont donné les armes d'Achille à Ulysse, au détriment d'Ajax. Le héros jure de s'en venger ; mais égaré par Minerve, il massacre des troupeaux, pensant immoler Ulysse et les Atrides. Il reconnaît bientôt sa folie, et ne veut pas survivre à sa honte. Tecmesse son épouse, emploie pour le dissuader de se donner la mort, tout ce que l'amour

conjugal et maternel a de plus touchant. Après avoir embrassé son fils, Ajax se laisse tomber sur la pointe de son épée et s'ôte la vie. Les Atrides veulent le priver de sépulture. Mais Ulysse, plus généreux envers son ennemi mort, se joint à Teucer, frère d'Ajax, pour lui faire rendre les derniers honneurs. La pièce se termine par la cérémonie funèbre.

7° Les Trachiniennes. — Le titre de cette pièce vient de ce que le chœur est formé de jeunes filles de Trachine.

Déjanire, femme d'Hercule, attend à Trachine le retour de son époux : Lichas amène dans cette ville les captives tombées au pouvoir du héros. A la vue de la jeune Iole, princesse d'une grande beauté, et qui a fixé les regards d'Hercule, Déjanire, poussée par la jalousie, envoie à son mari la tunique empoisonnée de Nessus. Bientôt elle apprend d'Hyllus, son fils, les cruelles souffrances d'Hercule : elle se donne la mort. On apporte sur le théâtre le héros, à l'agonie duquel le poète nous fait assister.

Jugement sur Sophocle. — 1° *Son système dramatique.* — Eschyle avait tiré la tragédie de l'enfance et de sa première rudesse. Sophocle la porta à son plus haut degré de perfection. Il ne composa point de trilogie, mais il donna à chacune de ses pièces une action complète et d'une juste étendue. Il ne se borne pas, comme Eschyle, à présenter une suite de tableaux et de récits : il sait mieux ourdir la trame de ses tragédies. Ses plans sont simples, mais non dépourvus d'intérêt dramatique : la marche de l'action est plus ferme, mieux réglée : les incidents sont plus variés : les chœurs ont moins d'importance : les personnages sont plus nombreux que dans Eschyle, et surtout chacun d'eux a un caractère particulier qui contraste avec celui des autres.

2° *Caractères des personnages.* — Les héros d'Eschyle sont trop impassibles, ils n'ont pas une vie assez personnelle : c'est le destin qui les pousse. Les personnages de Sophocle, au contraire, agissent selon leurs passions et leurs caractères. Œdipe, Philoctète, Antigone, Electre, ont chacun un caractère propre que le poète a l'art de mettre en opposition avec ceux des personnages qui les entourent. C'est du développement naturel de ces caractères que naissent toutes les péripéties du drame. Sophocle ne présente plus des Titans et des demi-dieux, mais des hommes payant, malgré leur grandeur d'âme, le tribut commun à la faiblesse humaine. Il faut toutefois le remarquer,

Sophocle nous offre un idéal plus grand et plus noble que la réalité : il peint l'homme non tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être.

3° *Rôle du Destin.* — Dans les tragédies de Sophocle, la Fatalité domine les personnages d'une manière moins absolue que dans celles d'Eschyle. Œdipe, il est vrai, est entraîné par son aveugle destinée ; Oreste est guidé par l'Oracle d'Apollon ; mais à part ces deux rôles, on ne peut pas dire que Sophocle ait fait de la fatalité le principal ressort de ses drames. Il l'a reléguée au second plan : il a su combiner avec elle l'exercice de la volonté et le jeu des passions. Des oracles peuvent bien concerner Philoctète, Electre et Antigone : ces personnages n'en restent pas moins libres dans leurs déterminations, n'en agissent pas moins selon leurs passions et leurs caractères. Œdipe lui-même, criminel par la force des événements, comprend qu'il n'est point coupable, puisque sa volonté n'a point eu de part à l'action : il meurt en paix et réconcilié avec les dieux.

4° *Rôle du Chœur.* — Sophocle réduisit le chœur à de justes limites. Chez lui, le chœur joue le rôle d'une personne morale : il conseille, loue, dissuade, plutôt qu'il n'agit : il représente, pour ainsi dire, la conscience publique, et exprime les sentiments de ceux qui sont témoins de l'action. On a loué avec raison la beauté des chœurs de Sophocle : il est, dans la poésie lyrique, le digne émule de Pindare.

5° *Style.* — Sophocle parle dans les dialogues le plus pur dialecte attique. Il n'emploie que des termes de la langue usuelle, mais pris ordinairement dans leur sens étymologique. Son style est plein de douceur et de grâce, parfois de force et d'énergie. Sophocle est l'artiste par excellence, artiste du tact le plus sûr et du goût le plus épuré. Toujours noble et soutenu, il évite également l'enflure et la bassesse. Charmés de l'harmonie de ses vers, ses contemporains l'avaient surnommé l'*Abeille attique*.

3° Euripide (480-406).

Euripide naquit à Salamine, en 480, le jour ou du moins l'année de la célèbre bataille qui fut gagnée sur les Perses à l'embouchure de l'Euripe, glorieux événement qui lui fit donner son nom. Son père, Mnésarque, était cabaretier, et sa mère, Clito, marchande d'herbes. Il fut destiné d'abord à la profession

d'athlète et triompha même, dit-on, une fois. Il étudia ensuite la peinture, puis la rhétorique sous Prodicus, et la philosophie sous Anaxagore. Il devint l'ami de Socrate qui, dans la suite, ne manqua jamais d'assister à la représentation de ses tragédies. Entré dans la carrière dramatique en 452, il ne remporta son premier triomphe que dix ans plus tard. Il ne fut d'ailleurs couronné que cinq fois. Sa vie fut agitée. En butte à la malveillance des Athéniens et aux railleries d'Aristophane, il éprouva en outre de grands chagrins domestiques de la part de ses deux épouses. Ce furent ces chagrins sans doute qui lui inspirèrent contre les femmes ces violentes invectives, qui le firent regarder comme l'ennemi de leur sexe. Deux ou trois ans avant sa mort, il se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine qui le combla d'honneurs. Il y mourut en 406, déchiré par une meute de chiens furieux, ou par les femmes irritées de ses attaques. A la nouvelle de sa mort, Sophocle prit le deuil, et voulut que ses acteurs parussent sans couronne sur le théâtre Les Athéniens n'ayant pu obtenir le corps d'Euripide, lui dressèrent du moins un cénotaphe sur le chemin du Pirée.

Œuvres. — Des 75 ou 92 pièces d'Euripide il ne nous reste que 18 tragédies et un drame satyrique, le *Cyclope*. Parmi les tragédies, huit se rapportent à la légende troyenne : 1° *Hélène*, 2° *Iphigénie à Aulis*, 3° *Iphigénie en Tauride*, 4° *Les Troyennes*, 5° *Hécube*, 6° *Andromaque*, 7° *Electre*, 8° *Oreste* : — deux se rapportent à la légende de Thèbes : 9° *Les Phéniciennes*, 10° *Les Suppliantes* : — trois se rapportent à la légende d'Hercule : 11° *Alceste*, 12° *Hercule furieux*, 13° *Les Héraclides* : les autres sont : 14° *Médée*, 15° *Hippolyte*, 16° *Les Bacchantes*, 17° *Ion*, 18° *Rhésus* dont l'authenticité est douteuse.

1° Hélène. — Euripide suppose, d'après une tradition rapportée d'ailleurs par Hérodote (IIe livre), qu'Hélène n'a pas été enlevée par Pâris, et qu'elle n'est jamais allée à Troie. Mais pendant que les Grecs se battaient pour un fantôme, la véritable Hélène vivait en Egypte. — Après la mort de Protée, roi d'Egypte, son fils, Théoclymène, se disposait à épouser Hélène : mais Ménélas, poussé par une tempête, survient et emmène avec lui son épouse, malgré les obstacles suscités par Théoclymène.

2° Iphigénie a Aulis (404) — Agamemnon sort tout troublé de sa tente, tenant à la main une tablette. Il révèle

à un vieil esclave le secret qui l'agite : les vents contraires retiennent la flotte à Aulis ; Calchas a déclaré que le sacrifice d'Iphigénie à Diane est le seul moyen de les rendre favorables. Agamemnon a consenti à l'immolation de sa fille, et l'a mandée, sous prétexte de l'unir à Achille. Iphigénie va venir. Mais Agamemnon se repent ; il confie au vieillard une lettre dans laquelle il enjoint à Clytemnestre de retenir près d'elle Iphigénie. La lettre est interceptée par Ménélas ; une violente querelle s'ensuit entre ce prince et Agamemnon. Au milieu de cette dispute, un messager vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie. Agamemnon laisse éclater sa douleur : « Que dirai-je à mon épouse ? s'écrie-t-il : comment l'aborder ? comment lever les yeux sur elle ? Et ma fille ! Je crois l'entendre dire : O mon père, tu vas donc me tuer ! A ses côtés, le petit Oreste poussera des cris assez clairs à entendre, quoique inarticulés. » La joie d'Iphigénie, heureuse de revoir son père, déchire le cœur d'Agamemnon. Celui-ci essaie du moins, mais en vain, de renvoyer Clytemnestre à Argos : cette mère veut assister au mariage de sa fille. Bientôt elle rencontre Achille et le salue comme son gendre. Ce héros étonné répond qu'il n'a pas été question de son mariage avec Iphigénie ; on a abusé de son nom pour perdre la jeune fille, mais il saura la défendre. Cependant Agamemnon vient chercher Iphigénie pour la conduire à l'autel. Clytemnestre le force d'avouer ses odieux projets, l'accable de reproches et de menaces. Iphigénie lui adresse les plus touchantes prières : « O mon père, ne me fais pas mourir avant le temps, car il est si doux de voir la lumière ! La première, je t'appelai du nom de père, la première aussi tu m'appelas ta fille : assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. » Mais il n'est plus au pouvoir d'Agamemnon de sauver sa fille. Iphigénie prend alors une résolution généreuse : « Je me donne à la Grèce, s'écrie-t-elle ; immolez-moi, et couverts de mon sang, guerriers, courez renverser Troie : ses ruines seront l'éternel monument de ma gloire. » Elle fait de touchants adieux à sa mère, et marche librement à l'autel. Un messager annonce qu'Iphigénie s'est avancée avec fierté au milieu des Grecs, saisis d'admiration et de pitié ; pendant que son père se détourne et se voile la face, pendant que Calchas s'apprête à la frapper, Iphigénie soudain disparaît, et l'on ne trouve plus à sa place qu'une biche palpitante.

Racine a traité le même sujet qu'Euripide. Sans nous arrê-

ter à discuter lequel des deux poètes l'emporte sur l'autre, comparons entre elles les deux tragédies. Dans l'*Iphigénie* d'Euripide, il y a plus de simplicité et de naïveté, l'intrigue est moins compliquée, la marche est plus calme et plus lente, le dialogue est moins précis. les récits sont plus abondants ; dans celle de Racine, il y a plus de noblesse et de majesté, l'intrigue est plus fortement nouée, la marche plus rapide, le dialogue plus vif, les caractères sont plus passionnés.

L'Agamemnon d'Euripide est plus simple, plus père : celui de Racine, plus majestueux, plus roi. On ne retrouve plus dans l'Agamemnon français ce père qui s'oublie dans les bras de sa fille, qui se laisse attendrir par ses caresses, qui laisse voir son trouble et ses larmes : sa douleur est plus contenue : la majesté royale ne permet pas à la tendresse paternelle de se manifester ; il mérite qu'on lui dise :

N'osez-vous, sans rougir, être père un moment ?

On a blâmé le personnage de Ménélas : la nature de ses infortunes domestiques, son égoïsme. le ton violent avec lequel il reproche à Agamemnon son ambition, blessent trop les bienséances pour que Racine ait pu l'introduire sur notre théâtre. Mais pour justifier Euripide, il suffit de remarquer que les mœurs antiques étaient moins polies que les nôtres, et que d'ailleurs le personnage de Ménélas était trop conforme à la vérité historique pour qu'il pût le supprimer.

L'Achille grec n'aime pas Iphigénie, qu'il n'a jamais vue : il avoue même qu'il eût été prêt à la livrer, si on lui eût demandé son concours Mais il est irrité de ce que l'on ait abusé de son nom ; il défendra Iphigénie autant pour se venger d'Agamemnon que pour montrer l'intérêt qu'il porte à la jeune fille. — L'Achille français est plus chevaleresque ; il aime Iphigénie ; c'est un amant qui défend sa fiancée.

Pour rendre l'intrigue galante, Racine a introduit dans sa tragédie le personnage d'Eriphile. Captive d'Achille. Eriphile aime ce héros qu'elle devrait haïr. et, par jalousie, elle trahit Iphigénie qu'elle aurait tant de raisons d'aimer.

Euripide nous montre Clytemnestre dans toute la simplicité des mœurs antiques. La reine de Mycènes arrive montée sur son char, tenant dans ses bras le jeune Oreste. Les soins qu'elle se donne pour faire arrêter le char, pour en faire descendre sa fille, pour éveiller son enfant endormi, convien-

nent à une matrone plutôt qu'à une reine : tous ces détails que la muse française dédaigne comme trop bourgeois, n'ont point effarouché la muse familière d'Euripide. La Clytemnestre grecque montre moins de retenue et de dignité dans les reproches qu'elle fait à Agamemnon : elle se révolte hautement contre lui, elle le menace de sanglantes représailles ; elle est pleine de naturel et d'énergie : c'est une mère qui défend sa fille. La Clytemnestre française est reine ; ses plaintes mêmes sont pleines de dignité et en rapport avec la pompe royale qui l'entoure ; elle se soumet d'ailleurs à son époux : le bonheur de sa fille, dit-elle, la console.

Le caractère de l'Iphigénie grecque est naturel, touchant et généreux. Avec quelle simplicité elle vient saluer son père à son arrivée ! Elle regrette la vie, elle supplie son père de ne point la lui ravir avant le temps, elle lui rappelle les douces caresses qu'il lui faisait dans son enfance. Enfin elle se dévoue généreusement pour le triomphe de la Grèce. — L'Iphigénie française est une fille chrétienne, elle est soumise à son père, elle lui sacrifie son amour pour Achille et sa propre vie.

Comme on l'a vu, Racine dut supprimer le rôle de Ménélas : il ne put également conserver celui du jeune Oreste, dont l'apparition est cependant si touchante dans la pièce grecque. Euripide a miraculeusement substitué une biche à Iphigénie un pareil dénoûment ne pouvait convenir sur la scène française. Dans Racine, on découvre que l'oracle désigne, non Iphigénie, mais Eriphile, pour être immolée à Diane : la jeune fille se tue elle-même, et sa mort paraît en quelque sorte le juste châtiment de la trahison dont elle s'est rendue coupable envers Iphigénie.

3º Iphigénie en Tauride (412 ?). — Iphigénie, transportée par Diane en Tauride, y est devenue prêtresse de la déesse ; c'est elle qui prépare à la mort les étrangers que l'on immole sur son autel. Oreste, accompagné de Pylade, vient en Tauride pour enlever la statue de Diane et la transporter à Athènes : l'oracle d'Apollon lui a révélé qu'il se délivrerait, par cette action, des Furies qui le poursuivent depuis le meurtre de Clytemnestre. Pris par les habitants, ils doivent être sacrifiés dans le temple de la déesse. Ils sont amenés à Iphigénie. Le frère et la sœur, inconnus l'un à l'autre, s'entretiennent de ce qu'ils ont de plus cher. Enfin ils se reconnaissent et s'enfuient ensemble loin de la Tauride.

L'*Iphigénie en Tauride*, quoique composée la première, fait suite à l'*Iphigénie en Aulide*. — Ce frère et cette sœur qui se retrouvent sans se connaître, ce frère que sa sœur est sur le point de conduire à la mort, c'est là une situation des plus pathétiques, et qui donne lieu à des scènes d'une grande beauté.

4° HÉCUBE (424 ?). — Les Grecs partis de Troie pour retourner dans leur patrie, sont retenus par les vents contraires dans la Chersonèse de Thrace. L'ombre d'Achille leur demande le sang de Polyxène : l'infortunée jeune fille est immolée aux mânes du héros, malgré les supplications et les larmes d'Hécube, sa mère. Pour mettre le comble à ses maux, on apporte à Hécube le corps de Polydore, son fils, assassiné par Polymnestor, roi de Thrace, à qui Priam l'avait confié pendant le siège de Troie. Hécube furieuse se venge en tuant les deux fils de Polymnestor, et en lui crevant à lui-même les yeux.

Le sacrifice de Polyxène et la punition du meurtre de Polydore forment, dans cette tragédie, comme une double action. Il y a cependant une sorte d'unité en ce que tout se rapporte à Hécube, livrée tour à tour aux transports de l'amour maternel et aux fureurs de la vengeance. Les caractères d'Hécube, d'Ulysse et d'Agamemnon sont bien tracés. On admire surtout Polyxène, cette jeune fille fière et courageuse qui ne veut pas devoir la vie à un ennemi, qui s'offre d'elle-même à la mort, qui ne permet pas qu'on porte sur elle une main profane, et s'apprête à tomber sous le couteau avec une virginale pudeur. (*Cf. Episode de Polydore : Enéide*, livre III, v. 19-68.)

5° ANDROMAQUE (419 ?). — Andromaque a vu mourir Hector, son époux, de la main d'Achille, et précipiter son fils Astyanax du haut d'une tour. Devenue l'esclave de Néoptolème, le fils d'Achille, elle a eu de lui Molossus. Mais Hermione, épouse de Néoptolème, qui n'a point d'enfant, est jalouse d'Andromaque et veut faire périr Molossus pendant l'absence du roi. Andromaque cache son fils, et cherche elle-même un asile dans le temple de Thétis. Ménélas, père d'Hermione, découvre la retraite de Molossus et menace de le mettre à mort, si Andromaque ne se livre pas entre ses mains : il faut qu'elle meure ou qu'elle voie périr son fils. « Douloureuse alternative ! s'écrie cette pauvre mère : que j'accepte, que je refuse, je suis également malheureuse... Devais-je, dans l'esclavage, mettre au jour des enfants, et ajouter à toutes mes misères celle de les voir périr ! » Andromaque se livre pour sauver son fils. Dévoûment inutile !

Molossus est condamné à mourir avec sa mère. On les a chargés de chaînes et on les conduit au supplice. Soudain Pélée, grand-père de Néoptolème, arrive et prend les deux infortunés sous sa protection. Une dispute d'une violence homérique s'engage entre Pélée et Ménélas. Enfin Pélée l'emporte et délivre Andromaque et son fils. Hermione, craignant la colère de Néoptolème, s'enfuit avec Oreste, à qui elle avait d'abord été fiancée. Bientôt un messager annonce que Néoptolème a péri sous les coups d'Oreste, et on apporte à Pélée le cadavre de son petit-fils. Thétis descend de l'Olympe et vient consoler Pélée.

Racine a traité le sujet d'*Andromaque* : mais il y a de grandes différences entre sa tragédie et celle d'Euripide. L'Andromaque grecque n'est pas demeurée fidèle à Hector, son premier époux : elle s'est unie à Néoptolème, et elle en a eu un fils. Les dangers que court ce fils et les siens propres font toute l'intrigue : il faut qu'elle meure ou qu'elle voie périr Molossus. — L'Andromaque de Racine est fidèle à la mémoire d'Hector : elle a les sentiments d'une veuve et d'une mère chrétienne. « Elle ressemble, dit Fontanes, à ces veuves des premiers siècles du christianisme, qui, toujours vêtues de deuil, ne regardaient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avaient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devaient les rejoindre éternellement. La fidélité qu'Andromaque garde à Hector redouble dans son cœur l'amour maternel qu'elle porte à son fils : elle aime Astyanax non seulement parce qu'elle lui a donné le jour, mais parce qu'il est pour elle le gage de l'amour d'Hector. Epouser Pyrrhus, c'est à ses yeux trahir Hector : ne pas l'épouser, c'est perdre son fils, le dernier rejeton d'Hector : telle est l'alternative où se trouve réduite Andromaque. On le voit, sa vie n'est pas menacée comme dans Euripide. Certes, elles n'hésiterait pas à donner son sang pour sauver son fils : mais il s'agit pour elle de quelque chose de bien plus précieux que la vie : garder la fidélité qu'elle a vouée à son premier époux.

6º Electre. — Le sujet de cette tragédie est le meurtre de Clytemnestre et d'Egisthe, sur qui Oreste venge la mort d'Agamemnon. Pour le rajeunir, Euripide a recours au roman. Il suppose qu'Electre, maltraitée par Egisthe, a épousé un paysan. C'est devant la chaumière qu'elle habite, qu'Oreste rencontre sa sœur. Pour attirer Clytemnestre en ce lieu, on lui fait dire qu'Electre a besoin de son assistance, et elle donne dans le piège que lui ont dressé ses enfants.

7° Oreste. — L'action de cette tragédie se passe six jours après le meurtre de Clytemnestre. Poursuivi par les Furies depuis ce moment, Oreste n'a pris ni repos ni nourriture. Il s'est cependant assoupi un instant : Electre veille sur lui. Bientôt il se réveille, toujours en proie à ses funestes visions : « Je t'en conjure, ô ma mère, s'écrie-t-il, ne lance point contre moi ces femmes aux yeux sanglants, à la tête hérissée de vipères. Les voilà qui bondissent à mes côtés. Je n'en doute pas, continue-t-il, si j'eusse pu interroger mon père et lui demander : faut-il tuer ma mère ? Il eût étendu vers moi des mains suppliantes, et m'eût conjuré de ne point porter le couteau dans le sein qui m'enfanta. » Le reste de la tragédie ne répond point à cette belle scène du commencement. Les citoyens d'Argos s'assemblent pour juger Oreste et Electre. Ménélas, trahissant les intérêts de ses deux neveux, les laisse condamner à mort. Pylade, pour venger Oreste, tente de faire périr Hélène. Mais les dieux l'enlèvent au ciel et la changent en constellation. Oreste est sur le point d'immoler Hermione, fille de Ménélas ; mais Apollon intervient, et fait conclure un double mariage entre Oreste et Hermione, Pylade et Electre.

Cette tragédie témoigne de l'application d'Euripide à compliquer les événements, à piquer la curiosité, à réveiller l'attention par des coups de théâtre. L'apothéose d'Hélène et l'intervention d'Apollon nous montrent aussi avec quelle facilité le poète recourt au merveilleux pour dénouer l'intrigue de ses pièces.

8° Alceste (438). — Admète doit mourir si personne ne consent à prendre sa place. Mais la généreuse Alceste, son épouse, se dévoue pour lui. Elle meurt après avoir fait de touchants adieux à son mari et à ses enfants. Toute la maison prend le deuil. Hercule vient demander l'hospitalité, Admète le reçoit, malgré son deuil qu'il attribue à la mort d'une étrangère. Mais Hercule apprend bientôt qu'Admète vient de perdre sa propre femme. Il sort, combat Thanatos (la Mort), et revient avec une personne voilée qu'il présente à son hôte. Le voile est enlevé, et Admète reconnait son épouse, rendue à la vie.

L'action de cette tragédie se déroule avec beaucoup de simplicité, et en même temps, de grandeur. Alceste est l'idéal de l'épouse dévouée jusqu'à la mort : « Les dieux charmés de son courage, dit Platon dans le *Banquet*, lui rendirent avec l'âme de son époux, la sienne propre. » Admète cache sa dou-

leur pour remplir les devoirs de l'hospitalité. Il fait cependant de trop durs reproches à son vieux père, qui, trop attaché à la vie, refuse de mourir à sa place. Hercule n'est d'abord qu'un bouffon vorace : mais il se montre grand et généreux dans la seconde partie de la pièce. Ce drame nous présente la lutte et le triomphe du devoir contre les instincts naturels les plus puissants. Racine l'admirait. Il entreprit même, dit-on, de traiter ce sujet.

9° MÉDÉE (432). — Après avoir aidé Jason à conquérir la toison d'or, Médée l'avait épousé et suivi en Grèce. A Corinthe, l'infidèle Jason l'abandonne pour épouser Créüse, fille de Créon, roi de cette ville. Médée, pour se venger, envoie à sa rivale une robe empoisonnée dont elle se revêt, et qui cause sa mort ainsi que celle de Créon. Elle égorge ensuite, pour punir Jason, les enfants qu'il lui a donnés. Après avoir commis ces forfaits, elle s'enfuit à travers les airs et se réfugie auprès d'Egée, roi d'Athènes.

Médée est une des meilleures tragédies d'Euripide ; l'action en est simple et bien conduite. Euripide qui excellait dans l'art d'émouvoir la pitié, a parfaitement peint le caractère passionné de Médée. Il a retracé, avec une vérité admirable, les combats que se livrent dans son cœur, la jalousie et la tendresse maternelle, au moment où elle prend la funeste résolution de faire périr ses enfants. Tantôt emportée par les fureurs de la jalousie, elle goûte d'avance la joie de la cruelle vengeance qu'elle médite ; tantôt se laissant aller aux plus tendres affections du cœur, elle presse ses enfants sur sa poitrine, s'enivre de leur souffle, les couvre de baisers. « ... Je veux leur parler une dernière fois, dit-elle. Donnez, mes enfants, donnez à votre mère votre main à baiser. O chères mains, lèvres chéries, aimable aspect, nobles traits de mes enfants !... Soyez heureux ! mais non pas ici : le bonheur de cette terre, votre père vous l'a ravi... Délicieux embrassements ! Ces fraîches et tendres joues, cette douce haleine... Sortez, sortez, je ne puis plus soutenir votre vue ; je cède à l'excès de mes maux. Je sais quel horrible forfait je vais commettre : mais la passion est plus forte que les conseils de ma raison. »

10° HIPPOLYTE (428). — Hippolyte s'est consacré à Diane et voué au célibat. Pour se venger de ses dédains, Vénus inspire pour lui une passion coupable à Phèdre, sa belle-mère. Ne pouvant survivre au mépris dont Hippolyte l'a accablée, Phèdre annonce qu'elle va mourir. On la trouve pendue ; mais elle

tient à la main des tablettes qui accusent Hippolyte. Thésée irrité maudit son fils, et charge Neptune d'accomplir ses anathèmes. Hippolyte part pour l'exil : mais ses chevaux, effrayés à la vue d'un monstre marin, le renversent de son char. On l'apporte mourant : avant de rendre le dernier soupir, il pardonne à son père, qui a appris enfin la vérité, et se repent de sa précipitation à condamner son fils.

Racine a traité le même sujet dans *Phèdre*, mais il y a entre sa tragédie et celle d'Euripide de grandes différences.

Dans la pièce grecque, Hippolyte est le personnage principal, c'est sur lui que se porte l'intérêt : dans la pièce française, au contraire, l'intérêt se porte sur Phèdre : Hippolyte n'y joue qu'un rôle secondaire.

L'Hippolyte de Racine ressemble fort peu à celui d'Euripide. Le poète grec nous le montre comme un jeune chasseur d'une pudique fierté, d'une humeur sauvage et pleine de rudesse. Il a voué un culte exclusif à Diane et à la chasteté ; il dédaigne de sacrifier à Vénus et se déclare l'ennemi des femmes. « O Jupiter ! s'écrie-t-il, pourquoi as-tu mis au monde les femmes, cette race de mauvais aloi ? Dès que nous pensons à introduire ce fléau dans nos maisons, nous épuisons toute notre fortune. Une chose prouve combien la femme est un fléau funeste : le père, qui l'a mise au monde et l'a élevée, y joint une dot pour la faire entrer dans une autre famille et s'en débarrasser. » — L'Hippolyte de Racine, il est vrai, est fier, mais non l'ennemi des femmes : il est même devenu l'amant d'Aricie, qu'il veut épouser. Son langage n'est pas exempt de galanterie ; il semble avoir poli toutes les aspérités de son humeur sauvage au contact de la cour de Louis XIV.

La Phèdre d'Euripide ne diffère pas moins de celle de Racine. Euripide nous montre Phèdre en proie à une fureur adultère et incestueuse ; il nous décrit la langueur secrète qui la consume, son abattement, le trouble de ses sens : son amour, en un mot, est tout sensuel : il n'a rien d'idéal ni d'élevé. Elle meurt, mais elle veut que sa mort cause la perte de celui qu'elle n'a pu séduire : elle trace la calomnie contre Hippolyte de la même main dont elle attente à ses jours. — Dans Racine, Phèdre lutte sans cesse contre la fatale passion qui l'entraine : elle a le sentiment du devoir et elle est déchirée par le remords ; loin de se justifier, elle se condamne elle-même. Phèdre ne cherche pas à perdre Hippolyte : elle ne fait qu'écouter un instant les pernicieux conseils d'Œnone qui

invente elle-même la calomnie. Selon la remarque de M. de Chateaubriand, on reconnaît l'influence du christianisme dans ce combat du devoir et de la passion, et dans ces remords mêlés aux égarements de l'amour qui déchirent le cœur de Phèdre. La cour de Louis XIV avait d'ailleurs connu de ces âmes bourrelées de remords qui, comme Mlle de La Vallière, après avoir scandalisé le siècle par les égarements de leurs passions, l'édifiaient enfin par le spectacle de leur repentir.

11° Le Cyclope est le seul drame satyrique qui nous reste de l'antiquité : la fable en est tirée du IXe livre de l'*Odyssée*. Ulysse enfermé dans l'antre de Polyphème, enivre le cyclope ; aidé des satyres, il lui crève l'œil unique qu'il avait, et s'échappe. La poltronnerie des satyres et l'amour de Silène pour le vin égayent ce drame. La marche de cette petite pièce est vive, les caractères en sont bien tracés, le style en est agréable et facile.

A l'origine, les Satyres, compagnons de Bacchus, paraissaient dans les fêtes de ce dieu. Mais on les bannit de la tragédie, à la gravité de laquelle leur caractère bouffon et enjoué était peu propre : on les réserva pour le drame particulier auquel ils donnèrent leur nom. Le drame satyrique participait de la tragédie par la nature des sujets, qu'il puisait dans la Mythologie et l'histoire héroïque de la Grèce, et de la comédie par le caractère gai des personnages, par leurs bons mots et leurs bouffonneries. La scène se passait dans quelque site agreste, où il était facile d'introduire le chœur champêtre des Satyres.

Jugement sur Euripide. — 1° *Son système dramatique* — « Euripide, s'il pèche par la conduite de ses drames, dit Aristote, paraît du moins le plus tragique des poètes. » Plusieurs de ses tragédies (*Hécube, les Troyennes, etc.*) manquent de l'unité d'action ; elles ne présentent pas le développement d'un seul fait. Souvent l'exposition du sujet est peu claire. Pour corriger ce défaut, il fit une innovation dans les usages du théâtre : il composa un *Prologue*, dans lequel un héros ou un dieu expose le sujet, et raconte ce qui s'est passé avant le commencement de l'action. Mais c'est retourner à l'enfance de l'art que d'introduire ainsi un personnage qui dit : « Je suis un tel, Apollon, Neptune, Vénus, l'Ombre de Polydore ; voici ce qui est arrivé, voilà ce qui arrivera. » Venant après Eschyle et Sophocle, Euripide sentait le besoin d'innover. Il fit tous ses efforts pour rajeunir les sujets déjà traités

par ses deux devanciers : il transforma les légendes mythologiques et les vieilles traditions de l'âge héroïque : il introduisit de nouveaux épisodes, multiplia les incidents et les catastrophes, chercha sans cesse à ranimer l'intérêt par des coups de théâtre. Il ne négligea aucun moyen dramatique capable de produire de l'effet : il fit paraître des vieillards décrépits, des malheureux en proie à toutes les souffrances, des héros couverts de haillons, comme le lui reproche Aristophane. Ces moyens artificiels frappent les yeux et font illusion; mais ils ne sauraient remplacer l'art qui trop souvent fait défaut à Euripide. Car souvent, comme le remarque Aristote, il pèche par la conduite de ses drames. La gradation n'est pas habilement ménagée entre les différentes scènes, et le dénoûment n'est pas amené d'une manière naturelle. Il fait le plus souvent intervenir un dieu qui tire les personnages de la situation difficile où ils se trouvent, et de laquelle ils pourraient cependant sortir d'eux-mêmes. On ne saurait trop blâmer dans Euripide ces inutiles apparitions de divinités, réduites au rôle de machines théâtrales : *Deus ex machina* ; elles ne servent qu'à éluder les difficultés de l'art.

2° *Caractères des personnages.* — « J'ai peint les hommes tels qu'ils devraient être, disait Sophocle, Euripide les peint tels qu'ils sont. » Euripide, en effet, n'a pas conservé à ses héros le caractère de grandeur que leur avaient donné Eschyle et Sophocle. Il se plaît à les montrer gouvernés par leurs passions, dominés par les événements, atteints des mêmes faiblesses et des mêmes vices que le vulgaire. Jamais Euripide ne recule devant l'expression d'un sentiment bas, pourvu qu'il soit vrai. Ajoutons qu'il dégrade encore ses héros, en les produisant sur la scène, comme nous l'avons fait remarquer, couverts de misérables haillons et en proie à toutes les souffrances corporelles.

Euripide fit pour les dieux ce qu'il avait fait pour les héros, il les dégrada. Poète philosophe, ami de Socrate, croyant, comme lui en un Dieu suprême et unique, il ne vit dans les divinités de la fable que des *machines dramatiques*. Il fit entrer les dieux dans le monde réel, critiqua vivement les passions que les hommes leur prêtent, et les vices qu'ils leur imputent. Voici avec quelle irrévérence il parle des dieux dans *Ion* : « S'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles passions,

vous n'auriez qu'à dépouiller vos temples pour racheter vos fautes. »

3° *Rôle du Destin.* — La Fatalité n'est plus le ressort principal des tragédies d'Euripide : elle dégénère chez lui en un pur caprice du hasard. Il est bien rare qu'il nous montre ses héros aux prises avec le sort. Dans *Hippolyte*, il fait jouer à la Fatalité un rôle nouveau : elle inspire à Phèdre une passion invincible qui la conduit à sa perte.

4° *Rôle du chœur.* — « Il faut que le chœur, dit Aristote, joue le rôle d'un acteur et soit partie du tout, non comme chez Euripide mais comme chez Sophocle. » Le chœur embarrassait Euripide. Ne pouvant le bannir de la tragédie, il ne s'en servit guère que comme d'un ornement propre à augmenter la pompe du spectacle. Les chants du chœur n'ont en général qu'un rapport indirect avec l'action ; la poésie en est plutôt brillante que véritablement inspirée. Les poètes comiques, jusque-là, avaient seuls fait parler le chœur en leur propre nom : c'est ce qui s'appelait la Parabase. Euripide usa aussi de la Parabase pour entretenir le public, non de la pièce, mais de sa personne et de ses affaires.

5° *Pathetique d'Euripide.* — Eschyle dominait par la terreur, Sophocle par l'admiration : Euripide domina par la pitié : « C'est le plus tragique des poètes », dit Aristote. Euripide est le peintre des passions. Il pénètre dans tous les replis du cœur ; il excelle dans la peinture d'une âme malade, égarée, abandonnée, jusqu'au délire, à l'empire de ses passions. Nul n'a écrit avec des traits plus vifs les séductions du désir, le trouble des sens, l'anéantissement de la volonté, les ivresses du bonheur suivies du repentir et du désespoir. Que l'on se rappelle Hercule, Andromaque, Médée, Phèdre ; et l'on comprendra quel effet devaient produire sur les spectateurs des peintures si vives, des situations si pathétiques, des catastrophes si dramatiques. Sophocle subordonnait la passion au caractère : mais Euripide subordonne le caractère à la passion : le pathétique est pour lui l'essentiel. Il sacrifie au besoin d'émouvoir la convenance théâtrale et parfois la bonne ordonnance d'une pièce. Ce qu'il veut avant tout, c'est produire des coups de théâtre et amener des situations pathétiques.

Quintilien recommande aux jeunes orateurs la lecture d'Euripide, afin d'apprendre de lui le secret d'émouvoir. On

lui reproche cependant d'aimer trop à disserter. Il se jette dans de longs discours qui lui donnent, il est vrai, l'occasion de faire briller son esprit, mais qui nuisent à l'intérêt dramatique. Il établit souvent de véritables plaidoyers, et transforme ses personnages en rhéteurs subtils, qui semblent n'avoir d'autre but que de démontrer une thèse. Euripide qui, d'ailleurs, avait suivi les leçons des philosophes, ne laisse jamais passer l'occasion d'exposer sur le théâtre les principes qu'il avait puisés à leur école.

Euripide multiplia les rôles de femmes et introduisit l'amour sur le théâtre. Aussi ses drames sont-ils de toute l'antiquité ceux qui se rapprochent le plus de la tragédie moderne, et auxquels nos poètes ont fait le plus d'emprunts. Mais toutes ses peintures d'un amour passionné, soulevèrent contre lui les esprits judicieux de son temps : ils lui reprochèrent de souiller la pureté de la scène tragique et de corrompre les mœurs publiques. Bientôt en effet la tragédie ne spécula plus que sur les émotions sensuelles ; le théâtre devint l'école des passions, au lieu d'être l'école de la vertu et du patriotisme, comme il l'avait été du temps d'Eschyle et de Sophocle.

6° *Style d'Euripide.* — Le style d'Euripide est élégant, clair, harmonieux et flexible : mais il est parfois lâche et diffus. Le ton des personnages est souvent très familier. « Euripide, dit l'abbé Barthélemy, ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie : mais il sut tellement employer et choisir celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaitre et le mot le plus commun s'ennoblir. »

7° *Popularité d'Euripide.* — Aristophane s'est plu à tourner en ridicule les subtilités sophistiques, la morale relâchée et les moyens artificiels d'Euripide pour exciter la pitié. Mais Ménandre avait de lui la plus grande estime et le regardait comme son maître. Euripide était d'ailleurs très populaire. Après la défaite de Nicias en Sicile, ses soldats captifs obtinrent des secours, quelques-uns même la liberté et la vie, en récitant à leurs maîtres des vers d'Euripide. Lorsque Lysandre se fut emparé d'Athènes, les vainqueurs résolurent de détruire la ville. Mais un Phocéen s'étant mis à chanter par hasard ou à dessein le chœur de l'*Electre* d'Euripide, les généraux furent si attendris qu'ils épargnèrent cette grande cité.

9° *Jugement de Schlégel.* — Quand on considère Euripide

en lui-même sans le comparer à ses prédécesseurs, quand on rassemble ses meilleures pièces et les morceaux admirables répandus dans quelques autres, on peut faire de lui l'éloge le plus pompeux : mais si, au contraire, on l'examine, dans l'histoire de l'ensemble de l'art, si on l'examine sous le rapport de la moralité, l'effet général de ses tragédies et la tendance des efforts du poète, on ne peut s'empêcher de le juger avec sévérité, et de le censurer de diverses manières. Il est peu d'écrivains dont on puisse dire, avec vérité, autant de bien et autant de mal... Il cherche toujours à plaire, sans être difficile sur les moyens. De là vient qu'il est sans cesse inégal à lui-même : qu'il a des passages d'une beauté ravissante, et d'autres fois il tombe dans de vraies trivialités : mais avec tous ses défauts, il possède la facilité la plus heureuse et un certain charme séduisant qui ne l'abandonne point. »

A cette époque parurent beaucoup d'autres poètes dramatiques ; quelques-uns d'entre eux furent même couronnés dans les concours, mais leurs ouvrages sont perdus. Les plus célèbres furent : Ion et Achaeus, inscrits tous deux dans le Canon d'Alexandrie ; Agathon, chez qui Platon place la scène de son *Banquet*. Parmi les descendants d'Eschyle, on compte : Euphorion et Bion, ses enfants ; Philoclès, son neveu ; parmi ceux de Sophocle : Jophon et Ariston, Sophocle le jeune. Citons enfin Euripide, fils ou neveu d'Euripide.

RÉFLEXIONS SUR LA TRAGÉDIE GRECQUE

1° Caractère religieux et national de cette tragédie. — La tragédie grecque, comme nous l'avons vu, prit naissance dans les fêtes de Bacchus. Née au milieu des cérémonies de la religion, elle fit, en quelque sorte, partie du culte public. Elle exposa d'abord les aventures des dieux, puis celle des héros, qui, selon la fable, avaient entretenu un commerce familier avec la divinité. Lors même que les dieux eurent cessé de paraître aussi fréquemment sur la scène, la tragédie n'en demeura pas moins toute pénétrée de l'idée de la divinité, de cette Fatalité mystérieuse contre laquelle les hommes luttaient en vain, et qui s'expliquait à eux par des oracles, des songes, de sinistres pressentiments. La tragédie ne faisait donc qu'exprimer les croyances et les sentiments

religieux des Grecs. On comprend dès lors quel intérêt puissant elle devait avoir pour les spectateurs : bien plus, quelle influence civilisatrice elle devait exercer sur eux.

La tragédie grecque avait en outre un caractère national. Non-seulement l'Etat bâtissait et entretenait les théâtres, mais c'était une des fonctions des magistrats eux-mêmes de donner au peuple des représentations scéniques, les jours de fêtes solennelles : fournir le chœur était un honneur décerné aux premiers citoyens. La nation tout entière se rassemblait dans ces immenses théâtres, où tous les arts se trouvaient réunis pour la charmer. Les tragédies que l'on représentait étaient un perpétuel hommage rendu à la patrie. Tous les sujets étaient empruntés à l'histoire ou aux traditions nationales : tous les héros étaient Grecs. Le peuple comprenait et goûtait les tragédies : tous les sentiments exprimés par les acteurs étaient en rapport avec ses propres sentiments ; l'amour de la patrie, l'orgueil national, le désir de s'illustrer par quelque action d'éclat, se ranimaient dans tous les cœurs, en voyant glorifier les héros de la Grèce. La tragédie devenait ainsi, pour le peuple, un enseignement efficace, présenté avec tout l'attrait du plaisir.

La tragédie a toujours eu ce caractère national, partout où elle a été la production naturelle du génie d'un peuple. A Rome elle ne fut jamais populaire, parce que, venue de la Grèce, elle ne représenta ni les gloires, ni les mœurs des Romains. En France, lorsque à la Renaissance on eut abandonné les traditions nationales, on ne vit plus paraître sur le théâtre qu'une longue suite d'Œdipes, d'Orestes, d'Achilles, de Phèdres, etc. La tragédie cessa bientôt d'être populaire, parce qu'elle n'était plus nationale ; œuvre d'artiste, elle n'offrit plus de divertissement qu'à un petit nombre d'esprits cultivés.

2° Conditions pour bien juger les tragédies anciennes. — Pour apprécier sagement la tragédie grecque, il faut oublier les mœurs et les opinions modernes : il faut se rendre compte des croyances des anciens, de leurs superstitions, de leur dogme de la Fatalité pesant sur certaines familles, de l'importance religieuse qu'ils attachaient à la sépulture des morts, de leur respect pour l'hospitalité, de leur ardent amour de la patrie ; en un mot, il faut se faire Grec par l'esprit.

Il serait absurde de juger les anciennes tragédies d'après les règles modernes et françaises.

Il faut tenir compte aussi de l'impossibilité où nous sommes de connaître l'impression que produisaient les tragédies grecques à la représentation.

Art. 2. — DE LA COMÉDIE

1° Origine de la comédie. — La comédie eut, comme la tragédie, pour origine les fêtes de Bacchus. Au culte de ce dieu était associé celui de Priape, qui présidait à la fécondité des champs et des troupeaux ; au *dithyrambe* chanté en l'honneur de Bacchus, succédait, en l'honneur de Priape, une procession pleine de licence qui se terminait par un banquet, κῶμος. De là est venu le nom de *Comédie* (κῶμος, banquet ; ᾠδή chant). Aristote cependant fait dériver le mot *comédie* de κώμη, village ; parce que sans doute les chœurs *comiques* allaient d'un village à l'autre. La comédie, à son origine, ne fut qu'une farce grossière, qu'une suite d'apostrophes et de lazzis, adressés par les paysans avinés à ceux qui interrompaient leurs chants bachiques. Boileau, dans son *Art poétique*, attribue à Thespis l'inauguration de la comédie : mais aujourd'hui on en fait généralement honneur à Susarion de Mégare (VIe siècle). Susarion le premier mit quelque ordre dans le chœur comique. Il fit de la comédie une satire dialoguée et chantée : les paroles étaient non moins licencieuses que les danses qui les accompagnaient. On ignore quel fut l'introducteur de la fable dans le chœur comique.

A l'origine, la comédie brilla sur deux théâtres différents, en Sicile et à Athènes.

En Sicile, la comédie eut un caractère philosophique et demeura étrangère à la politique. Ce fut *Mæson* qui inaugura à Sélinonte, colonie de Mégare, les farces burlesques mises en honneur par Susarion. Epicharme (540 ?-450 ?), poète et philosophe, fut le principal représentant de la *Comédie Sicilienne*. Il s'en servit pour inculquer ses doctrines philosophiques : il s'appliqua à créer des types (*l'esclave, le parasite*, etc.), imités plus tard par Plaute, et donna ainsi comme une ébauche de la comédie de caractères.

A Athènes, la comédie passa par trois phases diverses, qu'il importe de caractériser.

2° Division de la comédie. — On divise la comédie athénienne en trois périodes : 1° la Comédie ancienne, qui fleurit pendant les guerres du Péloponèse et à l'époque de Péri-

clès : la COMÉDIE MOYENNE, pendant la première moitié du Ve siècle (400-350) ; 3° la COMÉDIE NOUVELLE, à l'époque de la domination macédonienne (350-270).

1° COMÉDIE ANCIENNE. — La comédie ancienne fut surtout politique. Née au temps d'une liberté démocratique qui admettait toute licence, elle attaqua sans retenue les institutions et les hommes. Généraux, orateurs, démagogues, philosophes, hommes publics ou privés, tous furent exposés à être livrés, par le poète comique, à la risée d'un peuple malin. La comédie fut une satire virulente et en action, censurant le gouvernement, les réformes politiques, la législation ; traitant de la paix, de la guerre, des finances ; n'épargnant ni les grands, ni les petits, ni le génie, ni même la vertu. Souvent la critique était inspirée par le bons sens et la vérité, mais plus souvent encore par la passion et l'esprit de parti. Le cadre fantastique que choisissait le poète, lui permettait de faire naître à son gré tous les incidents, et se prêtait à toutes les allusions. Pour que l'on reconnût mieux ceux qu'il attaquait, il les représentait avec leurs habits ordinaires, tout en rendant leur costume grotesque ; il imitait leurs traits sur le masque, en les exagérant jusqu'à la caricature. C'était surtout dans la *Parabase* que le poète attaquait le plus directement ses adversaires. La Parabase était une évolution du chœur qui se tournait vers les spectateurs, à la fin de ce que nous appellerions le premier acte de la pièce. Ne pouvant plus s'entretenir avec les acteurs qui avaient quitté la scène, le chœur se tournait vers le public, et lui adressait la parole. Le poète profitait de cette occasion soit pour faire son apologie, soit pour attaquer ses rivaux, soit encore pour raisonner sur les affaires de l'Etat, et proposer des mesures politiques. La Parabase, on le voit, était une digression hors du sujet de la pièce.

Les principaux poètes de la *comédie ancienne* furent *Cratinus, Cratès, Phrynicus, Eupolis* et *Aristophane*, qui mérite une étude particulière.

Cratinus, dit-on, savait mal ordonner ses plans ; mais il était remarquable par l'âpreté de ses satires et l'à-propos de ses saillies. Sa comédie de la *Bouteille* remporta le prix sur les *Nuées* d'Aristophane.

Cratès « fut le premier, dit Aristote, qui renonça à la satire personnelle pour traiter des fables et des sujets généraux. »

Eupolis était le contemporain et le rival d'Aristophane. Ses comédies étaient toutes politiques et remplies d'attaques personnelles dirigées contre les principaux citoyens, en particulier contre Nicias et l'orateur Hyperbolus. Il était opposé à toutes les tendances nouvelles, politiques ou religieuses. Sa pièce intitulée *Maricas* avait tant d'analogie avec les *Chevaliers* d'Aristophane, que les deux poètes s'accusèrent réciproquement de plagiat.

2º Comédie Moyenne. — On appelle *Comédie Moyenne*, la comédie de transition qui sépare l'*Ancienne* de la *Nouvelle*. Elle dura un demi-siècle, à partir de la loi des *Trente* (390), qui réprima les abus excessifs de la *Comédie Ancienne*.

Comme nous l'avons montré, la Comédie Ancienne fut politique, pleine d'actualité, satirique et souvent obscène. Mais, comme l'a si bien dit Horace, la liberté dégénéra en licence, et l'excès provoqua la réforme : la loi fut portée, et le chœur se tut honteusement, privé du droit de nuire :

> .....Sed in vitium libertas excidit, et vim
> Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
> Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

La loi des Trente interdisait de traiter des sujets politiques, de se servir de la *Parabase*, de désigner les personnes par leurs noms ou de les représenter par le masque. Le chœur, désormais sans importance, tendit à disparaître et la comédie se trouva modifiée. Obligés de s'abstenir de la politique et des personnalités, les poètes comiques s'appliquèrent à faire la satire générale des mœurs. Ils créèrent des types et ébauchèrent des caractères, comme celui du fanfaron, du gastronome, du parasite en quête d'un bon repas. On joua en outre des allégories morales dans le genre du *Plutus* d'Aristophane, on donna des énigmes, on exposa des systèmes philosophiques, on mit aux prises les philosophes et les rhéteurs des différentes époques, on parodia leurs ouvrages. Pendant cette période de transition, la comédie ne fit que varier entre différentes formes, sans pouvoir arriver à la comédie de mœurs : elle ne devait atteindre la perfection que dans la période suivante, celle de la Comédie Nouvelle.

Les poètes furent nombreux à cette époque. Les deux plus célèbres sont *Antiphane* et *Alexis*.— **Antiphane** (404-329 ?) remporta 13 fois le prix et composa plus de 300 pièces, dont il ne nous reste que de courts fragments. — **Alexis** de Thurium, mort vers 287, composa environ 245 pièces ; il ne

nous en reste également que quelques fragments. Il dirigea les saillies de sa verve mordante principalement contre les philosophes.

3o Comédie Nouvelle. — On donne le nom de *Comédie Nouvelle* à la comédie d'intrigue et de mœurs qui, à Athènes, succéda à la Comédie Moyenne.

Les ouvrages des poètes de cette époque sont perdus ; nous ne pouvons nous faire une idée du genre de leurs comédies que par les imitations qu'en ont faites Plaute et Térence. Dans les pièces d'Aristophane il n'y avait point d'intrigue ; l'intrigue existait, au contraire, dans les pièces appartenant à la Comédie Nouvelle, mais elle était simple, moins compliquée que dans les comédies latines : Térence avait coutume de fondre dans une seule des siennes deux pièces de Ménandre.

Les poètes de la *Comédie Nouvelle* firent des comédies de mœurs. Ils mirent sur le théâtre à peu près les mêmes types que l'on avait vu paraître dans la Comédie Moyenne, mais ils peignirent les caractères avec une plus grande perfection. Les mêmes personnages reparaissaient dans presque toutes les pièces et l'intrigue n'était ni compliquée ni variée. On voyait ordinairement dans ces comédies un jeune homme épris d'une étrangère et à qui son père tente vainement de faire épouser celle qu'il lui destine : un père avare ou trop indulgent que l'on abuse ; un esclave rusé qui aide le jeune homme à tromper son père et à en tirer de l'argent : un marchand d'esclaves que l'on bat pour le forcer de vendre la jeune étrangère qui lui appartient ; enfin, souvent un cuisinier qui vante son art, ou un soldat fanfaron qui se vante lui-même et raconte ses prouesses et ses fabuleuses campagnes. Au dénoûment on reconnait que la jeune étrangère est une athénienne enlevée dès son bas âge, mais de condition libre : le jeune homme l'épouse à la satisfaction de tous.

Quoique dans toutes les pièces les caractères fussent les mêmes, le poète néanmoins variait leurs nuances à l'infini. Le mystère qui entourait l'origine de la jeune fille formait l'intrigue ; la différence de condition des parents et l'opposition des caractères des personnages étaient autant de moyens qui servaient à mettre de la variété dans l'action.

Les poètes de la Comédie Nouvelle furent nombreux. Les principaux furent *Menandre*, *Diphile* et *Philémon*, dont nous parlerons en étudiant les poètes de l'époque greco-alexandrine.

Aristophane (452?-386?)

La vie d'Aristophane n'est pas connue. Il naquit vers 452, à Rhodes ou à Athènes. Il était citoyen d'Athènes, et passa la plus grande partie de sa vie dans cette ville. En 427, n'ayant pas l'âge légal pour faire représenter une pièce, il fit paraître sa première comédie sous un nom d'emprunt. Il fut couronné plusieurs fois aux fêtes de Bacchus. Il mourut vers 386 av. J.-C.

Œuvres. — Il ne nous reste que onze comédies des cinquante-quatre ou des quarante-quatre qu'Aristophane avait composées. On peut les diviser : I° en COMÉDIES POLITIQUES : 1° *Les Acharniens,* 2° *Les Chevaliers,* 3° *La Paix,* 4° *Lysistrata* : II° en COMÉDIES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES : 5° *Les Nuées,* 6° *Les Guêpes,* 7° *Les Oiseaux,* 8° *L'Assemblée des Femmes,* 9° *Plutus* : III° en COMÉDIES LITTÉRAIRES : 10° *Les Thesmophories,* 11° *Les Grenouilles.* Nous donnerons l'analyse des principales.

1° Comédies politiques. — La guerre du Poloponèse ruinait Athènes. Aristophane prêche la paix à ses concitoyens, en opposant les biens qu'elle procure aux maux qu'apporte la guerre.

1° LES ACHARNIENS (425). — Dicéopolis, du bourg d'Acharné, a fait une paix particulière avec les Lacédémoniens. Il ouvre un marché où chacun vient s'approvisionner; il vit heureux, pendant que ses concitoyens, égarés par Cléon et Lamachus, souffrent tous les maux de la guerre. Un messager invite Dicéopolis à aller à la fête de Bacchus, et annonce en même temps au général Lamachus de partir pour la guerre. L'un et l'autre font leurs préparatifs; l'un commande de nettoyer la broche et de plumer les oies, l'autre ordonne de fourbir les épées et les lances. Bientôt Lamachus revient blessé, porté par deux soldats. Dicéopolis paraît à moitié ivre, soutenu par deux esclaves.

Aristophane se moque, dans une scène des *Acharniens*, de l'appareil théâtral d'Euripide. Dicéopolis, menacé d'être lapidé par ses concitoyens, va demander à Euripide un costume capable de leur inspirer la pitié. Après avoir refusé les haillons dont le poète affublait plusieurs de ses héros, il finit par accepter ceux du malheureux Télèphe.

2° LES CHEVALIERS (424). — Cette comédie est dirigée contre le démagogue Cléon, qui après avoir réduit trois cents Spartiates dans l'île de Sphactérie, était devenu l'idole du peuple et s'était emparé de la direction des affaires. Les attaques d'Aristophane étaient si violentes, et Cléon si redouté, que personne ne consentit à faire un masque représentant les traits du démagogue. Aristophane joua lui-même le rôle de Cléon. La pièce eut un grand succès et fut couronnée.

Le vieux Démos (Peuple) est tombé en enfance. Il a donné toute sa confiance à Cléon, un corroyeur Paphlagonien, un coquin, un scélérat, qui le gouverne à son gré. Deux esclaves fidèles de Démos, Démosthène et Nicias, pour combattre l'influence de Cléon, lui opposent Agoracrite, un charcutier, encore plus fripon que le corroyeur. Le charcutier, aidé du chœur composé des Chevaliers, triomphe de Cléon, qui est chassé et dépouillé de tous ses honneurs. Le vieux Démos est rajeuni et revient au beau temps de Marathon.

3° LA PAIX (421). — Après la mort de Brasidas et de Cléon, tués devant Amphipolis, Nicias avait vainement tenté de terminer la guerre entre Lacédémone et Athènes. Aristophane crut le moment favorable de prêcher de nouveau la paix.

Le vigneron Thrygée, monté sur un escarbot, escalade le ciel. Il y rencontre Mercure, qui lui montre la Guerre occupée à broyer les villes grecques dans un mortier : les généraux lui servent d'instruments. Le dieu apprend en même temps à Trygée que la Paix est enfermée dans une caverne ; aidé de tous les peuples de la Grèce, Trygée l'en retire. La joie renaît partout, les armuriers seuls sont désespérés. Trygée épouse l'Abondance, compagne de la Paix. Le chœur décrit dans un langage plein de poésie les doux loisirs de la paix.

2° Comédies philosophiques et sociales. — Dans ces comédies, Aristophane combat toutes les nouveautés qui s'introduisaient à Athènes dans l'éducation, les doctrines et les mœurs.

1° LES NUÉES (423). — Cette pièce est dirigée contre les Sophistes, personnifiés dans Socrate, et contre les doctrines nouvelles qu'ils enseignaient à la jeunesse. Il est regrettable qu'il ait attaqué Socrate, le plus vertueux des philosophes. D'ailleurs Socrate ne se reconnut point au portrait que traçait de lui Aristophane, et il assista à sa pièce. Peut-être cependant les *Nuées* ne furent-elles pas complètement étrangères à la condamnation dont il fut frappé plus de vingt ans après.

Strepsiade, endetté par son fils, veut envoyer celui-ci à l'école de Socrate, pour y apprendre à ne point payer ses dettes. Sur le refus de son fils, il y va lui-même et trouve Socrate suspendu dans un panier entre le ciel et la terre. Le philosophe lui explique par des causes naturelles, la pluie, le tonnerre, la foudre et d'autres phénomènes. Strepsiade ne comprend rien à ces théories ; et le chœur des Nuées lui conseille d'envoyer son fils. Phidippide vient : Socrate le fait assister aux discussions du Juste et de l'Injuste, qui personnifient l'ancienne doctrine et la nouvelle. Phidippide ne tarde pas à devenir un vrai philosophe ; il connaît l'art de se moquer de ses créanciers sans les payer. Strepsiade en est ravi. Mais hélas ! il est battu par son fils qui lui prouve qu'il a raison de le battre.

2° Les Guêpes (422). — Cette comédie est une satire dirigée contre la manie de juger des Athéniens, et leur goût pour les procès. Selon Aristophane, le nombre total des juges était de six mille. Tout citoyen âgé de trente ans, pouvait être élu pour rendre la justice ; et chaque juge tenait à assister au tribunal afin de gagner son salaire de trois oboles. — Racine a imité les *Guêpes* dans les *Plaideurs*. Mais sa comédie n'a pas le même naturel, ni la même simplicité que celle d'Aristophane. Dans les *Plaideurs*, une intrigue d'amour détourne l'attention de la manie de juger ; cette intrigue se termine par un mariage, comme celle de toutes les comédies du XVIIe siècle.

Philocléon (ami de Cléon) est devenu fou à force de juger. Bdélycléon, son fils, pour l'en empêcher, le remet à la garde de deux esclaves. Philocléon tente de s'évader par la fenêtre ; il voit passer les juges déguisés en guêpes et les appelle à son secours. Un combat s'engage entre les *Guêpes* et les gardiens. Bdélycléon intervient, et persuade à son père de rester à la maison pour juger les délits domestiques. Le chien Labès vole un fromage de Sicile ; Philocléon le juge et l'absout par méprise : son fils le console. Guéri de sa manie, Philocléon tombe dans un excès contraire, devient libertin et tapageur.

3° Les Oiseaux (414). — Cette comédie fantastique renferme l'idéal d'une république imaginaire, qui rappelle, sous plusieurs rapports, les utopies de la *République de Platon*. Dans cette féerie gaie, vive, étincelante de verve, d'esprit et de poésie, Aristophane passe successivement en revue toutes les classes de la société athénienne : philosophes, devins, poètes, législateurs, magistrats, avocats, aventuriers, charlatans de toute espèce y sont tour à tour flagellés. Le poète ne

respecte pas plus les dieux que les hommes. Des trois ambassadeurs envoyés par l'Olympe aux Oiseaux, l'un est glouton, l'autre poltron, le troisième idiot : ils abdiquent leur dignité pour un bon dîner.

Deux Athéniens, Pisthétère et Evelpide, vont à la recherche d'une république idéale. Ils persuadent aux oiseaux de construire une ville entre le ciel et la terre, afin d'arrêter tout ce que les hommes feraient monter vers l'Olympe, et tout ce que les dieux enverraient vers la terre. Bientôt arrive dans la nouvelle cité appelée *Néphélococcygie* (ville des nuées et des coucous), un prêtre, un poète, un devin, un législateur : ils sont maltraités et éconduits. Iris, la messagère des dieux, est également congédiée. Les oiseaux bloquent l'Olympe : les dieux capitulent, et accordent en mariage à Pisthétère la déesse Souveraineté.

4° PLUTUS (408 et 390). — Cette pièce marque le passage de la Comédie Ancienne à la Comédie Moyenne Elle fut représentée d'abord en 408, puis remaniée et remise sur la scène en 390, après la loi des *Trente*. Telle que nous la possédons, elle doit être un mélange des deux éditions ; car d'un côté, elle n'a point de *Parabase*, conformément à la loi : de l'autre, elle renferme encore des personnalités que cette même loi défendait. On y remarque cependant plus de modération ; mais la raillerie, pour y être moins violente et plus légère, n'en est pas moins piquante.

Le *Plutus* a pour sujet l'inégale répartition des richesses, et la manière capricieuse dont la Fortune dispense ses faveurs aux méchants aussi bien qu'aux bons. — Chrémyle, homme honnête mais pauvre, demande à Apollon le moyen de devenir riche. L'oracle lui conseille d'emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera après être sorti du temple. Chrémyle rencontre Plutus, le dieu des richesses. Mais Plutus est aveugle et distribue ses largesses aux méchants comme aux bons. Chrémyle le conduit au temple d'Esculape, afin que, guéri de sa cécité, il ne répande plus ses dons que sur les hommes vertueux. La Pauvreté s'oppose au dessein de Chrémyle. Elle prouve qu'elle est la mère de tous les biens : sans la Pauvreté, personne ne voudrait travailler ; il n'y aurait plus ni serruriers, ni tailleurs, ni cordonniers, etc. Plutus n'en recouvre pas moins la vue. Un homme de bien, enrichi par lui, vient l'en remercier ; mais un délateur ruiné accuse le dieu de conspirer contre la république ; une vieille folle qui

voulait épouser un jeune homme, se voit délaissée par lui depuis qu'il n'a plus besoin de ses richesses, etc. Tous se consacrent au culte de Plutus, l'arbitre du monde.

III° Comédie littéraire. — Les Grenouilles (405). — Cette comédie est une critique du théâtre d'Euripide, mis en parallèle avec celui d'Eschyle. Elle obtint le premier prix, et fut même redemandée une seconde fois, honneur alors fort rare.

Eschyle, Sophocle, Euripide, sont morts. Dégoûté des mauvaises tragédies que l'on joue dans ses fêtes, Bacchus forme le dessein d'aller chercher aux enfers un de ses anciens poètes. Il prend la peau de lion et la massue d'Hercule : ainsi travesti, il part avec son esclave Xanthias monté sur un âne : le dieu et l'esclave sont également comiques par leur poltronnerie. Après avoir traversé le Styx au milieu du coassement des *grenouilles*, ils arrivent aux enfers, où ils trouvent tout en émoi : Euripide dispute le trône de la tragédie à Eschyle. Tous deux sont invités à faire valoir leurs raisons : Bacchus en sera juge. Ils s'attaquent tour à tour sur les sujets de leurs pièces, sur les prologues, sur les chœurs. — Eschyle déploie ses périodes pompeuses et reproche à Euripide d'avoir introduit des dieux nouveaux, d'avoir transformé les héros et les dieux en mendiants : « de n'être qu'un faiseur de mendiants, qui ne sait que coudre ensemble des haillons » : d'avoir mis sur la scène des caractères vicieux et des crimes révoltants ; d'avoir énervé le style de la tragédie : il critique ses expressions vulgaires, ses formules abstraites, ses longues discussions, sa musique sans harmonie où tous les rythmes se trouvent mêlés, digne tout au plus d'être accompagnée par des castagnettes. — Euripide reproche à son tour à Eschyle son obscurité, son enflure, ses grands mots forgés et ronflants, le vide de l'action dans ses tragédies. — Les vers des deux poètes sont mis dans une balance : « Je vais vendre le génie poétique au poids, comme du fromage, » dit Bacchus. Les vers d'Eschyle sont trouvés les plus lourds : Bacchus le ramène sur la terre. Pendant son absence, Sophocle occupera le trône de la tragédie ; Euripide est relégué au troisième rang.

Jugement sur Aristophane. — 1° *Son système dramatique.* — Les comédies d'Aristophane sont presque toutes des allégories satiriques. La marche en est simple ; il y a peu ou point d'intrigue : le poète fait ordinairement défiler devant les spectateurs une suite de personnages, qu'il raille tour à tour. Parmi ces personnages, les uns sont réels : ce sont pour la plupart des hommes publics, des magistrats, des géné-

raux, des philosophes ou des écrivains connus ; les autres sont tantôt des personnes morales, comme le peuple (Δῆμος) ; tantôt des *abstractions personnifiées*, comme *le Juste, l'Injuste, la Paix, les Nuées*. Il mêle souvent dans la même pièce les personnages les plus divers par leur nature ; il leur donne les costumes les plus bizarres et les plus fantastiques. On voyait tour à tour apparaître *les Nuées, les Oiseaux, les Grenouilles, les Guêpes, l'escarbot* qui portait Thrygée au ciel. On doit en conclure que l'appareil scénique était déjà assez perfectionné du temps d'Aristophane.

2° *Objets de la critique d'Aristophane.* — Aristophane embrasse dans sa critique universelle les dieux et les hommes, la morale et la politique, la poésie et la philosophie. Il se plait à tourner les dieux en ridicule, particulièrement Mercure, le dieu de la fourberie ; Bacchus, le dieu de l'ivrognerie ; Hercule, le dieu de la force brutale. En politique, il se montre partisan de la paix. Il se déclare l'ennemi des démagogues, qu'il poursuit dans la personne de Cléon. Nul ne s'est moqué plus que lui du peuple ; nul ne lui a donné de plus dures leçons ; mais il y mêlait tant de sel et d'esprit, qu'il forçait les Athéniens à rire de leurs propres travers. Aristophane est l'adversaire de toute nouveauté, en politique, en morale et en littérature. Il attaque le *triobole* ou salaire de trois oboles assigné à chaque juge par Cléon ; il attaque également les assemblées de l'*Agora*. Il résiste aux envahissements de la *Sophistique*, qu'il personnifie à tort dans Socrate ; il reproche aux sophistes de substituer aux études sérieuses des spéculations vagues et subtiles, qui ont pour résultat de corrompre la morale, en jetant de l'obscurité sur la notion du juste et de l'injuste. Tout autre, selon lui, était l'éducation qui avait formé les héros de Marathon. Aristophane est l'ennemi déclaré d'Euripide, qu'il attaque dans les *Grenouilles* et les *Fêtes de Cérès* ; il l'accuse de corrompre le goût et de faire perdre à l'art sa noble simplicité.

3° *Utilité historique des comédies d'Aristophane.* — Les comédies d'Aristophane sont très utiles pour connaitre l'histoire intime de la République athénienne. Le peuple le plus spirituel du monde nous y apparait avec sa physionomie particulière, avec sa turbulence, ses goûts, son esprit vif et prompt à saisir les moindres allusions, ses préoccupations du moment, ses passions faciles à exciter, mais qu'une heureuse saillie suffit à désarmer. Il faut toutefois se souvenir qu'Aristophane n'est pas impartial ; il se montre au contraire plein de préventions

contre des hommes éminents comme l'étaient Lamachus, Socrate et Euripide.

4° *Style d'Aristophane.* — « Le style d'Aristophane, dit Plutarque, est un mélange de tragique et de comique, d'emphase, de prosaïsme, d'équivoques, de trivialités, de boursouflure et de prétention, de bavardage et de plaisanteries qui soulèvent le cœur : il est continuellement inégal et n'est jamais de convenance et de situation. » Ce jugement nous semble trop rigoureux. Platon appréciait mieux le génie de ce poète, lorsqu'il disait de lui : « *Les Grâces cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'âme d'Aristophane.* »

« On admire dans Aristophane, dit à son tour Rollin, une élégance, une finesse, une délicatesse d'expression : en un mot, ce sel et cet esprit attique que la langue latine même n'a pu jamais atteindre, et qui se fait sentir en lui plus que dans aucun des auteurs grecs. Son talent particulier était la raillerie; personne n'a été plus propre que lui à saisir le ridicule dans les hommes qu'il voulait jouer, ni plus habile à le faire sentir aux autres, et à le mettre dans tout son jour. Mais pour en bien juger, il faudrait être de son temps. » Dans le dialogue, Aristophane prend sans effort les tons les plus variés : dans les chœurs, il égale les plus grands lyriques. Son style hardi, impétueux, plein d'éclat et d'inspiration, abonde en descriptions charmantes, en tableaux gracieux, en délicieuses peintures qui ont parfois toute la fraîcheur de l'idylle.

5° *Défauts d'Aristophane : bouffonnerie et obscénité.*— « On reproche à ce poète, dit Rollin, deux défauts considérables : une basse bouffonnerie et une grossière obscénité. On tâche inutilement d'excuser le premier par le caractère de ceux qui assistaient à ses pièces, dont le plus grand nombre était composé de pauvres, d'ignorants, et de la plus basse lie du peuple, à qui pourtant il fallait plaire aussi bien qu'aux savants et aux riches. Les obscénités grossières dont presque toutes les comédies d'Aristophane sont pleines, ne reçoivent aucune excuse : elles montrent seulement jusqu'où allaient et le libertinage des spectateurs et la corruption du poète. » — Aristophane aurait dû se souvenir de la belle maxime qu'il place dans la bouche d'Eschyle, dans sa comédie des *Grenouilles* : « Le poète doit jeter un voile sur le vice, et se garder de le mettre au jour, ou de le produire sur la scène. Le poète est à l'âge viril ce que l'instituteur est pour l'enfance. Nous ne devons rien dire que d'utile. »

2e SECTION. — DES PROSATEURS.

CHAPITRE Ier

Des Historiens

§ 1er. — Naissance de la Prose. — Les Logographes.

La poésie fut longtemps la seule forme littéraire des Grecs. Ils ne commencèrent à écrire en prose que vers le VIIe ou le VIe siècle. Ils ne s'en servirent d'abord que pour graver sur le marbre ou le bronze quelques traités ou contrats, quelques textes de lois, quelques inscriptions commémoratives. Les premiers monuments de la prose grecque qui nous restent, sont : un traité de paix entre la ville d'Héræa et celle d'Elis, dans le Péloponèse ; un serment par lequel les Grecs s'engageaient à repousser la première invasion des Perses : le serment des Héliastes, juges de l'un des tribunaux d'Athènes. La prose grecque, favorisée par l'introduction du papyrus égyptien en Grèce, vers la fin du VIIe siècle, se développa rapidement par l'histoire, l'éloquence et la philosophie.

Après les récits épiques dans lesquels la fable occupait une large place, on sentit le besoin de consigner, dans un langage plus simple et plus précis, les faits réellement arrivés. Ce fut l'œuvre des premiers historiens, connus sous le nom de *logographes.*

Les *logographes* les plus célèbres furent : *Cadmus et Hécatée* de Milet, *Phérécide, Charon* de Lampsaque, *Hellanicus* de Mitylène, *Xanthus* de Sardes. Ils écrivirent plutôt des chroniques et des mémoires que de véritables histoires. Ils racontaient l'origine des cités, ils en rédigeaient les archives, ils rapportaient les traités de paix et de commerce, ou faisaient la généalogie des principales familles. Ils s'appliquaient à écrire avec un style clair, simple, bref, n'ajoutant ou ne retranchant rien aux monuments conservés dans chaque pays. Ils écrivirent tous dans le dialecte *Ionien*, le seul qui eût alors des prosateurs.

Les nombreux matériaux qu'ils laissèrent furent utilisés par Hérodote, le père de l'histoire.

§ 2. — Histoire.

1° Hérodote (484-406)

Hérodote naquit, en 484, à Halicarnasse où régnait Artémise sous la suzeraineté du roi de Perse. Sa famille était illustre. Panyasis, son oncle maternel, auteur d'une *Héracléïde*, était un poète célèbre. Hérodote conçut de bonne heure le projet de son Histoire : pour le réaliser, il se mit à voyager. Il visita l'Egypte, la Lybie, la Phénicie, la Babylonie, la Perse et les côtes méridionales du Pont Euxin. De retour à Halicarnasse, à l'âge de trente ans, il trouva la ville troublée par la tyrannie de Lygdamis, petit-fils et successeur d'Artémise. Son oncle Panyasis fut mis à mort ; lui-même dut s'enfuir à Samos. Il profita de son séjour dans cette île pour se perfectionner dans la connaissance de l'*Ionien*, et il y commença la rédaction de ses *Histoires*. Une tradition rapporte qu'il lut, en 456, ce qu'il avait rédigé de son ouvrage aux Grecs assemblés à Olympie. Les auditeurs ravis donnèrent le nom d'une des neuf muses à chacun de ses livres. Le jeune Thucydide, en l'entendant, sentit naître en lui sa vocation d'historien, et le désir d'égaler la gloire d'Hérodote. Mais la difficulté de concilier les dates a fait révoquer en doute l'authenticité de cette tradition. Il paraît plus certain qu'il fit la lecture d'un fragment de son ouvrage, pendant la fête des Grandes Panathénées à Athènes, en 446. Il reçut pour récompense dix talents (54,000 fr.). Revenu à Halicarnasse, il prit part à un complot qui renversa Lygdamis. Mais de nouvelles dissensions politiques forcèrent Hérodote à s'exiler à Thurium, dans la Grande-Grèce. Il mourut en 406, à l'âge de 78 ans.

Œuvres. — Hérodote écrivit un ouvrage sur l'*Assyrie*, aujourd'hui perdu, et ses *Histoires*.

Le sujet principal des *Histoires* d'Hérodote est le récit des *Guerres Médiques*, c'est-à-dire de la grande lutte de l'Orient contre l'Occident, des Perses contre les Grecs. Mais Hérodote, loin de se borner à cette guerre, fait en passant l'histoire de tous les peuples qui ont eu des relations avec les Perses et les Grecs. Son récit forme ainsi une sorte d'histoire générale, renfermant les histoires particulières de tous les peuples alors connus.

Hérodote a divisé ses *Histoires* en neuf livres, à chacun desquels les Anciens ont donné le nom d'une des muses. Les cinq premiers nous font connaître les agrandissements successifs des Perses, et les causes de la guerre qui éclata entre eux et les Grecs : — les quatre derniers renferment l'histoire même de la lutte.

Pour mieux faire connaître les Perses, Hérodote remonte à leur origine : il les montre subjuguant les Mèdes sous la conduite de Cyrus. Il raconte l'histoire des Mèdes, et passe à celle des Assyriens, auxquels les Mèdes avaient été soumis. — Crésus, roi de Lydie, tente d'arrêter les exploits de Cyrus : il est vaincu, ainsi que tous les rois de l'Asie-Mineure. Cette guerre de Crésus fournit à Hérodote l'occasion de raconter l'histoire de la Lydie (Ier livre). Cambyse, fils et successeur de Cyrus, fait une expédition en Egypte : Hérodote raconte l'histoire de ce pays, parle des lois, des usages, de la religion des Egyptiens (IIe livre). — De l'Egypte, Cambyse avait marché sur Babylone, contre le faux Smerdis, qui s'était révolté. Cambyse périt par accident : le faux Smerdis fut mis à mort, et Darius, fils d'Hystape, fut élu roi. Ce prince remit les Babyloniens sous le joug, et marcha contre les Scythes. Hérodote parle alors des mœurs et du gouvernement des Scythes (IVe livre). — Le Ve livre renferme l'histoire de Sparte et d'Athènes, et les causes de la guerre entre les Perses et les Grecs. Les Ioniens, aidés des Athéniens, s'étaient emparés de Sardes. Pour se venger, Darius fit envahir l'Attique.

Les Perses furent vaincus à Marathon (490). Darius fit des préparatifs plus considérables, mais la révolte de l'Egypte l'arrêta, et il mourut avant d'avoir pu châtier les Grecs (VIe livre). — Xerxès lui succéda. Il dirigea en personne une expédition formidable contre la Grèce. Après des combats sans résultat décisif aux Thermopyles (480) et à Artémisium (VIIe et VIIIe livres), sa flotte fut détruite à Salamine (480). Xerxès repassa en Asie, et laissa en Grèce Mardonius avec trois cent mille hommes. Le même jour, les Perses furent anéantis sur terre à Platée, sur mer à Mycale : la Grèce était délivrée (479).

Jugement sur Hérodote. — 1º *Plan : unité dans la variété.* — Les *Histoires* d'Hérodote sont composées un peu à la manière des épopées d'Homère. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssee*, tous les faits secondaires se rattachent au fait principal, la colère d'Achille ou le retour d'Ulysse. C'est ainsi qu'Hérodote

a groupé une grande variété d'épisodes autour d'un fait principal, les *guerres médiques*. A première vue, son *Histoire* semble manquer d'unité, mais on s'aperçoit bientôt que tout concourt au même but. Car, s'il nous montre les agrandissements successifs de la puissance des Perses, s'il nous raconte l'histoire des peuples vaincus par eux, c'est pour mieux nous exposer la grandeur de la lutte de la Perse contre la Grèce, et faire ressortir davantage le triomphe de celle-ci, victorieuse de si puissants ennemis. On doit admirer non-seulement les vastes proportions du plan d'Hérodote, mais l'art avec lequel il a disposé de tant de parties diverses. Il ouvre au milieu de son récit comme de larges parenthèses, dans lesquelles il nous décrit l'histoire, la géographie, les usages, les mœurs, la religion, les traditions, les légendes de tous les peuples qui ont eu des rapports avec les Grecs et les Perses.

2° *Caractère moral de l'Histoire d'Hérodote.* — Une grande pensée morale domine tout l'ouvrage d'Hérodote : il montre la main de la Divinité gouvernant les empires, s'appesantissant sur les orgueilleux et les impies. Cette Divinité est une sorte de Destin, non pas aveugle, mais vengeur du crime : toute faute commise est suivie inévitablement du châtiment. Cette Divinité toutefois n'est pas la Providence chrétienne, c'est un dieu jaloux qui se plaît à abaisser les hommes, et à troubler leur bonheur. Il frappe Crésus qui s'était estimé le plus heureux des mortels ; il abat successivement Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, tous fiers de leurs victoires. Dans l'histoire de l'anneau de Polycrate, Hérodote enseigne que quand on est heureux il faut s'attendre à l'infortune, parce que les dieux ne souffrent point que l'on vive dans un bonheur perpétuel. La pensée de cette sorte de Providence jalouse et vengeresse donne une unité morale à l'*Histoire* d'Hérodote, et ajoute un charme de plus à ses récits : elle leur imprime une teinte de mélancolie religieuse.

3° *Véracité d'Hérodote.* — On ne saurait mettre en doute l'impartialité d'Hérodote : mais Plutarque et quelques autres ont suspecté sa véracité. Tous les voyageurs et les archéologues modernes rendent hommage à sa bonne foi et à l'exactitude de ses récits. Hérodote avait beaucoup voyagé : il avait visité les contrées qu'il décrit, lu les annales des peuples dont il parle, consulté les prêtres et les savants de chaque pays : il n'avait donc rien négligé pour connaître la vérité. On l'accuse,

il est vrai, de crédulité, parce qu'il raconte une foule de fables et de prodiges impossibles. Mais il nous avertit lui-même qu'il n'y croit pas toujours : et il se borne à les exposer, laissant le lecteur juge de la créance qu'ils méritent.

4° *Style d'Hérodote.* — Quoique Dorien de naissance, Hérodote a écrit son *Histoire* dans le dialecte ionien. Ce dialecte donne à son style une couleur archaïque et naïve. Hérodote est un charmant conteur, plein de simplicité et de bonhomie. Il écrit naturellement et sans effort, comme l'on parle. Sa phrase irrégulière offre tous les caractères d'une langue non encore formée ; elle semble n'avoir ni commencement ni fin : elle exprime néanmoins clairement sa pensée. Il écrit avec calme et laisse aux faits le soin de vous intéresser. Hérodote mêle des discours à ses récits : quand il veut discuter une question, il charge ordinairement deux personnages de faire valoir les raisons opposées. Ces discours sont si intimement liés à la narration, qu'on ne saurait les en retrancher. Grâce à ce mélange de récits, de dialogues, de discours, l'ouvrage d'Hérodote est tour à tour historique, dramatique et épique. De cet ensemble de qualités, il résulte que le premier qui a écrit l'histoire est aussi un de ceux qui l'ont le mieux racontée : Hérodote est vraiment le père de l'histoire.

2° **Thucydide** (471-395).

Thucydide naquit à Halimonte, dème de l'Attique, en 471 : Olorus, son père, descendait des rois de Thrace ; Hégésypile, sa mère, était de la famille de Miltiade, ou, selon d'autres, de celle de Pisistrate. A quinze ans, il versa, dit-on, des larmes d'admiration, en entendant Hérodote lire, à Olympie, le commencement de son *Histoire* : on ajoute que Hérodote prédit alors à Olorus la gloire de son fils. Thucydide étudia la rhétorique sous Antiphane, et la philosophie sous Anaxagoras. Nommé général pendant la guerre du Péloponèse, il ne put empêcher le Lacédémonien Brasidas de prendre Amphipolis. Il fut exilé et se retira à Scapté-Hylé, en Thrace, où sa femme possédait de riches mines d'or. Il y demeura vingt ans, amassant avec un soin infatigable des matériaux pour son Histoire, et payant, dans les différents états, des agents chargés de lui envoyer des renseignements sur les événements. Rappelé enfin de son exil, il revint à Athènes où il vécut encore huit ans,

et où il mourut en 395. Selon Plutarque, c'est en Thrace que Thucydide périt victime d'un assassinat.

Ouvrage. — Thucydide a écrit l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*. Cette guerre dura vingt-sept ans (431-404) : mais le récit de Thucydide s'arrête à la vingt et unième année, à la victoire de Thrasybule près de Sestos (411). L'*Histoire de la guerre du Péloponèse* est divisée en huit livres. Le huitième n'est qu'une ébauche ; on en conteste l'authenticité. Il est probable que Thucydide en est l'auteur, mais qu'il n'a pu y mettre la dernière main. Xénophon publia, dit-on, l'ouvrage entier, après la mort de ce grand historien.

Dans le premier chapitre de son *Histoire*, Thucydide fait un résumé succinct, mais complet, des époques primitives de la Grèce. Le tableau qu'il trace ne ressemble en rien aux peintures qu'Homère nous a faites des temps héroïques. Il nous montre les premiers habitants errants, vivant de piraterie et de brigandage : les sociétés lentes à se former et à s'organiser. Il indique ensuite (livre IIe) les causes de la guerre du Péloponèse. La cause véritable fut la jalouse inimitié de Sparte contre Athènes. L'occasion de la lutte fut la guerre entre Corinthe et Corcyre : Sparte se déclara pour la première, Athènes pour la seconde.

Cette longue guerre eut trois phases distinctes. Mais Thucydide suit l'ordre chronologique et partage chaque année en deux saisons, l'été et l'hiver, méthode un peu monotone et sèche.

La première phase renferme les événements qui se sont accomplis depuis le commencement jusqu'à la paix de Nicias (421). — Les deux premières années de la guerre se passèrent dans des dévastations réciproques. Archidamus, roi de Lacédémone, ravagea l'Attique ; les Athéniens, de leur côté, portèrent la désolation sur les côtes du Péloponèse, et, à leur retour, prirent Egine. Périclès prononça l'oraison funèbre des soldats morts pendant cette première campagne, et leur fit de magnifiques funérailles. Au commencement de la seconde année (430), éclata dans Athènes une peste effroyable qui dura deux ans, et enleva Périclès. La direction des affaires fut alors confiée en grande partie, au démagogue Cléon et au général Nicias. Les Athéniens s'emparèrent de Potidée et de Mitylène, capitale de Lesbos. Cléon surprit trois cents Spartiates dans l'île de Sphactérie, et les força de se rendre. Les Lacédémo-

niens, de leur côté, prirent Platée et Amphipolis : Brasidas enleva aux Athéniens plusieurs de leurs colonies. Nicias fit alors conclure entre Athènes et Lacédémone une paix de 50 ans. Les hostilités n'en continuèrent pas moins, quoique sourdement, pendant sept ans. Alcibiade dont la guerre favorisait les projets ambitieux, fit décréter l'expédition de Sicile : la lutte recommença.

L'expédition de Sicile marque la seconde phase de la guerre. Cette expédition, conduite par Nicias, Lamachus et Alcibiade, échoua complètement : la flotte et l'armée athéniennes furent détruites (413).

La troisième phase renferme la guerre de Décélie, et se termine à la prise d'Athènes (414-404). Mais le récit de Thucydide s'arrète à la victoire de Thrasybule près de Sestos (411), la vingt et unième année de la guerre.

Jugement sur Thucydide. — 1° *Qualités de Thucydide : véracité, impartialité, profonde connaissance des hommes et des affaires.* — Thucydide recherchait avant tout la vérité. Il étudiait par lui-même les événements, et, quand il n'était pas à portée de les bien connaître et de les apprécier, il avait à son service des hommes chargés de l'en instruire. Toute son *Histoire* ne contient donc que des faits authentiques et positifs : chez lui, point de ces anecdotes qui n'ont d'autre but que d'orner le récit.

A l'amour de la vérité, Thucydide joignait une grande impartialité. Il raconte les faits et laisse à chacun des acteurs la part de blâme ou de louange qu'il mérite. « Il marche, dit un critique, à travers les meurtres, les séditions, les pestes, comme un homme affranchi de l'humanité, qui, les yeux fixés sur le vrai, ne peut s'abaisser jusqu'à la colère ou à la pitié : aucune passion ne peut l'atteindre. » Thucydide rend même à ses ennemis la justice qui leur est due. Il avait bien des raisons de haïr Cléon, l'auteur de sa disgrâce ; mais au lieu de flétrir, comme Aristophane, cet odieux démagogue, il se borne à raconter ce qu'il a fait, le bien comme le mal.

Thucydide, philosophe, profond penseur, moraliste savant dans l'art de discerner les mobiles des actions humaines, joignant à la pratique des affaires toutes les connaissances de l'homme d'Etat, est encore plus que Tacite l'historien des politiques. Il détermine avec soin les causes générales et particulières des événements, il en expose clairement les conséquences, et mêle à tout son récit les réflexions les plus pro-

fondes. Hérodote voit dans les événements la main d'une divinité qui les dirige, Thucydide y voit surtout celle des hommes : il accorde une très large part aux influences de la politique. C'est là ce qui explique l'estime des hommes d'Etat pour cet historien. Démosthène le copia huit fois de sa main, autant sans doute pour apprendre de lui la science des affaires, que pour lui ravir le secret de son style. L'empereur Charles-Quint l'étudiait sans cesse et emportait son *Histoire* dans ses expéditions. Enfin un membre du Parlement anglais a dit : « Il ne s'agite aucune question dans les Chambres, sur laquelle on ne trouve des lumières dans Thucydide. »

2° *Style de Thucydide.* — « Thucydide est si abondant, dit Cicéron, que chez lui le nombre des pensées est égal à celui des mots, et en même temps, il est si juste dans son style qu'on ne sait si ce sont les pensées qui ornent les mots, ou les mots qui ornent les pensées. »

Thucydide serre son style : il renferme le plus de pensées dans le moins de mots possible. Il est même obscur à force de concision. Comme il a beaucoup pensé en écrivant, il fait beaucoup réfléchir en le lisant. La manière dont il construit sa phrase contribue encore à le rendre obscur. Il aime les inversions, les ellipses, les antithèses. Il groupe les mots de manière à donner le plus de vigueur à sa pensée. Sa phrase n'a rien de périodique ; à première vue, elle semble incorrecte. Thucydide dédaigne l'élégance, son style est dur et heurté. Dans sa concision extrême, il tyrannise en quelque sorte les mots pour leur faire dire plus qu'ils ne peuvent.

2° *Harangues de Thucydide.* — Les Modernes reprochent à Thucydide d'avoir introduit des harangues dans son *Histoire*. Pour le justifier, remarquons qu'à cette époque tout se discutait à ciel ouvert. C'était par des harangues que les hommes d'Etat conduisaient le peuple, qu'ils faisaient décider la paix et la guerre, que les généraux exhortaient les soldats. Si les harangues n'étaient pas toutes historiques, elles étaient du moins toutes vraisemblables. Thucydide ne nous a point rapporté les discours tels qu'ils ont été prononcés : il nous avertit qu'il s'en est procuré le fond, mais qu'il les a revêtus de son style. Il se sert des harangues pour faire dire aux orateurs ce qu'il aurait dit lui-même, s'il avait eu à parler. C'est là qu'il montre toute la profondeur de son esprit, l'habileté de sa politique, la sagesse de ses maximes, qui sont comme autant de règles de conduite pour les hommes d'Etat ; c'est là qu'il révèle

les ressorts secrets qui faisaient mouvoir les hommes et surgir les événements. Mais, comme on l'a dit, ses harangues ne sont que des précis de raisons ; nulle part Thucydide ne se montre plus riche de pensées et plus avare de mots. Cicéron lui-même se plaint de leur concision et de leur obscurité. — On cite parmi les harangues celle dans laquelle Périclès fait l'éloge des guerriers morts pendant la première année de la guerre, et celle dans laquelle ce même Périclès justifie sa propre conduite. — Les principales narrations sont la description de la peste d'Athènes, imitée par Lucrèce ; le récit du départ de la flotte pour l'expédition de Sicile, etc.

4° *Parallèle de Thucydide et d'Hérodote.* — Thucydide ne ressemble point à Hérodote. « Voici ce qui les distingue et les caractérise particulièrement, dit Cicéron. L'un est semblable à un fleuve qui roule ses eaux tranquilles avec majesté ; l'autre, à un torrent impétueux qui précipite ses ondes ; quand il parle de guerre, il semble emboucher la trompette. » — « L'un concis, serré (*densis et brevis*), pressant sa marche, c'est Thucydide, dit à son tour Quintilien : l'autre, doux, clair, étendu, c'est Hérodote. Le premier entraîne par la force ; le second, par l'attrait du plaisir. »

3° **Xénophon** (445-355).

Xénophon naquit à Erchie, petit bourg voisin d'Athènes, vers 445. A dix-huit ans, il commença à suivre les leçons de Socrate. Il fut blessé à Délium (424) ; mais Socrate l'emporta du champ de bataille et lui sauva la vie. Moins heureux dans un autre combat, il fut fait prisonnier par les Béotiens. Rendu à la liberté, il alla en Sicile et visita Denys l'Ancien. Proxène, son ami, l'attira ensuite dans le parti de Cyrus le Jeune. Après la défaite de ce prince à Cunaxa (401), Xénophon s'immortalisa en opérant la célèbre retraite des *Dix Mille*. A son retour à Athènes il protesta courageusement contre la mort de Socrate, que ses concitoyens avaient condamné à boire la ciguë. Ses liaisons avec Agésilas, roi de Sparte, le firent accuser d'être favorable aux Lacédémoniens. A peine fut-il parti pour aller rejoindre Agésilas en Asie, qu'un décret lui interdit le retour à Athènes. Exilé, il combattit à Coronée (394) contre sa patrie. Les Lacédémoniens lui donnèrent un domaine à Scillonte, en Elide ; c'est là qu'il vécut, se livrant à l'agriculture et à la chasse. Les Athéniens révoquèrent enfin l'arrêt de son bannis-

sement (369). Réconcilié avec ses concitoyens, il envoya ses deux fils, Gryllus et Diodore, combattre dans leurs rangs à Mantinée (363). Gryllus fut tué dans le combat. Lorsqu'on lui annonça sa mort, Xénophon offrait un sacrifice : il ôta la couronne qu'il portait sur la tête ; mais apprenant qu'il était mort en brave, il la remit et dit sans verser une larme : « Je savais que mon fils était mortel. » Il mourut lui-même quelques années après vers 355, à Corinthe où il s'était réfugié. Selon Pausanias et Plutarque, c'est à Scillonte qu'il mourut, et on y voyait son tombeau.

Œuvres. — Les ouvrages de Xénophon se divisent en quatre classes :

I° Les ouvrages historiques : *Les Helléniques, l'Anabase, la Cyropédie, l'Agésilas ;*

II° Les ouvrages philosophiques : *Les entretiens mémorables de Socrate, le Banquet, l'Apologie de Socrate, l'Economique, Hiéron ;*

III° Les ouvrages politiques : *Les Revenus de l'Attique, du Gouvernement de Sparte, du Gouvernement d'Athènes :*

IV° Les ouvrages didactiques : *Le Commandant de Cavalerie, De l'Equitation, De la Chasse.*

1° Ouvrages historiques : 1° Les Helléniques. — Cet ouvrage, divisé en sept livres, est la continuation de l'histoire de Thucydide, depuis la bataille de Sestos jusqu'à celle de Mantinée (411-363).

Voici les principaux faits de cette époque. La victoire d'Alcibiade à Cyzique avait affermi la domination des Athéniens dans la Thrace et la Propontide (410). Mais en 405, Lysandre, par la victoire navale d'Œgos-Potamos, leur enleva l'empire de la mer. Athènes n'avait plus ni flotte ni armée ; elle fut prise malgré son héroïque résistance : ses murailles furent détruites, et sa marine réduite à douze galères (404). Lysandre lui imposa le gouvernement des Trente ; mais Thrasybule combattit leur tyrannie, et rétablit l'ancienne constitution (403).

La longue guerre du Péloponèse était terminée. C'est alors qu'eut lieu, en Asie, la révolte de Cyrus le Jeune, et la retraite des *Dix Mille*. Agésilas, roi de Sparte, passa lui-même en Asie et y remporta de grands avantages. Il menaçait déjà le trône du roi de Perse, quand une ligue formée par Corinthe, Thèbes, Argos et Athènes le rappela en Grèce. La victoire qu'il

remportera à Coronée (394) lui permit de conclure le traité d'Antalcidas, favorable à Sparte. Les Lacédémoniens, enorgueillis, asservirent les Thébains. Mais Epaminondas les écrasa à la journée de Leuctres (371) : il envahit le Péloponèse et s'avança jusque sous les murs de Lacédémone. Après avoir deux fois assiégé cette ville, il remporta la victoire de Mantinée qui lui coûta la vie (363). Lacédémone, Thèbes et Athènes étaient également épuisées : une paix générale fut conclue. La Grèce était devenue une proie facile pour Philippe et Alexandre.

Les *Helléniques* manquent de plan. On reproche aussi à Xénophon sa partialité pour Sparte. Il passe sous silence les glorieux noms de Pélopidas, d'Epaminondas, d'Alcibiade, etc. Il glisse avec trop de légèreté sur des événements importants, tels que la bataille d'Œgos-Potamos et la paix d'Antalcidas. On trouve cependant dans les *Helléniques* de belles narrations, écrites dans un style coulant et facile. Xénophon n'a pas la profondeur de Thucydide : il met néanmoins en lumière cette grande idée que les dieux punissent toujours l'impiété et l'orgueil des nations.

2° L'Anabase, ou marche vers la haute Asie, contient le récit des expéditions de Cyrus le Jeune et celui de la retraite des *Dix Mille*. — Cyrus, gouverneur de l'Asie-Mineure, s'était révolté contre son frère, Artaxerxès II. Il avait à sa solde treize mille mercenaires Grecs. Cyrus fut vaincu et tué à Cunaxa (401). Les dix mille Grecs qui survivaient à cette défaite, opérèrent leur retraite à travers six cents lieues de pays ennemis, d'abord sous la conduite de Cléarque, et ensuite sous celle de Xénophon lui-même.

L'*Anabase* est le chef-d'œuvre de Xénophon. Le style en est simple, pittoresque, animé, varié comme les situations diverses qu'il dépeint. L'auteur, plein de ses souvenirs, y a retracé toutes ses émotions. On admire son courage héroïque, les ressources qu'il trouve pour faire face à tant de dangers, et en même temps sa modestie et sa piété qui le poussent à rapporter à une Providence divine les inspirations de son propre génie. Cet ouvrage est également précieux par les renseignements historiques, géographiques et stratégiques qu'il renferme.

3° La Cyropédie. — Cet ouvrage est une sorte de roman historique. Xénophon raconte d'abord l'enfance et l'éducation de Cyrus ; il prend de là occasion de parler de l'éducation

des enfants et des jeunes gens de Perse, puis des fonctions et des devoirs des hommes mûrs et des vieillards. Il nous montre ensuite Cyrus en Médie, à la cour d'Astyage, son grand père, là, le jeune prince, se livre à l'équitation, à la chasse, et se prépare ainsi aux fatigues de la guerre. Cyrus prend part à une première expédition contre les Assyriens. Il revient en Perse, prépare des troupes et retourne en Assyrie où il est vainqueur. Une coalition le force de revenir défendre son royaume. Il défait Crésus, roi de Lydie, soumet la Phrygie, la Cappadoce, la Mésopotamie, puis retourne assiéger Babylone et s'en empare. De retour en Perse, il règle l'administration de ses Etats.

Xénophon a voulu montrer, réalisé dans Cyrus, l'idéal d'un prince accompli. Certains faits qu'il raconte sont historiques, comme la défaite de Crésus, la prise de Babylone, les victoires de Cyrus en Asie ; mais les fictions tiennent dans son ouvrage autant de place que la vérité. Hérodote, par exemple, raconte que Cyrus fut exposé dans son enfance, et recueilli par un berger ; plus tard, il détrôna Astyage, et il mourut dans une expédition contre les Massagètes. Selon Xénophon, au contraire, Cyrus fut élevé paisiblement à la cour de son père et à celle de son grand-père : il succéda à Cyaxare, non par violence, mais par droit de naissance : enfin c'est dans son lit qu'il mourut. Malgré son peu d'autorité historique, la *Cyropédie* intéresse néanmoins par les épisodes, les détails charmants, les leçons utiles qu'elle contient. Xénophon donne à ses contemporains d'excellents principes de politique et de morale. Mais il transforme les barbares en savants et en philosophes. — On a justement comparé la *Cyropédie* au *Télémaque*.

4° L'Agésilas est le panégyrique d'Agésilas, roi de Sparte, que Xénophon présente comme le modèle d'un grand prince et d'un bon général.

II° Ouvrages philosophiques. — 1° Les Entretiens mémorables de Socrate, ou *Mémoires sur Socrate*, renferment l'exposé de la doctrine de ce grand philosophe. Xénophon reproduit les conversations de Socrate soit avec ses disciples, soit avec les sophistes. Les *Entretiens mémorables* sont divisés en quatre livres.— Dans le 1er, Xénophon justifie Socrate de l'accusation de mépriser les dieux et de corrompre la jeunesse. Il le loue de ses vertus privées, de sa piété, de sa

frugalité, de sa tempérance. — Le 2e livre renferme les entretiens de Socrate sur la piété filiale, la concorde entre les frères, l'amitié. Dans le 3e livre, Socrate traite des devoirs de la vie publique, des qualités d'un bon général, etc. — Dans le 4e, il enseigne aux jeunes gens les connaissances et les qualités qu'ils doivent avoir avant de prendre part aux affaires. Le livre se termine par un éloge de Socrate, dans lequel Xénophon montre toute l'injustice de sa condamnation.

2° L'Apologie, ouvrage très court, explique pourquoi Socrate a refusé de se défendre devant ses juges. Xénophon réfute, par les paroles même de Socrate, les calomnies de ses accusateurs.

3° Le Banquet renferme les entretiens de Socrate et de ses disciples pendant qu'ils étaient à table.

4° L'Économique reproduit les entretiens de Socrate avec un laboureur, nommé Ischomacus, sur les vertus d'un bon père de famille, l'organisation d'une maison bien réglée, le choix d'un intendant, la répartition du travail. L'ouvrage se termine par l'éloge de la vie rustique.

5° L'Hiéron est un parallèle entre la vie d'un tyran et celle de l'homme privé. — Hiéron, tyran de Syracuse, s'entretient avec le poète Simonide des différentes conditions humaines. Hiéron trace un triste tableau de la vie qu'il mène, sans pouvoir jouir de ses richesses, ni même des douceurs de l'amitié. Simonide lui conseille de s'appliquer à faire le bonheur de ses sujets.

III° Ouvrages politiques. — 1° Les Revenus de l'Attique sont un des premiers traités d'économie politique que nous possédions. Xénophon examine d'abord les produits du sol ; pour les augmenter, il conseille de multiplier les *Métèques*, ou étrangers résidant dans l'Attique. Pour favoriser la marine, il engage les Athéniens à accorder de plus grands avantages aux marchands.

Dans les deux traités sur le Gouvernement des Athéniens et celui des Lacédémoniens, Xénophon s'efforce de montrer la supériorité de celui de Sparte sur celui d'Athènes.

IV° Ouvrages didactiques. — 1° Dans son traité sur l'Équitation, Xénophon apprend à l'acheteur à bien juger un cheval : il parle ensuite de l'art de l'élever, de le dresser, de le soigner. Il donne enfin des principes d'équitation.

2° Dans le « COMMANDANT DE CAVALERIE » Xénophon applique aux manœuvres militaires les principes de l'équitation et les exercices du manège. Il traite de l'ordonnance des escadrons, des différentes évolutions, des marches en temps de guerre, des moyens de tromper l'ennemi.

3° Dans le TRAITÉ SUR LA CHASSE, Xénophon commence par faire l'histoire de la chasse et des chasseurs fameux : il invite les jeunes gens à cet exercice propre à les former à la guerre. Il parle des différentes espèces de filets et des chiens de chasse. Il décrit la chasse aux lièvres, aux cerfs, aux sangliers ; donne quelques conseils sur celle des lions, des léopards ; et termine par une critique de la mauvaise éducation donnée par les sophistes aux jeunes Athéniens.

Jugement sur Xénophon. — Xénophon fut à la fois philosophe, homme politique, soldat et historien. Comme philosophe, il reproduisit les doctrines de Socrate dont il se montra toujours le disciple fidèle. En politique, il fut partial et se déclara en faveur de Sparte contre Athènes, dont il n'aimait pas la démocratie. Ses ouvrages historiques forment son plus beau titre de gloire. Il est loin cependant d'avoir la profondeur de Thucydide. Mais comme écrivain, Xénophon possède vraiment le génie attique, ce génie exquis que l'on a défini : « la perfection dans la mesure. » Les Anciens ont vanté la douceur et l'élégance de son style. « Quelles louanges, dit Quintilien, ne mérite pas cette douceur charmante de Xénophon, si simple, si éloignée de toute affectation, et que nul ne pourra jamais atteindre ! Vous diriez que les Grâces elles-mêmes ont composé son langage, et l'on pourrait lui appliquer ce que l'on dit de Périclès : « que la déesse de la Persuasion résidait sur ses lèvres. » « Son style est plus doux que le miel, dit aussi Cicéron ; les Muses semblent avoir parlé par sa bouche. » Les écrits de Xénophon appartiennent au genre tempéré ; la douceur de son style l'a fait surnommer *l'Abeille Attique*.

Plusieurs autres historiens parurent au IVe et au Ve siècle. On cite **Ctésias** de Cnide, **Philiste** de Syracuse, **Ephore** de Cumes ; le plus célèbre de tous est **Théopompe**. Il ne reste de leurs ouvrages que quelques citations.

CHAPITRE II

Des Sophistes & des Philosophes

§ 1er. — Des Sophistes.

On ne se rendrait pas compte du mouvement intellectuel en Grèce pendant le siècle de Périclès, si l'on ne connaissait pas le rôle des *Sophistes* et des *Philosophes*, des *Rhéteurs* et des *Orateurs*.

Les sophistes étaient à la fois rhéteurs et philosophes : ils appliquaient à la philosophie les principes de la rhétorique, et s'exerçaient principalement à la dialectique. « Ils cherchaient avant tout, dit Cicéron, à briller par une vaine ostentation de science et à s'enrichir. » Ils prétendaient tout savoir, tout enseigner, tout démontrer. Ils affectaient de parler sur toute sorte de sujets et de soutenir, au gré des auditeurs, le pour et le contre, le oui et le non sur le même point. Par leurs raisonnements captieux, leur élocution facile et brillante, ils éblouirent la multitude et séduisirent la jeunesse. Leurs enseignements furent pernicieux. Aussi furent-ils combattus par Aristophane, Xénophon et tous les hommes honnêtes. Socrate les accabla des traits de son impitoyable ironie, Platon leur fit une guerre acharnée. « Le sophiste, dit Platon, est un chasseur qui attire les jeunes gens pour leur extorquer de l'argent. » — « Que personne de mes parents et de mes amis, ajoute-t-il, ne soit jamais assez insensé pour aller se gâter auprès de ces gens-là : ils sont manifestement la peste et le fléau de tous ceux qui les fréquentent. »

Les sophistes rendirent cependant quelques services : ils développèrent l'art de la logique et contribuèrent au progrès de l'éloquence, dont ils fixèrent la théorie en créant la rhétorique. Les plus célèbres furent : *Gorgias de Léontium*, *Thrasymaque de Chalcédoine*, *Protagoras d'Abdère*, *Prodicus de Céos*, *Hippias d'Hélis*.

§ 2. — **Des Philosophes** (1).

1° Socrate.

Socrate n'a point laissé d'écrits : mais son influence fut trop grande pour que nous le passions sous silence. Il fit une guerre acharnée aux sophistes, avec lesquels Aristophane le confond à tort. Il borna la philosophie à l'étude de l'âme et à celle de la morale. Il n'eut point un enseignement suivi ; il philosophait partout où il se trouvait, sous les portiques des temples, sur les places publiques aussi bien que dans les maisons des particuliers. Sa méthode consistait à poser une série de questions, qui avaient pour but d'amener ceux qu'il interrogeait à découvrir eux-mêmes la vérité. Il donnait ainsi ses leçons sous la forme d'un dialogue, ou plutôt d'une conversation familière, vive, piquante, souvent ironique, tirant ses comparaisons des objets les plus communs. Xénophon et Platon nous ont conservé plusieurs dialogues *socratiques* (les *Entretiens mémorables*, le *Banquet*, l'*Economique*, le *Criton*, etc.)

Socrate naquit à Athènes en 470. Il était fils d'un sculpteur nommé Sophronisque, dont il suivit d'abord la profession. Il se livra tout entier à l'étude de la philosophie. La liberté de son langage et la hardiesse avec laquelle il signalait tous les abus, lui tirent des ennemis. Ils l'accusèrent de corrompre la jeunesse et de mépriser les dieux. Socrate refusa de se justifier, et fut condamné à boire la ciguë (399).

2° Platon (430-437).

Aristoclès, surnommé **Platon** à cause de ses larges épaules, naquit à Athènes en 430. Ariston, son père, descendait de Codrus, et Périctione, sa mère, de Solon. Il s'appliqua dans sa jeunesse à la musique, à la peinture et à la poésie. Mais ayant entendu Socrate vers l'âge de vingt-sept ans, il se fit son disciple et brûla les tragédies qu'il avait composées. Il se livra dès lors entièrement à l'étude de la philosophie. Il fut assidu aux leçons de Socrate. Mais après la mort de ce

(1) Notre but n'étant point de faire l'histoire de la philosophie, nous ne parlerons que des principaux philosophes, et nous nous placerons uniquement au point de vue littéraire en étudiant leurs œuvres.

philosophe, il entreprit de lointains voyages, en Egypte, probablement en Asie, dans la Grande-Grèce, en Sicile. Denys l'Ancien le retint à sa cour ; mais le philosophe déplut bientôt au tyran qui, dit-on, le fit vendre comme esclave. De retour à Athènes, Platon ouvrit dans les jardins d'Académus une école célèbre, qui prit le nom d'*Académie*. Son éloquence et son génie lui attirèrent de nombreux disciples. Il ne quitta l'Académie que pour faire un ou deux voyages en Sicile, où l'attirait son amitié pour Dion, gendre de Denys l'Ancien. Il mourut en 347.

Œuvres. — Platon a composé trente-cinq dialogues que l'on divise en trois classes :

1° Les dialogues socratiques, qui reproduisent plus particulièrement les doctrines de Socrate : *le Phèdre, le Criton, le premier Alcibiade, l'Apologie de Socrate*, etc. ;

2° Les dialogues polémiques, dirigés contre les sophistes : *le Sophiste, le Gorgias, le Protagoras, le Parménide, le Théétète* ;

3° Les dialogues dogmatiques, qui contiennent plus spécialement l'exposé de ses propres doctrines : *le Phédon, le Banquet, la République, les Lois, le Timée*, etc.

Nous ne donnerons l'analyse que des dialogues que l'on étudie dans les classes de littérature.

1° Apologie de Socrate. — Anytus, le poète Mélitus et l'orateur Lycon accusèrent Socrate de vouloir pénétrer les secrets de la nature, de corrompre les jeunes gens, de ne pas reconnaître les dieux de l'Etat et d'introduire de nouvelles divinités. Socrate fit lui-même son apologie, divisée en trois parties. — Dans la première, il réfute les accusations portées contre lui. Il ajoute : si vous me renvoyiez absous à condition de ne plus m'occuper de philosophie, je vous dirais : « Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai à Dieu plutôt qu'à vous. Aussi longtemps que je respirerai, je ne cesserai de m'appliquer à la philosophie et de vous donner mes conseils... Je m'agite en tous sens pour vous persuader, jeunes ou vieux, que ce ne sont point les soins du corps et l'acquisition des richesses qui doivent surtout vous occuper, mais ceux de l'âme et de son perfectionnement. Je ne cesse de vous répéter que les richesses ne donnent pas la vertu. Telles sont les maximes par lesquelles je corromps la jeunesse ; elles sont certes bien pernicieuses ! »

Dans la seconde partie, Socrate, déclaré coupable par les

juges, discute la peine qu'on doit lui infliger. Loin de le punir, les Athéniens devraient le récompenser et le nourrir au Prytanée jusqu'à la fin de sa vie. Si on le condamne à l'exil, il continuera à prêcher la vertu partout où il ira : si on lui impose une amende, elle ne pourra pas excéder une mine, qui est le cinquième de sa fortune.

Les juges, après avoir délibéré une seconde fois, prononcent contre Socrate la peine de mort. — Dans la troisième partie de son *Apologie*, Socrate avertit ses juges que la postérité condamnera leur sentence. Quant à lui, il n'a commis aucune bassesse pour se faire absoudre. Il lui semble d'ailleurs que le dieu qui l'inspira toujours approuve sa conduite. « La voix prophétique du démon qui m'est familier, dit-il, se faisait entendre fréquemment dans le cours de ma vie, et me résistait quand j'allais faire le mal. Mais cette voix divine ne m'a pas arrêté, ni ce matin quand j'allais sortir de la maison, ni à mon arrivée devant ce tribunal, ni tandis que je parlais. A quelle cause dois-je attribuer ce silence ? C'est que, selon toute apparence, ce qui m'arrive est un bien. » Il ne saurait en effet regarder la mort comme un mal : ou la mort enlève tout sentiment, et alors elle est la fin de tous les maux ; ou elle conduit l'âme dans un autre séjour et donne le souverain bien. Il termine en recommandant ses fils à la sollicitude des Athéniens. « Si vous les voyez, dit-il, préférer les richesses ou tout autre chose à la vertu, reprochez-le leur, comme je vous l'ai reproché moi-même.

2° Le Criton. — Le lendemain du jugement de Socrate, était parti pour Délos le vaisseau qui portait la *Théorie* sacrée ; avant son retour, il n'était pas permis de faire boire la ciguë au prisonnier. Socrate était en prison depuis trente jours, quand un matin, à son réveil, il voit Criton près de sa couche. Criton le conjure de fuir en Thessalie : tout est prêt pour son évasion ; en restant, il compromet ses amis, son honneur, le bonheur de ses enfants. Socrate, après avoir remercié Criton, examine s'il est juste de se soustraire à l'arrêt qui le condamne : fuir, c'est violer la loi. Supposons, dit Socrate, que les Lois, au moment de nous enfuir d'ici, se présentent à nous : Réponds, Socrate, diraient-elles ; que vas-tu faire ? Ce que tu entreprends a-t-il d'autre but que de nous détruire, nous et la République ? Quel sujet de plainte as-tu contre nous ? N'est-ce pas nous qui avons présidé à ta naissance et à ton éducation ? Peux-tu nier que tu sois notre enfant, notre esclave même ? Si nous sommes

injustes à ton égard, te crois-tu le droit de nous rendre le mal pour le mal ? etc. Socrate, continuent-elles, a accepté les lois d'Athènes ; jusque-là, il a été fidèle à les observer ; s'il les viole, même quand elles se montrent sévères envers lui, il condamnera sa vie passée, il se déshonorera lui et ses enfants, il s'exposera aux justes représailles des lois des enfers, sœurs des lois de la terre. » — Criton n'ose plus combattre la noble résolution de Socrate.

Phédon ou de l'Immortalité de l'ame. — Deux jours après son entretien avec Criton, Socrate reçut la visite des *Onze*, magistrats chargés de l'exécution des criminels. Comme il devait mourir le soir, au coucher du soleil, on lui enleva ses fers, et on lui permit de recevoir ses amis et ses proches.

Phédon raconte à Echécrate le dernier entretien de Socrate avec ses amis : Criton, Cébès, Simmias, Apollodore, Phédon lui-même, et plusieurs autres. Platon, malade, était absent. Après le départ de Xantippe, épouse du condamné, la discussion s'engage entre le maître et ses disciples. Doit-on désirer la mort ? Est-il permis de se la donner à soi-même ? Socrate condamne le suicide comme une lâcheté ; mais il prouve que loin de craindre la mort, le philosophe doit la désirer : la mort délivre l'âme du corps qui est la cause de nos erreurs et de nos maux. — Cébès lui demande sur quelles raisons il s'appuie pour croire que l'âme ne meurt pas avec le corps. Socrate prouve l'immortalité de l'âme par sa préexistence et la réminiscence des idées, par son immatérialité et son indissolubilité. Après avoir répondu à quelques objections de Simmias et de Cébès, Socrate conclut que puisque l'âme est immortelle, il faut travailler à la rendre vertueuse. Socrate admet l'éternité des peines et des récompenses pour les plus criminels ou les plus vertueux. Les autres, après une période d'expiation, renaissent à la vie : leurs âmes transmigrent dans le corps des animaux dont ils se sont le plus rapprochés pendant leur précédente existence. Socrate termine par la description de la Terre et des Enfers. Il prend ensuite un bain, reçoit ses enfants, boit la ciguë avec calme, et meurt en recommandant d'offrir à Esculape un coq en action de grâces.

La méditation de l'*Apologie de Socrate*, du *Criton* et surtout du *Phédon*, a inspiré à Lamartine son beau poème sur la *mort de Socrate*. Voici quelques passages tirés du *Phédon* :

« Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure.
Amis, n'en croyez rien ; l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux !
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui, près du tombeau, venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi : je meurs, je puis chanter ! »

. . . .

« Qu'est-ce donc que mourir ? Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger !
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer !
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne
Et par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux ;
Et buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas, il commence de vivre ! »

Jugement sur Platon. — 1° *Perfection de ses dialogues.* — Platon est un des plus grands génies qui aient éclairé l'humanité. Ecrivain et philosophe, il nous étonne autant par la grandeur de ses conceptions et la beauté de ses idées, que par le langage sublime dont il s'est servi pour les exprimer. Les siècles tour à tour l'ont nommé le divin Platon.

Dans tous ses écrits, Platon a employé la forme du dialogue. Chacun de ses dialogues, bien loin d'être une conversation abstraite entre des personnages imaginaires, est un véritable drame conduit avec un art merveilleux. Le cadre en est parfaitement dessiné : ils ont tous une exposition, un nœud, un dénoûment. Les personnages sont vivants. Autour de Socrate, le principal interlocuteur, Platon groupe des hommes connus de la Grèce et d'Athènes : Parménide, Zénon, Gorgias, Protagoras, Aristophane, Miltiade, Alcibiade, etc. Chacun d'eux parle selon sa doctrine et son caractère ; aussi règne-t-il une

très grande variété de tons dans ces admirables dialogues. Platon se montre tantôt gai et plaisant, fin et subtil : tantôt dialecticien serré ou orateur éloquent : souvent aussi, inspiré par son génie, il prend son vol vers les cieux, et mêle aux discussions les plus arides des pages de la plus sublime poésie. Qu'il nous suffise de citer quelques-uns de ses plus beaux mythes : le discours de Diotime de Mantinée dans le *Banquet*, la prosopopée de Lois dans le *Criton*, l'allégorie de la caverne et le portrait du juste dans la *République*. « En face de l'injuste, dit-il, plaçons le juste, homme simple et généreux, qui veut être vertueux, non le paraître. Dépouillons-le de tout, excepté de la justice. Que toute sa vie il soit réputé injuste, quelque juste qu'il soit. Ce juste sera fouetté, mis à la torture, chargé de fers : après avoir souffert tous les maux, il sera mis en croix. » — « Ne semble-t-il pas, dit Bossuet, que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit du plus sage des philosophes, que pour la rendre effective dans la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre ? »

2° *Style de Platon.* — Platon est le plus grand des prosateurs grecs : il connait toutes les ressources du style : le rythme, l'harmonie, le nombre, la période, l'emploi de toutes les figures de la rhétorique. En se servant de la plus belle langue de l'univers, dit Thomas, Platon ajouta encore à sa beauté. Il semble qu'il ait contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que par une méditation profonde il l'ait transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle répand la vie et une grâce sublime sur les sons qui représentent ses idées... Son expression est grande et calme : son élévation parait tranquille comme celle des cieux.

3° Aristote (384-322).

Aristote naquit à Stagire dans la Chalcidique, en 384. Son père, Nicomaque, était médecin du roi Amyntas II, père de Philippe de Macédoine. Il fut orphelin dès son bas âge. A dix-sept ans, il vint à Athènes où il suivit les leçons de Platon et d'Isocrate. Après la mort de Platon, il se rendit près d'Hermias, tyran d'Atarné, dont il épousa la sœur ou la nièce. Hermias fut assassiné trois ans plus tard, et Aristote se réfu-

gia à Lesbos, où il se trouvait quand Philippe de Macédoine l'appela à sa cour pour lui confier l'éducation d'Alexandre. Quand son royal élève fut monté sur le trône, Aristote vint se fixer à Athènes, et ouvrit son école dans le Lycée. Comme ce philosophe avait l'habitude d'enseigner en marchant, on donna à Aristote et à ses disciples le nom de *péripatéticiens*. Après la mort d'Alexandre, Aristote resté favorable à la Macédoine, fut accusé d'impiété, et dut s'enfuir à Chalcis, en Eubée. Il y mourut en 322, à l'âge de soixante-deux ans.

Œuvres. — Les ouvrages d'Aristote comprennent :

1° La Physique. — 2° La Métaphysique, dans laquelle il traite de ce qu'il appelle la *philosophie première* : il passe en revue les opinions des philosophes sur les premiers principes de toutes choses, et s'élève à la notion d'un Dieu suprême ;

3° La Logique ou Organon, dans laquelle il formule les règles du raisonnement qui ont été suivies par la scolastique ;

4° La Psychologie ou étude de l'âme ;

5° La Morale, renfermant l'*Ethique à Eudème*, *la Morale à Nicomaque*, *l'Economie*, *la Politique* ;

6° Les ouvrages de littérature : La Rhétorique a Théodecte, la Rhétorique a Alexandre, la Poétique ;

7° L'Histoire des animaux.

L'enseignement d'Aristote se divisait en *Esotérique* et en *Exotérique*. L'*Esotérique ou Acroatique*, plus scientifique, était réservé aux disciples et avait besoin, pour être compris, des explications données par le maître. — L'*Exotérique*, destiné au public, était revêtu de tous les ornements du style. Les ouvrages appartenant à ce dernier genre sont perdus : il ne nous reste que les traités Esotériques.

Analyse de la Poétique. — La *Poétique* ne paraît être qu'un fragment d'un ouvrage plus considérable.

1° De la poésie en général. — 1° *Nature de la poésie*. — La poésie consiste dans l'imitation. Il y a différentes sortes de poésies selon les *moyens* d'imitation, *les objets* imités, la *manière* de les imiter.

2° *Origine de la poésie*. — La poésie a dû son origine au double instinct d'imitation et d'harmonie naturel à l'homme.

3° *Division de la poésie*. — La poésie se divisa primitivement en genre *héroïque* et en genre *ïambique* ou *satirique*.

Homère a créé ces deux genres en donnant l'*Iliade*, l'*Odyssée* et le *Margitès*. « Le *Margitès* est à la comédie ce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont à la tragédie. »

II° Poésie dramatique. — 1° *Origine de la Tragédie et de la Comédie* : « La tragédie et la comédie sont nées primitivement de l'improvisation, puisque l'une remonte aux chanteurs de Dithyrambes, l'autre aux chanteurs de ces hymnes phalliques dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nous dans plusieurs villes. La tragédie se développa peu à peu. Eschyle, le premier, introduisit deux acteurs au lieu d'un, amoindrit le rôle du chœur et créa celui du protagoniste ou acteur principal. Sophocle ajouta un troisième acteur et décora la scène de peintures. »

« La comédie est l'imitation du mauvais, mais non du mauvais quel qu'il soit, puisque le ridicule n'en est qu'une partie. » « Dans le principe, la comédie attira peu l'attention. Ce ne fut qu'assez tard que l'archonte donna un chœur aux poètes comiques. On ignore qui introduisit les masques et le prologue ; qui augmenta le nombre des acteurs : mais on sait qu'Epicharme et Phormis introduisirent la fable comique. Cette partie est donc d'origine sicilienne ; à Athènes, Cratès fut le premier qui renonça à la satire personnelle pour traiter des fables et des sujets généraux. »

2° *Tragédie : Sa définition et ses éléments.* — « La tragédie est l'imitation d'une action sérieuse, complète, ayant une certaine étendue, sous forme de drame et non de récit, et arrivant, en excitant la pitié et la terreur, à purifier (*purger*) en nous ces deux sentiments. » Il y a dans toute tragédie six éléments : la *fable*, les *mœurs*, les *pensées*, le *style*, le *spectacle* et la *mélopée* ou musique. — La *fable* ou action est l'élément le plus important. » « L'action doit être complète et entière, c'est-à-dire avoir un commencement, un milieu, une fin. — La bonne dimension est celle qui comprendra tous les événements naturels ou nécessaires qui font passer les personnages du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur. » — « La meilleure action, quant à l'étendue, est la plus longue, pourvu qu'on en puisse toujours saisir l'ensemble. » — La tragédie s'efforce le plus possible de se renfermer dans une révolution du soleil, ou du moins de dépasser peu ces limites. » — « La *fable* doit être *une*, non par l'unité du héros, mais par l'unité d'action qui doit être complète, de telle sorte qu'on

ne peut en retrancher une partie sans altérer l'ensemble. — « L'action est *simple*, quand elle atteint son dénoûment sans péripétie ni reconnaissance ; *implexe*, quand elle l'atteint par reconnaissance ou péripétie. »

Parties du drame. — Les éléments communs à toute tragédie sont : le *Prologue*, c'est-à-dire la partie qui précède l'entrée du chœur ; l'*Episode*, c'est-à-dire tout ce que renferme l'intervalle de deux chœurs ; l'*Exode*, c'est-à-dire toute la partie après laquelle il n'y a pas de chœur ; l'*Entrée du chœur* ou premier chant du chœur complet : la *Station* ou partie du chœur qui ne renferme ni anapeste ni trochée. Quelques tragédies ont le *Commos*, ou chant commun au chœur et aux acteurs.

Passions dramatiques. — « Pour exciter la terreur et la pitié, il ne faut pas faire passer les hommes honnêtes du bonheur au malheur : ce serait immoral. Il ne faut pas non plus qu'un homme très méchant tombe du bonheur dans le malheur ; on exciterait par là à son égard des sentiments d'humanité. » — « Il faut que le personnage, choisi parmi les heureux et les illustres, ne soit ni trop vertueux, ni trop juste, et qu'il devienne malheureux, non à cause d'un crime et d'une méchanceté noire, mais à cause de quelque faute. » — « On ne doit point faire un reproche à Euripide de ce que beaucoup de ses tragédies aboutissent au malheur. » — « Euripide, s'il pèche par la conduite de ses drames, paraît du moins le plus tragique des poètes. » — « La terreur et la pitié peuvent naître du spectacle ; mais il vaut mieux qu'elles viennent de l'action. »

Qualités des mœurs. — Les *mœurs* doivent être bonnes, convenables, ressemblantes et égales. Le poète dramatique doit, tout en reproduisant fidèlement les traits de chaque figure, les embellir comme font les peintres.

Dénoûment. — « Le dénoûment du drame doit venir de l'action même et non par une machine. La reconnaissance se fait ou par des signes, ou par l'art du poète, ou par le souvenir, ou par le raisonnement. »

Chœur. — « Il faut considérer le chœur comme un acteur qui fait partie du tout, et qui a aussi son rôle : ainsi l'a entendu Sophocle, mais non Euripide. »

Après avoir parlé de l'élocution, Aristote passe à l'épopée qu'il compare à la tragédie. Il dit du merveilleux : Il faut mettre

du merveilleux dans les tragédies ; dans les épopées, on peut mettre jusqu'à l'incroyable. »

On a beaucoup discuté sur la poétique d'Aristote. Elle a exercé une grande influence sur notre théâtre : Corneille s'appuyait sur les théories d'Aristote. Souvent même on a rendu ses règles plus étroites qu'elles ne le sont, particulièrement celle des trois unités.

Jugement sur Aristote.— Aristote peut être justement appelé le *père de la science*. Son vaste génie a embrassé toutes les branches des connaissances humaines, et il les a ramenées à des formules scientifiques nettes et précises. Deux caractères distinguent sa méthode : la critique et l'expérience. Il ne se préoccupe que d'arriver à la science ; il la montre nue, abstraite, dépouillée de tout ornement.

Dans les ouvrages qui nous restent de lui, Aristote semble ne s'être jamais préoccupé de la forme. Son style concis, précis et exact, sans image, sans ornement, paraît sec et maigre. Aristote s'applique à donner des définitions exactes : quand un terme lui manque, il l'invente ; une fois qu'il a défini un mot, il l'emploie toujours dans le même sens. Il a beaucoup contribué à donner à la langue grecque l'exactitude et la précision : de poétique, il l'a rendue scientifique.

Aristote n'a pas toujours écrit dans ce genre de style. Les Anciens vantent la beauté de ses dialogues et même de ses poésies. Cicéron admirait la finesse, la douceur, le poli du langage, les ornements et l'abondante variété du style d'Aristote. « Je ne sais, dit Quintilien, si Aristote est plus distingué ou par la profondeur de la science, ou par le nombre de ses écrits, ou par la douceur de son style, ou par la pénétration de son esprit inventif, ou par la variété de ses ouvrages. »

Les doctrines péripatéticiennes furent en grande faveur pendant tout le Moyen-Age : on ne jurait que par l'autorité d'Aristote. Trop décrié à l'époque de la Renaissance par la réaction platonicienne et ensuite par le cartésianisme, ce grand génie reprend de nos jours la place glorieuse qu'il mérite dans l'histoire de la philosophie et des sciences naturelles.

4° Théophraste (372-271)

Le véritable nom de Théophraste était celui de Thyrtame : Aristote le surnomma Théophraste (le divin parleur) à cause du charme de son élocution. Il naquit à Erèse dans l'île de

Lesbos, vers 372. Il fut successivement disciple de Platon et d'Aristote; il succéda à ce dernier dans la direction du *Lycée.* Sa science, son élocution claire et facile lui attiraient de nombreux auditeurs. Selon Diogène Laërce, deux mille disciples suivaient ses leçons. Il continua l'enseignement d'Aristote dont il commenta les ouvrages. Il mourut fort âgé, vers 271.

Œuvres. — Théophraste composa de nombreux ouvrages. Mais il ne nous reste de lui que deux traités sur les plantes, quelques fragments touchant les sciences naturelles et ses *Caractères.*

Caractères de Théophraste. — Les *Caractères* sont des extraits d'un grand ouvrage perdu, d'une poétique ou d'un traité de morale. Selon d'autres, les *Caractères* sont des portraits à l'usage des orateurs ou des poètes comiques. Ils renferment trente chapitres, très courts et souvent interpolés. Voici les titres de quelques-uns de ces chapitres : *De la Dissimulation, de la Flatterie, du Grand Parleur, de l'Air empressé, de la Superstition, de la sotte Vanité, de l'Avarice, etc.*

Théophraste commence par définir le caractère qu'il veut peindre; il en dessine ensuite les principaux traits. « Les *Caractères*, dit M. Egger, attestent une observation fine et malicieuse du cœur humain. » Ce qui en fait la valeur, c'est la justesse des observations qui s'y trouvent. On constate, en les lisant, que les hommes peints par Théophraste sont les mêmes que ceux avec qui nous vivons. « Ils sont encore, dit La Bruyère, tels qu'ils étaient alors, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleurs, superstitieux. » — Théophraste n'est ni aussi exact, ni aussi précis qu'Aristote : il décrit bien, il définit mal. Le style des *Caractères* est sec et la forme peu variée.

La Bruyère a traduit les *Caractères de Théophraste* sur un texte incomplet, et sans se soucier assez de l'exactitude. Il fit suivre sa traduction des *Caractères* ou des *Mœurs* de ce siècle, ouvrage bien supérieur à celui du moraliste grec.

Dans la seconde moitié du IVe siècle, plusieurs autres philosophes fondèrent des écoles destinées à une grande célébrité, et dont nous n'avons point à nous occuper. Ce furent : **Epicure** (341-270), chef de l'école *épicurienne* : **Zénon** (362-304), fondateur de l'école *stoïcienne* : **Pyrrhon**, qui enseigna le *scepticisme.*

CHAPITRE III

De l'Eloquence

Il y eut des orateurs à Athènes avant que les rhéteurs vinssent y enseigner l'éloquence. Solon, Pisistrate, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, ne durent qu'à la puissance de leur parole l'influence qu'ils exercèrent sur le peuple. Les rhéteurs contribuèrent cependant au développement de l'art oratoire. Presque tous les orateurs de ce siècle furent à la fois les disciples des rhéteurs qui leur apprenaient l'art de bien dire, et des philosophes qui leur enseignaient l'art de bien penser. L'éloquence d'école toutefois était trop souvent vide d'idées et chargée d'ornements. Elle consistait dans l'arrangement des mots et l'enchainement des périodes plus que dans la force des pensées; elle recourait aux artifices de la rhétorique pour plaire et persuader, et s'efforçait par là de remplacer les élans de la véritable éloquence. Les vrais orateurs furent ceux de la tribune.

L'éloquence athénienne avait deux occasions principales de se produire : le Barreau et les assemblées publiques. Après avoir parlé de Périclès, dont le grand nom domine ce siècle, nous traiterons successivement de l'éloquence judiciaire et de l'éloquence de la tribune ; nous ajouterons quelques mots sur les oraisons funèbres.

Périclès (494-429)

Périclès naquit à Athènes vers 494. Fils de Xanthippe qui commandait la flotte à Mycale, il appartenait par sa naissance et sa fierté au parti aristocratique. Il devint cependant le chef du parti populaire ; il conserva pendant près de quarante ans le glorieux ascendant que son éloquence lui avait acquis. Durant sa longue carrière politique, il n'eut qu'un but : établir sur la Grèce entière la suprématie d'Athènes, et entourer cette cité de tout l'éclat des lettres et des arts. Il fut aidé dans son œuvre par un grand nombre d'hommes de génie, dont la gloire rejaillit sur lui, et fit donner à cette époque le nom de *Siècle de Périclès*. Ce grand homme mourut en 429, victime de la peste qui désolait Athènes.

Nous ne possédons point les discours de Périclès. Thucydide

cependant nous a conservé la substance de trois harangues qu'il prononça. La seconde est particulièrement remarquable : elle renferme l'éloge funèbre des soldats Athéniens morts pendant la première année de la guerre du Péloponèse.

L'éloquence de Périclès brillait par la grandeur des pensées, l'éclat des images, la vigueur des expressions : elle était encore relevée par la tenue pleine de majesté de l'orateur. Périclès, fort de ses raisons, dédaignait les artifices oratoires : il ne recourait point à l'action pour émouvoir et persuader. Eupolis cependant a dit de lui : « La persuasion réside sur ses lèvres ; c'est le seul de nos orateurs qui imprime un aiguillon dans le cœur de ceux qui l'écoutent. » La véhémence de ses discours l'avait fait surnommer l'*Olympien*. « Ses paroles, dit Aristophane, sont des tonnerres et des foudres dont la Grèce est ébranlée. »

§ 1er. — Eloquence judiciaire et rhétorique

Les Anciens comptaient dix orateurs attiques. C'étaient Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Lycurgue, Hypéride, Dinarque et Démosthène. Parmi eux, les uns cultivèrent l'éloquence judiciaire ; les autres, l'éloquence politique.

A Athènes, tous les citoyens pouvaient être appelés à rendre la justice ; la seule condition d'éligibilité était d'avoir atteint l'âge de trente ans. Les juges étaient renouvelés chaque année par les tribus. D'après Aristophane, le nombre total des juges pouvait s'élever jusqu'à six mille : c'était presque le tiers des citoyens. Ils étaient répartis dans les divers tribunaux par la voie du sort. Outre l'Aréopage, il y avait dix tribunaux. Les trois principaux étaient *l'Aréopage*, *le tribunal des Ephètes* et celui des *Héliastes*.

1° L'Aréopage, composé des archontes sortis de charge, était le tribunal suprême. Les membres de *l'Aréopage* jugeaient les causes capitales, surveillaient les mœurs, les magistrats, et pouvaient même casser les jugements du peuple. Ce tribunal, à l'origine, n'admettait point d'avocats : chacun y plaidait sa propre cause. Plus tard les avocats purent y plaider ; mais on leur interdit les exordes, les péroraisons, tous les mouvements pathétiques, bien plus propres à séduire les juges qu'à les éclairer.

2° Le Tribunal des Ephètes était composé de cinquante et

un membres, âgés de cinquante ans, et pris dans les dix tribus. On pouvait en appeler à eux des sentences de l'archonte-roi et de celles des juges inférieurs.

3° Le Tribunal des Héliastes était ainsi nommé parce qu'il tenait ses séances dans la place Héliée, en plein air. Le nombre de ses membres variait de 200 à 500. Il était parfois composé de 1,000 ou de 1,500 juges, lorsque, dans les causes importantes, on réunissait deux ou trois tribunaux. Comme la plupart de ces juges, gens du peuple et assez semblables à nos jurés, étaient peu instruits, les orateurs étaient chargés de les éclairer. Mais, d'un autre côté, comme il n'y avait point à Athènes d'avocats de profession, on recourait aux rhéteurs.

Les rhéteurs remplissaient la double fonction de professeurs de rhétorique et d'avocats. Comme professeurs, ils vivaient au milieu de leurs disciples, composaient des traités et des discours d'école ; comme avocats, ils rédigeaient des consultations écrites ou défendaient les accusés devant les tribunaux.

Les plus célèbres parmi les orateurs du barreau furent : **Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée.**

1° Antiphon (479-411).

Antiphon, né à Rhamnonte, en Attique, fut l'ami de Socrate et de Thucydide. Il fut un des chefs du parti aristocratique, et exerça plusieurs commandements militaires pendant la guerre du Péloponèse. Les Athéniens l'accusèrent de trahison et le condamnèrent à mort, pour avoir tenté de conclure la paix avec Lacédémone. Antiphon fut à la fois orateur politique et orateur judiciaire. Il avait fait inscrire au-dessus de sa porte : « Ici l'on console les malheureux. »

Il reste quinze discours attribués à Antiphon. Trois se rapportent à des causes réelles ; les autres semblent n'être que des exercices de rhétorique. Ils ont tous les défauts de l'école de Gorgias : les antithèses, les désinences symétriques, les arrangements de mots recherchés par les sophistes. Ces discours ne répondent guère au portrait que Thucydide nous a tracé de cet orateur. « Antiphon, dit-il, ne le cédait en vertu à aucun Athénien de son temps ; il excellait à penser et à exprimer ses pensées. Pour ceux qui étaient en procès, soit devant les tribunaux, soit devant le peuple, l'appui d'Antiphon seul valait mieux que tous les conseils. »

2° Andocide (468 – ?)

Andocide naquit à Athènes, en 468. Il fut chargé avec Glaucon

du commandement de la flotte qui devait secourir Corcyre : il remplit plusieurs autres missions politiques. Sa conduite méprisable le fit accuser, avec Alcibiade, d'avoir profané les mystères : il s'exila. Rentré à Athènes, il fut de nouveau contraint de s'expatrier : il mourut en exil, on ignore en quelle année.

Il nous reste d'Andocide quatre discours ; le plus remarquable est le *Discours sur les Mystères*. « Son style, dit Plutarque, est généralement simple, clair, dégagé des ornements de la rhétorique. » Andocide brille surtout par sa clarté d'exposition.

3° Lysias (459-380).

Lysias dont le père était Syracusain, naquit à Athènes en 459. Vers l'âge de quinze ans, il alla se fixer à Thurium : mais après le désastre de Syracuse, il revint à Athènes et y enseigna la rhétorique. Persécuté par les *Trente*, il s'enfuit à Mégare. Il revint avec Thrasybule ; mais privé du droit de citoyen, il ne put aborder la tribune.

Lysias avait composé 233 discours ; il ne nous en reste que 33 et quelques fragments. Il ne plaida lui-même qu'une fois au tribunal ; les clients dont il défendait la cause lisaient ses discours aux juges.

L'éloquence de Lysias était dépourvue de mouvement et de passion ; mais elle était remarquable par la pureté de la diction : Lysias est un modèle d'atticisme. « Ceux qui prennent Lysias pour modèle, dit Cicéron, marchent sur les traces d'un orateur judiciaire, non pas, certes, bien ample ni bien majestueux, mais néanmoins fin, délicat et assez solide pour se soutenir dans les causes du barreau. » Cicéron dit ailleurs : « On oserait presque le nommer un orateur parfait. » — « Si c'était assez, dit aussi Quintilien, d'expliquer des faits, il ne faudrait chercher rien de plus parfait que Lysias : car il n'y a chez lui rien d'inutile, rien de superflu. Cependant il ressemble plus à une claire fontaine qu'à un grand fleuve. »

4° Isocrate (436-338).

Isocrate naquit à Athènes en 436. Il fut disciple de Gorgias, de Prodicus, puis de Socrate. La faiblesse de sa voix et sa timidité naturelle l'empêchèrent de paraître à la tribune. Il ouvrit une école de rhétorique et eut de nombreux disciples. Comme on confondait alors la rhétorique et l'éloquence, Isocrate était regardé comme le plus grand orateur de son

temps. Ses leçons se payaient jusqu'à mille drachmes. Il recevait en outre de riches présents de ceux pour qui il composait des discours. Il ramassa ainsi une fortune considérable. On dit cependant qu'après la bataille de Chéronée, il se laissa mourir de faim, honteux qu'il était d'avoir d'abord donné sa confiance à Philippe de Macédoine. Les plus grands orateurs de la Grèce, Isée, Hypéride, Lycurgue, Démosthène, s'étaient formés à son école.

Il reste 21 discours d'Isocrate. Les principaux sont : le *Panégyrique d'Athènes*, qui lui coûta quinze années de travail ; l'*Aréopagitique*, dans lequel il demande que l'on revienne à la constitution de Solon, et fait un parallèle entre l'ancien et le nouveau gouvernement ; le *Discours sur la Paix*; le *Discours à Philippe* ; l'*Eloge d'Evagoras* ; l'*Antidosis* ou l'*Echange*. Il suppose dans l'*Antidosis* qu'un certain Lysimaque l'a traduit devant les tribunaux pour n'avoir point armé une trirème, comme il y était obligé par l'état de sa fortune. Isocrate prend de là l'occasion de faire son apologie, d'exposer son genre de vie, ses mœurs, son caractère, ses occupations. – La plupart de ses discours roulent sur des causes fictives, et ne sont que des amplifications d'école.

« Ce genre d'éloquence, dit Cicéron, en parlant de celui d'Isocrate, est doux, agréable, coulant, plein de pensées fines et d'expressions harmonieuses ; il a été exclu du barreau et renvoyé aux académies, comme plus propre aux exercices de pur apparat qu'aux vrais combats.

Isocrate s'est surtout appliqué à la perfection du style. Il composait lentement, il s'étudiait à combiner entre elles les longues et les brèves, à donner à toutes ses périodes le nombre et l'harmonie. Les Grecs et les Latins, qui étaient sensibles à ce genre de beauté, l'ont admiré presque sans réserve. Par ses leçons et ses récits, il exerça une grande influence sur son siècle. A son exemple, les Grecs attachèrent beaucoup d'importance à l'arrangement des mots et à l'harmonie des phrases. Les Modernes, incapables de saisir toutes les délicatesses de la langue, reprochent à Isocrate le vide des pensées et le peu de chaleur des sentiments. Il est languissant et monotone ; il frappe plus l'oreille qu'il ne pénètre le cœur

5° Isée (IVe SIÈCLE).

Isée de Chalcis, après avoir été l'élève de Lysias, devint le disciple et le rival d'Isocrate, il partage aussi avec ce dernier

la gloire d'avoir été le maître de Démosthène. Il enseignait la rhétorique, et composait en même temps des discours pour le barreau ; quand ses clients ne le pouvaient faire, il les prononçait lui-même.

Nous possédons d'Isée onze discours, relatifs pour la plupart à des affaires de succession. Ils nous font connaître la législation d'Athènes en cette matière.

Le style d'Isée ressemble plus à celui de Lysias qu'à celui d'Isocrate. Il expose les faits avec clarté ; son argumentation un peu sèche est serrée et vigoureuse ; il a de la verve et est prompt à la réplique. Démosthène a pu apprendre de lui à fortifier ses arguments en les groupant.

§ 2. — Eloquence politique

Quelque brillants qu'aient été les orateurs dont nous venons de parler, leur éloquence n'égala jamais celle de Démosthène et d'Eschine. Plusieurs causes nuisaient d'ailleurs à l'éloquence judiciaire. Comme nous l'avons dit, il n'y avait point d'avocats attitrés : chacun plaidait sa propre cause ; le rhéteur ou le *logographe* qui avait composé le discours, le prononçait rarement lui-même. Il était en outre interdit de recourir au pathétique et aux grands mouvements oratoires ; on devait se borner à l'exposition des faits. Enfin les rhéteurs, prodiguant à l'excès les ornements de leur art, ne produisaient trop souvent que des œuvres d'une éloquence artificielle.

La place publique où se discutaient librement et à ciel ouvert les plus graves intérêts de la République, était une arène bien plus favorable à la véritable éloquence. Là, chaque jour, s'offraient à l'orateur politique mille occasions de montrer et de perfectionner ses talents. Dans ce temps de trouble où les passions les plus vives étaient surexcitées, deux partis divisaient les Athéniens. Les uns voulaient maintenir la constitution démocratique et sauver la liberté : les autres, partisans de la Monarchie, étaient favorables à Philippe, qui menaçait d'asservir la Grèce. Du côté de Philippe étaient Dinarque, Démade, Phocion, Eschine ; du côté de la liberté, on comptait Lycurgue, Hypéride, Hégésippe, Démosthène.

1° Dinarque (360-280) fut disciple de Théophraste et de Démétrius de Phalère. Ses opinions macédoniennes le firent exiler d'Athènes. Comme il ne jouissait point du droit de cité, il ne pouvait lui-même prononcer ses discours. Son éloquence

était forte mais rude. Il ne reste de lui que trois harangues, dont l'une est dirigée contre Démosthène.

2° **Démade,** orateur sans caractère et sans principes, proposa le décret qui fit condamner Démosthène à mort, et demanda qu'Alexandre fut mis au rang des dieux. Il improvisait ses discours : « On convenait, dit Plutarque dans la *Vie de Démosthène*, que Démade, en s'abandonnant à son naturel, avait une force irrésistible, et que ses discours improvisés surpassaient infiniment les harangues de Démosthène, méditées et écrites avec tant de soin. » — « On demandait à Théophraste ce qu'il pensait de Démosthène : « Il est digne de sa ville, répondit-il. — Et Démade ? — Il est au-dessus de sa ville. »

3° **Phocion** (402-317), général et orateur, fut un partisan modéré de Philippe. Il avait une grande réputation de vertu et d'austérité. Il n'écrivait pas ses discours. Il dédaignait les artifices de la rhétorique ; mais son éloquence avait toute la force d'une logique serrée et redoutable. Quand Démosthène voyait Phocion monter à la tribune pour lui répondre : « Voilà, disait-il, la hache de mes discours qui se lève. »

4° **Lycurgue** (396-323), disciple d'Isocrate et de Platon, fut pendant douze ans intendant des finances d'Athènes. Il équipa les troupes, augmenta la flotte, et fut un des plus redoutables adversaires du parti macédonien. Attentif à rappeler la gloire littéraire d'Athènes, il embellit les théâtres, et fit placer dans celui de Bacchus les statues en bronze d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Les mœurs de Lycurgue étaient sévères. On l'accusait de manquer d'art et d'éloquence ; mais son éloquence ne brillait pas moins par la noblesse du langage que par la vigueur des pensées. Il reste de lui le *Discours contre Léocrate*, riche citoyen traitre à sa patrie.

5° **Hypéride** (395-322) fut également disciple de Platon et d'Isocrate. Ennemi acharné des Macédoniens, il équipa à ses frais deux trirèmes. Il conseilla d'armer les esclaves après la bataille de Chéronée : il demanda qu'une ligue fut formée contre Alexandre ; après la mort de ce prince, il excita des troubles en Macédoine, et fut le principal instigateur de la guerre *Lamiaque*. Antipater lui fit couper la langue avant de le mettre à mort. Selon d'autres récits, Hypéride se coupa lui-même la gorge pour ne pas trahir des secrets d'Etat

On a retrouvé en 1848, dans un tombeau égyptien, un papyrus renfermant trois discours d'Hypéride. L'un de ces discours

est une oraison funèbre en l'honneur de Léosthène et des soldats tués dans la guerre *Lamiaque*. Les Anciens regardaient Hypéride comme le premier des orateurs grecs après Eschine et Démosthène. Ils vantaient l'ordre et l'économie de ses discours, la force de ses raisonnements, la vivacité et la douceur de son style. Mais « son style, remarque Quintilien, est surtout approprié aux petites causes. »

6° **Eschine** (389-314).

Eschine naquit à Cothoce, en Attique, vers 389. S'il faut en croire Démosthène, Atromate, son père, était un esclave devenu maître d'école, et sa mère, une joueuse de tympanon. Mais il se donne lui-même comme issu d'une noble famille, exilée pendant la tyrannie des Trente. Dans sa jeunesse, il fut tour à tour athlète, comédien, soldat, et se vit même décerner par Phocion une couronne sur le champ de bataille de Tamynes. Il devint ensuite secrétaire des orateurs Aristophon et Eubule. Il aborda lui-même la tribune vers l'âge de quarante ans. Il se montra d'abord opposé à Philippe. Il fit partie d'une première ambassade envoyée à ce prince en 347, et ne parut pas s'être laissé séduire par le Macédonien. Mais à la suite d'une nouvelle ambassade, Timarque et Démosthène l'accusèrent hautement de s'être vendu à Philippe. Eschine accusa lui-même Timarque de mauvaises mœurs, et le fit condamner. Démosthène reproduisit son accusation en 342 : Eschine y répondit par son *Discours sur l'Ambassade*, et gagna sa cause. L'année même de la bataille de Chéronée (338), Eschine déposa à son tour un acte d'accusation, repris en 330, contre Ctésiphon qui avait proposé de décerner une couronne d'or à Démosthène. Ce fut l'occasion du *Discours contre Ctésiphon* et du *Discours sur la Couronne*. Mais Eschine, n'ayant pas réuni la cinquième partie des suffrages nécessaires, fut condamné à une amende de mille drachmes (environ 900 francs). Pour ne pas les payer, il s'exila. Plutarque rapporte que, comme il sortait de la ville, Démosthène courut après lui, et lui offrit sa bourse. « Comment ne pas regretter une ville où je laisse de tels ennemis ! » s'écria Eschine. Il se retira à Rhodes où il fonda une école de rhétorique qui demeura longtemps célèbre. On rapporte qu'il lisait un jour son discours contre Démosthène : les auditeurs applaudissaient et s'étonnaient qu'il eût été vaincu, « Vous cesseriez, Rhodiens, de vous en étonner, dit-il, si vous aviez entendu Démosthène. » Il leur lut alors la harangue de son rival. Comme ils l'applaudissaient de nouveau :

« Qu'eussiez-vous donc fait, s'écria-t-il, si vous eussiez entendu rugir ce lion terrible ? »

Œuvres. — Nous possédons les trois discours publiés par Eschine : les Anciens les appelaient les trois Grâces. Le *Discours contre Timarque* est à la fois très habile et très virulent. Une loi de Solon privait de leurs droits de citoyens les prodigues et les hommes de mauvaises mœurs. En faisant condamner Timarque sous cette inculpation, Eschine se délivrait pour un temps de l'accusation que celui-ci avait lancée contre lui. — Dans le *Discours contre l'Ambassade*, Eschine expose les faits avec ordre et précision. Mais sa harangue paraît un peu froide, surtout quand on la lit après celle de Démosthène. — Nous parlerons plus loin du *Discours contre Ctésiphon*.

Jugement sur Eschine. — Eschine est très habile à disposer le plan de ses discours : mais il n'en serre pas assez étroitement les parties ; il ne groupe pas assez ses arguments. Quintilien lui reproche d'avoir « plus de chair que de muscles. » — « Eschine, dit Denys d'Halicarnasse, n'a pas autant d'énergie que Démosthène ; mais il se signale par la diction qu'il orne tantôt des plus nobles et des plus magnifiques figures, et qu'il assaisonne tantôt des traits les plus vifs et les plus piquants. L'art et le travail ne s'y font point sentir : une heureuse facilité, que donne seule la nature, règne partout. Il est brillant et solide ; il étend et il amplifie ; souvent aussi, il serre et il presse. Son style qui, au premier coup d'œil, ne paraît que doux et coulant, se trouve, lorsqu'on le regarde de plus près, énergique et véhément : ce en quoi Démosthène seul le surpasse. Eschine tient donc sans contredit le second rang parmi les orateurs. » Ajoutons qu'à toutes ces qualités Eschine joignait tous les dons extérieurs, une belle prestance, une voix sonore et harmonieuse.

7° Démosthène (385-322.)

Démosthène naquit à Péanée, en Attique, vers 385. Son père, riche armurier, lui laissa en mourant une fortune d'environ 90,000 francs. Mais resté orphelin à l'âge de sept ans, il vit cette fortune dilapidée par ses tuteurs qui, en outre, négligèrent son éducation. Vers l'âge de dix-sept ans, témoin des succès de Callistrate qui soutenait l'accusation portée contre le général Chabrias pour avoir mal défendu la ville d'Orope, le jeune Démosthène se sentit pris d'un vif désir d'acquérir une gloire semblable. Il suivit les leçons d'Isocrate et d'Isée, mais ce fut

surtout le style précis et l'argumentation serrée de ce dernier qu'il imita plus tard. Il commença par accuser ses infidèles tuteurs ; il les fit condamner, mais il ne put recouvrer qu'une faible partie de son héritage. Démosthène tenta bientôt d'aborder la tribune. Il éprouva deux échecs successifs, dus à son style obscur, à un vice de prononciation, et à son manque complet d'action. L'habitude qu'il avait de lever une de ses épaules en parlant le rendait ridicule. Démosthène s'appliqua d'abord à fortifier sa santé par de longues courses. Il s'enferma dans un cabinet souterrain, et se rasa à moitié la tête, afin de se mettre dans l'impossibilité d'en sortir. Là, il travailla avec opiniâtreté à l'action devant une glace et sous une épée suspendue, dont la piqûre l'avertissait chaque fois qu'il levait l'épaule. Pour remédier à sa respiration haletante, il récitait de longues phrases sans prendre haleine. Afin de se délier la langue, il se mettait de petits cailloux dans la bouche et s'efforçait, malgré cet obstacle, d'articuler toutes les syllabes avec netteté. Parfois il déclamait sur le bord de la mer agitée, pour s'habituer à dominer le bruit de la foule.

Lorsque Démosthène reparut à la tribune pour parler sur les immunités *contre Leptine*, il obtint un vrai succès. Il acquit bientôt une grande réputation. Tous les efforts de son génie furent dès lors consacrés à combattre les projets de Philippe de Macédoine. Il parcourut les villes grecques, souleva contre lui l'Attique et la Béotie. Il est vrai qu'il n'eût pas sur le champ de bataille le même courage qu'à la tribune : il jeta son bouclier et prit honteusement la fuite. Philippe mourut en 336. Démosthène venait lui-même de perdre sa fille ; mais son deuil ne l'empêcha pas de manifester hautement la joie que lui causait la mort de l'ennemi commun des Grecs. Le puissant orateur forma une nouvelle ligue contre Alexandre, successeur de Philippe. Le conquérant prit Thèbes qu'il ordonna de raser : il exigea des Athéniens qu'ils lui livrassent Démosthène et neuf orateurs du parti populaire. Démade, orateur du parti macédonien, sauva ses adversaires politiques.

Ce fut alors (330) qu'Eschine reprit l'acte d'accusation qu'il avait porté, dès l'an 338, contre Ctésiphon. Démosthène prononça le fameux *Discours sur la Couronne*, et triompha de son rival. Mais cinq ans plus tard, accusé de s'être laissé corrompre par Harpale, gouverneur de Babylone, il fut condamné à une amende de cinquante talents ; ne pouvant la payer, il s'exila.

Après la mort d'Alexandre, Démosthène fut rappelé et reçu en triomphe à Athènes. Il excita un nouveau soulèvement qui fut promptement réprimé par Antipater. Celui-ci imposa aux Athéniens une garnison macédonienne, et exigea que Démosthène lui fut livré. Le grand oratenr se réfugia à Calaurie, dans le temple de Neptune. Un ancien acteur, nommé Archias, vint pour l'arracher de sa retraite. Démosthène demanda quelques instants pour écrire; il appliqua à ses lèvres un stylet empoisonné, et ne livra à ses ennemis qu'un corps inanimé (322). Les Athéniens lui élevèrent plus tard une statue portant cette inscription : *Si ta force, Démosthène, eût égalé ton génie, jamais le Mars macédonien n'eût commandé dans la Grèce.*

Œuvres. — Nous possédons 61 discours de Démosthène : mais l'authenticité de plusieurs est douteuse. Ils se divisent en plaidoyers judiciaires et en harangues politiques.

I° Les plus remarquables des plaidoyers judiciaires de Démosthène sont ceux qu'il a écrits *contre Androtion, contre Timocrate, contre Aristocrate*. Démosthène s'y montre avocat habile, rompu à tous les artifices de la chicane.

II° Les harangues politiques sont : les 8 *Philippiques* et les 3 *Olynthiennes*, — les *discours pour les Immunités*, — sur le *gouvernement de la République*, — pour les *Mégalopolitains*, — pour les *Rhodiens*, — sur *la Paix*, — sur *Halonèse*, sur *la Chersonèse*, — sur *les prévarications de l'Ambassade*, — enfin le *Discours sur la Couronne*.

I° Philippiques et Olynthiennes. — Pour comprendre le sujet des *Philippiques*, il est nécessaire de connaître l'histoire de cette époque. Le roi de Macédoine, Philippe, s'était emparé d'Amphipolis (358), de Pydna (357), de Potidée et de Méthone. Sous prétexte de punir les Phocéens sacrilèges, il passa en Phocide, fit de nouveaux progrès à la faveur de la *guerre sacrée*, et menaçait déjà les Thermopyles. Démosthène, pour dévoiler ses ambitieux projets, prononça sa première Philippique.

1re PHILIPPIQUE (352). — Cette harangue est divisée en trois parties. Dans la première, l'orateur prouve aux Athéniens qu'ils peuvent vaincre Philippe. Il leur rappelle leur glorieuse conduite dans la guerre du Péloponèse : il leur reproche leur indolence actuelle qu'il met en parallèle avec l'activité de Philippe. Il est temps de sortir de leur torpeur. « Quand donc,

Athéniens, leur dit-il, ferez-vous ce qu'il convient de faire ? Qu'attendez-vous ? Un événement, la nécessité ? Mais la plus pressante nécessité que je connaisse pour des hommes libres, c'est le déshonneur. Voulez-vous toujours, dites-moi, vous promener dans la place publique, vous demandant les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Eh ! qu'y a-t-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce ? — Philippe est mort ? — Non, mais il est malade. Que vous importe ? S'il n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe, en négligeant tout, comme vous faites. »

Dans la seconde partie, Démosthène indique les moyens à prendre pour vaincre Philippe. Il faut équiper cinquante trirèmes de réserve, former une armée peu nombreuse mais sûre, composée à la fois de citoyens et de mercenaires, mettre à sa tête des généraux Athéniens, la faire vivre en partie par la guerre. — Dans la troisième partie, il montre aux Athéniens la nécessité de faire la guerre à Philippe. Il termine en souhaitant que sa franchise, qui l'expose au danger, tourne au moins au bien public.

1re Olynthienne. — En 349, Philippe assiégea Olynthe, colonie Athénienne. Dans la 1re *Olynthienne*, Démosthène appuie la demande des assiégés qui réclament des secours. — La puissance de Philippe est fondée sur la perfidie, elle est moins solide qu'elle ne le paraît ; l'occasion est favorable pour l'attaquer. Que les Athéniens qui ont montré tant d'énergie pour soutenir les droits des autres, osent défendre les leurs. Que tous contribuent aux frais de la guerre ; qu'il n'y ait point parmi eux de division.

2me Olynthienne. — Charès, envoyé au secours d'Olynthe, avait défait un corps de huit cents Macédoniens. Les Athéniens croyaient déjà la guerre terminée, et parlaient de châtier Philippe. Démosthène, dans la 2me *Olynthienne*, les tire de leur illusion, et leur indique ce qu'il reste à faire. Il faut d'abord subvenir aux dépenses : que l'on n'affecte plus aux théâtres et aux fêtes les fonds destinés à la guerre ; que les décrets soient appliqués avec énergie ; que l'on préfère l'utile à l'agréable ; que les charges et les impôts soient également répartis entre tous, et Athènes recouvrera sa première splendeur.

3me Olynthienne. — Les Athéniens expédièrent quatre mille mercenaires, qui opprimèrent Olynthe plutôt qu'ils ne la secoururent. Les Olynthiens demandèrent qu'on leur envoyât des

soldats Athéniens. Dans la 3me *Olynthienne*, Démosthène, repoussant l'opinion d'Eubule et de Démade, insista pour que l'on secourût Olynthe. Il reproche de nouveau aux Athéniens leur négligence, et fait le tableau de l'activité et de l'ambition de Philippe. Il conseille de lever deux armées destinéees, l'une à secourir Olynthe, l'autre à ravager la Macédoine. S'ils laissent prendre Olynthe, les Athéniens verront bientôt la guerre sur leur propre territoire.

2me PHILIPPIQUE. — Philippe avait passé les Thermopyles, dévasté la Phocide, et s'était fait nommer chef du conseil des Amphictyons. Démosthène, qui avait été envoyé en ambassade dans le Péloponèse, trouva à son retour à Athènes les députés de Philippe et ceux de Lacédémone. Pour tirer les Athéniens de l'incertitude où ils se trouvaient, Démosthène prononca sa 2me *Philippique* (344). — L'orateur dévoile les fourberies de Philippe, il montre qu'il est nécessairement l'ennemi d'Athènes : avec lui, point d'alliance. — Les Athéniens manifestèrent l'intention de s'unir à Lacédémone, et Philippe renonça à ses projets contre la ville.

3me PHILIPPIQUE. — Pendant deux ans, à la faveur d'une paix mensongère, le Macédonien poursuivit ses desseins ; Démosthène les dévoila dans sa 3me *Philippique*. – Les Athéniens prètent l'oreille aux orateurs qui les trompent ; l'état des affaires est mauvais. Quoiqu'il n'ait pas déclaré la guerre, Philippe ne la fait pas moins à la République : l'orateur le démontre par des faits. Le Macédonien étend sa tyrannie sur toute la Grèce ; personne n'ose repousser ce barbare. On a oublié les vieilles maximes, on écoute les traitres qui prèchent la paix et livrent leur patrie. Il est temps d'agir : que les Athéniens donnent l'exemple et combattent pour la liberté de tous.

4me PHILIPPIQUE. — Philippe marchait vers Byzance et assiégeait Périnthe : il allait devenir redoutable sur mer et menacer Athènes. Démosthène montre le danger dans sa 4me *Philippique* (342). — Athènes n'a plus d'alliés, les amis de Philippe ont détaché d'elle les autres républiques. Il faut cependant se décider à faire la guerre.

Une expédition fut résolue ; Phocion qui la conduisit chassa les Macédoniens de l'Hellespont. Démosthène parvint à former une ligue puissante contre Philippe ; mais la Grèce fut vaincue à la funeste bataille de Chéronée (338).

Jugement sur les Philippiques. — A deux mille ans de Philippe et de la liberté, dit M. Villemain, les paroles de

Démosthène entraînent encore. La diction est soignée, énergique, familière, les bienséances adroites et nobles, les raisonnements d'une force incomparable ; mais c'est le discours entier qui est animé d'une vie intérieure, et poussé d'un souffle impétueux. Au milieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur. Ces discours, pleins de verve et de feu, renferment les instructions les plus précises et les plus salutaires sur tous les détails du gouvernement et de la guerre. L'orateur ne déclame jamais dans un sujet où la déclamation pouvait paraître éloquente. Il expose une entreprise de Philippe, en montre les moyens, les obstacles, les dangers ; il peint la langueur des Athéniens, il les conjure de faire un grand effort, il les instruit de leurs ressources, il compose une armée, il leur trace un plan de campagne : une courte harangue lui a suffi pour tout dire.

DISCOURS SUR LA COURONNE

Après la bataille de Chéronée (338). les Athéniens crurent que Philippe allait marcher sur leur ville. Dix citoyens, au nombre desquels était Démosthène, furent chargés de la réparation des murailles. Le grand orateur consacra une partie de sa fortune à mettre la cité en état de défense. Les Athéniens, sur la proposition de Ctésiphon, rendirent le décret suivant : « Attendu que Démosthène, fils de Démosthène, de Péanée, chargé de la réparation des murs, a dépensé trois talents de son propre bien, dont il a fait présent au peuple, et que, chargé de l'administration des deniers du théâtre, il a ajouté, pour les sacrifices, cent mines à la somme tirée de toutes les tribus ; il a plu au sénat et au peuple de faire l'éloge de Démosthène, à cause de sa vertu et de la bienfaisance qu'il a toujours eue pour le peuple d'Athènes, de lui décerner une couronne d'or, et de la faire proclamer au théâtre, aux fêtes de Bacchus, le jour des tragédies nouvelles. »

Eschine, neuf ans plus tard, attaqua le décret de Ctésiphon comme illégal. Il démontra que « la loi défend de couronner un magistrat avant qu'il ait rendu ses comptes ; que le couronnement ne peut avoir lieu au théâtre, comme Ctésiphon le demande ; enfin que contrairement aux assertions du projet de décret, Démosthène n'a rendu aucun service à l'Etat et qu'il est l'auteur de tous les maux d'Athènes. »

Dans sa réponse, Démosthène, sentant bien que la question

de légalité fait la force de son rival, transporte le débat sur le terrain de la politique. Il montre en cela une grande habileté : les Athéniens qui ont suivi sa politique, ne peuvent le condamner sans se condamner eux-mêmes.

Analyse. (Exorde). — Démosthène commence par invoquer les dieux : il rappelle aux juges qu'ils ont prêté serment de garder l'impartialité, chose d'autant plus indispensable qu'Eschine a sur lui de grands avantages, deux surtout : « Le premier, dit-il, c'est qu'il est bien d'une autre importance pour moi de perdre votre bienveillance, que pour lui de ne pas faire triompher l'accusation. Le second, c'est le penchant naturel à tous les hommes de prêter volontiers l'oreille aux accusations et aux invectives, et d'écouter avec peine ceux qui se louent eux-mêmes. Eschine a pour lui ce qui plaît : il ne me reste que ce qui est, pour ainsi dire, à charge à tous. » Démosthène montre ensuite que cette cause lui est commune avec Ctésiphon. Sans s'arrêter à réfuter les calomnies dirigées par Eschine contre sa vie privée, l'orateur annonce qu'il justifiera d'abord son administration.

Réfutation préliminaire : — Répondant aux attaques dirigées par Eschyne contre sa vie privée et sa vie publique, Démosthène remonte à l'origine de la guerre de Phocide. Il dévoile les artifices de Philippe. Ce n'est pas lui, Démosthène, qui a fait conclure la paix. Il a fait porter un décret enjoignant aux députés de se rendre au plus tôt auprès de Philippe, afin de recevoir ses serments. La lenteur calculée des députés a permis au Macédonien de prendre plusieurs villes de la Thrace, et d'envahir la Phocide. Eschine, corrompu par lui, a trompé les Athéniens, il est la cause du désastre des Phocéens et des Thébains.

Proposition : — Démosthène mérite la couronne. Pour le montrer, il se propose de répondre aux trois chefs d'accusation dirigés contre lui par Eschine : il se justifiera : 1° par l'exposé de son administration, 2° par les lois elles-mêmes, 3° en faisant son apologie.

Ire Partie. — *Démosthène n'a pas rendu les services dont Ctésiphon lui fait honneur.* — Il répond à ce premier chef, en rappelant quelle a été sa politique. Grâce à elle, les Athéniens se sont montrés dignes de leurs aïeux : ils ont arrêté les progrès de Philippe ; ils ont soustrait à sa domination Byzance et la Chersonèse, qui, par reconnaissance, ont décerné une cou-

ronne d'or aux Athéniens ; ils ont en outre secouru l'Eubée. Pendant qu'Eschine servait les intérêts de Philippe et recevait ses envoyés dans sa maison, c'est donc lui, Démosthène, qui par sa politique sauvegardait la gloire d'Athènes au dehors, et par ses décrets, la fortifiait à l'intérieur. — « Que devait faire la République, s'écrie l'orateur, lorsqu'elle voyait Philippe marcher à l'empire et à la souveraineté de la Grèce ? Que devais-je proposer, moi, conseiller du peuple, à des Athéniens : moi qui savais que ma patrie avait toujours combattu pour l'honneur et la prééminence... Je voyais le Macédonien, notre adversaire, braver tout pour l'empire et la puissance ; je le voyais, un œil de moins, l'épaule rompue, la main et la cuisse estropiées, abandonner sans regret à la fortune telle partie de son corps qu'elle voudrait prendre, pourvu qu'avec le reste il vécût plein d'honneur et de gloire. Qui oserait dire, cependant, qu'un barbare élevé dans Pella, ville jusqu'alors obscure et méprisée, dût avoir assez de grandeur d'âme pour désirer de commander aux Grecs, pour en former le projet : et que les Athéniens, à qui la tribune et le théâtre offrent tous les jours des exemples de la vertu de leurs ancêtres, dussent avoir des sentiments assez bas pour aller d'eux-mêmes livrer à Philippe la liberté de la Grèce ? — Il n'y avait donc qu'un parti à prendre, un parti nécessaire, celui de vous opposer avec justice à ses injustes usurpations. Athéniens, vous le fîtes, vous le deviez faire, et moi, je vous y excitai....

IIe Partie. — Les lois ne sont point contre lui, comme le prétend Eschine.

1° *La loi défend de couronner un magistrat en charge, et Démosthène est comptable.* — Démosthène répond par une distinction subtile : « J'avoue être comptable des deniers et des affaires d'Athènes, dont j'ai eu l'administration ; mais je soutiens que je ne le suis nullement de ce que j'ai donné à la République de mon plein gré .. » Cependant Eschine s'écrie : le Sénat le couronne lorsqu'il est comptable ! — Il me couronne, calomniateur, pour les dons que j'ai faits, et non pour aucun emploi dont je suis comptable. » D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que les Athéniens récompensent un don volontaire par une couronne d'or : Diotime et Charidème ont été couronnés avant lui.

2° *La loi défend de proclamer les couronnes au théâtre.* — Démosthène répond que la loi et l'usage s'accordent pour permettre cette proclamation. Il cite les décrets rendus en faveur

de Nausiclès et de Charidème, en vertu desquels « la couronne qui leur est décernée, sera proclamée aux fêtes de Bacchus, le jour des tragédies nouvelles. »

IIIe Partie. — Démosthène fait son apologie ; il répond aux injures personnelles d'Eschine et lui renvoie toutes ses insultes. Il raconte la basse naissance de son rival : son père Tromès, dont il a changé le nom en celui d'Atromète, était esclave ; sa mère, qu'il décore du nom de Glaucothée et qui était connue sous celui d'Empusa, menait une vie honteuse. « Il n'y a pas longtemps, il n'y a que quelques jours, dit-il, qu'Eschyne est devenu tout à coup Athénien et orateur. » Et depuis, il n'a fait que trahir l'Etat. Démosthène oppose sa propre conduite à celle d'Eschine. Il raconte quelle a été sa politique à l'égard de Thèbes, ce qu'il a fait pour défendre cette ville et Athènes, unies ensemble par une alliance. Le succès, il est vrai, n'a pas répondu à leurs communs efforts. « Mais, dit-il, si le destin nous a été si contraire, quoique nous fussions unis aux Thébains, à quoi fallait-il nous attendre, s'ils n'eussent pas été nos amis, s'ils eussent combattu avec Philippe, comme Eschine les y avait fortement engagés? » On ne connaissait pas l'avenir, on ne pouvait prévoir une défaite. « Hé bien ! je ne crains pas d'avancer ce paradoxe : quand même l'avenir eût été connu de tous les Athéniens ; que tous les Athéniens l'eussent prévu et que vous, Eschine, l'eussiez prédit à grands cris, vous qui n'avez pas ouvert la bouche, la République d'Athènes ne devait pas changer de conduite pour peu qu'elle eût égard à sa propre gloire, à celle de ses ancêtres, au jugement de la postérité..... Jamais on n'a pu persuader à la république d'Athènes d'acheter son salut au prix de la liberté : on l'a vue, dans tous les temps, combattre pour la prééminence, s'exposer pour l'honneur et pour la gloire. Ces principes, Athéniens, vous paraissent si beaux, si conformes à votre caractère, que vous comblez de justes éloges ceux de vos ancêtres qui les ont suivis...... Ces fiers républicains auraient mieux aimé ne pas vivre, que de vivre esclaves. Chacun d'eux ne se croyait pas né seulement pour ses parents et pour ses proches, mais avant tout pour sa patrie... C'est moi, Démosthène, qui vous inspirai des sentiments dignes de vos ancêtres ; mais je le déclare, les résolutions généreuses vous appartiennent. . Si donc maintenant vous me condamnez, moi l'auteur du décret, si vous improuvez mon administration, on dira que vous avez failli, et non pas que vous avez

subi les rigueurs d'une injuste fortune. Mais, non, Athéniens, non, vous n'avez point failli en vous exposant volontairement pour le salut et la liberté de tous les Grecs, j'en jure par les mânes de nos ancêtres qui ont combattu pour la Grèce à Marathon, par ceux qui ont combattu à Platée, à Artémise, à Salamine, généreux citoyens dont les corps reposent dans les tombeaux publics. »

Eschine avait osé dire que la mauvaise fortune de Démosthène avait été la cause de tous les malheurs de la République. « Si vous voulez examiner ma fortune, lui répond le grand orateur, mettez-la du moins en parallèle avec la vôtre. » Il le montre alors chez son père qui tenait école, occupé à préparer l'encre, à nettoyer les bancs, à balayer la classe. Adolescent, Eschine aidait sa mère dans ses initiations, et conduisait les initiés en criant : *Evohë Saboë*. Démosthène termine par ce piquant parallèle : « Vous enseigniez les premières lettres ; moi, je fréquentais les écoles. Vous serviez dans les initiations ; j'étais initié. Vous dansiez dans les jeux ; j'y présidais. Vous étiez le greffier ; je convoquais les assemblées. Vous étiez acteur de troisième ordre ; j'étais spectateur. Vous tombiez sur le théâtre ; je sifflais. Vous agissiez pour nos ennemis ; moi pour la patrie. Aujourd'hui même où il est question pour moi d'une couronne, on rend justice à mon innocence ; vous, au contraire, vous êtes reconnu pour un calomniateur, et il s'agit de décider si, dans ce jugement, on vous imposera silence pour toujours, en ne vous accordant pas la cinquième partie des suffrages. Vous le voyez, Eschine, la fortune brillante qui vous a constamment suivi vous donne le droit de mépriser la mienne. — Démosthène termine son discours par une invocation aux dieux et des vœux en faveur d'Athènes.

Jugement sur Démosthène. — 1° DÉMOSTHÈNE HOMME D'ETAT. — Ce puissant orateur fut en même temps un des plus grands hommes d'Etat de l'antiquité. Doué d'un coup d'œil sûr et pénétrant, il devina de bonne heure les ambitieux projets de Philippe. Il le vit fortifier d'abord son pouvoir au sein de ses propres Etats, puis étendre sa domination sur les petites villes qui assuraient l'empire de la mer aux Athéniens, profiter de la *guerre sacrée* pour s'ingérer dans les affaires générales de la Grèce, et jeter peu à peu les fondements de la domination universelle. Démosthène le suit d'un œil inquiet, il épie toutes ses démarches, il dénonce tous ses attentats, il ne se laisse ni tromper ni séduire par lui ; il l'arrête dans sa marche, le force

même plusieurs fois de reculer : et parvient enfin à soulever toute la Grèce contre le Macédonien.— Si Démosthène connaissait Philippe, il connaissait également bien les Athéniens. Il sait qu'ils ont l'amour de la gloire et de la liberté : mais légers et frivoles, ils s'endorment dans une fausse sécurité. Démosthène les réveille, il leur montre les dangers qui les menacent : pour exciter leur courage, il rappelle sans cesse les glorieux exemples des héros de Marathon et de Salamine. L'or de Philippe avait fait bien des traitres parmi les Athéniens ; Démosthène les dénonce et dévoile leurs sourdes menées. Philippe lui-même est forcé d'avouer que le seul Démosthène détruit tout le bien que ses partisans peuvent lui faire dans les différents Etats de la Grèce.

IIe DÉMOSTHÈNE ORATEUR. — 1o *Jugements des Anciens.* — Cicéron admirait Démosthène : « Rien ne manque à Démosthène, dit-il, il ne me laisse absolument rien à désirer, il n'a de rivaux dans aucune partie de son art. » - « Il remplit l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint le degré de perfection que j'imagine. »

« Démosthène né à une époque où l'éloquence avait déjà reçu tant de formes, dit Denys d'Halicarnasse, ne crut pas convenable de s'attacher à un seul modèle, ou à un seul genre de style. Persuadé qu'il manquait à tous quelque chose, il choisit dans chacun ce qu'il y a de plus beau et de plus utile, et il en forma une espèce de tissu où toutes les qualités vinrent s'unir et se confondre, pour former un style tour à tour noble et simple, travaillé et naturel, extraordinaire et usité, austère et enjoué, concis et développé, doux et mordant : enfin assorti tantôt aux émotions douces et tantôt aux passions vives... Il n'y a pas de période de Démosthène qui n'ait sa mesure et sa cadence marquée au coin de la plus belle poésie, sans que pourtant ce soit des vers. »

« Démosthène, dit Quintilien, fut de beaucoup le prince des orateurs et presque la loi même de l'éloquence (*pene lex orandi fuit*), tant il est vigoureux, serré, nerveux, précis : il garde une si juste mesure que l'on ne saurait trouver en lui rien de trop ni de trop peu. » — « Je trouve que Démosthène et Cicéron se ressemblent dans la plupart de leurs qualités : même dessin, même ordre dans la division, la préparation, les preuves, enfin dans tout ce qui est de l'invention. Quant au style, il y a entre eux quelque différence : l'un est plus concis, l'autre plus abondant ; l'un serre son adversaire de plus près,

l'autre en combattant se tient plus au large : l'un frappe toujours son ennemi de la pointe ; l'autre l'accable fréquemment du poids de ses armes ; dans l'un on ne peut rien retrancher, dans l'autre rien ajouter ; dans l'un le travail se fait sentir, dans l'autre la facilité naturelle. »

2° *Jugement des Modernes.* — « C'est la force irrésistible, dit Maury, c'est l'entraînante rapidité des mouvements oratoires, qui caractérisent l'éloquence de l'orateur Athénien : Il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur, de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que les élans impétueux d'une âme ardente : il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente, et dans lequel la haine de la tyrannie concentre et exaspère toutes ses facultés, comme un citoyen accablé ou menacé par le plus grand des malheurs, et qui ne peut plus soutenir la foudre de son indignation contre les ennemis de sa patrie... Son ascendant est irrésistible, et l'empire tout-puissant de l'évidence sur l'esprit humain est dans sa bouche. Tout cède devant lui à la domination de sa parole... C'est l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges : il ne paraît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant et vous pleurerez par réflexion. Il accable ses concitoyens de reproches, mais alors il n'est que l'interprète et le précurseur de leurs remords. Réfute-t-il un argument ? Il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne paraîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe ? ce n'est plus un orateur qui parle : c'est un général, c'est un roi, c'est l'ange tutélaire de la patrie ; et quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran. »

On a déjà vu le parallèle que fait Quintilien entre Démosthène et Cicéron : en voici un autre tracé par Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie* : « Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais : il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre esprit n'en saurait faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprits : il est même court et véhément toutes les fois

qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quelque parure dans son discours : l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit : l'orateur, en pensant au salut de la République, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi, et ne voit que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser ; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi ; on pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles. On le perd de vue : on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs : mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. »

Science des affaires, coup d'œil politique profond et sûr, ardent patriotisme, éloquence entraînante, pleine de mouvement et d'énergie, style concis, exempt de déclamation, varié comme les pensées qu'il exprime, tantôt simple jusqu'à la familiarité, tantôt élevé jusqu'au sublime, tantôt mordant, rempli d'invectives et d'ironie : telles sont les qualités principales qui, jointes à une action oratoire habile, ont fait de Démosthène le plus grand des orateurs de l'antiquité.

APPENDICE

De l'Oraison funèbre à Athènes

On avait coutume à Athènes de prononcer l'éloge des soldats morts pour la patrie. Le Sénat choisissait l'orateur. L'oraison funèbre était prononcée dans le *Céramique*, le plus beau quartier d'Athènes, en présence des tombeaux des guerriers et des hommes illustres.

Platon, dans le *Ménéxène*, semble avoir voulu donner un modèle d'oraison funèbre. — Socrate rapporte à Ménéxène une oraison funèbre qu'il entendit prononcer par la célèbre Aspasie, chez Périclès. Elle renferme deux parties : la première est un éloge, la seconde une exhortation. — Dans la première partie, on loue les guerriers morts, d'être nés dans une patrie glorieuse, d'avoir reçu une forte éducation qui a développé en

eux le courage et les bonnes qualités, d'avoir participé aux bienfaits de la République et partagé ses glorieux combats, enfin de reposer maintenant pleins d'honneur dans la terre qui les a vus naître. Cet éloge, on le voit, était autant celui de la patrie que celui des guerriers.

La seconde partie renferme une exhortation à imiter le courage des héros morts, et des consolations adressées à leurs parents et à leurs amis.

On sait que Périclès fit l'éloge des soldats morts pendant la première année de la guerre du Péloponèse : Démosthène prononça l'oraison funèbre des soldats tués à Chéronée : Hypéride, celle de Léosthène et de ses compagnons morts dans la *guerre Lamiaque*.

On peut lire dans Thucydide (livre II, V. XXXVI-XLVI) le récit des funérailles des guerriers, et l'oraison funèbre prononcée par Périclès. Cet orateur suit à peu près le plan indiqué par Platon. Il fait d'abord l'éloge de la République, puis celui des guerriers morts dans les combats ; enfin il adresse des consolations et des exhortations aux parents des défunts.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

Époque athénienne : De la 1re Guerre de Messénie à la mort d'Alexandre (743-323)

1° Sparte : Guerres de Messénie. — Lycurgue (884 ?) avait donné à Sparte une constitution toute militaire : les citoyens faisaient la guerre, les Hilotes cultivaient la terre. Une première guerre éclata entre les Lacédémoniens et les Messéniens, leurs voisins (743-724). Les Messéniens se retranchèrent dans Ithome (739) et élurent roi le vaillant Aristodème qui n'avait pas craint d'immoler sa fille pour assurer la victoire à son peuple. Malgré une brillante victoire à Ithome, les Messéniens finirent par être vaincus et réduits à un dur servage (724). Aristodème se tua sur le tombeau de sa fille.

Les Messéniens secouèrent le joug en 685 sous la conduite d'Aristomène, qui remporta une grande victoire à Sténycláros. Excités par les chants du poète athénien *Tyrtée*, les Lacédé-

moniens reprirent l'avantage, et forcèrent les Messéniens à se retrancher sur le mont Ira. Aristomène s'y défendit pendant 11 ans : mais il fut pris, et jeté dans le gouffre du Céadas. Il s'en échappa. La trahison ouvrit aux Lacédémoniens les portes d'Ira (668). Aristomène put néanmoins se retirer en Arcadie, et la Messénie fut définitivement asservie De nouvelles guerres avec Tégée (554) et Argos (546-514) portèrent au comble la gloire et la puissance de Lacédémone.

2° ATHÈNES. — Les deux premiers rois de l'Attique furent. selon la légende. Cécrops et Erecthée. Mais ce fut Thésée, fils et successeur d'Egée (XIII[e] siècle) qui, en réunissant en un seul corps tous les habitants de l'Attique, prépara la puissance d'Athènes. Lors de l'invasion des Doriens (1066), Codrus, fils du roi Mélanthus, se sacrifia pour sauver le pays. Ses descendants régnèrent pendant treize générations. En 752, le pouvoir fut confié à un archonte élu pour dix ans ; le premier archonte fut Médon, descendant aussi de Codrus. En 714 ? l'archontat devint accessible à tous les Eupatrides ou nobles. En 685, l'archontat devint annuel et fut partagé entre plusieurs magistrats. Le gouvernement était aristocratique ; Cylon souleva le peuple pour le renverser. Les Eupatrides restèrent vainqueurs, et Dracon rédigea contre les vaincus des lois sévères (621 ?). Un descendant de Codrus. le sage *Solon* qui, en 604, avait déterminé ses concitoyens à reprendre Salamine, fut chargé en 594 de donner une constitution à Athènes. Ce fut le commencement de la démocratie athénienne. Grâce à la division des partis après la mort de Solon, *Pisistrate* s'empara du pouvoir (563-527). Sa tyrannie fut douce, il se montra ami des lettres et des arts. *Hippias*, son fils aîné, lui succéda et gouverna de concert avec son frère Hipparque jusqu'en 514. Hipparque périt dans un complot formé par *Hermodius* et *Aristogiton*. Cette mort rendit Hippias cruel. Il fut renversé par les Alcméonides, descendants d'Ajax. aidés des Lacédémoniens. Le chef de cette puissante famille, Clisthène, fut nommé archonte en 508, et donna aux Athéniens une nouvelle constitution, vraiment démocratique : l'unité de l'Attique. divisée en 10 tribus. était fondée. Athènes dès lors prit son essor, malgré la jalousie de Sparte qui lui déclara la guerre, mais fut vaincue (507).

LETTRES. — Cette première période qui s'étend des guerres de Messénie aux guerres médiques. compte un grand nombre de poètes élégiaques et lyriques : *Callinus, Archiloque, Tyrtée,*

Hipponax (VII et VIe s.), *Mimnerme* (600). — Parmi les lyriques éoliens : *Terpandre* (VIIIe s.), *Alcée*, *Sapho*, *Erinna*, *Arion* (VIe s.). — Parmi les Doriens : *Alcman* (VIIe s.), *Stésichore*, *Ibycus*, *Corinne* (VIe s.), *Simonide* (556-468), *Pindare* (522-440). Enfin l'Ionien *Anacréon* (560-478).

Thespis d'abord, puis *Phrynicus*, *Pratinas*, *Chérilus* donnèrent les premières ébauches de la tragédie (VIe s.). — *Susarion* de Mégare inaugure la comédie que perfectionnent *Mæson* et *Epicharme* (540-450).

Solon (638-558), *Pythagore*, *Onomacrite*, *Xénophane*, *Parménide*, *Empédocle* (VIe s.), cultivent la philosophie et se servent du vers pour mieux graver les maximes de la sagesse antique.

Non moins sage, *Esope* emploie l'apologue (VIe s.).

La prose se forme : *Cadmus* de Milet (VIe s.), puis *Hécatée*, *Phérécyde*, *Charon* de Lampsaque, *Hellanicus*, *Xanthus* s'en servent pour écrire leurs annales.

Guerres médiques

1re *Guerre médique* (490-489). — Les exploits de Cyrus, de Cambyse et de Darius avaient étendu la domination des Perses sur l'Asie, une partie de l'Afrique, et en Europe sur les bords de l'Hellespont et du Danube. La Grèce se trouvait menacée. Aussi les Athéniens prêtèrent-ils leurs vaisseaux aux Ioniens révoltés pour attaquer Sardes (499).

Les Perses mirent trois armées en campagne, et prirent Milet (494). Pour se venger des Athéniens, Darius envoya une première armée contre les Grecs sous les ordres de Mardonius. Mais une tempête lui fit perdre 300 vaisseaux et il dut rentrer en Asie (492). Une nouvelle expédition fut préparée et 110,000 Perses débarquèrent à Marathon. Ils furent vaincus par les 10,000 Athéniens aidés de 1,000 Platéens que commandaient *Miltiade* et *Callimaque* (490).

2e *Guerre médique* (485-479). *Xerxès*, fils et successeur de Darius, fit jeter un pont de bateaux sur le Bosphore et envahit la Grèce à la tête de 2.640.000 combattants, armée immense qui, avec les valets, s'élevait à 5.000.000. Il força les Thermopyles en passant sur le corps de *Léonidas* et de ses 300 Spartiates et s'empara d'Athènes dont les citoyens s'étaient réfugiés sur leurs vaisseaux. *Thémistocle* défit à Salamine (480) la flotte de Xerxès qui, craignant de se voir couper la retraite, s'enfuit en Asie.

laissant Mardonius avec 300.000 hommes. Au printemps suivant, Mardonius ravagea l'Attique et envahit la Béotie. Son armée fut anéantie à *Platées* (479) par les Athéniens, les Thébains et les Spartiates sous les ordres de *Pausanias*. Le même jour la flotte grecque détruisit celle des Perses à *Mycale*. Ce grand triomphe était dû à Thémistocle, Aristide et Pausanias. *Cimon*, fils de Miltiade, et surtout *Périclès*, fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, achevèrent le triomphe d'Athènes.

Lettres. — L'époque qui s'étend entre les guerres médiques et la guerre du Péloponèse, est celle de la suprématie d'Athènes et la plus glorieuse qui fut jamais pour les lettres et les arts. *Pindare* chante encore. *Eschyle* (525-456) crée la tragédie et Hérodote (484-406) raconte la lutte héroïque contre les Perses. A Eschyle succèdent *Sophocle* (495-406) et *Euripide* (480-406), son rival. *Socrate* (470-400) donne des leçons de vraie sagesse pendant que *Gorgias* (487-380), *Protagoras* (489-420), *Prodicus*, *Hippias*, enseignent la sophistique. L'éloquence de *Périclès* (494-429) surpasse de beaucoup la rhétorique d'*Antiphon* (479-411) et d'*Andocide* (468-?). *Polygnote*, l'ami de Cimon, opère une révolution dans l'art de la peinture, comme *Phydias*, l'ami de Périclès, dans la sculpture.

Guerre du Péloponèse (431-421-413). — La jalousie de Sparte contre Athènes, fut la cause de cette guerre (v. p. 88). Corcyre se révolte contre Corinthe, sa métropole (434). Athènes prend parti pour l'une, Sparte pour l'autre. Les Athéniens assiègent Potidée (432) et les Thébains essaient de surprendre Platées (431). La guerre éclate. Périclès prononce l'oraison funèbre des soldats morts pendant la 1re année de la guerre (431). L'année suivante (430), la peste ravage Athènes ; Périclès meurt victime du fléau (429). Après sa mort, Cléon capte la faveur de la populace : il force de se rendre 300 Spartiates dans l'île de Spactérie (425). Sparte demande en vain la paix ; mais Brasidas relève sa fortune. Les Athéniens, à leur tour, sont vaincus à Délium en Béotie (424). Cléon et Brasidas périssent au siège d'Amphipolis (422) et Nicias parvient à conclure la paix : Athènes reste maîtresse des mers.

Alcibiade pousse les Athéniens à entreprendre l'expédition de Sicile, qu'il commande lui-même avec Nicias et Lamachus. Ils échouent devant Syracuse, malgré les puissants renforts amenés par le général Démosthène : l'armée et la flotte sont anéanties. Nicias et Démosthène périssent (413).

Guerre de Décélie (413-404). — Accusé de sacrilège, *Alci-*

biade s'était réfugié à Lacédémone. Il poussa les Lacédémoniens à faire la guerre à sa patrie, et ils fortifièrent Décélie, bourg de l'Attique, de manière à tenir toujours Athènes en alarmes. Banni de Sparte, il se retira chez les Perses. Mais profitant de l'anarchie qui régnait à Athènes, il se fit rappeler par les Athéniens et remporta près de *Cyzique* (410) une double victoire sur terre et sur mer. Il rentra en triomphe à Athènes (408), mais fut exilé de nouveau l'année suivante. Athènes triompha encore aux *Arginuses* (406) : mais le lacédémonien Lysandre anéantit sa flotte à *Œgos-Potamos* (405) et fit 3.000 prisonniers qui furent égorgés. Athènes fut prise après un siège de 6 mois (404), ses murailles furent détruites et elle dut accepter le gouvernement des *trente tyrans*. Cependant, l'année suivante (403) Trasybule renversa cette tyrannie et l'ancienne constitution fut rétablie.

Lettres. — *Thucydide* (471-395) raconte les 21 premières années de la guerre du Péloponèse.

Sophocle, déjà vieux, compose ses dernières tragédies : Philoctète (409), Œdipe à Colone représenté en 401. — *Euripide*, son heureux rival, compose pendant cette époque troublée ses plus belles pièces : *Médée* (432), *Hippolyte* (428-?), *Hécube* (424 ?), *Ion* (420 ?), *Andromaque* (419), *Iphigénie en Tauride* (412 ?), *Iphigénie à Aulis* (404).

Aristophane occupe la scène pendant près de 40 ans, de 427 à 388. Il prêche la paix pendant la guerre et se moque des démagogues et des sophistes. Il publie les *Acharniens* (425), les *Chevaliers* (424), les *Nuées* (423), les *Guêpes* (422), la *Paix* (421), les *Oiseaux* (414), *Lysistrata* (411), *Plutus* (408-390), les *Grenouilles* (405), l'*Assemblée des femmes* (392). — *Cratinus* (vers 449-423) et *Eupolis*, né en 446, rivalisent avec Aristophane.

Platon, né en 430, écoute les leçons de Socrate, qui boit la ciguë en 399. *Lysias*, qui s'offrit pour le défendre, était alors l'orateur du barreau le plus remarquable.

Suprématie de Sparte. — Cyrus le jeune, révolté contre Artaxerxès, attira dans la haute Asie 10.000 mercenaires grecs. Mais il périt à Cunaxa (401) et les *Dix mille* opérèrent leur mémorable retraite sous la conduite de *Xénophon*, après la mort de Cléarque et des autres chefs (400). Pour venger les Grecs d'Asie-Mineure opprimés par le satrape Tissapherne, Agésilas, roi de Sparte, entreprit une expédition contre la Perse (396) ;

mais une vaste coalition de Thèbes, Athènes, Corinthe et Argos, soudoyées par l'or du grand roi, le força de revenir défendre Lacédémone (394). Conon, à la tête de la flotte Athénienne réparée, détruisit à Cnide celle des Spartiates (394). L'année suivante, il releva les Longs-Murs. Le traité d'Antalcidas (387) termina la guerre anti-patriotique que les Grecs se faisaient entre eux.

Pour accroître sa puissance, Sparte, malgré la paix, détruisit Mantinée (385), releva Platées et s'empara d'Olynthe (379). Les Lacédémoniens s'étaient, en outre, emparés de la Cadmée, citadelle de Thèbes (382). Mais Pélopidas, à la tête des bannis réfugiés à Athènes, et aidé d'Epaminondas, reprit la ville (379). Les Spartiates, conduits par Cléombrote et Agésilas, pénétrèrent en Béotie : mais ils furent vaincus par Pélopidas près de Tégyre (375). Thèbes qui avait formé une puissante confédération, s'unit alors à Athènes qui avait elle-même reformé l'ancienne confédération athénienne (376). Mais Athènes, jalouse de l'importance que prenait Thèbes, fit alliance avec Sparte (371). Les Spartiates n'en furent pas moins battus à Leuctres (371) par Epaminondas et Pélopidas. Epaminondas envahit le Péloponèse et assiégea Sparte (370): il ne la prit pas, mais il fonda Messène qui devait l'inquiéter sans cesse. La guerre continua avec des alternatives diverses. Trois fois Epaminondas envahit le Péloponèse. Pélopidas, de son côté, porta ses armes en Thessalie, contre le cruel Alexandre de Phères. Il périt aux Cynoscéphales (364). Epaminondas avait de nouveau envahi le Péloponèse. Il tomba vainqueur sur le glorieux champ de bataille de Mantinée (362). La paix fut signée l'année suivante : la puissance de Sparte était brisée, mais toute la Grèce, affaiblie, allait devenir la proie de Philippe et d'Alexandre.

Lettres. — Pendant ce demi-siècle, si troublé, parurent plusieurs écrivains remarquables. *Thucydide* était mort en 395 ; mais *Xénophon* lui succède comme historien et raconte la *Retraite des Dix Mille* dans son *Anabase*, les luttes intestines des Grecs dans ses *Helléniques* : il laisse en outre la *Cyropédie*, l'*Agésilas*, l'*Apologie de Socrate*, le *Banquet*, l'*Economique*, etc. A Socrate mort en 400 ou 379 succède *Platon*, son plus illustre disciple, qui fonde l'Académie et écrit d'admirables dialogues : l'*Apologie de Socrate*, le *Criton*, le *Phédon*, etc. Aristote suit ses leçons. *Isocrate* remplace Lysias, disciple de Gorgias, de Prodicus, de Socrate, et maître lui-même d'Isée, d'Hypéride.

de Lycurgue, de Démosthène. Les grands tragiques sont morts; le théâtre ne produit rien de remarquable.

Suprématie de la Macédoine : **Philippe** (359-336), **Alexandre** (336-323). — Profitant des divisions des Grecs, Philippe s'était affermi sur le trône et avait organisé son armée, en créant la phalange macédonienne. Trompant à la fois les Athéniens et les Olynthiens, il s'empara d'Amphipolis et de Pydna (357), de Potidée (356). Athènes, pendant ce temps, entraînée dans la *Guerre sociale* (357-355), voyait se briser son ancienne confédération, perdait ses alliés et d'importantes colonies. En 353, Philippe, mettant à profit les divisions qui suivirent le meurtre d'Alexandre de Phères, s'établit en Thessalie, occupa Magnésie et Pagase, et commença à former une flotte. Il remporta, en outre, une importante victoire sur les Phocidiens pendant la *Guerre sacrée* (357-352). Il voulut alors forcer les Thermopyles (352), mais les Athéniens l'en empêchèrent. Il se dirigea vers la Chersonèse, ce qui fournit à Démosthène l'occasion de prononcer sa première Philippique (351). Le siège et la prise d'Olynthe (349-347), devait bientôt lui inspirer ses *Olynthiennes*. Dix députés, parmi lesquels Démosthène et Eschine, furent envoyés à Philippe pour traiter de la paix. Le Macédonien, tout en négociant, prit de nouvelles places en Chersonèse et en Thrace : ils étaient à peine de retour, qu'il força les Thermopyles et envahit la Phocide (346). Mais secouée par l'éloquence de Démosthène, Athènes se réveilla et fit échouer les projets du Macédonien contre le Péloponèse et Ambracie (345-343), contre Périnthe et Byzance (340-339). Cependant Philippe menaçait Elatée : les Athéniens se levèrent et s'unirent aux Thébains : ils furent vaincus à Chéronée (338). Philippe désormais maître de la Grèce, songeait à attaquer la Perse, lorsqu'il tomba à l'âge de 36 ans, sous le poignard de Pausanias (336).

Alexandre-le Grand (336-323). — Le fils de Philippe, Alexandre, l'élève d'Aristote (de 343 à 335), était à peine âgé de 20 ans lorsqu'il monta sur le trône (336). A la nouvelle du meurtre de Philippe, Athènes, excitée par Démosthène, Sparte, Argos, Thèbes, se soulevèrent. Alexandre parut soudain (336) sous les murs de Thèbes. La Grèce se soumit et le nomma généralissime contre les Perses. L'année suivante fut consacrée à conquérir les pays au nord de la Macédoine, la Thrace et l'Illyrie. Thèbes profita de son éloignement pour se révolter. En 13 jours, Alexandre revint en Béotie : Thèbes fut prise et

rasée (335). Le jeune vainqueur passa en Asie au printemps de 334, débarqua près de Troie qu'il visita, gagna la sanglante bataille du Granique qui lui livra l'Asie-Mineure, remporta sur Darius en personne la grande victoire *d'Issus* (333) qui fit tomber en son pouvoir la mère, l'épouse et les filles de son ennemi, prit *Tyr* après un siège de six mois (332), conquit la Palestine (332) et s'empara de l'Egypte où il fonda *Alexandrie* (331). Alexandre retourna en Asie, franchit l'Euphrate et le Tigre, et anéantit l'armée de Darius à la bataille d'*Arbèles* où périrent, selon Arrien, 300,000 Barbares (331). Après s'être emparé des capitales de l'empire, Babylone, Persépolis, Suse, Alexandre se mit à la poursuite de Darius qui fut assassiné par Bessus, satrape de la Bactriane (330). Alexandre, après avoir soumis cette province, passa deux ans dans ces contrées (329-327); il pénétra ensuite dans l'Inde, franchit l'Indus, et vainquit le magnanime Porus à qui il laissa son royaume (327-325). Vainqueur de l'Inde, comme il l'avait été de la Perse, Alexandre revint à Babylone où il mourut à l'âge de 32 ans (323). Ses généraux se partagèrent son empire.

Lettres. — Cette époque troublée fut favorable à l'éloquence politique. A Athènes, les orateurs étaient divisés d'opinion : les uns, tels que *Démade, Dinarque* (360-280), *Phocion* (409-317), *Eschine* (389-314) étaient partisans plus ou moins avérés de la Macédoine ; les autres, comme *Lycurgue* (396-323), *Hypéride* (395-322) et surtout *Démosthène* (385-322) en étaient les adversaires déclarés. Empêché par sa timidité et la faiblesse de sa voix d'aborder la tribune, *Isocrate* (436-338) brillait au barreau.

Le prince des philosophes, *Platon* était mort l'année même de la prise d'Olynthe (347), au moment où Philippe menaçait le plus la Grèce. Son disciple et son rival, plus grand que lui par la science, *Aristote* (384-322) fut le précepteur et l'inspirateur d'Alexandre. Aucun philosophe n'exerça une plus durable influence sur l'esprit humain. Il surpassa de beaucoup *Théophraste* (372-271), son disciple. *Zénon* (362-304) et *Epicure* (341-270) étaient encore bien jeunes lorsqu'il mourut.

Au théâtre, la tragédie est morte. Le comédie va se transformer ; de politique et de satirique, elle deviendra morale, reflétant les mœurs de la société. *Antiphane* (vers 404-329), *Alexis de Thurium* (390-286), *Philémon* (365-262) et *Diphile* opèrent ce changement. Mais le poète le plus remarquable de la comédie nouvelle, *Ménandre* (342-290) avait à peine vingt ans à la mort d'Alexandre.

Les arts sont encore florissants : mais les conceptions des artistes sont moins élevées et moins grandioses : ils tendent à reproduire la vie réelle. *Praxitèle*, d'Athènes, qui florissait de 368 à 335, sculpta l'Aphrodite de Cnide, Eros, un Satyre, l'Apollon Sauroctone ou tueur de lézards, le beau groupe d'Hermès, trouvé dans les fouilles d'Olympie. *Scopas*, de Paros, son contemporain, est connu par ses statues des enfants de Niobé, d'Apollon musagète (conducteur des muses) et par ses bas-reliefs du Mausolée ou tombeau de Mausole. La *Vénus de Milo* est de son école. *Lysippe*, de Sicyone, qui florissait à l'époque d'Alexandre, sculpta, selon Pline, 1.500 statues. On possède des copies de l'*Hercule Farnèse* et de l'*Athlète au Strigile.*

Apelles, de Colophon ou d'Ephèse, l'ami d'Alexandre, peignit Alexandre tonnant, Aphrodite endormie, Aphrodite sortant des ondes.

ÉPOQUE GRÉCO-ALEXANDRINE

De la mort d'Alexandre à la réduction de la Grèce en province romaine (323-146 av. J.-C.)

Caractère de cette époque. – Alexandrie fut pendant cette époque le foyer principal des lumières et de la civilisation. Cette ville, fondée par Alexandre en 331, devint la capitale de l'Egypte. Située entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, elle fut bientôt, grâce à son admirable position, le centre du commerce entre l'Orient et l'Occident. Avec les marchands, les savants et les artistes ne tardèrent pas à y affluer de toutes parts. Ils y étaient attirés par la généreuse protection que les Ptolémées, qui occupaient le trône d'Egypte, accordaient aux lettres et aux sciences. Ptolémée Ier avait fondé le *Musée*, qui était à la fois une académie et une bibliothèque. Des littérateurs distingués, doués d'une vaste érudition, tels que Zénodote, Callimaque, Aristophane de Byzance, Aristarque, occupèrent tour à tour les chaires de cette académie, et y firent des cours publics. Le palais du *Bruchion* renferma jusqu'à 400,000 volumes, et le *Sérapéion* 300,000.

La littérature alexandrine ne fut pas homogène, comme l'avait été celle d'Athènes à l'époque précédente. Elle se ressentit du mélange des peuples divers qui avaient alors leurs représentants dans la capitale des Ptolémées. Les idées philosophiques et religieuses se modifièrent : les fictions mythologiques de la Grèce furent plutôt affaires d'érudition que de créance : aux conceptions polythéistes vinrent se mêler les rêveries du Bouddhisme et du Brahmanisme. Mais il est bon de le constater, c'est au Judaïsme qu'appartient alors la principale direction du mouvement religieux. La Bible fut traduite en grec par les *Septante*, et cette célèbre version, en faisant connaitre la religion de Moïse, prépara les voies au christianisme. En résumé, on peut dire qu'à Alexandrie s'opéra la fusion du génie oriental avec celui de l'Occident.

Le mélange des peuples et l'influence des doctrines nouvelles modifièrent la langue. Beaucoup de mots anciens per-

dirent leur signification primitive : de nouveaux termes furent créés pour exprimer des idées nouvelles : les idiomes de la Macédoine, de la Grèce et des autres nations se mélangèrent et formèrent ce que l'on a appelé le dialecte *Alexandrin*.

L'érudition, l'imitation, l'absence presque complète d'originalité et d'inspiration, tels sont les caractères de la littérature à cette époque, et particulièrement de la poésie. En Sicile, il est vrai, la poésie conserve encore, dans les idylles de Théocrite, la simplicité et le naturel : mais à Alexandrie elle se fait savante avec Callimaque et Cléanthe, Apollonius, Aratus et Nicandre. La tragédie est morte : mais en revanche, Ménandre, Philémon et Diphile créent la comédie de mœurs.

En général, la prose fut pendant cette époque plus brillante que la poésie. La philosophie compte parmi ses représentants Théophraste, Epicure, Zénon, etc. L'histoire est dignement écrite par Polybe. La science enregistre les noms glorieux d'Euclide et d'Archimède. Des érudits, des critiques, des grammairiens nombreux éditent et annotent les chefs-d'œuvre des hommes de génie qui les ont précédés. Cette époque néanmoins fut une époque de décadence. Les écrivains furent nombreux, mais le génie fut rare. Quelque utiles qu'aient été les travaux des grammairiens, ils ne purent remplacer l'inspiration éteinte. L'abus de l'érudition, la recherche et les faux ornements du style, le mauvais goût, déparent presque toutes les œuvres qui parurent alors.

La cause principale de cette rapide décadence fut l'asservissement de la Grèce. L'amour de la patrie et de la liberté, l'enthousiasme religieux, les traditions nationales avaient été jusque-là les sources vives où s'alimentait le génie des poètes, des orateurs, des historiens, des artistes : ces sources précieuses furent taries par la conquête macédonienne. Dès lors, tout se dessèche, tout meurt : la poésie perd toute inspiration : l'éloquence politique devient muette, et cède la place aux vaines déclamations d'école. Ne sentant plus dans leurs cœurs l'enthousiasme et les nobles sentiments qu'inspirent l'amour de la patrie et la religion des aïeux, les hommes d'alors, incapables de rien produire d'original, étudient, commentent, annotent, imitent : aux hommes de génie succèdent les érudits et les grammairiens.

Ire SECTION — POÉSIE

§ 1er. — Poésie Lyrique

Callimaque — Cléanthe

Callimaque de Cyrène (326 ?-236 ?), poète grammairien d'une vaste érudition, enseigna les lettres à Alexandrie, et eut pour disciples Eratosthène, Aristophane de Byzance et Apollonius de Rhodes. Il devint bibliothécaire du Musée.

Selon Suidas, Callimaque ne produisit pas moins de 800 ouvrages. Mais il ne nous reste de lui que 6 hymnes et des épigrammes. La plus célèbre de ses élégies est la *Chevelure de Bérénice*, dont Catulle nous a laissé une traduction presque littérale. *L'Ibis*, petit poème dans lequel Callimaque attaque Apollonius de Rhodes, a été également imité par Ovide.

Callimaque manque d'inspiration. Son style est travaillé et ingénieux : mais les allusions mythologiques, les mots extraordinaires qu'il affecte d'employer, le rendent souvent obscur.

Cléanthe (310 ? 225 ?), philosophe stoïcien, né à Assos, a composé un *hymne* remarquable en l'honneur de Jupiter.

On cite en outre parmi les poètes du IIIe siècle av. J.-C. **Philétas**, auteur d'élégies amoureuses : **Euphorion** qui composa des élégies dans le genre pastoral, et **Phanoclès**.

§ 2. — Poésie Epique

Apollonius de Rhodes (276 ?-186)

Apollonius naquit à Alexandrie vers 276. Il fut l'élève de Callimaque, dont il excita la jalousie en publiant ses *Argonautiques*. Il se retira à Rhodes où il enseigna la rhétorique et acquit une grande réputation. Il revint à Alexandrie après la mort de Callimaque, et succéda à Eratosthène, comme directeur du Musée. Il mourut en 186.

Les *Argonautiques*, le chef-d'œuvre de la littérature

alexandrine, ont pour sujet l'expédition de Jason et des Argonautes en Colchide, pour conquérir la *Toison d'or*.

Les *Argonautiques*, divisées en quatre chants, sont écrites en vers hexamètres et en dialecte ionien. Ce poème est une œuvre artificielle : il manque d'invention, de chaleur et de vie : on n'y sent nulle part l'enthousiasme qu'inspirent le patriotisme et la croyance aux merveilles de l'épopée. Les caractères des héros sont faiblement tracés. On trouve néanmoins dans la peinture de la passion de Médée pour Jason, des traits qui ont servi à Virgile pour décrire l'amour de Didon envers Enée. Malgré ces défauts, les *Argonautiques* offrent cependant des épisodes intéressants, de riants tableaux, des descriptions et des récits agréables, des traditions curieuses dues à l'érudition du poète, enfin tout ce qui est capable d'orner un ouvrage où l'art a plus de part que le génie.

Les contemporains accueillirent les *Argonautiques* avec faveur. Chez les Latins, Varron d'Atax les traduisit, Valérius Flaccus en fit une imitation libre, et Virgile s'en inspira plus d'une fois. Ce poème était ce qu'il devait être à cette époque de décadence. La liberté et le patriotisme éteints, les antiques croyances détruites, les mœurs changées ne permettaient de faire qu'une œuvre artificielle.

§ 3. — Poésie Didactique

Aratus — Nicandre

La poésie didactique était en harmonie avec l'esprit des savants et des érudits de l'Ecole d'Alexandrie. Mais ceux qui la cultivèrent ne surent ni s'élever à des idées générales, ni joindre le sentiment de la nature aux enseignements de la science : ils ne firent que composer en vers des manuels scientifiques secs et stériles.

Aratus (III[e] siècle), naquit à Soles, en Cilicie, et vécut longtemps à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il composa les *Phénomènes* et les *Pronostics* ou *Signes*. Dans ces deux poèmes que plusieurs considèrent comme n'en formant qu'un, Aratus décrit les phénomènes célestes et résume tout ce que l'on savait alors en Astronomie : il examine ensuite les signes qui annoncent le beau ou le mauvais temps. Le style d'Aratus est élégant ; mais malgré quelques morceaux brillants, le fond de ses poèmes est sec. Aratus n'en obtint pas moins un

grand succès. Chez les Latins, Cicéron, Avenius, Germanicus, le traduisirent : Virgile dans ses *Géorgiques,* puis Ovide et Stace l'imitèrent et lui firent des emprunts.

Nicandre (IIIe siècle), de Colophon, prêtre d'Apollon et médecin, composa les *Thériaques* où il traite des blessures faites par les animaux venimeux, et les *Alexipharmaques* où il étudie les poisons et leurs antidotes. Ces deux poèmes ne sont que des manuels de médecine en vers. Nicandre composa en outre des *Géorgiques* qui servirent à Virgile, et des *Métamorphoses* qu'Ovide dut plus d'une fois imiter.

On cite encore *Archestrate,* auteur d'un poème sur l'art culinaire, et *Dicéarque* qui fit en vers ïambiques une *Description de la Grèce.*

§ 4. — Poésie Dramatique

1° Tragédie — Pléiade tragique

Pour animer la tragédie, les Ptolémées établirent à Alexandrie des concours dramatiques, à l'exemple de ceux qui avaient existé à Athènes. Malgré cette institution, les tragédies de cette époque ne furent que de froides et ennuyeuses déclamations. Les Alexandrins ont cependant inscrit dans leur *Canon* les noms de sept poètes qui forment ce qu'on appelle la *Pléiade tragique.* Ce sont : **Alexandre, Æantide, Homère le jeune, Lycophron, Philiscus, Sosiphane et Sosithée.**

Lycophron (IIIe siècle), né à Chalcis, fut chargé par Ptolémée Philadelphe du recensement des poètes grecs. Il composa une histoire de la comédie, quarante ou cinquante tragédies, et l'*Alexandra* ou *Cassandre,* le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu. En voici le sujet : un soldat raconte à Priam ce que Cassandre, sous le nom d'Alexandra lui a prédit touchant le sort de Troie et les malheurs qui menacent cette ville. L'*Alexandra* est un long monologue plutôt qu'une tragédie. C'est une œuvre d'érudition remplie d'allusions à la mythologie, à l'histoire, à la géographie. Le style, quoique harmonieux et savant, est bizarre ; il abonde en périphrases, en termes inusités, en archaïsmes : le poète s'étudie à ne jamais appeler par leur nom ni les personnes ni les choses. Aussi Lycophron est-il célèbre par son obscurité.

2° Comédie.

A Alexandrie, la comédie ne fut pas plus florissante que la tragédie. Cependant le drame satirique se transforma et donna naissance à un nouveau genre, appelé *hilaro-tragédie*, mélange à la fois de tragique et de comique : c'est la forme la plus ancienne de la *tragédie larmoyante*. — **Rhinton** de Tarente brilla dans ce genre.

A Athènes, au contraire, la comédie jetait encore un vif éclat : Ménandre, Philémon et Diphile inauguraient la *Comédie nouvelle* dont nous avons parlé plus haut.

1° **Ménandre** (342-290) naquit à Athènes. Il était neveu du poète Alexis. Il fut disciple de Théophraste et partisan d'Epicure, son compagnon d'enfance et son ami. Il fréquenta les gens de lettres, les artistes, les philosophes et fut fort répandu dans la bonne société d'Athènes. Il se noya en se baignant dans le Pirée.

Ménandre avait composé plus de cent comédies, dont il ne reste que de très courts fragments. Les Anciens louent sa fécondité, son habileté à peindre les passions et les mœurs, la beauté de son style. Il insiste sur les misères humaines, et il répand une teinte de mélancolie sur le tableau qu'il fait de notre condition. Il excellait à renfermer une pensée dans un vers vif et concis ; plusieurs de ses maximes sont passées en proverbes. Plutarque loue beaucoup Ménandre, et le préfère à Aristophane. Térence, qui s'est efforcé de l'imiter, est regardé comme inférieur à son modèle. Les Athéniens qui, pendant sa vie, n'avaient pas rendu justice à son génie, lui érigèrent un tombeau après sa mort ; ils placèrent sa statue au théâtre, à côté de celles des trois grands tragiques.

2° **Philémon** (355-262) composa plus de cent cinquante comédies. Il recherchait surtout les sujets populaires : il était le poète de la populace, comme Ménandre était celui de la bonne société. Plaute prit Philémon pour modèle, tandis que Térence se fit disciple de Ménandre. Philémon l'emporta souvent sur son rival. Ménandre, qui avait conscience de sa supériorité, lui demanda un jour : « Je te prie, ne rougis-tu pas, toutes les fois que tu es déclaré mon vainqueur ? »

3° **Diphile** (IVe siècle) fut à la fois poète et acteur. Il composa un grand nombre de comédies. En voici quelques-

unes imitées par Plaute et par Térence : *les Adelphes, l'Eunuque ou le Militaire, les Compagnons de mort* (*Commorientes* de Plaute).

3° Silles (σίλλος, sarcasme).

On peut rapprocher les *Silles* de la comédie. On appelait ainsi des satires dans lesquelles on parodiait des passages d'auteurs anciens, pour en faire des applications malignes et piquantes.

Timon, surnommé le *Sillographe*, naquit à Phlionte (IIIe siècle). Il fut le disciple et l'ami de **Pyrrhon**, chef de l'école sceptique. Il professa lui-même la philosophie et la rhétorique à Chalcédoine, et se retira ensuite à Athènes. Il publia trois livres de *Silles* dans lesquels il attaque les philosophes de toutes les sectes, excepté les sceptiques. Les *Silles* du IIe et du IIIe livre sont en forme de dialogue.

§ 5. — Poésie pastorale.

Théocrite. — Bion. — Moschus.

La Genèse et particulièrement le Livre de Ruth offrent des pages charmantes de poésie pastorale. On en trouve également dans Homère, Hésiode, Aristophane, etc. Ce genre de poésie est naturel. Les bergers, surtout dans les belles contrées de la Grèce et de l'Italie, durent célébrer dans leurs chants la riche nature qu'ils avaient sous les yeux, et les charmes de la vie champêtre. Mais ni ces chants ni cette poésie ne constituaient un genre particulier de littérature. Théocrite fut le créateur de la poésie bucolique.

1° Théocrite (290 ? — 210 ?)

Théocrite naquit à Syracuse, vers 290. Il vécut quelque temps à Cos, où il fut l'élève de Philétas. Il était l'ami du poète Aratus. Ptolémée Philadelphe l'attira à Alexandrie, mais il ne put l'y retenir. Théocrite revint à Syracuse où il mourut dans un âge assez avancé, vers 210.

Œuvres. — Théocrite a laissé des Idylles et quelques *épigrammes*.

Les Idylles (εἰδύλλιον, diminutif de εἶδος, image) sont des

petits tableaux de la vie champêtre. Cependant toutes les idylles de Théocrite n'appartiennent pas à la poésie pastorale : dix seulement sont des églogues : les autres sont des poèmes de différents caractères. Les principales idylles sont : *les Syracusaines, la mort de Daphnis, Polyphème, Hercule, les Dioscures* ou *lutte de Castor et de Pollux, les Pêcheurs, la Quenouille, Hiéron* ou les *Grâces, l'éloge de Ptolémée*, etc.

Théocrite a écrit la plupart de ses idylles dans le dorien populaire de la Sicile.

Jugement sur Théocrite. — Théocrite prend tous les tons : gracieux, simple et naturel avec les bergers, il a la majesté d'Homère dans le combat de Pollux avec Amicus, la verve piquante d'Aristophane dans les *Syracusaines*, les grâces légères d'Anacréon dans la charmante idylle, l'*Amour piqué par une abeille*.

Seul parmi les poètes bucoliques, Théocrite a eu sous les yeux des bergers, des bouviers, des chevriers musiciens et chanteurs comme ceux dont il retrace la vie : il les a peints d'après nature. Ses personnages sont vivants et naturels : ils nous apparaissent avec leurs mœurs simples, rudes, parfois grossières, avec leurs passions qu'ils ne songent même pas à déguiser, avec leur langage vif et énergique, sans recherche ni affectation A la peinture des mœurs, Théocrite joint la description des lieux. En lisant ses tableaux pleins de vérité et de charme, on se croirait transporté sous le ciel enchanteur de l'Italie et de la Sicile.

Parallèle entre Théocrite et Virgile. — Virgile a imité Théocrite ; mais ses *Bucoliques* ne sont ni aussi naturelles, ni aussi vraies que celles du poète Sicilien. Il n'avait pas, comme lui, sous les yeux, des pâtres musiciens et chanteurs. Virgile fait vivre ses bergers dans un monde factice et imaginaire : ce ne sont pas de vrais bergers. Jamais pasteurs n'ont eu les idées et les sentiments qu'il leur prête, jamais ils n'ont chanté les sujets qu'il invente. Virgile, il est vrai, emprunte le cadre de la poésie pastorale : mais il place dans ce cadre mille choses étrangères à la vie des champs. Il parle de politique et de religion, il fait allusion à ce qui se passe à la cour ; parfois même ses bergers se montrent érudits : ils sont trop savants pour des pâtres ; ils n'ont ni le langage, ni les mœurs de ceux qui mènent la vie des champs.

2° Bion (IIIe siècle).

Bion, qui florissait vers 280, naquit à Smyrne; mais il vécut à Syracuse. Il nous reste de lui le commencement de l'*Epithalame d'Achille* et le *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*. — Le style de Bion est d'une élégance remarquable, mais il est affecté et manque de naturel.

3° Moschus (IIIe siècle).

Moschus de Syracuse fut disciple de Bion. Il a composé l'*Amour fugitif*, l'*Enlèvement d'Europe*, *Mégare*, femme d'Hercule, et le *Chant funèbre en l'honneur de Bion*, son chef-d'œuvre. Moschus a plus de sentiment que Bion : mais il manque comme lui de naturel et de simplicité. Du reste, les pièces que nous possédons de ces deux poètes n'ont aucun rapport avec la poésie bucolique.

IIe SECTION. — PROSE

---

§ 1er. — Eloquence.

Démétrius de Phalère (345-283).

L'éloquence, privée de la liberté, n'ayant plus ni l'Agora pour livrer ses luttes de chaque jour, ni les intérêts sacrés de la patrie à défendre, ne tarda pas à s'affaiblir et à s'éteindre.

Démétrius de Phalère fut le dernier des orateurs. Quoique d'une naissance obscure, il acquit par ses talents une grande réputation, et arriva aux plus hautes dignités. Cassandre, roi de Macédoine, le nomma gouverneur d'Athènes (318). Il s'appliqua à faire revivre les anciennes institutions, protégea les lettres et les arts. Les Athéniens reconnaissants lui élevèrent 360 statues. Mais la prise d'Athènes par Démétrius Poliorcète opéra une révolution, et les statues du gouverneur furent renversées : lui-même, condamné à mort, dut prendre la fuite. Il se retira à Alexandrie, où il aida Ptolémée Lagus à fonder le Musée. Il fut exilé à l'avènement de Ptolémée Philadelphe : il se retira dans la Haute-Egypte, où il mourut de la piqûre d'un aspic (283).

Démétrius avait une éloquence élégante et fleurie ; mais il manquait de force et de vigueur. « Il altéra le premier le véritable caractère de l'éloquence, dit Cicéron : il lui ôta son nerf et sa vigueur ; il aima mieux paraître doux que fort : il le fut en effet, mais d'une douceur qui pénétrait les âmes sans les émouvoir. On gardait le souvenir de sa diction harmonieuse, mais il ne savait pas, comme Périclès, laisser l'aiguillon avec le sentiment du plaisir, dans l'âme des auditeurs.

Eloquence Rhodienne. — La rhétorique remplaça, à cette époque, l'éloquence politique : ce fut alors que brillèrent l'éloquence *Rhodienne* et l'éloquence *Asiatique*. Eschine avait fondé à Rhodes une école qui fut longtemps florissante. L'éloquence rhodienne rechercha la grâce du langage et les ornements du style ; elle fut loin d'avoir l'énergie et la vigueur de l'éloquence attique. On n'avait plus besoin, comme à Athènes, de convaincre un adversaire, ni d'enlever les suffrages du peuple ; on ne se proposait que de plaire, de flatter l'oreille, d'exciter les applaudissements d'auditeurs oisifs : l'éloquence avait fait place à la rhétorique et à la déclamation.

Eloquence Asiatique. — L'éloquence asiatique prodigua encore plus que l'éloquence rhodienne les ornements et la pompe du langage. On chercha à cacher la stérilité des idées sous l'éclat des images et l'abondance des mots. On prit l'enflure pour de l'élévation, les pensées creuses pour de la profondeur, le faux brillant du style pour de la richesse. Les orateurs ne paraissaient plus à la tribune qu'en manteaux magnifiques, les cheveux parfumés, le visage fardé, les doigts chargés d'anneaux et de pierreries. Le rhéteur ressemblait plus à un comédien qu'à un orateur.

« Il y a longtemps, dit Quintilien, que l'on a divisé l'éloquence en deux genres, l'*Attique* et l'*Asiatique* : l'un serré et plein, l'autre enflé et vide ; l'un n'ayant rien de superflu, l'autre manquant de goût et de mesure. J'attribue cette différence au génie des orateurs et des auditeurs : ainsi les Athéniens, peuple délié et fin, ne pouvaient supporter rien d'enflé ni de surabondant, tandis que les Asiatiques, naturellement vaniteux et pleins de jactance, ont porté leur caractère jusque dans l'éloquence. Les inventeurs de cette division y ont ajouté un troisième genre, le *rhodien* qu'ils regardaient comme un genre intermédiaire et mixte. Il n'est, en effet, ni aussi serré que

l'attique, ni aussi abondant que l'asiatique. On ne peut douter que le genre attique ne soit incomparablement le meilleur. »

§ 2. — Histoire.

Il y eut à cette époque un grand nombre d'historiens. **Anaximène, Callisthène, Jérôme de Cardie,** racontèrent les exploits d'Alexandre le Grand. Mais ils écrivirent l'histoire à la manière d'une épopée : ils remplirent leurs récits de basses flatteries et de faits merveilleux. Les fables qu'ils inventèrent furent reçues des Latins, recueillies par Quinte-Curce, et formèrent ce qu'on peut appeler *la Légende d'Alexandre.*

L'école d'Alexandrie produisit plusieurs historiens dont les ouvrages, malheureusement perdus, seraient d'un grand secours à la science moderne.

Bérose, chaldéen d'origine, écrivit en grec une histoire de la Babylonie et de la Chaldée, d'après les documents du temple de Bel, dont il était prêtre. Son récit, dont nous possédons quelques fragments, confirme souvent celui de la Bible.

Manéthon, qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, était prêtre d'Héliopolis, en Egypte, et gardien des archives sacrées. Il composa une *Histoire d'Egypte* dont il reste quelques fragments. Sa chronologie, qui paraissait contredire celle de la Bible, semble aux savants modernes pouvoir se concilier avec elle.

L'Ecole grecque compte aussi plusieurs historiens. **Polémon** composa une *Histoire de la Grèce* : **Phylarque** raconta les événements accomplis depuis la mort d'Alexandre jusqu'à celle de Cléomène III, roi de Sparte ; **Timée** écrivit les *Fastes olympiques* et l'*Histoire de la Sicile* : **Aratus de Sicyone**, chef de la ligue achéenne, laissa de précieux *Mémoires*. Mais l'historien le plus célèbre fut **Polybe.**

Polybe (204 ?-125 ?).

Polybe par la date de son existence appartient à l'époque Alexandrine : mais par sa vie et les faits qu'il raconte, il est de l'époque Gréco-Romaine.

Polybe naquit à Mégalopolis, en Arcadie, vers 204. Lycortas, son père, était un des chefs de la ligue achéenne et l'ami de Philopœmen. Il porta l'urne funèbre qui renfermait les cendres de ce dernier défenseur de la liberté de la Grèce.

Suspect aux Romains, Polybe fut du nombre des mille Achéens déportés en Italie. Il demeura près de vingt ans à Rome, où il devint l'ami de Scipion Emilien. Le crédit des Scipions lui permit de se mettre au courant des affaires de la république romaine, et de consulter les archives de l'Etat. Pour recueillir les matériaux de son Histoire, il voyagea en Egypte, en Gaule, en Espagne. Rentré dans sa patrie, il vit les Achéens préparer un nouveau soulèvement contre Rome. Pour ne point prendre part à la lutte, il alla rejoindre Scipion Emilien qui assiégeait Carthage. Après la prise de Corinthe et la réduction de la Grèce en province romaine, Polybe revint en Grèce et fut un des principaux médiateurs entre les vainqueurs et les vaincus. Il mourut, dit-on, d'une chute de cheval, à Magalopolis, vers 125 av. J.-C.

Œuvres. — Polybe avait composé, outre son *Histoire générale*, une *Histoire de Numance, la Vie de Philopœmen*, un *Commentaire sur la tactique.*

Histoire générale, — Polybe ne voulait d'abord que continuer les *Memoires d'Aratus* ; mais il étendit son sujet et comprit, dans son récit, les événements qui s'étaient accomplis depuis la seconde *guerre punique* jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine (218-146). Son Histoire renfermait 40 livres. Nous possédons les cinq premiers et des fragments des autres. Les deux premiers forment une introduction qui résume les événements jusqu'à la seconde guerre punique. Le troisième s'étend de la seconde guerre punique à la bataille de Cannes (219-216 av. J.-C.). Le quatrième raconte les événements accomplis dans les royaumes formés de l'empire d'Alexandre. Le cinquième va jusqu'au commencement de la lutte qui mit fin à l'indépendance de la Grèce. Parmi les fragments qui nous restent, on trouve l'exposé de la constitution de Rome et de Carthage, les portraits de Scipion et de Philopœmen, le parallèle entre la légion romaine et la phalange macédonienne, les éloges de Paul-Emile et de Scipion Emilien, etc.

Jugement sur Polybe. — Polybe est un historien *philosophe, judicieux, exact, mais froid.*

Polybe intitula son Histoire : *Pragmatie* (Πραγματεία, Traité.) C'est en effet un véritable traité politique et militaire, dans lequel il recherche les causes des événements, les diverses circonstances dans lesquelles ils se sont accomplis,

et les résultats qu'ils ont produits. Polybe ne se borne pas à exposer les faits avec exactitude ; il en tire des conséquences pratiques pour la direction des affaires. Le but particulier qu'il se proposait était de montrer par quelle politique Rome se préparait l'empire universel. Nul n'a pénétré plus avant dans les secrets de la politique de Rome, nul n'a mieux saisi l'esprit de ses institutions. Polybe attache aussi une grande importance à la stratégie et à l'art de la guerre ; il voit même dans l'organisation de la légion romaine une des causes de l'agrandissement de la République. Il considère Rome comme le centre vers lequel convergent tous les événements : sa constitution la porte à étendre sa domination d'abord sur l'Italie, puis sur la Sicile, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique où elle se trouve en lutte avec Carthage, enfin sur la Grèce ; son régime intérieur lui permet de réparer promptement ses revers ; ses légionnaires sont toujours prêts à voler à de nouvelles conquêtes ; sa politique extérieure et sa manière d'organiser les provinces font qu'elle s'assimile facilement les peuples vaincus, et les retient sous le joug : c'est ainsi que Rome tend à la domination universelle. Polybe offre donc le premier modèle de la *philosophie de l'histoire*. Bossuet dans son *Discours sur l'histoire uncierselle* et Montesquieu dans les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, ont su mettre à profit les sages idées et les larges vues de Polybe.

A ce coup d'œil étendu et pénétrant, à cette appréciation *judicieuse* des événements, de leurs causes et de leurs résultats, Polybe joint une grande *exactitude* dans le récit des faits : c'est le plus consciencieux et le plus véridique des historiens. Il écarte les traditions populaires et merveilleuses, et ne raconte que ce qui lui paraît certain. On ne saurait douter de sa véracité.

Mais ce sage historien manque de chaleur : il donne tout à la raison, rien à l'imagination. Son style manque de couleur et de mouvement ; sa narration n'est pas entrainante, son expression fait rarement image. On désirerait trouver chez lui quelque peu de la grâce d'Hérodote et de l'énergie de Thucydide. Aussi les Anciens, qui, à cette époque surtout, attachaient une grande importance aux ornements du style, n'ont-ils pas estimé Polybe à sa juste valeur. Denys d'Halicarnasse lui reproche de manquer d'art, et trouve sa lecture ennuyeuse. Mais, dit Rollin, « un style militaire, simple, négligé, se par-

donne à un écrivain tel que Polybe, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours de la diction. »

§ 3. — Erudition : les grammairiens.

Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque, Zoïle.

L'époque Gréco-Alexandrine vit paraître un grand nombre de *grammairiens* ou lettrés, fort érudits. Les principaux furent : **Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque** et **Zoïle.** Ils furent successivement professeurs et bibliothécaires du Musée.

Zénodote (IIIe siècle), chargé avec Lycophron du recensement des poètes grecs, s'appliqua avec soin à revoir le texte d'Homère dont il donna une édition fort estimée.

Aristophane de Byzance, un des grammairiens les plus distingués, eut Aristarque pour disciple. Il fit une nouvelle édition d'Homère, et introduisit l'usage des accents et de la ponctuation dans la langue grecque. Il rédigea, de concert avec Aristarque, le *Canon d'Alexandrie*. On appelle ainsi le catalogue des écrivains de premier ordre, qui devaient faire loi dans chaque genre de littérature.

Aristarque (160-88) revit le texte des œuvres de Pindare, d'Archiloque, d'Eschyle, de Sophocle, d'Aristophane. Il donna une excellente édition d'Homère dont il divisa chacun des poèmes en 24 chants. C'est cette édition qui est devenue classique. Le nom d'Aristarque est synonyme de critique sévère, mais judicieux.

A côté de cette école de grammairiens qui professaient un culte sans mélange pour les Anciens, s'en éleva une autre qui s'appliqua au contraire à les dénigrer. Le chef de cette nouvelle école fut **Cratès de Malles**, l'antagoniste d'Aristarque. La rivalité des deux chefs se perpétua longtemps entre leurs disciples.

Zoïle fut le plus violent des détracteurs d'Homère ; on le surnomma pour cette raison *le fouet d'Homère*. Il ne ménagea pas davantage, il est vrai, Isocrate ni Platon. Les Athéniens le traitèrent en ennemi public, et le précipitèrent, dit-on, d'un rocher dans la mer. Le nom de Zoïle est synonyme de critique injuste et envieux.

Les *grammairiens* rendirent de grands services à la littérature, en faisant apprécier le mérite des grands écrivains, en

cherchant à maintenir la pureté de la langue, et en révisant les textes. Mais leurs œuvres ont péri : il ne nous reste d'eux que des ouvrages de seconde main.

§ 4. — Sciences.

Euclide. — Archimède.

Pendant que la poésie se mourait, les sciences au contraire faisaient de grands progrès. Les noms d'Euclide et d'Archimède sont aussi glorieux que ceux des grammairiens de cette époque.

Euclide, né à Tyr de parents grecs, étudia probablement les mathématiques sous Théodore, à Cyrène. Il fonda lui-même une école célèbre à Alexandrie, sous le premier Ptolémée. Il composa, entre autres ouvrages, ses *Phénomènes* qui résument les connaissances astronomiques de son temps, et ses *Eléments* dans lesquels, sans le secours de l'algèbre, il résolut des problèmes fort difficiles.

Archimède naquit à Syracuse en 287. Il mourut en 212, pendant le siège de cette ville, tué par un soldat de Marcellus. Il fit de la science d'excellentes applications. Outre le principe d'hydrostatique connu sous le nom de *principe d'Archimède*, il donna la théorie du levier et de la vis, construisit la première hélice, et inventa de puissantes machines de guerre.

Mentionnons deux autres mathématiciens et astronomes, **Eratosthène** et **Hipparque**.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

De la mort d'Alexandre à la réduction de la Grèce en province romaine (323-146 av. J.-C.)

A la mort d'Alexandre, le trône fut donné à son fils puîné Alexandre Aigos, sous la régence de Perdiccas. Ses généraux se partagèrent son empire : Ptolémée, fils de Lagus, obtint l'Egypte ; Antigone, la Phrygie, la Lycie et la Pamphylie ; Lysimaque, la Thrace ; Antipater et Crateros, la Macédoine ; Eumène, la Cappadoce, etc.

I. L'Egypte. — L'Egypte devint florissante sous les Ptolémées. Vainqueur de Perdiccas (321), Ptolémée Lagus prit le titre de roi, et devint le maître incontesté de l'Egypte qu'il administra sagement. Il fit d'Alexandrie une des capitales du monde ; il créa deux bibliothèques, l'une dans son palais, l'autre dans le sérapéion. Les six premiers bibliothécaires furent *Zénodote*, *Callimaque*, le géographe *Eratosthène*, *Apollonius*, l'auteur des Argonautiques, les grammairiens *Aristophane* et *Aristarque*. A côté de ces bibliothèques, il créa sous le nom de Musée (sanctuaire des Muses), une sorte d'institut et d'université, où enseignèrent les maîtres les plus fameux.

Ptolémée Lagus ou Soter abdiqua en faveur de son fils (284), Ptolémée, surnommé par ironie Philadelphe, parce qu'il avait tué ses deux frères. Il régna 37 ans (284-247) ; comme son père, il encouragea les lettres, et fit faire la traduction des Septante. *Callimaque* et *Théocrite* vécurent à sa cour. Le premier, il entra en relation avec Rome après la défaite de Pyrrhus (275).

Ptolémée III Evergète (247-221) fit la guerre à la Syrie, pour venger sa sœur Bérénice qu'Antiochus avait répudiée et que Seleucus II avait mise à mort. Il intervint aussi dans les affaires de la Grèce, fut d'abord le protecteur d'Aratus et de la Ligue Achéenne ; puis de Cléomène, roi de Sparte. Il combla d'honneurs l'astronome-géographe *Eratosthène*.

Sous Ptolémée IV Philopator (221-204) commença la décadence de l'Egypte. Il eut pour successeurs Ptolémée V Epiphane

(204-181), Ptolémée VI Philométor (181-146), Ptolémée VII Physcon (146-117), Ptolémée VIII, Ptolémée IX, Ptolémée XI Aulète, qui, en mourant, désigna pour lui succéder son fils Ptolémée Dionysos et sa fille Cléopâtre, célèbre par ses relations avec Antoine. Elle mourut de la piqûre d'un aspic, et Octave réduisit l'Egypte en province romaine (30).

II. La Grèce. — Pendant que les généraux d'Alexandre se disputaient son empire, la Grèce tenta de recouvrer sa liberté. Excitée par Démosthène, Athènes envoya des députés à toutes les villes pour les soulever contre la Macédoine : c'est ce qu'on appelle la *guerre Lamiaque*. Léosthénès vainquit à Lamia, en Thessalie, Antipater, gouverneur de la Macédoine. Mais les Grecs, vaincus à leur tour à la bataille de Crannon (322), demandèrent la paix. Antipater exigea la tête de Démosthène, qui s'empoisonna pour ne pas tomber entre ses mains. Le vertueux Phocion fut lui-même condamné, comme Socrate, à boire la ciguë (317). Cassandre, fils d'Antipater, s'était emparé d'Athènes l'année précédente; il confia l'administration à Démétrius de Phalère, qui gouverna sagement la ville jusqu'en 307, où Démétrius Poliorcète la délivra et rétablit la démocratie. Ce ne fut pas pour longtemps. Athènes, inconstante, se révolta, et Démétrius la reconquit (298). Le rôle d'Athènes est terminé : elle use ses dernières forces pour tenter de reconquérir une liberté qui sans cesse lui échappe.

Après la bataille d'Ipsus (301), où périt Antigone, la Grèce se trouva séparée de l'Asie et abandonnée à elle-même pendant trente ans, par suite des troubles qui agitèrent la Macédoine. Des tyrans en profitèrent pour s'établir dans chaque ville. Aratus tenta de renverser ces détestables tyrannies. Il délivra Sycione, sa ville natale (251), et forma la Ligue achéenne, dans laquelle entrèrent successivement les principales villes. Malheureusement, Cléomène III, roi de Sparte, déclara la guerre à la Ligue achéenne (227), et Aratus, pour lui résister, dut faire appel à la Macédoine (223). Cléomène fut vaincu à Sellasie (221); mais la Macédoine resta maîtresse du Péloponèse, et Aratus mourut sans avoir pu délivrer sa patrie (213).

La Macédoine était déjà en guerre avec Rome. Après la bataille de Cynoscéphales (197), où Flaminius écrasa la phalange macédonienne, la liberté de la Grèce fut proclamée (196). Philopœmène, de Mégalopolis, essaya de ressusciter la Ligue achéenne : il fut fait prisonnier dans un combat contre les Messéniens. Sa mort fut vengée par les Achéens (183); mais

avec lui périt le dernier espoir de la liberté de la Grèce, qui fut réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe (146).

Lettres. — Les lettres ne pouvaient être florissantes pendant cette époque troublée. L'Ecole d'Alexandrie compte quelques poètes : *Callimaque, Cléanthe, Apollonius de Rhodes, Aratus* qui vécut à la cour de Macédoine, le poète-médecin *Nicandre*. La pléïade tragique ne produit rien de remarquable, et le nom seul de *Lycophron* suffit pour discréditer la tragédie.

A Athènes : *Philémon, Diphile* et surtout *Ménandre* illustrent la *Comedie nouvelle*.

La Sicile produit *Théocrite, Bion* et *Moschus*.

L'érudition fut alors très florissante et s'enrichit des travaux de *Zénodote*, d'*Aristophane* de Byzance, d'*Aristarque* et même de *Zoïle*.

Bérose et *Manéthon* racontèrent l'histoire de la Chaldée et de l'Egypte, mais le véritable historien de cette époque fut *Polybe* qui nous montre Rome grandissant sans cesse pendant que la Grèce expire.

V. — ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE

De la réduction de la Grèce en province romaine au partage de l'Empire (146 av. J.-C. — 395 ap. J.-C.)

Caractère de cette Epoque. — Après la prise de Corinthe par le consul Memmius, en 146 av. J.-C., la Grèce fut réduite en province romaine sous le nom d'*Achaïe*. Les Romains dédaignèrent d'abord les lettres et les arts des Grecs. Mais enfin, selon l'expression d'Horace, « la Grèce vaincue domina à son tour son farouche vainqueur et importa les arts dans le sauvage Latium :

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio....

Les patriciens confièrent l'éducation de leurs enfants à des grammairiens grecs, ou à des esclaves qu'ils faisaient instruire. Eux-mêmes finirent par aller entendre les philosophes et les rhéteurs. De nombreuses bibliothèques furent fondées à Rome, toutes remplies des chefs-d'œuvre de l'Attique. Non contents des ressources qu'ils trouvaient dans Rome pour s'instruire, les jeunes patriciens allaient étudier dans les écoles célèbres d'Alexandrie, de Rhodes et d'Athènes. A leur retour, ils mettaient leur gloire à parler avec élégance la langue des Hellènes et à *vivre à la grecque.*

Toutefois la littérature grecque à cette époque produisit peu d'œuvres importantes. La ruine de la nationalité grecque avait éteint tout sentiment de patriotisme dans les âmes : on ne croyait plus à la religion des ancêtres, et, d'un autre côté, les sujets anciens, vingt fois répétés, étaient épuisés, et n'étaient plus capables de faire naître l'inspiration. La poésie était morte ; c'est à peine si l'on peut citer quelques poètes. Seules, l'histoire, la philosophie et la rhétorique demeurèrent encore quelque peu florissantes. Pendant que la littérature païenne s'éteignait, le christianisme naissant donnait à l'intelligence de nouvelles lumières, au cœur de nouvelles inspirations. Dans la lutte ardente que se livrèrent le paganisme et le christia-

nisme, les *Pères de l'Eglise*, toujours sur la brèche, produisirent des chefs-d'œuvre d'éloquence. La littérature chrétienne est la véritable littérature de cette époque.

1re SECTION — POÉSIE

Babrius — Oppien

La poésie épigrammatique fut le genre le plus cultivé à cette époque. Mais l'épigramme, qui primitivement n'était qu'une inscription, se modifia, et devint une petite pièce terminée par un trait ordinairement satirique. Le plus connu des poètes épigrammatiques est **Méléagre**.

On cite parmi les poètes épiques **Archias** d'Antioche qui chanta la *guerre des Cimbres* et celle de *Mithridate*. Il est moins connu par ses poèmes que par le plaidoyer de Cicéron pour sa défense.

Babrius ou **Babrias** cultiva l'apologue. Il vivait sous Auguste, selon les uns ; selon les autres, au IIe ou au IIIe siècle de notre ère. Il mit en vers *scazons*, mètre inventé par Hipponax, les récits répandus sous le titre de *fables d'Esope*. On ne possédait les fables de Babrius que défigurées et mises en mauvaise prose. Mais en 1840, Minoïde Minas découvrit dans un monastère du mont Athos un manuscrit de Babrius, renfermant 123 fables en vers. On cite parmi les plus belles : *Mercure et les Arabes, le Rat de ville et le Rat des champs, le Chêne et le Roseau, le Corbeau et le Renard, le Laboureur qui a perdu son hoyau*, etc. Babrius, selon M. Egger, l'emporte sur Phèdre par l'élégante précision du style et la régularité de sa versification. Il est également remarquable par la mise en scène et la grâce des détails.

Oppien naquit en Cilicie, et vécut au IIe siècle. Il composa, dans l'île de Malte où il avait suivi son père exilé, trois poèmes : *les Halieutiques* ou *la Pêche*, *les Cynégétiques* ou *la Chasse*, *les Ixeutiques* ou *la Chasse aux Oiseaux*. Quelques critiques attribuent *les Cynégétiques* et *les Ixeutiques* à un

autre poète du même nom, **Oppien d'Apamée.** Le style des *Halieutiques* est fleuri et harmonieux : on y trouve des peintures agréables et de charmants tableaux. Quoique Oppien renferme quelques erreurs grossières, il fait en général des observations exactes, comme Buffon s'est plu à le reconnaître.

IIe SECTION. — PROSE

---

§ 1er. — Histoire et Géographie

Les historiens furent nombreux à cette époque. Quelques-uns sont peu connus. **Posidonius** (Ier siècle av. J.-C.) écrivit ses *Histoires*. **Juba**, fils du roi de Numidie vaincu par César, composa une *Histoire romaine* : **Nicolas de Damas**, qui vivait sous Auguste, laissa une *Histoire universelle* et une *Vie d'Auguste*. **Arrien de Nicomédie**, qui vécut dans la première moitié du second siècle, écrivit des ouvrages analogues à ceux de Xénophon, son modèle : les *Entretiens d'Epictète* et le *Manuel d'Epictète*, dont il avait été le disciple, l'*Anabase* ou l'expédition d'Alexandre le Grand en Asie et dans l'Inde, l'*Histoire* des successeurs d'Alexandre, celle des Parthes, de la Bithynie, etc. **Appien** (IIe siècle ap. J.-C.), composa une *Histoire romaine*, dans laquelle il fait l'histoire de chaque peuple jusqu'au moment de sa conquête par les Romains. Il est assez exact, mais sa narration est sèche et froide. **Dion Cassius** (155-240 ap. J.-C.), écrivit aussi une *Histoire romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 229 ap. J.-C. **Diogène Laërce** (IIIe siècle ap. J.-C.) a écrit la *Vie et les Opinions des plus illustres philosophes*, compilation où l'on trouve, sans ordre et sans choix, une foule d'anecdotes et de documents précieux.

Les historiens les plus célèbres sont **Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Flavius Josèphe** et **Plutarque.**

1° Denys d'Halicarnasse (54 ? av. J.-C.)

Denys naquit à Halicarnasse, en Asie-Mineure, vers l'an 54 av. J.-C. Il vint à Rome l'an 29, et y ouvrit une école de rhéto-

rique. Il s'occupa pendant vingt-deux ans de réunir les matériaux de son Histoire.

Œuvres. — Denys d'Halicarnasse a composé des ouvrages de rhétorique et de critique, dont le principal est *le Traité de l'arrangement des mots*, et un ouvrage historique, *les Antiquités romaines*.

Ses ouvrages de rhétorique et de critique nous initient au mécanisme de la langue grecque, et renferment des remarques sur la plupart des grands écrivains. Ses appréciations ne sont pas toujours justes. Il juge mal Thucydide et Platon. Remarquons que dans sa *lettre à Ammæus*, il prouve que Démosthène prononça ses premiers discours avant qu'Aristote publiât sa *Rhétorique*. Cet ouvrage n'eut donc aucune influence sur la formation du génie de ce grand orateur.

Les *Antiquités romaines*, en vingt livres, renfermaient l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à la première guerre punique (264) : c'était en quelque sorte une introduction à l'histoire de Polybe. Nous possédons les neuf premiers livres et une grande partie du dixième et du onzième.

Le but de Denys d'Halicarnasse était d'établir la communauté d'origine des Grecs et des Romains, afin d'étouffer l'esprit de rivalité qui existait entre ces peuples. Cette préoccupation l'empêche de juger sainement les traditions anciennes qu'il rapporte ; il mêle souvent la fable à l'histoire ; il manque à la fois de critique et d'impartialité. On lui reproche en outre d'être prolixe, de prêter aux personnages de longs et nombreux discours qui sentent trop la rhétorique. Les *Antiquités romaines* sont cependant un ouvrage précieux, à cause des utiles renseignements qu'elles renferment sur la constitution, la religion, les lois, la vie publique et privée des premiers Romains : les documents qu'il rapporte permettent de contrôler l'*Histoire de Tite-Live*. Le style de Denys est élégant, mais recherché.

2° Diodore de Sicile (Ier siècle av. J.-C.)

Diodore naquit à Argyrium, en Sicile. Il passa trente ans à amasser les matériaux de son vaste ouvrage. Il parcourut l'Europe, l'Asie, l'Egypte, et séjourna à Rome sous César et Auguste.

Son ouvrage, qui a pour titre *Bibliothèque historique*, renfermait l'Histoire universelle depuis les temps fabuleux jusqu'à Jules César. Les cinq premiers livres, que nous possé-

dons, contiennent l'Histoire des Grecs et des barbares jusqu'à la prise de Troie. Diodore raconte, du XIe au XXe livre, l'histoire de la dernière guerre des Perses. Le reste de l'ouvrage qui comprenait 40 livres, est perdu.

Diodore est un compilateur consciencieux, mais peu judicieux. Il manque de critique, et s'appuie souvent sur des autorités peu sûres qu'il mutile parfois en les citant. Il raconte les faits année par année, et les relie mal entre eux. Néanmoins, sa *Bibliothèque* renferme un grand nombre de documents, d'autant plus précieux que les historiens d'où ils sont tirés nous manquent aujourd'hui. Son style est clair, facile, mais souvent inégal ; il varie selon le caractère des auteurs qu'il abrège. — Sa préface renferme d'excellents aperçus sur la manière d'écrire l'histoire.

3° Flavius Josèphe (37-95 ? ap. J.-C.)

Flavius Josèphe, Juif d'origine, naquit à Jérusalem, l'an 37 ap. J.-C. Il était d'une race secerdotale et, par sa mère, descendait des Machabées. Il appartenait à la secte des Pharisiens. Il fut nommé gouverneur de la Galilée lorsque les Juifs se révoltèrent contre Rome, et se défendit vaillamment dans Jotapate. Il fut enfin forcé de se rendre à Vespasien qui l'avait bloqué dans une caverne. Titus le retint dans son camp pendant le siège de Jérusalem, et l'emmena à Rome lorsque la guerre fut terminée. Josèphe reçut le titre de citoyen romain : il ajouta à son nom le surnom de Flavius en souvenir des faveurs dont l'avait comblé Vespasien, chef de la famille Flavienne. Josèphe mourut vers l'an 95 ap. J.-C.

Œuvres. — Les deux principaux ouvrages de Flavius Josèphe sont *les Antiquités judaïques*, et l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem.*

Les *Antiquités judaïques* renferment l'histoire des Juifs depuis la création du monde jusqu'à la prise de Jérusalem. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il comble une lacune de quatre siècles entre l'ancien et le nouveau Testament. Pour plaire aux Grecs, Josèphe s'efforce d'effacer la *physionomie* particulière du peuple de Dieu : dans ce but, il altère parfois les traditions et les faits de la Bible.

L'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, quoique composée dix-huit ans auparavant, fait suite aux *Antiquités judaïques*. Josèphe y raconte dans un style animé les calamités

des Juifs. Il est le témoin irrécusable de l'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ contre la Ville déicide.

Le style de Josèphe est élégant, sa narration facile et animée : saint Jérôme appelle cet historien le *Tite-Live des Grecs*.

4° **Plutarque** (40 ?-120 ? ap. J.-C.)

Plutarque naquit à Chéronée, en Béotie, vers l'an 40 ou 50 ap. J.-C. Il suivit à Delphes les leçons du philosophe *Ammonius*. Ses talents le firent remarquer de ses concitoyens, qui le chargèrent de plusieurs missions importantes. Il vint deux fois à Rome et y donna des leçons publiques auxquelles les personnages les plus distingués se plaisaient à assister. Mais il parlait en grec, parce qu'il ne savait qu'imparfaitement le latin, comme il le dit dans la *Vie de Démosthène* ; d'ailleurs le grec était compris par tous les Romains instruits. De retour dans sa patrie, Plutarque fut élu archonte de Chéronée et prêtre d'Apollon. Il vécut chéri de sa famille et entouré de nombreux amis ; il mourut à Chéronée vers l'an 120.

Œuvres. — Plutarque a composé les *Vies parallèles des hommes illustres de la Grèce et de Rome*, et les *Œuvres morales*.

1° *Œuvres morales*. — On appelle *Œuvres morales* de Plutarque environ quatre-vingts traités d'inégale longueur et de forme diverse. Ils ne sont pas tous relatifs à la morale. Les uns ont rapport à la religion, à la morale, à la philosophie ; les autres à la politique, à la littérature : quelques-uns ne sont que des recueils de bons mots, d'anecdotes, de traits moraux. Ces opuscules firent sans doute le sujet des leçons publiques de Plutarque à Rome ; ils sont pour ainsi dire le résumé des connaissances de l'antiquité païenne. Les plus remarquables sont : *Les Délais de la justice divine* ; *les Consolations à sa femme* sur la mort de sa fille ; le traité *De la tranquillité de l'Ame* ; celui *De la fortune*, celui *De la vertu morale*, un autre *En faveur de la Noblesse*. Parmi les dissertations qui se rapportent à la littérature, on trouve une *Comparaison entre Aristophane et Ménandre* dans laquelle il se prononce en faveur de ce dernier ; et une autre intitulée : *Comment un jeune homme doit lire les poètes* : Plutarque veut que dans cette lecture le cœur ait autant de part que l'esprit. Les *Symposiaques*, ou propos de table, sont des dissertations sur les sujets les plus variés.

Plutarque est un moraliste pratique, honnête et passionné pour le bien. Il reproduit en général les pensées de Platon. Ses dissertations, loin d'être sèches, sont ornées et enrichies d'une foule de citations et d'anecdotes. Nulle part Plutarque ne parle du christianisme ; s'il l'avait connu, ce prêtre d'Apollon aurait pu s'expliquer le silence des oracles, silence dont il cherche en vain la raison dans son traité intitulé : *Pourquoi les oracles ont cessé.*

2° *Vies parallèles des hommes illustres de la Grèce et de Rome.* — Les *Vies parallèles* renferment les biographies de 44 personnages, opposés deux à deux, un Grec et un Romain. Plutarque met en parallèle Thésée et Romulus, Lycurgue et Numa, Thémistocle et Camille, Aristide et Caton l'Ancien, Pyrrhus et Marius, Lysandre et Sylla, Alexandre et César, Phocion et Caton d'Utique, Démosthène et Cicéron, etc.

1° *But de Plutarque.* — En écrivant ses *Vies parallèles*, Plutarque poursuivit un but patriotique : il voulut montrer que la gloire des grands hommes de la Grèce égalait celle des Romains illustres. Il essayait ainsi de se consoler de l'asservissement de sa patrie. Déjà auparavant, pour étouffer l'esprit de rivalité qui existait entre les vainqueurs et les vaincus, Denys d'Halicarnasse s'était plu à montrer dans les Grecs et les Romains des frères d'origine.

2° *Procédés historiques de Plutarque.* — *Qualités.* — Le parallélisme est le trait caractéristique des biographies de Plutarque : en les opposant les uns aux autres, il fait mieux ressortir la physionomie et le caractère des grands hommes. Mais il arrive souvent que le parallèle est plus ingénieux que vrai. « L'exactitude, condition première de toute comparaison, dit M. Talbot, manque à ces rapprochements essayés sur une longue série de grands hommes, et le biographe est conduit tantôt à fausser les traits pour créer des ressemblances, tantôt à raffiner pour expliquer les différences. Afin que cette parité fut juste et complète, il faudrait supposer que la Providence, par une sorte de jeu ou de mécanisme uniforme, s'est plu à faire paraitre sur deux théâtres divers et éloignés des personnages et des scènes identiques, et à donner deux fois au monde le même spectacle... »

Plutarque, dans ses Biographies, s'est appliqué à faire connaître la vie *privée* des grands hommes plutôt que leur vie publique. Il dit lui-même dans sa *Vie d'Alexandre* : « Ce

n'est pas toujours dans les actions les plus éclatantes que se montre le mieux le vice ou la vertu : mais souvent un fait léger, un mot, une plaisanterie met mieux dans son jour un caractère que des combats sanglants, de grandes batailles et des prises de villes. Ainsi, de même que les peintres cherchent surtout la ressemblance dans les traits du visage et dans les yeux, où se montre le naturel, et se préoccupent peu des autres parties, de même il faut nous accorder de pénétrer de préférence dans les signes distinctifs de l'âme, pour dessiner la vie des grands hommes, laissant à d'autres les événements importants et les combats meurtriers. » — Plutarque a parfaitement réussi à rendre le caractère intime de ses personnages. « Plutarque, dit J.-J. Rousseau, a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Voilà le véritable art de peindre : la physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions ; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. » A cet art de peindre les caractères, Plutarque joint celui de tracer des tableaux frappants et animés. Si l'on ajoute à ces qualités l'élévation morale qui ne fait jamais défaut à Plutarque, on comprendra pourquoi tant d'hommes remarquables ont fait de ses œuvres leur lecture favorite. Citons parmi ses admirateurs Montaigne, Henri IV, Montesquieu, Vauvenargues, J.-J. Rousseau, etc. Corneille lui a emprunté le sujet de ses tragédies de *Nicomède*, de la *Mort de Pompée*, de *Sertorius* ; — Shakespeare lui doit les sujets de *Coriolan*, de *Jules César*, d'*Antoine et Cléopâtre*.

3o *Défauts de Plutarque.* — Nous avons déjà fait remarquer que les *Parallèles* que Plutarque établit entre ses grands hommes sont souvent forcés, plus ingénieux que vrais. On lui reproche en outre de trop négliger les grands faits, de ne pas contrôler avec assez de soin ses anecdotes, d'être crédule, de viser à l'effet, de sacrifier parfois la vérité à l'envie de plaire, enfin d'aimer trop les digressions morales.

4o *Style de Plutarque.* — « Sa diction, dit M. Talbot, est fréquemment recherchée, empoulée, redondante : il aime le balancement des antithèses, le cliquetis des consonnances, les phrases périodiques, les expressions consacrées à la poésie. Quelquefois il copie, dans les auteurs qu'il consulte, les citations qui conviennent à sa pensée ou à son récit, les y incor-

pore bon gré, mal gré, sans s'occuper des disparates, et produit avec ce mélange confus un style rempli, par instants, d'inégalités choquantes. »

Plutarque a été traduit par *Jacques Amyot* dont le style naïf lui a fait donner parmi nous l'épithète de « *bonhomme.* » Mais en réalité, Plutarque est loin d'avoir cette naïveté et cette bonhomie que lui a prêtées son traducteur.

Géographie

Strabon. — Pausanias.

Strabon (66 av. J.-C. - 24 ap.) naquit à Amasie, en Cappadoce. Il fit de nombreux voyages. Il nous reste de lui une *Géographie* en XVII livres, dans laquelle il décrit les parties du monde connu des Anciens Strabon ne se borne pas à faire la nomenclature des lieux ; il raconte les origines des peuples et leurs migrations, il décrit leurs mœurs et leurs institutions, et mêle à son récit de piquantes anecdotes qui viennent sans cesse interrompre la monotonie des descriptions. Il dit en parlant de la position de la Gaule : « Personne ne peut douter, en contemplant cette œuvre de la Providence, qu'elle n'ait ainsi disposé ce pays, avec intention et non pas au hasard. » Strabon est un écrivain judicieux, d'un style clair et correct.

Pausanias vivait sous Marc-Aurèle. Il décrit dans son *Itinéraire de la Grèce* les lieux qu'il avait visités, et les particularités historiques ou artistiques qui les rendaient célèbres. Son style est obscur et plein d'affectation.

§ 2. — Sophistique et Rhétorique

A cette époque, les *Sophistes* appelés Rhéteurs par les Romains, étaient, à proprement parler, des professeurs de belles-lettres. Ils furent alors très nombreux ; car le professorat était devenu, surtout sous les Antonins, un moyen d'arriver à la fortune et aux honneurs. Les uns, appelés plus spécialement rhéteurs, enseignaient dans les écoles l'art d'improviser et d'écrire des discours. Les autres, les Sophistes, parlaient en public, allaient souvent même de ville en ville, faisaient ce qu'on appelait des déclamations, ou dissertations sur des questions politiques tirées de l'histoire, sur des sujets de morale ou de littérature. Quelques-uns ne méritent qu'une simple mention : **Apollonius Dyscole ; Maxime de Tyr ; Hermogène**

de Tarse ; **Philostrate**, auteur de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, dont il voulut peut-être opposer les prétendus prodiges à ceux de Jésus-Christ ; **Athénée** qui composa le *Souper des Sophistes*, sorte de dialogue dans lequel les sophistes, pendant le repas, dissertent sur les sujets les plus variés et font assaut d'érudition ; enfin **Elien** qui a écrit les *Histoires diverses*. Les rhéteurs les plus célèbres sont : **Dion Chrysostome, Lucien, Longin, Plotin,** etc.

1° Dion Chrysostome (50 ?-117 ap. J.-C.)

Dion, surnommé Chrysostome ou Bouche-d'Or à cause de son éloquence, naquit à Pruse, en Bithynie. Il vint à Rome, et ne craignit pas de conseiller à Vespasien de rétablir la République. Impliqué dans une conspiration contre Domitien, il s'enfuit. Il était sur les bords du Danube quand, déguisé en mendiant, il harangua l'armée qui y campait, et la fit se déclarer en faveur de Nerva. Ce dernier, élu empereur, le fit revenir à Rome ; Dion jouit d'un grand crédit auprès de ce prince et de Trajan.

Il nous reste de Dion 80 discours sur divers sujets de politique, de morale et de philosophie. Le style en est clair et élégant. On doit regretter que cet orateur se soit borné à de vaines déclamations. Nous parlerons plus loin de son *Histoire Eubéenne*.

2° Lucien (125 ?-200 ap. J.-C.)

Lucien naquit à Samosate, en Syrie, vers l'an 125 ap. J.-C. Il fut d'abord sculpteur, mais il abandonna cet art pour les belles-lettres. Avocat à Antioche, il ne tarda pas à quitter le barreau pour se livrer aux *déclamations*. On appelait ainsi les improvisations que certains rhéteurs faisaient en public sur un sujet donné. Lucien parcourut l'Asie-Mineure, l'Egypte, la Macédoine, la Grèce, l'Italie, les Gaules, et acquit, par ses déclamations, de la fortune et de la gloire. Il renonça alors à son métier de sophiste, et Marc-Aurèle le nomma intendant d'une partie de l'Egypte. Il se retira enfin à Athènes où il composa probablement une grande partie de ses ouvrages. Il mourut à Alexandrie vers l'an 200 ap. J.-C.

Œuvres. – Lucien a composé quatre-vingts opuscules, renfermant des *Dialogues*, des *Romans* : l'*Ane*, l'*Histoire véritable* ; des ouvrages de rhétorique et de critique : le *Songe*, l'*Eloge de la Mouche*, l'*Eloge de la Patrie*, sur *La Manière*

d'écrire l'Histoire, etc.; des poésies : le *Goutteux tragique*, *Pied léger* : 42 épigrammes.

Les *Dialogues* se divisent en trois classes : 1° *Les Dialogues des Dieux*, dans lesquels Lucien se moque des fables ridicules de la mythologie (*Jupiter confondu*, *Jupiter tragédien*, l'*Assemblée des Dieux*) ; 2° *Les Dialogues des Hommes*, dirigés la plupart contre des philosophes, et dans lesquels il met aux prises les uns avec les autres les chefs des principales écoles (les *Philosophes à l'encan*, *Hermotime*, le *Banquet*, les *Littérateurs à la solde des grands*, etc.); 3° *Les Dialogues des Morts*.

Dans ses *Dialogues des Morts*, Lucien se raille tour à tour des parasites, des captateurs de testaments, des sophistes et des philosophes, des avares, des conquérants, des tyrans orgueilleux, des hommes efféminés et épris de leur beauté.

Ménippe, philosophe cynique, est descendu aux Enfers. Charon, dont la barque est encombrée, ne veut admettre aucun bagage. Le beau Charmolaüs est obligé de déposer sa chevelure, un athlète son embonpoint et ses couronnes, un philosophe sa mine austère, un rhéteur tout le fatras de sa rhétorique : Ménippe seul peut emporter sa franchise et sa bonne humeur, choses légères. — Après l'avoir passé dans sa barque, Charon réclame de Ménippe son salaire : le philosophe n'a rien, pas même une obole. — Aux Enfers, Ménippe se félicite avec Cerbère de n'être, comme lui, qu'un chien. Cependant Ménippe, curieux de visiter le noir royaume de Pluton, prie Mercure, puis Eaque, de lui en montrer les beautés. Mercure lui indique Hyacinthe, Narcisse, Nirée, Hélène, jadis célèbres par la beauté de leurs visages. « Où sont-ils ? dit Ménippe, je ne vois que des os et des crânes dépouillés de leur chair et qui se ressemblent tous. » Eaque lui fait voir les philosophes, Pythagore, Empédocle, Socrate : Ménippe se moque d'eux. Ménippe parcourt les Enfers. Il rencontre ici Tantale qui s'imagine avoir soif, comme si une âme sans corps pouvait avoir besoin de boire ou de manger. Là, il s'entretient avec Chiron qui, quoique immortel, a voulu mourir, parce qu'il s'ennuyait de l'uniformité de la vie : « Je crains bien que tu finisses aussi par t'ennuyer ici, dit Ménippe ; le mieux, c'est de se trouver bien partout. » Ailleurs, Thersite et Nirée, qui se disputent le prix de la beauté, prennent Ménippe pour arbitre. D'abord, dit celui-ci, lequel est Thersite? lequel est Nirée ?... « personne ici n'est beau, ni toi ni d'au-

tres. L'égalité règne aux enfers, et tout le monde s'y ressemble. » — Dans ses autres dialogues, Lucien met en scène divers personnages. Un des plus beaux est celui où Alexandre, Annibal et Scipion se disputent la prééminence. Après les avoir entendus, Minos donne le premier rang au Macédonien, le second au Romain, le troisième au Carthaginois.

Jugement sur Lucien. — Lucien est un sceptique en religion comme en philosophie. Il attaque les dieux, il ne respecte pas plus Jupiter que les autres divinités : il raille leurs mœurs infâmes et les immole à la risée de tous. Il va plus loin ; il se moque de la prière, et, dans son traité *des Sacrifices*, il tend à renverser le fondement de tout culte. Aussi quelques-uns l'ont-ils accusé d'athéisme. D'autres ont cru que Lucien était un chrétien renégat. Il attaque en effet le christianisme, mais il paraît le connaître bien peu. Jamais il ne parle de ses dogmes fondamentaux, et les traits qu'il lui lance ne l'atteignent qu'indirectement. Les écrits de ce sceptique nous font du moins connaître l'état religieux de la société païenne à cette époque : on ne croyait plus aux faux dieux, et l'on n'adorait pas encore le véritable. Lucien, qui se montre si hardi à renverser le vieil édifice du culte national, est impuissant à en élever un autre sur ses ruines : ce devait être l'œuvre du christianisme qu'il combattait.

La philosophie de Lucien est sceptique et moqueuse, il semble pencher vers le *cynisme et l'épicuréisme*, mais il tourne en ridicule à peu près également toutes les sectes. Pour les attaquer, il s'appuie non sur des principes, mais sur le bon sens : l'arme dont il se sert, c'est le persiflage et l'ironie.

Style de Lucien. — Lucien emploie souvent la forme du dialogue. Son style est vif et léger, plein de verve et d'esprit. Il abonde en mots piquants et en saillies : il imite à merveille toutes les formes de la conversation familière : il a quelque chose du génie de Platon et de la verve comique d'Aristophane. Lucien, sceptique et railleur, spirituel et mordant, tournant en ridicule même les choses les plus sacrées, joua par rapport au paganisme le rôle que Voltaire aspira à jouer à l'égard du christianisme. Il y a entre l'esprit de ces deux hommes bien des points de ressemblance.

3° Longin (213 ?-273 ap. J.-C.)

Longin fut disciple d'Ammonius Saccas, d'Origène et de Plotin. Il ouvrit lui-même une école de rhétorique à Athènes,

et compta Porphyre parmi ses nombreux élèves. Il devint plus tard premier ministre de Zénobie, reine de Palmyre, et il mourut en 273, lors de la prise de cette ville par Aurélien.

Longin a composé des ouvrages de philosophie, de critique, de rhétorique et de grammaire. On lui attribue généralement le *Traité du sublime.*

Dans ce traité, Longin explique ce qu'est le *sublime* dans la pensée et l'expression. Il montre qu'il ne naît pas de la combinaison des mots, mais des émotions vives de l'âme, des grandes et généreuses pensées. C'est par la lecture des chefs-d'œuvre que l'on se forme le cœur et le style. Longin analyse les traits sublimes que l'on trouve chez les Anciens. Quoique païen, il admire Moïse : il regarde comme sublime cette parole de la Genèse : *Fiat lux. Et facta est lux*, parce qu'elle donne une juste idée de la grandeur et de la puissance de Dieu. « Longin, dit Boileau qui l'a traduit, ne s'est pas contenté, comme Aristote et Hermogène, de nous donner des préceptes tout secs, et dépouillés d'ornements. En traitant des beautés de l'élocution, il a employé toutes les finesses de l'élocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne, et en parlant du sublime, il est lui-même très sublime. » Porphyre appelle Longin le meilleur critique de son siècle. Sa vaste érudition l'a fait nommer par Eunope : *une bibliothèque vivante.*

4° **Plotin** (205-270) étudia à Alexandrie sous *Ammonius Saccas*, et enseigna à Rome pendant vingt-cinq ans. Il parlait fort bien, mais sans suite, traitant tantôt un sujet, tantôt un autre. Porphyre, son disciple, a réuni ses enseignements épars dans les *Ennéades*, en cinquante-quatre livres ou six *neuvaines*. Les *Ennéades* forment une vaste encyclopédie philosophique, comprenant la psychologie, la morale, la physique et la théodicée.

5° **Porphyre** (233-305), disciple de Longin et de Plotin, écrivit l'*Histoire des philosophes*, la *Vie de Plotin*, mit en ordre les *Ennéades* et composa un traité contre les chrétiens, dont il était un des plus ardents adversaires.

6° **Jamblique** fut le disciple de Porphyre, auquel il succéda dans la direction de l'école d'Alexandrie.

Athènes, Nicomédie, Constantinople possédaient à cette époque de florissantes écoles. Thémistius, Himérius, Libanius, les dirigèrent tour à tour, et acquirent au IVe siècle une grande réputation. Libanius eut pour disciple saint Jean Chrysostome.

Il partage avec Himérius la gloire d'avoir enseigné la rhétorique à saint Basile, à saint Grégoire de Nazianze et à Julien l'Apostat. Celui-ci prit plus tard Himérius pour secrétaire.

7° Julien l'Apostat (331-363), neveu de l'empereur Constantin, fut élevé dans la religion chrétienne, et remplit même les fonctions de *lecteur*. Mais il se livra à l'étude des lettres païennes et à celle de la philosophie néo-platonicienne à Nicomédie, à Ephèse, à Athènes ; il se fit initier aux mystères d'Eleusis, et se déclara hautement partisan du paganisme. Il fut d'abord nommé César, et ne tarda pas à être nommé empereur par l'armée des Gaules. La mort de Constance le rendit seul maître de l'Empire. Il entreprit de restaurer le paganisme expirant. Il fit fermer les écoles chrétiennes, défendit de prêcher l'Evangile, et ranima le feu de la persécution.

Les deux principaux ouvrages de Julien sont : Les *Césars* et le *Misopogon*. Il avait en outre composé un *Traité contre les chrétiens*, dans lequel il répétait les arguments de Celse et de Porphyre ; saint Cyrille et Théodoret qui l'ont réfuté, nous en ont conservé des extraits.

Les *Césars* sont une satire à la manière de Lucien : les empereurs romains se disputent une place vacante dans le ciel : Silène, qui sert d'arbitre, l'accorde à Marc-Aurèle. Il ne faut pas s'attendre à trouver de l'impartialité dans un ouvrage de ce genre ; mais du moins le style en est piquant et de bon goût. Plusieurs portraits sont tracés de main de maitre.

Le *Misopogon* (l'ennemi de la barbe) est une satire dirigée contre les habitants d'Antioche, qui s'étaient moqués de la barbe et du costume négligé de Julien. Cette satire est d'une verve remarquable, mais elle est violente et manque de dignité. En général, Julien montre du goût et de l'esprit. Son style est élégant et naturel, incisif et mordant. Mais ce sophiste couronné est peu philosophe. Il aurait dû comprendre, même en se plaçant au seul point de vue de la politique humaine, que tenter de détruire le christianisme, était une œuvre dangereuse et impossible à réaliser.

§ 3. — Des Romans.

Les Romans apparaissent principalement aux époques de décadence, où dominent l'imagination et le sentimentalisme. Il ne faut donc pas s'étonner si l'époque Gréco-Romaine en produisit quelques-uns. Ils furent d'ailleurs peu nombreux. Cela

vient de ce que la femme, principale héroïne de nos romans, vivait, en Orient, confinée dans le gynécée, et était par conséquent peu exposée à courir des aventures. La plupart des romans grecs offrent un mélange de fables, de métamorphoses et de faits historiques.

L'*Histoire Eubéenne,* tirée d'un discours de **Dion Chrysostome**, est une pastorale charmante. C'est le tableau de deux familles qui vivent du produit de leur chasse et de leurs troupeaux dans un canton désert de l'Eubée.

Lucius de Patras (IIe siècle ap. J.-C.) avait écrit des *Métamorphoses*. Lucien en tira un roman intitulé *L'Ane*. Cet âne, qui a été un homme et qui le redevient, nous fait le tableau de toutes les misères de la vie, et nous intéresse par ses aventures.

L'*Histoire véritable,* de Lucien, est imitée d'un roman de Diogène intitulé : *Des choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*. L'histoire véritable est un roman dans le genre du *Gargantua* de *Rabelais* et du *Voyage de Gulliver* de *Swift*. Lucien a voulu y tourner en ridicule les auteurs qui remplissaient leurs ouvrages de faits merveilleux et invraisemblables.

Les *Fables Milésiennes* d'*Aristide de Milet* (IIe siècle ap. J.-C.) donnèrent naissance à un genre particulier de romans, généralement licencieux.

Le roman de *Daphnis et Chloé,* de **Longus** (Ve siècle ap. J.-C.) appartient à ce genre. C'est une pastorale voluptueuse. Elle a été popularisée par la traduction de Jacques Amyot.

Outre cette source grecque d'où proviennent les romans précédents, il y en a une autre orientale. Voici les romans qui en découlent :

Les *Etiopiques* ou *les Amours de Théagène et de Chariclée,* attribuées à *Héliodore*, évêque de Trica, en Thessalie.

La reine d'Ethiopie, ayant contemplé une statue blanche, donna le jour à une fille de même couleur. La jeune Chariclée fut confiée à un philosophe qui l'emporta en Egypte, et chargea un prêtre du temple de Delphes de l'élever. Mais Théagène, fils de ce prêtre, enleva la jeune Chariclée, et l'emmena en Ethiopie pour l'épouser. Là, Chariclée fut reconnue par ses parents. — On rapporte que Racine, élève de Port-Royal, lisait secrètement ce roman. On le lui enleva, mais il s'en procura un second exemplaire : « Vous pouvez maintenant m'ôter encore celui-ci, dit-il à son professeur, je le sais par cœur. »

Le *Roman de Leucippe et de Clithopon*, d'**Achille Tatius** (IIIe siècle), est une imitation immorale des *Amours de Théagène*.

Citons encore les *Babyloniques* de **Jamblique**, et *les Ephésiaques* de **Xénophon**.

APPENDICE

VI. — ÉPOQUE BYZANTINE

Depuis le partage de l'Empire (395) jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1453)

Cette époque s'appelle *byzantine* parce que Byzance, ou Constantinople, était alors le principal centre de la littérature grecque. Elle produisit des grammairiens, des érudits, des savants, mais aucun écrivain de génie. Le goût se corrompit de plus en plus, et la langue s'altéra. Dans tous les ouvrages règnent la subtilité et l'affectation.

Il y eut alors quelques poètes élégants et ingénieux, mais sans inspiration.

Nonnus (ve siècle) composa *les Dionysiaques*, ou légendes de Bacchus (Dionysios), long poème épique en 48 chants, véritable chaos d'érudition mythologique.

Coluthus (ve siècle) dans son poème : *l'Enlèvement d'Hélène*, offre parfois des détails gracieux ; mais il manque d'invention et de chaleur.

Tryphiodore (ve siècle) a laissé un poème sur la prise de Troie. Il avait aussi composé une *Odyssée* en 24 chants, dans laquelle il supprimait, dans chaque chant, une des 24 lettres de l'alphabet.

Quintus de Smyrne (vi^e siècle) raconte dans ses *Paralipomènes d'Homère* les événements qui se sont accomplis depuis la mort d'Hector, jusqu'à l'incendie de Troie et la dispersion des Grecs pour retourner dans leur patrie. Quintus imite habilement le style d'Homère ; il est élégant, mais froid et monotone.

Musée le *grammairien* (vi^e siècle) a laissé un petit poème intitulé les *Amours de Héro et de Léandre*. C'est le chef-d'œuvre de cette époque. Le récit est bien conduit, les sentiments sont gracieux et naïfs. Le style, quoiqu'un peu recherché, est cependant assez pur.

Dans ces siècles de décadence, on cultiva les petits genres de poésie, en particulier l'*épigramme*. On composa, sous le nom d'*Anthologies*, plusieurs recueils de pièces légères. On pense que la plupart des odes *anacréontiques* sont l'œuvre non d'Anacréon, mais des versificateurs *byzantins*. Simmias de Rhodes inventa la poésie *figurative*. Chaque pièce représentait par la disposition des vers, l'objet qu'elle décrivait, par exemple *un œuf, une hache, un verre*. Tous ces jeux d'esprit annoncent la mort de la poésie.

On vit paraître à cette époque quelques historiens qui ne sont pas sans valeur.

Zozime (ve siècle) a laissé sous le titre d'*Histoire nouvelle*, une histoire des empereurs depuis Auguste jusqu'à l'année 425. Il est partial et ennemi du christianisme. Il attribue la décadence de l'Empire à l'abandon du culte national de Rome.

Procope (vie siècle) a raconté la *Vie de Bélisaire* dont il était secrétaire, et qu'il accompagna dans ses principales campagnes. Dans ses *Histoires* il nous fait connaître le règne de Justinien et ses guerres contre les Perses, les Vandales et les Goths. Il écrivit aussi les *Histoires secrètes*, ou anecdotes scandaleuses de la cour de Byzance. Comme Procope fut le témoin des faits qu'il raconte, il jouit d'une assez grande autorité.

Au xiie siècle, **Anne Comnène** écrivit la vie de son père, l'empereur Alexis Ier.

La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, mit fin à la littérature byzantine. Les savants grecs, quittant leur patrie, vinrent en Italie et en France, et concoururent puissamment à l'œuvre de *la Renaissance*.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE LATINE

PRÉLIMINAIRES

1° Origine des Latins. — L'origine des Latins est fort obscure. On pense que la plupart des tribus qui peuplèrent l'Italie, appartenaient à la race *aryenne*, fixée primitivement dans l'Asie centrale. On divise en cinq groupes les peuplades italiennes avant la fondation de Rome : 1° *Les Illyriens* ou *Pélasges*, venus d'Asie ; 2° *les Ibères*, chassés d'Espagne par les Gaulois ; 3° *les Ombriens*, originaires de la Gaule celtique : 4° *les Etrusques*, sortis probablement de la Germanie ; 5° *les Aborigènes*, qui se prétendaient *autochthones*. Ces derniers comprenaient les différentes tribus *des Osques, des Marses, des Sabins, des Samnites, des Lucaniens, des Campaniens, etc.* Malgré la prétention qu'ils avaient d'être nés sur le sol de l'Italie, il paraît vraisemblable que les *Aborigènes* étaient venus de l'Asie. De la fusion de tous ces peuples, et principalement des *Aborigènes*, sortirent les *Latins*. Ils durent ce nom à *Latinus*, celui de leur roi qui, selon les traditions, donna sa fille *Lavinie* en mariage à Enée. Selon les mêmes traditions, ce fut Enée qui fonda Rome, 754 ans avant J.-C. Vers le VIIIe siècle av. J.-C., longtemps après l'établissement des premières races latines, des *colonies grecques* vinrent se fixer au sud de l'Italie, dans la *Grande-Grèce*. Enfin, vers 587 av. J.-C., des Gaulois, sous la conduite de *Bellorèse*, parvinrent à s'établir dans la *Gaule cisalpine*. L'Italie se trouva ainsi divisée en trois parties : 1° *L'Italie proprement dite*, 2° *la Grande-Grèce*, 3° *la Gaule cisalpine*.

II° Origine de la langue latine.— Le latin comme le grec appartient à la grande famille des langues *Aryennes ou Indo-Européennes*. On en a la preuve dans l'identité de certains mots grecs et latins. Mais la langue *Aryenne* importée de l'Asie en Italie, s'altéra en se mêlant aux idiomes parlés par les autres peuplades. Deux langues ont principalement contribué à la formation du Latin : 1° *La langue illyrienne ou pélasgique*, 2° *la langue osque*. La langue illyrienne a une grande affinité avec le dialecte *éolien* ; on y trouve des termes identiques : v. g. πατήρ, pater ; υἱός, filius ; ἀγρός, ager. La langue *osque* est dérivée du *sanscrit*, qui lui-même fait partie des langues aryennes. Plus tard, l'*Etrusque* et le *Grec* exercèrent aussi une influence sur le latin, en y introduisant de nouveaux mots. Ce qui prouve d'ailleurs l'affinité du grec et du latin, c'est la facilité avec laquelle on faisait passer un terme d'une langue dans l'autre. « Les mots nouveaux, dit Horace, sont sûrs d'être adoptés, s'ils viennent d'une source grecque, légèrement détournée.

Et nova fictaque nuper habebunt fidem, si
Græco fonte cadant, parce detorta... »

II° CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE LATINE

1° L'*imitation* est le caractère particulier de la littérature latine, comme l'*originalité* est celui de la littérature grecque. Aussi ne vit-on pas chez les Latins, comme chez les Grecs, les différents genres littéraires apparaître successivement dans leur ordre naturel. A Rome, la poésie débuta par le théâtre, qui fut emprunté aux Grecs. Ensuite parurent l'épopée et la poésie lyrique ; mais Virgile, Horace, Catule se déclarèrent hautement les disciples et les imitateurs des Grecs. L'éloquence, il est vrai, existait à Rome avant que les sophistes grecs y eussent enseigné la rhétorique ; cependant, lorsqu'elle parvint à son apogée, Cicéron, Hortensius, Antoine, marchaient sur les traces des orateurs antiques. César se montra original en écrivant l'histoire ; mais Salluste et Tite-Live suivirent l'exemple d'Hérodote et de Thucydide. La philosophie fut encore moins originale à Rome que la littérature. Le génie romain manquait d'inspiration et d'enthousiasme ; il était avant tout pratique et recherchait l'utile. Le seul point où il se montra vraiment créateur et original, ce fut la jurisprudence : la légis-

lation romaine sert de modèle à celle qui régit la plupart des peuples civilisés.

Les plus grands écrivains latins furent donc des imitateurs des Grecs; mais tout en imitant, ils surent donner à leurs œuvres un cachet particulier : ils devinrent à leur tour des maîtres et des modèles.

2° Parce qu'elle était moins originale, la littérature latine fut aussi moins nationale et moins populaire que la littérature grecque. Elle s'inspira moins des gloires de la patrie ; elle ne reproduisit pas d'une manière aussi parfaite les croyances, les mœurs, les coutumes, les traditions du peuple : elle ne fut guère goûtée et comprise que des esprits cultivés, versés dans la connaissance des lettres grecques. Aussi le théâtre, qui eut tant d'importance à Athènes, en eut-il fort peu à Rome. Le peuple et les chevaliers eux-mêmes préféraient les spectacles de bateleurs et de gladiateurs aux représentations dramatiques.

3° La littérature latine fut presque aussi riche que la littérature grecque. Nous en étudierons dans cette histoire les principaux chefs-d'œuvre. La langue latine, quoique moins souple, moins poétique que celle des Grecs, était néanmoins un excellent instrument pour exprimer toutes les nuances de la pensée. Cette belle langue, énergique et concise, faite pour le commandement, convenait au peuple-roi. A sa brièveté et à sa concision natives s'ajoutèrent plus tard l'ampleur et l'harmonie des périodes.

III° DIVISION DE LA LITTÉRATURE LATINE.

Nous diviserons la littérature latine en cinq époques :

Ire Epoque : *De la fondation de Rome à la fin de la 1re guerre punique* (754-242 av. J.-C.);

2e Epoque : *De la fin de la 1re guerre punique à la mort de Sylla : formation de la littérature latine* (242-78 av. J.-C.) :

3e Epoque : *De la mort de Sylla à l'avènement d'Auguste à l'Empire* (78-30 av. J.-C.) : *maturité de la prose latine* :

4e Epoque : *De l'établissement de l'Empire à la mort d'Auguste* (30 av. J.-C., 14 ap.) : *Siècle d'Auguste, Age d'or de la littérature latine* :

5e Epoque : *Du règne de Tibère à la chute de l'Empire d'Occident* (14-476 ap. J.-C.) : *Décadence de la littérature latine.*

Ire ÉPOQUE

De la fondation de Rome à la fin de la 1re guerre punique (754-242 av. J.-C.)

Pendant cette longue période de cinq siècles, les Romains, occupés d'agriculture, de divisions intestines et de conquêtes à l'extérieur, ne cultivèrent ni les arts ni les lettres. Ils n'ont laissé que quelques monuments grossiers, dans lesquels on a voulu voir cependant comme des ébauches informes de différents genres littéraires.

1° La poésie *lyrique* est représentée *par les chants des Frères arvales, les chants Saliens et les Nénies.*

On appelait *Frères arvales* un collège de douze prêtres, institué par Romulus. Au retour de chaque printemps, ils faisaient une procession à travers les champs (*arva*, champs), pour obtenir une abondante moisson. Ils chantaient : « Lares, soyez-nous en aide », et finissaient en criant trois fois : *triomphe !* Ce chant d'ailleurs est à peu près inintelligible.

Numa avait institué douze prêtres de Mars pour garder les *Anciles* ou boucliers sacrés ; ces prêtres s'appelaient *Saliens.* « Ils doivent leur nom, dit Plutarque, à ces sauts (*salire*, sauter) qu'ils font lorsque, au mois de mars, ils portent en procession les boucliers sacrés ; vêtus d'une tunique de pourpre, de larges baudriers d'airain, un casque d'airain sur la tête, ils font retentir leurs anciles en les frappant du plat de leurs courtes épées. » Leurs chants sont aussi inintelligibles que ceux des *Arvales.*

Les *Nénies* (*nænia*) étaient des chants funèbres que l'on faisait entendre en l'honneur d'un défunt, soit dans ses funérailles, soit à la fin d'un banquet qui suivait les funérailles. « Loin de mes funérailles, dit Horace, les Nénies, le deuil et les plaintes (Od. 2, 20). »

2° Niebuhr prétend que l'histoire des premiers siècles de Rome n'est qu'une suite d'épopées nationales. Ce savant Allemand a essayé, avec une immense érudition, de déterminer

le sujet des différents poèmes dont il a cru retrouver les débris dans Tite-Live. Mais l'hypothèse de Niebuhr est invraisemblable : les Anciens n'ont jamais parlé de ces prétendues épopées primitives de Rome.

2° On trouve dans les *chants fescennins* et les *chants de triomphe* les premiers exemples de la satire romaine.

Les *chants fescennins* étaient des dialogues satiriques, chantés par les laboureurs dans les fêtes qui suivaient la moisson. « Réunis aux compagnons de leurs fatigues, à leurs enfants, à leurs épouses fidèles, dit Horace, ils apaisaient la Terre en immolant un porc, Silvain en lui offrant du lait... La licence fescennine, introduite par cet usage, répandit en vers dialogués, de rustiques injures. » La satire alla trop loin : ceux qui en avaient souffert s'en plaignirent, et une loi fut portée qui défendait d'attaquer personne dans des chansons diffamatoires (2 E. I. 159.)

Pendant que le général vainqueur montait au capitole en triomphe, les soldats l'accompagnaient de leurs chants. Ils étaient divisés en deux chœurs. Les uns célébraient les louanges du général ; les autres, dans leurs vers satiriques, lui faisaient entendre les plus dures vérités.

4° *Les Satires, les Atellanes, les Exodes* furent les premiers essais de poésie dramatique à Rome.

Les *chants fescennins*, en se transformant, donnèrent naissance à la *Satire* (*satura*, mélange). On appelle ainsi des pièces dans lesquelles se trouvaient mêlés les vers et la prose, la musique et la danse. Voici, d'après Tite-Live, l'origine de ces pièces. Pour calmer la violence de la peste qui désolait Rome, on fit venir d'Etrurie des *histrions* ou bateleurs. Ces histrions dansaient au son de la flûte, sans chanter ni faire de pantomines. Bientôt la jeunesse les imita, tout en se renvoyant en vers grossiers de joyeux quolibets, comme dans les *chants fescennins*. En d'autres termes, à la danse des Etrusques on joignit les *chants fescennins*. Cette invention se perfectionna : des histrions romains se formèrent, et ils jouèrent « des satires mélodieuses, avec un chant réglé sur les accords de la flûte, et des gestes en harmonie avec le chant (Tite-Liv. Liv. VII, Ch. II). »

Les *Atellanes* durent leur nom à la ville d'Atella, en Campanie, où elles prirent naissance. C'était à l'origine des bouffonneries assez semblables aux farces qui se jouent sur les tréteaux de la foire. Plus tard, elles se mêlèrent aux *satires* dont nous venons de parler, devinrent des comédies véritables. Les

Atellanes furent même les seules comédies vraiment romaines. Elles avaient un canevas comique que remplissaient un certain nombre de personnages, en se livrant à leur gaieté bouffonne et à leurs improvisations. Ces personnages conservaient toujours le même nom, le même caractère, le même costume. Ils répondaient assez aux types de la *comédie italienne* (commedia dell'arte), si connus sous le nom d'Arlequin, de Polichinelle, de Pantalon, etc. On y voyait *Maccus*, bossu, chauve, gourmand et poltron ; *Bucco* (joues enflées), parasite, vorace et niais ; *Pappus*, vieillard avare et crédule, toujours dupé ; *Dossenus*, charlatan fourbe et trompant les sots ; *Manducus*, sorte d'ogre dont la large bouche était armée de longues dents ; c'était le *Croquemitaine* de la troupe ; la *Lamie* remplissait le rôle d'ogresse. — Les jeunes Romains aimaient à jouer les *Atellanes*, qu'ils s'étaient d'ailleurs appropriées ; ils pouvaient en remplir les rôles sans se déshonorer, ni perdre leurs droits de citoyens.

L'*Exode* (sortie, fin) était une petite pièce gaie du genre des *Atellanes*, que jouaient les jeunes Romains sur le théâtre à la fin de la représentation dramatique : cette petite comédie terminait le spectacle.

Les premiers monuments de la prose latine sont des *épitaphes*, en particulier celles des Scipions ; des *inscriptions* : celle de la colonne rostrale de Duilius remonte à l'an 261 avant J.-C. ; quelques discours ou éloges funèbres, conservés mais modifiés par les historiens ; *les Tables triomphales, les Livres Sybillins, les Livres lintéens, les Livres des Pontifes et ceux des magistrats, les Tables des censeurs, les Fastes consulaires*, quelques textes de loi. La plupart de ces monuments sont aujourd'hui perdus.

Les *Grandes Annales* furent les premières sources de l'histoire romaine. Chaque année, le souverain pontife inscrivait sur un tableau *blanc* tous les faits importants ; on faisait ensuite le recueil de ces faits, et ces recueils s'appelaient *Grandes Annales*.

Les *Lois Royales* recueillies par Papirius (droit Papirien) forment, avec les lois des *Douze Tables*, les premiers éléments de la législation romaine, destinée à devenir si célèbre.

IIe ÉPOQUE

De la fin de la 1re guerre punique à la mort de Sylla (242-78 av. J.-C.); formation de la littérature latine.

Caractère de cette Epoque. — Pendant cette époque, les Romains, déjà maîtres de presque toute l'Italie, portèrent la guerre dans la Grande-Grèce, dans la Sicile, l'Afrique, la Macédoine et la Grèce elle-même qu'ils convertirent en province romaine, l'an 146 av. J.-C. Ils entrèrent dès lors en fréquentes relations avec les Grecs, s'initièrent à la connaissance de leur langue et de leur littérature. L'éducation grecque fut substituée à la vieille mais forte éducation latine : des affranchis grecs, des esclaves même furent chargés d'instruire les jeunes patriciens.

En 154, Carnéade, envoyé en ambassade à Rome, y introduisit le goût de la sophistique. De grands changements se produisirent dans les mœurs. Caton le Censeur s'efforça en vain de remédier au mal, et fit chasser Carnéade et les rhéteurs grecs. Il ne put empêcher ni la littérature, ni la civilisation corrompue de la Grèce d'envahir Rome : lui-même, devenu vieux, dut étudier la langue grecque ! On put dire dès lors ce que plus tard dit Horace :

« *Græcia capta ferum victorem cepit*, *et artes*
« *Intulit agresti Latio.* »

La langue latine se polit. Les progrès furent si rapides que Cicéron lui-même indique le siècle d'Ennius et de Térence comme celui où elle parvint à sa plus grande pureté. Toutefois ce ne fut que vers la fin de la République qu'elle acquit toute son abondance, sa souplesse et son harmonie. Mais déjà les changements accomplis dans la langue étaient si considérables, que les Romains eux-mêmes avaient besoin d'une étude spéciale pour comprendre le vieux latin.

Les poètes de cette époque firent tous leurs efforts pour imiter les Grecs. La poésie lyrique et la poésie épique en Grèce étaient nées les premières sous le souffle de l'inspiration reli-

gieuse et patriotique. Mais à Rome, les premiers poètes, plus imitateurs qu'inspirés, débutèrent par la tragédie et la comédie. Livius Andronicus, en effet, Ennius, Plaute, Térence, marchent de près sur les traces des Grecs que souvent même ils traduisent. Seule la satire à laquelle Lucilius donne un cadre particulier, demeure toute romaine ; c'est le mot de Quintilien : « *Satira tota nostra est.* »

Ire SECTION — POÉSIE

CHAPITRE Ier.

Poésie dramatique

ART. 1er. — TRAGÉDIE.

1° Livius Andronicus (284 ?-204 av. J.-C.)

Livius Andronicus était un Grec de Tarente. Après la prise de cette ville par les Romains (272), il échut en partage au consul Livius Salinator, qui l'emmena à Rome, lui confia l'éducation de ses enfants et l'affranchit. Par reconnaissance, Andronicus ajouta à son nom celui de Livius. Poète et acteur, il mit au théâtre un grand nombre de pièces traduites du grec. Selon Tite-Live, il se fatigua la voix à chanter ; il plaça alors devant le joueur de flûte un jeune esclave qui chantait à sa place. La grande réputation d'Andronicus le fit choisir pour composer l'hymne sacré que chantèrent vingt-sept jeunes filles, afin d'obtenir des dieux l'éloignement d'Asdrubal.

Outre ses pièces de théâtre, Livius Andronicus traduisit l'*Odyssée* en vers. On ignore si cette Odyssée était une simple traduction ou une imitation d'Homère

Les poèmes d'Andronicus furent longtemps lus et appris dans les écoles. « Je ne veux pas, dit Horace, dénigrer ou effacer les poèmes de Livius, que, les verges à la main, Orbilius dictait à mon enfance ; mais qu'on les trouve châtiés, admirables, voisins de la perfection, voilà ce qui m'étonne. »

2° Nævius (269 ?-199 ? av. J.-C.)

Nævius, né en Campanie vers 269, était citoyen romain. Il combattit dans la première guerre punique. Partisan de la démocratie, il attaqua les Scipions et les Métellus, qui étaient alors les plus illustres représentants de l'aristocratie romaine. Mais ceux-ci le firent condamner d'abord à la prison, puis à l'exil ; il mourut vers 199, laissant cette épitaphe :

Mortales immortales flere si foret fas,
Flerent divæ Camenæ Nævium poetam.
Itaque postquam est Orcino traditus thesauro,
Obliti sunt Romani loquier latina lingua.

Nævius a composé *des tragédies*, *des comédies*, *et un poème épique sur la première Guerre punique* (Bellum punicum).

Les pièces de Nævius étaient de deux sortes. Les unes, et ce sont les plus nombreuses, étaient empruntées au théâtre grec : les personnages portaient *le pallium* ou manteau grec : on les appelait *pièces à manteau* (fabulæ palliatæ). Les autres, parmi lesquelles on cite : *Romulus*, *Clastidium*, étaient des pièces romaines par le sujet et par le costume des acteurs : on les appelait pièces *à toge* ou *à prétexte* (fabulæ togatæ, pretextatæ).

Nævius fut un poète moins imitateur, plus original, plus national que Livius Andronicus. Il avait de la verve : *Nævius bouillonne*, a dit un Ancien. Comme poète épique, il n'était pas sans valeur. Le premier, il accrédita les traditions qui faisaient remonter l'origine de Rome à Enée et aux Troyens. Il expliquait aussi, comme le fit Virgile après lui, la haine invétérée de Rome et de Carthage, par les tragiques aventures d'Enée et de Didon. Nævius fut longtemps enseigné dans les écoles. « Nævius n'est-il pas dans vos mains, dit Horace ; ne le savons-nous pas par cœur, comme s'il était d'hier ? »

3° Ennius (239-169 av. J.-C.)

Quintus Ennius, né à Rudies en Calabre, l'an 239, fut d'abord soldat. Caton l'amena de Sardaigne à Rome. Il reçut le droit de cité, et vécut très lié avec les Scipions. Il fut même enseveli dans le tombeau de la famille *Cornelia*. Il s'était lui-même composé cette épitaphe :

Aspicite, o cives, senis Ennii imagini formam :
Hic vestrum panxit maxuma facta patrum.
Nemo lacrimis me decoret, neque funera fletu
Faxit : cur ? Volito viru' per ora virûm.

Ennius composa des tragédies : *Andromaque, Iphigénie, Hécube, Médée, Ajax*, etc., dont les sujets sont empruntés à Euripide. Il donna aussi quelques comédies, dans lesquelles il fondait en une seule plusieurs pièces grecques.

Dans un poème épique : *Les Annales,* Ennius racontait l'histoire de Rome, en suivant l'ordre chronologique. Ce poème où respirait un ardent patriotisme, fut longtemps cher aux Romains, dont il chantait les origines et les glorieux exploits. Les *Annales* étaient écrites non en vers saturnins, mais en vers hexamètres. Epris de son propre génie, Ennius croyait avoir en lui-même l'âme d'Homère.

Ennius fut en outre un poète satirique et didactique ; il s'exerça ainsi dans tous les genres. Il ne fut ni complètement original ni traducteur servile. Tout en restant Romain par l'esprit, il s'efforça d'initier ses concitoyens aux lettres grecques. Il contribua puissamment à former la langue et la littérature latines. Son style, quoique rude et archaïque, est empreint d'une vive imagination qui se traduit par la vigueur des expressions. Horace, il est vrai, se moque des prétentions d'Ennius d'être un second Homère ; mais Cicéron qui le cite souvent, ne craint pas de l'appeler : *Summus poeta noster.* — « Je ramasse l'or que contient le fumier d'Ennius, » dit à son tour Virgile, qui lui déroba plus d'un vers. Sous les *Antonins* il y eut des *Ennianistes,* comme il y avait eu jadis des *Homérides :* ces nouveaux rapsodes récitaient les poèmes d'Ennius dans les *lectures* publiques. Ovide a heureusement peint le génie de ce poète : « C'est un génie puissant, dit-il, mais un poète sans art. »

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

4° **Pacuvius** (220 ?-132 av. J.-C.)

Pacuvius, neveu d'Ennius, naquit à Brindes vers 220. Il se livra à la poésie et à la peinture. Il fut l'ami de Lælius,

Pacuvius composa treize tragédies, toutes imitées des Grecs, à l'exception de *Paulus,* qui était une tragédie nationale. Son style avait de la richesse et de l'ampleur, mais il était peu flexible. Pacuvius recherchait les expressions archaïques et les

mots sonores : il aimait à disserter un peu à la manière d'Euripide. Quintilien parle de la gravité de ses pensées, et Horace l'appelle « le docte vieillard ». Pacuvius fut longtemps populaire. Aux obsèques de César, on récita les *plaintes d'Ajax*, tirées d'une tragédie de Pacuvius. Ce vers :

Men' servasse, ut essent qui me perderent !

Quoi ! ai-je donc sauvé ceux qui devaient me perdre ! souleva l'indignation de la multitude contre les meurtriers du dictateur.

5° Attius (170 ?-94 ? av. J.-C.)

Lucius Attius ou Accius naquit à Rome, en 170. Quoique fils d'un affranchi, il était d'un caractère fier et élevé. Selon Valère Maxime, il refusait de se lever quand César entrait dans le collège des poètes. Il était l'ami de Brutus.

Attius débuta par sa tragédie d'*Atrée* qu'il lut un jour au vieux Pacuvius. Il composa un grand nombre de tragédies, empruntées au théâtre grec. Deux cependant, *Brutus* et *Decius* étaient des pièces nationales. Les Anciens louent l'élévation de ses pensées et la vigueur de son style. Il aimait les sentences. Il fait dire à son *Atrée* cette parole digne d'un tyran : « *Oderint, dum metuant.* — Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne ! » Cette autre maxime est aussi de lui :

Homo locum ornat, non hominem locus.

Art. 2. — COMÉDIE

1° Plaute (254 ?-184 ?)

Plaute naquit à Sarsine, en Ombrie, vers 254. Poète et acteur, il s'amassa une petite fortune ; mais il la dissipa dans des spéculations hasardeuses. Il fut obligé, pour vivre, de tourner la meule au service d'un boulanger. Cette triste condition ne l'empêcha pas de composer trois comédies qu'il vendit aux édiles : le prix qu'il en tira le fit sortir de la misère, et il put dès lors se livrer à son goût pour le théâtre. Il mourut en 184.

Œuvres. — Du temps de Varron, 130 comédies couraient sous le nom de Plaute ; mais Varron lui-même n'en reconnaît que 21 comme authentiques. Nous en possédons 20, dont plusieurs sont mutilées. Voici les principales :

1° *Amphitryon*, imité par Rotrou et Molière ; 2° L'*Aululaire* ou la *Marmite*, également imitée par Molière dans l'*Avare* ; 3° *Les Captifs*, imités par Rotrou ; 4° *Les Ménechmes* ou les *Frères* jumeaux, imités par Rotrou et Regnard ; 5° *Mostellaria* ou *le Revenant*, imité par Regnard et Destouches ; 6° *Pœnulus* ou *le Petit Carthaginois* ; 7° *Rudens*, le Câble ; 8° *Truculentus*, le Bourru ; 9° *Asinaria*, *l'Asinaire* ; 10° *Cistellaria*, la Corbeille ; 11° *Curculio*, le Charançon, nom du parasite qui joue le rôle principal de la pièce. — Plaute a emprunté la plupart de ses pièces à Ménandre, les autres à Diphile et à Philémon.

Analyses. — 1° Amphitryon. — Jupiter a pris les traits d'Amphitryon, général Thébain, et Mercure ceux de Sosie, valet d'Amphitryon. Cette ressemblance de physionomie donne lieu à des confusions très comiques, surtout lorsque le véritable Amphitryon et le véritable Sosie se trouvent chacun en présence d'un autre lui-même. Mais cette pièce est très immorale.

2° — L'Aululaire. — Euclion a trouvé une marmite pleine d'or. Il tremble dès lors pour son trésor. Il chasse sa servante, craignant qu'elle ne le découvre ; puis il la rappelle et lui ordonne de veiller avec soin pendant qu'il se rend à sa curie pour une distribution d'argent. — Cependant Mégadore se décide à demander la main de Phédra, fille d'Euclion, parce qu'il la croit pauvre. Euclion consent à la lui accorder, mais à la condition qu'il l'épousera sans dot. On prépare le festin de noces. Euclion, qui a tout trouvé trop cher, revient du marché n'ayant acheté qu'une pincée d'encens. De retour, il roue de coups Congrion, le cuisinier, qu'il accuse de le voler ; puis il emporte sa marmite, et va la cacher dans le temple de la *Bonne Foi*. — Strobile, esclave de Lyconide, le neveu de Mégadore, a épié Euclion, et s'apprête à enlever la marmite. Averti par un présage, Euclion revient, et, dans une scène comique, veut forcer Strobile à lui rendre ce qu'il ne lui a pas pris. Il cache ensuite sa marmite dans le bois de Sylvain. Strobile, cette fois, enlève le trésor, et le remet à Lyconide. Celui-ci demande alors la main de Phédra ; il suit de là un quiproquo comique, Euclion parlant de sa marmite et Lyconide de Phédra. Le mariage s'accomplit. Euclion transformé passe de l'avarice à la prodigalité.

L'intrigue de l'*Aululaire* est beaucoup plus simple que celle de l'*Avare* de Molière ; mais elle renferme moins de situations comiques. C'est Plaute cependant qui a suggéré à Molière la scène où Harpagon chasse La Flèche ; *le sans dot*, répété d'une manière si comique par l'Avare ; la scène du désespoir d'Har-

pagon, celle du quiproquo de Valère et d'Harpagon, sans parler de mille traits répandus çà et là dans la pièce.

Le caractère d'Euclion n'est pas le même que celui d'Harpagon. Euclion n'est pas amoureux, Harpagon aime Marianne et est le rival de son propre fils. Harpagon est riche, avare et usurier : rien n'excuse son avarice ; Euclion est un homme pauvre qui a trouvé un trésor : la peur de le perdre lui enlève le repos et la joie comme au *Savetier* de la fable. Harpagon est avare depuis le premier acte jusqu'au dernier ; Euclion donne à son gendre sa chère marmite et devient prodigue.

3° Les **Captifs** sont deux frères dont l'un a été enlevé en bas âge, et l'autre fait prisonnier dans un combat. Hégion, leur père, les retrouve. Cette comédie est moins gaie que touchante; les bons mots du parasite Ergasile en forment tout le comique. C'est la plus morale des pièces de Plaute. « Vous n'y entendrez point de vers qui blessent la pudeur, dit-il lui-même; les gens de bien pourront y apprendre à devenir meilleurs! Amis des bonnes mœurs, applaudissez ! »

4° Les **Ménechmes** sont deux frères jumeaux que leur parfaite ressemblance fait sans cesse prendre l'un pour l'autre. L'un d'eux a été enlevé par un riche marchand d'Epidamne, et se trouve marié dans cette ville; l'autre, Ménechme Sosiclès, est à la recherche de son frère, et vient de débarquer à Epidamne.

Ménechme enlevé est attendu pour dîner chez une courtisane, à qui il a donné la mante de sa femme. Arrive Ménechme Sosiclès, que l'on prend pour l'autre, et qui mange le dîner préparé. Le parasite Labrosse, qui devait être de la fête, est furieux qu'on ait dîné sans lui. Pour se venger, il révèle à la femme de Ménechme que son mari lui a volé sa mante. La femme irritée rencontre Ménechme Sosiclès, le prend pour son mari, et l'accable de reproches auxquels il ne comprend rien. Pour se débarrasser d'elle, celui-ci feint une folie furieuse. On va chercher le médecin : mais il part pendant ce temps. Le médecin trouve à sa place Ménechme enlevé, et le traite comme fou : quatre esclaves vont même l'entraîner de vive force, quand Messénion, esclave de Sosiclès, le délivre, croyant que c'est son maître. En récompense, Messénion lui demande la liberté et l'obtient sans peine ! Messénion rencontre Sosiclès et lui rappelle qu'il vient de l'affranchir : celui-ci le nie. Enfin les deux Ménechmes se rencontrent face à face et se reconnaissent pour frères jumeaux.

5° **Rudens**, *le Câble*, est la plus parfaite des comédies de Plaute. Une jeune Athénienne, Palœstra, enlevée dans son enfance, est emmenée en Sicile par un marchand d'esclaves. Le vaisseau fait naufrage ; Palœstra est accueillie sur le rivage par la prêtresse de Vénus. Mais le marchand aborde à son tour ; il réclame Palœstra, et veut l'arracher de l'autel qu'elle tient embrassé. Le vieillard Démonès prend la défense de Palœstra. Pendant ce temps, un pêcheur apporte la valise de la jeune esclave, qu'il a repêchée dans ses filets. On l'ouvre, et Démonès, à la vue des jouets qu'elle contient, reconnaît en Palœstra sa fille.

Jugement sur Plaute. — 1° *Son système dramatique.* Presque toutes les comédies de Plaute sont précédées d'un prologue dans lequel il expose le sujet de la pièce, annonce de quel poète grec elle est tirée, réclame l'attention et l'indulgence. Ces prologues sont très variés. Ceux qui les ont blâmés, n'ont pas songé que Plaute s'adressait surtout au bas peuple, ignorant, turbulent, inattentif : il était en quelque sorte indispensable de lui exposer le sujet de la pièce pour qu'il pût la suivre.

Il règne une certaine *uniformité* dans le choix des sujets de Plaute. Le poète devait s'interdire la politique et tout ce qui regarde la vie publique des Grands. Il était ainsi réduit à peindre les scènes de la vie ordinaire. En général, dans les comédies de Plaute l'intrigue est très simple : elle repose le plus souvent sur l'enlèvement d'une jeune fille, vendue comme esclave, et reconnue à la fin par ses parents. Mais la simplicité et l'uniformité des plans n'empêchent pas Plaute de produire sur la scène une grande variété de personnages : les jeunes gens prodigues et débauchés, les vieillards grondeurs, avares ou faibles, les esclaves fripons et rusés, les courtisanes insatiables, les parasites flatteurs et méprisés, les marchands d'esclaves, les usuriers, les soldats fanfarons, etc. Le fond des pièces est le même, mais l'intrigue varie sans cesse et de mille manières.

2° *Originalité de Plaute.* — Plaute a emprunté le sujet de ses comédies à Ménandre, Diphile et Philémon. Mais tout en imitant, il est resté original. Il use de beaucoup de liberté avec ses modèles : il supprime des personnages et des épisodes, il en ajoute d'autres, et ne consulte que le goût de son auditoire. La pièce et les personnages sont grecs, la scène est en Grèce, mais mille traits de mœurs et d'habitudes, mille allusions vous

reportent à Rome : les dieux ont des noms romains, les magistrats sont appelés édiles, préteurs, curions : Plaute tout à coup vous parle du Forum, du Capitole et des usuriers du Vélabre. Les historiens nous font connaître la vie publique, pleine de dignité, des maîtres du monde : Plaute nous peint leur vie privée, livrée au plaisir et au libertinage.

3° *Comique de Plaute.* — Plaute n'est pas seulement original par les changements qu'il fait subir aux pièces grecques, et par les caractères tout romains de ses personnages, il l'est encore par son comique, sa verve, ses plaisanteries, son langage. Il s'adresse à un public peu spirituel, et il veut l'égayer : jeux de mots, plaisanteries, bouffonneries, charges grotesques, il met tout en œuvre pour y réussir. Langage, attitude, gestes des personnages, tout est vivant ; sa verve intarissable anime tout. Ne vous attendez pas à trouver chez lui les nuances délicates, l'atticisme du langage, toutes les recherches de l'art. Ses plaisanteries sont souvent grossières, ses jeux de mots forcés ; mais ses caractères sont tracés vigoureusement et à grandes lignes : tout concourt à produire un effet vraiment comique.

4° *Style de Plaute.* — Son style est vif, énergique, coloré ; il est plein de mouvement et de saillies.

Quintilien cite cette parole de Stolon : *Si les Muses voulaient parler latin, elles parleraient la langue de Plaute.* Sa métrique est peu régulière ; Horace l'attaque, et Cicéron dit que souvent on a de la peine à reconnaître chez lui le nombre et le vers. Plaute se vante dans son épitaphe d'avoir employé des nombres innombrables : *numeri innumeri*.

5° *Immoralité de Plaute.* — Il est regrettable que Plaute soit si immoral. Il a trop souvent recours aux peintures et aux plaisanteries obscènes pour satisfaire les grossiers instincts de la multitude.

6° *Divers jugements sur Plaute.* — Horace est sévère à l'égard de Plaute. « Nos aïeux, dit-il, ont loué les vers et les plaisanteries de Plaute. Indulgence excessive ! pour ne pas dire sottise, si toutefois vous et moi savons distinguer une grossièreté d'un mot fin et délicat, et juger aux doigts et à l'oreille la justesse d'un son. » Cicéron au contraire proclame Plaute et Nævius les plus latins des poètes. Parmi les modernes, Montaigne, Bossuet, Fénelon, Boileau, La Bruyère étaient peu favorables à Plaute auquel ils préféraient Térence. Au XVIIIe siècle, La Harpe et Marmontel se montrèrent envers lui

d'une excessive sévérité. De nos jours on admire Plaute. peut-être trop. On lui pardonne ses grossièretés en faveur de sa verve et de son comique.

2° **Térence** (185-159).

Térence naquit à Carthage, en Afrique ; ce qui lui fit donner le surnom d'*Afer*. — Il fut enlevé jeune encore par des pirates, et vendu au sénateur Terentius Lucanus. Celui-ci le fit instruire et l'affranchit. Il prit dès lors, selon la coutume, le nom de son patron et s'appela *Terentius*. On raconte que lorsqu'il présenta l'*Andrienne*, sa première pièce, aux édiles, ceux-ci le renvoyèrent au vieux poète Cæcilius. Ce dernier, qui était à table, fit d'abord asseoir Térence au pied du lit. Mais, après avoir entendu la première scène, plein d'admiration, il l'invita à souper avec lui : il le combla d'éloges et protégea ses débuts.

Térence vécut à Rome dans l'intimité de Scipion Emilien et de Lælius. Les envieux en profitèrent pour l'accuser d'avoir ces illustres amis pour collaborateurs. Il partit bientôt pour visiter la Grèce. Il revenait à Rome après avoir recueilli des comédies de Ménandre et d'autres poètes, lorsque le vaisseau qui le portait fut assailli par la tempête. Selon les uns, Térence périt dans le naufrage : selon les autres, il mourut à Stymphale ou Leucade, du chagrin que lui causa la perte de ses manuscrits (159 av. J.-C.). Il était âgé de 26 ans.

Œuvres. — Il nous reste de Térence 6 comédies. Les voici par ordre de dates : l'*Andrienne* (166), imitée de Ménandre ; 2° l'*Hécyre* ou *la Belle-Mère* (165), imitée de Ménandre ou d'Apollodore : l'*Heautontimoroumenos* ou le *Bourreau de soi-même* (163), imitée de Ménandre : 4° *Phormion* (161), tirée d'Apollodore, et imité par Molière dans les *Fourberies de Scapin* : 5° l'*Eunuque* (161), emprunté à Ménandre, et imité par Brueys et Palaprat dans le *Muet* : 6° les *Adelphes* (160), empruntés à Ménandre à Diphile, et imités par Molière dans l'*Ecole des Maris*.

Analyses. — 1° L'*Andrienne* : Pamphile veut épouser Glycère, venue d'Andros, et surnommée l'*Andrienne*. Mais on veut le forcer d'épouser Philomène, fille de Chrémès. Pamphile feint d'y consentir. Mais Chrémès découvre que Pamphile n'aime point Philomène, et rompt le mariage. Un incident fait découvrir que Glycère, l'*Andrienne*, est la fille de Chrémès. à

qui elle avait été enlevée en bas âge : Pamphile épouse alors l'*Andrienne*.

2° L'*Heautontimoroumenos* : Clinia. amant d'Antiphile, est poussé par la sévérité de son père à se faire soldat en Asie. Désespéré de son départ, Ménédème, son père, se punit lui-même de sa dureté envers Clinia : il se retire à sa maison des champs, et s'y livre aux plus rudes travaux. Cependant Clinia revient, toujours fidèle à son amour pour Antiphile. Son père consent à ce qu'il l'épouse ; car on vient de découvrir qu'Antiphile est la fille de Chrémès, ami de Ménédème.

3° *Les Adelphes.*— Faut-il élever les jeunes gens avec sévérité ou avec douceur ? tel est le problème d'éducation posé dans les *Adelphes*. Déméa a deux fils : Eschinus et Ctésiphon. Ctésiphon est élevé par lui avec la plus grande sévérité : Eschinus, au contraire, est élevé par son oncle, Micion, avec la liberté la plus complète. Or. Ctésiphon, à l'insu de son père, aime Bacchis ; il la fait enlever par Eschinus. Déméa, qui croit Eschinus seul coupable, s'en prend à Micion : il lui reproche la mauvaise éducation qu'il a donné à son fils. On annonce bientôt à Déméa une autre action d'Eschinus, non moins coupable que la première : il accable de nouveau Micion de reproches. Il apprend enfin que c'est Ctésiphon qui a fait enlever Bacchis ; ce fils qu'il regardait comme un modèle, est plus dissimulé, mais ne se conduit pas mieux qu'Eschinus. Après avoir subi à son tour les reproches de Micion, Déméa change tout à coup de conduite, et devient encore plus facile que son frère.

Cette comédie est le développement d'une théorie sur l'éducation. A Déméa, sévère, rigide, avare, plein de bonnes intentions, mais bourru et toujours mécontent, Térence a opposé Micion, homme aimable. plein d'urbanité, bon et indulgent jusqu'à la faiblesse. Les deux frères, Eschinus et Ctésiphon, se ressentent l'un et l'autre de l'éducation qu'ils ont reçue. Eschinus, élevé par Micion. est comme lui aimable, généreux, plein de délicatesse envers Pamphila à l'égard de qui il répare tous ses torts. Ctésiphon ressemble un peu à Déméa : il est gauche, peu fait aux habitudes de la ville : quoique loyal au fond, il dissimule par crainte de son père.

On trouve dans les *Adelphes* un mélange de sérieux et de comique. On rit de Déméa qui se vante de tout savoir, de tout deviner, et qui est toujours le dernier instruit de ce qui se passe. On peut faire cependant au poète un double reproche.

Le premier, c'est que, comme dit La Harpe, « Térence n'a fait qu'opposer un excès à un autre excès : si l'un des deux vieillards refuse tout à son fils, l'autre permet tout au sien. Ce sont deux excès également blâmables. » Molière, qui a imité les *Adelphes* dans l'*Ecole des Maris*, s'est tenu dans une plus juste limite. — Le second défaut c'est que le poète ne tire pas de conclusion. Dans toute la pièce, il semble prendre parti pour Micion contre Déméa ; puis tout à coup, au cinquième acte, c'est Déméa qui triomphe, et c'est de Micion que l'on rit. Peut-être a-t-il voulu nous montrer ainsi Micion puni à son tour de sa trop grande indulgence, comme Déméa l'avait été de sa trop grande rigueur.

Jugement sur Térence. — 1° *Son système dramatique.* — A l'exemple de Plaute, Térence emprunte tous ses sujets au théâtre grec. Il se fait gloire de reproduire les comédies grecques : *fabula est tota græca*, dit-il dans un de ses prologues. Ses pièces, en effet, sont grecques par le choix des sujets, la couleur locale, les mœurs. On ne trouve chez lui ni anachronismes, ni allusions trop évidentes à Rome, comme dans Plaute. C'est Ménandre que Térence imite le plus souvent. En général, il fond deux pièces grecques en une seule. Aussi ses envieux l'accusent-ils de gâter les originaux dont il se sert (*contaminare fabulas græcas*). Térence met cependant bien plus d'art que Plaute à relier ses pièces entre elles ; il serait difficile de voir la soudure, tant l'unité est parfaite.

Dans ses prologues, Térence n'explique point le sujet de la pièce comme Plaute : il indique d'où il a tiré sa comédie, et repousse les accusations de ses adversaires. Il se plaint en particulier d'une cabale montée contre lui par un vieux poète qu'il ne nomme pas.

Les personnages de Térence sont les mêmes que ceux de Plaute : des vieillards dupés, des esclaves fourbes, des fils débauchés, des courtisanes, des marchands d'esclaves, des parasites, des soldats fanfarons. Mais il ne se permet pas, comme Plaute, d'introduire parfois un personnage inutile.

2° *Originalité.* — L'originalité de Térence est tout entière dans son *Urbanité* : c'est ainsi que les Romains appelaient ce que les Grecs nommaient *Atticisme*. Térence est le poète de la bonne société. Ses personnages sont de bon ton ; leurs caractères sont adoucis, leurs manières et leurs mœurs polies. Chez Térence, point de bouffonneries et de grossièretés comme dans Plaute : partout sont observées les bienséances théâtrales. Le

même art qui a présidé à l'ordonnance générale de la pièce, se retrouve dans les moindres détails : tout est à sa place.

3° *Comique de Térence.* — Térence n'excite point le gros rire. Il est loin d'avoir cette verve de Plaute qui captivait la populace romaine : il manque de vie et de mouvement. Ses comédies sont plutôt faites pour plaire à un public instruit et éclairé qu'à la multitude. Les esprits cultivés peuvent seuls se plaire à ses délicates peintures qui provoquent le fin sourire du connaisseur et du moraliste. Térence excelle à peindre les caractères ; il les oppose habilement l'un à l'autre ; mais au lieu de les esquisser à grands traits, comme Plaute, il fait de fines miniatures dont tous les détails sont achevés. Il répand fréquemment dans ses comédies une légère teinte de mélancolie. Personne n'a mieux exprimé le sentiment de la fraternité humaine : « Je suis homme, dit-il, dans l'*Heautontimoroumenos* : rien d'humain ne m'est étranger :

Homo sum, humani nil a me alienum puto.

4° *Style de Térence.* — Térence est un écrivain pur et élégant. César l'appelle : *puri sermonis amator*. Varron donne le nom de *mediocritas* à cette juste mesure que Térence garde en tout. Les mètres qu'il emploie sont très variés et assez difficiles à déterminer.

5° *Immoralité.* — Quoique plus décent dans les termes, Térence n'est au fond guère moins immoral que Plaute. Mais le bon ton de ses comédies lui fit trouver chez nous beaucoup d'admirateurs. Montaigne le préférait à Plaute : « il sent bien mieux son gentilhomme », dit-il. Les écrivains les plus remarquables du XVIIe siècle partageaient les sentiments de Montaigne. Bossuet, dans sa *Lettre* à Innocent XI, fait le plus bel éloge de Térence. « On ne peut dire combien le Dauphin s'est diverti agréablement et utilement dans Térence, dit-il, et combien de vives images de la vie humaine lui ont passé devant les yeux en le lisant. Le prince remarquait les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion exprimé, par cet admirable ouvrier, avec tous les traits convenables à chaque personnage, avec des sentiments naturels, et enfin avec cette grâce et cette bienséance que demandent ces sortes d'ouvrages. Nous ne pardonnions pourtant rien à ce poète si divertissant, et nous reprenions les endroits où il a écrit trop licencieusement .... » De nos jours, on préfère Plaute comme plus comique et plus original. César, d'ailleurs, reproche lui-même à Térence son

peu de verve : « Toi aussi, lui dit-il, Demi-Ménandre, on te met au nombre des plus grands poètes, et avec raison, à cause de la pureté de ton style. Plût au ciel, qu'à la douceur de tes écrits fût jointe la force : ton mérite dans la comédie égalerait celui des Grecs, et on ne te reprocherait plus ton infériorité en ce point ! Il n'y a que cela qui te manque, Térence, et c'est ce qui cause ma douleur. »

APPENDICE

Comédie nationale. — Infériorité du Théâtre Latin.

1° Pendant que les plus grands poètes de Rome imitaient les Grecs, d'autres moins connus cultivaient la comédie nationale. Tels furent : Titinius, Atta, Afranius, Pomponius et Novius. La comédie nationale fut en quelque sorte une protestation de l'esprit latin contre les envahissements du théâtre grec. Horace, lui-même loue les poètes qui ont traité des sujets romains : « Il n'est pas un seul genre, dit-il, que nos poètes n'aient abordé; et ils ne se sont pas fait peu d'honneur en osant abandonner la trace des Grecs et traiter des sujets nationaux, soit dans des tragédies, soit dans des comédies. »

Horace, dans ce passage de son *Art poétique*, désigne la tragédie sous le nom de *prætexta* (fabula prætextata), et la comédie sous celui de *togata* (fabula togata). Ces dénominations viennent de ce que les personnages de la tragédie étaient des praticiens revêtus de la robe *prétexte* : ceux de la comédie étaient des plébéiens, et portaient la toge. Parfois les rôles de la comédie étaient remplis par des chevaliers : elle s'appelait alors *fabula trabeata*, parce que la *trabée* était le vêtement distinctif de l'ordre équestre. Enfin elle prenait le nom de *fabula tabernaria* (taberna, taverne), ou de *planipedia*, quand on représentait des gens du bas peuple. On trouve ainsi dans la comédie nationale des Romains *le comique noble, le comique bourgeois, le bas comique*.

Les *Atellanes* appartenaient au genre des *fabulæ tabernariæ*. Comme nous l'avons vu, les *Atellanes* étaient primitivement improvisées. Mais au temps de Sylla, **Pomponius** et **Novius** en firent de véritables comédies. Elles conservèrent leurs cadres et leurs personnages primitifs : Bucco, Papus, Dorsennus, Manducus, etc., auxquels on ajouta cependant quelques types

nouveaux ; mais elles furent écrites en vers, et jouées par de véritables comédiens. Les jeunes patriciens perdirent ainsi le privilège qu'ils avaient de les représenter seuls. Mais la loi qui déclarait les comédiens infâmes, n'atteignait pas les acteurs d'*Atellanes*. Ils jouirent même, sous les empereurs, d'une grande liberté : ils allèrent jusqu'à représenter sur leurs masques les traits des personnes vivantes qu'ils tournaient en ridicule.

II° Parallèle entre le théâtre grec et le théâtre latin : Infériorité de ce dernier. — « *In comœdiâ maximè claudicamus* », dit Quintilien, marquant ainsi l'infériorité des Latins dans la comédie. Leur infériorité toutefois est encore plus grande dans la tragédie que dans la comédie. Si l'on cherche les causes du peu de succès du théâtre latin, on les trouvera sans doute : 1° dans le manque de goût des Romains pour les spectacles dramatiques ; 2° dans le défaut de nationalité de la tragédie et de la comédie ; 3° dans le peu d'encouragement donné aux poètes et aux acteurs.

1° L'esprit positif des Romains les rendait peu propres à goûter les émotions de la tragédie, telle du moins que les Grecs l'avaient comprise. Les grands tragiques de la Grèce aimaient à placer le drame dans l'âme du héros, dont ils peignaient la force du caractère aux prises avec le destin ou le malheur : ils mettaient en jeu, avec une habileté merveilleuse, toutes les passions dramatiques, pour exciter l'admiration, la terreur ou la pitié. Mais les Romains voulaient un autre spectacle. Ce qui les frappait, c'était le côté extérieur de la tragédie : la mise en scène, l'appareil théâtral, le jeu des acteurs, les cris et les expressions de la douleur physique dans son effrayante réalité. La populace romaine, peu accessible aux choses de l'esprit, en retour aimait avec passion les spectacles où dominent l'adresse et la force du corps. Il ne faut donc pas s'étonner si plus d'une fois, comme s'en plaignait Térence, elle quitta le théâtre pour aller voir un combat de gladiateurs ou des tours d'acrobate. Les chevaliers romains eux-mêmes, si l'on en croit Horace, ne partageaient que trop les goûts de la multitude : « Ce qui épouvante, dit-il, et chasse de la scène le poète le plus hardi, c'est de voir la multitude ignorante et stupide demander au milieu de la pièce un ours ou des lutteurs ; car c'est là ce qui charme la populace. Les chevaliers eux-mêmes oublient le plaisir de l'oreille pour les vaines et capricieuses jouissances des yeux. » (Ep. 1re, livre II.)

2° Ni la tragédie ni la comédie n'eurent à Rome un carac-

tère assez national. A Athènes, la tragédie et la comédie prirent naissance dans les fêtes de Bacchus. Dès leur origine, elles furent toutes deux en rapport avec la religion, les mœurs, les traditions de la nation. Le peuple avait sous les yeux au théâtre les exploits de ses héros et de ses grands hommes, ou la peinture fidèle de ses défauts et de ses travers. Que l'on représente une tragédie d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, ou que l'on l'on joue une comédie d'Aristophane ou de Ménandre, le peuple athénien est toujours prêt à applaudir : ce sont ses gloires ou ses mœurs qu'on lui retrace.

A Rome, les *Atellanes*, il est vrai, offrent bien comme le pendant des premières bouffonneries des fêtes de Bacchus ; mais elles ne donnent point naissance à la comédie. Les Romains empruntent aux Grecs leurs pièces de théâtre : Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Plaute et Térence les traduisent, tout en les appropriant à leur usage. Aussi ne voit-on point l'art dramatique suivre un cours régulier à Rome, comme à Athènes. Le théâtre romain n'offrait point aux applaudissements de la multitude les hauts faits des grands hommes de la République. Les Scipions et tous les hommes instruits goûtaient, il est vrai, les tragédies grecques, parce qu'ils en connaissaient le sujet, et étaient en état de les apprécier. Mais quel intérêt pouvait prendre le peuple ignorant à voir représenter les malheurs d'Œdipe ou les tragiques aventures de la famille d'Agamemnon ? La foule ne pouvait pas goûter ce qu'elle ne comprenait pas : ennuyée du spectacle, elle demandait des ours et des bateleurs.

La comédie eut plus de succès que la tragédie, parce qu'elle fut plus nationale. Les *Atellanes* furent longtemps en faveur, parce qu'elles étaient des pièces toutes romaines. D'où vient que Plaute plaisait tant au peuple ? C'est que tout en imitant les Grecs, il faisait des comédies vraiment romaines. Caractères des personnages peinture de mœurs, grosses plaisanteries et bouffonneries, tout était romain, tout, excepté le cadre de la pièce. Térence, au contraire, mettait tout son art à reproduire une pièce grecque : *est tota fabula græca*, disait-il avec orgueil. Scipion et Lælius l'applaudissaient, mais le peuple quittait le théâtre. Pourquoi ? Précisément parce que sa comédie était grecque au lieu d'être romaine. Ces exemples montrent clairement que si le théâtre à Rome eût été plus national, il eut obtenu des succès plus durables.

3° La tragédie et la comédie à Rome furent peu encouragées.

— Que l'on se rappelle les concours dramatiques établis à Athènes ; y remporter le prix était pour un poète un véritable triomphe. Par ses talents le poète pouvait acquérir les honneurs, la richesse et la gloire ; il lui était permis d'aspirer aux plus hautes dignités de l'Etat : les Athéniens ne se contentèrent pas d'appplaudir Sophocle, ils l'élurent général. Les plus riches citoyens s'honoraient du titre de *chorège*. Il n'était point interdit aux hommes libres de paraître sur la scène, et le poète lui-même jouait parfois ses pièces.

Les Romains estimaient peu les gens de lettres. Les poètes étaient sans influence dans l'Etat, du moins à cette époque. Le métier de poète était réputé servile. L'édile lui achetait sa pièce peu cher ; encore ne lui en donnait-il le prix que si elle réussissait. Le poète ne pouvait donc prétendre ni aux honneurs, ni à de grandes richesses. Parfois, il est vrai, ses talents le faisaient admettre dans la société des Grands ; l'amitié de Scipion et de Lælius dédommagea Térence de la froideur du public. Les comédiens étaient déclarés infâmes ; les patriciens ne pouvaient paraître sur la scène sans se déshonorer et perdre leurs droits de citoyens. Les acteurs étaient des esclaves que l'on punissait du fouet s'ils remplissaient mal leur rôle : l'acteur sifflé devait ôter son masque, et se montrer ainsi aux yeux du public. On le voit, poètes et acteurs étaient peu encouragés.

III° Forme du théâtre latin. — Les représentations dramatiques avaient lieu à Rome le dernier jour des jeux publics, soit des jeux Mégalésiens, soit des jeux Romains. Au commencement, les théâtres étaient construits en bois, et pour la circonstance. Pompée fit élever le premier théâtre permanent. Cet édifice avait quinze rangs de gradins, et pouvait contenir quarante mille spectateurs. La disposition des théâtres romains était à peu près la même que celle des théâtres grecs. Mais il n'y avait point de *thymele*, et la scène était fermée par un rideau qu'on levait de bas en haut. La partie destinée au public avait la forme d'un demi-cercle. Des places d'honneur étaient réservées aux principaux magistrats au-dessus des portes latérales de l'orchestre. Entre la scène et la ligne circulaire du dernier gradin s'étendait l'orchestre, occupé par les sénateurs. Les chevaliers prenaient place sur les gradins inférieurs ; au-dessus d'eux se tenaient les dames romaines. La multitude remplissait les degrés les plus élevés. Chacun recevait en entrant un jeton numéroté (*tessera*), et se plaçait selon son rang et

son numéro. Les théâtres étaient à ciel ouvert ; mais une toile tendue avec force au-dessus, préservait les spectateurs de la chaleur ou de la pluie.

CHAPITRE II.

Poésie satirique.

Ennius — Pacuvius — Lucilius

« *Satira tota nostra est.* La satire est toute nôtre, » dit Quintilien. Ce n'est pas à dire que les Grecs ne lancèrent pas des traits satiriques, parfois même très mordants. Archiloque, Simonide, Aristophane, Ménippe, Lucien, Timon le Sillographe étaient justement célèbres par leur verve caustique. Mais les Grecs ne firent pas de la satire un genre spécial, ou du moins il ne nous reste d'eux aucune composition qui appartienne purement à ce genre.

Les Latins étaient très enclins à la satire : les *chants fescennins*, les *Atellanes* en sont la preuve. Ennius fit de la satire un genre particulier. Il composa six pièces de vers, dans lesquelles les différents rhytmes se trouvaient mélangés. On appela ces pièces *satires*, du mot osque *satura lanx,* qui désignait soit un plat composé de mets divers, soit un bassin rempli de toutes sortes de fruits offerts chaque année à Cérès et à Bacchus, comme prémices de la moisson. Pacuvius composa aussi quelques satires, à l'exemple d'Ennius, son oncle.

Lucilius (148-103) perfectionna le genre inventé par Ennius. Il fit de la satire une épitre en vers hexamètres, ayant pour objet de critiquer les défauts de la société ou même des particuliers. Lucilius donna à la satire la forme qu'elle garda depuis ; c'est pour cette raison qu'Horace le regarde comme « *l'invenventeur de ce poème inconnu aux Grecs* : *Græcis intacti carminis auctor.* »

Lucilius naquit à Suessa, dans le Latium, d'une famille de chevaliers. Il est le premier noble qui ait exercé la profession d'écrivain. Son rang, sa fortune, sa probité, lui permirent de flétrir sans trop de danger les vices de ses contemporains. Il fut l'ami du *second Africain et de Lælius.* Il composa trente livres de satires, dirigées contre l'avarice des Romains, leur

prodigalité, le luxe de la table, les philosophes, les dieux eux-mêmes.

Horace, jaloux peut-être de la gloire de Lucilius que tous les Romains vantaient, se montra d'abord à son égard sévère à l'excès. « Lucilius, dit-il, est plaisant, malin, versificateur peu scrupuleux : c'était son défaut. Souvent en une heure et au pied levé, il croyait faire merveille en dictant deux cents vers. Dans son courant bourbeux, il y avait cependant du bon à prendre. Il était bavard, peu soucieux du travail d'écrire, j'entends de bien écrire ; car d'écrire beaucoup, je n'en fais nul cas (IVe sat.). » Dans sa satire Xe, Horace reproche de nouveau à Lucilius de ne pas soigner sa versification, d'être diffus, de parsemer son style de mots grecs. Il ajoute : « J'accorde à Lucilius la grâce, l'élégance et plus de politesse qu'on n'en devait attendre de l'inventeur encore novice d'un genre inconnu à la Grèce, plus qu'on n'en trouve dans la foule de nos vieux poètes. » — Ailleurs Horace se montre encore plus équitable : il loue Lucilius : « d'avoir flagellé indistinctement et les Grands et les hommes du peuple, de n'avoir eu d'égards que pour la vertu et les amis de la vertu. » — Citons en terminant le jugement de Quintilien : « Lucilius a le premier acquis dans la satire une gloire éclatante. Il a encore maintenant des amateurs si passionnés qu'ils n'hésitent pas à le préférer non-seulement aux auteurs satiriques, mais à tous les poètes. Je ne partage pas plus leur sentiment que celui d'Horace, qui prétend que Lucilius est un courant bourbeux où l'on trouve de quoi prendre. Il y a en lui une érudition merveilleuse, une grande liberté, un style mordant et beaucoup de sel. »

IIe SECTION. — PROSE.

Histoire. — Jurisprudence. — Philosophie. — Rhétorique & Eloquence.

La prose fit pendant cette époque de rapides progrès, principalement dans l'histoire et l'éloquence. Caton fut alors le plus illustre des prosateurs ; il écrivit dans presque tous les genres.

Caton (234-149 av. J.-C.)

Caton, surnommé l'*Ancien* ou le *Censeur*, naquit en 234, à Tusculum, d'une famille de laboureurs. Lui-même fut occupé

aux travaux des champs jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Il combattit contre Annibal et s'illustra par son courage et son énergie. Il parvint aux honneurs, fut successivement tribun des soldats, questeur de Scipion l'Africain en Sicile, préteur et consul. La censure de Caton le rendit surtout célèbre ; il s'y montra d'une inflexible rigidité. Partisan des vieilles mœurs, il attaqua la corruption des Grands, fit dégrader des sénateurs, poursuivit le luxe, déclara la guerre aux sophistes grecs qui introduisaient à Rome la mollesse et le scepticisme. Caton était l'ennemi acharné de Carthage : « *hoc censeo, et delenda est Carthago,* » c'est ainsi qu'il terminait au Sénat tous ses discours. Caton excita contre sa personne bien des haines par sa rigidité et ses attaques envers l'aristocratie romaine. — Il fut jugé jusqu'à cinquante fois, mais fut toujours absous. — On dit qu'à quatre-vingts ans, il se mit à apprendre le grec : Thucydide et Démosthène devinrent ses auteurs de prédilection.

Caton écrivit en prose dans presque tous les genres. Pendant que ses contemporains se servaient de la langue grecque, il crut faire œuvre de patriotisme en usant de la langue latine dans ses ouvrages.

Œuvres. — Caton avait composé une histoire intitulée : *Des Origines*. Cette histoire, divisée en sept livres, renfermait les *Orignes de Rome* et des principales villes de l'Italie, puis le récit des *guerres puniques* en Sicile, en Italie, en Espagne. Caton ne suivait pas l'ordre chronologique, comme le faisaient alors les autres annalistes.

L'ouvrage le plus célèbre de Caton est son traité d'agriculture : *De re rustica*. Ce traité renferme sans ordre une foule de préceptes et d'observations qui nous font connaître l'état de la culture, des mœurs et de la religion à cette époque. Caton s'y révèle comme un maître rigide, superstitieux, avide de s'enrichir, plus humain envers ses bœufs qu'envers ses esclaves. Selon lui, il faut se défaire de ce qui ne peut plus servir, « vendre le vieil esclave comme le vieux bœuf et la vieille ferraille. »

Caton était orateur. Lui-même définit l'orateur : *vir bonus dicendi peritus*. Cicéron qui avait lu plus de cent cinquante discours de Caton, dit de lui dans le *Brutus* : « Qui eut jamais plus d'autorité dans la louange, plus d'énergie dans le blâme, plus de finesse dans les pensées, plus de simplicité dans l'exposition et la discussion des faits ?... Son style est trop vieux, on trouve chez lui des expressions surannées, mais c'est le

langage de son temps. Changez ce qu'il ne pouvait lui-même changer en ce temps-là : ajoutez du nombre à ses périodes : mettez entre leurs parties plus de liaison et de symétrie ; joignez et assemblez les mots avec plus d'art, et vous ne mettrez personne au-dessus de Caton. »

Histoire. — Fabius Pictor avait écrit des *Annales* très estimées des Anciens. Nous avons vu que Caton composa son livre : *Des origines.* Les principaux historiens après lui sont : **Calpurnius Pison, C. Fannius, Sempronius Asellion.** Parmi les auteurs de *Memoires*, on compte : **Æmilius Scaurus, Rutilius Rufus**, et surtout le dictateur **Sylla.** Ces divers écrivains continuèrent à former la prose latine, et préparèrent des matériaux précieux pour les historiens futurs.

Jurisprudence. — Le génie pratique des Romains les porta de bonne heure à s'occuper du droit. Plusieurs jurisconsultes composèrent à cette époque des traités de jurisprudence, et posèrent les principes fondamentaux de cette science. Les plus célèbres furent : **Licinius Crassus, Caton, Mucius Scævola, Rutilius Rufus.**

Philosophie. — En 154, trois philosophes, le stoïcien **Diogène,** le péripatéticien **Critolaüs** et l'académicien **Carnéade** furent envoyés par les Athéniens en ambassade à Rome. Ils y introduisirent la philosophie, malgré la colère de Caton le Censeur qui les fit renvoyer dans leur pays. — Les Romains, moins métaphysiciens que les Grecs, tendirent à la pratique : ils s'attachèrent de préférence aux doctrines d'**Epicure**, de **Zénon**, de **Carnéade** ou de la Nouvelle Académie.

Eloquence

L'histoire de l'éloquence à Rome peut se diviser en trois périodes. Dans la première, qui s'étend jusqu'à la dictature de Sylla, la langue n'est pas formée et l'art est inconnu. Dans la seconde, qui va jusqu'au principat d'Auguste, l'éloquence trouve dans les événements, dans la liberté et toutes les ressources de l'art oratoire, les circonstances les plus favorables à son développement. Dans la troisième période qui se prolonge depuis l'établissement de l'Empire jusqu'au ve siècle apr. J.-C., la liberté manque, l'art seul subsiste : l'éloquence est pacifiée, selon l'expression de Tacite.

1re PÉRIODE. — L'éloquence avant Cicéron.

A Rome, deux vastes théâtres étaient ouverts à l'éloquence politique : le *Forum* et le *Sénat*. Que de luttes passionnées furent livrées dans le Forum ! La République est à peine établie, que commencent les longues discordes entre les patriciens et les plébéiens. *Ménénius Agrippa*, par son célèbre apologue : *les Membres et l'Estomac*, ramène un instant la concorde entre les deux ordres de l'Etat. L'établissement du *Tribunat* suscite de nombreux orateurs populaires. Les tribuns, hardis, turbulents, sont sans cesse sur la brèche, attaquent les prétentions des Grands, proposent des lois nouvelles favorables à la plèbe, réclament d'un côté l'égalité et de l'autre le partage des terres. Quels orages n'excitent-ils pas dans le peuple ! Sans doute ils doivent leurs succès aux passions populaires qu'ils soulèvent ; mais souvent aussi ils les doivent à la vigueur de leur éloquence.

Toutefois, c'est surtout dans le Sénat que se faisait entendre l'éloquence véritable, cette éloquence qui tire sa force moins des passions que de la raison. Les sénateurs délibéraient et discutaient entre eux, non avec la fougue emportée des tribuns, mais avec la majesté qui convient à une assemblée de rois. On cite parmi les orateurs les plus éloquents : **Fabius Maximus, Q. Métellus, Céthégus, Scipion l'Africain, Sempronius Gracchus**, père des *Gracques*, etc.

Mais à cette époque, la langue n'était pas formée, l'art était inconnu. Tous ces orateurs n'avaient guère d'autre éloquence que celle qu'ils avaient reçue de la nature, ou acquise dans les luttes de la tribune. Mais après la conquête de la Grèce, les rhéteurs grecs apportèrent à Rome le goût des arts et surtout de l'éloquence. Les leçons qu'ils donnèrent inspirèrent de l'inquiétude : on les bannit (161 av. J.-C.). Mais l'ambassade de Carnéade (154) vint ranimer l'ardeur de la jeunesse romaine pour la philosophie et la rhétorique. Dès lors, tous ceux qui avaient de l'ambition se livrèrent à l'étude de l'éloquence, persuadés que c'était le moyen le plus sûr de parvenir aux dignités de la République. **Plotius Gallus** enseigna le premier la rhétorique en latin. Il fut bientôt permis aux rhéteurs grecs d'ouvrir des écoles, et la jeunesse romaine s'exerça à déclamer dans les deux langues.

Caton, comme nous l'avons vu, était un des orateurs les plus distingués de son temps. On compte après lui **Scipion**

Emilien et **Lælius**, son ami. Ni l'un ni l'autre n'étaient étrangers à l'art des Grecs.

Les Gracques — **Tibérius** et **Caius Gracchus** étaient fils de Sempronius Gracchus et de Cornélie, qui dirigea elle-même leur éducation. Tibérius, plus âgé que Caius de neuf ans, parvint au tribunat, et excita à Rome de grands troubles, en proposant de partager entre les citoyens pauvres les terres du domaine public envahies par les Grands. Il périt dans une émeute (133).

Caius Gracchus fut à son tour nommé tribun (123). Il fit confirmer les lois de Tibérius relatives au partage des terres ; il enleva aux sénateurs le droit de rendre la justice, et le transféra aux chevaliers ; il proposa d'accorder le droit de cité à tous les Latins. Il périt comme son frère victime de son dévouement au parti populaire (121).

Selon Plutarque, Tibérius Gracchus était calme et réservé en parlant. Il avait le maintien et les mouvements posés, la diction pure et châtiée, une éloquence propre à exciter la compassion. — Caius au contraire était violent et emporté. En parlant, il s'agitait et marchait dans la tribune. Son éloquence passionnée, terrible, saisissait et entraînait les esprits. Un joueur de flûte l'avertissait de se reposer et de modérer les accents de sa voix. Cicéron loue la véhémence de Caius qu'il regarde comme un orateur de génie.

Les quarante années qui s'écoulèrent entre la mort des *Gracques* et la dictature de Sylla, furent une époque troublée, par conséquent favorable à l'éloquence. Un grand nombre d'orateurs parurent, parmi lesquels se distinguèrent surtout **Antoine** et **Crassus**.

Antoine (Marcus Antonius, 143-87), quoique versé dans la littérature grecque qu'il avait étudiée à Athènes, affectait un profond mépris pour la science. Il n'écrivit jamais un seul discours, afin que si on lui reprochait un mot compromettant, il put nier l'avoir prononcé. Il passait pour venir plaider au barreau presque sans préparation, afin de rendre son éloquence moins suspecte d'artifices. Mais, en réalité, il ne parlait qu'après une longue méditation. Ses pensées s'enchaînaient avec beaucoup d'ordre, ses preuves étaient habilement disposées, et sa mémoire était si heureuse qu'il n'en oubliait jamais aucune. Sa diction n'était pas élégante : il était moins attentif à la pureté qu'à l'énergie du langage. Il brillait surtout par l'action, et savait puissamment remuer les passions.

Licinius Crassus (140-91) fut le rival d'Antoine. « Je ne crains pas d'affirmer, dit Cicéron, qu'il n'a pu exister rien de plus parfait que Crassus. Il avait cette gravité noble mêlée de cet enjouement et de cette plaisanterie fine qui sied à l'orateur et qui ne dégénère jamais en bouffonnerie. Il parlait avec une pureté et une correction éloignées de toute recherche. Ses idées se développaient avec une netteté admirable, et, ce qui est le comble de l'art, il joignait à une grande brièveté du style tout l'éclat des ornements. Jamais il ne trouva son pareil pour l'attaque et la réplique. Tous les genres de causes lui furent également familiers. » — Crassus joignait à ses rares talents une connaissance approfondie du droit : de tous les orateurs il était le plus habile jurisconsulte, comme Scévola était de tous les jurisconsultes le plus habile orateur.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

De la 1re Guerre punique à la mort de Sylla (264-78)

1re GUERRE PUNIQUE (264-241). — Maîtres de l'Italie, vainqueurs de Pyrrhus, les Romains se trouvèrent forcément aux prises avec les Carthaginois, à qui ils disputèrent d'abord la possession de la Sicile. Dès la troisième année, l'île fut à peu près conquise. La guerre se fit dès lors sur mer, et Duilius remporta à Myles une première victoire navale (260). Une nouvelle victoire près d'Ecnome (256), ouvrit à Manlius et à Regulus la route de l'Afrique. D'abord vainqueur, Regulus fut fait prisonnier. La guerre fut reportée en Sicile, où Metellus remporta une grande victoire près de Panorme (250). Une nouvelle victoire navale, près des îles Œgates, amena Carthage à demander la paix (241).

2e GUERRE PUNIQUE (219-201). — Pendant les vingt ans qui suivirent la 1re guerre punique, Rome s'était définitivement rendue maîtresse de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, de l'Illyrie : Carthage, de son côté, avait triomphé des mercenaires révoltés et avait conquis l'Espagne, grâce à Amilcar et à Asdrubal, son gendre. Son successeur Annibal avait besoin de la guerre pour rester à la tête de l'armée ; il assiégea Sagonte (219). Ce fut la cause de la 2e guerre punique.

Résolu à porter la guerre en Italie, Annibal franchit le Rhône et les Alpes, déboucha par la vallée d'Aost, vainquit Scipion sur le Tessin et Sempronius à la Trébie (218), écrasa Flaminius sur les bords du lac Trasimène (217). La sage lenteur de Fabius le tint en respect ; mais la folie de Terentius Varron lui permit de remporter à Cannes une victoire complète (216). Il ne sut pas en profiter et s'amollit en Campanie. Après plusieurs échecs successifs, Annibal à son tour fut vaincu sur le Métaure (207). Publius Scipion avait pris Carthagène (210) et reconquis l'Espagne ; il passa en Afrique. Carthage effrayée rappela d'Italie Annibal, qui fut défait à Zama (202). Carthage vaincue dut accepter la paix (201).

Victorieuse de Carthage, Rome dut tourner ses armes contre la Macédoine. Philippe fut vaincu aux Cynoscéphales (197) et la liberté de la Grèce fut proclamée (196) pendant la solennité des jeux isthmiques. Antiochus de Syrie, à l'instigation d'Annibal, envahit la Grèce : mais il essuya deux sanglantes défaites aux Thermopyles (191) et à Magnésie du Sipyle (190). Persée, fils de Philippe de Macédoine, avait repris les armes (179). Il fut définitivement vaincu à Pydna par Paul Emile (168) et se livra aux Romains. La Macédoine fut réduite en province (142).

Carthage avait été détruite après une résistance désespérée (149) par Scipion Emilien, qui renversa également Numance (133).

Rome possédait alors l'Italie, l'Espagne, la Macédoine, la Grèce, le territoire de Carthage, l'Asie Mineure jusqu'au Taurus. Elle dominait de l'Océan aux bords de l'Euphrate, des Alpes à l'Atlas.

Le résultat de tant de guerres et de conquêtes fut la corruption des mœurs par les richesses, et la ruine de la religion par l'introduction de la philosophie sceptique des Grecs enseignée par Carnéade. La classe moyenne disparut et, avec elle, la petite propriété ; les esclaves se multiplièrent et furent substitués aux hommes libres : la populace oisive et affamée encombra les villes : la noblesse hautaine et rapace pilla les provinces et accapara les dignités.

Cet état de choses amena une redoutable révolte d'esclaves, en Sicile, sous la conduite d'Eunus (133). Pour remédier au mal et arrêter la dépopulation des campagnes, Tiberius Gracchus proposa le partage des terres (133) : cette entreprise lui coûta la vie. Caïus, son frère, reprit ses projets ; mais il succomba (121) victime de l'hostilité des Grands.

En Numidie, Micipsa avait partagé son royaume entre ses deux fils Adherbal et Hiempsal, et son neveu Jugurtha. Celui-ci se débarrassa des deux princes, pour régner seul.

Rome lui déclara la guerre. Le consul Metellus lui prit ses principales villes et Vacca, sa capitale. Jugurtha fit alors alliance avec Bocchus, roi de Mauritanie. Mais le lieutenant de Metellus, Marius, qui venait d'obtenir le consulat, battit les deux rois, et Bocchus remit Jugurtha entre les mains de Sylla (112-104).

300,000 Cimbres et Teutons avaient envahi le Norique et la Gaule: ils avaient déjà battu six armées romaines. Marius, vainqueur de Jugurtha, fut envoyé contre eux. Il défit les Teutons près d'Aix (102) et les Cimbres dans la plaine de Verceil (101).

Marius était favorable au peuple: aussi combattit-il mollement les Italiens pendant la *Guerre sociale* (90-88) ; Sylla, au contraire, sut se rendre de plus en plus nécessaire. Il obtint le consulat et le commandement de la guerre contre Mithridate (88). Marius briguait ce commandement : la lutte éclata entre les deux rivaux. Marius dut quitter Rome, sa tête fut mise à prix, et il passa en Afrique où il alla pleurer sur les ruines de Carthage. Il réunit cependant une petite armée, se joignit à Cinna et rentra dans Rome : il y eut de sanglantes représailles. Il mourut lui-même, après avoir fait égorger un grand nombre de nobles citoyens (86).

Pendant que la guerre sociale troublait l'Italie et que la querelle de Marius et de Sylla ensanglantait Rome, Mithridate, roi de Pont, uni à Tigrane, roi d'Arménie, avait soulevé toute l'Asie contre la domination romaine. Dans un seul jour, il fit égorger tous les Romains qui se trouvaient en Asie (88). Il fit ensuite passer 150,000 hommes en Grèce. Sylla assiégea Athènes qui résista pendant neuf mois. Il remporta ensuite deux grandes victoires à Chéronée et à Orchomène (86), et força Mithridate à demander la paix (84).

Cependant Sylla avait été proscrit de Rome par la faction de Marius et le parti des Italiens. Il lui fallut combattre contre les consuls. Vainqueur à la sanglante bataille de la porte Colline, où périrent 50,000 hommes dont la moitié étaient Romains, Sylla entra dans la ville. Il déshonora sa victoire par des massacres sans nombre et d'indignes proscriptions (82-81). Il abdiqua cependant la dictature (79) et mourut l'année suivante d'une maladie affreuse qui fit tomber ses chairs en putréfaction (78).

Lettres. — Les Romains demeurèrent incultes jusqu'à ce

qu'ils fussent en contact avec les Grecs après la conquête de la Grande-Grèce, de la Sicile, et surtout après la réduction de la Grèce en province romaine. Les esclaves grecs devinrent alors les précepteurs des jeunes Romains.

Rome qui aimait les jeux, commença par imiter les représentations scéniques de la Grèce. *Livius Andronicus*, de Tarente, fit représenter sa première tragédie en 240, vers la fin de la 1re guerre punique. *Nævius* (269-199), qui parut ensuite, lui fut bien supérieur. Il avait servi pendant la 1re guerre punique, et composa ses tragédies et ses comédies, ainsi que son poème, pendant les 25 ans qui suivirent ; il ne mourut qu'après la 2e guerre punique. Plaute (254-184), un peu plus jeune que Nævius et un peu plus âgé qu'Ennius (239-169) fut le meilleur poète comique de cette époque. Il avait 35 ans lorsque la 2e guerre punique éclata, et il mourut après la 2e guerre de Macédoine. Térence (185-159) naquit un an après la mort de Plaute dont il fut le rival, avec plus d'urbanité, mais moins d'originalité. A l'époque où il parut, Rome victorieuse de Carthage, de la Syrie, de la Macédoine, de Numance, avait achevé ses grandes conquêtes. Déjà les Romains illustres, comme Scipion Emilien et Lælius dont il fut l'ami, commençaient à cultiver les lettres. Déjà un chevalier, Lucilius (148-103) cultivait la poésie et se faisait de la satyre, qu'il perfectionna, une arme pour combattre la corruption des mœurs. Il fut le contemporain des Gracques et vit la guerre contre Jugurtha, pendant laquelle Marius commença à se distinguer.

Après les grandes conquêtes extérieures, Rome et l'Italie furent souvent troublées par des luttes intestines. Cet état d'agitation était favorable à l'éloquence et on vit paraître plusieurs orateurs distingués : *Caton le Censeur* (234-149), *Tibérius* et *Caius Gracchus*, *Marc-Antoine* (143-87), *Licinius Crassus* (140-91). Dès l'année 154, *Carnéade*, *Critolaüs* et *Diogène* avaient enseigné à Rome la rhétorique et la philosophie grecques. La jurisprudence prenait naissance, et *Mucius Scævola*, *Rutilus Rufus*, etc., éclairaient de leurs lumières le chaos des lois. Déjà aussi les Romains s'inquiètent de consigner les grands faits de leur histoire. *Caton*, *Fabius Pictor*, *Pison*, *C. Fannius*, *Sempronius Asellion*, *Scaurus*, *R. Rufus*, *Sylla* écrivent des annales et des mémoires où Tite Live et les historiens futurs de Rome pourront puiser.

IIIe ÉPOQUE

De la dictature de Sylla à l'établissement de l'Empire par Auguste (78-30 av. J.-C.)

MATURITÉ DE LA PROSE LATINE

Caractère de cette époque. — Cette courte époque, qui dura à peine un demi-siècle, fut fertile en événements politiques. Sylla, avant de mourir, avait vu saluer Pompée du nom de *Grand*. Pompée acheva en Espagne la défaite de Sertorius, et, en revenant à Rome, anéantit les débris de l'armée de Spartacus, chef des esclaves révoltés. Quatre-vingt-dix jours suffirent à l'heureux général pour terminer la guerre des pirates. Lucullus avait déjà considérablement affaibli la puissance de Mithridate, roi de Pont; Pompée eut la gloire d'achever d'abattre ce redoutable ennemi des Romains (63). Le vainqueur régla le sort de l'Asie, et put se vanter, *en étalalant sa robe triomphale*, d'avoir achevé le pompeux ouvrage de la grandeur romaine. Cependant l'Italie était menacée. Sous le consulat de Cicéron (63), éclata la redoutable conjuration de Catilina. César forma avec Crassus et Pompée le premier Triumvirat. Il fut nommé consul en 59.

En sortant de charge, il obtint pour cinq ans le gouvernement de la Gaule et de l'Illyrie : il acheva en sept campagnes la conquête des Gaules. C'est alors qu'éclata la guerre civile. César franchit le Rubicon, fit la conquête de l'Italie et de l'Espagne, passa en Epire et vainquit Pompée à Pharsale (48). De retour à Rome (46), César se fit décerner la dictature pour dix ans. Brutus, Cassius et les autres conjurés le poignardèrent au milieu du Sénat (44). Antoine souleva le peuple contre ses meurtriers. Un second Triumvirat fut formé par Antoine, Octave et Lépidus (43). Antoine et Octave défirent Brutus et Cassius à la bataille de Philippes (42), et se partagèrent le monde romain. Pendant qu'Antoine se déshonorait en Egypte auprès de Cléopâtre, Octave se fortifiait à Rome. La guerre éclata entre

eux, et Antoine, vaincu à *Actium* (31), fut bientôt réduit à se donner la mort. Octave se fit décerner le titre d'*Imperator*, avec le commandement suprême de toutes les forces de l'Empire (30) : la République romaine était renversée.

Pendant cette époque, la civilisation grecque pénètre de plus en plus dans la société romaine. Les grammairiens grecs viennent à Rome enseigner les belles lettres ; ils sont les précepteurs des Grands, leurs secrétaires, souvent leurs inséparables. D'un autre côté, les jeunes patriciens vont étudier et voyager en Grèce, d'où ils rapportent le goût des arts et des lettres. On traduit en latin les chefs-d'œuvre des Grecs, et de riches bibliothèques se fondent.

La poésie cependant ne parvint pas à son apogée pendant cette époque. Les poètes, imitateurs des Alexandrins, manquèrent comme eux d'inspiration, et attachèrent moins d'importance au fond qu'à la forme. Lucrèce et Catulle seuls acquirent un nom glorieux : ils servirent de trait-d'union entre le siècle de Plaute et de Térence, et celui de Virgile et d'Horace.

La prose au contraire parvint alors à son plus haut degré de perfection. Ces temps de trouble et de liberté étaient favorables à l'éloquence. Cicéron parut à la tribune et au barreau comme le rival de Démosthène. Les événements politiques qui s'accomplissaient, fournissaient à l'historien une abondante richesse de faits à consigner. César raconta ses exploits de manière à faire douter si son génie d'écrivain n'égalait point son génie militaire. Salluste fit le récit des fureurs de Catilina et de la guerre de Jugurtha. Le docte Varron montra une vaste érudition, et écrivit dans presque tous les genres.

Ire SECTION. — POÉSIE

I° Poésie dramatique : Mimes. — Nous devons signaler pendant cette époque la décadence de la poésie dramatique. Les *Mimes* cependant devinrent alors populaires. Les *Mimes* étaient de petites pièces bouffonnes et satiriques, qui avaient une assez grande ressemblance avec les *Atellanes*. Mais ces petites comédies ne reproduisaient pas les types bien connus des *Atellanes*, et admettaient une plus grande variété de personnages. Les *Mimes* étaient des pièces fort licencieuses : elles offraient l'image de la société et de ses vices dans

toute leur nudité. Jusque-là on avait respecté dans la comédie les femmes de condition libre ; mais les déportements des dames romaines devinrent le sujet principal des *Mimes*. On trouvait cependant parfois de belles sentences au milieu des plus folles bouffonneries. On a fait un recueil des *maximes de Syrus* qui fut, avec **Labérius**, le plus célèbre auteur des Mimes. — Les acteurs qui jouaient ces comédies portaient aussi le nom de *Mimes*.

2e Poésie épique. — La poésie épique ne fut pas florissante. **Varron d'Atax** imita les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, **Cicéron** chanta *Marius* et la gloire de son propre *consulat*.

§ 1er — Poésie didactique.

Lucrèce (98 ?-55.)

La vie de **Lucrèce** est peu connue. Il naquit à Rome, vers 98, d'une famille de chevaliers. Il passa sa jeunesse à Athènes, y étudia les doctrines d'Epicure, et entreprit de les populariser en Italie. C'est dans ce but qu'il composa son poème *De rerum natura*. Il le dédia à Memmius, orateur et poète très versé dans les lettres grecques. Tribun du peuple, puis préteur en Bithynie, Memmius tenta vainement d'obtenir le consulat ; ses intrigues le firent exiler ; il se retira à Athènes, et ensuite à Patras, en Achaïe, où il mourut. Lucrèce fut en relation avec Atticus, Cicéron et Catulle. L'obscurité qui environne sa vie a donné lieu à des légendes peu dignes de foi. Saint Jérôme qui les rapporte, raconte qu'un philtre lui fit perdre la raison ; qu'il composa son poème dans les intervalles lucides de la folie, et se donna la mort dans un accès de fureur, l'an 55 av. J.-C.

Poème de la nature des choses. — Analyse. — Le poème *De rerum natura* est divisé en six livres. Il s'ouvre par une belle invocation à Vénus, personnification du princpe vital. Lucrèce partant de ce principe : *Rien ne se fait de rien*, explique la formation de tout ce qui existe par le concours des *Atomes*, petits corps en nombre infini et indivisibles qui s'agitaient dans le vide avant de former l'univers.

Dans le IIe livre, Lucrèce explique le mouvement des atomes qui finissent par se rencontrer, s'agglomérer et constituer les corps.

Dans le IIIe livre, il expose la *nature de l'âme*, formée elle-

même d'atomes, mais plus subtils que ceux qui constituent les corps.

Dans le IVe livre, il explique l'origine des idées. Selon lui, de tous les corps s'échappent des atomes qui pénètrent par les sens et donnent à l'âme toutes ses sensations, toutes ses idées.

Le Ve livre renferme le système de Lucrèce sur la formation de l'univers. L'univers a eu un commencement, il aura une fin : la preuve en est dans les continuelles altérations qu'il subit. La terre a tout produit, les plantes et les animaux. Les hommes, enfants de la terre, ont d'abord vécu à l'état sauvage dans les forêts : ils se sont civilisés peu à peu, ont inventé le langage, bâti des villes, créé les arts.

Le VIe livre est consacré à l'explication des météores dont les hommes s'effraient sans raison. Lucrèce fait connaître les causes qui produisent les orages, la foudre, les nuages, la pluie, l'arc-en-ciel, les tremblements de terre, les volcans, l'attraction de l'aimant. — Le poème se termine par la description de la peste d'Athènes, tirée du récit de Thucydide.

Jugement sur Lucrèce. — 1° Sa philosophie. — La théorie des atomes sert de fondement à la philosophie de Lucrèce. Il prétend expliquer par le concours des atomes non-seulement la formation de l'univers, mais les perpétuels changements qui s'opèrent dans les corps. Son grand principe est celui-ci : *Rien ne se fait de rien, ni ne s'anéantit ; tout se transforme.*

Le but que se propose Lucrèce est de donner la paix à l'homme, en le délivrant de la crainte des dieux et de celle de la mort. Il érige l'impiété en système, en prêchant : 1° *l'athéisme ;* 2° *le matérialisme.*

Lucrèce relègue dans l'Olympe la Divinité, si toutefois elle existe. L'univers formé sans le concours de cette même Divinité n'est point soumis à ses lois. Les dieux ne s'occupent pas des mortels : il est inutile de les prier et de les honorer. Lucrèce renverse ainsi le fondement de la religion à laquelle il donne d'ailleurs le nom de superstition. Heureux de s'être délivré de la crainte des dieux, il célèbre les louanges d'Epicure, vainqueur de la superstition ; il est plein d'enthousiasme pour son œuvre, et, retiré dans le temple de la Sagesse, il contemple les longs errements des hommes.

Non content d'avoir affranchi les mortels de la crainte des dieux, Lucrèce veut les délivrer des terreurs de la mort. Selon lui, l'âme, formée d'atomes comme le corps, se dissoudra

aussi comme le corps. Tout meurt en l'homme. Dès lors il n'y a plus à craindre ni le Tartare, ni les supplices réservés aux impies. Le poète par cette funeste doctrine embrasse le néant comme son refuge et sa dernière consolation ! Pour se dispenser d'être vertueux, il se complaît dans l'idée de son anéantissement, afin d'échapper aux châtiments qu'il mérite. On ne saurait trop condamner cette triste philosophie, qui méconnaît toute intervention de Dieu dans la création et le gouvernement du monde, qui nie la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sape le fondement de toute religion et de toute morale.

2° Poésie de Lucrèce. — La poésie de Lucrèce est bien supérieure à sa philosophie. Il est plein d'enthousiasme et de chaleur ; il s'émeut, se passionne, semble si convaincu qu'il est près de convaincre son lecteur en dépit de son triste système. Lucrèce prend en pitié les maux de l'humanité et s'attendrit sur son sort. Il a un vif sentiment de la nature. Il embrasse le ciel et la terre : il décrit le mouvement des astres, les météores, l'atmosphère, les vents, les orages. Il abonde en magnifiques tableaux, tantôt gracieux comme celui du printemps, tantôt sombres comme ceux qu'il trace des misères humaines, de la vie des premiers hommes encore sauvages, de la peste d'Athènes. Citons encore parmi ses plus beaux passages : l'*Invocation* à Vénus, la prosopopée de la nature, la formation de la société, le tableau de la superstition, etc.

3° Style de Lucrèce. — Malgré l'aridité du sujet, Lucrèce a revêtu son style des plus riches couleurs : il est énergique, plein de force et de relief ; il a je ne sais quelle grâce sauvage. On peut néanmoins reprocher à Lucrèce de manquer d'harmonie et d'élégance. Ses archaïsmes, l'incorrection et la dureté de sa versification feraient croire qu'il vivait longtemps avant Virgile, dont il n'est cependant séparé que par une génération.

§ 2. — Poésie Lyrique.

Catulle (87-54.)

Catulle naquit à Vérone, l'an 87 av. J.-C. Il vint à Rome, âgé de 20 à 25 ans, et y mena une vie de plaisirs qui épuisa rapidement sa santé et sa fortune. Il se vit délaissé par Clodia qu'il aimait et qu'il a chantée sous le nom de *Lesbie* Pour se consoler, et peut-être aussi dans l'espoir de s'enrichir, il

ccompagna le préteur *Memmius* en Bithynie ; mais il en revint u bout d'une année, aussi pauvre qu'au départ : *la bourse leine d'araignées*, selon ses propres expressions. En se renant en Bithynie, il eut la douleur de perdre son frère qui ourut dans la Troade. La vive affection qu'il lui portait lui nspira ses plus belles élégies. Il mourut lui-même l'an 54, robablement d'une maladie de poitrine, déclarant que les laisirs qui avaient ruiné sa santé avaient été impuissants à emplir le vide de son cœur.

Œuvres. — Catulle nous a laissé 116 pièces, réunies sans rdre dans un seul livre dédié à **Cornélius Népos**. Ces ièces renferment des odes, des élégies, des épigrammes, des orceaux épiques. La plupart ont trait aux différents événeents de la vie de Catulle, à son voyage en Bithynie, à la ort de son frère, surtout à son amour pour Lesbie à qui il consacré 44 pièces.

On cite parmi les pièces les plus remarquables :

L'ode à Lesbie, imitée de Sapho ;

L'élégie sur la mort du moineau de Lesbie ;

La Chevelure de Bérénice, traduction d'une pièce de Callinaque ;

Les Noces de Thétis et de Pélée, où se trouve le bel épisode 'Ariane ;

Le Chant nuptial ;

L'Epithalame de Julie et de Manlius, et le poème élégiaque à Manlius.

1° Chevelure de Bérénice. — Bérénice, épouse de Ptolémée, a consacré sa chevelure à Vénus. Zéphir enlève du emple de la déesse la chevelure de la reine, et la transporte u ciel où elle est changée en constellation. Toute glorieuse u'elle soit de cette métamorphose, la chevelure préférerait rner encore le front de Bérénice.

2° Episode d'Ariane. — Grâce au fil qu'Ariane lui a onné, Thésée a pu vaincre le *Minotaure* et sortir du labyrinthe e Crète. Le héros emmène Ariane, mais il l'abandonne bientôt ur le rivage de Naxos. L'infortunée princesse, d'abord muette e douleur à la vue du vaisseau qui s'éloigne, fait entendre des laintes touchantes sur son sort et sur l'infidélité de Thésée.— La situation d'Ariane ressemble à celle de Didon, également rahie et abandonnée par Enée : l'une et l'autre se livrent à une ouleur pleine de passion et de désespoir.

Jugement sur Catulle. — Catulle est l'imitateur des Grecs, particulièrement de Callimaque et des poètes *Alexandrins*. Ses savantes imitations, sa connaissance des beautés de la langue grecque qu'il s'appliqua à faire passer dans le latin, lui ont valu la qualification de *docte*. Il employa jusqu'à treize sortes de vers, et introduisit à Rome plusieurs mètres grecs. Horace se vante donc à tort « *d'avoir le premier fait passer les chants éoliens dans les modes italiens.* » Catulle assouplit la versification latine. Sa langue ressemble bien moins à celle de Lucrèce, son contemporain, qu'à celle de Virgile et d'Horace dont il fut le précurseur. On trouve cependant chez lui des archaïsmes, des mots syncopés, des diminutifs, et bien des incorrections qui montrent que la langue n'est pas encore formée.

Catulle, doué d'un génie facile, sait prendre tous les tons. Toutefois, il réussit mieux dans les poésies légères que dans les morceaux épiques. Dans ses odes et ses élégies, il se livre à son imagination et à sa sensibilité ; il a une grâce naïve et une élégance charmante. Il a moins de naturel dans les sujets mythologiques ; il abuse des descriptions et des lieux-communs. On reproche avec raison à Catulle la crudité de ses expressions. La plupart de ses pièces, inspirées par les circonstances, offrent la vivante image de la société frivole au milieu de laquelle il vivait ; mais en chantant les plaisirs de cette société corrompue, il ne respecte pas assez ses lecteurs.

IIe SECTION. — PROSE

CHAPITRE Ier

Eloquence

1° Orateurs contemporains de Cicéron

Les principaux orateurs contemporains de Cicéron furent : *Cotta, Sulpicius, Curion, César, M.-J. Brutus, Messala, Hortensius.*

« **Cotta**, dit Cicéron, brillait par la finesse de l'invention ; son élocution était pure et facile. Il réglait son style et son

action sur la faiblesse de sa poitrine, et il s'abstenait avec soin de tout effort violent. Rien dans ses discours, qui ne fut correct et de bon goût. Comme il ne pouvait subjuguer les esprits par une force victorieuse, il les maniait avec adresse et les amenait insensiblement au même but où les entraînait violemment Sulpicius. »

Sulpicius était doué d'une éloquence véhémente et presque tragique. Sa voix était forte et éclatante, son action agréable, ses gestes gracieux. Il s'efforçait d'imiter Crassus, dont nous avons précédemment parlé.

M.-J. Brutus, le meurtrier de César, à qui Cicéron dédia son livre *De claris oratoribus*, avait une éloquence mâle et concise, mais sèche et froide. Son argumentation serrée était pleine de force.

Hortensius (114-50) fut le rival et l'ami de Cicéron contre qui il plaida dans le procès de Verrès. Il possédait toutes les qualités extérieures de l'orateur, une voix forte et flexible, un geste varié, une action si parfaite qu'on aimait autant à le voir qu'à l'entendre. Esope et Roscius, les deux meilleurs acteurs de ce temps, venaient assister à ses plaidoiries pour se former à son exemple. Hortensius joignait à ces qualités une mémoire prodigieuse. Son éloquence, ornée et fleurie, était remarquable par la richesse des expressions, la beauté et la délicatesse des pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides : c'était ce que l'on appelait alors un *Asiatique*. On désignait ainsi les orateurs dont l'éloquence sentent la recherche et l'emphase.

Hortensius avait commencé à plaider dès l'âge de dix-neuf ans. Il s'était fait aussitôt une grande réputation. Ses talents l'élevèrent rapidement aux honneurs ; il fut successivement questeur, édile, préteur et consul. Mais les qualités brillantes qui plaisaient en lui lorsqu'il était jeune, convenaient moins à un homme mûr, revêtu des plus hautes dignités ; on lui eût préféré alors une éloquence plus grave. Sa réputation dès lors commença à pâlir, et s'éclipsa ensuite devant celle de Cicéron.

2° Cicéron (106-43).

Marcus Tullius Cicéron naquit à Arpinum, patrie de Marius, l'an 106 av. J.-C. Sa famille appartenait à l'ordre équestre ; elle était ancienne et riche, mais n'avait point encore été illustrée par les dignités *curules*. Cicéron vint à Rome vers l'âge de dix ans, fut confié aux soins d'un maître grec

dans la maison de l'orateur *Crassus*, et reçut des leçons des plus célèbres rhéteurs. Il se montra si supérieurs à ses condisciples que ceux-ci lui faisaient, dans les rues, un cortège d'honneur ; les parents eux-mêmes venaient assister parfois aux leçons pour vérifier les prodiges que leurs enfants racontaient de son intelligence et de ses talents. Le poète Archias lui enseigna la poésie ; les deux Scévola, les plus fameux jurisconsultes d'alors, le dirigèrent dans l'étude du droit. Cicéron suivit assidûment les débats du Forum et du Barreau, où brillaient Crassus, Antoine, Cotta et Hortensius. La guerre *sociale* qui éclata et à laquelle il prit part, interrompit quelque temps ses études. Il les reprit bientôt et reçut les leçons du célèbre Apollonius Molon et du philosophe académicien *Philon*. Il déclamait chaque jour, tantôt en grec, tantôt en latin. Il s'appliqua tout spécialement à l'action, et fut dirigé dans cette partie difficile par Esope et Roscius, les deux meilleurs acteurs de Rome. On rapporte qu'il s'exerçait avec ce dernier à qui rendrait une même pensée avec des tours plus variés, Cicéron par la parole et Roscius par le geste.

En plaidant sa première cause, Cicéron fit preuve à la fois de courage et de talent. Chrysogonus, le tout-puissant affranchi de Sylla, non content d'avoir dépouillé *Roscius d'Amérie* de ses biens, l'accusait de parricide. Personne n'osait prendre la défense de Roscius. Cicéron, âgé de vingt-six ans, plaida sa cause, et le fit absoudre. Mais bientôt, effrayé de son dangereux succès, le jeune orateur partit pour Athènes, sous prétexte d'y rétablir sa santé. Il s'y lia d'amitié avec *Atticus*.

De retour à Rome, Cicéron brigua la questure et fut élu à l'unanimité des suffrages ; le sort lui assigna la province de Sicile, avec Lilybée pour résidence. Six ans après, il obtint l'*édilité* à laquelle était attaché le droit d'*images*. Ce droit permettait d'ajouter son portrait à ceux des ancêtres qui avaient possédé des dignités *curules*. Cicéron était le premier de sa famille qui en fût revêtu. Il se fit honneur du nom d'*homme nouveau* que lui décernait l'orgueil des patriciens. Cicéron fut ensuite nommé préteur et enfin consul. Il déjoua pendant son consulat la Conjuration de Catilina, et mérita le titre de *père de la patrie*.

Les fureurs du tribun Clodius, ennemi de Cicéron, le forcèrent de s'exiler en Macédoine ; ses maisons furent pillées, ses biens confisqués. Après un an et demi d'exil, Cicéron fut rappelé par les vœux de toute l'Italie. Le Sénat, les chevaliers et le

peuple vinrent au devant de lui, et il rentra dans Rome en triomphe. Il obtint ensuite le gouvernement de la Cilicie, remporta des avantages sérieux sur les Parthes, et reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*.

Au début de la guerre civile, Cicéron hésita longtemps entre Pompée et César, penchant vers le premier, mais n'osant se déclarer contre le second. Il se décida enfin à aller rejoindre Pompée en Epire ; mais il le quitta avant la bataille de Pharsale et revint en Italie. Il se rapprocha bientôt de César. Il ne prit aucune part à la conjuration de Brutus : il se réjouit néanmoins de la mort du dictateur qui lui permettait de rentrer dans la vie civile. Il se déclara en faveur d'Octave, neveu de César, et prononça contre Antoine ses Philippiques. Mais Octave, Antoine et Lepidus s'unirent bientôt pour former le second *triumvirat;* ils s'abandonnèrent réciproquement leurs ennemis, et Octave eut la lâcheté de livrer à Antoine la tête de Cicéron. L'orateur proscrit s'embarqua, puis débarqua de nouveau. Les assassins l'atteignirent à Gaëte ; il fit arrêter sa litière. Le tribun Pompilius Lœnas qu'il avait sauvé par son éloquence, lui coupa la tête et la main droite. Ces sanglants trophées furent envoyés à Rome et exposés sur la tribune aux harangues. Fulvie, femme d'Antoine, perça de son poinçon d'or la langue qui avait prononcé les Philippiques. Cicéron était âgé de 63 ans. (43 av. J.-C.).

Œuvres. — Les œuvres de Cicéron se divisent en quatre classes : 1° *ses discours* : 2° *ses ouvrages de rhetorique* ; 3° *ses traités de philosophie* : 4° *ses lettres*.

Cicéron avait en outre composé des poésies : *les Phenomènes*, traduits des *Phénomènes d'Aratus* : un poème sur *Marius* : un autre poème sur son propre consulat. Il passait pour le meilleur poète de son temps. L'augure *Scévola*, trompé cette fois par son art, prédit même au *Marius* de Cicéron une gloire éternelle.

§ 1er. — Discours.

Les discours de Cicéron sont *politiques* ou *judiciaires*.

Discours politiques. — Les discours politiques sont : la harangue en faveur de la *loi Manilia*, les trois discours contre la *Loi agraire*, les quatre *Catilinaires*, les quatorze *Philippiques*.

Discours pour la loi Manilia. — Le tribun *Manilius* proposait de donner Pompée pour successeur à Lucullus, en Asie ;

mais Hortensius et Catulus s'opposaient à la loi. Cicéron, alors préteur et âgé de 41 ans, parla en faveur de la loi Manilia. Il montra qu'il fallait faire la guerre à Mithridate : la gloire du nom romain, le salut des alliés, les intérêts de la République et des particuliers, tout l'exigeait. Or Pompée, grâce à sa science militaire, à sa renommée, à ses succès passés, paraissait seul capable de terminer cette guerre difficile. La loi passa, et Mithridate fut vaincu.

Les Catilinaires. — Après la dictature de Sylla, la République romaine se trouvait dans l'état le plus déplorable. Une foule de gens ruinés, de débauchés, d'ambitieux, comptaient sur une révolution pour refaire leur fortune ou reconquérir leur influence. Ils trouvèrent un chef dans Catilina, issu d'une illustre famille, homme pervers et plein d'audace. Catilina avait déjà échoué une première fois en demandant le consulat. Il le brigua de nouveau, et, pour réussir, résolut de tuer dans le désordre des comices Cicéron, alors consul. Instruit de ses desseins, Cicéron fit ajourner l'élection, se fit décerner un pouvoir dictatorial, laissa voir sa cuirasse pendant les comices pour indiquer le danger qu'il courait : on l'entoura pour le défendre, et Catilina échoua. Le lendemain, deux chevaliers devaient poignarder Cicéron dans son lit. Mais le consul, prévenu à temps, tint sa porte fermée. Il convoqua aussitôt le Sénat dans le temple de Jupiter Stator, où il ne se réunissait que dans les jours d'alarmes. Pendant qu'il dévoilait les complots des conjurés, il vit entrer soudain Catilina.

1re Catilinaire. — « Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience, s'écria Cicéron... Quoi ! ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin, ni les troupes réunies dans la ville, ni la consternation du peuple, ni ce concours de bons citoyens, ni ce lieu fortifié où le Sénat s'assemble, ni les regards indignés que tous ici jettent sur toi ; rien ne t'arrête !... O temps ! O mœurs ! Tous ces complots, le Sénat les connaît, le consul les voit, et il vit ! Bien plus, il vient au Sénat, il prend part aux délibérations publiques !... »

1re *Partie.* — Après cette foudroyante apostrophe, le Consul engage Catilina à quitter Rome. Il lui raconte tout ce qu'il a fait jour par jour : toutes ses menées sont découvertes. Puisqu'il en est ainsi, Catilina, sors hors de la ville : « *patent portæ, proficiscere.* » Quel attrait pourrait encore avoir pour lui le séjour de Rome ? Sa vie est vouée à l'opprobre : sénateurs, chevaliers, plébéiens, tous le craignent et le haïssent. La patrie

elle-même lui reproche ses crimes ; il est temps qu'il la délivre de ses dangers et de ses craintes. Qu'il aille rejoindre l'armée de Mallius, toute composée de scélérats dignes de lui !

2e *Partie.* — Mais ne vaudrait-il pas mieux mettre à mort Catilina ? « Il me semble, dit Cicéron, entendre la Patrie me dire : Que fais-tu ? Laisseras-tu partir le chef de la conjuration, tout prêt à me faire la guerre ? *Nonne hunc in vincula duci, non ad mortem rapi, non summo supplicio mactari imperabis ?* — Cicéron répond que la mort de Catilina n'en laisserait pas moins subsister les autres conjurés ; s'il part, au contraire, il les emmènera avec lui, et Rome sera délivrée du danger de leur présence. »

2e CATILINAIRE. — « Puisque mes ennemis me poussent à ma perte, s'était écrié Catilina furieux, j'éteindrai sous des ruines l'incendie qu'on allume pour me dévorer ! » Il était parti, pendant la nuit, pour le camp de Mallius, chargeant Lentulus et Céthégus de tout disposer dans Rome pour le massacre et l'incendie.

Cicéron parut devant le peuple, et le félicita du départ de Catilina : la conspiration ainsi dévoilée sera plus facile à vaincre. Il énumère les forces des conjurés et leur oppose celles de la République. Il impose silence aux partisans secrets de Catilina, et rassure les bons citoyens.

3e CATILINAIRE. — Les conjurés restés dans Rome s'agitaient; mais Cicéron manquait de preuves pour les confondre. Sur son avis, les députés des *Allobroges* feignirent de céder aux sollicitations de Lentulus et d'entrer dans la conjuration ; ils se firent remettre des lettres pour Catilina, qu'ils devaient aller rejoindre en Etrurie. Mais Cicéron les fit arrêter au pont Milvius, saisit les lettres, les montra encore toutes scellées à Lentulus et aux autres conjurés qui ne purent les désavouer. — Vers le soir, Cicéron rendit compte au peuple des événements qui venaient de s'accomplir.

4e CATILINAIRE. — Les principaux conjurés étaient en prison ; Cicéron convoqua le Sénat dans le temple de Jupiter Stator, afin de statuer sur leur sort. Les deux consuls désignés, Silanus et Muréna, parlèrent les premiers et opinèrent pour la peine de mort. Mais César, dans le dessein de sauver les coupables, proposa contre eux la détention perpétuelle et la confiscation de leurs biens. Il fit valoir des sentiments d'humanité, et rappela qu'aux termes de la loi *Sempronia,* le peuple réuni

en centuries, avait seul le droit de condamner un citoyen à l'exil ou à la mort.

Ebranlés par l'habile discours de César, les sénateurs hésitaient. Cicéron monta à la tribune. Il examina l'avis de Silanus et celui de César: tout en laissant voir qu'il penchait pour le premier, il avoua que si on se rangeait à l'opinion de César, moins de dangers menaceraient le consul : mais qu'importe ses dangers personnels, quand il s'agit de la Patrie ? On doutait qu'il pût faire exécuter l'arrêt qu'il conseillait. Cicéron répondit que toutes les précautions étaient prises : le zèle des bons citoyens rendrait facile l'exécution de toutes les mesures. Que le Sénat prenne donc une résolution énergique ! dit-il en terminant.

Les conjurés furent étranglés dans la prison commune où on les avait réunis. Des groupes menaçants de leurs complices, ignorant leur sort, attendaient la nuit pour les délivrer. « *Ils ont vécu !* » leur dit Cicéron en se tournant vers eux. Cette parole lugubre les dispersa.

Les Philippiques. — Après la mort de César, Cicéron avait espéré que la liberté opprimée par le dictateur allait renaître d'elle-même. Mais à la vue des exactions d'Antoine, il dut bientôt s'écrier avec douleur : *Le tyran est mort, mais la tyrannie vit toujours !* » Devenu chef du Sénat, il prononça contre Antoine quatorze discours qu'il appela *Philippiques*, en souvenir des immortelles harangues de Démosthène contre Philippe de Macédoine.

Les deux plus remarquables des Philippiques sont la IIe et la XIVe. La IIe Philippique ne fut pas prononcée, mais Cicéron en répandit de nombreuses copies. Dans la première partie de ce discours, Cicéron détruit les accusations qu'Antoine avait lancées contre lui au Sénat; — dans la seconde il fait le tableau de tous les vices et de tous les crimes d'Antoine : il le montre menant depuis sa jeunesse une vie toute de débauches, de violences et de rapines. — Juvénal appelle cette Philippique une œuvre divine. Elle est remplie des invectives les plus virulentes et telles que la tribune moderne ne les saurait tolérer. Antoine ne pardonna jamais ce violent discours à Cicéron qui ne tarda pas à le payer de sa tête.

La XIVe Philippique fut le dernier discours prononcé par Cicéron : elle est remplie de généreux sentiments et d'un enthousiasme vraiment patriotique. A l'exemple de Périclès qui avait fait l'éloge des soldats tués dans la guerre du Péloponèse,

l'orateur romain exalte le courage des soldats de la légion de Mars, morts en combattant contre Antoine.

2° Discours judiciaires. — Les principaux discours judiciaires de Cicéron sont : *le plaidoyer pour Roscius d'Amérie* dont nous avons dit un mot, *les Verrines, le plaidoyer pour Archias, le plaidoyer pour Milon, le discours pour Marcellus, le discours pour Ligarius.*

Les Verrines. — Verrès, pendant sa préture en Sicile, avait commis toutes sortes de malversations. Les Siciliens l'accusèrent de concussion, et chargèrent Cicéron de remplir pour eux le rôle d'accusateur. Ce rôle n'était pas sans difficulté. Les Scipions, les Métellus, tous les nobles, s'étaient déclarés en faveur de Verrès. Hortensius était en outre son défenseur.

Cicéron dut d'abord écarter un certain Cécilius qui, en sa qualité de Sicilien et d'ancien questeur de Verrès, revendiquait pour lui-même le droit de l'accuser. Le but de Cécilius était d'attirer à lui la cause pour lui faire prendre un tour favorable à Verrès. Cicéron prononça un premier discours : *In Cæcilium divinatio*, dans lequel il repoussa les prétentions de son adversaire.

1re *Action*. — Le tribunal avait accordé à Cicéron cent dix jours pour recueillir les accusations et témoignages ; mais quarante jours lui suffirent pour réunir toutes les preuves. On cherchait à faire remettre le jugement à l'année suivante. Cicéron produisit sans délai, dans une première plaidoirie, les témoignages et les pièces à l'appui de chaque chef d'accusation : c'est ce que l'on appelle la *première action* (actio prima). Neuf jours furent employés à l'audition des témoins et à la discussion des faits. Les dépositions étaient si accablantes, les murmures du peuple éclataient avec tant de violence, qu'Hortensius n'osa plus plaider la cause. Verrès s'exila sans attendre une condamnation inévitable.

2e *Action*. — La *seconde action* (actio secunda) comprend cinq discours. Cicéron ne les a pas prononcés ; mais il les publia tels qu'il les aurait prononcés, si Verrès avait attendu son jugement.

Le 1er discours : *De prætura urbana,* renferme l'exposé des malversations de Verrès pendant sa préture à Rome.

Le 2e discours : *Prætura Siciliensis,* a pour objet la manière dont Verrès a rendu la justice en Sicile.

Le 3e discours : *De re frumentaria*, roule sur les exactions de Verrès dans les achats de blés.

Le 4e discours : *De Signis*, et le 5e : *De Suppliciis* sont les deux plus remarquables.

De Signis. — Dans ce discours, Cicéron raconte les vols de statues et d'objets d'art commis par Verrès. Il les expose dans onze articles, formant une suite de narrations indépendantes les unes des autres, ayant toutes leur exorde, leur confirmation et leur péroraison. Il parle d'abord des vols commis chez les particuliers, puis du pillage des propriétés publiques, de la dévastation des temples et des monuments consacrés soit à la religion, soit à la gloire du peuple romain. — Héius, un des principaux habitants de Messine, possédait un riche oratoire, orné de quatre statues magnifiques : Verrès les lui enleva. Après avoir volé une foule de particuliers, le préteur se fit livrer toute l'argenterie de Catane, de Centorbe et d'Haluntium. Antiochus, roi de Syrie, destinait un magnifique candélabre d'or, orné de pierreries, au temple de Jupiter Capitolin : Verrès se le fit apporter sous prétexte de l'admirer et le retint. Verrès vola une statue de Diane à Ségeste, une de Mercure à Tindare, une autre d'Apollon à Agrigente, etc. Il dépouilla les temples de Syracuse et enleva jusqu'aux ornements des portes de celui de Minerve.

La répétition des mêmes exactions n'eût pas manqué de devenir monotone, si Cicéron n'eût répandu dans ses récits une admirable variété. Il suit une marche progressive, il place les faits dans leur meilleur jour, il pique la curiosité, renouvelle l'intérêt, et n'excite pas moins d'admiration pour son talent que d'indignation contre le coupable.

De Suppliciis. — Dans ce discours, Cicéron examine la conduite de Verrès dans la guerre des esclaves et dans celle des pirates ; il énumère les supplices qu'il fit endurer aux Siciliens, et même à des citoyens romains. Les reproches qu'il lui adresse se réduisent à quatre principaux. — 1° Dans la guerre des esclaves, il remit pour de l'argent plusieurs rebelles à leurs maîtres, au lieu de les punir. — 2° Le préteur n'a vu dans la guerre des pirates qu'un moyen de s'enrichir. Chaque ville devait concourir à l'équipement de la flotte. Mais Messine donna un vaisseau à Verrès qui la dispensa, à ce prix, de rien fournir pour le service public. Au lieu de laisser chaque ville pourvoir à l'entretien du vaisseau qu'elle avait armé, Verrès se fit remettre l'argent destiné à cet usage, laissa la flotte sans approvision-

nements, et vendit en outre des congés aux matelots. De plus, il donna le commandement de la flotte à un Syracusain, nommé Cléomène. Dépourvue de soldats, cette flotte fut prise et brûlée par les pirates qui pénétrèrent dans le port de Syracuse. — 3° Quoique lui seul fût coupable par son avarice et son incurie, Verrès fit condamner à mort les capitaines des vaisseaux. — 4° Le préteur, et, c'est son plus grand crime, jeta dans les fers des citoyens romains, les fit battre de verges, étrangler dans leurs prisons, ou frapper de la hache sur la place publique : Gavius même fut mis en croix, supplice réservé aux seuls esclaves. Cicéron indigné demande vengeance de tant d'injustes supplices.

Discours pour Archias. — Un certain Gratius avait accusé le poète Archias d'usurper le titre de citoyen romain. Cicéron défendit la cause de l'accusé, son ancien professeur de belles-lettres. « Si formé par ses leçons, dit-il, j'ai pu utilement servir mes concitoyens, n'est-il pas juste que je fasse tous mes efforts pour le défendre et le secourir lui-même. »

Cicéron prouve : 1° qu'Archias est citoyen romain ; 2° que n'eût-il point ce titre, Rome devrait s'empresser de le lui accorder. — Pour prouver cette seconde partie, Cicéron fait l'éloge des lettres. Elles élèvent l'âme, fortifient le courage, perfectionnent les plus heureux naturels, donnent des leçons de sagesse et de vertu, mettent sous les yeux les grands modèles de l'antiquité, offrent un délassement utile et agréable. « Les autres délassements ne peuvent convenir à tous les états de la vie, à tous les lieux : les lettres nourrissent la jeunesse, charment nos vieux ans ; elles servent d'ornement au bonheur, d'asile et de consolation à l'adversité ; elles récréent sous le doit domestique, et n'embarrassent point au dehors ; elles veillent avec nous ; en voyage, à la campagne, elles se retrouvent avec nous. » De quelle utilité ne sont donc pas les poètes, ces hommes qu'un souffle divin inspire, ces hommes sacrés, comme les appelle Ennius : *Ennius sanctos appellat poetas ?* Plusieurs villes réclament Homère pour leur citoyen ; Rome refusera-t-elle de reconnaître pour le sien Archias qui a chanté Marius et Lucullus, qui chante le consulat de Cicéron lui-même ?

Plaidoyer pour Milon. — Clodius demandait la préture. Il vit un obstacle à ses projets dans Milon qui lui-même briguait le consulat, et résolut de l'en écarter. Bientôt les deux adversaires furent à la tête chacun d'une armée d'esclaves et de gladiateurs, et ils en vinrent plusieurs fois aux mains. Clodius fut

blessé dans une rencontre, et achevé par ordre de Milon ; son corps fut brûlé sur un bûcher dont la flamme se communiqua au palais du Sénat et aux maisons voisines. Une commission extraordinaire présidée par Pompée, fut nommée pour juger Milon. Cicéron présenta la défense de l'accusé. Mais en voyant les soldats qui entouraient le Forum, en entendant les clameurs des partisans de Clodius, il se troubla et plaida mal. Milon s'exila. Cicéron composa alors l'admirable discours que nous allons analyser, et l'envoya à l'exilé : O Cicéron ! s'écria Milon après l'avoir lu, si tu avais ainsi parlé, je ne mangerais pas de si bons poissons à Marseille. *« O Cicero ! si sic dixisses, non ego barbatos pisces Massiliæ ederem. »*

Dans l'exorde, Cicéron avoue que l'appareil inusité d'un tribunal extraordinaire, la vue des soldats qui entourent le Forum et des citoyens qui le remplissent, effraient ses regards. Mais les intentions de Pompée, les sentiments favorables de la multitude, la présence des soldats, qui n'a pas d'autre but que de protéger les magistrats, le rassurent : il n'a rien à craindre des violentes clameurs des partisans de Clodius.

1re *Partie.* — Cicéron établit qu'en certains cas le meurtre est légitime. La loi romaine, d'accord avec la loi naturelle, permet de repousser la force par la force et de tuer un injuste agresseur. Or Clodius a été l'injuste agresseur de Milon.

Dans une habile narration, modèle le plus parfait du genre, Cicéron entreprend de montrer que Clodius a dressé des embûches à Milon. L'un et l'autre étaient en voyage. Mais le voyage de Milon pour Lanuvium était nécessaire, non celui de Clodius. Celui-ci n'a quitté Rome que pour surprendre son adversaire à son passage : il a choisi son poste, il l'a attaqué d'un lieu élevé, devant une de ses terres dans laquelle il employait plus de mille esclaves. Cicéron confirme sa narration en montrant que Clodius avait intérêt à tuer Milon : son caractère le portait au meurtre : c'était un ancien complice de Catilina. D'ailleurs il s'était vanté que, dans trois jours, son ennemi ne serait plus.

2e *Partie.* — Cicéron énumère les impiétés de Clodius, ses crimes, les troubles qu'il excitait, remplissant le Forum de meurtres et de sang, ne respectant ni les lois, ni les propriétés. En tuant Clodius, Milon a bien mérité de la patrie.

Dans une péroraison très pathétique, Cicéron supplie les juges de ne point bannir de Rome un citoyen qui lui a rendu la tranquillité.

Le plaidoyer pour Milon passe à juste titre pour un des chefs-

d'œuvre de Cicéron. Il renferme toutes les parties dont se peut composer un discours, et chacune est parfaite dans son genre. L'exorde est insinuant, la narration adroite et pleine de netteté; dans la démonstration, les raisonnements sont clairs, bien enchaînés et vigoureux ; la seconde partie est remplie de véhémence et de grands mouvements oratoires ; enfin la péroraison est touchante et pathétique.

§ 2. — Ouvrages de Rhétorique.

Les ouvrages de rhétorique de Cicéron sont au nombre de huit : *La Rhétorique à Hérennius* et le traité de l'*Invention oratoire*, œuvres de sa jeunesse ; — le *De Oratore*, le *Brutus*, ou *Des Orateurs illustres*, et l'*Orator*, qui sont trois chefs-d'œuvre ; enfin trois autres traités moins importants : *Les Partitions oratoires*, *les Topiques*, et le traité *Du meilleur genre d'éloquence*.

Analyse du De Oratore (De l'orateur). — Cicéron composa ce traité à la prière de son frère *Quintus*, l'an 55 av. J.-C. — Il raconte un entretien qui lui fut jadis rapporté par Cotta. Cet entretien eut lieu à Tusculum, pendant les jeux publics, entre *Scévola*, grand pontife et savant jurisconsulte ; *Crassus* et *Antoine*, les premiers orateurs de leur temps ; *Sulpicius Rufus* et *Aurélius Cotta*, jeunes gens de la plus grande espérance.

Le traité se divise en trois dialogues.

1er Dialogue. — Le premier dialogue a pour objet de fixer l'idée qu'on doit se faire de l'orateur, et de déterminer la nature et l'étendue de ses connaissances.

Lorsque les interlocuteurs sont commodément assis sous un large platane, Crassus commence un magnifique éloge de l'éloquence. « Rien ne me semble plus beau, dit-il, que de pouvoir, par la parole, captiver l'attention des hommes assemblés, charmer les esprits, pousser ou ramener à son gré toutes les volontés. Chez tous les peuples libres, dans tous les Etats florissants et calmes, cet art a toujours été puissant et honoré. Hé ! qu'y a-t-il de plus digne d'admiration que de voir un petit nombre de mortels privilégiés s'élever au-dessus de la foule des hommes, et se faire une puissance particulière d'une faculté naturelle à tous ? Quoi de plus agréable à l'esprit et à l'oreille qu'un discours embelli par la noblesse de l'expression et la sagesse de la pensée ! Quel magnifique pouvoir, que celui qui

soumet à la voix d'un seul homme les passions de tout un peuple, la religion des juges et la majesté du Sénat ! Est-il rien de plus grand, de plus généreux, de plus royal, que de secourir, de relever les malheureux suppliants et abattus, que d'arracher ses concitoyens au péril, à l'exil, à la mort ? Enfin, quel plus précieux avantage que d'avoir toujours en mains des armes redoutables pour se défendre soi-même, attaquer les méchants, ou se venger de leurs outrages ?... Du talent et des lumières d'un grand orateur dépend non-seulement sa propre gloire, mais le salut de plusieurs de ses concitoyens, et la sûreté de l'Etat tout entier. » — Scévola prétend que Crassus exagère la puissance de l'éloquence. Ce n'est pas l'éloquence, mais le génie des sages et des héros qui fonde et conserve les Empires; souvent même le talent des orateurs a été plus funeste qu'utile à leur patrie.

Selon Crassus, celui-là seul mérite le titre d'orateur qui peut parler sagement et abondamment sur quelque sujet qui se présente. Il veut que l'orateur soit homme d'Etat, profond jurisconsulte ; qu'il soit versé dans toutes les sciences : la rhétorique, la politique, l'histoire, la philosophie, la jurisprudence. — Antoine définit l'orateur : « Celui qui, à la tribune, ou au barreau, peut satisfaire le goût par les charmes du style, la raison par la solidité des pensées, et dont l'organe et le débit sont agréables. Loin d'exiger de l'orateur d'aussi vastes connaissances que Crassus, il veut que ses études ne s'étendent pas au-delà du barreau et des intérêts de ses concitoyens.

2e Dialogue. — Catulus et César ont pris dans ce dialogue la place de Scévola. L'entretien roule sur l'*Invention* et la *Disposition*. Citons un passage : « Il faut, dit Antoine, éprouver vous-même les affections que vous voulez communiquer. Je ne sais ce qui arrive aux autres ; mais, pour moi, je n'ai jamais cherché à exciter dans le cœur des juges la douleur, la pitié et l'indignation, que je ne fusse moi-même pénétré des sentiments que je voulais faire passer dans leur âme. Il faut, pour ainsi dire, que l'orateur soit en feu s'il veut allumer un incendie. » — Horace dira de même :

> ... *Si vis me flere, dolendum est*
> *Primum ipse tibi...*

3e Dialogue. — Ce dialogue traite de l'*Elocution* et de l'*Action* Crassus conseille de nouveau aux orateurs l'étude de

la philosophie : on ne saurait bien dire sans bien penser. Horace dira encore :

Scribendi recte, sapere est principium et fons.

Crassus était mort dix jours après ces entretiens, au commencement du 3e dialogue. Cicéron raconte quelle fut la fin de cet orateur et celle d'Antoine, dont la tête sanglante fut attachée à la tribune aux harangues. Hélas ! tel était aussi le sort réservé à Cicéron.

Appréciation. — Cicéron nous fait assister, dans ce traité, aux admirables entretiens des orateurs les plus illustres avant lui. Il nous explique par leurs bouches les règles de l'éloquence et nous initie aux secrets de son art. Le ton du dialogue est piquant ; l'aridité de la matière, la sécheresse des préceptes, disparaissent sous l'élégance du style, le charme et l'inépuisable fécondité de l'élocution. Il n'appartenait qu'à Cicéron de traiter ainsi de l'éloquence.

L'Orateur (Orator). — Condamné au silence et au repos après la bataille de Pharsale, Cicéron reprit ses études philosophiques et littéraires, et composa, la même année (46 av. J.-C.), le *Brutus* et l'*Orator*, dédiés tous deux à M. Brutus

Dans l'*Orator*, Cicéron trace le portrait de l'orateur parfait, et cherche quel est le style le meilleur pour l'éloquence. Après avoir montré que la philosophie fournit les idées et les matériaux du discours, il parle du genre *simple*, du genre *tempéré*, du genre *sublime*. Selon lui, le véritable orateur est celui qui sait être simple dans les petites choses, sublime dans les grandes, tempéré dans celles qui tiennent le milieu : « *Is eloquens est, qui et humilia subtiliter, et magna graviter, et mediocria temperatè potest dicere.* » — Dans la première partie de son ouvrage, Cicéron traite de l'*Invention*, de la *Disposition*, de l'*Elocution*, et de l'*Action* qu'il appelle : *eloquentia corporis* : — dans la seconde, il parle de l'*harmonie* du style et du *nombre* oratoire, auxquels les Anciens attachaient une grande importance.

Brutus ou Dialogue sur les orateurs illustres. — Cicéron, Atticus et Brutus, réunis à Tusculum, s'entretiennent des orateurs célèbres d'Athènes et de Rome. — Hortensius venait de mourir : Cicéron commence par pleurer ce grand orateur, ce qui l'amène à faire quelques réflexions sur les *difficultés* de l'éloquence et le petit nombre des orateurs. Il passe en revue les *Sophistes : Gorgias de Léontium*, *Protagoras*, *Prodicus*, etc.,

hommes d'un esprit subtil, mais superficiel, avides de réputation et d'argent. Il parle ensuite des grands orateurs Lysias, Démosthène, Eschyne, Hypéride, Dinarque, Démade, enfin Démétrius de Phalère qui corrompit l'éloquence.

Cicéron jette un coup d'œil sur l'éloquence des premiers temps de la République romaine, et loue surtout Caton. Il apprécie ensuite le talent de Galba, de Lélius, de Scipion, des Gracques, d'Antoine, de Crassus, de Cotta et de Sulpicius. En parlant de ses contemporains, il dit que « César est peut-être de tous les orateurs celui qui parle la langue latine avec le plus d'élégance. » Il loue ensuite Hortensius, et raconte au prix de quels efforts il parvint lui-même à lutter contre un rival si redoutable.

Appréciation. — Le *Brutus* est un des ouvrages les plus précieux de Cicéron. Il y fait l'histoire de l'éloquence, et juge avec la supériorité de son génie les hommes illustres qui s'étaient distingués dans l'art de la parole. Il règne une grande variété dans les portraits qu'il en a tracés. On reproche cependant à Cicéron d'avoir donné trop d'importance à des orateurs sans valeur, comme le lui fait remarquer Atticus lui-même : « *Tu quidem, de fœce hauris.* » Il n'en donne pas assez, au contraire, à des personnages célèbres, tels que les Gracques. Il manque de vue d'ensemble. On désirerait voir appréciées dans le *Brutus* l'influence de la politique et des institutions sur l'éloquence, les causes de ses progrès ou celles de sa décadence. Au point de vue de la forme, le *Brutus* est loin d'égaler les dialogues de Platon pour le naturel de la mise en scène. On y rencontre des formules monotones, des digressions trop longues et pas assez de proportion entre les parties. En outre Brutus devrait contredire de temps en temps Cicéron, puisqu'il ne partage pas toutes ses opinions.

§ III. — Ouvrages de philosophie

Les principaux ouvrages de philosophie de Cicéron sont : le traité de la *République*, celui des *Lois*, les *Académiques*, les *Tusculanes*, les *Devoirs* (De Officiis), le dialogue sur l'*Amitié* et le dialogue sur la *Vieillesse*, le *De Finibus*, le *De Natura Deorum*.

Ces ouvrages sont d'une haute importance, mais leur étude est réservée à l'histoire de la philosophie. — Cicéron n'appartient à aucune secte philosophique, quoiqu'il penche vers les doctrines de la *Nouvelle Académie*. Sa philosophie manque

d'originalité ; il reproduit et commente les doctrines des Grecs, en cherchant à les rendre pratiques. On l'a vu dans les précédents traités, Cicéron regardait la philosophie comme l'*auxiliaire* de l'éloquence.

§ IV. — Lettres de Cicéron

Il nous reste de Cicéron environ 900 lettres, divisées en quatre classes : 1° *Les épîtres familières*, adressées à des personnages divers (*ad familiares*) ; 2° *Les Lettres à Atticus*, ami de Cicéron ; 3° *Les Lettres à Quintus*, frère de Cicéron ; 4° *Les Lettres à Brutus.*

Les lettres de Cicéron sont très précieuses pour l'histoire : elles suppléent à l'absence ou à l'insuffisance des documents sur cette époque. Ces lettres nous font connaître les faits à mesure qu'ils s'accomplissent : elles nous révèlent souvent mieux que des pièces officielles, le détail des intrigues et les menées des personnages qui sont mêlés aux événements : elles nous font pénétrer dans la vie intime des particuliers et des hommes publics eux-mêmes, nous peignent leurs caractères, et nous initient à une foule de particularités touchant les mœurs romaines. — Ces lettres, écrites au jour le jour, nous font surtout parfaitement connaître Cicéron : il ne s'y montre plus drapé dans sa toge consulaire, mais tel qu'il était dans l'intimité. En écrivant à ses amis, il leur communique ses craintes, ses espérances, ses embarras pécuniaires, ses difficultés avec son frère ou sa femme Térentia, qu'il finit par répudier : on le retrouve partout avec ses hésitations, ses abattements, ses fausses démarches, ses élans de confiance suivis de désespoir, sa vanité naïve toujours en quête de louanges.

Les lettres de Cicéron ne sont pas moins précieuses pour la littérature que pour l'histoire. Elles nous permettent d'étudier le ton et le langage familier de la haute société de Rome, et cette *urbanité* dont parlent si souvent les auteurs. Elles sont d'ailleurs des modèles de style épistolaire.

Jugement sur Cicéron. — L'empereur Auguste, qui avait eu la faiblesse de laisser immoler Cicéron, surprit un jour un de ses petits-fils lisant un des ouvrages du grand orateur : loin de le blâmer, il lui dit : « C'était un homme savant et ami de sa patrie. » Il était profondément versé dans la littérature, la rhétorique, la philosophie, l'histoire, la politique. Ses vastes connaissances, jointes à ses talents naturels, firent de lui le

plus grand des orateurs de Rome : il brilla à la fois à la tribune et au barreau.

1° Cicéron considéré comme Orateur politique. — Cicéron ne s'est pas montré aussi habile dans l'éloquence politique que dans l'éloquence judiciaire. Il lui manque des principes mieux arrêtés, une ligne de conduite plus suivie. Sa politique flotte au hasard entre les divers partis. Son imagination mobile l'entraîne vers ceux qui le flattent, et qui le plus souvent le trompent. Il est l'homme du moment. Sur chaque question, il est prêt à prendre la parole, à présenter avec une prodigieuse facilité des observations justes et éloquentes ; mais il ne sait pas assez prévoir l'avenir. Cicéron n'a pas ces vues larges et pénétrantes qui font l'homme d'Etat. Malgré les Catilinaires, malgré les Philippiques, l'orateur romain n'est point, dans l'éloquence politique, à la hauteur de Démosthène. Jamais ce dernier ne fut à la merci des événements ou des partis. Il lisait pour ainsi dire dans l'avenir, et dénonçait à l'avance les projets de Philippe contre la liberté de la Grèce. Inflexible dans sa politique, il tenait seul en échec les armes du roi de Macédoine. Le style de Démosthène, nerveux et plein de force, convient d'ailleurs mieux à la tribune que celui de Cicéron. La Harpe en convient : « J'avais toujours préféré Cicéron, dit-il, et je le préfère encore ; mais depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, j'ai cru sentir que la manière de Démosthène y serait plus puissante dans ses effets que celle de Cicéron. » J.-J. Rousseau a dit à son tour : « Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, mon élève dira : c'est un orateur ; mais en lisant Cicéron, il dira : c'est un avocat. »

2° Cicéron considéré comme Orateur judiciaire. — Cicéron est demeuré sans égal dans l'éloquence du barreau. Il réunit toutes les qualités. Son adresse à se concilier la bienveillance des juges est merveilleuse ; dès les premières paroles, il s'insinue dans leurs esprits, il excite leur attention et les intéresse. — Il dispose avec art toutes les parties du discours. Il raconte les faits avec clarté et sous le jour le plus favorable à son client. Ses preuves s'enchaînent, se fortifient et se complètent les unes les autres ; son argumentation, selon les circonstances, est tantôt calme, tantôt vive et serrée. — Cicéron est habile à lancer, comme des traits aigus, ces plaisanteries fines qui font sourire le juge, et souvent sont plus puissantes sur son esprit que les meilleures raisons. — Enfin après avoir éclairé, charmé, parfois égayé ses auditeurs, Cicéron achevait de les gagner par les

mouvements les plus pathétiques. C'est parce qu'il était le plus pathétique des orateurs, qu'on le chargeait ordinairement de la péroraison quand plusieurs entreprenaient en commun la même plaidoirie.

Style de Cicéron : Qualités. — Richesse, Abondance, Ampleur, Harmonie, Variété : telles sont les principales qualités du style de Cicéron. Ce grand orateur abonde en expressions magnifiques et en périodes cadencées. Il a porté l'harmonie du langage à la plus étonnante perfection. Son style est plein et coulant : on dirait que même dans les sujets les plus simples, il prend à tâche de prodiguer toutes les richesses de son élocution, afin de voiler la sécheresse et l'aridité des pensées. Cicéron prend tous les tons, emploie tous les genres de style « Celui-là, dit-il dans l'*Orateur*, est éloquent qui sait être simple dans les sujets simples, sublime dans les grands, tempéré dans ceux qui tiennent le milieu. » Il s'efforça toute sa vie d'atteindre à cette perfection. Aussi est-il le modèle le plus achevé de cette belle langue oratoire, riche et abondante, pleine de nombre et d'harmonie, qui convenait à la majesté du Peuple-Roi.

Défauts. — Cependant, si grande que fût la perfection de Cicéron, ses contemporains lui trouvèrent des défauts. « Ils ont été, dit Quintilien, jusqu'à l'accuser d'enflure et de pompe asiatique, de profusion et de répétitions superflues, de froideur dans la raillerie, de faiblesse et de diffusion dans la composition, enfin d'une mollesse de style peu digne d'un homme. » Ces reproches sont exagérés ; ils s'expliquent d'ailleurs par la diversité des opinions qui partageaient alors les esprits en ce qui concerne le style oratoire. Ceux que l'on nommait *Attiques* recommandaient un style simple, sévère et nu. Les *Asiatiques*, au contraire, recherchaient la pompe et la magnificence d'un langage qui n'était pas toujours exempt d'enflure et de mauvais goût. Cicéron se moque de l'éloquence froide des premiers, en même temps qu'il évite les excès des seconds. Quoiqu'il lui arrive parfois d'être plus pompeux que solide, et d'affaiblir sa pensée en visant trop à la magnificence, on ne peut pas dire que l'enflure soit le caractère particulier de son style.

Parallèle entre Cicéron et Démosthène. — C'est surtout dans l'éloquence, dit Quintilien, que Rome peut se vanter d'avoir égalé la Grèce... La plupart des qualités de l'orateur sont au même degré dans Démosthène et Cicéron : la sagesse, la méthode, l'ordre des divisions, l'art des prépara-

tions, la disposition des preuves, enfin tout ce qui tient à l'invention. Dans l'élocution il y a entre eux quelque différence : l'un est plus précis, l'autre plus abondant ; l'un serre de plus près son adversaire ; l'autre, pour le combattre, se donne plus de champ ; l'un songe toujours à percer, pour ainsi dire, par la vivacité du style : l'autre accable souvent par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin ; en Cicéron, plus de naturel. Mais Démosthène parut le premier et contribua en grande partie à rendre Cicéron aussi grand qu'il fut... »

La Fontaine a dit aussi :

Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs :
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre ;
Il frappe, il suprend, il atterre ;
Cet homme et la raison à mon sens ne font qu'un.

CHAPITRE II.

Histoire.

1° César (100-44).

C. Julius César naquit à Rome, l'an 100 av. J.-C., le douzième jour du cinquième mois qui de son nom (Julius) fut appelé Juillet. Par son père, Lucius César, il prétendait descendre d'*Iule,* fils d'Enée ; et par sa grand'mère, Marcia, d'Ancus Martius. César était en outre neveu de Marius, qui l'avait nommé prêtre de Jupiter dès l'âge de 17 ans. A cet âge, César causait déjà des inquiétudes à Sylla. Le dictateur voulait le faire périr ; comme ses amis imploraient sa clémence, il leur dit : « Celui dont les intérêts vous sont si chers, ruinera un jour la République : je vois en lui plus d'un Marius. »

César se réfugia à la cour de Nicomède, roi de Bithynie, et fit ses premières armes en Asie. De retour à Rome après la mort de Sylla, César, âgé de 23 ans, débuta au barreau en accusant Dolabella de concussion ; mais il échoua. Pour éviter la vengeance de Dolabella, il se rendit à Rhodes, et y étudia la rhétorique sous le célèbre Apollonius Molon. Dans la traversée, il tomba aux mains des pirates qui exigèrent trente talents pour sa rançon. César leur répondit que c'était trop peu pour

un homme de sa valeur. Il promit de leur en donner cinquante et ajouta qu'il les ferait pendre. Rendu à la liberté, il les poursuivit, les prit et les fit mettre en croix.

César fut successivement tribun des soldats, questeur, grand pontife, édile, préteur. Il ne négligea rien pour s'attacher le peuple, dissipa son patrimoine, et fit pour neuf millions de dettes. Nommé consul, il réduisit son collègue, Bibulus, à se tenir enfermé dans sa maison, et exerça seul le pouvoir pendant les huit mois qui restaient. Les plaisants, au lieu de dater leurs lettres du consulat de César et de Bibulus, mettaient : Jules et César étant consuls. En sortant de charge, il obtint la province des Gaules. Il employa huit ans (58-50) à faire la conquête de ce pays, et imposa aux Gaulois un tribut annuel de quatre cent mille sesterces. Il se brouilla alors avec Pompée. Le Sénat repoussa toutes ses demandes, et le rappela de sa province. César, au lieu d'obéir, passa le Rubicon avec son armée, et entra en Italie : la guerre civile était déclarée.

César défit d'abord les généraux de Pompée en Espagne, passa en Macédoine, et vainquit Pompée lui-même à Pharsale (48 av. J.-C.) Il tourna ensuite ses armes contre Ptolémée, roi d'Egypte, qui avait assassiné Pompée ; puis il attaqua Pharnace, le fils du grand Mithridate, vainquit Scipion et Juba en Afrique, et remporta en Espagne la victoire de Munda sur les fils de Pompée. Vainqueur de tous ses ennemis, il revint à Rome, et triompha successivement des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique, de l'Espagne. Nommé dictateur à vie et conservant le titre militaire d'*Imperator*, César gouverna en maître la République. Il fit des réformes importantes, en particulier celle du calendrier ; il régla tout avec sagesse et modération. Il se préparait à réaliser les plus vastes projets, quand il mourut victime de la conjuration de Brutus et de Cassius : il tomba au milieu du Sénat percé de vingt-trois coups de poignard. César n'était âgé que de cinquante-six ans (44 av. J.-C.)

Œuvres. — César a composé des *Commentaires sur la guerre des Gaules* et des *Commentaires sur la guerre civile*. On possède aussi sous son nom des *Commentaires* sur la guerre d'Alexandrie, sur celle d'Afrique et sur celle d'Espagne, communément attribués à Hirtius. César avait en outre composé d'éloquents discours ; un traité de l'*Analogie*, ou de la manière de parler latin ; un pamphlet, l'*Anti-Caton*, en réponse à l'éloge de Caton d'Utique par Cicéron ; plusieurs poèmes dont l'un intitulé *Iter*, renferme la narration de son voyage en Espagne

avant la bataille de Munda. Tant d'ouvrages étonnent de la part d'un homme dont la vie fut si agitée. Mais César avait une activité d'esprit si prodigieuse que selon Pline l'Ancien, il pouvait dicter à ses secrétaires quatre et même sept lettres à la fois.

1° Commentaires sur la guerre des Gaules. — La *Guerre des Gaules* est divisée en huit livres. Les sept premiers sont de César : le huitième d'Hirtius, un de ses lieutenants. Dans cet ouvrage, César raconte en suivant l'ordre chronologique ses campagnes en Gaule, en Bretagne et en Germanie. — Il fallut à César sept campagnes et huit années (58-50) pour faire la conquête de la Gaule. Dans la première campagne, César remporta une grande victoire sur les Helvètes (Suisses), et les força de retourner dans leurs montagnes. Il se trouva ensuite en face d'*Arioviste* et des *Suèves* : il les rejeta au-delà du Rhin, et conquit ainsi l'*Est* de la Gaule (58). — Au printemps de l'année suivante, César parvint à dissoudre, au *Nord*, une immense coalition de barbares. Il anéantit les Nerviens (Hainaut) dans un sanglant combat, et soumit toute la Belgique (57). — Une grande bataille navale, livrée aux Venètes, lui assura la soumission de l'*Armorique,* pendant que Crassus conquérait l'Aquitaine (56). L'Est, le Nord et l'Ouest étaient pacifiés. — César franchit le Rhin pour punir les Germains de l'appui qu'ils avaient prêté aux Gaulois. Il traversa de nouveau la Gaule, s'embarqua et fit une première descente dans la Grande-Bretagne. Il revint précipitamment ; mais il recommença son expédition l'année suivante, et força les Bretons à lui livrer des otages.

Cependant l'Eburon Ambiorix et le Trévire Indutiomar avaient formé une vaste conjuration. Déjà ils avaient détruit une légion romaine et réduisaient à la dernière extrémité Q. Cicéron, assiégé dans Amiens. César, qui ignorait tout, arrive enfin et disperse ses ennemis (53).

L'année suivante, pendant que César est en Italie, une nouvelle coalition se forme sous la conduite de Vercingétorix. César arrive, bat les Gaulois d'abord à Genabum (Orléans), puis à Noviodunum, et réduit Vercingétorix à s'enfermer dans Alésia. Alors commença ce siège fameux qui se termina par la reddition de la place et du chef gaulois, qui vint se livrer lui-même à son vainqueur.

César employa les deux années suivantes à achever de battre ses ennemis, et de pacifier sa conquête (61-50). « Dans

cette guerre, dit Plutarque, César prit de force plus de huit cents villes, soumit plus de trois cents nations, combattit contre trois millions d'hommes, sur lesquels un million périt en bataille rangée, et un million fut réduit en captivité.

2° COMMENTAIRES SUR LA GUERRE CIVILE. — Dans cet ouvrage divisé en trois livres, César raconte la guerre qu'il soutin contre la République depuis son entrée en Italie jusqu'à la bataille de Pharsale et la mort de Pompée, assassiné en Egypte. César s'y attache à couvrir de fausses couleurs sa mauvaise cause et son ambition. En même temps qu'il retrace les violences de ses adversaires, il se plaît à montrer son camp devenu comme le refuge des lois et des tribuns opprimés. Il dépeint l'arrogance de Pompée, sa présomption, son incapacité à rien prévoir, sa lenteur à entreprendre et à exécuter, sa lâcheté pendant le combat décisif, sa fuite honteuse et précipitée après la bataille. Il nous montre ses adversaires se partageant à l'avance ses dépouilles, pensant moins à vaincre qu'à la manière dont ils useront de la victoire. Enfin, sans se louer ouvertement ni altérer les faits d'une manière trop évidente, César présente les événements sous le jour pour lui le plus favorable, et n'oublie rien de ce qui peut tourner à son avantage ou au détriment de ses ennemis.

Jugement sur César. — VÉRACITÉ ET IMPARTIALITÉ : En composant ses *Commentaires*, César a consigné à la hâte, et, pour ainsi dire, au jour le jour, les événements de la guerre au fur et à mesure qu'ils s'accomplissaient. Il ne suit pas toujours un ordre rigoureux et méthodique. Ainsi, dans la *Guerre des Gaules*, il fait au VI[e] livre un tableau des mœurs et de la religion des Gaulois, qui serait mieux placé à la fin ou au commencement de l'ouvrage.

Le récit de César en général est vrai : nul ne pouvait être mieux renseigné que lui sur les faits qu'il avait accomplis. Il écrit en homme d'Etat et, en apparence, sans passion. On suspecte d'autant moins sa véracité qu'il paraît s'oublier lui-même. Jamais sa personnalité ne se montre : il raconte ses propres actions, comme si c'étaient celles d'un autre.

César cependant n'est pas toujours impartial, principalement dans la *Guerre civile*, où il se montre injuste à l'égard de Pompée. Il est loin de donner aux Gaulois eux-mêmes les éloges que méritaient leur courage et leur patriotisme. « César, dit Pollion, appuie trop légèrement quand il raconte ce qui a

été fait par d'autres, et il altère les faits quand il parle de lui-même, soit faute de mémoire, soit à dessein. » Mais il est si habile à présenter ses actes sous leur meilleur jour, qu'on est tenté de croire qu'il a toujours raison.

2° STYLE DE CÉSAR. — Le style des *Commentaires* est parfaitement approprié au sujet : il est *simple, vif et naturel.* « Les *Commentaires*, dit Cicéron, sont un ouvrage excellent. Le style en est simple, net, plein de grâce, dépouillé de tout ornement : *nudi, recti et venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detracto.* — En voulant préparer des matériaux où puiseraient les historiens futurs, César a fait peut-être plaisir à des gens sans goût, qui seront tentés de parer ces récits d'ornements frivoles ; mais il a ôté aux gens sensés l'envie d'écrire. » — « La supériorité des *Commentaires*, dit Hirtius, est si généralement reconnue, que l'auteur semble avoir plutôt ravi que donné aux historiens la faculté d'écrire après lui. Mais nous avons plus de motifs que personne d'admirer ce livre : les autres savent avec quelle pureté et quel talent il est écrit, nous savons de plus avec quelle vitesse et quelle facilité il le fut. »

IMPORTANCE DES COMMENTAIRES. — Les *Commentaires sur la guerre des Gaules* offrent un grand intérêt *stratégique, géographique* et *patriotique.* Les plus grands hommes de guerre, Napoléon surtout, se sont plu à étudier la tactique de César. On trouve dans son ouvrage les plus précieux renseignements sur la géographie de l'ancienne Gaule. Cependant on n'est pas encore parvenu à déterminer exactement la position d'*Alesia.* Mais quel attrait particulier ne doit pas avoir pour nous, Français, cet ouvrage qui raconte les origines de notre nation, les mœurs et les coutumes de nos ancêtres ! On aime à y voir tracés de la main même du vainqueur l'amour de la liberté et de l'indépendance des Gaulois, leur ardeur belliqueuse, mais aussi les rivalités des peuplades qui entravent tous leurs efforts. On assiste anxieux à cette grande lutte, et c'est avec douleur que l'on voit enfin l'aigle romaine étouffer dans ses serres cette généreuse nation.

2° Salluste (87-34)

Salluste naquit l'an 87 av. J.-C., à Amiterne, dans la Sabine, d'une famille plébéienne. Il reçut une brillante éducation, mais eut une jeunesse fort dépravée. Questeur et ensuite tribun du peuple, il servit les fureurs de Clodius, et,

après le meurtre de ce dernier, souleva la populace contre Milon et Cicéron. Ses mœurs étaient si mauvaises que les censeurs le chassèrent du Sénat. Il passa dans la retraite les deux années qui suivirent, et composa l'histoire de la *conjuration de Catilina*. Après la victoire de Pharsale, César fit rentrer Salluste au Sénat. Il redevint questeur et obtint la préture (47 av. J.-C.). Lieutenant de César dans la guerre contre Juba, il fut ensuite nommé par le dictateur proconsul et gouverneur de la Lybie. A l'exemple de Verrès, il pilla sa province. Il en revint rapportant les matériaux de son Histoire de Jugurtha, et, en même temps, d'immenses richesses : il les consacra à élever un palais magnifique et des jardins fameux qui gardèrent le nom de *jardins de Salluste*. Il passa le reste de sa vie dans les délices, consacrant ses loisirs à écrire l'histoire. Il avait épousé la célèbre Térentia, répudiée par Cicéron à cause de son humeur difficile. Salluste mourut l'an 34, à l'âge de 53 ans.

Œuvres. — Salluste nous a donné l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle de la *Guerre de Jugurtha*. Il avait en outre composé une *Histoire générale* des faits qui s'étaient accomplis depuis la fin de la guerre de Jugurtha jusqu'à la conjuration de Catilina.

1° Conjuration de Catilina. — En parlant des *Catilinaires* nous avons suffisamment fait connaître l'histoire de cette fameuse conjuration. On trouve dans le récit de Salluste des narrations vives et bien faites ; d'admirables portraits, par exemple celui de Catilina et le parallèle de César et de Caton ; de beaux discours, comme celui de Catilina aux conjurés ou à ses troupes avant le combat, ou encore celui de Caton. Mais on reproche à Salluste de ne pas indiquer assez clairement le but précis que poursuivait Catilina. On lui reproche surtout sa *partialité* et sa haine à l'égard de Cicéron. Il ne dit rien du rôle considérable joué par le grand orateur qui, pour avoir sauvé Rome, reçut le titre de *Père de la Patrie*. Il se borne à dire que, pour prévenir le danger, le consul ne manquait ni d'adresse ni de ruse. Salluste mentionne, il est vrai, la première *Catilinaire* : « discours éloquent, dit-il, et utile à la République ; » mais il passe complètement les autres sous silence. Il loue au contraire beaucoup César qui, comme lui, était favorable aux conjurés.

2° Guerre de Jugurtha. — Après quelques chapitres d'introduction, Salluste nous fait le portrait de Jugurtha, doué

d'une grande vigueur et d'un caractère énergique, très aimé des Numides et d'une ambition effrénée. Son oncle Micipsa, roi de Numidie, qui le craignait, l'envoya au siége de Numance, espérant qu'il y périrait. Mais Jugurtha en revint honoré de la faveur du consul Scipion Emilien. Dès lors Micipsa adopta son redoutable neveu, et partagea son royaume entre lui et ses deux fils, Adherbal et Hiempsal. Dès qu'il fut mort, Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Malgré la protection de Rome, Adherbal lui-même périt bientôt. Jugurtha par son or faillit s'assurer l'impunité. Il s'écria même en sortant de Rome : *Ville à vendre! Il ne te manque qu'un acheteur.* Cependant la guerre lui fut déclarée. Le consul Métellus lui prit Cirtha, Vacca, sa capitale, et ses principales places. Marius acheva sa défaite. Jugurtha fut remis par Bocchus, roi de Mauritanie, aux mains de Sylla, alors questeur de Marius : on le conduisit à Rome et on le jeta dans un cachot où il mourut (118-106).

Ce second ouvrage de Salluste est supérieur à son premier. Il lui fut plus facile de demeurer impartial en racontant des événements déjà anciens. En outre, pendant son proconsulat en Numidie, Salluste avait pu compulser les archives, étudier les lieux et les mœurs des habitants. On retrouve encore aujourd'hui les Numides tels qu'il les a peints ; ils ont la même manière de combattre. — On cite parmi les plus beaux passages : les portraits de Jugurtha, de Marius et de Sylla ; les discours de Micipsa à Jugurtha, d'Adherbal au Sénat, de Marius au peuple ; le siége de Zama, etc.

Jugement sur Salluste. — Martial met Salluste au premier rang des historiens latins. « En histoire, dit aussi Quintilien, nous ne le cédons pas aux Grecs, et je ne craindrais pas d'opposer Salluste à Thucydide. » Tite-Live, il est vrai, prétend que Salluste n'a fait que gâter tout ce qu'il a pris à Thucydide. Mais, comme le remarque Sénèque, c'est la jalousie qui lui a dicté ce jugement : persuadé qu'il est lui-même supérieur à l'historien grec, il élève celui-ci au-dessus de l'historien latin, afin de paraître l'emporter sur les deux.

1° MÉTHODE HISTORIQUE DE SALLUSTE. — Salluste est le premier des Latins qui ait fait de l'histoire une œuvre littéraire. Il a choisi deux épisodes de l'histoire romaine, et il s'est appliqué à les raconter avec toute la perfection possible.

Il dispose artistement ses matériaux, il groupe les faits pour leur donner plus de relief, il forme une sorte de *drame*

dont l'intérêt va sans cesse en grandissant. Comme dans une tragédie, il commence par faire connaître le héros principal : Catilina ou Jugurtha ; il trace également le portrait des autres personnages à mesure qu'ils se présentent ; il donne à ces portraits plus ou moins de relief, selon que les personnages eux-mêmes ont plus ou moins d'importance. Il montre ensuite les différents acteurs agissant chacun selon son caractère : leurs paroles et leurs actions sont toujours conformes à la nature de leur génie. Les harangues qu'il leur prête sont pleines d'énergie, et conviennent parfaitement à la situation, au caractère et aux passions de ceux qui les prononcent. En un mot, portraits, discours, descriptions, tableaux de mœurs, il n'oublie rien de ce qui peut embellir son œuvre.

2° Style. — Les principales qualités du style de Salluste sont *la concision, la brièveté, la vivacité, la justesse et le choix des expressions*. Il s'était proposé pour modèle le style vif et serré de Thucydide ; il le surpassa. « Quelque précise que soit la phrase de Thucydide, dit Sénèque, on peut sans altérer le sens, en retrancher un mot ou deux, après quoi elle demeurera toujours entière, quoique moins finie ; mais on ne saurait rien retrancher de celle de Salluste sans la détruire tout à fait. » Salluste vise avant tout à la précision de la pensée et à la justesse de l'expression. Lorsqu'un terme lui manque, il ne craint pas d'inventer un mot nouveau. Mais lorsqu'il se sert des termes en usage, il se montre très difficile sur leur choix, et très exact à leur donner le vrai sens. Il abonde en alliances de mots neuves et hardies ; ce qui l'a fait appeler par Aulu-Gelle : *novator verborum*.

3° Défauts. — Il ne faudrait pas croire, d'après cette expression d'Aulu-Gelle, que Salluste est un amateur de néologismes. On lui reproche au contraire ses *archaïsmes*. Il recherche les vieux mots, les tours surannés ; il emploie v. g. *omnis* pour *omnes*, *maxumé* pour *maximé*, *voget* pour *vigel*. Non seulement il pillait les mots du vieux Caton, mais ceux des Grecs eux-mêmes. On trouve fréquemment chez lui des expressions empruntées à Thucydide et à Démosthène. Enfin Quintilien trouve que le style de Salluste est trop concis et n'a pas l'ampleur que demande l'éloquence ; l'élégance et l'abondance de celui de Tite-Live lui semblent préférables. Ajoutons qu'il aime trop les sentences ; elles lui conviennent d'autant moins qu'il démentait, par l'indignité de sa conduite, toutes ses belles maximes de vertu.

3° Cornélius Népos (94?-24)

Cornélius Népos naquit probablement sur le territoire de Vérone, vers l'an 94. Il était contemporain de César, de Cicéron, d'Atticus, de Catulle. Ce dernier lui dédia ses poésies ; Cicéron entretint avec lui un commerce épistolaire ; Atticus, qui le mettait au premier rang parmi les historiens latins, l'engagea à écrire la vie de P. Caton. On ne connaît rien sur sa propre vie. Il mourut vers l'an 24 av. J.-C.

Œuvres. — Cornélius Népos avait composé des *Chroniques*, des *Exemples*, les *Vies des hommes illustres* qui renfermaient parallèlement les biographies des Romains et celles des étrangers les plus célèbres. De tous ces ouvrages, il ne nous reste que les *Vies des grands capitaines* des nations étrangères (*De excellentibus ducibus exterarum gentium.*)

Les *Vies des grands capitaines* paraissent être un chapitre du *De viris illustribus*. Ce recueil fut longtemps attribué à *Æmilius Probus*, qui vivait sous Théodose ; le savant Lambin en revendiqua la propriété pour Cornélius Népos. Le style de ces biographies, élégant et pur, dénote en effet un écrivain de la bonne époque de la littérature latine. Probus n'a probablement fait que copier le manuscrit de Cornélius, et l'a dédié en vers barbares à Théodose.

Les *Vies des grands capitaines* renferment vingt-deux biographies d'hommes de guerre, auxquelles on a joint celles d'*Atticus* et de *Caton*. Les principales sont celles de *Miltiade*, de *Thémistocle*, d'*Aristide*, d'*Alcibiade*, d'*Epaminondas*, d'*Agésilas*, de *Phocion*, d'*Amilcar* et d'*Annibal*.

Cornélius Népos n'est pas toujours exempt de partialité. Il manque de critique et ne puise pas toujours aux sources les meilleures. Pline l'Ancien l'accuse de crédulité. On relève chez lui des erreurs et des contradictions. Cornélius Népos est inférieur à Plutarque. Ses biographies sont beaucoup plus courtes, plus sèches, moins animées. Néanmoins il caractérise assez bien chacun de ses personnages, et leur donne la physionomie qui leur est propre. Son style est généralement pur et élégant, à part certaines expressions surannées et quelques phrases embarrassées.

CHAPITRE III.

Erudition.

Varron (116?—26?)

Marcus Térentius Varron, surnommé le *polygraphe*, naquit à Réate, dans le pays des Sabins. Il étudia d'abord à Rome sous Elius Stilon, et alla ensuite se perfectionner en Grèce. Il fut lieutenant de Pompée dans la guerre des pirates, remporta une victoire importante et obtint une couronne rostrale. Pendant la guerre civile, il se déclara contre César et fut un des lieutenants de Pompée en Espagne. Mais après la bataille de Pharsale, il se rapprocha de César, qui lui pardonna et le chargea de créer une bibliothèque publique. Il fut proscrit par Antoine après la mort du dictateur ; sa maison fut pillée ; mais, plus heureux que Cicéron, il put échapper aux meurtriers. Auguste lui continua l'emploi de bibliothécaire que lui avait confié César. Son buste et ses ouvrages furent, de son vivant, placés dans la bibliothèque fondée par Pollion. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, vers l'an 26, et continua d'écrire jusqu'à la fin de sa vie.

Œuvres. — Varron avait écrit plus de 500 volumes dans tous les genres. De ses nombreux ouvrages, il ne nous reste que son *Traité de l'agriculture* (*Rerum rusticarum, lib. III*), une partie de son traité sur la *Langue latine*, et des fragments de ses *Satires Ménippées*. On regrette vivement la perte de ses *Antiquités divines et humaines*, qui renfermaient des renseignements précieux sur les premiers temps de l'histoire et la religion des Romains.

1° Les Satires ménippées dont le nom est emprunté au philosophe cynique Ménippe, étaient un mélange de prose et de vers de différents mètres, à l'imitation des satires d'Ennius. Si l'on en croit Cicéron, sous une forme piquante et enjouée, Varron critiquait et exposait les différents systèmes de philosophie des Grecs. Partisan des vieilles mœurs, il censurait les mœurs nouvelles qui s'introduisaient à Rome, et touchait parfois à la politique.

2° De l'Agriculture. — Varron était âgé de quatre-vingts ans quand il composa son Traité de l'agriculture. « Mes observations, dit-il, seront puisées à trois sources : ma propre pratique, mes lectures, et ce que j'ai recueilli de vive voix de l'expérience d'autrui. » A l'exemple de Xénophon dans ses *Economiques*, Varron adopte la forme du dialogue, et divise son ouvrage en trois livres. — Le premier traite des *Travaux des champs* : de la nature du sol, du personnel et du matériel nécessaires à une ferme, des diverses façons que la culture exige, des époques dans lesquelles il convient de les faire. — Le second livre traite des *Troupeaux* : le troisième, des *Engrais, de la Basse-Cour, de la Garenne et du Vivier*.

Le traité de Varron est bien supérieur à celui de Caton. Il ne se borne pas, comme lui, à enregistrer sans ordre de simples recettes : il donne d'utiles préceptes, basés sur la pratique et l'expérience. Il règne en outre, dans son traité, un certain ton de bonhomie qui sied à un vieillard. Virgile a beaucoup imité Varron, et lui a emprunté le plan de ses *Géorgiques*.

IVe ÉPOQUE

Siècle d'Auguste : Age d'or de la littérature latine.

De l'établissement de l'Empire par Auguste à la mort d'Auguste (30 av. J.-C., 14 ap. J.-C.)

Caractère de cette Epoque. — Une ère nouvelle commença après la bataille d'Actium (31), l'ère des lettres et des arts. Vainqueur d'Antoine et de tous ses ennemis, Octave s'appliqua à faire oublier ses premiers crimes, et à faire régner la paix universelle : pour la seconde fois, le temple de Janus fut fermé. Tous les regards se portèrent dès lors vers Rome, maîtresse du monde, et vers Auguste, maître souverain de Rome.

L'influence d'Auguste sur les lettres et les arts fut considérable, et c'est à juste titre qu'on donne à cette brillante époque le nom de *Siècle d'Auguste*. Deux raisons principales portèrent ce prince à protéger les lettres : son goût personnel et les avantages qu'il en retirait pour sa politique. — Auguste aimait les lettres. Il cultiva la poésie ; il rédigea de précieux *Mémoires*, malheureusement perdus ; il fit graver le sommaire des actes de son règne sur des tables d'airain, dont l'une a été découverte à Ancyre.

Non content de cultiver les lettres, Auguste se faisait présenter par Mécène tous ceux qui montraient quelque talent, et leur accordait une large protection. Par ses soins, trois vastes bibliothèques, remplies d'ouvrages précieux, furent fondées ; elles étaient ornées de tableaux enlevés à la Grèce, et des bustes des grands écrivains, couronnés de lierre. Des concours de poésie furent institués, et des récompenses officielles furent décernées à ceux qui avaient le mieux chanté la gloire d'Auguste et de son règne. Enfin les *Récitations* ou lectures publiques furent inaugurées par Pollion ; l'empereur, pour les encourager, ne dédaignait pas de les honorer de sa présence.

— S'il suivait en cela ses goûts, Auguste y trouvait en outre de précieux avantages pour sa politique. Les poètes chantaient sa gloire et relevaient l'éclat de son règne ; ils l'aidèrent à restaurer le culte national ; surtout, ils occupèrent les esprits,

les détournèrent des idées de liberté, et procurèrent au peuple d'agréables divertissements. La populace ne travaillait plus : nourrie aux frais de l'Etat, n'ayant plus affaire au Forum, elle se pressait dans les théâtres et les amphithéâtres pour voir jouer les Mimes et les Pantomimes, ou pour assister aux combats d'animaux et de gladiateurs.

Outre que la faveur du prince était assurée aux poètes et aux artistes, la suppression de la vie publique et l'oisiveté qui en fut la suite forcèrent tous les esprits à se tourner vers les lettres et les arts. La poésie fut particulièrement cultivée; elle devint même une mode, une manie. Les poètes se partagèrent en deux camps rivaux : les uns, ceux qui étaient demeurés attachés à la République, exaltaient le mérite et le patriotisme des vieux *poètes nationaux* ; les autres, Horace, Virgile, tous les protégés de Mécène, dédaignaient les vieux poètes, imitaient l'art délicat des Grecs, et vantaient les *modernes*. Ces derniers, en se faisant les imitateurs des Grecs, enlevèrent à la littérature le caractère de popularité que Plaute un moment lui avait donné : la poésie ne s'adressa plus qu'à un nombre restreint de lettrés. L'art, il est vrai, ne fit qu'y gagner. Tous les genres, excepté le genre dramatique, furent cultivés avec le plus grand succès. Virgile brilla à la fois dans l'épopée, la poésie pastorale et la poésie didactique. Horace, dans ses Odes, fit résonner la lyre latine à l'unisson de celle des Grecs, et cultiva avec un égal succès la poésie didactique et la satire. Tibulle, Properce, Ovide, brillèrent dans l'élégie, et Phèdre cultiva l'apologue. La plupart de ces poètes, groupés autour d'Auguste, lui formèrent la plus belle cour d'honneur, celle du génie.

La prose brilla d'un moins vif éclat que dans l'âge précédent. Il y eut, il est vrai, beaucoup de philosophes, de grammairiens, de rhéteurs, mais point d'orateurs. Les exercices de déclamation étaient en honneur ; mais la tribune aux harangues n'en restait pas moins muette, depuis qu'Auguste, selon l'expression de Tacite, *avait pacifié l'éloquence comme le reste*. A défaut d'autres prosateurs, nous trouverons du moins pour écrire l'histoire Tite-Live, et, bien loin derrière lui, Trogue-Pompée, Velléius Paterculus et Valère Maxime. Signalons aussi Vitruve qui écrivit dix livres sur l'*Architecture*.

Ire SECTION — POÉSIE

CHAPITRE Ier.

Poésie pastorale, didactique et épique.

Virgile (70-19 av. J.-C.).

Virgile naquit au petit village d'Andes, près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 av. J.-C. Son père, d'après Donat, grammairien du IVe siècle, fut d'abord employé d'un *Viator*, officier de justice d'un ordre subalterne : il épousa Magia, la fille de cet officier, et devint un cultivateur aisé. Il ne négligea rien pour faire donner à son fils une bonne éducation. Le jeune Virgile étudia successivement à Crémone, à Milan où à dix-sept ans il prit la toge virile, et à Naples où il acheva de se perfectionner dans les lettres grecques, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il s'inscrivit ensuite au Barreau romain : mais il ne plaida qu'une fois, et avec un médiocre succès. Son patrimoine fut compris dans la distribution des terres, faites aux vétérans par les triumvirs après la bataille de Philippes. Virgile dépouillé vint à Rome présenter ses réclamations. Grâce à la protection de Pollion et de Mécène, il recouvra ses biens. Virgile fait allusion à ces événements dans la première de ces *Eglogues*. Il se livra dès lors entièrement à la poésie. Il mit trois ans à composer ses *Bucoliques*, et il travailla sept ans aux *Géorgiques*, qu'il entreprit à la sollicitation de Mécène. Ce fut aussi à la prière d'Auguste, après la bataille d'Actium, qu'il commença son *Enéide*, à laquelle il consacra onze ans.

Virgile était d'un caractère doux et timide : il avait l'extérieur rustique, les manières embarrassées, l'élocution pénible, la conversation peu brillante. Les premiers personnages de cette époque, Mécène, Pollion, Messala, Varius, Tucca, Properce, Tibulle, Horace, n'en recherchèrent pas moins sa société. L'empereur Auguste le traitait familièrement, et fut envers lui très libéral. Mais le doux Virgile aimait peu le séjour de la cour et

de Rome, quoiqu'il possédât une superbe maison près des jardins de Mécène. Il vivait habituellement à la campagne, à Tarente, surtout à Naples, dont les habitants lui avaient donné, à cause de la pureté de ses mœurs, le surnom de Παρθενιας (homme aux mœurs virginales).

Virgile avait l'estomac malade. « Pendant que Mécène va jouer à la Paume, dit Horace, dans la description de son voyage à Brindes, Virgile et moi nous allons dormir ; car la paume est ennemie des yeux et des estomacs malades. » Désireux de visiter les lieux qu'il chantait dans son *Enéide,* Virgile s'embarqua pour la Grèce. Horace composa au sujet de ce voyage l'ode *Sic te Diva potens Cypri,* dans laquelle il accompagne de ses vœux son ami, *cette moitié de son âme* (*Dimidium animæ meæ*), comme il l'appelle. Les vœux d'Horace ne furent point exaucés. Virgile, déjà atteint d'une maladie que la fatigue de la traversée ne fit qu'aggraver, mourut en débarquant à Brindes, le 22 septembre de l'an 19 av. J.-C. En mourant, Virgile ordonna de brûler l'*Enéide,* qu'il regardait comme trop imparfaite. Ses amis lui ayant fait observer qu'Auguste ne le permettrait pas, il ordonna de n'y faire aucun changement. Varius et Tucca publièrent le poème en retranchant quelques vers, mais sans y rien ajouter. Virgile fut enseveli près de Naples, sur le chemin de Pouzzoles. On grava sur son tombeau cette épitaphe qu'il avait composée et qui résume sa vie :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Œuvres. — On attribue à Virgile les *Catalecta* ou pièces choisies, essais de sa jeunesse. Les principales sont : *Culex* (le Moucheron), *Copa* (la Cabaretière), *Ciris* (l'Aigrette), *Moretum* (sorte de mets composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vin).

Les œuvres authentiques de Virgile sont les *Bucoliques,* les *Géorgiques* et l'*Enéide.*

§ 1er. — Bucoliques de Virgile.

1° Analyse. — Les *Bucoliques* sont un recueil de poésies pastorales, au nombre de dix. On leur donne aussi le nom d'*Eglogues,* pièces choisies.

La 1re Eglogue : Tityre et Mélibée, met en scène deux bergers dont l'un conserve son patrimoine, tandis que l'autre

est dépouillé de ses champs et part pour l'exil. Titvre représente Virgile ou le père de Virgile (*fortunate senex*), qui garda ses biens pendant que ses voisins étaient dépossédés des leurs par les soldats des triumvirs. — Le style de cette églogue est harmonieux et simple : il peint d'un côté la joie et la reconnaissance de Titvre, de l'autre la tristesse de Mélibée, obligé de quitter les champs et le toit paternels. L'âme tendre de Virgile, sa sensibilité, son amour de la campagne se révèlent particulièrement dans cette églogue.

La IIe EGLOGUE : ALEXIS, raconte l'amour du berger Corydon pour Alexis. C'est une imitation du Cyclope de Théocrite.

La IIIe, la Ve et la VIIe EGLOGUE ont pour sujet un combat de chant et de flûte entre des bergers. — Dans la Ve, Mopsus chante la mort de Daphnis, et Ménalque son apothéose. On a cru voir dans cette apothéose une allusion aux honneurs divins rendus à Jules César.

Dans la IVe EGLOGUE, dédiée à POLLION, Virgile prend un ton plus solennel pour célébrer le retour de l'âge d'or, qu'un enfant illustre doit ramener selon l'oracle de la sibylle de Cumes. On ignore si cet enfant est le fils de Pollion, ou Drusus, ou Marcellus, le petit-fils d'Auguste. Certains auteurs ont cru entendre dans cette églogue, un écho des prophéties qui tenaient alors le monde entier dans l'attente de la naissance du Messie.

Dans la VIe EGLOGUE, adressée à VARUS, Silène, surpris pendant son sommeil, est chargé de liens par deux bergers et la nymphe Eglé. Il raconte la création du monde et effleure les traits les plus brillants de la Mythologie.

La VIIIe EGLOGUE : DAMON et ALPHÉSIBÉE, renferme deux parties. La première contient les plaintes d'un amant trahi, la seconde raconte un sacrifice magique.

Dans la IXe, MŒRIS raconte à LYCIDAS les malheurs de son maître Ménalque, qui a failli être dépossédé de ses biens. Ménalque n'est autre que Virgile. Il avait obtenu la restitution de son patrimoine; mais le centurion Arius qui s'en était emparé, refusa de le lui rendre. Ce centurion poursuivit même Virgile, l'épée à la main, jusqu'aux bords du Mincio. Le poète dut de nouveau solliciter l'assistance de Mécène et de Pollion.

La Xe EGLOGUE : GALLUS, chante l'amour de Gallus pour Lycoris. Retiré parmi les bergers d'Arcadie, Gallus est incon-

solable : toute la nature prend part à sa douleur. Cette églogue est une des plus belles de Virgile ; elle montre son âme tendre et sensible.

2° Appréciation. — Virgile dans ses *Eglogues* imite souvent Théocrite (Voyez ce poète) ; mais il a moins d'invention, de mise en scène, de variété, de naturel et de simplicité que le poète Sicilien. Il emprunte le cadre de la poésie pastorale, mais ses bergers ne vivent pas dans le monde réel des pâtres. Ils ont trop d'esprit, de finesse, de science ; ils ne sont pas assez rustiques. Ils prêtent leurs noms à Virgile, à Pollion, à Gallus, qui, ainsi déguisés en bergers, font allusion à la politique, à la religion, à tout ce qui se passe à Rome et à la Cour. Mais, quoique manquant de vérité, les *Eglogues* n'en devaient pas moins plaire à Mécène et aux personnages à qui elles étaient adressées. On admire d'ailleurs dans les *Eglogues* une grande variété de ton, une grande délicatesse de sentiment et une grande richesse de style. Les vers y sont beaucoup plus doux, plus soutenus, plus harmonieux que dans Lucrèce. Virgile avait révélé son génie, qui allait briller de tout son éclat dans les *Géorgiques* et l'*Enéide*.

§ 2. — Les Géorgiques

Virgile composa les *Géorgiques* sur l'invitation de Mécène, qui voulait remettre l'agriculture en honneur. Les guerres civiles avaient dépeuplé les campagnes ; Rome l'était elle-même au point qu'Auguste se vit menacé de n'avoir à régner que sur des déserts et des tombeaux. En outre, les vétérans qui s'étaient partagé les terres de l'Italie, avaient trop longtemps ravagé les campagnes pour avoir appris à les cultiver. Les champs demeuraient incultes.

1° Analyse. — Les GÉORGIQUES (Γεωργικαι : γῆ, terre ; εργον, travail) sont un poème didactique sur l'agriculture. Elles sont divisées en quatre livres qui traitent successivement des *moissons*, des *arbres*, des *troupeaux*, des *abeilles*.

Dans le Ier livre, consacré aux *moissons*, Virgile parle de la *culture des terres*, du labourage, de la nature du sol, des divers instruments aratoires, des travaux des quatre saisons. En étudiant les signes qui présagent les orages et les beaux jours, il rappelle ceux qui annoncèrent la *mort de César*.

Le IIe livre traite de la *culture des arbres fruitiers*, de la

vigne, de l'*olivier*. — Parmi les arbres, les uns croissent naturellement, les autres ont besoin d'être améliorés par la culture. Virgile parle du provin, de la greffe, de la culture propre à chaque arbre, du climat qui leur convient ; il fait à ce sujet un magnifique *éloge de l'Italie*.— Il traite ensuite de la culture de la vigne, de l'olivier, des arbres fruitiers, et termine par l'*éloge de la vie champêtre*.

Dans le IIIe livre, consacré aux *troupeaux*, Virgile parle d'abord du gros bétail ; il décrit les marques d'une bonne génisse et d'un bon cheval, il donne des conseils sur l'éducation du poulain. Il traite ensuite des chèvres, des brebis, des pâturages en Italie et en Afrique ; ce qui l'amène à décrire l'*hiver en Scythie*. — Il parle des différentes maladies des troupeaux et décrit *la peste des animaux*, rivalisant ainsi avec Lucrèce ; mais il se montre un bien plus grand poète.

Le IVe livre traite des *abeilles*, de l'emplacement des ruches, de l'émigration et des combats des abeilles, de leur reine, des fleurs qu'elles aiment. Son sujet l'amène à raconter l'*épisode du vieillard de Tarente*. Après avoir décrit les mœurs des abeilles et les lois qui gouvernent leur République, Virgile parle de leurs maladies et des remèdes qu'il faut y apporter. Il termine par l'*épisode du pasteur Aristée*, et la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer sa chère Eurydice.

2° Appréciation.— 1° HEUREUX CHOIX DU SUJET.— « Les *Géorgiques*, dit Delille qui en les traduisant a su lui-même faire un chef-d'œuvre, réunissent l'*utile* et l'*agréable*. Virgile a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps : rien de plus utile. — Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles ; tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur nos âmes, voilà ce que présente le poème de Virgile : il est riche comme la nature, il est varié comme elle. »

2° BEAUTÉ DE LA FORME. — La forme des *Géorgiques* n'est pas moins admirable que le fond. Virgile ennoblit les opérations les plus simples et les instruments les plus vils. La vivacité des images nous donne des objets une idée plus claire que n'en

ferait la vue même. Les tableaux sont variés, le style rapide. Pour éviter la sécheresse et la monotomie, il entremêle d'agréables réflexions morales aux préceptes d'agriculture ; il donne du sentiment aux plantes, aux animaux, aux abeilles surtout dont il relève toutes les actions : plus tard, dans l'*Enéide*, il ne peindra pas en vers plus forts les combats d'Enée et de Turnus que le choc de deux essaims. Enfin il a répandu dans tout le poème d'admirables épisodes, tous tirés du fond du sujet : *la mort de César, l'éloge de l'Italie, l'éloge de la vie champêtre, l'hiver en Scythie, la peste des animaux, le vieillard de Tarente, le pasteur Aristée.* « En un mot, dit encore Delille, les *Géorgiques* de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poète de l'antiquité romaine, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur, et dans leur entière maturité. » Il ne faut donc pas s'étonner si Virgile qui voulait brûler l'*Enéide*, regardait les *Géorgiques* comme son plus beau titre de gloire devant la postérité.

3° Prédécesseurs de Virgile. — Hésiode, Nicandre, Aratus, Xénophon, Aristote parmi les Grecs ; Caton l'Ancien, Varron parmi les Latins, écrivirent les uns en prose, les autres en vers, sur l'Agriculture. Virgile étudia leurs ouvrages ; il adopta même le plan du traité de Varron : mais il consulta aussi beaucoup son expérience personnelle. Il devint lui-même une autorité en agriculture ; Pline et Columelle le citent souvent à l'appui de leurs opinions.

Virgile se donne comme imitateur d'Hésiode. Il dit :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Cependant il laisse Hésiode loin derrière lui. « Hésiode était plus agriculteur que poète, dit Delille : il songe toujours à instruire, rarement à plaire : jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité et l'ennui des préceptes. Cette manière de décrire chaque mois l'un après l'autre a quelque chose de trop uniforme, et donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers. »

§ 3. — L'Enéide.

1° Analyse. — L'établissement d'Enée en Italie, à la tête des Troyens échappés à la ruine de leur patrie, tel est le sujet de l'*Enéide*. Le but final du poème est la gloire de Rome, dont

Enée passe pour être le fondateur. Ce poème se divise en douze chants. Les six premiers (1re partie) renferment les aventures d'Enée avant d'arriver en Italie, comme l'*Odyssée* contient celles d'Ulysse avant d'arriver à Ithaque. Les six derniers (2e partie) racontent les combats d'Enée contre Turnus et les Latins; ils sont une imitation de l'*Iliade*.

Première Partie. — Ch. I. — Après une exposition simple, Virgile nous jette par un début dramatique au milieu du sujet : il nous montre Junon poursuivant d'une haine implacable Enée et les Troyens, échappés à la ruine de leur patrie. Parti de la Sicile, Enée vogue sur la mer Thyrrénienne. Eole, à la prière de Junon, excite une violente tempête. Jeté sur la côte d'Afrique, Enée est favorablement accueilli par Didon, alors occupée à fonder Carthage. Cette reine invite Enée à lui faire le récit de la prise de Troie et de ses propres malheurs.

Ch. II. — Comme Ulysse à la cour d'Antinoüs, le héros troyen raconte à la reine de Carthage le stratagème du cheval de bois, employé par les Grecs pour s'introduire dans les murs de Troie, le discours perfide de Sinon, la mort de Laocoon, la prise de la ville, le siège du palais de Priam, la fin malheureuse de ce monarque, la destruction de la ville embrasée, enfin sa propre retraite sur le mont Ida avec son père Anchise, et la disparition de son épouse Créüse.

Ch. III. — (*Suite du récit d'Enée*). — Enée raconte qu'après avoir équipé une flotte, il s'embarqua avec ses compagnons et aborda en Thrace. Plusieurs prodiges, et, en particulier, ceux du tombeau de Polydore, le forcent bientôt d'en partir. Il se rend à Délos, puis en Crète, et fait voile vers l'Italie. La tempête le porte aux îles Strophades où il rencontre les Harpies. Il passe en Epire où il retrouve Andromaque, et de là à Tarente, puis en Sicile où sont situés l'Etna et le pays des Cyclopes. Il échappe à Polyphème, recueille Achéménide, évite Charybde et Scylla, arrive à Drépane où meurt son père Anchise. Une nouvelle tempête le jette sur les côtes de Carthage.

Ch. IV. — Didon et Enée se sont épris d'amour l'un pour l'autre. Le héros troyen a oublié que les ordres du Destin l'appellent en Italie ; Mercure vient les lui rappeler. Après une entrevue avec Didon, Enée reprend la mer ; la reine au désespoir le charge d'imprécations, demande qu'une haine éternelle

divise son peuple et la nation que doivent fonder les Troyens, puis elle se donne la mort.

Ch. V. — Une tempête force Enée de relâcher en Sicile, où le roi Aceste lui fait un favorable accueil. Il célèbre des jeux funèbres en l'honneur d'Anchise. Ces jeux sont interrompus par l'incendie des vaisseaux, allumé à l'instigation d'Iris, messagère de Junon. Une pluie abondante sauve la flotte. Anchise apparait en songe à Enée, lui ordonne de laisser en Sicile les femmes et les vieillards, et d'aller consulter la Sibylle de Cumes.

Ch. VI. — Enée aborde à Cumes, consulte la Sybille, et, après avoir cueilli le rameau d'or, descend avec elle aux Enfers. Il parcourt d'abord le Tartare où il est témoin des supplices des méchants ; il visite ensuite les Champs-Elysées où Anchise lui montre la suite de ses descendants, les héros les plus fameux de la république romaine.

Deuxième Partie. — Ch. VII. — Enée débarque à l'embouchure du Tibre ; le roi Latinus le reçoit et lui promet sa fille Lavinie en mariage. Mais Junon évoque des Enfers Alecto, qui souffle sa rage dans le cœur de la reine Amate ; car celle-ci avait déjà promis sa fille à Turnus, roi des Rutules. Le jeune Ascagne en chassant blesse un cerf apprivoisé : c'est l'occasion de la guerre contre les Troyens.

Ch. VIII. — Enée implore le secours du roi Evandre, chef d'une colonie d'Arcadiens. Il en reçoit quatre cents cavaliers commandés par Pallas, fils du roi. Enée s'allie en outre avec les Thyrréniens, révoltés contre le tyran Mézence. Il reçoit de Vénus des armes divines forgées par Vulcain.

Ch. IX. — Pendant l'absence d'Enée, Turnus attaque le camp des Troyens : il va brûler leurs vaisseaux quand ceux-ci soudain se changent en nymphes. Nisus et Euryale tentent de traverser le camp des Rutules pour aller avertir Enée : ils périssent. En assiégeant le camp troyen, Turnus se trouve enfermé dans l'enceinte ; il s'en échappe en se précipitant dans le Tibre, et rejoint son armée.

Ch. X. — Jupiter ne pouvant réconcilier Vénus et Junon, déclare aux dieux assemblés qu'il ne favorisera désormais ni les Troyens ni les Rutules. Cependant Enée revient à la tête des troupes auxiliaires ; les ennemis s'opposent à son débar-

quement. Pallas est tué par Turnus. Pour le venger, Enée attaque Turnus, qui eût péri si Junon, pour le sauver, n'eût offert à ses yeux un fantôme semblable à Enée, fuyant devant lui. Turnus poursuit ce fantôme, et s'éloigne ainsi du champ de bataille. Enée tue Mézence et son fils Lausus.

Ch. XI. — On enterre les morts pendant une suspension d'armes. Latinus veut faire la paix, mais Turnus s'y oppose. Enée s'avance dans le dessein d'assiéger Laurente : pour le surprendre, Turnus se cache en embuscade dans les montagnes. Les Latins sont vaincus dans un combat de cavalerie où périt Camille, et poursuivis jusque sous les murs de Laurente. Turnus vole au secours de la ville ; Enée l'atteint, mais la nuit sépare les combattants.

Ch. XII. — Turnus provoque Enée à un combat singulier : Lavinie sera le prix du vainqueur. Mais les Latins violent le traité en attaquant les Troyens ; les deux armées en viennent aux mains. Enée blessé se retire du combat ; mais guéri par Vénus, il y retourne et poursuit Turnus qui d'abord cherche à l'éviter. Le héros latin, apprenant la mort d'Amate, accepte enfin le combat et périt de la main d'Enée.

II° Etude de l'Enéide. — 1° Choix du sujet. — Le sujet de l'*Enéide* convient à une épopée ; il est *national, un, ancien et susceptible de merveilleux.* — Une épopée pour intéresser doit être nationale. L'*Iliade* redisant les exploits d'Achille et des héros fameux de l'antiquité, était faite pour plaire à tous les Grecs. Ces héros devenus populaires, apparaissaient dans le lointain des âges comme des mortels doués d'une nature supérieure. Une épopée *naturelle,* comme celles d'Homère, n'était plus possible au siècle d'Auguste : la civilisation était trop avancée. Virgile ne pouvait composer qu'une épopée *artificielle* ; il fut du moins assez heureux pour trouver un sujet national : l'*établissement d'Enée en Italie, origine de Rome et du peuple romain.*

Les Romains prétendaient, à tort ou à raison, descendre des Troyens ; ils étaient très jaloux de l'antiquité et de la noblesse de leur origine. Un grand nombre de familles patriciennes se vantaient d'avoir pour ancêtres quelques-uns des compagnons d'Enée. La famille *Julia,* à laquelle appartenaient César et Auguste, faisait remonter son origine à Iule, fils d'Enée ; les Claudius prétendaient tirer la leur de Clausus, les Memmius de Mnesthée, les Cluentius de Cloanthe. — Un grand nombre de

fêtes civiles et religieuses ou de coutumes avaient aussi, disait-on, passé des Grecs et des Troyens aux Romains ; par exemple, les pratiques du culte de Vesta, de Cybèle et de la plupart des divinités, les vêtements des pontifes, la manière de proclamer la paix ou la guerre, etc.... Virgile intéressait donc la nation tout entière, en lui rappelant non-seulement son origine, mais encore celle de son culte. — Il eut soin d'ailleurs de lier l'histoire d'Enée à celle des lieux les plus célèbres de l'Italie et de la Sicile. Il ne recula même pas devant un anachronisme de trois siècles pour rendre le héros troyen contemporain de Didon, la fondatrice de Carthage ; mais par là, il faisait remonter jusqu'au berceau des deux peuples la haine implacable qui plus tard les divisa. Enfin, ce qui pour les Romains redoublait surtout l'intérêt de l'*Enéide*, c'est que derrière Enée et les Troyens on entrevoit toujours Rome, la ville éternelle, la future maîtresse du monde. Virgile trahit même dès le début du poème la secrète pensée qui l'inspire ; il ne parle encore que des longues aventures d'Enée sur mer, et déjà il s'écrie :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem ! (I, v. 33.)

L'*unité* d'action est parfaite dans l'*Enéide*. Du commencement à la fin, on ne se demande qu'une chose : Comment Enée parviendra-t-il à s'établir en Italie ? L'action semble, à première vue, renfermer une période de 7 années ; mais en réalité, elle ne dure que quelques mois. Enée raconte à Didon les événements qui se sont accomplis depuis qu'il a quitté Troie, c'est-à-dire depuis environ six ans et demi. Mais l'action commence véritablement au moment où il quitta la Sicile, pendant l'été de la septième année, et elle se termine avant la fin de cette même année.

Le sujet d'une épopée doit être ancien, afin que le poète puisse à son gré l'orner, en y introduisant des *épisodes* et du *merveilleux*. Les faits racontés par Virgile se perdaient dans la nuit des temps ; il pouvait par conséquent les poétiser, et faire une œuvre qui fut vraiment la création de son génie.

2° Caractères des personnages. — *Des Dieux*. — Virgile, à l'exemple d'Homère, a employé le *merveilleux* dans son *Enéide*. Son sujet, comme nous venons de le dire, était choisi dans une époque fabuleuse, époque dans laquelle l'imagination des peuples aime à voir intervenir la Divinité dans tous les grands événements, particulièrement dans la fondation d'un

empire. Il était donc tout naturel que Virgile montrât l'action des dieux dans les faits qu'il célébrait Le siècle dans lequel vivait Homère, rendait cependant plus facile que celui de Virgile, l'emploi du merveilleux épique. Homère et ses contemporains avaient dans leurs dieux une naïve croyance. Du temps de Virgile, au contraire, les Romains instruits n'avaient plus foi dans les dieux mythologiques. Aussi Virgile a-t-il employé le merveilleux beaucoup plus en poète et en artiste qu'en croyant sincère. Ne se sentant point inspiré par sa foi, il s'est borné à emprunter à la mythologie grecque le caractère, le rôle, les passions des divinités qu'il fait intervenir. Son Jupiter, sa Junon, sa Vénus sont tout homériques ; ils sont toutefois plus majestueux que dans l'*Iliade*. — Les dieux, tous soumis aux arrêts du Destin, sont partagés en deux camps : Vénus protège Enée, son fils ; Junon poursuit les Troyens d'une haine implacable. Les six premiers livres sont remplis des effets de cette haine. Non contente d'avoir, pendant près de sept ans, condamné Enée à errer sur les mers, la terrible déesse s'efforce encore d'empêcher son établissement en Italie. A peine a-t-elle vu les Troyens, qu'elle prononce un discours plein d'emportement ; elle évoque des enfers Alecton qui excite la fureur d'Amate et de Turnus, et fait courir aux armes tous les Latins. — Vénus au contraire protège Enée ; elle le guérit de ses blessures, le soustrait au danger, et lui donne des armes divines. Le majestueux Jupiter fait trembler l'Olympe.

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum ;

mais il demeure toujours irrésolu. — Virgile a fait aussi intervenir quelques divinités indigènes ; mais en général, elles manquent de vie.

Caractères des héros. — Virgile s'est montré inférieur à Homère dans la peinture des caractères de ses héros. Dans l'*Iliade*, les héros sont indépendants, vivants, agissants : ils ont des caractères très variés. — Dans l'*Enéide*, principalement dans les six premiers livres, les caractères sont faiblement tracés. La plupart des héros secondaires sont des abstractions plutôt que des personnages vivants et réels : ils ne font rien par eux-mêmes : ils sont caractérisés moins par leurs actions que par des épithètes : le fidèle Acathe, le brave Gyas, le brave Cloanthe, etc.

Beaucoup d'auteurs ont pensé que Virgile a voulu peindre, sous les traits d'Enée, Auguste qui, après avoir fondé l'Empire,

s'applique à faire régner la paix. Enée, en effet, est le type du héros pacifique. Il est brave, mais il est loin d'avoir la fougue impétueuse d'Achille. Il est avant tout le *pieux Enée* : il agit plus « en flamine qu'en guerrier » : il n'intéresse que parce qu'il est l'instrument dont se servent les dieux pour fonder un empire : il va où le Destin l'appelle. Ses actions ne sont pas assez personnelles : il est froid, presque impassible. Il perd Créüse son épouse, presque sans regret. Il semble aimer Didon : les dieux parlent, et soudain la voix de l'amour n'a plus d'écho dans son cœur. L'amour passionné de Didon qui se tue de désespoir, fait encore mieux ressortir la froideur d'Enée. — Turnus, plein d'une bouillante ardeur, par certains côtés ressemble à Achille : l'intérêt se porte au moins autant sur lui que sur Enée dans les derniers chants. Turnus est si brave, il meurt avec tant de magnanimité, que nous ne le voyons succomber qu'avec peine. — En général, les caractères des héros sont plus variés et plus intéressants dans la seconde partie de l'*Enéide* que dans la première. Virgile les fait souvent contraster les uns avec les autres. Au pieux Enée dont la bravoure calme ressemble à celle d'Hector, il a opposé non-seulement le bouillant Turnus, mais le cruel Mezence, ce tyran barbare et impie qui se vante de ne connaitre point d'autres dieux que son bras et son épée, et qui cependant montre une douleur si profonde en voyant mourir son fils Lausus. — Le roi Latinus est faible et irrésolu : son esprit est affaibli par l'âge ; son caractère religieux s'accorde avec celui d'Enée La reine Amate, son épouse, est violente. Elle se montre à la fois jalouse de ses droits maternels, et pleine de tendresse pour sa fille Lavinie ; sa fureur a quelque chose de sacré qui lui donne un caractère particulier. — Lavinie, modeste et effacée, ne semble guère mériter qu'Enée et Turnus se battent pour obtenir sa main. — Parmi les personnages secondaires, signalons le roi Evandre, noble et majestueuse figure de vieillard, et Pallas, son fils ; Nisus et Euryale, ces deux admirables modèles d'une amitié généreuse : Camille, cette fille d'un roi malheureux, que son père attache à un javelot, qu'il lance au-delà du fleuve pour le lui faire franchir, cette héroïne si légère à la course, à la fois guerrière aventureuse et vierge pudique. Le caractère de Camille est peut-être la création la plus originale de Virgile; tout en elle intéresse : sa naissance, son éducation, sa vie et sa mort. – L'épisode de Camille a inspiré celui de Clorinde dans la *Jérusalem délivrée*.

3° Des Imitations dans l'Enéide. — Virgile s'est beaucoup inspiré de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère ; un rapide parallèle suffira pour le montrer. — Dans le ve livre de l'*Odyssée*, Ulysse quitte l'île de Calypso, et, après une violente tempête, aborde à l'île des Phéaciens. Dans le viie livre, il raconte ses aventures à Alcinoüs. Ainsi Enée (Ier livre) quitte la Sicile, éprouve une violente tempête, est jeté sur les rivages de Carthage où il raconte à Didon ses aventures. — Ulysse aborde (ix) chez les Cyclopes et se trouve enfermé dans l'antre de Polyphème. Enée (iii) visite aussi les Cyclopes, et rencontre Polyphème. — Enée échappe comme Ulysse (*Odys.* xii) aux écueils de Charybde et de Scylla, et à la séduction des Sirènes. — Les jeux qu'Enée (v) ordonne en l'honneur d'Anchise, sont une imitation de ceux qu'Achille (*Il.* xxii) fait célébrer en l'honneur de Patrocle. — Le vie livre de l'*Enéide* est une imitation, mais fort embellie, du xie chant de l'*Odyssée*, dans lequel Ulysse va chez les Cimmériens évoquer les morts : le héros grec creuse un fossé, le remplit du sang des victimes, et les mânes viennent successivement s'y désaltérer. — Les derniers livres de l'*Enéide* offrent de nombreuses imitations de l'*Iliade*. Virgile (vii) fait le dénombrement des guerriers latins, comme Homère avait fait (*Il.* ii) celui des Grecs et des Troyens. L'expédition nocturne de Nisus et d'Euryale (ix) est une imitation de celle de Diomède et d'Ulysse (*Il.* x). — En décrivant le combat d'Enée et de Turnus, Virgile s'inspire de celui d'Achille et d'Hector (xxii). Dans ses descriptions de batailles, Virgile, en général, abrège et resserre celles d'Homère. Mais il est loin d'avoir le naturel, la fougue et cette énergie un peu sauvage qui distinguent le chantre d'Achille. En outre, Virgile décrit les combats avec les idées de son temps : ce qui lui fait commettre beaucoup d'anachronismes et d'erreurs. Delille, il est vrai, vante la *tactique militaire de l'Enéide*, et la trouve plus savante que celle de l'*Iliade*. Napoléon Ier n'est pas de son avis ; il traite l'auteur de « régent de collège, qui ne sait pas ce que c'est qu'une armée. »

Virgile, dans l'*Enéide*, montre qu'il a étudié avec soin les poètes cycliques, *Arctinus* et *Stasinus*, les grands tragiques grecs, Apollonius de Rhodes et plusieurs autres poètes alexandrins ; parmi les Latins, *Nævius*, *Ennius*, *Lucrèce*, *Catulle*. Ainsi, d'après Macrobe, le iie livre de l'*Enéide* est en grande partie tiré d'une épopée de *Pisandre*. L'épisode des *Harpies* est emprunté au iie livre des *Argonautiques* d'Apollonius ; celui

d'Andromaque est tiré de l'*Andromaque* d'Euripide. Pour peindre Didon, Virgile a emprunté des traits à la fois à la *Calypso* d'Homère, à la *Médée* d'Apollonius et à celle d'Euripide. Ces nombreuses imitations diminuent, il est vrai, dans Virgile le mérite de l'invention et de l'originalité ; mais il a su s'approprier toutes ces richesses étrangères, les fondre ensemble avec un art merveilleux, et les parer de l'éclat admirable de son style.

Jugement sur Virgile. — Les contemporains de Virgile furent remplis d'admiration pour son génie. Voici en quels termes Properce annonçait d'avance l'*Enéide* :

Cedite, Romani scriptores, cedite, Graii :
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Plus tard, Stace, en terminant sa *Thébaïde*, disait à son poème :

Vive, precor : nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora.

Silius Italicus célébrait comme une fête le jour de la naissance de Virgile. — « De même qu'Homère chez les Grecs, dit Quintilien, ainsi chez nous Virgile figure en tête de tous les poètes. De tous les poètes grecs ou romains, c'est lui qui se rapproche le plus d'Homère. Je rapporterai les paroles que j'ai recueillies dans ma jeunesse de la bouche de Domitius Afer. Je lui demandais quel poète, selon lui, se rapprochait le plus d'Homère : Virgile, dit-il, est le second, mais plus voisin du premier rang que du troisième. Si notre poète le cède à cette nature céleste et immortelle, il y a du moins chez lui plus de soin et de diligence, ne fut-ce que parce qu'il dut travailler davantage : autant Homère l'emporte par le sublime, autant peut-être Virgile le compense-t-il par l'égalité de sa perfection. »

Les grammairiens et les rhéteurs firent de l'*Enéide* la matière de leurs enseignements. Plus tard, on composa avec ses vers des *centons et des florilèges*. Le Moyen-Age transforma Virgile en homme inspiré, il en fit presque un saint : Dante le prit pour guide dans son *Enfer*. La Renaissance le considéra comme le modèle parfait que tous devaient étudier et imiter. Pour mieux nous expliquer cet enthousiasme des Anciens et des Modernes pour Virgile, essayons de caractériser son génie.

Originalité de Virgile. — Virgile a été : 1° *le chantre de la nature* dans ses *Bucoliques* et ses *Géorgiques* : 2° *le chantre de la gloire nationale* de Rome dans son *Enéide* : 3° *le peintre du cœur humain* : telles sont les trois qualités principales qui, avec son style, constituent son originalité.

1° Virgile chantre de la nature. — Peu homme du monde, à l'aise seulement dans un petit cercle d'amis intimes et choisis, le doux et mélancolique Virgile, ce poète à l'âme délicate et tendre, fuyait volontiers la cour pour jouir en paix de la solitude des champs et des beautés de la nature. La 1re églogue nous montre quel était son attachement pour les lieux qui l'avaient vu naître. Il se sentit d'autant plus heureux de conserver son patrimoine, qu'il avait été plus près de le perdre. Il fait dire à Mélibée :

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt
..... hic, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

En lisant ce beau passage, on sent que Virgile décrit les lieux où il goûta ses premières joies. Que de fois dans sa jeunesse, il avait parcouru en rêvant les bords du Mincio ! Que de fois aussi sans doute, il s'était endormi près de ces sources, de ces rivières connues, au doux murmure des eaux vives et au bourdonnement des abeilles dans la haie voisine ! Assis, comme Tityre, à l'ombre d'un hêtre, il avait entendu au loin les chants de l'émondeur, et, plus près, les gémissements du ramier dans le feuillage de l'ormeau ; il était rentré, le soir, à l'heure où les ombres s'allongent dans la plaine :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Il ne faut donc pas s'étonner que Virgile regarde comme un dieu celui qui lui a conservé ces doux loisirs :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

Le même sentiment qui porte Virgile à se réjouir de conserver ses champs, le fait compatir au sort des exilés. Comme il exprime bien leur tristesse :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus !

Après une longue absence, sera-t-il donné à Mélibée de revoir son pauvre toit de chaume et ses champs ? Hélas !

Impius hæc tam culta novalia miles habebit !
Barbarus has segetes ! En quo discordia cives
Perduxit miseros !...

Ces derniers mots montrent toute l'horreur de Virgile pour les guerres civiles. Il en avait souffert tout jeune, et c'est là sans doute l'origine de cette mélancolie et de cette tendre pitié pour les malheureux, que l'on retrouve partout dans ses chants.

Le même sentiment de la nature se remarque plus vif encore dans les *Géorgiques*. Nous renvoyons ici à ce que nous avons déjà dit de ce poème. Qu'on lise la description des signes précurseurs d'un orage (I. 373), celle des mœurs des abeilles, de leurs combats, ou l'éloge de la vie champêtre :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas ! (II-158).

« Le laboureur, dit-il, n'a ni palais ni clients : mais la terre libérale lui fournit une nourriture facile... la sécurité, le repos, une vie à l'abri des coups du sort... des sources d'eau vive, de fraiches vallées, et, sous un arbre, un doux sommeil : voilà les biens dont il jouit ! »

2° Virgile chantre de la gloire nationale de Rome. — Nous avons déjà montré combien le sujet de l'*Enéide* est national. Derrière Enée que les Romains honoraient comme un dieu (*Pater*, *Jupiter indiges*), on aperçoit toujours Rome. Virgile ne se contente pas de raconter au milieu de quels périls furent jetés les fondements de la nation romaine :

Tantæ molis erat romanam condere gentem !

il fait tracer à grandes lignes par Anchise toute l'histoire romaine. Au VIe livre, Enée voit passer devant ses yeux tous les héros de sa race, depuis Romulus jusqu'à César et Auguste lui-même. Au VIIIe livre, Virgile décrit de nouveau les grands faits de l'histoire romaine, représentés sur le bouclier d'Enée. Car « Vulcain, dit-il, connaissant les oracles du Destin et les événements des âges à venir, avait retracé sur ce bouclier les hauts faits de l'Italie et les triomphes des Romains. » C'est ainsi que Virgile, tout en imitant Homère, fit de l'*Enéide* une œuvre toute romaine, un poème vraiment national et patriotique.

3° Virgile peintre du cœur humain. — Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, compare avec raison Virgile à Racine. « Ces deux grands poètes, dit-il, ont tant de ressem-

blance, qu'ils pourraient tromper jusqu'aux yeux de la Muse, comme ces jumeaux de l'*Enéide* qui causaient de douces surprises à leur mère. » Ils ont l'un et l'autre la même sensibilité, la même connaissance des passions qui agitent le cœur humain, la même délicatesse pour analyser nos sentiments et en exprimer les nuances les plus légères. Virgile aurait pu dire comme Térence :

Homo sum, humani nil a me alienum puto.

Virgile prête du sentiment à tout ce qui l'entoure, aux plantes et aux animaux eux-mêmes : quand il parle de l'homme, il excelle à peindre l'amour, l'amitié, la tendresse. Avec quelle vérité il a retracé l'amour de Didon pour Enée ! (IVe l.) La reine de Carthage passe par tous les degrés de la passion, depuis le simple intérêt que lui inspirent d'abord les malheurs du héros troyen, jusqu'à cette frénésie qui l'empêche de survivre au départ de son amant. — L'attachement de Nisus et d'Euryale est resté comme l'idéal d'une amitié tendre et sincère : les deux jeunes héros partagent entre eux les joies et les périls, et se montrent toujours prêts à se sacrifier l'un pour l'autre. Nisus s'écrie pour sauver son ami :

Me, me : adsum qui feci....
.......*mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,*
Nec potuit...

— Virgile a peint la tendresse paternelle non-seulement dans le vieil Evandre, mais jusque dans le cruel Mézence, qui, afin de ne pas survivre à son fils Lausus, se précipite dans les rangs ennemis pour y chercher la mort. Enfin, je ne connais point de tableau plus gracieux que celui de cette jeune mère qui excite son fils à la reconnaître par son sourire :

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

4° Style de Virgile. — *L'harmonie, l'abondance, la simplicité, le parfait accord entre l'idée et l'expression, la juste proportion en tout, l'unité de ton et de couleur, le choix judicieux des ornements, enfin un goût pur et toujours soutenu* : telles sont les qualités qui constituent l'originalité du style de Virgile, et l'ont rendu inimitable. Virgile surtout est sobre, et garde en tout la juste mesure. Il ne dit jamais rien d'inutile : il ne décrit point pour le seul plaisir de décrire ; quand il

trace un tableau, il ne s'étend que dans les justes limites de l'action.

Résumons, avec Sainte-Beuve, ce qui constitue le génie de Virgile : c'est *l'amour de la nature : — le culte de la poésie, le respect déjà classique des maîtres, l'imitation savante ; — l'érudition et la science d'un antiquaire : — le patriotisme ; — l'humanité, la piété, la sensibilité et la tendresse ; enfin la perfection de la forme.*

CHAPITRE II.

Poésie lyrique, satirique et didactique

Horace (65-8 av. J.-C.)

Quintus Horatius Flaccus naquit à Venouse, en Apulie, le 8 décembre de l'an 65 av. J.-C. Son père, affranchi ou fils d'affranchi, remplissait les fonctions de collecteur (*coactor*) des impôts et des recettes dans les ventes publiques. Il ne négligea rien pour lui faire donner une excellente éducation, et le jeune Horace fréquenta l'école du sévère Orbilius (*Orbilius plagosus*), avec les fils des chevaliers et des sénateurs. Pour compléter son éducation, il alla étudier la philosophie à Athènes. Il était dans cette ville quand Brutus et Cassius, les meurtriers de César, y arrivèrent : ils y furent accueillis comme les héros de la liberté. Horace, âgé de 22 ans, s'enrôla dans leur armée avec le grade de tribun militaire. Mais à la bataille de Philippes, il jeta son bouclier et prit la fuite, comme il le dit dans l'ode à Pompée Varus (II. 5 v. 9) :

Tecum, Philippos et celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Mais un grand nombre de critiques pensent qu'Horace exagère son manque de courage et se calomnie lui-même.

De retour en Italie, Horace trouva son père mort et ses biens confisqués. Réduit à se faire scribe du questeur, il fut poussé, comme il le dit, par l'audacieuse pauvreté à faire des vers : ce furent les Epodes et les premières Satires. Mais bientôt

Virgile le présenta à Varius et à Mécène. Grâce à la protection de ce dernier, qui cependant se fit attendre près d'un an, Horace recouvra son patrimoine, et reçut une maison de campagne dans la Sabine. Le poète se rallia dès lors franchement à la politique d'Auguste, dont il célébra désormais la gloire. Il vécut constamment dans l'intimité de Mécène, préférant aux honneurs et aux richesses ce qu'il appelle l'*aurea médiocritas*, et n'importunant point son ami pour en obtenir de plus grands biens.

...... nihil supra
Deos lacesso nec potentem amicum
Largiora flagito.
Satis beatus unicis Sabinis (II. 28. v. 11).

Dans une de ses odes, il avait promis à Mécène de le suivre au tombeau. Il mourut en effet quelques semaines après lui, presque subitement, le 27 novembre de l'an 8 avant J.-C., à l'âge de 57 ans. Il n'avait pas eu le temps de signer son testament : mais Auguste, qu'il avait institué son héritier, lui éleva un tombeau à l'extrémité des Esquilies, près de celui de Mécène.

Œuvres. — Les œuvres d'Horace se divisent en deux classes : 1° les œuvres *lyriques* : odes et épodes ; 2° les œuvres *didactiques* : satires et épîtres.

§ 1er. — Œuvres lyriques : Odes et Epodes.

I. Sujet des Odes. — Horace dans ses Odes a traité les sujets les plus variés. Le patriotisme, la gloire de Rome et d'Auguste, la reconnaissance, l'amitié, l'amour, les plaisirs, l'inspirent tour à tour. Nous pourrions diviser les odes en deux classes : celles qui roulent sur des sujets anciens, et celles dans lesquelles il parle des événements de son temps. Mais nous adopterons une autre division, et nous étudierons successivement les odes *nationales, religieuses, philosophiques, anacréontiques et badines.*

1° Odes nationales. — Horace rappelle aux Romains les vertus de leurs pères, l'antique simplicité de leurs mœurs, leur valeur, les exploits de leurs héros, le dévouement de Régulus, la défaite de leurs ennemis, le désespoir d'Annibal vaincu et réduit à s'écrier :

Cervi, luporum prœda rapacium,
Sectamur ultro quos opimus
Fallere et effugere est triumphus.

Il excite la jeunesse romaine à souffrir la pauvreté et les durs labeurs de la milice, car, dit-il :

Dulce et decorum est pro patria mori (III. 2).

— Horace s'élève avec indignation contre la fureur des guerres civiles. Il gémit de voir Rome se déchirer de ses propres mains ; navire longtemps balloté par les flots, il l'avertit de ne point se jeter au milieu de nouveaux orages :

O navis, referent in mare te novi
Fluctus! O quid agis? fortiter occupa — Portum (I-12).

— Horace fait l'éloge de César, de Drusus, d'Auguste : il présente partout celui-ci comme le vainqueur des ennemis du dehors le pacificateur de l'Italie, le réformateur des mœurs, le restaurateur de la religion. « Ton règne, ô César, a ramené l'abondance dans nos campagnes ; il a fermé le temple de Janus ; il a imposé de justes bornes à la licence effrénée, banni le vice, et rappelé ces antiques vertus qui ont fait grandir le nom latin. » (IV. 12).

2° Odes religieuses. — Horace croyait sans doute en la Divinité, mais il n'avait plus foi dans les dieux mythologiques qu'adorait encore le vulgaire. Il le confesse lui-même.

« *Parcus deorum cultor et infrequens* »

dit-il en parlant de son peu de religion. Il prêchait cependant le culte officiel. Il secondait en cela la politique d'Auguste qui, comprenant la nécessité de la religion et son heureuse influence sur le peuple, s'efforçait partout de relever les autels des anciennes divinités de Rome. Mais Horace est loin d'avoir cette piété sincère qui part du cœur : ce qui l'émeut surtout, c'est le spectacle des crimes qui sont la suite de l'irréligion. Il dit aux Romains (III. 6) :

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris... (1).

2° Odes philosophiques. — En philosophie, Horace se flatte de n'appartenir à aucune école :

« *Nullius addictus jurare in verba magistri.* »

Il s'occupe peu de métaphysique, et, uniquement attentif à recueillir des maximes de conduite, il les prend partout où il les trouve. Le plus souvent cependant il se montre épicurien. Le but qu'il poursuit, c'est le bonheur ; et, dans l'intérêt même du bonheur, il cherche à éviter tous les excès. Il prêche sans cesse la modération dans les désirs, dans la jouissance, dans la possession des biens :

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procella
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum (II, 7).

Il recommande sans cesse d'aimer la médiocrité (*aurea mediocritas*), de ne point chercher à s'élever :

Decidunt turres feriuntque summos
Fulgura montes (II. 7).

Il faut conserver une âme égale dans les revers :

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli (II. 3).

Pour lui, il se déclare heureux des biens qu'il possède : il ne demande rien de plus à Mécène, son puissant ami. « Puisque les richesses ne donnent point le bonheur, pourquoi bâtir des palais qui ne font qu'exciter l'envie ? » — Horace attaque les riches avares qui, dans leur cupidité, arrachent les bornes des champs voisins et franchissent les limites de leurs clients ; qui chassent de leurs foyers l'épouse et l'époux, emportant dans leur sein les dieux de leurs pères et leurs enfants demi-nus (II. 15); qui, non contents du rivage, empiètent sur la mer ; mais l'ennui n'en poursuit pas moins le maître dégoûté de la terre :

Post equitem sedet atra cura (III. 1).

Horace conseille sans cesse de mettre à profit le présent, de ne point s'inquiéter de l'avenir :

Quid sit futurum cras, fuge quærere (I. 7).

(1) Parmi les odes religieuses, on cite surtout le *Chant séculaire*, composé par Horace à l'occasion des jeux séculaires qui revenaient tous les cent dix ans. Deux chœurs, l'un de jeunes garçons, l'autre de jeunes filles, chantaient cet hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane.

Il rappelle la vanité de nos espérances, la brièveté de la vie, la nécessité de mourir :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. O beate Sesti,
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam (I. 4).
. . . .
Omnes eodem cogimur ; omnium
Versatur urna serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ (II. 3).

Est-ce de la mélancolie comme l'aime la poésie moderne? Non. La mélancolie est née du sentiment chrétien. Dégoûtée des plaisirs d'ici-bas qui ne peuvent la satisfaire, frappée de la fragilité de la vie, l'âme chrétienne lève son regard vers le ciel et pense à l'éternité. Horace songe aussi à la brièveté de la vie, mais ce n'est que pour s'exciter à en jouir : il n'est point mélancolique. Il aime à répéter à ses compagnons :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus... (I. 31).

4° Odes anacréontiques et badines. — Horace a composé un grand nombre de pièces légères, simples invitations, billets en vers pleins de traits mordants ou enjoués, d'urbanité et d'esprit, mais d'une morale parfois plus que suspecte. Il nous parle de tout ce qui l'intéresse, de ses amis, de leur départ, de leur retour, des visites qu'il en reçoit ou qu'il leur fait, de ses joyeux festins, du plaisir qu'il éprouve à boire avec eux le vieux vin de Falerne, de ses promenades fréquentes dans les bois de Tibur, sur les bords de l'Anio, ou à Baïes : il nous décrit avec complaisance sa modeste campagne de Sabine, ses celliers, son jardin, sa fontaine, son petit bois. Ses descriptions sont courtes : il y groupe les objets et les images, et, d'un mot, d'un trait, d'un coup de pinceau, il achève un gracieux tableau. Partout règnent l'esprit, l'imagination, la grâce, la délicatesse, l'aisance et le naturel. C'est dans ses odes badines qu'Horace montre le plus de talent et d'originalité.

II. — Comparaison entre le génie lyrique d'Horace et celui des Grecs. — La poésie lyrique se trouvait en Grèce dans un milieu plus favorable qu'à Rome. Le génie grec, mobile, impressionnable, s'exaltait facilement et faisait entendre ces accents lyriques qui se traduisaient dans la plus

flexible et la plus harmonieuse des langues. Le poète recevait en outre mille encouragements : on réclamait ses chants dans les fêtes religieuses ou populaires ; il les faisait entendre dans les jeux solennels de la Grèce, et recevait pour prix de son triomphe une glorieuse couronne ; il chantait les héros et les vainqueurs, et s'associait à leur gloire. — Le génie romain, au contraire, éminemment raisonnable, lent à s'émouvoir, était peu propre à la poésie lyrique. Rien d'ailleurs, ni dans la religion, ni dans les institutions, ne favorisait la muse et n'excitait l'ardeur du poète. En outre, la langue demeura longtemps avant de se former et d'acquérir la flexibilité nécessaire.

Horace parut dans le temps le plus favorable. La langue était formée, la paix rétablie lui permettait le repos, et son époque avait été assez troublée pour faire naître dans son âme les émotions les plus diverses : car, dit M. de Chateaubriand : « les poètes lyriques ne sont pas les compagnons des jours heureux. »

Horace imite les Grecs ; il emprunte leurs idées, leurs images ; mais il leur donne le cachet de son propre génie ; il reproduit leurs rhythmes, et trouve moyen d'employer jusqu'à 22 sortes de vers. Aussi, oubliant Catulle, s'écrie-t-il plein d'une noble fierté :

« *Dicar......*
Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos......

On a compté jusqu'à cent fragments imités par Horace sur deux cents qui nous restent des lyriques grecs. C'est ce qui lui a valu le reproche de manquer d'originalité, de n'exprimer pas des sentiments assez personnels. Mais il faut se rappeler que pour Horace et ses contemporains, comme pour J.-B. Rousseau : « le fond de la poésie, ce sont les idées de tout le monde traduites dans le langage de quelques-uns. »

Aucun poète n'est plus varié qu'Horace : mais ce qui le distingue des autres lyriques, c'est qu'il joint au génie le goût le plus exquis. Jamais son imagination, pourtant si vive et si brillante, ne lui fait faire un écart et ne le jette hors des limites du bien. Il est toujours guidé par un art délicat, et d'autant plus grand qu'il se cache. Il a, quand il lui plaît, la force d'Alcée, la verve mordante d'Archiloque, les accents passionnés de Sapho, la grâce d'Anacréon, parfois la sublimité de Pindare. — Pindare l'emporte par la grandeur des images et la

richesse du style ; Horace brille par la diversité des sujets, l'abondance des idées, la variété des rhythmes. Pindare a plus d'enthousiasme et de hardiesse ; Horace a plus d'art : il simule l'inspiration plutôt qu'il n'est inspiré. Pindare, saisi pour ainsi dire d'un délire divin, est difficile à suivre dans sa marche impétueuse ; Horace, sans s'arrêter à marquer les transitions, suit cependant un ordre qu'il est facile d'apercevoir. Pindare chante les héros, les vainqueurs, et sa lyre exprime rarement ses sentiments personnels ; Horace, tout en chantant Rome et Auguste, célèbre aussi ses amis, ses joies et ses plaisirs. Horace toutefois n'a pas cru pouvoir égaler Pindare : comparé au signe de Dircé, il n'est qu'une petite abeille qui butine sur les fleurs :

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis.... .
....
Multa Dircæam levat aura cycnum
....
.... *Ego, apis Matinæ*
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo (IV. II.)

§ 2. — Œuvres didactiques d'Horace.

1° Satires.

1° Sujet des Satires. — Les Satires forment deux livres. Le premier, qui renferme dix satires, fut publié par Horace à l'âge de 29 ans ; le second, qui en contient huit, parut quatre ans plus tard. Pour aider la mémoire, nous essaierons de grouper les différents sujets des satires. Les unes sont dirigées contre les vices et les ridicules d'autrui ; les autres se rapportent à la personne d'Horace lui-même.

1° Horace attaque la folie des hommes qui ne savent jamais se contenter de leur sort, et envient toujours celui des autres (I. 1). – Il censure l'avarice et la cupidité de ces gens qui trouvent tous les moyens bons pour s'enrichir : les usuriers, les captateurs de testament ou de dot, les fermiers publics, les soldats enrichis par la guerre. — Il se moque de la gour-

mandise des amateurs de bonne chère, qui, comme Cattius (II. 4) font de la gastronomie le premier des arts ; des ridicules de ces donneurs de repas, qui, comme Nasidiénus (II. 8), affectent la magnificence, et ne font preuve que de parcimonie. Il se moque aussi des parasites, appelés *Ombres* par les Romains ; des dissipateurs, qui finissent par engloutir d'immenses fortunes dans des constructions insensées et des profusions de toutes sortes. — Il attaque le libertinage, cause le plus souvent du déshonneur et de la ruine. — Enfin Horace met dans la bouche d'Ofella, paysan d'Apulie, une critique de la société romaine tout entière (II. 2) : Ofella oppose les anciennes mœurs romaines à la gourmandise, au luxe, à la corruption de ses contemporains.

Horace attaque en particulier les philosophes et les poètes. Il reproche aux Stoïciens leur orgueil et leurs exagérations ; il les tourne en ridicule dans la personne de Damasippe (II. 3), qui n'avait guère de stoïcien que la barbe et l'habit. — Il raconte les importunités d'un poète qui l'accompagna un jour malgré lui sur la Voie sacrée, dont il eut de la peine à se débarrasser (I. 9).

2° Les satires dans lesquelles Horace parle de lui-même, ont trait *à sa naissance, à ses relations avec Mécène, à ses satires, à ses défauts*.

Par sa fortune, par la faveur dont il jouissait à la cour, par ses satires, Horace s'était fait un certain nombre d'envieux et d'ennemis : il dut donc présenter son apologie.— On lui reprochait d'être de basse extraction et de ne s'être élevé que par l'intrigue. Horace répond que ce qui fait la valeur de l'homme, ce n'est pas la naissance, mais le mérite et la vertu. Il fait honneur de ses bonnes qualités à son père et à l'excellente éducation qu'il lui a donnée. Il raconte (I. 6) comment il fut présenté à Mécène, qui sut apprécier en lui la dignité de la conduite et la noblesse du caractère. Il fait le récit (I. 5) de son voyage à Brindes avec Mécène et Virgile. Enfin, comme il venait de recevoir de Mécène sa maison de campagne de la Sabine, il remercie son protecteur, et compare (II. 6) les ennuis de Rome, auxquels il échappe, à la douceur de la vie des champs dont il va jouir.

Les envieux d'Horace critiquaient ses satires, et les jugeaient inférieures à celles de Lucilius. Horace, pour se justifier d'écrire des satires, cite l'exemple même de Lucilius, envers qui il se montre trop sévère (I. 4) ; mais dans une autre satire,

il porte sur lui un jugement plus équitable. Feignant cependant d'être ébranlé par les attaques dirigées contre lui, Horace consulte un de ses amis, le célèbre jurisconsulte Trébatius (II. 1) : il prend de là occasion de se justifier de nouveau.

Enfin on reprochait à Horace une foule de défauts. Le poète ne craignit pas de les avouer et de les exagérer même pour mieux désarmer la critique. C'est ce qu'il fit dans la septième satire du IIe livre : Dave, son esclave, profitant de la liberté des saturnales, énumère tous les défauts de son maître.

La 4e satire du 1er livre, et la 1re du IIe livre dans lesquelles Horace fait son apologie, ont été imitées par Boileau qui présente également sa propre justification dans sa VIIe et sa IXe satire. Le récit du repas de Nasidiénus (II. 8) a inspiré à Boileau (IIIe sat.) et à Régnier (Xe sat.) la description d'un repas ridicule.

II° Caractère de la Satire dans Horace. — Horace s'attaque plus volontiers aux défauts qu'aux vices ; son arme, c'est le ridicule : *castigat ridendo mores.* Sa philosophie épicurienne, sa douceur de caractère, le rendaient tolérant. Ce n'était d'ailleurs pas la mode d'attaquer les vices élégants du siècle. Horace n'a donc point l'âpreté de Lucilius, ni l'indignation de Juvénal dont nous parlerons. Il ne se met point en colère, mais il observe, et lance ses traits malins tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre : il ne s'oublie pas lui-même, et se met volontiers au rang des pécheurs. Horace est l'homme de la bonne société ; il en a le ton et le langage ; il est plein d'urbanité, de finesse et d'esprit. Aussi ce qu'il attaque surtout, c'est le ridicule, et tout ce qui est contraire aux usages, à la décence et aux convenances. A le voir s'égayer de la sottise d'autrui, on se rappelle ce vers de Gresset :

« Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs. »

2° Epîtres.

1° Différences entre les Epîtres et les Satires. — Horace a publié les Epitres et les Satires sous le titre de *Sermones* (causeries). Aussi plusieurs savants ont-ils cru que les Satires et les Epitres ne doivent former qu'une seule et même classe ; qu'il n'y a entre elles aucune distinction. Les Epitres et les Satires diffèrent cependant et par le fond et par la forme. — Dans les Satires, Horace se propose principalement d'attaquer les défauts et les vices ; dans les Epitres, il se propose de

donner des leçons de sagesse et il n'est satirique qu'accidentellement. — Les Satires ne sont adressées à personne ; elles n'ont pas une forme déterminée, plusieurs même sont dialoguées, elles se rapprochent parfois du genre dramatique. Les Epîtres, au contraire, sont adressées à des particuliers : leur forme est déterminée, et varie selon le caractère de ceux à qui Horace les destine. — Dans les Satires, le ton est mordant, railleur : dans les Epîtres, c'est celui d'un moraliste. — Les Satires furent l'ouvrage du jeune homme ; les Epîtres sont un fruit de l'âge mûr. Enfin dans les Satires le style est moins soigné que dans les Epîtres où règne une grande urbanité.

II° Sujets des Epîtres. — Les Epîtres d'Horace forment deux livres. Le premier, qui en contient vingt, expose ses *principes de morale* : le second, qui n'en contient que trois, renferme ses *principes littéraires*.

1er LIVRE : PRINCIPES DE MORALE D'HORACE DANS LES EPITRES. — Pour mieux faire connaître la morale d'Horace, nous citerons ses principales maximes : « Je dis adieu aux vers et aux autres frivolités, écrit-il à Mécène. Qu'est-ce que le vrai, l'honnête? Voilà ce qui m'inquiète, et ce que je veux chercher désormais. Ne me demande pas sous quels drapeaux je marche, quelle secte j'embrasse de préférence : bien résolu à ne jurer sur la foi d'aucun maître, je m'abandonne au caprice des vents, et j'aborde où ils me poussent. » (I. 1.) — Horace appartient cependant à l'école d'Epicure. Selon lui, il faut éviter tout ce qui peut troubler le bonheur : « *Nil mirari* » ne s'étonner de rien, voilà presque la seule chose qui puisse donner et conserver le bonheur. » La vertu est un sage milieu entre deux excès opposés :

« *Virtus est medium vitiorum, et utrinque reductum.* »

« Le sage méritera le nom d'extravagant, le juste celui d'inique, s'il cherche la vertu même avec trop d'ardeur. » On le voit, la vertu, pour Horace, n'est autre que cette prudence qui apprend à l'homme à régler ses désirs et à éviter tous les excès. Le but à obtenir, c'est le bonheur : pour y parvenir, que chacun suive ses goûts : « Veux-tu vivre heureux? Si la vertu seule peut t'accorder ce don, il faut courageusement la suivre et renoncer aux voluptés. Mais si l'argent peut seul te le donner et t'assurer le bonheur, que ce soit là ta première et ta dernière pensée. » — Horace cependant préfère la vertu aux richesses. « On entend sans cesse crier : citoyens! citoyens!

l'or, l'or avant tout : « *virtus post nummos !* » Mais la vertu est préférable à l'or et à l'argent. » — « L'or est notre tyran ou notre esclave : il faut que la raison, loin de s'en laisser dominer, le domine et en règle l'usage. » — « Quand on a ce qui suffit, on ne doit ambitionner rien de plus. » — « L'avare est toujours pauvre. » — « Contentez-vous de votre sort, vous vivrez heureux et sage. » — « Une fortune qui, trop grande ou trop petite, n'est pas proportionnée aux besoins de celui qui la possède, est comme une chaussure qui, trop étroite, blesse le pied de celui qui la porte ; trop large, le fait trébucher. » — « Cherchez si ce sont les honneurs ou les richesses qui garantissent la tranquillité, ou si on ne la trouve pas plutôt dans les sentiers secrets d'une vie obscure et retirée ? » — « L'homme qui, redoutant la pauvreté, sacrifie sa liberté plus précieuse que l'or, rampera sous un maître, et sera toujours esclave, pour n'avoir pas su borner ses désirs au simple nécessaire. » – « Il y a dans l'amitié des Grands quelque chose de séduisant pour qui n'en a pas l'expérience ; celui qui les connaît, les redoute. » — « N'allez donc pas placer le bonheur autre part que dans la sagesse et la vertu. » — « Méprisez la volupté ; la volupté nuit achetée au prix de la douleur. » — « N'avoir rien à se reprocher, que ce soit là pour nous comme un mur d'airain. »

La morale d'Horace est peu héroïque ; elle tend à éloigner de la vie publique et de tout ce qui peut troubler le repos : elle n'eut point produit un dévouement comme celui de Régulus. Mais cette morale renferme une certaine sagesse pratique qui devait convenir aux contemporains d'Horace, à qui Auguste ne demandait que de vivre en repos.

Horace mettait d'ailleurs en pratique ses propres maximes. Il fuyait la ville, aimait le repos et la paix de la vie des champs. « Comme l'un des deux pigeons de la fable, écrit il à Fuscus Aristius, vous gardez le nid, moi je préfère un ruisseau qui court dans un agréable vallon, la mousse qui couvre les rochers, l'ombre et la solitude des bois. Que voulez-vous ! je jouis de la paix et d'une souveraine indépendance, dès que j'ai quitté tout ce qui vous charme dans la ville. » (I. 10). Il fait à Quinctius (I. 16) une belle description de sa campagne : il invite ses amis à venir l'y voir. « Lorsque tu auras l'envie de rire, écrit-il à Tibulle (I. 4), viens me voir ; tu me trouveras gras et brillant des soins que je donne à ma personne, tel qu'un pourceau du troupeau d'Epicure : *Epicure de grege porcum.*

Mécène se plaint de la longue absence d'Horace, il le rappelle à Rome. Mais le poète qui avait sans doute senti le poids de l'amitié des Grands, lui répond avec sincérité qu'en acceptant ses bienfaits, il n'a pas cru faire le sacrifice de son indépendance. Comme le mulot, qui, gras, ne pouvait plus repasser par le trou où, maigre, il avait passé, il déclare qu'il est prêt à tout lui rendre. Il lui cite en outre l'exemple de Vultéius Ména que la richesse avait rendu malheureux. « Si tu veux que je ne te quitte jamais, lui dit-il, rends-moi ma santé, rends-moi la noire chevelure qui ombrageait mon front, mon doux parler et mon gracieux sourire. » Mais Horace avait changé : « ses cheveux avaient grisonné avant le temps ; il avait besoin des bienfaisants rayons de soleil ; comme les vieillards, il était prompt à s'emporter et non moins prompt à s'apaiser. »

Les épitres les plus remarquables du Ier livre sont :

La IIe, sur l'utilité de la lecture d'Homère ;

La IVe et la XVIe, qui traitent du vrai bonheur ;

La VIIe, dans laquelle il revendique sa liberté près de Mécène ; elle renferme l'anecdote du crieur public Ména, qui a inspiré à la Fontaine la fable du *Savetier et du Financier* ;

La Xe, sur le bonheur de la vie des champs : apologue du cerf et du cheval ;

La XIVe, à son fermier qui regrette la ville ;

La XXe, à son livre.

IIe LIVRE. — PRINCIPES LITTÉRAIRES d'HORACE. — Le IIe livre renferme trois épîtres : 1° l'épître à Auguste, 2° l'épître à Julius Florus, 3° l'épître aux Pisons ou l'*Art poétique*.

1° ÉPITRE A AUGUSTE. — L'empereur s'était plaint de ce qu'Horace ne lui adressât pas plus souvent des vers ; le poète lui répondit en lui offrant un tableau de la littérature latine. — Les Romains, qui ne se trompent point en mettant Auguste au-dessus des héros, sont cependant dans l'erreur quand ils préfèrent les poètes anciens aux modernes : ce n'est pas le nombre des années qui donnent du prix à un ouvrage. — Horace critique Ennius, Nævius, Plaute et tous les Anciens. Il fait ensuite l'éloge de la poésie qui civilise les peuples, forme l'enfance, honore et apaise les dieux. — Les Romains toutefois ne tirent de progrès dans les lettres que lorsque les Grecs eurent apporté les arts dans le Latium.

> « *Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
> « *Intulit agresti Latio...* »

Ils demeurent néanmoins inférieurs aux Grecs, principalement dans la tragédie et la comédie. Quelle en est la raison ? — « C'est que le poète ne songe qu'à remplir sa bourse sans s'inquiéter du succès ou de la chute de sa pièce. » D'un autre côté, « la multitude ignorante et stupide demande au milieu de la pièce un ours ou des lutteurs ; car c'est là ce qui charme la populace. Les chevaliers mêmes oublient le plaisir de l'oreille pour les vaines et capricieuses jouissances des yeux. » — En outre les poètes latins dédaignent trop souvent de corriger leurs écrits. — Pour lui, il ne voudrait point louer Auguste dans de mauvais vers.

On a reproché à Horace d'être injuste envers les Anciens. Sa partialité s'explique par les attaques dirigées contre lui et ses amis. Comme ils étaient les favoris et les courtisans d'Auguste, l'opposition politique du parti républicain se transforma contre eux en opposition littéraire : on affecta une admiration passionnée pour les anciens poètes nationaux, et un dédain systématique pour les modernes. Horace rendit mépris pour mépris, et ne garda pas toujours la juste mesure.

2° Epitre a J. Florus. — Horace s'excuse près de lui de ne pas lui envoyer de vers : il est paresseux : le temps des vers est d'ailleurs passé pour lui, il n'a plus sa verve d'autrefois, il ne saurait faire des vers au milieu des embarras de Rome. Ce passage a inspiré à Régnier et à Boileau les *Embarras de Paris.*

3° Epitre aux Pisons ou Art poétique.

DE L'ART POÉTIQUE.

1° But de cet ouvrage. — Horace en composant cette épitre, dans laquelle il s'entretient avec les deux fils de L. Pison sur les principes du goût et les règles générales de la littérature, n'a pas voulu faire un traité complet, mais seulement écrire une lettre. Son vrai titre est donc celui d'*Epître aux Pisons*. On lui a donné, d'après Quintilien, celui d'*Art poétique*, mais il ne faut pas y chercher un plan rigoureux comme dans un traité.

2° Analyse. — Horace expose d'abord des principes généraux : il parle ensuite de la tragédie, de la comédie et de l'épopée ; enfin il donne des conseils aux poètes.

I. Préceptes généraux. — Horace pose d'abord les prin-

cipes communs à tous les genres. L'*unité* et la *simplicité* sont indispensables à tout ouvrage de littérature :

« *Denique sit quidvis simplex dumtaxat et unum.* »

Mais on se laisse souvent tromper par l'apparence du bien : en voulant éviter un défaut, on tombe dans un autre :

« *Decipimur specie recti : brevis esse laboro*
« *Obscurus fio* . . . .
« *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.* »

Horace parle ensuite de l'*invention* et de la *disposition*. il faut choisir un sujet proportionné à ses forces. Un bon choix produit la clarté, un ordre lumineux, une plus grande facilité de style :

« *Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam*
« *Viribus... Cui lecta potenter erit res*
« *Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.* »

Pour ce qui regarde l'*élocution*, Horace veut qu'on se montre sévère dans le choix des mots. Il faut rajeunir les expressions par d'heureuses alliances de mots, et créer de nouveaux termes dérivés du grec :

« *Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si*
« *Græco fonte cadent, parce detorta...* »

Les termes vieillis tombent comme les feuilles des forêts, les nouveaux prennent bientôt de la vigueur. Mais l'arbitre et le régulateur de la langue, c'est l'usage :

« *Quem penès arbitrium est, et jus, et norma loquendi.* »

Horace examine ensuite les mètres propres aux différents genres. L'hexamètre convient à l'épopée, comme l'a montré l'exemple d'Homère ; les distiques inégaux conviennent à l'élégie ; l'ïambe qui exprima d'abord les colères d'Archiloque, fut ensuite adopté sur la scène.

II°. — Après avoir exposé ces principes généraux. Horace parle de la *tragédie*, de la *comédie* et dit un mot de l'*épopée*. Il commence par marquer la différence de ton et de style qui doit exister entre la tragédie et la comédie :

« *Versibus exponi tragicis res comica non vult.* »

Il donne ensuite les règles de la tragédie relatives au pathé-

tique et à la peinture des caractères. Il faut être ému pour émouvoir les autres :

> ... *Si vis me flere dolendum est*
> *Primum ipsi tibi...* »

Il faut en outre que chaque personnage parle un langage conforme à sa situation, à sa condition, à son âge.

Si le sujet de la pièce est emprunté à la tradition, il faut conserver aux personnages leurs caractères connus. Horace conseille au poète de tirer son sujet de l'*Iliade*, tout en se gardant d'une imitation servile.

A propos de l'*Iliade*, il parle de la poésie épique. Il veut que le début de l'épopée ne soit pas emphatique.

Horace, après cette courte digression revient à la poésie dramatique dont il expose les règles particulières. — Le poète doit donner à l'enfance, à l'adolescence, à l'âge mûr, à la vieillesse, les mœurs qui leur sont propres :

> « *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.* »

Les convenances théâtrales exigent qu'on ne mette point sur la scène certaines catastrophes horribles. Boileau traduit ainsi cette règle : *Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.*

Une tragédie doit avoir cinq actes :

> « *Neve minor, neu sit quinto productior actu*
> » *Fabula.* »

Qu'un dieu n'intervienne que si le dénouement exige son intervention. — Le *chœur* joue le rôle et l'office d'un acteur ; tout ce qu'il chante doit concourir à l'action ; il est le conseiller et le défenseur de la vertu. Horace est ainsi amené à dire quelques mots de la flûte et de la musique des chœurs.

De la tragédie Horace passe au *drame satirique*. Que les Satyres mordants et railleurs, dit-il, soient néanmoins décents. — Le ton de ce drame ne doit pas être celui de la tragédie, mais le style n'en doit pas être trivial.

Le vers *ïambique trimètre* est éminemment propre à la scène. Horace blâme la négligence des poètes romains, et, en particulier de Plaute, qui se mettent trop peu en peine de châtier leurs vers :

> « *Et data romanis venia est indigna poetis.* »

Il vaut mieux étudier les Grecs :

« ... *Vos, exemplaria græca*
» *Nocturna versate manu, versate diurna.* »

Après avoir donné les règles de la tragédie, Horace raconte quelle en fut l'origine. Thespis, selon lui en fut l'inventeur. Horace semble confondre l'origine de la tragédie avec celle de la comédie. La tragédie est née dans les fêtes de Bacchus ; elle est sortie des chœurs religieux qui chantaient le dithyrambe en l'honneur de ce dieu. La comédie, inventée par Susarion de Mégare, prit naissance dans des farces grossières, et ne parut sur le théâtre qu'après la tragédie.

III° — Conseils aux poètes. — Horace conseille aux poètes de corriger sans cesse leurs écrits et de ne pas reculer devant le travail de la lime. Il se moque de ceux qui affectent un extérieur négligé pour mieux simuler l'inspiration. Avant tout, le bon sens est nécessaire :

« *Scribendi recte sapere est et principium et fons.* »

Il est indispensable aussi d'étudier les hommes, leurs caractères et leurs mœurs. Les Grecs avaient reçu en partage le génie, le charme de l'élocution, l'amour de la gloire ; mais aux jeunes Romains on n'apprend qu'à calculer.

Pour atteindre le but de la poésie, qui est d'instruire et de plaire, il faut être concis dans les préceptes, vraisemblable dans les fictions ; il faut mêler l'utile à l'agréable :

« *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* »

La médiocrité est interdite aux poètes. Née pour plaire, la poésie tombe au dernier rang si elle ne s'élève pas au premier.

Horace rappelle ensuite l'origine de la poésie et ses bienfaits : elle civilisa les premiers hommes, les réunit en société, leur enseigna la sagesse et les lois, enflamma le courage des guerriers, servit de langage aux dieux pour rendre leurs oracles ; enfin elle procure aux hommes d'agréables et utiles délassements.

Le vrai poète a besoin du concours de l'art et de la nature ; il doit fuir les flatteurs, consulter un critique sévère et judicieux : il évitera de devenir un mauvais poète, importun lecteur d'insipides écrits.

3° Appréciation.— Dans son épître aux Pisons, Horace formule les principes qui guidèrent les poètes du siècle d'Au-

guste, et, après eux, tous les classiques. Sa critique peut se ramener à deux points principaux : 1° l'*étude des modèles grecs* : « feuilletez-les nuit et jour » ; 2° le *soin minutieux de la forme* : gardez-vous de publier un poème qui n'ait été longtemps corrigé, raturé, dix fois retouché et rendu parfait « *ad unguem.* »

Comme on l'a fait remarquer, l'*art poétique* est non un traité régulier, mais une longue épitre. Comme dans ses autres épitres, Horace se livre avec les jeunes Pisons à une causerie charmante, spirituelle, pleine d'esprit et de goût. L'allure d'Horace est dégagée ; il ne marque ni ses divisions ni ses transitions : un mot amène une digression, puis il revient à son sujet qu'il semblait avoir oublié ; il s'étend longuement sur la tragédie et la comédie, il omet certains genres et effleure les autres. Horace a voulu écrire une épître, il en a pris le ton et le style.

Disons en terminant avec M. Rigault : « Horace est un ami dont on peut se trouver éloigné longtemps, mais il vient un jour où, soit dans la solitude et le repos, soit dans le trouble des affaires, nous avons besoin d'un conseiller affectueux, qui nous fasse mieux connaître les autres et nous-mêmes ; qu'Horace se présente alors : avec quelle joie on lui tend les bras, comme à un vieil ami perdu et retrouvé ! Horace n'est pas un de ces auteurs d'école, avec qui l'on vit tant bien que mal sur les bancs de l'Université, mais qui ne passe pas le seuil du collége. C'est le poète des gens du monde : il n'y a pas de magistrat, de diplomate ou de général en retraite qui ne le traduise une fois avant de mourir. Il est le premier mentor des jeunes gens, il est le dernier mentor des vieillards : notre vie s'écoule entre deux exemplaires d'Horace, celui de notre adolescence, feuilleté avec insouciance, quelquefois avec ennui, par des mains impatientes, et celui de notre vieillesse, relu avec délices par des yeux plus clairvoyants. »

CHAPITRE III.

Poésie élégiaque

PROPERCE. — TIBULLE. — OVIDE.

1° Properce (49 ? 15 ? av. J.-C.)

Properce naquit en Ombrie, vers l'an 49 av. J.-C. Son père, qui avait suivi le parti d'Antoine, fut, dit-on, immolé aux

mânes de César. Properce vint à Rome, renonça au barreau, et se livra tout entier au plaisir et à la poésie. Mécène lui fit recouvrer ses biens qui avaient été confisqués. Il dut souvent se rencontrer chez son puissant protecteur avec Virgile, Gallus, Tibulle, Ovide ; mais Horace ne parle de lui nulle part. Il mourut âgé d'environ 34 ans, vers l'an 15 av. J.-C. — On se rappelle avec quel enthousiasme il avait annoncé l'*Enéide*.

Œuvres. — Properce nous a laissé 4 livres d'Elégies. Le quatrième intitulé *Carmina*, renferme quelques légendes tirées de l'Histoire romaine ; mais les trois premiers sont tout entiers consacrés à chanter ses plaisirs, et surtout *Cinthie*. Il répète à sa maîtresse qu'elle seule sera à jamais l'objet de ses chants. Tantôt il vante sa beauté égale à celle d'une déesse ; tantôt il se plaint de sa dureté, de ses caprices, de ses infidélités ; il maudit le joug qu'il porte, mais ce joug lui est toujours cher.

Properce a de l'imagination, de la vigueur dans les expressions, de la chaleur dans les sentiments ; ses élégies ne manquent ni de mouvement ni de variété. Mais son style est souvent obscur, lourd, chargé d'allusions mythologiques qui nuisent au naturel et à la vérité de la passion. Il dut ce défaut à Callimaque et à Philétas, deux poètes alexandrins qu'il avait pris pour modèles. Lui-même aimait à s'appeler le *Callimaque romain*. Il était d'ailleurs d'une vanité excessive, et allait jusqu'à féliciter l'Ombrie de lui avoir donné le jour.

On cite parmi ses plus belles pièces celle qui est intitulée *Rome*, et une autre : *Cornélie aux Enfers*.

2° **Tibulle** (54 ?-19 av. J.-C.)

Tibulle naquit vers l'an 54 av. J.-C. : il appartenait à l'ordre équestre. Les vétérans d'Octave lui enlevèrent une grande partie de ses biens qui ne lui furent point restitués. Il jouissait cependant d'une assez grande aisance, puisque Horace lui écrivait : *les dieux t'ont donné la richesse et l'art d'en jouir.* » Tibulle suivit d'abord la carrière militaire, et fit une campagne en Gaule sous Messala Corvinus à qui il s'était attaché. A son retour d'une seconde campagne en Asie, il tomba malade à Corcyre. Il revint à Rome, et les plaisirs achevèrent de ruiner sa santé naturellement délicate. Il dut sans doute à ses continuelles souffrances cette teinte de mélancolie et de

tristesse qui se reflète dans ses élégies. Il mourut l'an 19 av. J.-C.

Œuvres. — Tibulle nous a laissé le panégyrique de *Messala Corvinus*, et quatre livres d'élégies. On a contesté l'authenticité des deux derniers.

« Tibulle, dit La Harpe, a moins de feu que Properce ; mais il est plus tendre, plus délicat : c'est le poète du sentiment. Il est, surtout comme écrivain, supérieur à tous ses rivaux. Son style est d'une élégance exquise, son goût est pur, sa composition irréprochable. Il a un charme d'expression qu'aucune traduction ne peut rendre, et il ne peut être bien senti que par le cœur... »

On ne trouve point dans Tibulle, comme dans Properce, ces traits brillants, ces allusions savantes, ces recherches de l'art qui détruisent le naturel. Tibulle, plein d'abandon et d'une douce sensibilité, laisse échapper d'un cœur vraiment épris les chants que l'amour inspire. Ce poète avait un sentiment très vif de la nature ; il aimait aussi sa mère et sa sœur. Mais hélas ! pourquoi faut-il qu'il souille si souvent sa muse, en chantant les honteux plaisirs et les plus dégradantes passions !

Catulle, Properce, Tibulle, nous font une triste peinture de la société romaine à leur époque. On voit les descendants de ces Romains jadis si fiers, livrés à la débauche et à l'oisiveté, achever de ruiner leur santé et leur fortune. Que l'exemple de ces trois poètes, morts à la fleur de l'âge, soit du moins une salutaire leçon pour les jeunes gens que la lecture dangereuse de leurs vers pourrait séduire.

3° Ovide (43 av. J.-C. — 16 après).

Ovide naquit à Sulmone dans les Abruzzes, d'une famille de chevaliers, l'an 43 av. J.-C. Il étudia la rhétorique sous Arellius Fuscus et Porcius Latro ; il acheva son éducation à Athènes. Son père le destinait au barreau. Mais Ovide, malgré les remontrances paternelles, se laissa aller à son goût inné pour la poésie. Quand il écrivait, les vers se formaient d'eux-mêmes sous sa plume, comme il le dit lui-même : « *Quidquid tentabam scribere versus erat.* » Riche, admiré pour ses talents, recherché de la ville et de la cour, jouissant de la faveur d'Auguste et de celle de la famille impériale, Ovide semblait au comble du bonheur, quand il le vit soudain s'évanouir. Un édit impérial l'exila de Rome et le relégua à Tomes, sur le Pont-

Euxin, à l'extrémité de l'Empire. La licence de ses écrits servit de prétexte à sa disgrâce : on ignore quelle en fut la véritable cause. D'après les uns, Ovide, complice ou témoin des désordres de la famille impériale, aurait été puni de son indiscrétion : selon d'autres, il se serait montré partisan d'Agrippa Posthumus qui aspirait à l'Empire, et aurait été victime des vengeances de Tibère et de Livie. Ovide sollicita vainement d'être rappelé de son exil, ou, du moins, d'être relégué dans des lieux moins affreux ; Auguste et Tibère furent sourds à ses supplications. Il mourut à Tomes après huit ans de souffrances (16 ap. J.-C.)

Œuvres. — Ovide a composé : 1° deux poèmes épiques : les *Métamorphoses* et les *Fastes ;*

2° Deux poèmes didactiques : l'*Art d'aimer* et le *Remède d'amour ;*

3° Des élégies : les *Amours*, les *Héroïdes*, les *Tristes*, les *Pontiques ;*

4° Une tragédie : *Médée*, maintenant perdue, mais vantée par les Anciens :

5° Une satire : l'*Ibis*, imitée de Callimaque et remplie d'invectives contre un de ses ennemis.

Ovide a presque toujours écrit en vers élégiaques, c'est-à-dire en pentamètres alternant avec des hexamètres. Mais il ne faut pas en conclure que toutes ses poésies sont des élégies, du moins dans le sens des Latins. Car les Latins réservaient le nom d'élégies aux seuls chants de douleur ou de joie : les Grecs, au contraire, le donnaient à toutes les pièces écrites en vers élégiaques, c'est-à-dire en pentamètres et en hexamètres.

I. Poèmes épiques. — 1° Les Métamorphoses. — Les *Métamorphoses*, divisées en XV livres, renferment 246 fables qui embrassent tous les principaux faits de la mythologie, des temps fabuleux et des origines de Rome. Nous citerons les principales. — Après avoir décrit le chaos, Ovide nous montre les quatre éléments, le feu, l'air, la terre et l'eau, séparés les uns des autres : les astres brillent au ciel, la terre se peuple d'animaux : l'homme créé « *à l'image des dieux qui gouvernent toutes choses,* » lève son noble front et regarde le ciel :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit.

L'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer, se succèdent. Les crimes se multiplient, les géants tentent d'escalader

le ciel, et Jupiter ensevelit une grande partie de la terre sous les eaux du Déluge. Deucalion et Pyrrha sont seuls sauvés ; ils repeuplent la terre en jetant des pierres qui se métamorphosent, les unes en hommes, les autres en femmes. — Ce premier livre renferme des souvenirs précieux, quoique altérés, des traditions primitives que la Bible seule nous a transmises dans leur intégrité.

Ovide nous raconte ensuite la métamorphose de Daphné en laurier, et d'Io, fille d'Inachus, en génisse. — Phaéton obtient pour un jour la conduite du char du Soleil : il est sur le point d'embraser la terre quand il est foudroyé et précipité du ciel. — Cycnus est changé en cygne, Actéon en cerf, Echo en son, Narcisse en fleur, les *filles de Minées* en chauves-souris, Cadmus et Hermione en serpents, Atlas en montagne, Aréthuse en fontaine, les Muses en pies, Arachné en araignée, Niobé en rocher, Philomèle en rossignol, Hyacinthe en fleur, Céyx et Alcyone en alcyons, Hécube en chienne, Philémon et Baucis en arbres.

Parmi les principaux faits des temps fabuleux et de l'histoire romaine racontés par Ovide, on peut citer : *l'expédition des Argonautes, les aventures de Jason et de Médée, de Dédale et d'Icare, d'Hercule, d'Orphée, de Midas ; la guerre de Troie, le sacrifice d'Iphigenie, la mort d'Achille, la dispute d'Ulysse et d'Ajax au sujet des armes de ce héros, la métamorphose des compagnons d'Ulysse en pourceaux, l'histoire d'Enée et sa métamorphose en dieu, l'histoire de Romulus également changé en dieu sous le nom de Quirinus,* enfin *la métamorphose de Jules César en astre.*

Appréciation. – Les *Métamorphoses* sont le chef-d'œuvre d'Ovide ; elles forment une véritable épopée cyclique. Les épisodes sont reliés les uns aux autres avec un art merveilleux. Ovide a pris tous les tons, et, quoique chaque récit aboutisse à une métamorphose, on ne s'aperçoit pas de l'uniformité des dénoûments, tant il y a mis d'intérêt et de variété. Comment Ovide a-t-il pu former de tant d'histoires différentes un tout si bien suivi et si bien lié ! Quelle flexibilité d'imagination et de style ne lui fallait-il pas pour prendre successivement tous les tons, pour varier ses expressions, pour peindre tant de tableaux divers et appliquer à chacun la couleur qui lui convient ! Toutes ses peintures sont riches, et aucune ne parait lui coûter.

Plusieurs poètes de l'école d'Alexandrie : Callisthène, Nicandre, Parthénius, Didymaque, avaient composé des métamor-

phoses avant Ovide ; mais il fut le premier poète latin qui réunit toutes ces fables.

2° Les Fastes. — Les Romains divisaient les jours en jours *fastes*, pendant lesquels il était permis de rendre la justice et de vaquer aux affaires, et en jours *néfastes* pendant lesquels il était interdit de le faire. Par extension, on appela *fastes* les tables du calendrier qui fixaient ces jours, et le calendrier lui-même.

Le sujet des *Fastes* d'Ovide n'est autre que l'histoire du calendrier. Le poème devait se diviser en douze livres, et chaque livre devait renfermer l'histoire des fêtes d'un mois. Chaque mois à son tour se divisait en Calendes, Nones et Ides ; et c'est là aussi la division de chaque livre. Mais les six derniers livres manquent, soit qu'ils aient été perdus, soit qu'Ovide ait été empêché par son exil de les composer.

Dans ce poème, tout se rapporte à la religion. Ovide raconte l'origine fabuleuse ou historique de chaque fête, ainsi que des cérémonies qui s'y accomplissaient. On y trouve une foule de détails intéressants sur la religion et les coutumes des Romains. Ovide néanmoins, malgré son talent, n'a pu éviter le défaut de liaison entre les différents récits, surtout la monotonie et parfois la sécheresse.

II° Poèmes didactiques. — 1° L'*Art d'aimer*, en trois livres, devrait plutôt s'intituler l'*art de séduire*. Ovide y fait preuve d'esprit, de talent et d'une grande éloquence de style ; mais les leçons qu'il y donne sont corruptrices. Il montre jusqu'où allait la dépravation des mœurs de son siècle ; mais par un funeste abus de son génie, il ne fait qu'augmenter le mal. Auguste fit retirer cet ouvrage des bibliothèques publiques, et prit prétexte de son immoralité pour bannir le poète.

2° Le *Remède d'amour* dans lequel Ovide prétendit réparer ses offenses à la morale, est, dit-on, pire que le mal, quoiqu'on y trouve quelques nobles maximes et quelques préceptes salutaires.

III° Elégies. — 1° *Les Amours* sont un recueil de quarante-neuf élégies, distribuées en trois livres. Ovide y chante ses passions, ses peines, ses plaisirs : c'est pour ainsi dire le journal de ses tristes aventures. — Ovide se distingue des autres poètes élégiaques par un ton plus leste et plus plaisant : il a plus d'esprit que de sentiment.

2° *Les Héroïdes* forment un recueil de 21 lettres, qu'Ovide suppose adressées par des héros ou des héroïnes de l'antiquité

à leurs amantes ou amants absents ; par exemple, la *lettre* de *Pénélope à Ulysse, de Phèdre à Hippolyte, d'Hermione à Oreste, de Déjanire à Hercule, de Médée à Jason, d'Hélène à Pâris et de Pâris à Hélène, de Didon à Enée*, etc. — Ovide s'est prétendu l'inventeur de ce genre. Il a déployé dans ses *Héroïdes* un grand talent de versificateur et toutes les ressources de son esprit, pour varier les sentiments selon les diverses situations des personnages. Cependant, comme il avait toujours à peindre les gémissements d'un amour éprouvé par l'absence, il n'a pu éviter la monotonie. Il recourt à la mythologie pour enrichir son sujet, mais souvent le naturel manque : on voit que dans ces lettres tout est factice.

3° Les *Tristes* et les *Pontiques* sont des élégies composées par Ovide pendant son exil. Les unes et les autres sont des lamentations sur son propre sort. Ovide s'efforce d'exciter la pitié ; il exagère même ses souffrances et ne se montre pas assez fort contre l'adversité. Ses plaintes deviennent même d'autant plus monotones qu'il paraît peu touché de ses propres maux ; il met dans leur peinture plus d'esprit que d'émotion véritable ; aussi n'inspire-t-il ni estime pour son caractère, ni compassion pour ses malheurs.

Les *Pontiques*, ainsi nommées parce qu'elles furent composées dans la province du Pont, s'adressent à des personnes désignées : les *Tristes* au contraire sont des entretiens d'Ovide avec lui-même sur l'objet de ses tristesses. — Parmi les *Tristes*, les plus belles élégies sont : la 1re adressée à son livre, et la 3e dans laquelle il raconte sa dernière nuit à Rome et son départ pour l'exil.

Jugement sur Ovide. — 1° Ses qualités. — Ovide a un génie brillant, vif, fécond, d'une souplesse merveilleuse et d'une facilité qui ne sait pas se borner. Il semble se jouer de toutes les difficultés ; rien ne saurait arrêter l'abondance de ses idées, de ses sentiments, de ses expressions. On sent en le lisant que les vers ne lui coûtaient aucun effort. Cependant, malgré la richesse de son imagination, ce qui domine chez lui, c'est l'esprit : il se montre enjoué et badin, railleur, sceptique, et excelle à donner à ses pensées un tour fin et ingénieux. Sa sensibilité n'est jamais profonde : on trouve même qu'il paraît moins pénétré en peignant ses propres douleurs que celles des héros.

2° Défauts. — On reproche à Ovide la monotonie des sujets qu'il traite, son immoralité, l'abus de l'esprit, l'habitude

qu'il a de rendre la même pensée sous plusieurs formes différentes, enfin sa trop grande abondance. « ....Mais cette abondance, dit La Harpe, n'est pas celle des mots qui cachent le vide des idées : c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail, ni l'effort ; enfin, l'esprit, la grâce et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches, et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'il plait même dans ses défauts. »

IIe SECTION. — PROSE

Comme nous l'avons dit, la prose fut au siècle d'Auguste moins brillante que la poésie. Il y eut des grammairiens et des rhéteurs, mais point d'orateurs. L'histoire fut le seul genre cultivé avec succès par Tite-Live, Trogue Pompée, Velléius Paterculus et Valère Maxime : mais ces trois derniers sont restés bien loin du premier.

HISTOIRE

1° Tite-Live (59 av. J.-C. — 16 ap.)

Tite-Live naquit à Padoue, l'an 59 av. J.-C. Il vint à Rome vers l'époque de la bataille d'Actium. Tite-Live demeura toujours attaché aux vieilles institutions romaines et au parti de Pompée. Auguste, qui pour cela se plaisait à l'appeler *le Pompéien*, l'admit néanmoins dans son intimité : il lui confia même l'éducation du jeune Claude, son petit-fils adoptif, qui fut plus tard empereur. Tite-Live profita de la faveur dont il jouissait pour se faire ouvrir le trésor des archives romaines. Il travailla vingt ans à son Histoire. Il devint célèbre et put jouir de sa gloire avant de mourir. Pline raconte qu'un habitant de Cadix vint à Rome uniquement pour le voir, et, heureux d'avoir contemplé ses traits, s'en retourna sans même visiter la Ville. Tite-Live mourut à Padoue, l'an 16 ap. J.-C.

Ouvrage. — Tite-Live a composé une *Histoire romaine* à laquelle il a donné le titre d'*Annales*. Cet ouvrage renfermait 142 livres, divisés en 14 décades ou séries de 10. Cette vaste histoire s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort

de Drusus, petit-fils d'Auguste, embrassant ainsi une période de 744 années. Nous ne possédons plus que la 1re, la 3e, la 4e décade et la moitié de la 5e, c'est-à-dire :

1° L'histoire de Rome, depuis son origine jusqu'à la deuxième guerre des Samnites ;

2° Le récit de la deuxième guerre punique jusqu'à la conquête de la Macédoine.

Outre divers fragments, nous possédons encore un abrégé de toute cette histoire, attribué à Florus : un savant allemand, Freishemius, s'en est servi pour combler les lacunes de l'ouvrage de Tite-Live, dont il a habilement imité le style.

Jugement sur Tite-Live. — 1° PATRIOTISME DE TITE-LIVE. — A l'époque où Tite-Live écrivait son Histoire, Rome était arrivée à l'apogée de sa grandeur. Pendant que Virgile racontait dans son *Enéide* le laborieux enfantement de la nation romaine :

« *Tantæ molis erat romanam condere gentem.* »

Tite-Live entreprit de redire par quelle suite d'événements la ville de Romulus était parvenue à l'empire universel. Le même patriotisme inspira l'historien et le poète : l'un et l'autre voulurent élever un monument à la gloire de leur patrie ; aux yeux de l'un comme de l'autre « *Rome était la plus belle des choses — rerum pulcherrima Roma.* » On peut même dire que le patriotisme de Tite-Live était plus pur que celui de Virgile. Le poète, en célébrant le berceau de Rome, ne résista pas à l'idée de flatter Auguste à qui il composa une généalogie de dieux ; l'historien ne vit que Rome, et ne sacrifia qu'à cette divinité. Dût le prince s'en offenser, Tite-Live vanta les fortes institutions, maintenant renversées, qui avaient assuré la grandeur romaine.

2° PROCÉDÉS DE COMPOSITION. — QUALITÉS. — Les Anciens considéraient l'histoire comme faisant, en quelque sorte, partie du domaine de l'éloquence : *nihil est magis oratorium quam historia,* dit Cicéron. Ils attachaient moins de prix que les Modernes à la vérité et à l'impartialité ; mais ils considéraient le style, la mise en scène, l'éloquence, comme des qualités indispensables à l'historien. Guidé par ces principes, Tite-Live, tout en recherchant la vérité, s'est préoccupé avant tout de la forme : il n'a rien négligé pour orner et embellir son récit.

Brillante imagination, mise en scène dramatique, patriotisme,

sensibilité et pathétique : telles sont pour le fond les qualités du récit de Tite-Live. — Doué d'une imagination puissante, Tite-Live revoit en esprit les siècles primitifs de Rome : « *il se fait un esprit antique* », selon son expression. Il crée des tableaux vivants et dramatiques, il redonne la vie aux hommes et aux événements du passé. Dans ce grand drame qui embrasse une durée de sept siècles, on voit les acteurs paraître tour à tour, agir et parler chacun selon son caractère, sans cependant rompre l'unité d'intérêt. Tite-Live s'identifie avec les grands hommes d'autrefois : il les connaît, il trace d'une main sûre leurs vivants portraits, il s'inspire de leurs passions, il s'afflige de leurs revers, il partage leurs triomphes ; tout pénétré de leurs sentiments, il reproduit leurs pensées dans les admirables harangues qu'il leur prête : « Tite-Live, dit Quintilien, *est le plus pathétique des historiens* » ; c'est-à-dire qu'identifié avec Rome, il sent et il exprime ses tristesses et ses joies, ses revers et ses triomphes.

3° Style de Tite-Live. — Le style de Tite-Live est plein de *variété, d'abondance et d'ampleur* : « *mira facundia, lactea ubertas, mira jucunditas in narrando* », telles sont les expressions de Quintilien. — Tite-Live prend tous les tons : il est brillant et solennel lorsqu'il raconte les victoires et les triomphes des généraux ; il est bouillant et impétueux lorsqu'il décrit les scènes tumultueuses du Forum ; il est énergique et passionné lorsqu'il fait parler les tribuns. Son style *abondant* et *clair* convient mieux à l'histoire que celui de Salluste ; il permet de suivre le récit sans effort ni fatigue. — Pollion reproche cependant à Tite-Live sa *Patavinité*. Il entendait sans doute désigner par là certaines locutions particulières à Padoue (*Patavium*), et employées par Tite-Live. Mais les érudits ne savent pas au juste en quoi consiste ce défaut, dont les œuvres de l'historien n'offrent plus pour nous de trace.

4° Défauts. — On reproche à Tite-Live *son défaut de critique, sa partialité pour le peuple romain, sa connaissance imparfaite de la stratégie et de la tactique militaires, ainsi que de la politique extérieure et de l'administration intérieure de Rome.* — Tite-Live ne suit pas toujours les règles d'une critique sévère. Sa partialité pour le peuple romain, l'envie de briller qui le porte à rechercher les faits extraordinaires et capables de frapper l'imagination, parfois même sa crédulité : telles sont les causes principales de ses erreurs. La partie de son Histoire dans laquelle il raconte les origines de Rome, a

peu de valeur historique ; l'amour du merveilleux lui a fait enregistrer une foule de prodiges et de fables absolument incroyables. Il n'a pas su discerner le vrai du faux dans les traditions populaires qu'il rapporte. Toutefois il ne faut pas l'accuser de croire tout ce qu'il raconte : « Je n'ai l'intention, dit-il lui-même, ni d'affirmer, ni de réfuter les faits qui ont précédé ou accompagné la fondation de Rome ; ils se présentent à nous embellis par les fictions de la poésie plutôt qu'appuyés sur les témoignages irrécusables de l'histoire. » — Tite-Live suit Polybe dans le récit des guerres puniques ; mais il abandonne parfois ce guide sûr pour suivre un annaliste national, moins digne de foi, mais plus admirateur de Rome, ou dont le récit prête à de plus beaux développements.

Tite-Live n'avait été ni homme de guerre comme César, ni mêlé aux affaires comme Salluste. Voilà pourquoi il est inférieur à ces deux historiens pour nous initier soit à la tactique militaire, soit à la politique du Sénat, soit à l'administration intérieure de Rome. On lui reproche de n'avoir fait qu'effleurer tout ce qui concerne les institutions, les lois, les mœurs, la civilisation, les lettres et les sciences. Ces reproches, il est vrai, paraîtront moins graves, si l'on se rappelle que les Anciens se préoccupaient peu de la partie philosophique de l'histoire. Tite-Live ne pouvait d'ailleurs prévoir toutes les exigences des érudits modernes, souvent si difficiles à satisfaire. Notons enfin que les livres qui devaient renfermer les plus précieux renseignements, sont perdus.

2° **Trogue Pompée**, qui vécut sous Auguste, était gaulois d'origine. Son aïeul, gratifié par Pompée du droit de cité, avait ajouté à son nom de Trogus celui de ce général. Trogue Pompée composa en 44 livres une histoire universelle qu'il intitula : *Histoires philippiques*. Il racontait l'histoire des peuples de l'Asie, des Grecs, des Macédoniens, des royaumes formés du démembrement de l'Empire d'Alexandre, enfin celle des Romains et des principaux peuples conquis par leurs armes. Les règnes de Philippe et d'Alexandre formaient comme les points culminants de ce vaste récit.

De ce bel ouvrage il ne nous reste qu'un extrait fait par **Justin** (*Justinus Frontinus*). Cet abréviateur s'est appliqué à conserver les faits les plus intéressants à connaître ou les plus beaux exemples à imiter : les peintures de mœurs, les origines des peuples, les événements remarquables ou curieux. Il relia ces différents extraits au moyen de résumés très succincts de

ce qu'il omettait. Mais Justin se montre fort ignorant en histoire, il commet souvent des erreurs et des méprises. Le style de cet ouvrage est en général correct et simple; mais çà et là l'abréviateur se trahit par des locutions vicieuses, indice du siècle de décadence dans lequel il vivait (vers le IIIe siècle).

3° **Velléius Paterculus** (19 av. J.-C. — 31 ap.) vécut sous Auguste et sous Tibère. Ce dernier le nomma préfet de la cavalerie; Velléius Paterculus l'accompagna en cette qualité dans ses expéditions de Germanie, de Pannonie et de Dalmatie. On croit qu'il périt enveloppé dans la disgrâce de Séjan.

Velléius Paterculus nous a laissé un *Precis d'histoire universelle*, renfermant l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à la mort de Livie, mère de Tibère. C'est un des meilleurs abrégés. L'auteur fixe avec soin la date des grands événements, en montre les causes et les conséquences, et raconte avec clarté la suite des faits. Son récit est entremêlé de réflexions judicieuses. Quelques lignes suffisent à Velléius pour tracer des portraits dignes de Salluste. Son style est concis, mais clair. On y trouve parfois des expressions qui ne sont pas exemptes de recherche et d'affectation. Mais le plus grave reproche qu'on lui adresse, c'est son adulation envers Auguste et Tibère, dont il avait d'ailleurs reçu des bienfaits.

4° **Valère Maxime** servit en Asie sous Sextus Pompée, fut consul l'année de la mort d'Auguste, et mourut sous Tibère. Il a laissé 9 livres d'anecdotes sous le titre de *Faits et dits mémorables*. — On y trouve des détails intéressants sur la religion, les usages particuliers, les mœurs privées des Romains et des Grecs; car ses anecdotes sont principalement tirées de l'histoire grecque et de l'histoire romaine. Valère Maxime est crédule et superstitieux; il se plaît à raconter des prodiges. On lui reproche aussi ses basses flatteries envers l'empereur. Son style est affecté et déclamatoire.

Remarque sur les harangues dans l'histoire. — **Thucidyde** est le premier qui ait introduit des harangues dans l'histoire; il nous avertit lui-même qu'il s'en est procuré le fond, mais qu'il les a revêtues de son style. Cependant il expose souvent par la bouche de l'orateur ses propres idées, ses maximes politiques, ses réflexions sur l'état des affaires et la conduite à suivre. Ses discours sont serrés, concis, véhéments, remplis de pensées profondes, mais d'une trop grande obscurité.

Salluste prit Thucydide pour modèle ; mais il a évité de faire parler comme lui tous les orateurs sur le même ton. Ses harangues se distinguent par la vraisemblance. « Salluste, dit Saint-Evremond, ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans ses éloges ; il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans leurs harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel.

Tite-Live a mis à composer ses harangues tout son talent, tout son orgueil d'écrivain : la beauté de la parole s'y trouve unie à l'ampleur des idées. Il est habile à garder toutes les vraisemblances : son éloquence semble jaillir sur-le-champ, inspirée par les circonstances. L'illusion est complète, et l'on a besoin de réflexion pour se dire que les premiers Romains, rudes et à demi barbares, devaient avoir un langage plus simple, plus rustique, plus énergique peut-être, mais moins majestueux que celui qu'il leur prête. Mais nous nous faisons une telle idée de la grandeur romaine, que nous trouvons ce langage tout naturel dans la bouche des Romains.

Tacite rapporte ordinairement en style indirect les discours des orateurs. Il lui eût été facile de se procurer les discours mêmes d'après les procès-verbaux du Sénat ; mais fidèle aux principes de ses devanciers, il préféra les refaire, afin que le style des harangues ne fût pas autre que celui du reste de son histoire.

Les Anciens furent portés à introduire des harangues dans l'histoire à cause du grand rôle que la parole avait chez eux. Ils furent ensuite amenés à composer eux-mêmes des harangues : 1° parce qu'ils ne pouvaient pas facilement se procurer les discours authentiques ; 2° parce que les discours authentiques auraient été trop longs à rapporter ; 3° parce que le style de ces discours aurait été trop différent du style général de l'ouvrage.

Dans les Républiques d'Athènes et de Rome, en effet, les discours étaient fréquents. Les guerres, les alliances, les traités de paix, toutes les affaires importantes se décidaient par la parole. Il était donc naturel que l'historien s'efforçât de faire revivre ces débats, parfois si animés, de l'Agora, du Forum ou du Sénat. Mais trop souvent, il ne restait que des souvenirs effacés des discours qui avaient été prononcés. L'historien, se représentant alors les différentes circonstances des temps et des lieux, prêtait à un ou à plusieurs personnages des harangues en rapport avec leurs caractères. Indépendamment de la variété et

de l'animation qu'elles mettaient dans le récit, et de l'unité de ton et de style, ces harangues servaient merveilleusement à faire connaître les causes des événements, l'état des affaires, les vues secrètes des hommes et des gouvernements.

L'exemple des Anciens a été suivi par De Thou, Mézeray, Vertot, Saint-Réal. Mais Gibbon, Hume, Robertson, Fénelon, Voltaire et tous les historiens modernes, rejettent, comme contraires à la vérité historique, ces harangues fictives que composaient les historiens anciens.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

De la mort de Sylla à la mort d'Auguste
(79 av. J.-C. 14 apr.)

Le demi-siècle qui s'écoula de la mort de Sylla à l'établissement de l'empire, fut très agité. Sylla avant de mourir avait vu saluer Pompée du nom de grand; ce fut lui qui tout d'abord joua le principal rôle.

Guerre de Sertorius (79-71). — Un des principaux chefs du parti de Marius, Sertorius, souleva l'Espagne et battit Metellus et Pompée lui-même. Mais le vaillant chef périt assassiné (72) et Pompée termina la guerre dont lui revint tout l'honneur (71).

Guerre de Spartacus (73-71). — Un vaillant gladiateur, Spartacus, appelant à lui les esclaves, s'était bientôt vu à la tête de 70,000 hommes. Il périt avec 40,000 des siens dans un combat que lui livra Crassus (71). Pompée qui arrivait d'Espagne, détruisit une bande échappée au massacre et ne manqua pas de s'attribuer l'honneur de la victoire (71).

Guerre contre Mithridate (74-63). — Après la mort de Sylla, Mithridate avait repris les armes, de concert avec son gendre Tigrane, roi d'Arménie. Lucullus le battit à Cyzique (73) et le força de se réfugier en Arménie. Lucullus défit Tigrane lui-même à Tigranocerte (69). L'audacieux Mithridate réussit néanmoins à reconquérir le Pont et la Cappadoce, et refoula les Romains jusque dans l'Asie-Mineure. Pompée se fit donner le commandement suprême dans la guerre contre

Mithridate et contre les pirates qui alors dominaient sur la Méditerranée, infestaient les côtes d'Asie et d'Afrique, et menaçaient d'affamer Rome. Il détruisit les pirates en 40 jours, puis battit Mithridate sur le Lycus, força Tigrane à faire la paix, conquit le Bosphore sur Pharnace, et réduisit le roi de Pont à s'empoisonner (63). La Syrie fut réduite en province romaine (64); tout l'Orient se trouva ainsi pacifié et l'heureux Pompée vint triompher à Rome (63).

Pendant ce temps, des faits importants se passaient à Rome. L'oligarchie établie par Sylla était renversée, la démocratie populaire était rétablie; le concussionnaire Verrès, accusé par Cicéron, était condamné; ce même Cicéron, nommé consul (63) déjouait la redoutable conjuration de Catilina (62).

1er TRIUMVIRAT. — César était devenu le chef du parti populaire. Pompée à son retour à Rome, s'unit à lui et à Crassus pour former le 1er triumvirat (60). César fut nommé consul malgré le Sénat (59) et réduisit à l'impuissance son collègue, Bibulus; il se fit ensuite donner le proconsulat des Gaules pour cinq ans. Le tribun Claudius força Cicéron de s'exiler (58). Il fut rappelé bientôt et rentra à Rome en triomphe (57). Crassus alla se faire tuer chez les Parthes (53); César et Pompée restèrent seuls en présence.

Cependant César était dans les Gaules. Il fit la guerre aux Helvètes (58), aux Suèves conduits par Arioviste (58), aux Belges (57), aux Vénètes (56); il passa le Rhin pour combattre les Tenctères et les Usipiens, et, la même année (55), fit sa première expédition en Bretagne, où il en fit une seconde en en 54; l'insurrection d'Ambiorix, chef des Eburons et d'Indutiomar, chef des Trévires, le força de repasser en Gaule. Il écrasa les rebelles. L'année suivante, la redoutable insurrection de Vercingétorix chef des Arvernes, se termina par le siège et la bataille d'Alésia. César se hâta de pacifier la Gaule et vola vers l'Italie (51).

Pompée était devenu le chef du parti aristocratique et du Sénat. A son instigation, le Sénat invita César à licencier son armée. César passa le Rubicon, et la guerre civile éclata.

Pendant que Pompée fuyait à Brindes, César occupait Rome (49). Il marcha ensuite sur l'Espagne dont il fit la conquête sur les lieutenants de Pompée (49), se fit nommer dictateur et vola vers l'Epire où Pompée avait réuni toutes ses forces. César assiégea d'abord son adversaire dans son camp retranché de Dyrrachium; mais il fut forcé de lever le siège

et passa en Thessalie. César fut vainqueur à Pharsale (48), et Pompée s'enfuit à Alexandrie où il fut assassiné.

Après avoir terminé la guerre d'Alexandrie (48-47) et celle contre Pharnace (47), César revint à Rome (47) où il affermit sa puissance. Il passa ensuite en Afrique où le parti de Pompée s'était relevé. 50.000 Pompéiens restèrent sur le champ de bataille de Thapsus. César pouvait dès lors venir triompher à Rome (46). Il acheva, l'année suivante, en Espagne, d'anéantir ses adversaires, et gagna sur Cneius et Sextus Pompée la victoire de Munda qui termina la guerre civile (45). Il exerça avec modération la dictature, mais n'en périt pas moins sous le poignard de Brutus et de Cassius (44).

2e Triumvirat.— Antoine fit faire de magnifiques funérailles à César, souleva le peuple contre ses meurtriers qui prirent la fuite, et resta maître de Rome. Mais Octave, neveu et fils adoptif du dictateur, revendiqua son héritage ; et, pour mieux contrebalancer l'influence d'Antoine, s'appuya sur Cicéron et le Sénat. Antoine fut battu à Modène (43). Octave s'empara du pouvoir et se fit nommer consul. Il forma alors, avec Antoine et Lepidus, le 2e triumvirat (43). Leur premier acte fut de publier une longue liste de proscriptions ; Cicéron s'y trouvait et fut égorgé à Gaëte.

Maîtres de Rome et de l'Italie, Antoine et Octave marchèrent contre Brutus et Cassius qui avaient réuni une nombreuse armée. La bataille se livra à Philippes (42). Brutus et Cassius, vaincus, se poignardèrent.

Pendant qu'Antoine se déshonorait en Egypte auprès de Cléopâtre, ou allait guerroyer contre les Parthes, Octave se fortifiait à Rome et faisait déposer Lepidus. Il voulut alors se débarrasser d'Antoine et fit rendre par le Sénat un décret qui le dépouillait de la puissance triumvirale. A cette nouvelle, Antoine réunit toutes ses forces en Grèce et marcha à la rencontre d'Octave. Le choc eut lieu à Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie. Octave, vainqueur, resta le maître du monde. De retour à Rome, il mit fin à la république et établit l'empire (30).

Lettres. — Cette période troublée fut cependant féconde pour les lettres. La civilisation grecque pénètre de plus en plus la société romaine. Les rhéteurs grecs sont les précepteurs des jeunes Romains, qui vont à Athènes compléter leur éducation.

La poésie n'atteignit pas encore la perfection. Lucrèce (98-55) fut le grand poète de cette époque ; mais à la rudesse

de sa langue, on ne le croirait pas contemporain de Cicéron. Catulle (87-54), qui cultiva la poésie lyrique et élégiaque, fut l'imitateur des poètes d'Alexandrie. Il fut le précurseur d'Horace : mais sa langue est plus rude, son vers moins harmonieux, sa coupe moins habile.

La prose au contraire arriva à son apogée. Rome troublée offrait un admirable champ à l'éloquence, au barreau comme à la tribune. Aussi les orateurs furent-ils nombreux, et quelques-uns de premier ordre. Il suffit de rappeler les noms illustres de Cotta, de Sulpicius, de Curion, de Messala, de César, de M.-J. Brutus, d'Hortensius (114-50), de Cicéron (106-43) surtout qui les surpassa tous, et à qui son éloquence valut un si grand rôle dans la république. Grand orateur, César (100-44) montra, comme historien, un talent de premier ordre, en racontant la Guerre des Gaules et la Guerre civile. Salluste (87-34) nous a laissé un récit animé et vivant de la conjuration de Catilina et de la guerre de Jugurtha. Malheureusement sa conduite fut peu en rapport avec l'apparente austérité de ses maximes. Malgré l'intérêt qu'offrent ses Vies des hommes illustres, Cornélius Népos (94-24) fut loin d'égaler César et Salluste. Mais tous ces ouvrages montrent que la langue était alors complètement formée : elle allait devenir un admirable instrument à l'usage des grands écrivains du siècle d'Auguste.

Auguste (30 av. J.-C. — 14 après).

Après la bataille d'Actium, Octave revint à Rome dont il fut le maître absolu pendant 44 ans. Il fonda l'empire, tout en conservant les charges de l'ancien gouvernement. Il se fit nommer Imperator (chef de l'armée), Prince du sénat, Préfet des mœurs ou censeur, Consul, Grand Pontife, et réunit ainsi dans ses mains tous les pouvoirs. Le Sénat lui décerna le titre d'Auguste, qu'on ne donnait qu'aux dieux, et qui devint désormais son nom.

Auguste s'appliqua à faire régner la paix. Il eut cependant à combattre contre les Cantabres et les Astures au nord de l'Espagne (26-19), contre les Arabes (24) et les Ethiopiens (22). Mais ses ennemis les plus redoutables furent les Germains (17 av. J.-C. 16 ap.). Drusus pénétra jusqu'au Weser et combattit contre les Bructères, les Chauces, les Sicambres, les Chérusques, les Suèves ; mais il dut se replier sur le Rhin (12-9). Tibère écrasa les Pannoniens et les Dalmates. Après la mort de

Drusus à la suite d'une chute de cheval (9), Tibère qui lui succéda, battit les Sicambres et les Cattes. Aidé de Germanicus, fils de Drusus, il soumit la Pannonie et la Dalmatie (7 et 8). Moins habile, Varus, attaqué par Arminius, périt avec trois légions (9). Tibère arrêta cependant Arminius sur le Rhin ; mais pour cette fois, la conquête de la Germanie était manquée.

En Judée, Hyrcan avait été nommé ethnarque par Pompée. Mais Antigone se révolta contre Hircan qui fut battu et livré aux Parthes pendant que lui-même était proclamé roi par le parti opposé aux Romains. Antoine et Octave donnèrent la royauté à Hérode (40) qui, après trois ans de guerre contre Antigone s'empara de Jérusalem (37). Ce fut sous son règne que naquit Jésus-Christ, le Sauveur du monde. Hérode mourut peu après, laissant le trône à son fils Archélaüs (1-6 ap. J.-C.) Mais Auguste exila ce prince à Vienne et réduisit la Judée en province romaine (6). Elle fut dès lors gouvernée par des procurateurs : l'un d'eux fut Ponce-Pilate qui condamna le Juste, quoiqu'il le reconnût innocent.

Lettres. — Auguste encouragea les lettres et les arts par politique et par goût. Aussi a-t-il donné son nom à cette époque, la plus brillante de la littérature latine.

La prose toutefois ne fit pas de progrès ; elle n'en pouvait faire après Cicéron, César et Salluste. Mais Tite-Live (59 av. J.-C. — 16 ap.) arriva à propos pour raconter l'Histoire romaine, alors que Rome était à l'apogée de sa grandeur. Il laisse loin derrière lui Trogue Pompée, Velleius Paterculus (19 av. J.-C. 31 ap.) et Valère Maxime.

L'éloquence a besoin de la liberté pour se produire ; sous le tout-puissant Auguste, la tribune aux harangues resta muette.

Mais ce fut surtout la poésie qui brilla à cette époque. Protégés par Mécène, Virgile (70-19 av. J.-C.) et Horace (65-8 av. J.-C.) firent à Auguste une sorte d'auréole. Mais les poètes plus indépendants, moins flatteurs du pouvoir, furent moins heureux. Tibulle (54-19 av. J.-C.) fut laissé à l'écart : un autre poète élégiaque, Gallus, ami de Virgile, fut banni ; Ovide (43 av. J.-C. — 16 ap.) eut le même sort et eut la douleur de mourir en exil. Octave survivait en Auguste, et l'histoire dément la réputation de clémence que notre grand Corneille lui a faite.

Ve ÉPOQUE

Du règne de Tibère à la chute de l'Empire d'Occident (14-476 ap. J.-C.)

Décadence de la littérature latine.

Caractère de cette époque. — La littérature latine qui avait brillé d'un si vif éclat sous Auguste, fut entraînée dans une rapide décadence après sa mort. Cette décadence eut deux phases. La première du règne de Tibère à celui de Marc-Aurèle, malgré la corruption du goût et de la langue, compta encore des écrivains remarquables : Lucain, Perse et Juvénal dans la poésie, Sénèque, Quintillien, les deux Pline, Suétone et surtout Tacite dans la prose, ne manquèrent ni de talent, ni d'originalité. La seconde période, qui s'étend de la mort de Marc-Aurèle à la fin de l'Empire, ne produisit guère que des grammairiens aussi dépourvus d'idées que de goût.

Les causes de cette décadence furent le *despotisme des empereurs, l'influence des rhéteurs, l'absence de vie politique, l'usage des lectures publiques, le luxe et la corruption des mœurs, l'épuisement de la littérature classique.*

1° Les *empereurs* amenèrent la décadence des lettres de deux manières : par leur despotisme qui enleva la liberté nécessaire au génie, et par leur funeste influence sur les écrivains. « Ce sont les grands sujets qui nourrissent l'éloquence, » a dit Tacite. Rien n'est plus favorable à l'orateur que d'avoir à défendre, dans les assemblées délibérantes, les grands intérêts de la nation. C'est dans une libre discussion, au milieu des luttes et des passions qu'il excite, que l'orateur sent grandir son talent, et déploie toutes les ressources de son génie pour répondre à ses contradicteurs et faire triompher ses vues. Mais après qu'Auguste, comme s'exprime encore Tacite, « eut pacifié l'éloquence, » il ne fut plus possible de discuter les affaires de l'Etat. L'éloquence politique resta muette. Il n'y eut plus d'orateurs ; on ne compta plus que des rhéteurs dans les écoles et

des avocats au barreau. L'éloquence judiciaire elle-même fut corrompue par les vaines déclamations de l'école.

2° Rappelons ici la manière dont les *rhéteurs* formaient la jeunesse. Leur enseignement comprenait deux exercices distincts : *les controverses et les délibérations.* Les *controverses* roulaient sur une cause fictive, imaginée pour mettre en opposition deux textes de loi contradictoires. Les *délibérations* (*suasoriæ*) étaient des sujets empruntés à l'histoire ou même de pure fantaisie, dans lesquels on discutait le *pour* et le *contre*, par exemple : *Cicéron bravera-t-il Antoine en face ou s'humiliera-t-il devant lui et lui demandera-t-il la vie?* Tous ces sujets n'étaient que des amplifications, remplies trop souvent de digressions oiseuses, de paradoxes, d'antithèses, de mots à effet. On s'efforçait de racheter la faiblesse ou l'absence des idées par toutes les recherches du style, comme si on multipliait les pensées en multipliant les figures de rhétorique. Ces exercices étaient désignés sous le nom commun de *Déclamations*. La voix, le ton, le geste, tout était réglé : il ne manquait que le naturel. En un mot, la rhétorique avait remplacé l'éloquence.

3° L'*absence de la vie politique* ne fit qu'accroître le mal. L'orateur qui parle dans une assemblée délibérante, cherche avant tout à convaincre son auditoire ; il s'échauffe, il s'anime, il se passionne : il est naturel. S'il a des défauts, il est forcé de s'en corriger : car l'assemblée elle-même se charge de les lui signaler. Cette salutaire influence de la vie publique manqua aux Romains de cette époque. Bien plus, après s'être exercés longtemps dans les écoles, la plupart étaient incapables de plaider devant un tribunal. On leur demandait une exposition nette des faits, ils n'avaient à présenter que des raisonnements superficiels et des mots sonores.

L'absence de vie politique ne fut pas moins funeste à la poésie qu'à l'éloquence. Les oisifs, et ils étaient nombreux, se mirent à composer des vers. Manquant d'inspiration autant que de génie, ils recherchèrent les frivoles ornements. Ils appliquèrent à la poésie tous les procédés de la rhétorique. On aimait cependant Virgile. on l'expliquait dans les écoles ; Stace et Silius Italicus s'efforçaient d'imiter son rythme et de contrefaire son harmonie. Mais ils ne savaient point, comme lui, remuer doucement le cœur et parler à l'âme. Leur imagination était stérile. Ils parlaient des dieux sans y croire ; et, courbés sous le joug despotique des empereurs, ils n'osaient

chanter ni la patrie, ni la liberté. La poésie lyrique est morte. L'indignation seule suscite encore des poètes ; elle arme Perse et Juvénal du fouet de la satire.

4° Les *lectures publiques* eurent une influence plus funeste encore. A Rome, on appelait *récitations* (*recitationes*) les lectures que les hommes de lettres faisaient de leurs ouvrages devant une réunion d'amis ou d'amateurs choisis. Asinius Pollion avait le premier donné l'idée de ces lectures; Auguste les avait favorisées, et n'avait pas craint d'y prendre part comme lecteur. A son exemple, l'empereur Claude aimait à y assister, et Néron invitait le peuple à venir l'écouter. Le goût des lectures s'était répandu très rapidement. Les bains, les portiques des temples, les places publiques retentissaient de la voix cadencée des lecteurs qui venaient en robe de pourpre et les cheveux parfumés réciter leurs ouvrages. On courait d'une récitation à une autre : on sortait d'acclamer un poète et l'on se hâtait d'aller à la réunion voisine crier avec le même enthousiasme : *Pulchrè, benè, rectè !* La politesse, il est vrai, avait plus de part que l'admiration à ces applaudissements. Pline le Jeune, tout en se félicitant du grand nombre des lectures, se plaint du peu d'empressement des Romains à venir les écouter. « L'année, dit-il, a été fertile en poètes : le mois d'avril n'a presque pas eu de jour où il ne se soit fait quelques lectures. J'aime à voir cette noble émulation, malgré le peu d'empressement de nos Romains à venir entendre les productions nouvelles. La plupart, assis dans les places publiques, perdent à dire des bagatelles le temps qu'ils devraient consacrer à écouter. Ils envoient demander de temps en temps si le lecteur est entré, si sa préface est achevée, s'il est avancé dans sa lecture. Vous les voyez alors venir lentement, et comme à regret. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller : l'un se dérobe adroitement ; l'autre, moins honteux, sort sans façon et la tête levée. L'homme le moins occupé, bien averti, prié, supplié, dédaigne de venir ; ou, s'il vient, ce n'est que pour se plaindre qu'il a perdu un jour, justement parce qu'il ne l'a pas perdu. » Les Romains, on le voit, assistaient aux lectures plus par complaisance que par goût. La même politesse qui les attirait, les forçait d'applaudir : l'amitié leur faisait accueillir avec une égale faveur les bonnes et les mauvaises productions littéraires. On le comprend, rien ne dut plus contribuer à corrompre le goût. Pour provoquer les applaudissements, on multiplia les traits d'esprit, les périodes ronflantes et creuses ; on fit un étalage pédantesque de

la science, et un abus de tous les ornements de la rhétorique. Ce qu'un goût épuré rejette est ce qui excite le plus l'admiration de la multitude.

5° Le *luxe* et la *corruption* des mœurs furent encore des causes de décadence pour les lettres. « Aujourd'hui nous souffrons, dit Juvénal, des maux d'une longue paix : plus cruelle que les armes, la débauche s'est abattue sur Rome et venge l'univers vaincu. » L'esprit en effet se ressent des bassesses du cœur. Quand le cœur est corrompu, l'esprit ne conçoit plus ni les grandes idées, ni les généreuses passions, ni les nobles sentiments. A cette époque, les jeunes Romains mous, efféminés, ne font plus d'études sérieuses et fuient le travail de la pensée. Ils se croient de grands hommes quand ils savent développer des lieux-communs et déclamer avec emphase.

6° Enfin la *littérature épuisée* roule dans un même cercle d'idées, qui, par leur répétition, deviennent fastidieuses. Les classiques purs, Stace, Silius Italicus, manquent d'invention : les thèmes qu'ils développent sont vieillis et usés. Les novateurs, les *romantiques de cette époque*, Lucain, Juvénal, tombent dans l'enflure, et prodiguent les digressions, les longues descriptions, les tableaux, les sentences et tout ce qui est propre à frapper l'esprit.

Ajoutons que les étrangers, les Grecs, les Espagnols, les Gaulois envahissent Rome. Chacun d'eux apporte avec lui le mauvais goût de sa province. La littérature entre leurs mains perd peu à peu son caractère national. La langue se corrompt : des locutions barbares, des néologismes, des termes abstraits, des expressions poétiques, des composés et des diminutifs, des changements de terminaison, s'y introduisent en grand nombre.

Un prince d'un goût sûr, comme Auguste, aurait peut-être arrêté les progrès de la décadence : mais les empereurs ne firent que la précipiter par leur pernicieuse influence sur les gens de lettres. Caligula se moquait des littérateurs : il traitait Virgile de poète sans génie, Tite-Live de bavard et de menteur : il aurait voulu anéantir les œuvres d'Homère. Néron, au contraire, tout entier livré à la poésie et aux arts, réunissait à la cour des poètes qui lui composaient ses vers : il les déclamait en public, prenait part aux concours, faisait dans les provinces des tournées artistiques d'où il rapportait jusqu'à 1800 couronnes. Vespasien assigna un traitement aux professeurs de l'Etat, et créa une chaire d'éloquence. Le cruel Domitien, d'un côté,

rétablit plusieurs bibliothèques, et de l'autre, fit brûler les ouvrages qui ne lui plaisaient pas. Adrien protégea les rhéteurs, mais il affecta de mépriser Homère et Platon, Cicéron et Virgile, réservant toute son admiration pour Ennius et les vieux écrivains latins. Antonin marcha sur ses traces. On vit Marc-Aurèle, dédaignant la langue latine, écrire en grec son livre des *Pensées*. Les empereurs, d'un côté, étouffèrent donc le génie en tuant la liberté : de l'autre, ils corrompirent le goût, en prétendant donner le ton à la littérature. Par esprit de flatterie, on applaudit à toutes les manies des princes.

Ire SECTION. — POÉSIE

CHAPITRE Ier.

Poésie Epique

Nous ne parlerons pas de la poésie lyrique : elle est morte. Les Anciens nous ont conservé les noms de Cæsius Bassus, de Septimius Sérénus, de Passiénus Paulus, et de plusieurs autres, dont la renommée n'était pas sans éclat parmi leurs contemporains. Mais leurs œuvres sont perdues, et nous ne pouvons juger de leur talent.

La poésie épique fut cultivée par Lucain, Silius Italicus, Stace et Valérius Flaccus.

1° Lucain (39-65).

Lucain naquit à Cordoue, en Espagne, l'an 39 de J.-C. Son père, Annæus Mela, était frère de Sénèque le philosophe, précepteur de Néron. Envoyé à Rome et confié aux soins de son oncle, il fut élevé à la cour et reçut les leçons des maîtres les plus célèbres, particulièrement du philosophe stoïcien Cornutus. Il fut d'abord le favori de Néron, qui le nomma questeur et augure. Il avait composé de bonne heure de petits poèmes, des tragédies, des essais d'épopées. Sa gloire déplut à Néron, qui ne lui pardonna pas d'avoir été vaincu par lui dans un concours poétique. L'empereur offensé lui interdit de réciter

ses vers dans les *lectures publiques*. Le poète, avide de vengeance, entra dans la conjuration de Pison contre Néron. Les conjurés furent arrêtés. Lucain ne rougit pas de dénoncer ses complices et jusqu'à sa propre mère Acilia. Condamné à mort, il se fit ouvrir les veines : il expira en récitant des vers dans lesquels il avait dépeint les derniers moments d'un soldat blessé.

Œuvres. — Lucain avait composé différents poèmes sur le combat d'Hector et d'Achille, sur la descente d'Orphée aux Enfers, sur l'incendie de Troie, et en outre dix livres de *Sylves*. Il nous reste de lui un poème historique, la *Pharsale*.

Analyse de la Pharsale. — Le sujet de la *Pharsale* est le récit de la guerre entre César et Pompée. La victoire de Pharsale assura le triomphe de César : de là le titre du poème. « Je chante, dit Lucain, nos guerres plus que civiles, le crime légitimé par le triomphe, le peuple-roi tournant contre ses entrailles sa main victorieuse : je chante nos luttes parricides, dans lesquelles on vit marcher aigles contre aigles, légions contre légions, deux armées ennemies portant les mêmes enseignes. » Les causes de cette guerre furent l'orgueil de Pompée et l'ambition de César : « César ne veut rien qui le domine ; Pompée rien qui l'égale. De quel côté fut la justice ? — Les dieux se sont déclarés pour le vainqueur ; Caton, pour le vaincu :

« *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.* »

Mais Pompée, déjà arrivé à la vieillesse, a oublié la guerre au sein de la paix : il ne lui reste plus que l'ombre d'un grand nom. César, actif, indomptable, ne saurait rester en repos : il ne connait point d'autre honte que d'être vaincu dans un combat.

Après nous avoir fait connaitre les causes et les chefs de la guerre, Lucain nous montre César sur le point de franchir le Rubicon, limite de sa province. L'image de la Patrie désolée se dresse devant lui. César n'est point arrêté par ses prières. Il entre en Italie. Les tribuns, chassés de Rome, se réfugient dans son camp. A son approche, la terreur se répand dans la ville : Pompée et le Sénat prennent la fuite. Brutus et Caton restent fidèles à la cause de Pompée, qui est celle de la liberté. — Le poète raconte les diverses phases de la lutte, en Italie, à Brindes, à Dyrrachium, à Marseille où César fait abattre

une vieille forêt des druides, en Espagne, en Afrique, enfin Epire où César est vainqueur à Pharsale. Pompée vaincu va demander un refuge au roi d'Egypte, Ptolémée, qui le fait lâchement égorger. — Le poème est inachevé ; il s'arrête au xe livre, où sont racontés les événements de la guerre d'Alexandrie.

Appréciation. — Choix du sujet. — Lucain choisit un sujet *récent* mais *national* et *en rapport avec les idées de ses contemporains*. Il était difficile de trouver un fait plus digne de l'attention des Romains, que cette grande lutte entre César et Pompée qui avait mis fin à la République, fondé l'Empire, et, du même coup, changé la face du monde. En chantant la guerre civile, le poète non-seulement devait intéresser la nation tout entière, mais encore traduire les sentiments et les aspirations des meilleurs esprits de son temps. Courbés sous le joug despotique des Empereurs, ceux des Romains en qui vivait encore le souvenir de l'antique liberté, regrettaient la République, éprouvaient un malaise d'autant plus grand qu'ils n'osaient s'en plaindre. Lucain, dans la *Pharsale*, traduisit leurs pensées, exprima leurs sentiments. On trouve chez lui ce mélange d'incrédulité, de scepticisme, de fatalisme, de regrets, et en même temps de résignation, qui était alors au fond de toutes les âmes. Aussi la *Pharsale* a-t-elle plus de vie, d'intérêt et de véritable grandeur que les épopées artificielles de Stace, de Silius Italicus et de Valérius Flaccus. Un poème sur un sujet récent n'était d'ailleurs pas sans exemple pour les Latins. Lucain ne faisait que suivre en cela les traces de Nævius et d'Ennius.

Si l'on réserve toutefois le nom d'épopées aux poèmes dans lesquels domine le merveilleux, le choix de son sujet ne permettait pas à Lucain d'en faire une véritable. Les événements étaient trop récents, trop connus, pour comporter l'intervention des dieux. D'ailleurs, à cette époque de fatalisme et de scepticisme, on ne croyait guère à la Divinité que pour l'accuser des maux dont on souffrait. Lucain ne pouvait donc qu'écrire l'histoire en vers. « Virgile et Homère, dit Voltaire, avaient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène, Jupiter, Junon, Mars, Vénus étaient des embellissements nécessaires aux actions d'Enée et d'Agamemnon. Les faibles commencements de l'Empire romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des dieux. Mais César, Pompée, Caton, vivaient dans un autre siècle qu'Enée : les guerres civiles de

Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César jouerait-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venait lui apporter son épée, ou si Vénus descendait dans un nuage à son secours? » Le seul merveilleux que pouvait se permettre Lucain, c'était de personnifier les êtres moraux ou inanimés, comme les vices, les vertus, la patrie ; ou de montrer dans les événements l'aveugle Fatalité, le dieu de cette triste époque.

2° Plan du poème. — Lucain a suivi le fil de l'histoire. Son plan est défectueux : il manque d'unité d'action. Au lieu de nous jeter comme Homère et Virgile, au milieu des événements, de nouer fortement l'intrigue, il a laissé l'action éparse : les faits ne s'y enchaînent point, les scènes y sont isolées. En outre, on ne voit pas le but qu'il s'est proposé. A-t-il voulu célébrer la lutte de la liberté contre la servitude ? — Mais alors il ne devait pas commencer par déifier Néron, ni montrer César plus grand que Pompée. A-t-il eu l'intention de rendre odieuses les guerres civiles ? Mais c'était rapetisser singulièrement un grand sujet. Son but n'apparaît pas clairement. L'esprit se trouve partagé entre César et Pompée : on ne sait au juste quel est le héros du poème. *L'unité de lieu* n'est pas mieux observée que *l'unité d'action*. Le poète nous conduit à la suite de la guerre de l'Italie en Espagne, de l'Espagne en Epire, de l'Epire à Alexandrie.

3° Caractères des héros. — Les trois principaux personnages de la *Pharsale* sont Pompée, César et Caton. Pompée touche à la vieillesse ; la paix lui a fait oublier la guerre ; toujours ambitieux de renommée, il s'enivre des applaudissements de la multitude. Mais trop confiant dans son ancienne fortune, il ne s'inquiète pas de préparer les forces nécessaires pour s'assurer de nouveau la victoire. Vaniteux, plein de forfanterie et de jactance, mais impuissant et imprévoyant, Pompée apparaît accablé de sa vieille renommée : *ce n'est plus que l'ombre d'un grand nom*. Ce caractère du héros principal de la *Pharsale* n'est pas une heureuse création.

César nous est peint ambitieux et cruel. Il ne veut personne qui le domine ; il aspire au premier rang ; pour y parvenir, il renverse tous les obstacles. Actif, indomptable, il porte le glaive partout où l'appellent l'ambition et la vengeance ; jamais il ne s'épargne d'ensanglanter le fer. Toujours altéré de nouveaux succès, dans son ardeur insatiable il persécute la fortune : il est heureux de se frayer un chemin sur des ruines.

Il croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire :

« *Nihil actum reputans, si quid superesset agendum.* » Lucain a peint César cruel : « *aimant mieux être craint qu'aimé* », afin de le rabaisser. Mais son caractère n'en reste pas moins supérieur à celui de Pompée.

Caton nous apparaît drapé dans sa vertu stoïque comme dans un manteau. Suivre la nature, sacrifier sa vie à la patrie, se croire fait non pour soi, mais pour le monde entier : telles sont ses maximes. Le juste est son culte, l'honnête son infaillible loi. Inaccessible à la superstition, Caton refuse de consulter l'oracle d'Hammon. Dévoué à la cause de la liberté, il s'attache au parti de Pompée et des vaincus, lors même que les dieux se mettent du parti du plus fort. — Le caractère de Caton est assez fidèlement tracé. On lui reproche d'être trop guindé, de se donner trop d'importance, de faire trop parade de sa vertu.

4° Des discours. — Lucain, procédant à la manière des historiens, a inséré dans son poème non-seulement des portraits, mais de nombreux discours. Ses harangues ont de la chaleur et de la vie ; elles sont remplies de fortes pensées et de belles maximes : « Lucain, ardent et impétueux, dit Quintilien, est plus orateur que poète. »

5° Du style. — 1° *Défauts.* — Le style de Lucain a de graves défauts. Les principaux sont l'enflure, la déclamation, la subtilité, l'obscurité, le manque de souplesse, d'élégance et de sobriété, l'abus de la description. Lucain vise sans cesse à l'effet ; il veut atteindre le grand et le sublime, mais il ne sait point garder une juste mesure. Il n'a point ce jugement sain qui écarte l'exagération dans les peintures, l'enflure dans les idées, le mauvais choix dans les expressions, la longueur et la superfluité dans les détails. Il veut épuiser tous les traits, et ne fait qu'affaiblir l'impression de ses tableaux. Il aime les maximes et tombe dans la subtilité : il cherche la concision pour avoir plus de force, et il devient obscur. Son style est tendu, son coloris est sombre et monotone. Ses vers brisés et toujours coupés de la même manière, manquent d'harmonie.

2° *Qualités.* — Malgré tous ses défauts, Lucain a de grandes qualités. Il a de la force, de l'élévation et de la vie ; il atteint parfois le sublime. On sent dans la *Pharsale* comme un souffle de patriotisme, capable de faire tressaillir dans sa tombe l'antique liberté romaine. On y trouve fréquemment des pensées énergiques, de belles maximes, des comparaisons frappantes,

des tableaux saisissants et grandioses. Mais toutes ces beautés de détail ne compensent point les défauts de l'ensemble, ni les fautes de tous genres échappées à la plume d'un poète de vingt-sept ans. Le grand Corneille, moins sensible sans doute à ses défauts qu'à ses qualités, avait pour Lucain une prédilection particulière.

6° Parallèle entre Virgile et Lucain. — Le génie de Lucain est loin d'approcher de celui de Virgile. L'auteur de l'*Enéide* a résumé dans son poème la vie de Rome tout entière ; mais l'auteur de la *Pharsale* n'a pas su généraliser son sujet. Il lui eût été facile cependant de présenter la lutte de César et de Pompée comme l'antagonisme de la liberté et du despotisme. — Les deux poètes ne s'inspirent pas des mêmes doctrines. Virgile flatte Auguste, et fait descendre des dieux la race de César. Lucain maudit César qui, par des flots de sang, éteignit la République et fonda l'Empire : l'un est monarchiste, l'autre républicain. Virgile est pieux, ami du merveilleux ; Lucain, sceptique, ne croit qu'à la Fatalité. Le premier, harmonieux dans son style autant qu'habile à disposer toutes les parties de son vaste sujet, montre autant de génie dans les détails que dans l'ensemble. Le second n'a guère que des beautés partielles, souvent effacées par d'aussi grands défauts. Virgile a toutes les qualités d'un grand poète, Lucain a tous les défauts d'un rhéteur.

2° **Silius Italicus** (25-101)

Silius Italicus naquit probablement à Rome, l'an 25 de J.-C. Il cultiva dans sa jeunesse l'éloquence et la poésie. Il fut trois fois consul : la dernière, l'année même de la mort de Néron. Il fut proconsul en Asie. Après être revenu de sa province, il renonça aux dignités et se livra tout entier aux lettres. Son admiration pour Cicéron et Virgile le porta à acheter, près de Pouzolles, la villa du grand orateur, et celle du poète, près de Naples. Dans celle-ci se trouvait le tombeau de Virgile, dont Silius Italicus célébrait le jour anniversaire de la naissance plus pompeusement que le sien propre. Atteint d'une maladie incurable, Silius se laissa mourir d'inanition, l'an 101 de J.-C.

Œuvre. — Silius Italicus nous a laissé un poème en XVII chants sur la *deuxième guerre punique* (*Punica*). Ce poème fut trouvé par le Pogge dans l'abbaye de Saint-Gall (1414).

Appréciation. — Les *Guerres puniques*, sujet national et

digne de l'Epopée. avaient déjà été chantées par Ennius et Varron d'Atax. Mais les contemporains de Silius avaient oublié depuis longtemps les luttes gigantesques d'Annibal et de Scipion. Pour leur en rappeler le souvenir, il eut fallu un poète vraiment inspiré, et Silius n'était qu'un versificateur érudit. Il puise son récit, soit dans Polybe, soit dans Tite-Live. Mais il sait mal relier aux faits historiques les digressions et le merveilleux qu'il invente. Il suit scrupuleusement l'ordre des faits, depuis le siège de Sagonte jusqu'à la défaite d'Annibal et la soumission de Carthage.

Style. — Silius Italicus est un imitateur de Virgile. Sa versification est élégante ; son style est plus correct et moins affecté que celui de ses contemporains. Mais il manque d'originalité. Le travail plutôt que le génie, dit Pline le Jeune, le rendit poète. « *Scribebat carmina majore cura quam ingenio.* »

3° Stace (61-96).

Stace naquit en 61 à Naples ; il y mourut en 96. Son père, originaire d'Epire, enseigna la grammaire à Rome. Il fut un des précepteurs du jeune Domitien. Lorsque celui-ci parvint à l'Empire, Stace devint son poète favori : il célèbre avec emphase dans une de ses *Silves*, l'honneur d'avoir été admis à sa table. Stace était un improvisateur habile. Il fut le poète à la mode et excita dans les *lectures publiques* le plus vif enthousiasme. Il avait été couronné plusieurs fois dans les concours poétiques de Rome et de Naples ; mais, vaincu aux jeux Capitolins, il se retira dans cette dernière ville. Il mourut frappé, dit-on, d'un coup de stylet par Domitien, ou plus probablement exténué par un travail sans relâche.

Œuvres. — Stace composa les *Silves*, une *Thébaïde*, une *Achilléide* et une tragédie, *Agavé*, aujourd'hui perdue.

Les *Silves* ou *Mélanges* (*Sylvæ*) sont un recueil de trente-deux petits poèmes, divisés en cinq livres, et précédés chacun d'une préface en prose adressée à un ami. Ces pièces sont le fruit des improvisations de Stace ; il dit lui-même qu'aucune d'elles ne l'a occupé plus de deux jours. Les *Silves* sont le meilleur ouvrage de Stace, qui excellait à tirer quelque chose de rien.

Le sujet de la *Thébaïde* est la guerre des *Sept contre Thèbes*, terminée par la mort des deux frères ennemis, Etéocle et Polynice. Stace s'inspira principalement de la *Thébaïde* d'Anti-

maque, ouvrage aujourd'hui perdu. Il s'efforça de suivre, ne fût-ce que de loin, les traces de Virgile. Stace a donné à son poème la forme historique. Il manque de grandeur dans la conception générale de son œuvre ; mais il est souvent admirable dans les détails. Il a de l'imagination, des idées hardies et du sentiment ; mais comme ses contemporains, il se plaît à étaler son érudition. Son style est d'une facilité remarquable, mais il manque parfois de naturel et de simplicité. Il prend l'exagération pour de la grandeur, et les subtilités pour de l'esprit.

Dans l'*Achilléide*, Stace se proposait de raconter toute la vie d'Achille. Son plan manquait d'unité. Il composa le premier livre, la mort l'empêcha d'achever le second.

Valérius Flaccus, dont la vie est peu connue, mourut vers l'an 90. Il composa un poème épique sur l'*Expédition des Argonautes à la conquête de la Toison d'or*. Il imita les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Le style de Valérius Flaccus est élégant, mais recherché ; la concision qu'il affecte le rend souvent obscur. Le manque d'inspiration et de simplicité, le vain étalage d'érudition mythologique, géographique et astronomique, rendent ce poème froid et ennuyeux. C'est l'œuvre d'un versificateur plutôt que d'un poète.

CHAPITRE II

Poésie didactique.

§ 1er. — Fable ou Apologue.

Phèdre (1er siècle après J.-C.)

Phèdre naquit sur le mont Piérius, en Macédoine. Il fut esclave et plus tard affranchi d'Auguste, comme l'indique le titre de son livre : *Phædri, Augusti liberti, fabularum Æsopiarum libri quinque*. Phèbre publia ses premières fables sous Tibère. Certaines allusions qu'elles contenaient l'exposèrent aux ressentiments de ce prince et de Séjan, son ministre. Ses

autres fables parurent sous les règnes de *Caligula* ou de *Claude*. On ignore la date certaine de sa mort.

Œuvres. — Phèdre a composé 90 fables, réparties en cinq livres. Les unes sont imitées d'Esope, les autres furent inspirées à Phèdre par ce qui se passait sous ses yeux.

Les Anciens ont gardé le silence sur Phèdre ; Martial et Aviénus seuls en disent un mot. Ce silence avait fait douter de l'authenticité de ses fables. Mais plusieurs manuscrits furent enfin découverts, et firent trancher la question en sa faveur.

Appréciation. — Le principal mérite de Phèdre consiste dans l'élégance et la sobriété. Il a peu d'invention. Cependant il dispose habilement ses personnages, il les fait parler à propos. Il a la répartie courte mais juste. Il est très sobre d'images. Ses descriptions ne sont que d'un ou de deux vers. Ses épithètes sont heureuses et variées. Son style est à la fois concis et clair, travaillé et facile, sobre sans sécheresse. Quoiqu'il soit généralement d'une grande pureté, on signale cependant dans Phèdre l'abus des néologismes et surtout des termes abstraits ; par exemple : *colli longitudo, calamitas, bonitas, etc.*, pour dire un long cou, les malheureux, les bons.

Comparaison entre Phèdre et La Fontaine. — Phèdre semble avoir pensé d'abord à une maxime de morale, et n'avoir ensuite conté son apologue que pour la mettre en relief. Aussi toutes ses fables se terminent-elles par une moralité. La Fontaine songe avant tout au récit, la morale en sort d'elle-même. Il l'indique tantôt au commencement, tantôt à la fin de la fable ; tantôt même il laisse au lecteur le soin de la tirer. En un mot, le principal dans Phèdre, c'est la morale ; dans La Fontaine, c'est le récit.

Notre fabuliste s'applique donc plus que le fabuliste latin à orner son récit. Ses fables, comme il le dit lui-même, forment « *une ample comédie à cent actes divers.* » Chacune d'elles est un petit drame charmant, dont les animaux et les plantes mêmes sont les acteurs. Nous voyons apparaître tour à tour le lion, l'ours, le loup, le renard, l'âne, la vache, la brebis, la chèvre ; ils agissent et parlent chacun selon sa nature et son caractère. Les fables de Phèdre sont loin d'être aussi dramatiques. Les mœurs des animaux chez lui sont moins fidèlement observées. Sous la peau des animaux qu'il fait parler, on entrevoit des personnages philosophiques qui viennent nous débiter

leur morale. — La Fontaine nous décrit le lieu de la scène où se passe le drame : il peint les plus gracieux tableaux. Les descriptions de Phèdre sont très courtes. — La Fontaine a mis dans ses fables une incroyable variété. Il prend tous les tons. Souvent même dans la même fable, il passe du style le plus simple au style le plus riche et le plus élevé. Non seulement Phèdre a moins de variété dans ses sujets, mais [illegible] arde toujours le même ton. — La Fontaine change sans cesse de mètres. Ses vers tantôt longs, tantôt courts, avec des rimes tantôt redoublées, tantôt croisées, nous offrent tous les tours, se plient sans effort à tous les mouvements de sa pensée. Phèdre n'emploie que les vers ïambiques ou senaires. Disons enfin que Phèdre, sévère, correct, élégant, concis, n'a ni la gaîté, ni la finesse de La Fontaine, ni sa manière vive de peindre les objets, ni surtout son naturel, sa grâce naïve et son heureux abandon.

§ 2. — Satire.

La satire est à cette époque le genre de poésie le plus original. Perse, Juvénal, Pétrone, en sont les plus illustres représentants. Elle n'a pas chez eux le même caractère que dans Horace. Celui-ci raille les travers, les ridicules de ses contemporains ; il se moque de ces défauts qui, sans être des vices, exposent ceux qui les ont aux traits mordants de la malignité. Perse et Juvénal attaquent le vice lui-même. A la vue de tant de corruption, de bassesse, de vénalité, d'infâmes débauches, qui se produisent partout au grand jour, ils sentent une généreuse indignation s'emparer de leur cœur et inspirer leur génie : « faute de talent, dit Juvénal, l'indignation fait faire des vers :

« *Si natura negat, facit indignatio versum.* »

1° Perse (34-62 ap. J.-C.).

Perse naquit à Volaterra, en Etrurie, l'an 34 de J.-C. Il n'avait que six ans quand il perdit son père. Envoyé à Rome à l'âge de douze ans, il fut confié aux soins de Pætus Thraséas, son parent, et l'un des hommes les plus vertueux de cette époque. Il étudia la grammaire sous Palæmon, et la philosophie sous le stoïcien Cornutus. Perse fut toujours étroitement lié avec ce dernier. Il institua même Cornutus son héritier, conjointement avec sa mère et sa sœur. Mais ce vertueux maître n'accepta que la bibliothèque du plus cher de ses disciples. Perse, doué d'une âme élevée, doux et mélancolique, et

d'une pudeur virginale, était d'une faible santé. Il mourut à l'âge de 28 ans.

Œuvres. — Il nous reste de Perse six *satires* qui furent publiées par le poète Cæsius Bassus. Cornutus, jaloux de la gloire de son élève, jugeant indignes de lui les autres essais de sa jeunesse, avait conseillé de les détruire.

Dans sa 1re satire, Perse attaque les ridicules des poètes et des orateurs, et la manie des lectures publiques. La 2e est dirigée contre les prières intéressées et hypocrites que les hommes adressent à la Divinité : « Dieux, accordez-moi un bon esprit, une bonne réputation, des sentiments d'honneur ! — Voilà ce que l'on dit tout haut, afin que les voisins l'entendent. Mais, en soi-même, tout bas, *sous la langue* : — Oh ! si les funérailles de mon oncle m'apparaissaient tout à coup dans toute leur magnificence ! »

La 3e satire, dirigée contre la Paresse, renferme un passage que Boileau a imité dans sa VIIe satire. Perse représente un homme, d'un côté excité par l'Avarice, et de l'autre retenu par la Volupté. « Si tu résistes, dit-il en terminant, si tu refuses de leur obéir, ne dis pas : « J'ai rompu mes fers. En vain le chien brise sa chaîne et s'enfuit ; une partie reste attachée à son cou, et traîne derrière lui. »

La 4e satire : *Contre la présomption des Grands*, a paru dirigée contre Néron, qui, plein de confiance en lui-même, commençait son règne. Mais ces allusions réelles ou supposées sont trop peu transparentes.

La 5e satire, adressée à Cornutus, traite de la vraie liberté. Perse montre tous les hommes esclaves de leurs passions : le sage est seul vraiment libre.

Dans la 6e, il se moque des Avares qui se privent du nécessaire pour laisser une riche succession que des héritiers dissiperont en débauches.

Appréciation. — Perse ne développe que des thèses générales. Ses satires ne sont nullement dirigées contre les vices particuliers de son siècle. Perse était trop jeune. Elevé loin du monde et des courtisans, sous l'œil de sa mère et de Cornutus, il ne connut de la société que ce qu'il en apprit de leurs bouches et dans les livres. D'ailleurs, dépourvu à peu près d'imagination et observateur peu perspicace, il développe des thèmes d'école au lieu d'exposer ses idées personnelles. Il reproduit les maximes des stoïciens. Sa doctrine est élevée ;

mais en l'exposant, il est loin d'avoir l'enjouement et l'urbanité d'Horace, ni la vigueur de Juvénal. Il manque de verve. Il manie lourdement l'arme de l'ironie ; toujours sérieux et indigné, il ne connaît pas le rire.

La principale qualité du style de Perse est la concision. Ses raisonnements sont serrés, ses expressions souvent fortes et énergiques :

> Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens (*Art. poét.*)

C'est en ces termes que Boileau résume ses qualités et ses défauts. Perse, en effet, est obscur. On a voulu expliquer son obscurité par la nécessité où il se trouvait de voiler ses allusions satiriques. Mais ce défaut tient plutôt à sa manière naturelle d'écrire. Quelque sujet qu'il traite, il est toujours obscur. « Son discours, dit M. Nisard, a je ne sais quoi d'haletant et d'essoufflé ; il a la diffusion du jeune homme, avec une précision virile qui est dans les mots et point dans les choses : son allure est brève et sautillante avec un faux air de gravité. Le pauvre génie de Perse fait peine. » Perse, en effet, quoi qu'en dise Boileau, manque souvent d'idées ; il ressemble à un écolier qui force les mots pour finir son vers : si grand est son travail qu'il perd haleine.

2° Juvénal (47-139).

Juvénal naquit vers l'an 47, à Aquinum, qui devait être aussi la patrie de saint Thomas. Il était fils ou pupille d'un affranchi. Il fréquenta longtemps les écoles, s'appliquant sans doute aux exercices de la déclamation. Il écrivit ses premières satires sous Domitien. Ce fut sous Adrien qu'il les récita en public. Mais l'empereur vit dans les traits mordants lancés contre l'histrion Pâris, favori de Domitien, des allusions à un certain Antinoüs, qu'il avait lui-même affranchi pour en faire son conseiller intime. Sous prétexte d'honorer Juvénal, alors âgé de 89 ans, il l'envoya en Egypte avec le titre de préfet d'une cohorte. Il y mourut bientôt de chagrin et d'ennui.

Œuvres. — Nous possédons 16 satires de Juvénal. Les titres indiquent les sujets : 1° *Pourquoi il écrit des Satires* ; 2° *Les Hypocrites* ; 3° *Les Embarras de Rome*, imités par Boileau dans *les Embarras de Paris* ; 4° *Le Turbot de Domitien* ; 5° *Les Parasites* ; 6° *Les Femmes romaines* ; 7° *Misères des Gens de Lettres* ; 8° *Les Nobles* ; 9° *Les Protecteurs et les Protégés obscènes* ; 10° *Les Vœux* ; 11° *Le Luxe de la Table* ;

18

12° *Le Retour de Catulus*; 13° *Le Dépôt*; 14° *L'Exemple*; 15° *La Superstition*; 16° *Les Prérogatives de l'état militaire.*

La première satire sert d'introduction aux suivantes. Juvénal indique les motifs qui l'ont porté à choisir le genre satirique. Il a vu dans Rome une telle corruption que l'indignation, à défaut de génie, lui a dicté des vers :

« *Si natura negat, facit indignatio versum.* »

« Non, dit-il, les siècles à venir n'ajouteront rien à nos dépravations : en fait de passions et de vices, je défie nos descendants de trouver du nouveau. Tout vice est à son comble, et ne peut que baisser. » — « Tout ce que font les hommes, vœux, crainte, colère, volupté, joie, intrigues, voilà, dit-il, la matière de mon livre. » Nous lui emprunterons quelques traits pour peindre les diverses classes de la société : *La Cour, les Grands, le Peuple, la Famille, les Gens de Lettres, les Clients, les Grecs,* enfin *la Ville.*

1° L'*empereur* est un despote : « un fouet à la main, César fait trotter devant lui le docile troupeau des citoyens de Rome. » La cour est remplie de Romains, issus des plus illustres familles, qui ne craignent pas de s'abaisser aux plus honteuses flatteries et jusqu'à la délation, pour plaire au *Maître.* Mais les patriciens ont beau s'avilir, l'empereur leur préfère les affranchis en qui il trouve encore plus de docilité, et qu'il redoute moins.

2° Les *Grands,* condamnés à l'oisiveté, se ruinent dans des orgies monstrueuses, se font histrions, gladiateurs, traînent dans le vice et la misère un nom antique et révéré. Encore ignorent-ils si demain l'empereur ne leur enverra pas l'ordre de mourir : « C'est un phénomène de vieillir quand on porte un grand nom. »

Les sénateurs avilis sont convoqués pour savoir à quelle sauce mettre un turbot offert à Domitien. Ils entrent : « Sur leur face réside cette pâleur naturelle à ceux que Domitien honore de sa redoutable amitié. Car comment s'y prendre pour ne pas irriter un tyran ombrageux avec lequel on risquait sa tête en parlant du beau temps ou de la pluie ? » (IV). En face de cette noblesse dégradée, Juvénal soutient cette thèse : « En vain un portique tout entier serait rempli des images des aïeux, la seule et unique noblesse c'est la vertu. » (VIII).

3° Le *peuple* ne prend plus aucun intérêt à la vie civile. « Depuis que nous n'avons plus de suffrages à vendre, ce

peuple ne s'inquiète plus de rien ; lui qui jadis distribuait les commandements militaires, les faisceaux, les légions, tout enfin, il n'a plus de prétentions si hautes. Son ambition s'est réduite à ces deux choses : du pain et des jeux : *« panem et circenses.* » (x).

4° La *famille* est abolie par le divorce et le libertinage.

Le célibat est à la mode. Les mariages se contractent par intérêt. Le mari, à la recherche des riches dots, étrangle ou empoisonne sa femme, afin de doubler sa fortune par une seconde union. Les dames romaines ont perdu toute pudeur. On les voit sans cesse sous les portiques et dans les théâtres. Elles quittent enfants et époux pour suivre les mimes et les gladiateurs. Quelques-unes même se font gladiatrices : « elles se frottent de l'huile des athlètes, et, le bouclier et la lance au poing, observent toutes les règles de l'escrime. Heureux, si elles ne méditent pas de descendre dans l'arène pour y livrer de vrais assauts ! » Elles affectent de parler le grec. Leur mollesse n'a d'égale que leur cruauté : « Il y en a parmi elles qui ont des bourreaux à l'année : Frappez, dit-elle. Pendant ce temps, elle se pommade le visage, écoute les propos de ses amies, examine un ouvrage richement brodé d'or. Frappez encore ! et elle parcourt un long journal. Frappez toujours ! Mais les bourreaux n'en peuvent plus. Sors ! crie-t-elle à la victime d'une voix tonnante : justice est faite ! Ces femmes n'approchent des autels que pour les souiller : elles ne sont fidèles qu'aux pratiques de la magie. D'où viennent tous ces maux ? — De la richesse et du luxe : « Nous souffrons aujourd'hui, dit Juvénal, des maux d'une longue paix : plus terrible que les armes, le vice s'est abattu sur Rome et venge l'univers vaincu. Toutes les horreurs, toutes les monstruosités de la débauche nous sont devenues familières du jour où disparut la pauvreté romaine » (vi).

Les enfants reçoivent des parents l'exemple du jeu, de la gourmandise, du libertinage et de tous les crimes : « Il est bien des vices déshonorants, capables de flétrir à jamais les plus heureux naturels, que les pères eux-mêmes enseignent et transmettent à leurs enfants. » — « Que rien de ce qui peut blesser les yeux, les oreilles, ne pénètre au logis qu'habite l'enfance. On ne saurait trop respecter l'innocence d'un enfant : « *Maxima debetur puero reverentia.* » Mais au lieu de suivre cette leçon, le père répète sans cesse à son fils : « *Enrichis-toi ! on ne s'enquiert point d'où vient la fortune, l'essentiel c'est de l'avoir :* « *Unde habeas, quærit nemo : sed oportet habere* » (xiv).

5° *Les gens de lettres* sont sans protecteurs et sans ressources. Le riche admire le poète, mais comme l'enfant admire le paon ; sans que la vue lui en coûte. Il leur prêtera sa maison pour lire leurs vers, ses clients et ses affranchis pour les applaudir ; mais la lecture finie, il laisse à leurs frais le louage des gradins. On court entendre réciter Stace, le poète à la mode ; on le couvre d'applaudissements : « Oui, mais il meurt de faim, s'il ne réussit à vendre au comédien Pâris son *Agavé* encore inédite. » — « Un historien est moins payé qu'un greffier. » — « La fortune de cent avocats ne vaut pas celle du cocher Lacerna. » Le rhéteur est entouré d'élèves à qui il apprend à déclamer. Mais on refuse de le payer, l'on rogne son salaire (VII).

6° Le *client* était jadis respecté. Aujourd'hui il est encore admis à la table du maître. Mais pendant qu'au maître on sert un vieux vin d'Albe, on ne donne au client qu'un vin qui ne serait même pas bon à dégraisser la laine. L'un boit dans une riche coupe, l'autre dans une tasse fêlée « bonne à troquer contre des allumettes. » L'un mange un pain blanc comme la neige, l'autre un pain dur fait de farine moisie. Au maître les poissons rares, au client de misérables coquillages. Est-ce par avarice qu'on en use ainsi ? Non ; le maître ne veut que s'amuser et voir les grimaces d'un client désappointé.

7° Les seuls gens heureux à Rome, les seuls qui fassent fortune, ce sont les étrangers, les *Grecs*. « Venus à Rome avec des figues et des pruneaux, les Grecs s'insinuent dans les grandes maisons. Ils ont un génie ardent, une audace effrénée, le débit plus prompt et plus rapide que celui d'Isée. Le Grec, c'est l'homme universel. Il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin, magicien : il sait tout. Tu l'ordonnes ? un Grec affamé va monter au ciel. — Ces gens, flatteurs adroits, vantent d'un sot le babil, d'un ami difforme la beauté. — Le Grec naît comédien : tu ris, il rit plus fort ; tu pleures, il pleure, mais sans douleur. En hiver, tu demandes un peu de feu, il endosse un manteau ; tu dis : « J'ai chaud, » il sue. Les Grecs chassent les vieux clients, s'emparent des secrets des familles et se font craindre » (III).

8° *La Ville,* remplie de tels gens, est devenue inhabitable pour les vieux Romains. Au théâtre, à table, partout ils trouvent leurs places usurpées par les affranchis et les étrangers. Les loyers sont trop chers, le vieux citoyen ne peut plus les

payer. Juvénal nous montre Umbritius émigrant de Rome où il ne trouve plus ni bonne foi, ni vertu, ni repos, ni sécurité. « Les chars qui s'embarrassent aux détours des rues, les imprécations des muletiers produisent un vacarme qui chasse loin le sommeil. Pendant que le riche est emporté rapidement dans sa litière, lui, Umbritius, se trouve arrêté à chaque pas par la foule.— « L'un me heurte du coude, l'autre d'un ais qu'il porte sur l'épaule ; ma tête frappée par une poutre va donner contre une cruche ; on m'éclabousse jusqu'à la ceinture ; d'énormes pieds aussitôt me foulent de toutes parts : je sens empreinte sur mon orteil la chaussure ferrée d'un soldat. » — La nuit, on est accablé par les débris de vases qui pleuvent des fenêtres. Un forcené, pris de vin, vous arrête, vous frappe et court vous intenter un procès. Plus loin, gare les poignards des assassins qui guettent votre dépouille ? » (III). (Comparez les *Embarras de Paris* : sat. VII de Boileau. La satire I sur les inconvénients du séjour des grandes villes, et la satire V sur la véritable noblesse, sont des imitations de la IIIe et de la VIIIe satire de Juvénal sur les mêmes sujets).

Appréciation. — 1° Qualités.— Juvénal flagelle avec une grande énergie les vices de la société au milieu de laquelle il vivait. En lisant ses satires, on croirait entendre le réquisitoire d'un accusateur public qui n'admet pas de circonstances atténuantes. Ses accents sont ceux d'un honnête homme indigné, qui ne trouve pas de termes assez forts pour flétrir les monstrueux désordres de son siècle. Doué d'une imagination ardente, il trace les plus sombres tableaux. Son style, le plus original de l'époque de la décadence, est énergique et véhément. Il abonde en expressions vives et fortes. La violence de ses invectives l'a fait taxer d'exagération par Boileau :

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole ;
> Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités,
> Etincellent pourtant de sublimes beautés.

2° Défauts. — On reproche à Juvénal son ton déclamatoire, sa monotonie, le cynisme de ses peintures. Ce poète s'était longtemps exercé dans les écoles : il y prit le goût de la déclamation. Il traite assez souvent des lieux communs ; on sent qu'il amplifie. Sa verve est entraînante, il est vrai : chacune de ses satires semble avoir coulé d'un seul jet de son puissant génie échauffé par l'indignation. Mais néanmoins il

manque de souplesse et de variété. Il invective sans cesse, ce qui rend sa lecture monotone et fatigante. Sa muse n'est pas chaste. Pour flétrir le vice, il lui emprunte ses couleurs. Il emploie les expressions et trace les tableaux les plus cyniques. Ses ouvrages, selon l'expression de Boileau, sont vraiment pleins d'affreuses vérités. Ces peintures que Juvénal aime à présenter, les relations qu'il entretint avec Martial, poète corrompu, ont porté quelques-uns à douter que sa vertu fût véritable. Car la vertu, tout en flétrissant le vice, a soin de ne jamais compromettre la chasteté de son pinceau.

Parallèle entre Juvénal et Horace. — Horace rit des folies de son siècle : Juvénal s'indigne des vices du sien. L'un parle au nom des bienséances sociales, prêche la décence et le bon goût : l'autre parle au nom de la vertu outragée et flétrit le vice. Le premier s'arme du ridicule : « *castigat ridendo* : » le second saisit le fouet sanglant de la satire, et poursuit la foule innombrable des pervers qui inonde le pavé de Rome. Horace a plus d'enjouement, d'urbanité et de goût : il cherche à plaire autant qu'à corriger: Juvénal a plus de force et de verve : sa muse est plus mordante qu'enjouée. Horace a plus de souplesse : son style exprime merveilleusement toutes les nuances de la pensée. Il semble voisin du langage ordinaire tout en demeurant poétique. Juvénal a plus de raideur, il tombe dans l'enflure et la déclamation. L'un et l'autre ont alarmé la pudeur : mais malgré la nudité de leurs peintures, les satires de Juvénal sont pour le fond aussi morales que celles d'Horace. La douceur et l'urbanité de ce dernier convenaient pour redresser les travers d'un siècle qui cachait encore sa corruption : l'âpre censure de Juvénal était peut-être nécessaire pour flétrir les mœurs d'une époque qui avait perdu toute pudeur.

Turnus et Sulpicia étaient contemporains de Juvénal, Sulpicia composa une satire contre Domitien qui avait banni Calénus, son mari.

§ III. — De l'Epigramme.

Martial (42-102).

Martial naquit à Bilbao, en Espagne, l'an 42 de J.-C. Il vint à Rome, où son talent et ses flatteries lui procurèrent des amis et quelques ressources pour vivre. Domitien lui accorda le titre de chevalier et de tribun. Mais il demeura pauvre, et

vécut des aumônes qu'il mendiait. Après avoir passé trente-cinq ans à Rome, il retourna dans sa patrie. Il y épousa une femme assez riche. Mais il s'ennuya bientôt de la vie de province, et mourut vers l'année 102. « J'apprends que Martial est mort, écrit Pline le Jeune qui lui avait payé son retour en Espagne ; j'en ai beaucoup de chagrin. C'était un homme spirituel, piquant, vif, dont les écrits ont beaucoup de sel et de mordant et non moins de candeur. »

Œuvres. — Il nous reste de Martial 1,500 épigrammes réparties en 14 livres, précédés d'un autre livre sur les spectacles.

Chez les Grecs, l'épigramme n'était qu'une simple inscription destinée à être gravée sur un monument, pour rappeler à quelle occasion ou en l'honneur de qui il avait été élevé. Les épigrammes de Martial sont des pièces en général fort courtes, terminées par une pointe délicate ou mordante. Quelques-unes ne sont que des épitaphes, de simples billets, mais la plupart sont satiriques. Elles ont trait aux différentes circonstances de sa vie. Tantôt il flatte Domitien ou quelque autre personnage puissant pour en obtenir des secours ; tantôt il remercie ses amis, tantôt il lance des traits mordants aux gens ridicules ou pervers de son temps. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend devient pour lui matière à épigramme. Aussi trouve-t-on dans son recueil un grand nombre de portraits piquants, d'anecdotes, d'usages particuliers et de traits de mœurs que sans lui on eût ignorés.

Appréciation. — 1° *Qualités.* — Les épigrammes de Martial sont écrites avec soin : son style est simple, clair, concis ; il a de la vivacité, de la finesse et de l'élégance. Mais il tombe parfois dans la subtilité et l'affectation. Martial jouit d'une grande renommée. Car les Romains avaient alors le goût des pointes et des jeux d'esprit.

2° *Défauts.* — On reproche à Martial sa servilité et surtout son immoralité. Il flatta Domitien de son vivant, et l'attaqua après sa mort. Mais si sa pauvreté peut servir d'excuse à ses basses flatteries, elle ne saurait justifier le cynisme de son langage. Il se plaît dans la peinture des vices d'une société qui n'avait plus guère que le « génie de la débauche, » dit M. Nisard. Martial joue le rôle de censeur ; mais il cherche moins à flétrir le vice qu'à lancer un trait spirituel et mordant.

CHAPITRE III.

Poésie dramatique.

Sénèque.

Pendant cette époque, la tragédie devint un exercice d'école, Pomponius Secundus, Maternus et Sénèque cultivèrent le genre dramatique. Ils composaient leurs pièces non pour la représentation sur le théâtre, mais pour les *lectures publiques*.

On attribue généralement à Sénèque dix tragédies : *Agamemnon*, *Hercule furieux*, *Hercule sur le mont Œta*, *Hippolyte*, *Médée*, *Octavie*, *Œdipe*, *La Thébaïde*, *Thyeste*, *Les Troyennes*. Le sujet de chacune de ces pièces, excepté celui d'*Octavie*, qui est d'ailleurs la plus mauvaise de toutes, est emprunté aux grands tragiques grecs. On s'est demandé si Sénèque est l'auteur de ces tragédies. Quelques critiques les regardent comme *l'œuvre collective de toute la famille des Annæus* ; d'autres les attribuent à *Sénèque le tragique*, personnage selon eux différent du philosophe, mais difficile à déterminer. Comme on trouve reproduit dans ces pièces le style, les sentiments, toute la doctrine de Sénèque le philosophe, la plupart ont conclu qu'il en est le véritable auteur.

Appréciation de ces tragédies. — Leur principal défaut. c'est de manquer d'action. Elles ne sont guère que des canevas à déclamations. Elles offrent une suite de tirades à effet, où abondent les lieux-communs et les descriptions superflues. Tous les personnages se ressemblent par leurs caractères et par les maximes stoïciennes qu'ils expriment. Dans le dialogue, ils visent plus à montrer de l'esprit qu'à paraître naturels. En un mot, composant des tragédies pour les lectures publiques, Sénèque recherche les effets, non de théâtre, mais de style, les seuls capables d'exciter les applaudissements des auditeurs. Ces tragédies renferment néanmoins des traits brillants et parfois de belles scènes. Par leurs qualités et par leurs défauts eux-mêmes, elles éblouirent les poètes de la Renaissance qui les prirent pour modèles. Corneille dans *Médée*, Racine dans *Phèdre*, Crébillon dans *Atrée*, ont su tirer parti des beautés qui se trouvent dans la *Médée*, l'*Hippolyte* et le *Thyeste* de Sénèque.

APPENDICE

Des Spectacles chez les Romains.

Horace se plaignait déjà du peu de goût des Romains pour la tragédie et la comédie. Ces conquérants du monde préféraient aux œuvres de l'esprit les spectacles qui offraient l'image de la guerre, des sanglants combats et de la victoire. Sous les empereurs, quand l'univers eut été pacifié, les Romains ne connurent point de plus doux passe-temps que les jeux cruels du cirque et de l'arène. Ils n'avaient qu'une voix pour demander du pain et des jeux : *panem et circenses*. Leur vie se passait à voir les danses des pantomimes, les courses de chars dans les cirques, les combats de gladiateurs dans les amphithéâtres.

I° Théâtre. — *Les Pantomimes* (πᾶν, tout, μιμέομαι, j'imite,) représentaient des drames entiers uniquement par des signes et des gestes, sans le secours de la parole. Un masque leur couvrait le visage, les privait des ressources qu'ils auraient pu tirer du jeu de la physionomie. Ils dansaient au son de la flûte et quelquefois des cymbales. Leur jeu s'appelait *saltatio*. Les principales situations étaient indiquées par un chœur, qui récitait une sorte de monologue pendant que le pantomime l'exprimait par ses gestes. Pylade et Bathylle jouant, le premier le tragique, le second le comique, perfectionnèrent cet art vers la fin du règne d'Auguste. Les pantomimes acquirent une telle faveur que des chevaliers, des sénateurs, des matrones, ne rougirent pas de leur faire publiquement cortège. Des troubles même éclatèrent au théâtre entre les partisans fanatiques de tel ou tel acteur. Ces troubles et les allusions politiques qu'ils se permettaient parfois, les firent exiler par les empereurs. Mais le peuple-roi avait trop besoin d'eux pour qu'il pût s'en passer ; les histrions furent rappelés : ils étaient nécessaires à la vie de Rome. Non seulement ils paraissaient sur les théâtres publics, mais ils charmaient les convives à la fin des repas dans les maisons des grands.

II° Cirque. — On comptait, tant à Rome qu'à ses portes, jusqu'à huit cirques. Le cirque Maxime, entre l'Aventin et le Palatin, était long de 670 mètres et large de 176 ; il pouvait contenir 160,000 spectateurs. Le cirque de Néron s'étendait

entre le Janicule et le Vatican : c'était là que cet empereur s'exerçait aux fonctions de cocher. C'est dans ce cirque aussi qu'il livra les chrétiens aux bêtes. Les cirques servaient aux courses de chars et de chevaux qui se donnaient à l'occasion de certains jeux. Les jeux *agonaux* se célébraient dans le cirque agonal ; les jeux *Apollinaires*, dans le cirque de Salluste, les jeux *Floraux*, dans celui de Flore.

III° Amphithéâtre. — Les *Amphithéâtres* servaient à donner des *chasses d'animaux*, des *combats de gladiateurs*, quelquefois des *naumachies*, ou combats navals. Le Colisée ou l'amphithéâtre Flavien était le plus remarquable de tous. Il fut commencé par Vespasien et terminé par Titus. Il est de forme elliptique, mesure 190 mètres en longueur et 157 mètres en largeur. Il pouvait contenir 87,000 spectateurs. Au centre était l'arène, de forme elliptique, qui servait aux jeux. Elle était entourée du *podium*, soubassement sur lequel s'ouvraient les portes des loges des animaux destinés aux combats.

1° Chasses. — Les *chasses* étaient de trois sortes : celles d'hommes exposés aux bêtes, comme le furent souvent les martyrs ; celles de bêtes contre bêtes, enfin celles des bêtes combattues par des hommes appelés *bestiaires*. Tantôt les bestiaires poursuivaient à cheval les animaux inoffensifs, comme les lièvres, les cerfs, et les tuaient à coups de flèches ; tantôt, armés d'une épée ou d'une lance, ils combattaient contre les taureaux, les éléphants, les léopards, les panthères ou les lions. La magnificence d'une chasse consistait dans le nombre des animaux. Sous l'Empire, on produisait au moins 100 bêtes par chasse. Caligula fournit, en un seul jour, 400 ours et 400 panthères. Trajan donna des jeux qui durèrent 123 jours, et pendant lesquels plus de 10,000 bêtes furent tuées.

2° Combats de gladiateurs. — Les *gladiateurs* étaient en général des barbares qui venaient à Rome pour y chercher une condition, et que l'amour des combats poussait à embrasser ce métier. Comme les volontaires n'auraient pas suffi, on enrôlait souvent les esclaves dans cette milice. Les *Lanistes*, sortes de maîtres d'escrime, leur enseignaient l'art de combattre et de mourir avec grâce. Les gladiateurs étaient notés d'infamie. Mais sous les empereurs, des chevaliers, des sénateurs, des femmes même n'en descendirent pas moins dans l'arène. Les hommes libres qui se faisaient gladiateurs, promettaient une obéissance absolue au Laniste. Avant le combat, on conduisait

les gladiateurs à l'amphithéâtre sur des chars brillants : ils faisaient le tour de l'arène et saluaient l'empereur : *Cæsar, morituri te salutant*. Ils combattaient les uns à cheval, les autres sur des chars, les autres à pied. Trajan fit paraître dans les mêmes jeux 10,000 gladiateurs. Un grand nombre succombaient. « Le peuple romain, dit M. de Champagny, assiste à ces tueries en connaisseur. On juge une agonie, comme on juge un comédien ; on applaudit un beau meurtre ; on siffle la victime qui tombe gauchement ou qui s'y prend mal pour mourir. Autour de cette arène sanglante, ce ne sont qu'applaudissements, cris de joie, sentences de mort : paris gagnés ; paris perdus ; bravos pour une blessure, pour une chute, pour une agonie ! bravos à qui tue bien, à qui meurt bien. » Quand ils voient un gladiateur demander grâce ou prendre la fuite : « pourquoi, crient-ils, cette lâcheté devant le fer ? cette lenteur à tuer ? cette paresse à mourir ? » (Sénèque). Pendant que le vaincu s'apprête à mourir selon toutes les règles, le vainqueur lui mettant le pied sur la gorge, attend avec indifférence l'ordre du peuple de l'épargner ou de l'égorger. Les spectateurs lèvent les mains et renversent les pouces en signe de mort. Ils poussent la barbarie jusqu'à ordonner à la victime de prendre l'épée du bourreau pour la conduire à sa gorge. « Claude, qui ne fut cependant pas le plus cruel des empereurs, faisait égorger le gladiateur tombé, même par hasard, uniquement, dit Suétone, pour jouir du spectacle de son agonie. »

A midi, après avoir assisté aux jeux, le peuple allait prendre son repas. Il avait ce qu'il demandait : *panem et circenses !* Les gladiateurs victorieux sortaient par la porte de la chair vive (*sanavivaria*) ; les morts et les mourants étaient traînés au croc par la porte des cercueils (*sandapilaria*) dans le *spoliaire*. Là on achevait ceux qui respiraient encore. La lice était alors ouverte aux amateurs. Ces combats de midi étaient souvent, dit Sénèque, plus cruels que ceux du matin. Claude les aimait tant, qu'il faisait combattre les premiers venus. On se tuait afin de ne pas rester sans rien faire : *Interim jugulantur homines ne nihil agatur* (Sénèque).

3° NAUMACHIES. — Le Colisée était disposé pour les *naumachies*. Après les combats de gladiateurs, on ouvrait les écluses et l'on inondait l'arène. Sur ce lac improvisé, on donnait la chasse aux crocodiles et aux hippopotames. Mais les véritables *naumachies* étaient des combats navals. Deux flottes luttaient l'une contre l'autre, avec toutes les manœuvres usitées

dans les combats sur mer. Ceux qui montaient les vaisseaux étaient des prisonners de guerre ou des criminels. Le carnage ne finissait que quand il ne restait plus assez de combattants. Les *naumachies* étaient un spectacle impérial ; car l'empereur seul pouvait disposer d'un nombre suffisant de navires. Clande mit en ligne sur le lac Fucin jusqu'à cinquante vaisseaux.

On comprendra pourquoi les Romains n'aimaient pas la tragédie. Quel drame eût pu faire naître des émotions comparables à celles qu'ils éprouvaient dans l'amphithéâtre ? « La poésie propre au peuple romain, dit Schlegel, est ailleurs que dans les vers composés avec art, à l'imitation des poésies grecques. Il faut la chercher dans les combats du Cirque... dans ces luttes où le gladiateur devait tomber et mourir avec grâce s'il voulait gagner les applaudissements du peuple ; dans ces amphithéâtres où plus tard on entendit tant de fois ces clameurs du peuple contre une secte détestée : Aux lions ! les chrétiens aux lions ! »

IIe SECTION. — PROSE

CHAPITRE Ier.

Histoire

1° Tacite (54-119)

Tacite naquit à Intéramne, aujourd'hui Terni, en Ombrie, vers l'an 54. Il se distingua au barreau où il fut l'ami et le rival de Pline le Jeune. En 77, il épousa la fille d'Agricola. Il accompagna peut-être ce général dans son expédition de Bretagne. Il entra dans la carrière des honneurs, fut questeur sous Vespasien, édile sous Titus, préteur et membre du Conseil des *Quindécemvirs* sous Domitien, enfin consul sous Nerva. Il employa ses dernières années à écrire ses ouvrages. Il mourut probablement sous Adrien, vers l'an 119.

Œuvres.— Il nous reste de Tacite le *Dialogue des Orateurs* ; la *Vie d'Agricola*, publiée en 97 ; les *Mœurs des Germains* (98) ; les *Annales* ; les *Histoires*.

§ 1er. — Dialogue des Orateurs

Analyse. — Fabius Justus demande à Tacite pourquoi il y a eu tant d'orateurs de premier ordre dans les âges précédents, tandis que dans ce siècle, c'est à peine si l'on conserve encore le nom d'orateur, tant l'éloquence s'est affaiblie. Tacite lui répond en lui rapportant une conversation qu'il entendit, dans sa première jeunesse, entre Maternus, Secundus, Aper et Messala.

1° **Aper**, afin de persuader à **Maternus** de quitter la poésie pour se livrer à l'éloquence, fait l'éloge des orateurs en attaquant les poètes. Maternus au contraire exalte la poésie.

2° **Messala** survient et reproche à **Aper** de préférer la méthode des rhéteurs modernes à celle des anciens orateurs. Aper attaque les Anciens et loue les Modernes. Messala dit que la supériorité des Anciens n'est pas même contestable. Il indique trois causes de décadence pour l'éloquence : 1° la mauvaise éducation des enfants dans la famille ; 2° le mauvais enseignement des jeunes gens dans les écoles des rhéteurs ; 3° le défaut de vie publique et de liberté.

1° Eloge de l'éloquence et de la poésie — L'entretien eut lieu le lendemain du jour où Maternus avait lu son Caton, et avait même laissé échapper des traits désagréables *aux puissances*. Aper lui reprocha de perdre son temps à faire des tragédies (*Médée, Thyeste, Domitius*), tandis qu'il avait tant d'amis et des villes entières dont les affaires l'appelaient au Forum. La nature lui a fait don de l'éloquence ; cependant il néglige cet art, seul capable de procurer les honneurs, les richesses, la considération, la plus éclatante renommée. « Quoi de plus utile que d'avoir dans l'exercice de cet art une arme toujours puissante, qui rassure vos amis, va au secours des étrangers, des malheureux en péril, et qui, portant la crainte et l'effroi au cœur de vos envieux et de vos ennemis, vous place vous-même hors de toute insulte. La cuirasse et l'épée ne sont pas sur le champ de bataille une défense plus sûre que l'éloquence dans les accusations lancées contre vous, soit dans le Sénat, soit devant les juges ou devant le prince. » — « Quel plaisir ne procure pas l'éloquence ? Quoi de plus flatteur pour une âme grande et généreuse, que de voir sa maison incessamment remplie d'un concours nombreux de citoyens du premier rang, de savoir que c'est non à ses honneurs et à ses richesses, mais à sa seule personne que l'on rend cet hon-

neur ! Eh ! quand l'orateur sort de chez lui, quel cortège de clients ! quelle représentation en public, quel respect dans tous les tribunaux ! Quel triomphe alors qu'il se lève et qu'il parle au milieu du silence de tout un peuple qu'il voit, les yeux fixés sur lui, l'environner de toutes parts, et prendre de son âme toutes les affections qu'elle leur commande ! » — Les vers ne conduisent point aux honneurs, ni à la fortune. . . Après s'être fatigué une année entière, après avoir passé ses jours et ses nuits à polir et repolir un ouvrage, il faut que le poète aille quêter des gens qui daignent l'entendre, il faut qu'il emprunte une maison, qu'il fasse préparer une salle, qu'il loue des banquettes, qu'il distribue des affiches ; et quand sa lecture est couronnée du plus brillant succès, ce succès est l'affaire d'un jour ou deux. »

Maternus répondit : « La poésie fut le berceau de l'éloquence ; elle en est le sanctuaire. L'éloquence emprunta d'abord la parure des vers pour s'insinuer dans les cœurs purs des mortels : c'est en vers que parlaient les oracles. Les poètes étaient occupés à chanter les bonnes actions non à justifier les mauvaises. La gloire des poètes égale celle des orateurs. La postérité n'honore pas moins Homère que Démosthène, Sophocle et Euripide que Lysias et Hypéride. Vous trouverez aujourd'hui plus de détracteurs de Cicéron que de Virgile. Il n'y a pas jusqu'à la vie même des poetes, ce bonheur d'habiter avec soi, que je ne préfère à la vie toujours inquiète, toujours orageuse de vos orateurs. »

II° Querelle des Anciens et des Modernes. — Aper demande d'abord ce qu'il faut entendre par Anciens. Il y a 120 ans que Cicéron est mort, faut-il le compter parmi les Anciens ? Il part ensuite de ce principe : *le temps amène des formes et des genres différents d'éloquence.* Cette différence se remarque dans ceux-mêmes que nous appelons Anciens. Cicéron lui-même n'a point manqué de détracteurs. On lui trouvait de l'enflure, de la bouffissure, point assez de précision, une exubérance, une profusion excessive, et l'éloquence un peu asiatique. Pour me servir de l'expression de Brutus : *il n'avait ni reins, ni jarrets.* — Mais Cicéron lui-même dut lutter contre ses contemporains. Car ils n'admiraient que les Anciens, tandis que lui préférait l'éloquence de son siècle : et même rien n'a plus contribué à sa supériorité sur les orateurs de son temps ce que coup d'œil sûr qui l'avertit promptement de la vraie route. Il sentit le premier la nécessité de parer le discours, de

mettre de la recherche dans l'expression et de l'art dans les combinaisons harmonieuses de la phrase. Il hasarda le premier de ces morceaux d'éclat et de ces traits frappants, surtout vers la fin de sa carrière, quand il eut perfectionné son talent, et quand l'expérience et l'usage l'eurent instruit du genre d'éloquence qu'on devait préférer. » « L'éloquence doit donc varier, selon que les circonstances et la tournure des esprits changent. Autrefois le peuple, ignorant et grossier, s'accommodait sans peine de ces harangues interminables, qui choquaient toutes les règles. On tirait même à honneur de faire durer un discours tout un jour. On aimait ce long échafaudage d'exordes et de préparations, cette suite de narrations où les faits étaient repris depuis la fondation de Rome, tout cet étalage de divisions multipliées à l'infini et ces mille degrés d'arguments. Aujourd'hui il faut que l'orateur s'ouvre des routes nouvelles pour échapper au dégoût de ses auditeurs, surtout ayant affaire à des juges qui ne consultent que les caprices d'une autorité arbitraire; qui, quand il s'écarte du sujet, le lui rappellent, et qui déclarent tout haut qu'ils sont pressés. La pensée du juge devance l'avocat qui parle, et si la rapidité des preuves ne l'entraine, si l'éclat des pensées, si l'élégance et le charme des descriptions ne l'invitent, ne le corrompent pour ainsi dire, il se détache de l'orateur. Le public lui-même est accoutumé à cet éclat dont il nous fait une nécessité. On veut dans l'éloquence même de la poésie, de cette poésie brillante et fraiche, sortant du sanctuaire d'Horace, de Virgile et de Lucain. Il a donc fallu, pour flatter le goût et l'oreille des hommes d'à-présent, que l'orateur se montrât avec plus d'ornements et de recherche. »

« Que l'on appelle les orateurs d'autrefois *Anciens*, ou simplement nos ainés, répond Messala, je ne contesterai point pour une vaine dénomination, pourvu que l'on reconnaisse que leur éloquence l'emporte de beaucoup sur la nôtre. Vous trouvez dans tous le même caractère, une éloquence vraie et saine ; vous apercevez au milieu des différences de leur talent, une certaine conformité dans la manière, dans les principes, et comme un air de famille. Rien n'est plus indigne d'un orateur que de chercher, comme font aujourd'hui la plupart de nos avocats, ce faux éclat d'ornements frivoles, l'afféterie dans le langage, et des bluettes de pensées qui s'évaporent. Quelques-uns même se font un titre de gloire, qu'on puisse chanter et danser leurs plaidoyers. »

III° Causes de la décadence de l'éloquence. — 1° *La mauvaise éducation des enfants.* — « Nos pères exerçaient une sévère discipline dans l'éducation de leurs enfants. Ils étaient nourris entre les bras et du sein de leurs mères. On choisissait quelque parente d'un âge mûr et de mœurs éprouvées qui surveillait leurs travaux et leurs jeux. Maintenant, sitôt qu'un enfant est né, on l'abandonne aux servantes, à quelque Grecque, à qui l'on associe un ou deux esclaves, souvent les plus vils de toute la troupe. Leurs sottises et leurs erreurs sont la première chose qui germe dans ces têtes jeunes et molles. Personne ne s'observe ni sur ce qu'il dit, ni sur ce qu'il fait devant son jeune maître. Les pères eux-mêmes sont les premiers à autoriser les libertés de leurs enfants. En outre, ils prennent pour ainsi dire avant de naître, l'amour des histrions et la passion pour les gladiateurs. Quelle place peut-il rester pour les belles connaissances dans un esprit rempli de pareilles futilités ? »

2° *Le mauvais enseignement des rhéteurs.* — « Que l'on se rappelle le vaste plan d'études auxquels s'assujétissaient les grands orateurs, leurs travaux infinis, leurs méditations journalières, et leur ardeur infatigable à s'exercer dans toutes les parties de la science. Le véritable orateur est celui qui, sur toute matière, peut parler avec une éloquence pure et brillante, de manière à persuader, selon la dignité du sujet, l'utilité des temps, en charmant l'oreille des auditeurs. Ils étudient la philosophie, la dialectique, le droit, toutes les sciences. Cette variété de connaissances fournit des armes pour toutes sortes de causes, et féconde le style sans qu'on y songe. Il faut se présenter au barreau armé de toutes les sciences, comme on se présente sur le champ de bataille équipé de toutes ses armes. Ces principes sont loin d'être adoptés par nos parleurs d'à-présent. Ils déposent dans leurs plaidoyers la lie des plus familières conversations, ils tombent dans des méprises grossières et choquantes, ils ne savent point les lois, tournent en dérision l'étude du droit et plus encore celle de la morale et de la philosophie ; tronquant, mutilant ainsi l'éloquence, ils la renferment dans un petit cercle de tournures et d'idées mesquines ; ils la détrônent et la traitent comme un de ces vils métiers, pour lesquels on se contente de quelques mois d'apprentissage. Autrefois, le jeune homme qui se destinait à l'éloquence, après avoir été ainsi nourri d'études, était présenté par son père à l'orateur qui avait le plus de réputation. Il fréquentait sa maison, il accompagnait sa personne, il se faisait une loi de ne man-

quer à aucun de ses discours ; en sorte que c'était, pour ainsi dire, sur le champ de bataille qu'il apprenait à combattre. Par là les jeunes gens acquéraient en très peu de temps un grand usage, beaucoup d'assurance et un tact très sûr, étudiant ainsi sur un terrain orageux, où l'on ne peut laisser impunément échapper aucune sottise, aucune contradiction, sans que le juge ne secoue la tête et sans que l'adversaire ne les relève. Aussi se formaient-ils naturellement une saine et véritable éloquence. Maintenant nos enfants, presque au sortir du premier âge, sont menés aux tréteaux de ces comédiens, qu'on appelle rhéteurs, véritables écoles d'effronterie, où je ne saurais dire ce qui du lieu, des condisciples, ou de la nature des études est le plus propre à leur gâter l'esprit. On y traite deux sortes de matières : les *suasoriæ*, qui, moins difficiles, sont abandonnées aux enfants ; les *controversiæ*, qui sont réservées pour les plus forts. Mais que sont ces controverses ! Que d'incroyables suppositions ! Il suit de là que les sujets ne se rapprochant en rien de la réalité, on y porte le ton de la déclamation. »

3° *Le défaut de vie publique et de liberté.* — « La grande éloquence est fille de la licence, de cette licence qu'on appelle follement liberté ; elle est compagne de la sédition, elle enflamme les emportements du peuple ; elle est incapable de condescendre, encore moins de servir : c'est une rebelle, une téméraire, qui fut toujours incompatible avec les constitutions bien ordonnées. L'éloquence règne surtout au milieu des troubles et des orages : c'est au milieu de ces orages que se forment les grands orateurs, comme les grands capitaines au milieu des horreurs de la guerre. Quoique les modernes jouissent des avantages qu'offre une constitution bien réglée, il faut convenir que l'ancienne licence en présentait de bien plus grands, alors que tout était en désordre et qu'il n'y avait point cette unité de pouvoir pour tout contenir. Alors tout exerçait l'éloquence : on était persuadé que sans elle on ne pouvait tenir dans l'Etat une place distinguée, ou s'y maintenir. Au Sénat, devant le peuple, il fallait soutenir son avis ; devant les tribunaux, chacun devait se défendre lui-même, ainsi que ses clients. En outre, il faut à l'éloquence un théâtre, avantages qu'avaient journellement les orateurs anciens, dans un temps où le Forum suffisait à peine à contenir la foule des citoyens. » — « La plupart de ces avantages ont disparu. Pompée, le premier, tint pour ainsi dire l'éloquence en laisse, de manière pourtant que tout se traitait dans le Forum. Auguste, comme tout le reste,

pacifia l'éloquence elle-même. On ne plaide plus que devant les tribunaux. Quel nerf n'ont point ôté au discours ces salles étroites, et ces greffes obscurs où maintenant se discutent la plupart des affaires ? » — « Vous avez, mes amis, toute l'éloquence que nos mœurs comportent. Croyez que si les grands hommes que vous admirez fussent nés dans votre siècle et vous dans le leur, vous n'eussiez pas manqué d'atteindre comme eux au dernier terme de l'éloquence, de même qu'ils eussent resté dans la mesure qui vous est prescrite. »

Authenticité. — On a souvent contesté l'authenticité du *Dialogue des orateurs*. Les uns l'attribuent à Pline le Jeune, les autres à Quintilien ; mais aujourd'hui la plupart des critiques le regardent comme l'œuvre de Tacite. Car, d'un côté, on n'y trouve ni le style ni l'esprit de Pline et de Quintilien ; de l'autre, l'époque à laquelle eut lieu la conversation qui y est rapportée, concorde avec l'âge de Tacite. Quoique le style du dialogue soit plus périodique que celui des autres ouvrages de cet écrivain, il renferme cependant un grand nombre d'expressions semblables. Enfin les plus anciens manuscrits l'attribuent à Tacite.

§ 2. — Vie d'Agricola

Tacite expose dans un beau préambule les motifs qui l'ont déterminé à écrire la vie de Julius Agricola, son beau-père. « De tout temps, dit-il, on s'est fait une loi de transmettre à la postérité, les actions et le caractère des grands hommes. » Il peut louer Agricola, « sans craindre le sort d'Arunélus et de Sénécion, qui payèrent de leur tête l'éloge qu'ils firent, l'un de Thraséas, l'autre d'Helvidius. » Le temps est passé dans lequel « nous avons connu le dernier terme de la servitude : l'espionnage nous avait interdit jusqu'à la faculté de parler et d'entendre : nous eussions perdu la mémoire avec l'usage de la parole, s'il était possible d'oublier comme de se taire. Mais enfin nous respirons : Nerva et Trajan ont uni ensemble le pouvoir et la liberté, qui paraissaient inconciliables. » — Tacite raconte ensuite la naissance, l'éducation et les débuts d'Agricola dans la guerre. La Bretagne fut le théâtre de sa gloire. Tacite fait la description et l'histoire de cette île jusqu'au gouvernement d'Agricola. Les Calédoniens se révoltent ; Galgacus, leur chef, les harangue. Agricola excite par un discours le courage des soldats, et remporte une victoire complète. De retour à

Rome, il reçut dans le Sénat de grands honneurs. Sa gloire excita contre lui la jalousie de Domitien. Il vécut dans la retraite, refusa le gouvernement d'Asie et celui d'Afrique. Il mourut, et le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné. Tacite termine en exprimant de touchants regrets de n'avoir pu assister aux derniers moments de son beau-père. Il trace son portrait et rend hommage à ses vertus qui lui assurent l'immortalité. — Dans cette sorte de péroraison si justement admirée, Tacite s'est inspiré du récit que fait Cicéron de la mort de Crassus (*De Orat.* III).

« Cette *Vie d'Agricola,* dit La Harpe, est le désespoir des biographes : c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. On sent, en la lisant, que l'auteur aimait et admirait l'homme de bien dont il raconte les glorieuses actions. Cette disposition de cœur pourrait nous faire craindre que Tacite n'ait trop exalté les vertus d'Agricola, et donné à ses actions plus d'importance qu'elles n'en avaient. Mais les faits sont racontés avec une simplicité qui nous rassure touchant l'impartialité de l'historien. Le style, un peu mélancolique et sombre, convient merveilleusement à retracer les vertus d'un homme de bien qui, quoiqu'il se cachât, put avec peine échapper aux fureurs de Domitien. »

La *Vie d'Agricola* est de tous les ouvrages de Tacite celui dans lequel l'orateur se révèle le plus. L'exorde et la péroraison nous offrent des pages éloquentes. On admire aussi le discours de Galgacus et celui d'Agricola. Le chef Calédonien déclame avec force contre l'ambition et les vices des Romains ; sa harangue est la plus brillante que Tacite nous ait laissée. Mais c'est une œuvre de pure rhétorique.

§ 3. — Des Mœurs des Germains.

Cet opuscule se divise en deux parties. Dans la première, Tacite parle des mœurs des Germains en général, de leurs institutions militaires, religieuses et civiles ; dans la seconde, il passe en revue les différentes tribus des Helvétiens, des Boïens, des Nerviens, des Cattes, des Usipiens, des Tanctères, des Frisons, des Chauques, des Chérusques, des Cimbres, des Suèves, des Lombards, des Hermondures, des Angles, des Marcomans, des Quades... etc.

1° *Institutions guerrières* (1). — « Je croirais les Germains

(1) Toutes les phrases sont extraites à peu près textuellement de la traduction de Dureau de Lamalle.

indigènes, dit Tacite : ils n'ont été dénaturés par le mélange d'aucun autre peuple. Ils ont tous une même conformation, des yeux bleus et farouches, des cheveux roux, une haute stature, des corps massifs, mais qui n'ont de vigueur que pour un premier choc. Ils ont un chant guerrier qu'ils nomment *bardit* : la manière dont ils l'entonnent leur fait augurer du sort du combat. Ils font peu usage de l'épée. Ils sont armés de piques ou *framées* dont ils se servent pour combattre de loin comme de près. Le bouclier et la framée, voilà toute l'armure de la cavalerie ; l'infanterie a de plus des javelots. Ils n'exercent point leurs chevaux aux évolutions : ils ne savent que les pousser en avant. Leur force principale est dans l'infanterie. Chaque canton fournit cent guerriers. Le *coin* est leur ordre de bataille. Le comble du déshonneur est d'avoir perdu son bouclier. Pour leurs rois, ils consultent la naissance : pour les généraux, la valeur. Ils combattent groupés par familles : leurs femmes et leurs enfants qui poussent des cris, sont pour chacun d'eux les témoins les plus sacrés, les meilleurs appréciateurs de leur courage. Ils portent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes, qui les comptent et les jugent. Des armées en déroute ont été ramenées au combat par les femmes, qui montraient leur sein aux fuyards et leur peignaient les horreurs de la captivité. Personne ne peut commencer à porter les armes avant que la cité l'en ait jugé capable. Dans l'assemblée, un des chefs, ou le père, donne au jeune homme le bouclier et la framée : c'est là son premier grade. Dès lors il est membre de l'Etat. Les jeunes gens se font ordinairement *compagnons* des chefs qui ont depuis longtemps donné des preuves de leur valeur. Il y a différents grades entre ces compagnons, et une grande émulation pour obtenir le premier rang auprès du chef. Celui-ci n'a de considération et de pouvoir qu'autant qu'il est entouré d'une troupe nombreuse et choisie. Dans le combat, il est honteux au chef de le céder en valeur : il est honteux aux compagnons de ne point égaler le chef. C'est un opprobre de le laisser sur le champ de bataille et de lui survivre Les chefs combattent pour la victoire, les compagnons pour leur chef. C'est au chef à leur fournir leur cheval de bataille, leur framée, et en outre de grands repas qui leur tiennent lieu de solde. Le fond de toutes ces dépenses est la guerre et le pillage. Le temps qu'ils ne sont point à la guerre, ils le passent à chasser quelquefois, mais le plus souvent à ne rien faire. Ils vivent dans une inaction totale, et abandonnent le soin de la famille,

de la maison, des terres, aux femmes, aux vieillards, aux personnes faibles.

2° *Institutions religieuses.* — « Le dieu que les Germains honorent le plus est Mercure : à certain jour ils lui sacrifient des victimes humaines. Quant à Hercule et à Mars, ils les apaisent avec des victimes ordinaires. Ils trouvent au-dessous de la majesté céleste d'emprisonner les dieux dans des murs, et de les représenter sous une forme humaine. Ils croient aux auspices et à la divination plus qu'aucune autre nation. Pour la divination, ils coupent une baguette en plusieurs morceaux qu'ils distinguent chacun par une marque, et les jettent pêle-mêle sur une étoffe blanche. Ils interrogent aussi le vol et le chant des oiseaux. Mais il n'y a point pour eux d'auspice plus sûr que le frémissement et le hennissement des chevaux. Les prêtres eux-mêmes regardent les chevaux comme les confidents de la divinité, dont ils ne sont que les ministres. Quand ils veulent savoir le succès d'une guerre, ils font combattre un prisonnier de la nation ennemie contre un des leurs, chacun avec les armes de son pays : la victoire de l'un ou de l'autre est un pronostic pour le parti.

3° *Institutions civiles.* — « Les affaires peu importantes sont réglées par les chefs, les autres par la nation. Ils s'assemblent à des jours fixes, au commencement de la nouvelle et de la pleine lune. Mais ils n'arrivent point tous à la fois pour n'avoir point l'air d'avoir été commandés. Ils prennent place à l'assemblée tout armés. Si l'avis du chef leur déplaît, ils poussent un cri général ; s'il leur plaît, ils agitent leurs framées. On peut aussi dans ces assemblées générales porter les accusations et les affaires criminelles. On y élit les chefs qui rendent la justice dans les cantons et les bourgades. Les Germains n'ont point de villes ; les maisons sont isolées et éparses. Ils se creusent aussi des souterrains qui leur servent d'asile l'hiver, et où ils renferment leurs grains. Ils n'ont tous pour vêtement qu'une saie, qu'ils attachent avec une agrafe ou une épine. Ils s'habillent aussi de peaux de bêtes. L'habillement des femmes n'est pas différent de celui des hommes, si ce n'est qu'elles sont couvertes d'un vêtement de lin sans manches. Leurs mœurs sont sévères. C'est presque la seule nation barbare où l'on n'ait généralement qu'une femme, excepté un petit nombre qui, à cause de leur noblesse, s'environnent d'un cortège d'épouses. C'est le mari qui apporte une dot à la femme ; il lui fait présent de bœufs, d'un cheval enharnaché, d'un bouclier, d'une framée et d'un

sabre. La femme donne aussi au mari quelques armes. Dans une nation si nombreuse, rien de si rare que l'adultère. L'épouse coupable, rasée et dépouillée, est chassée de la maison par son mari qui la poursuit à coups de fouet dans toute la bourgade. Les enfants sont laissés généralement nus et sans propreté. Chaque mère allaite tous ses enfants. Les Germains se font une obligation d'épouser les haines et les affections soit d'un père, soit d'un parent : mais les haines ne sont point implacables ; on rachète jusqu'à l'homicide. Ils passent les nuits et les jours entiers à boire. Les querelles, comme c'est inévitable dans l'ivresse, sont fréquentes ; elles se terminent le plus souvent par des blessures et par le meurtre. Leur boisson est une liqueur faite d'orge ou de blé fermenté. Leurs aliments sont simples, des fruits, de la venaison fraîche, du lait caillé. Aucune nation n'est plus hospitalière. Chacun reçoit et régale suivant sa fortune. Les provisions sont-elles consommées, celui qui vous avait reçu chez lui vous indique son voisin et vous accompagne : vous entrez tous deux sans être invités, et vous êtes également bien reçus. Ils n'ont qu'une sorte de spectacle : des jeunes gens sautent tout nus au milieu de mille pointes d'épées et de framées menaçantes. L'unique prix d'un divertissement si périlleux, c'est le plaisir des spectateurs. Ils jouent aux dés avec une telle fureur que, lorsqu'ils ont tout perdu, dans un dernier coup ils se jouent eux-mêmes et leur liberté. Le perdant se soumet volontairement à l'esclavage. Les esclaves ont chacun leur habitation qu'ils administrent comme ils veulent. Leur maître leur impose une certaine redevance en blé, en troupeaux, ou en fourrures : là se borne la servitude. Le prêt à intérêt, et à plus forte raison l'usure, leur sont inconnus. Ils changent de terre tous les ans. Ils n'ont aucune ambition pour les funérailles. Les armes du mort, quelquefois son cheval, voilà tout ce qu'on brûle avec lui. Le tombeau est de simple gazon. »

« La *Germanie*, dit un critique, est tout à la fois un traité de géographie, une étude politique sur les peuples les plus redoutables pour Rome, une étude des mœurs barbares, et, par le simple effet du contraste, une satire des mœurs romaines. » Malgré d'assez nombreuses erreurs sur la géographie et sur la religion des Germains dont Tacite ignore la mythologie, cet ouvrage est pour nous très précieux et d'un intérêt national. C'est du fond des forêts de la Germanie que sont sortis les Francs et la plupart des peuples modernes. Les barbares nous ont transmis quelque chose de leurs mœurs, de leurs coutumes,

de leur caractère modifié avec le temps et les progrès de la civilisation. On trouve déjà chez eux le respect de la femme que le christianisme développera encore plus tard. Leurs institutions militaires contenaient en germe toute la féodalité. « Cet ouvrage est court, dit Montesquieu, mais c'est l'ouvrage de Tacite qui abrégeait tout, parce qu'il voyait tout. »

§ 4. — Des Annales et des Histoires

Les Anciens appelaient *Annales* les ouvrages qui relataient les faits mémorables selon l'ordre chronologique, année par année, et même jour par jour. Dans les *Histoires*, l'ordre chronologique n'était pas suivi aussi rigoureusement. L'historien groupe les faits, en intervertit parfois la suite, présente le tableau d'une époque, remonte aux causes des événements et en montre les conséquences. Mais du temps de Tacite, on appelait *Histoire* le récit des événements *contemporains* de l'auteur ; et *Annales*, le récit des événements antérieurs à l'auteur. La méthode est à peu près la même dans les *Histoires* que dans les *Annales* de Tacite : il ne suit pas strictement l'ordre chronologique. Cependant les faits sont plus serrés dans les *Annales* et plus développés dans les *Histoires* : dans les premières, le style est plus sobre et plus rapide ; dans les secondes, plus large et plus périodique.

Les *Annales* furent publiées après les *Histoires*. Elles comprennent seize livres et s'étendaient de la mort d'Auguste à la mort de Néron, renfermant les règnes de Tibère (I-VI), de Caligula, de Claude (VII-XII), de Néron (XIII-XVI.) Mais les livres VII, VIII, IX, X, qui comprenaient l'histoire du règne de Caligula et la première moitié de celui de Claude, sont perdus : plusieurs autres sont incomplets.

Les *Histoires* comptaient 14 ou peut-être 20 livres. Elles embrassaient une période de 28 ans, depuis la mort de Néron jusqu'à celle de Domitien. Nous ne possédons que les 4 premiers livres et une partie du cinquième. Ces livres renferment les règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius, et le commencement de celui de Vespasien, qui se succédèrent dans le court espace d'un an et quelques mois.

Appréciation. — 1° *Qualités.* — Tacite est un *politique* habile, un profond *penseur*, un *moraliste* doué d'une connaissance rare du cœur humain, un homme *vertueux* qui flagelle le vice, gémit de l'oppression, flétrit la tyrannie des despotes

sous le joug desquels les Romains dégénérés courbaient lâchement la tête. « Soit qu'ouvrant l'âme de Tibère, dit M. J. Chénier, Tacite y compte les déchirements du crime et les coups de fouet du remords ; soit qu'il peigne le Sénat, les chevaliers, tous les Romains se précipitant vers la servitude, esclaves même des délateurs, et accusant pour n'être point accusés ; l'artificieux Séjan redouté d'un maître qu'il craint ; les affranchis tout-puissants par leur bassesse ; Pallas gouvernant l'imbécile Claude ; Narcisse l'exécrable Néron ;..... Britannicus, Octavie, Agrippine, victimes d'un tyran trois fois parricide ; Sénèque se faisant ouvrir les veines conjointement avec son épouse ; Thraséas, aux prises avec la mort, offrant une libation de son sang à Jupiter libérateur ; il est tour à tour ou à la fois énergique, sublime, variant ses récits autant que le permet la monotonie du despotisme, et toujours également admirable.... Incorruptible dispensateur et de la gloire et de la honte, il représente cette conscience du genre humain que, selon ses énergiques expressions, les tyrans croyaient étouffer au milieu des flammes en faisant brûler publiquement les œuvres du talent resté libre et les éloges de leurs victimes. Son livre est un tribunal où sont jugés en dernier ressort les opprimés et les oppresseurs ; c'est à l'immortalité qu'il les consacre ou qu'il les dévoue ; chaque ligne est le châtiment des crimes ou la récompense des vertus. » — Son Histoire est une protestation morale ; il l'a écrite, dit-il : « *Ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit.* »

Tacite pénètre jusque dans les profondeurs du cœur humain. Il suit avec une merveilleuse sagacité Tibère dans ses voies obliques et tortueuses ; il dévoile l'âme du plus impénétrable des tyrans ; il découvre les hypocrisies, les arrière-pensées des scélérats et des ambitieux, les basses intrigues des affranchis, les crimes des uns, la pusillanimité des autres ; en un mot, toutes les passions, tous les secrets mobiles des hommes.

Racine appelle Tacite le plus grand *peintre* de l'antiquité. Il groupe les faits, les met en relief, trace les tableaux les plus animés, les scènes les plus dramatiques. « Il peint avec des couleurs si vraies, dit La Harpe, tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible ; les espérances et les succès du crime ; la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu ; il peint si vivement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Les tyrans nous semblent punis quand

il les peint. Je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience des méchants. »

2° *Défauts.* — On reproche à Tacite d'être trop *pessimiste*, de céder à certains *préjugés*, d'avoir un *patriotisme étroit*, de sacrifier parfois l'*exactitude* historique à la beauté du récit ou à l'élégance oratoire. « Tacite raffine trop, dit Fénelon, il attribue aux plus subtiles ressorts de la politique ce qui vient souvent d'un mécompte, d'une bizarrerie, d'un caprice. » Emporté par sa haine contre le despotisme, Tacite semble éprouver le besoin de croire le mal : il interprète sans cesse les intentions, et c'est presque toujours en mauvaise part. Ce n'est pas qu'il manque de sincérité : sa bonne foi est manifeste. Ce n'est pas qu'il calomnie : mais son esprit est prévenu. — D'un autre côté, nous le voyons céder aux *préjugés* de son époque. Comme ses contemporains, il confond les chrétiens et les Juifs dans une même exécration. Il laisse entendre que c'est Néron qui a incendié Rome, et non les chrétiens : il ne les déclare pas moins dignes des dernières rigueurs. — Son *patriotisme étroit* l'aveugle autant que ses préjugés. Dans l'univers, il ne voit guère que Rome : dans Rome, que la cour et le Sénat. Tout ce qui n'est pas Romain est *barbare*. — En outre, le besoin qu'il éprouve de présenter des tableaux dramatiques, des contrastes ingénieux et inattendus, en un mot de produire de l'effet, l'entraine dans des *exagérations* et des *inexactitudes*.

Style. — 1° *Qualités.* — Le style de Tacite est *concis*, *hardi*, *rapide*, *brusque* et *heurté*, plein de *vigueur*, tissu de *sentences* et de *pensées profondes* : il peint d'un trait. Tacite aime les traits elliptiques, les propositions absolues, les infinitifs de narration ; chez lui souvent la liaison existe plus entre les idées qu'entre les mots ; avare de paroles et même de pensées, il sous-entend tout ce que le génie de sa langue lui permet de supprimer. Sans cesse sa pensée se resserre : elle ne se déploie presque jamais tout entière et ne se montre qu'en se cachant.

2° *Defauts.* — Les deux principaux défauts du style de Tacite sont l'*obscurité* et l'*affectation*. Vivant dans un temps où l'on n'était libre, selon ses expressions, ni de dire ce que l'on pensait, ni même de penser ce que l'on voulait, il contracta l'habitude de ne laisser qu'entrevoir ses idées. « Il semble se parler encore à lui-même quand il écrit, dit M. Nisard, et il s'avertit de ce qu'il veut dire plus qu'il ne le démontre. » Son *affectation* tient à son époque et à l'usage des *lectures publiques*.

Dans les époques de décadence, l'imagination et le sentiment l'emportent sur le jugement, on cherche à paraître neuf ; ne pouvant pas toujours l'être dans les pensées, on affecte du moins les constructions de phrases inusitées, les alliances nouvelles de mots, tout ce qui est propre à produire de l'effet. En outre, Tacite récita certaines parties du moins de son Histoire dans les lectures publiques ; ce qui explique tous ces contrastes ingénieux, ces antithèses, ces portraits, ces sentences, ces phrases heurtées mais pittoresques, ces pensées qui se cachent à demi pour paraître plus fines, tous ces procédés, en un mot, propres à surprendre l'auditoire et à exciter ses applaudissements. On signale aussi dans son style des archaïsmes et surtout beaucoup de néologismes.

Parallèle entre les historiens grecs et les quatre grands historiens latins. — « Pour l'histoire, dit Quintilien, nous ne le cédons nullement aux Grecs. Je ne craindrai pas d'opposer Salluste à Thucydide, et je ne crois pas qu'Hérodote doive s'indigner de nous voir placer sur le même rang que lui Tite-Live, qui n'est pas moins admirable par le charme, la grâce, la netteté de sa narration, que l'éloquence incomparable de ses harangues, dans lesquelles il ne dit jamais rien qui ne soit en harmonie avec les choses et les personnes. Il excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants ; je ne dirai rien de trop, en avançant qu'aucun historien n'a mieux su les peindre. Il supplée par des qualités différentes l'immortelle rapidité de Salluste. Aussi peut-on dire, selon l'expression de Servilius Novianus, que ces deux écrivains sont plutôt égaux que semblables. »

On s'est plu souvent, depuis Quintilien, à comparer à *Hérodote*, *Tite-Live* : à *Thucydide*, *Salluste* et *Tacite* ; à *Xénophon*, *César*.

1° *Hérodote* et *Tite-Live* ont trouvé le secret de grouper des faits innombrables autour d'un fait principal, ou plutôt autour d'une grande idée qui donne l'unité à leur vaste composition. Toutes les histoires d'Hérodote se rattachent aux guerres médiques, et au-dessus de ces guerres plane l'image de la Grèce libre et triomphante. De même, dans Tite-Live, Rome est le centre vers lequel tout converge ; Rome abattue ou victorieuse apparaît à chaque page. — Une autre grande pensée inspire ces deux historiens : celle de la Divinité qui châtie ou récompense les nations. Hérodote nous montre la main vengeresse de cette Divinité frappant tour à tour Crésus,

Cambyse, Darius, Xerxès, princes orgueilleux ou impies. Tite-Live, de son côté, croit que l'empire du monde a été accordé à Rome en récompense de ses vertus. C'est ce sentiment religieux qui les a portés sans doute à consigner tant d'oracles et de prodiges. Peut-être n'y croyaient-ils pas eux-mêmes ; mais ils les respectaient, et les rapportaient comme faisant partie de la religion de leur patrie. — On trouve que ces deux historiens ont dans leur marche quelque chose d'épique ; ils sont poètes, ils ornent et embellissent tout ce qu'ils racontent. Ce sont deux esprits de la même famille : mais la différence des temps où ils vécurent et les progrès de l'art les ont empêchés de se ressembler sur plusieurs points. Hérodote est plus naïf, Tite-Live a plus d'art. Le premier plaît par un gracieux laisser-aller, il a plus de charme que de vigueur ; le second sait mieux grouper ses tableaux, il unit la force à la grâce. Les personnages d'Hérodote dialoguent avec naturel, mais ils tiennent plutôt des conversations que des discours. Les harangues de Tite-Live sont des modèles d'éloquence. La langue d'Hérodote n'était pas encore formée, elle est archaïque et naïve : aussi sa phrase est-elle peu régulière. Tite-Live parle une langue portée à son plus haut degré de perfection ; sa phrase est correcte, son style a pour ainsi dire l'ampleur et la majesté romaines. Mais tous deux se ressemblent par la douceur, la clarté, l'abondance et le charme de leur récit.

2° *Salluste* prit *Thucydide* pour modèle. A son exemple, il traça des portraits et des tableaux, composa des harangues, s'appliqua à être bref et concis dans ses narrations. Salluste est meilleur écrivain ; Thucydide meilleur historien. Le premier semble surtout préoccupé de bien écrire ; le second, de dire la vérité. Thucydide est toujours impartial, même à l'égard de Cléon, son ennemi : Salluste, aveuglé par sa haine pour Cicéron, laisse dans l'ombre le *père* et le *sauveur de la patrie*. L'historien de la *guerre de Peloponèse* est un profond politique, un homme d'Etat habile, un moraliste expert ; l'auteur du *Catilina* et du *Jugurtha* demeure au fond un politique médiocre, un philosophe superficiel. Cependant il se plaît aux belles sentences, aux grandes phrases de vertu ; il voudrait qu'on le prît pour un profond penseur. Mais il manque de convictions : ses actions démentent ses maximes. Si l'on compare le style de ces deux historiens, on trouvera qu'il est chez l'un et l'autre serré et concis. Mais les constructions de Thucydide sont souvent heurtées, sa syntaxe est irrégulière ; pour mieux aiguiser la

pointe de ses antithèses, il ne recule devant aucune hardiesse grammaticale : aussi sa phrase est-elle souvent obscure. Quoique cette obscurité se retrouve parfois dans Salluste, le style de cet écrivain est généralement régulier et correct ; par d'heureuses alliances de mots, il excelle à rajeunir ses expressions, et à donner à sa phrase une tournure pittoresque.

3° *Tacite*, comme Salluste, reconnaît *Thucydide* pour son maître : il aspire à la même profondeur dans les pensées, à la même concision dans le style. Tacite est plus philosophe que Salluste, quoiqu'il soit peut-être moins habile politique que Thucydide. On l'a appelé « *l'anatomiste du cœur humain.* » Il excelle à pénétrer les pensées des hommes, il explique leur conduite par leurs passions. Son coup d'œil est si juste, qu'il semble avoir assisté au conseil secret de tous les princes, ou plutôt avoir lu dans leurs cœurs. Quelle sagacité ne fallait-il pas à Tacite pour suivre un Tibère pas à pas dans ses voies tortueuses, et scruter l'âme du plus impénétrable des despotes ? Salluste ne paraît point ressentir contre Catilina l'indignation généreuse qui anime Tacite contre les tyrans. Avec quelle énergie il flétrit le despotisme et les crimes des empereurs, la servilité et les basses adulations du Sénat, la lâcheté des Grands qui ne savent plus que se taire et mourir ! Racine appelle Tacite le plus grand peintre de l'antiquité. Ses tableaux sont vivants, pleins de force, et parfois marqués des plus sombres couleurs. Son style ressemble plus à celui de Thucydide qu'à celui de Salluste. Ses constructions de phrase sont irrégulières, elliptiques, remplies de tours inusités et d'antithèses. Sa concision est extrême, et produit souvent de l'obscurité. Mais il abonde en mots profonds et d'une grande énergie.

4° *César* se rapproche plus de l'école de *Thucydide* que de celle d'Hérodote ; par sa brièveté et sa rapidité, il ressemble plus à Salluste qu'à Tite-Live. Mais tandis que ces deux historiens s'appliquent à la composition littéraire, César raconte simplement ses campagnes, sans recherche de style, sans autre dessein que d'être simple et vrai. Il ne s'arrête point, comme eux, à tracer le portrait de ses personnages : il les laisse agir, persuadé que leurs actions les feront suffisamment connaître. — On a comparé parfois *César* à *Xénophon*, l'auteur de l'*Anabase*. Tous deux ont raconté leurs combats : ils en ont laissé des récits pleins d'intérêt et d'utiles renseignements. Quoique Xénophon ait pris plus de soin que César d'orner son style, l'un et l'autre cependant ont des qualités communes, la pureté, la simplicité et la clarté.

Historiens de second ordre.

Florus — Quinte-Curce — Suétone — Aurélius Victor — Eutrope — Ammien Marcellin.

1° Florus (Ier ou IIe siècle ap. J.-C.).

Florus, d'après les uns, vécut vers la fin du siècle d'Auguste; d'après les autres, sous Trajan et Adrien. Selon ces derniers, il était de la famille des Sénèques. — Il a composé un abrégé de l'*Histoire romaine*, en 4 livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la fermeture du temple de Janus par Auguste. — Florus a trop négligé la chronologie et la géographie. Il est partial : c'est un panégyriste plutôt qu'un historien. Il a recherché principalement le mérite littéraire. Son style est élégant, brillant, rapide, mais pompeux et déclamatoire.

2° Quinte-Curce.

Quinte-Curce vécut probablement sous Vespasien. Cependant quelques-uns le font contemporain d'Auguste et de Tibère ; d'autres, au contraire, de Constantin ou de Théodose. — Il a laissé l'*Histoire des exploits d'Alexandre le Grand*. Cet ouvrage est plutôt un roman historique qu'une histoire véritable. Quinte-Curce est un rhéteur : il a sacrifié la vérité à l'envie de briller et à l'amour du merveilleux. Il ignorait l'art militaire, la géographie, la chronologie. Les discours qu'il a introduits dans son Histoire, sont souvent invraisemblables, mais parfois aussi très éloquents : par exemple, celui des Scythes à Alexandre. Son style est facile, naturel, élégant, mais trop fleuri. Le mérite de l'élocution est bien supérieur à celui du fond de l'ouvrage.

3° Suétone (75 ? — 160).

Suétone naquit sous Domitien, vers l'an 75 de J.-C. Il fut le contemporain de Tacite et l'ami intime de Pline le Jeune. Dans sa jeunesse, il fut avocat et peut-être rhéteur. Il devint tribun, grâce à l'appui de Pline, qui obtint aussi pour lui les privilèges accordés aux citoyens, pères de trois enfants, quoiqu'il n'en eût point. Secrétaire intime d'Adrien, il fut disgrâcié pour avoir manqué de respect à Sabine, femme de ce prince.

Suétone avait composé des ouvrages sur divers sujets, en particulier sur les grammairiens illustres, les rhéteurs et les poètes ; il nous en reste les *Vies de Térence*, d'*Horace*, de *Perse*, de *Juvénal*, de *Lucain*, de *Pline* et de quelques autres. Ces biographies sont courtes, mais renferment de précieux renseignements.

Suétone nous a laissé les *Vies des douze Césars* : Jules César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien. — Suétone est un chroniqueur plutôt qu'un historien. Il raconte la vie privée des empereurs, et rapporte une foule d'anecdotes qui montrent leur caractère et leurs mœurs. Tous ces détails sont curieux et instructifs. Suétone complète Tacite ; mais il est loin d'avoir la vigueur et l'éclat de ce dernier. — Suétone est exact et impartial. Simple narrateur, il se borne à exposer les faits sans faire de réflexions, sans blâmer les scènes incroyables de débauche qu'il raconte. Il rapporte avec froideur et impassibilité les anecdotes les plus scandaleuses ; ses expressions ne sont pas plus chastes que les actions elles-mêmes. Son style est correct, élégant, parfois trop concis : c'est le style que demandent de simples biographies.

L'*Histoire d'Auguste* est un recueil de trente-quatre *biographies d'empereurs romains*, depuis Adrien jusqu'à Carus et à ses fils. Elles sont attribuées à six compilateurs : *Spartianus*, *Vulcatius-Gallicanus*, *Capitolinus*, *Lampridius*, auteurs du IIIe siècle ; *Trebellius-Pollion* et *Vopiscus*, qui vivaient au IVe siècle. Ces biographies sont utiles à l'histoire ; mais elles sont écrites sans art, souvent sans critique, dans un style incorrect et obscur.

Aurélius Victor (IVe siècle) fut préfet de Rome sous Théodose. A l'exemple de Suétone, il écrivit les *Vies des Césars* depuis Auguste jusqu'à Constance. Ces biographies sont courtes, mais écrites avec soin ; le style en est généralement clair et simple.

Eutrope qui vécut sous Julien (IVe siècle), nous a laissé un *Abrégé de l'Histoire romaine*. Cet abrégé, fait avec ordre et exactitude, eut un grand succès. Mais l'auteur omet souvent ce qui n'est pas à la gloire du peuple romain.

Ammien Marcellin est le meilleur historien du IVe siècle. Son ouvrage intitulé : *Rerum gestarum libri* XXXI, nous offre la continuation des *Annales* de Tacite et des *Biographies* de

Suétone. Il renfermait une période de 282 ans, depuis Nerva (96) jusqu'à Valens (378). Mais nous ne possédons plus que les 18 derniers livres. Ammien Marcellin a vu une partie des événements qu'il raconte. Il se montre impartial. Il blâme les tentatives de Julien l'Apostat pour restaurer le paganisme, ainsi que les persécutions contre les chrétiens auxquels il rend justice. Ses réflexions sont justes. Il trace parfois des tableaux dignes du pinceau de Tacite. Sa manière d'écrire l'histoire se rapproche de celle de Polybe ; mais il a plus d'imagination que lui. Malheureusement son style n'est pas pur ; il est trop souvent pédantesque, surchargé d'ornements et emphatique.

CHAPITRE II.

Philosophie, Science, Rhétorique, Grammaire.

§ 1er. — Philosophie. — Sénèque.

Caractère de la philosophie à Rome sous les empereurs. — Pendant cette époque, toutes les sectes philosophiques eurent leurs adeptes à Rome. On comprend que dans ce siècle de corruption, Epicure dut avoir d'innombrables partisans. Mais toutes les âmes élevées s'attachèrent au stoïcisme : Thraséas, Helvidius Priscus, Cornutus, Cornélius Celsus, Plancus, Musonius Rufus, Sénèque, Epictète, l'empereur Marc-Aurèle, en furent les principaux représentants. Ils cherchèrent dans les principes du stoïcisme des leçons de sagesse pour se prémunir contre la corruption générale, pour résister à l'attrait des plaisirs trompeurs, pour se consoler de la perte de la liberté, et se fortifier contre les terreurs de la mort. Car ils étaient exposés chaque jour à recevoir d'un cruel tyran l'ordre de mourir, ou une sentence d'exil et de confiscation de leurs biens. La philosophie, au lieu de demeurer théorique et abstraite, tendit à devenir pratique. On laissa de côté les subtilités et les vains raisonnements ; on s'appliqua à formuler de belles maximes, capables d'éclairer les esprits, et surtout de fortifier les âmes. Les philosophes prêchèrent le courage, la force, la probité, la tempérance, la frugalité et même l'abstinence de la chair. Ils devinrent les médecins des âmes, les directeurs des consciences, préparant les voies par cette espèce

d'apostolat de la raison à l'apostolat véritable du christianisme, le seul capable de guérir les maux qui conduisaient à sa ruine la société romaine corrompue.

Sénèque le Philosophe (3 ans av. J.-C. — 65 ap. J.-C.)

Sénèque le philosophe eut pour père *Sénèque le rhéteur*. Celui-ci, né à Cordoue, était venu à Rome sous Auguste ; il avait exercé avec succès la profession de rhéteur, s'était acquis une grande renommée et une fortune considérable. Il reste de lui des *Controverses* et des *Exhortations*, qui ne sont autre chose que des exercices de déclamations dans le genre délibératif ou judiciaire.

Sénèque naquit à Cordoue 3 ans avant J.-C. Il vint de bonne heure à Rome, et fut élevé sous les yeux de son père. Il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie. Il mit en pratique les leçons de ses maîtres, Sotion et Sextius d'Attale, et son père dut modérer l'excès de ses austérités. Il acquit aussi une brillante réputation au barreau. Son éloquence excita la jalousie de Caligula, qui l'eût mis à mort si on ne lui eût fait remarquer que Sénèque était d'une complexion trop chétive pour vivre encore longtemps. L'an 41, Messaline, femme de Claude, intenta contre lui une accusation qui le fit reléguer en Corse. Son exil dura huit ans. Agrippine, devenue l'épouse de Claude, le rappela et lui confia l'éducation de Néron. Lorsque celui-ci fut monté sur le trône, Sénèque montra à son égard une coupable faiblesse. Néron, après avoir empoisonné Britannicus, ordonna le meurtre d'Agrippine, sa mère. Sénèque eut la lâcheté de composer la lettre dans laquelle l'empereur se justifiait de son parricide, aux yeux du Sénat. Il le laissa ensuite se déshonorer en prenant part aux courses de chars, en chantant sur le théâtre. Après la mort de Burrhus, Sénèque voulut quitter la cour. Il offrit de rendre à Néron ses immenses richesses. L'empereur le retint par d'hypocrites caresses. Bientôt cependant il tenta de l'empoisonner. N'ayant pu y réussir, il le fit impliquer dans la conjuration de Pison, et lui envoya l'ordre de mourir. Pauline, sa femme, ambitionna l'honneur de partager son sort : mais elle fut sauvée par ordre de Néron. Sénèque se fit ouvrir les veines, et mourut avec une grande fermeté, 65 ans après J.-C.

Œuvres. — Sénèque a composé un grand nombre d'ouvrages :

1° Dix tragédies dont nous avons déjà parlé ;

2° L'*Apokolokintose*, ou métamorphose de Claude en citrouille. Cette satyre est un mélange de vers et de prose. Sénèque avait été obligé de composer un éloge officiel de Claude ; dans l'*Apokolokintose*, il prit la contre-partie, et se moqua avec beaucoup de verve de la lourdeur, de la cruauté, de l'imbécillité de cet empereur ;

3° Différents traités : *Sur la Colère, De la Providence, De la Tranquillité de l'âme, De la Constance du sage, De la Clémence, De la Brièveté de la vie, De la Vie heureuse, Sur le loisir du Sage, Des Bienfaits ;*

4° Trois traités de consolation : 1° La *Consolation à Polybe,* affranchi puissant auprès de Claude. Sénèque, sous prétexte de le consoler de la mort de son frère, prodigue les flatteries à Polybe, afin d'obtenir, par son intermédiaire, la fin de son exil en Corse. Il ne put y parvenir. — 2° La *Consolation à Helvia,* sa mère : il relève le courage d'Helvia, affligée de son exil. — 3° La *Consolation à Marcia*, fille de Crémutius Cordus : il s'efforce d'adoucir la douleur qu'elle éprouve de la perte de son fils ;

5° *Les Lettres à Lucilius :*

6° *Les Questions naturelles.*

1° Philosophie de Sénèque — Sénèque est éclectique. Il emprunte des maximes à toutes les écoles de philosophie ; mais il s'attache particulièrement aux principes du Stoïcisme. Il condamne l'érudition comme inutile : il rejette les vaines subtilités, et subordonne le point de vue spéculatif au point de vue pratique. Il cherche avant tout des maximes de conduite. Il regarde la philosophie non comme une science, mais comme la médecine des âmes. Son but est de les éclairer et de les diriger. Ses maximes sont très belles et se rapprochent souvent de celles du christianisme. Mais il n'a pas de principes bien arrêtés sur *Dieu,* sur *l'origine et la nature de l'âme,* sur *la vie future.*

1° Sénèque parle tantôt de Dieu, tantôt des dieux. Mais, dit-il : « les noms de toutes ces Divinités ne sont que les noms divers donnés à un même Dieu » dont ils expriment la bonté, la puissance, la force... « Autant il nous envoie de bienfaits, autant il a de noms divers. » Dieu, d'après Sénèque, est l'âme universelle. « Rien n'est vide de lui, lui-même remplit son œuvre... La nature n'existe pas sans Dieu ni Dieu sans la nature. Tous deux forment un seul et même être et n'ont pas une action séparée. » En un mot Sénèque est pan-

théiste. Il enseigne que la matière est éternelle, immuable, coexistante avec Dieu. Le Destin, la Loi inévitable régit Dieu aussi bien que les hommes. « *Deus scripsit quidem fata, sed sequitur ; semel jussit, semper paret.* » Ce fatalisme est la négation de la Providence. Mais les contradictions sont familières à Sénèque. Il n'hésite pas à reconnaitre l'action providentielle de Dieu, qui s'occupe non-seulement du monde en général, mais de chaque être ; qui éprouve le sage, et se plait à le contempler aux prises avec la souffrance : « Voici, dit-il, un spectacle digne d'appeler les regards du Dieu qui veille à l'œuvre de ses mains, un duel digne de lui : l'homme de cœur aux prises avec la mauvaise fortune ! »

2° Tantôt Sénèque dit que l'âme est corporelle, tantôt qu'elle est une émanation de l'âme universelle, qui est Dieu ; tantôt il nie l'immortalité de l'âme, qui est anéantie par la mort : « *Mors dolorum solutio et finis. — Non potest miser esse qui nullus est* » : tantôt il avance que l'âme, à la mort, est absorbée en Dieu dont elle est émanée ; tantôt même, il enseigne que les âmes conservent leur personnalité : « Ton fils, dit-il à Marcia, désormais éternel, en possession d'un état meilleur, débarrassé des liens étrangers est tout à lui-même... Il s'est élancé au plus haut des cieux, où il plane au milieu des âmes heureuses, admis dans la troupe sacrée des Scipion et des Caton. »

3° La morale forme le fond des traités de Sénèque. Avant d'analyser le *De Vitâ beatâ* où elle se trouve résumée, nous allons indiquer ce qu'il dit du *suicide* et des *esclaves*. — Il indique le suicide comme le moyen de se délivrer des maux de la vie : « Il y a bien moins de difficultés, dit-il, pour sortir de la vie, que pour y entrer.... ; il est facile de divorcer avec la nature, et de lui renvoyer son présent. » (*De Provid.*) — « La servitude n'est pas chose pénible, si, las de votre maître, vous pouvez d'un seul pas voler à la liberté : contre les injures de la vie, j'ai le bienfait de la mort. « (*C. ad Marc*).

La morale de Sénèque est empreinte d'un sentiment de bienveillance universelle. « Les hommes, dit-il, sont faits pour s'aimer et s'entr'aider : *homo in adjutorium mutuum generatus est.* » — « Ne vivre pour personne, ce n'est pas même vivre pour soi. Il condamne les combats de gladiateurs, comme cruels et barbares. Il conseille à Lucilius d'admettre ses esclaves à ses conversations, à sa table ; il reconnait qu'ils sont par nature les égaux de l'homme libre : « Ils sont esclaves ? non,

ils sont des hommes. — Des esclaves ? mais ils vivent sous notre toit. Des esclaves ? dites plutôt des amis d'humble condition. Des esclaves ? non, des compagnons d'esclavage, puisque la fortune a autant de droits sur vous que sur eux... Cet homme que vous appelez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme vous ? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous pouvez le voir libre. » (*Ad Lucil. ep. 47*).

1° De Vitâ Beatâ. — Analyse. — Ce traité renferme une dissertation sur le *Souverain Bien*, et une réponse de Sénèque à ses détracteurs. On le divise en deux parties. Dans la première, Sénèque établit en quoi consiste le souverain bien d'après les stoïciens : il réfute les épicuriens et les péripatéticiens. Dans la seconde, il examine ce que sont les biens extérieurs, particulièrement les richesses ; il répond à ses ennemis qui opposaient sa conduite à ses maximes.

1° « Vivre heureux, mon frère Gallion, voilà ce que veulent tous les hommes : quant à bien voir ce qui fait le bonheur, quel nuage sur leurs yeux ! La foule suit ce qui brille et qui n'est au fond que misère. Moi, je veux un bonheur qui ne soit pas pour les yeux, je le veux substantiel, partout identique à lui-même. D'après les grands principes des stoïciens, je m'attache à la nature : « *rerum naturæ assentior.* « La *vie heureuse* est une vie conforme à la nature : mais nul ne saurait l'obtenir, s'il n'a préalablement l'âme saine et en possession constante de son état sain. Le souverain bien ; c'est une âme qui dédaigne toute chose fortuite. Celui-là est heureux pour lequel il n'est de bien ou de mal qu'une âme bonne ou dépravée : qui cultive l'honnête, et content de sa seule vertu, ne se laisse ni enfler ni abattre par les événements ; qui ne connaît pas de plus grand bien que celui qu'il peut se donner lui-même, et pour qui la vraie volupté est le mépris de la volupté. Le souverain bien, c'est une inflexible rigidité, c'est une prévoyance judicieuse : c'est la sagesse, l'indépendance, l'harmonie, la dignité : *Vivre heureux, c'est vivre selon la nature : vivre selon la nature, c'est vivre selon la raison.* C'est la vertu qui donne le bonheur. Ce que je cherche dans la vertu, c'est elle-même ; elle n'a rien de meilleur, elle est à elle-même son propre salaire. »

Le bonheur ne consiste pas dans le plaisir, comme le prétendent les Epicuriens ; car le plaisir est irrationnel et purement animal, il se rencontre dans la vie la plus infâme ; il est

commun aux méchants et aux bons, à l'homme et aux animaux. En vain les Epicuriens tentent d'unir la vertu et le plaisir : ils sont incompatibles. Ils réduisent la vertu à l'indigne emploi de faire l'essai des plaisirs et de les modérer, dans le seul intérêt du plaisir même.

2° Sénèque possédait une fortune de près de 30 millions de notre monnaie ; ses ennemis lui en faisaient un reproche. Il répond qu'il n'a point la prétention d'être un sage accompli : il tâche seulement d'approcher de la sagesse. Il ne considère point les richesses comme de vrais biens ; elles sont de leur nature indifférentes, mais il est préférable de les posséder que d'en être privé. Le sage peut donc être riche. Et même, la richesse est mieux placée en ses mains qu'en celles d'un autre : elle lui donne l'occasion d'exercer certaines vertus, la tempérance, la modération, la libéralité.

2° Lettres à Lucilius. — Ces lettres, au nombre de 124, sont peut-être ce que Sénèque a écrit de meilleur. Elles n'ont, il est vrai, ni le naturel ni la simplicité de celles de Cicéron ; on sent que Sénèque les a composées autant pour le public que pour Lucilius. Mais que d'utiles enseignements, que de nobles maximes elles renferment ! Les sujets qui y sont traités sont très variés. Sénèque est le maître de Lucilius, le directeur de sa conscience. Chaque lettre renferme un point de morale qu'il lui développe. Il lui parle du bon emploi du temps, des voyages, des lectures, de l'amitié et du choix des amis, des douceurs de la solitude, du danger des foules, des spectacles, des combats de gladiateurs qu'il flétrit avec indignation, de l'humanité envers les esclaves, de la philosophie et de ses avantages, de la mort et de la fermeté avec laquelle le sage doit l'envisager, de la supériorité de l'âme sur le corps, de Dieu et de sa présence en nous : « Dieu, dit-il, est près de vous, il est avec vous, il est en vous. » — « Un esprit divin habite en nous, observateur et dépositaire vigilant de nos bonnes et de nos mauvaises actions. Il agit envers nous comme nous agissons envers lui. » — Ces lettres, sans plan arrêté, se suivent sans ordre. Sénèque les écrit à l'occasion d'un voyage, d'une lecture, d'une rencontre ou de la mort d'un ami, d'une anecdote, d'un événement quelconque de sa vie.

Sénèque et Saint Paul. — Les maximes pour ainsi dire toutes chrétiennes que l'on trouve dans Sénèque, ont porté à croire que ce philosophe fut en relations avec les premiers fidèles, particulièrement avec saint Paul. Il existe même 6 let-

tres qui auraient été échangées entre lui et l'Apôtre. Aujourd'hui on les rejette généralement comme apocryphes. — Saint Paul fut jugé par Gallion, frère de Sénèque, et remis à la garde de Burrhus, à Rome : Sénèque put donc le connaître. Mais on ne peut conclure de là qu'il ait eu des rapports avec lui. Il est permis de croire cependant que les maximes chrétiennes étaient assez répandues à Rome pour que Sénèque pût en recueillir quelques-unes dans les dernières années de sa vie. Mais il avait composé ses principaux ouvrages avant l'arrivée de saint Paul dans la Ville éternelle.

Les questions naturelles nous montrent quel était l'état des sciences physiques chez les Anciens. Dans cet ouvrage, Sénèque traite du feu, des éclairs, du tonnerre, de l'eau, de la glace, des comètes, des tremblements de terre, etc.

II° Style de Sénèque. — 1° *Qualités.* — Sénèque était doué d'une imagination puissante, d'une fécondité inépuisable et d'une grande finesse d'observation. On trouve chez lui beaucoup de pages vraiment éloquentes, de brillants tableaux, de belles maximes, de délicates analyses du cœur humain, des digressions charmantes, des anecdotes finement contées, d'heureuses alliances de mots, des antithèses énergiques, des traits rapides et incisifs ; en un mot, un style *original, vif, coloré, brillant.*

2° *Défauts.* — Ces belles qualités sont accompagnées de graves défauts. L'imagination de Sénèque l'égare et le jette dans mille contradictions. Ses idées sont emphatiques. Il abuse des antithèses et des mots à effet. Son style est sentencieux, tourmenté, composé de petites phrases coupées et concises à l'excès. Il commence par donner à sa pensée l'expression la plus juste, la plus énergique, puis il la répète, l'affaiblit et lui donne une forme moins heureuse. Une courte lecture de Sénèque plait ; une lecture plus longue fatigue et ennuie. Sénèque eut à Rome beaucoup d'admirateurs, surtout parmi les jeunes gens. Son influence sur la littérature fut funeste, et Quintilien s'appliqua à la combattre : « Sénèque, dit-il, peu exact dans la philosophie, fut pourtant un censeur excellent des vices. Il y a chez lui beaucoup de belles pensées ; mais le style est presque partout corrompu, et d'autant plus pernicieux qu'il abonde en défauts agréables. On voudrait qu'il eût écrit avec son génie et avec le goût d'un autre. »

§ 2. — Des Sciences.

Pline l'Ancien — Pomp. Méla — Frontin — Celse — Columelle — Palladius.

Pline l'Ancien (23-79).

Pline l'Ancien ou le Naturaliste naquit l'an 23 de J.-C. à Vérone, ou à Côme. Il servit longtemps en Germanie dans les légions romaines. Vespasien dont il était l'ami, le nomma gouverneur de l'Espagne. Il commandait la flotte qui stationnait à Misène, lorsqu'eut lieu l'éruption du Vésuve qui ensevelit Pompéi et Herculanum, l'an 79 : Pline l'Ancien y périt, victime de sa curiosité, ou plutôt de sa passion pour la science. Son neveu, Pline le Jeune, raconte sa mort dans une lettre admirable, adressée à Tacite. Ce même Pline montre, dans une autre lettre, quelle était l'ardeur de son oncle pour le travail : il passait une grande partie des nuits à étudier ; il lisait, dictait sans cesse, ou faisait des extraits. Il était toujours accompagné de son secrétaire, même en voyage. Aussi a-t-il laissé 160 volumes de compilations en tous genres.

Œuvres. — Outre ses extraits, Pline avait composé un grand nombre d'ouvrages ; il ne nous en reste que son *Histoire naturelle*, en 37 livres. Le premier livre renferme un exposé général des matières, et le catalogue des auteurs que Pline a consultés. Il traite ensuite de la *Cosmographie*, de la *Géographie physique et politique*, du *règne animal* (zoologie et anthropologie), du *règne végétal* (botanique et médecine), du *règne minéral*, des arts qui emploient les minéraux (céramique, sculpture, peinture) ; enfin des principaux *artistes* et de leurs œuvres.

L'*Histoire naturelle* est une vaste encyclopédie des sciences et des arts. Pline avait résumé plus de deux mille ouvrages. Son travail est très précieux : il remplace pour nous une foule d'auteurs maintenant perdus. Malheureusement Pline a reproduit la plupart de leurs erreurs. Cuvier et les savants modernes lui reprochent de manquer de critique. Buffon, il est vrai, fait de lui le plus grand éloge : « l'élévation des idées, dit-il, la noblesse du style, relèvent encore sa profonde érudition. » Il y a souvent, en effet, dans les tableaux tracés par Pline une certaine majesté et une certaine force. Mais souvent aussi son style sent la recherche et l'affectation ; il est déclamatoire et parfois obscur.

Pomponius Méla (Ier siècle), fils ou petit-fils de Sénèque le Rhéteur, naquit dans la Bétique. C'est le premier des écrivains latins qui ait composé un traité spécial de géographie : il est intitulé : *De Situ orbis*. Pomponius Méla fait d'abord une description sommaire du monde connu des Anciens : l'Europe, l'Afrique, l'Asie ; il parcourt ensuite les côtes de la Méditerranée et de l'Océan ; il parle enfin des différentes régions des trois continents. Ce géographe puise ses renseignements aux meilleures sources. Ses descriptions sont courtes : les remarques qu'il fait sur les mœurs des peuples sont judicieuses. Son style est clair et précis.

Frontin mourut vers l'an 106 ap. J.-C. A l'exemple de *Vitruve*, qui avait composé un traité d'*Architecture*, Frontin écrivit un excellent ouvrage sur les *Aqueducs* de Rome. Il fait l'histoire de ces aqueducs, il les décrit et donne de précieux éclaircissements sur l'architecture romaine.

Celse (Ier siècle) est le premier qui ait écrit en latin sur la *Médecine*. Son traité est remarquable à la fois et par la science dont il fait preuve, et par le style, qui est concis, élégant, sans recherche ni sécheresse. Celse a d'autant plus de mérite que les termes lui manquaient pour exprimer ses idées.

Columelle (Ier siècle naquit à Cadix, sous Auguste ou sous Tibère. Il composa, comme Caton l'Ancien, un traité intitulé : *De re rustica*. Ce traité renferme XII livres. Le Xe est en vers, et a pour objet les *jardins* : les autres sont en prose et traitent successivement de l'économie rurale, des champs, des vignes, des vergers, des arbres, des bestiaux, de la basse-cour, des abeilles, des devoirs d'un fermier. — Cet ouvrage est très utile pour nous faire connaître l'état de l'Agriculture chez les Romains à cette époque. Le style de Columelle est pur et élégant ; on lui reproche néanmoins un peu trop de recherche pour les sujets qu'il traite.

Palladius (IIe ou IVe siècle) composa aussi un traité d'*Agriculture* en XIV livres. Le premier sert d'introduction ; les douze suivants portent chacun le nom de l'un des mois : le dernier est un poème en vers élégiaques sur la *greffe*. — Palladius copie souvent Columelle et les autres écrivains anciens. Son style, incorrect et plein de néologismes, indique un écrivain de la décadence.

§ 3. — Eloquence et Rhétorique.

Quintilien – Pline le Jeune

1° Quintilien (35? — 95?)

Quintilien naquit vers l'an 35 à Calagurris ou Calahorra, en Espagne. Il vint de bonne heure à Rome, puis retourna dans sa patrie où il enseigna la rhétorique. Lorsque Galba, qui gouvernait l'Espagne, eut été élu empereur, il ramena Quintilien à Rome. Ses succès au barreau et dans l'enseignement furent très brillants. Vespasien le nomma professeur d'éloquence, avec des appointements de 25.000 francs. L'illustre rhéteur occupa sa chaire pendant vingt ans avec une gloire sans égale : l'empereur Adrien, Pline le Jeune, tous les hommes remarquables se plaisaient à assister à ses leçons. Il combattit l'influence mauvaise de Sénèque, se fit le défenseur des vieilles doctrines littéraires, et s'efforça de ramener l'éloquence à la forme que lui avait donnée Cicéron. Domitien le nomma consul, et lui confia l'éducation de ses deux petits-neveux. Lorsqu'il sentit que l'âge commençait à refroidir son talent, Quintilien quitta son enseignement et consacra ses loisirs à rédiger l'ouvrage qu'il nous a laissé. Mais sa studieuse vieillesse fut affligée par la perte de sa femme et de ses deux fils. Il mourut vers l'an 95.

Œuvres. — Quintilien a composé *l'Institution oratoire* en douze livres ; — un ouvrage sur les *Causes de la corruption de l'éloquence*, que plusienrs ont confondu avec le *Dialogue des Orateurs* de Tacite ; — enfin 163 déclamations dont l'authenticité est douteuse.

Analyse de l'Institution oratoire. — Dans cet ouvrage, Quintilien se propose de former un *orateur parfait*, et il prétend qu'il n'y a que l'homme de bien qui le puisse être. — Il prend au berceau le futur orateur, et il le conduit jusqu'à sa formation complète. — Le premier livre traite de l'éducation *primaire* de l'enfant. D'abord, dans la famille, il faut lui donner une nourrice parlant correctement. — Il est d'avis que l'enfant commence par la langue grecque, parce que, le latin étant plus usité, il l'apprendra pour ainsi dire malgré lui. — Après cette première éducation reçue dans la famille, l'enfant fréquentera l'école de grammaire. Les leçons de l'école publique sont, selon Quintilien, préférables à celles d'un maitre par-

ticulier. L'étude de la grammaire renferme *l'art de parler correctement* et *l'explication des auteurs*. A cette étude le grammairien ajoutera les premiers éléments des sciences : la musique, la géométrie, etc.; et il fera traiter à ses élèves des sujets faciles ; par exemple, des fables d'Esope.

Le IIe livre expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique. — Il faut que le rhéteur soit de mœurs sévères : « Qu'il prenne à l'égard de ses élèves, les sentiments d'un père, et qu'il se regarde comme tenant la place de ceux qui lui ont confié leurs enfants : qu'il ne souffre aucun vice en lui ni dans autrui : que son austérité n'ait rien de triste, ni sa douceur rien de relâché. » Le rhéteur exercera d'abord ses élèves sur chacune des parties du discours, la *narration*, la *proposition*, la *réfutation*, etc. Il les habituera à soutenir des thèses : il leur donnera des sujets de déclamations vraisemblables et aussi rapprochés que possible de la réalité. Quintilien examine ensuite ce qu'est la rhétorique, et il la définit : *l'art de bien dire*.

Les cinq livres suivants (III, IV, V, VI, VIIe) sont consacrés à l'*invention* et à la *disposition*. Quatre autres (VIII, IX, X, XI) traitent de l'*élocution*, des *convenances oratoires*, de la *mémoire*, de l'*action*, de *la prononciation*. Le 1er chapitre du Xe livre est très important. Quintilien passe en revue les lectures les plus utiles à l'orateur, et il donne son appréciation sur tous les auteurs grecs et latins les plus célèbres. Pour porter ses jugements, il se place uniquement au point de vue de l'éloquence : aussi sont-ils parfois incomplets et inexacts. Il faut donc les accepter avec quelque réserve.

Le XIIe livre, le plus original de tous, est consacré à la *personne de l'orateur*. Il définit l'orateur comme Caton l'a défini : « *vir bonus, dicendi peritus.* » Il soutient non-seulement que l'orateur doit être *homme de bien*, mais qu'on ne peut pas même devenir orateur, si l'on n'est homme de bien. » L'orateur devra donc former ses mœurs par l'étude, et approfondir la connaissance du juste et de l'honnête ; il devra y joindre la science du droit civil et de l'histoire. Il préférera le rôle de défenseur à celui d'accusateur ; il n'acceptera que des causes justes ; il les étudiera à fond ; il ne sacrifiera point au désir de briller l'intérêt de la cause. L'orateur ne plaidera pas jusqu'à la fin de sa vie : « il préviendra le moment où il ferait moins bien qu'il ne faisait » ; car les forces et le talent s'affaiblissent avec l'âge.

Appréciation. — L'*Institution oratoire* est un excellent traité de rhétorique. Quintilien y défend généralement les principes formulés et suivis par Cicéron, mais il attache moins d'importance que lui à la philosophie. Il s'élève d'ailleurs rarement à la conception des principes généraux, et se montre, sous ce rapport, inférieur à Aristote. Mais il résume très habilement les idées de ceux qui avaient écrit avant lui sur les mêmes matières ; il y ajoute des réflexions fort judicieuses, dictées par son expérience. Vivant dans un temps où la grande éloquence était morte, il n'a pu s'en former une idée assez exacte : *tous ses préceptes tendent à former un avocat plutôt qu'un orateur.*

Style. — Quintilien s'est efforcé de tempérer l'aridité du sujet par toutes les richesses de l'élocution. Il rompt la monotonie des préceptes par des réflexions, des digressions, des anecdotes : il mêle l'utile à l'agréable. Doué d'une imagination vive et d'une vaste érudition, il joint à une grande richesse d'images et de comparaisons une richesse non moins grande de faits, qui rendent la lecture de l'*Institution oratoire* aussi instructive qu'agréable. Le style de Quintilien est élégant et généralement correct ; mais il n'a ni l'ampleur, ni l'abondance de celui de Cicéron. Quoiqu'il ait combattu toute sa vie le mauvais goût de son siècle, il en a subi malgré lui l'influence. Comme ses contemporains, il aime le trait, et affecte dans les idées une profondeur qui le rend parfois obscur.

2° Pline le Jeune (62-113)

Pline le Jeune naquit l'an 62, à Côme. Il perdit son père à l'âge de 8 ans. Son oncle, Pline l'Ancien, l'adopta, lui transmit en même temps, son nom, sa fortune et son amour pour l'étude. Il servit pendant un an en Syrie avec le grade de tribun militaire. Mais la carrière des armes convenait peu à son tempérament ; il lui préféra les emplois civils. Il fut tribun du peuple et préteur sous Domitien. Sous Trajan il fut successivement préfet du Trésor de Saturne, préfet du Trésor militaire, consul et gouverneur de Bithynie. C'est de cette province qu'il adressa un rapport à l'empereur sur les chrétiens.

Pline le Jeune jouissait, auprès de ses contemporains, d'une grande réputation comme orateur et même comme poète. Il cultiva la littérature avec ardeur pendant toute sa vie. Nul ne fut plus assidu aux lectures publiques ; il en parle souvent dans

ses lettres, et se plaint de les voir si peu suivies. Il était d'un caractère affable, bienveillant, humain envers les esclaves, généreux à l'égard de ses amis, au nombre desquels il faut compter Tacite, Quintilien, Suétone, Silius Italicus, Martial. Il les secourut souvent avec une noble délicatesse. Il mourut vers l'an 113.

Œuvres. — Il nous reste de Pline le Jeune le *Panégyrique de Trajan* et 10 *livres de lettres*.

1° *Panégyrique de Trajan.* — Ce discours n'était d'abord qu'un remercîment, adressé par Pline, selon l'usage, dans le Sénat à l'empereur qui l'avait nommé consul. Pline le revit ensuite, le développa, le lut en public et le publia. Il aimait Trajan, qui méritait d'ailleurs et son estime et son attachement. Il le loue avec raison et oppose ses vertus aux vices des empereurs qui l'ont précédé. Mais les eloges sans cesse répétés qu'il lui donne deviennent fastidieux et monotones. « Jamais accusateur, dit M. Demogeot, ne mit tant d'habileté, à inventer des crimes que Pline à trouver des vertus. Toutes les paroles, tous les pas, tous les mouvements du prince sont présentés avec une adresse infinie sous leur côté le plus flatteur. Etant donné un acte quelconque de Trajan, Pline se charge de le faire admirer. »

Style. — « Le style de ce discours, dit Rollin, est élégant, fleuri, harmonieux, tel que le doit être celui d'un panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Cependant Pline n'émeut pas. Il plait, mais par endroits. Comme il loue toujours, il est monotone ; et comme il veut toujours louer avec esprit, son style est trop chargé d'antithèses, de pensées coupées et de tours recherchés qui étaient d'ailleurs du goût de son époque. »

Le *Panégyrique de Trajan* fut regardé par les contemporains comme un chef-d'œuvre. Il servit de modèle aux nombreux et insipides panégyriques que l'adulation inspira, au IIIe et au IVe siècle.

2° *Lettres de Pline.* — En réunissant ses lettres, Pline, comme il nous l'apprend lui-même, ne s'est pas arrêté aux dates : il les a placées dans le même ordre qu'elles se sont trouvées sous sa main : car, ajoute-t-il, « je ne prétends point faire une histoire. » Ses lettres sont cependant très utiles à l'historien. Sans elles, nous n'aurions sur le règne de Trajan que les rares documents fournis par Dion Cassius, Aurélius

Victor et Eutrope. Mais Pline nous offre d'amples détails sur les événements de son temps. Il parle peu, il est vrai, des affaires de l'Etat ; mais il nous initie pleinement à la vie privée de ses contemporains, à leurs mœurs, à leurs usages particuliers, à leurs travaux littéraires. Il rend compte des lectures publiques, auxquelles il est très assidu : il s'indigne du peu d'empressement de la plupart à y assister, et du peu d'ardeur qu'ils mettaient à applaudir le lecteur. Pline se révèle à nous dans ses lettres comme un homme honnête, généreux, spirituel, tout entier livré à l'étude de la littérature, mais un peu vaniteux. Sa grande préoccupation est de faire passer son nom à la postérité. Que Martial lui dédie une épigramme, que son ami Tacite parle de lui dans ses Histoires, sa joie est au comble ! Il compte sur l'immortalité de leurs écrits, pour préserver son nom de l'oubli. Ses lettres à Tacite sont toutes intéressantes, particulièrement celle où il raconte la mort de son oncle, Pline l'Ancien. — Le xe livre ne se compose que des lettres d'affaires échangées entre Pline et Trajan. Ces lettres fort courtes, sont les plus simples et les plus naturelles ; ce sont elles qui offrent le plus de renseignements historiques.

Parallèle entre les lettres de Pline et celles de Cicéron. — Cicéron nous fait connaitre dans ses lettres la politique de son temps, et les ressorts qui remuaient les hommes publics : Pline nous initie principalement à la vie privée et aux intérêts particuliers de ses contemporains. — Cicéron écrit avec plus de simplicité et de naturel, Pline avec plus d'art et de recherche : le premier écrit simplement à ses amis, le second songe à se faire lire à la postérité.

3° Aulu-Gelle (125? -175)

Aulu-Gelle est moins un rhéteur qu'un érudit et un critique. Il vécut probablement de l'année 125 à l'année 175, sous les règnes d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle ; mais ces dates ne sont pas certaines. Après avoir fait ses études à Rome, il se rendit à Athènes où il séjourna longtemps, et où il composa ses *Nuits Attiques* (Noctes Atticæ) De retour à Rome, il entra dans la magistrature, et remplit les fonctions de *Centumvir*.

Les *Nuits Attiques* se composent de vingt livres que nous possédons à l'exception du huitième, dont il ne reste que les titres des chapitres. Les *Nuits Attiques* sont des extraits

qu'Aulu-Gelle a faits de ses lectures, en y ajoutant ses propres réflexions. Elles sont ainsi nommées, parce qu'il écrivit ce recueil en Attique, pendant les longues soirées d'hiver. « Le but que je me suis proposé, dit-il, a été de préparer à mes enfants des récréations littéraires. J'avais l'habitude, toutes les fois que je tenais en main un livre grec ou latin, de recueillir aussitôt ce qui avait frappé mon attention et de prendre, sans ordre et sans suite, des notes de toute espèce. Il y a donc dans mon ouvrage la même incohérence de matières que dans mes notes d'autrefois. » — Ces extraits sont pour nous très précieux, parce qu'ils nous font connaître un certain nombre d'auteurs anciens, aujourd'hui perdus. Les réflexions d'Aulu-Gelle sont judicieuses, ses remarques parfois pleines de finesse. Mais son style maniéré, prétentieux, souvent obscur, abonde en archaïsmes et en locutions vicieuses.

§ 4. — Des Romans.

Pétrone — Apulée

1° Pétrone (? — 65)

Pétrone naquit à Marseille ou aux environs, il fut reçu à la cour de Claude, et s'adonna entièrement aux plaisirs. Il fut cependant nommé proconsul de Bithynie, et montra des aptitudes pour les affaires. Plus tard, il devint en quelque sorte l'intendant des plaisirs de Néron, et fut l'arbitre du bon goût. La faveur dont il jouissait excita la jalousie de Tigellin qui l'enveloppa dans la conspiration de Pison. Pétrone se coupa les veines, les referma, les rouvrit, laissant sa vie lui échapper peu à peu, afin que sa mort, quoique forcée, parût naturelle. Il mourut la même année que Lucain, l'an 65. (Cf. Tacite, Ann. XVI. 18-20).

Œuvre. — On attribue à Pétrone le *Satyricon*, roman satirique en 16 livres, écrit en prose mêlée de vers de différents mètres, à la manière des *Ménippées* de Varron.

La *Satyricon* est le récit des aventures d'un certain Encolpe et de ses compagnons, principalement à Naples et dans les environs. Cet Encolpe, à la fois narrateur et héros du roman, est un jeune libertin perdu de dettes, sans famille, réduit à vivre d'expédients. Les scènes qu'il raconte se succèdent sans transition, et offrent une série de tableaux où les mœurs du temps

sont peintes dans toute leur réalité. Descriptions comiques, narrations piquantes, propos d'amour, scènes de volupté, tout se trouve jeté pêle-mêle et comme au hasard dans ce drame passionné, moqueur, à la fois tragique et burlesque. Les anecdotes obscènes y abondent, et font de ce roman une abominable débauche d'esprit. Le style de Pétrone est vif, élégant, vigoureux ; mais il n'est pas exempt d'affectation et de subtilité. Les termes empruntés à la province, et les dictons populaires qu'il emploie, ajoutent un nouveau charme aux récits de ce spirituel écrivain.

Beaucoup de savants ont longtemps attribué le *Satyricon* à Pétrone, une des victimes de Néron. Des érudits contemporains affirment, au contraire, qu'il est l'œuvre d'un écrivain du temps d'Apulée et de Lucien. (V. H. Martin. Préface de Teuffel.)

On cite trois fragments remarquables du *Satyricon* : 1° Le *Festin de Trimalcion*, 2° le *conte de la matrone d'Ephèse*, 3° le *poème sur la guerre civile*.

Trimalcion est un riche parvenu qui étale dans un grand banquet un luxe de mauvais goût. Non content de faire admirer l'ordonnance de la table, il veut que l'on parle de philologie entre chaque service.

A Ephèse, une matrone eut tant de chagrin de la mort de son mari, qu'elle résolut de se laisser mourir de faim dans le tombeau même de son époux. Un soldat qui, près de là, gardait le corps d'un supplicié, la vit, l'engagea à prendre de la nourriture, et à l'épouser. Mais comme le corps du supplicié avait été dérobé en son absence, on mit à sa place celui du mari, afin d'empêcher le soldat d'être puni. — La Fontaine a parfaitement imité ce conte.

Le poème sur la guerre civile roule sur le même sujet que *la Pharsale*. Il n'a que trois cents vers. Pétrone est correct et élégant : mais il est loin d'avoir la vigueur de Lucain.

2° **Apulée** (138 ?-180).

Apulée naquit à Madaure, en Afrique, l'an 138. Il parcourut l'Egypte, la Grèce, l'Italie et se fixa à Rome, étudiant sans cesse la philosophie et la rhétorique. Il revint en Afrique, et s'établit à Carthage, où ses harangues lui acquirent une grande célébrité. Il épousa une riche veuve, nommée Pudentilla. Le fils de celle-ci, Pontanius, accusa Apulée d'avoir employé la

magie pour la séduire. Il prononça à cette occasion son *Apologie,* et fut acquitté ; mais il conserva le surnom de *magicien.* Il mourut en 180.

Œuvres. — Il reste d'Apulée son *Apologie,* où se trouvent des traits de véritable éloquence ; ses *Florides* ou fleurs de ses discours, extraits qu'il fit de ses harangues ; un traité du *Dogme de Platon :* un traité du *Monde*, qui reproduit la cosmogonie d'Aristote ; un traité du *Dieu de Socrate*, dans lequel il examine à quelle classe de démons ce Génie appartient. — Ce traité fut réfuté par saint Augustin, qui accuse Apulée d'un commerce secret avec le démon.

La Métamorphose ou l'âne d'or est le principal ouvrage d'Apulée. — Lucius, ayant vu son hôtesse, habile magicienne, se métamorphoser en oiseau, espère pour lui une semblable merveille. Mais par une fatale erreur, l'onguent dont il se frotte n'est pas le même, et il est changé en âne. Il passe tour à tour au pouvoir d'une troupe de brigands, d'un riche particulier, des prêtres de Cybèle qui lui font porter la statue de la déesse, d'un pauvre jardinier, d'un soldat, d'un boulanger. Il a perdu l'usage de la parole, mais il comprend le langage humain, pense et raisonne comme un homme. Il entend raconter une foule d'anecdotes ; il est témoin d'un grand nombre d'actions honteuses, dont on ne songe pas à se cacher devant lui. Enfin au milieu d'un sacrifice solennel, il parvient à mâcher des roses que lui présente le grand-prêtre, et, par ce moyen, redevient homme. Il se fait initier aux mystères d'Isis et d'Osiris. — Dans ce roman, Apulée fait la peinture des mœurs des différentes classes de la société : il se moque de la magie alors très répandue, il flétrit l'immoralité et la fourberie des prêtres païens, il critique la manière dont la police est faite, et qui permettait aux voleurs de se livrer à toutes sortes de brigandages.

Parmi les nombreuses anecdotes racontées par Apulée se trouve celle de *Psyché et de Cupidon*, que La Fontaine a imitée. — Un roi avait trois filles. La cadette, Psyché, était d'une si merveilleuse beauté qu'on l'avait surnommée Vénus. La déesse Vénus s'en irrita, et chargea Cupidon de la venger. Mais ce dieu, bien loin d'obéir à Vénus, sa mère, transporta Psyché dans un magnifique palais, et l'épousa. La jeune épouse entendait, mais ne voyait point son époux. Conseillée par ses sœurs, jalouses de son bonheur, Psyché, une nuit, commit l'indiscrétion de contempler les traits du dieu. Elle fut aussitôt

chassée du palais, et devint l'objet des poursuites de Vénus. Celle-ci, pour la perdre, l'envoya jusque dans les enfers chercher un peu de la beauté de Proserpine pour réparer la sienne qui s'était flétrie. Après avoir triomphé de tous les obtacles, Pysché revenait, lorsque, par une nouvelle indiscrétion, elle ouvrit le vase que lui avait remis Proserpine. Au lieu de la beauté qu'elle espérait, elle n'y trouva qu'un sommeil léthargique qui s'empara d'elle. Mais Cupidon vint l'en tirer, et la transporta dans l'Olympe où Jupiter lui accorda l'immortalité. — Ce mythe est longuement raconté par une vieille femme à une jeune fille prisonnière dans une caverne de voleurs.

Apulée a de l'imagination. Ses récits, où presque tout se passe dans le monde de la magie, ressemblent beaucoup à ceux des *Mille et une Nuits*. Mais son style est ampoulé et plein de termes barbares.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

De l'Empire sous les Césars, les Flaviens et les Antonins (14-200 ap. J.-C.)

Les Césars

Tibère (14-37), successeur d'Auguste, supprima les comices, et réduisit le Sénat à n'être plus qu'une haute cour de justice chargée de juger les crimes de lèse-majesté; il établit ainsi une véritable monarchie, la plus despotique de toutes, où la délation et la confiscation des biens furent les moyens ordinaires de gouvernement.

Jaloux de Germanicus, Tibère l'envoya en Orient et le fit assassiner par Pison (19), qu'on trouva lui-même mort dans sa chambre.

Pendant que Tibère se livrait, à Caprée, aux plus honteuses débauches, son ministre Séjan faisait peser sur Rome le joug le plus odieux (23-31). Soupçonné d'aspirer à l'empire, le favori périt enfin. Tibère mourut lui-même épuisé par ses débauches, et Macron, préfet du prétoire, fit proclamer Caligula.

Caius Caligula (37-41) fut un fou sanguinaire. Ce fils de Germanicus se crut dieu, s'éleva un temple dont il fut à la fois le prêtre et l'idole, et se para successivement des attributs et du costume des différentes divinités. Il ruina le trésor par ses

prodigalités, et le remplit au moyen des proscriptions. Il faisait ses délices d'assister aux lentes tortures des condamnés. Ce fou fut assassiné par un officier du prétoire.

Claude (41-54), un idiot qui avait quelques moments lucides, fut proclamé empereur par les prétoriens. Il se laissa gouverner par Messaline et deux affranchis Pallas et Narcisse. Lorsque Narcisse l'eut débarrassé de Messaline, il épousa Agrippine, mère de Néron qui fut adopté par lui et associé à l'empire (51). Agrippine fit empoisonner l'imbécile empereur, et Burrhus conduisit Néron au camp des prétoriens, qui le proclamèrent (54).

Néron (54-68), âgé de 17 ans, conseillé par Burrhus et Sénèque, gouverna d'abord avec une certaine modération. Il prit bientôt pour conseiller l'infâme Tigellinus, empoisonna Britannicus, répudia Octavie, et fit tuer Agrippine, sa mère. Il se livra dès lors à toutes les folies, devint histrion, cocher, acteur. En 64, il mit le feu à Rome, pour jouir du spectacle d'une ville en flammes. Il accusa les chrétiens de cet incendie et en fit périr un grand nombre, parmi lesquels Saint Pierre et Saint Paul (67). Un complot éclata, ourdi par Pison, Scevinus, Senecion, Lucain, Sénèque, Petrone, Epicharis. Les conjurés furent mis à mort (65). Pendant que Néron allait en Grèce cueillir des couronnes, Vindex se révoltait en Gaule et Galba en Espagne. A Rome même, le préfet du prétoire fit proclamer Galba et Néron fut réduit à se faire tuer par son secrétaire. Avec lui finit la famille d'Auguste (68).

Galba (68), âgé de 72 ans, mécontenta à la fois les prétoriens et le peuple par sa dureté et son avarice. Il fut égorgé par les prétoriens, qui proclamèrent *Othon*, ami de Néron. Mais les légions du Rhin refusèrent de reconnaitre Othon et proclamèrent *Vitellius*. Othon fut vaincu à Bedriacum et Vitellius resta maître de l'empire (69). C'était un ivrogne. Les légions de Syrie se révoltèrent contre cette brute et proclamèrent Flavius Vespasianus, qui commençait le siège de Jérusalem.

Les Flaviens. — *Vespasien* (69-70) fut un prince sage et économe : il fit tous ses efforts pour rétablir l'ordre dans l'empire. Sous son règne, Titus, son fils, s'empara de Jérusalem : 1,100,000 Juifs périrent pendant le siège, le reste de la nation fut vendu et dispersé (70). Une révolte des Bataves fut réprimée (69-70) et la Bretagne fut remise sous le joug par Cerialis (78).

Titus (79-81) suivit les exemples de son père et gouverna

avec modération. Il acheva le Colisée commencé par Vespasien. Une éruption du Vésuve détruisit Herculanum, Pompéi et Stabies (80).

Domitien (81-96), frère de Titus, fut un cruel despote et un persécuteur des chrétiens. Ce fut lui qui convoqua le Sénat pour délibérer sur la manière de cuire un turbot. Pendant son règne Agricola acheva la soumission de la Bretagne (86). Mais Domitien fut vaincu par les Daces et dut acheter la paix (86-90). Il périt assassiné (96).

Les Antonins. — Nerva (96-98) fut élevé à l'empire. Il mit fin à la terreur que le despotisme de Domitien avait établie et fit cesser la persécution contre les chrétiens. Il adopta Trajan et l'associa à l'empire.

Trajan (98-117) fut un général habile et un bon administrateur. Il vainquit les Daces dans deux expéditions (101-103, 105-106). Il réduisit l'Arménie en province et triompha des Parthes. Malheureusement il persécuta les chrétiens (107).

Adrien (117-138) désigné par Trajan pour être son successeur, fut proclamé par l'armée à Antioche. Il s'appliqua à faire régner la paix et passa une partie de son règne à visiter les provinces de son vaste empire. En Judée, la révolte de Barcocébas aboutit à la dispersion définitive de la nation juive (136).

Antonin le Pieux (138-161) qu'Adrien avait adopté, montra sur le trône des vertus alors bien rares. Il adopta lui-même Marc-Aurèle, son gendre.

Marc-Aurèle (161-180) qui s'associa *Lucius Vérus* (161-169), fut un prince philosophe, imbu des maximes stoïciennes. Il méconnut cependant le christianisme qu'il persécuta. Il fit la guerre aux Parthes (161-166), aux Marcomans sur le Danube, et aux Cattes, sur le Rhin. Il mourut de la peste à Vienne, laissant après lui la réputation de prince sage et dévoué au bien public.

Commode (180-192) son fils, fut un monstre de cruauté et de débauches. Il mourut empoisonné par ses favoris qui craignaient pour leur vie.

Lettres. — Sous les empereurs, la littérature et la langue elle-même furent entraînées dans une rapide décadence. *Lucain* (39-65), dans sa *Pharsale*, est déjà loin de Virgile; encore son poème l'emporte-t-il de beaucoup sur la *Guerre punique* de *Silius Italicus* (25-101), la *Thébaïde* de *Stace* (61-96) et les *Argonautiques* de *Valerius Flaccus*. Le temps était favorable à la satire. *Perse* (34-62) s'en tint à la satire générale;

mais *Juvénal* (47-130) flagella les vices de ses contemporains. *Pétrone* (mort en 65) peignit dans son *Satyricon* des scènes de débauches sans nom. *Martial* (42-102) lança les traits acérés de ses fines épigrammes. Les tragédies de Sénèque font peu d'honneur au théâtre latin. Mais l'apologue fut conté avec art par *Phèdre*, contemporain de Tibère.

Dans la prose, la décadence fut moins rapide. On compte d'illustres écrivains. L'histoire fut écrite par *Tacite* (54-119), le peintre immortel des Césars dans ses *Annales et ses Histoires*, et des barbares dans sa *Germanie*. Un peu plus tard, *Suétone* (75-160) complétera le tableau, en racontant les *Vies des douze Césars*. *Florus*, contemporain de Tacite, nous a laissé un abrégé emphatique de l'histoire romaine, et *Quinte-Curce*, qui vivait sous Vespasien, a écrit l'histoire mêlée de fables d'Alexandre-le-Grand.

Sénèque (3 av. J.-C.-65 ap.), le précepteur de Néron, l'oncle de Lucain, a répandu un grand nombre de belles maximes dans ses traités, inspirés par la philosophie stoïcienne. Son style recherché et que l'on s'étudia à imiter, contribua beaucoup à la corruption du goût et de la langue. *Quintilien* (35-95) lutta contre les envahissements de ce mauvais goût dans ses *Institutions* oratoires ; mais ce fut sans succès. *Pline l'Ancien* (23-79) qui mourut victime de la science, et son neveu *Pline le Jeune* (62-113), l'ami de Tacite et de Trajan, montrent partout dans leurs écrits des traces de ce mauvais goût : ils recherchent les effets de style au détriment du naturel.

Après Adrien, le mouvement littéraire s'arrête, et l'on n'a plus à enregistrer que quelques noms : *Aulu-Gelle* (125-175), *Apulée* (138-180), les compilateurs de l'Histoire Auguste, et, au IVe siècle, *Aurelius Victor, Eutrope, Ammien Marcellin.*

SUPPLÉMENT

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

1° Renouvellement de la littérature par le christianisme. — En Grèce comme en Italie la littérature païenne s'éteignait sous l'influence de trois causes principales : l'*épuisement des sujets*, l'*absence de liberté*, la *corruption du goût*. Le christianisme régénéra les Lettres en apportant un triple remède à ce triple mal.

1° Le polythéisme et les fables de la mythologie faisaient le fond de la poésie antique. Mais on avait chanté tant de fois et les dieux et les héros, que les derniers poètes ne pouvaient que redire, en vers fastidieux, ce que leurs devanciers avaient déjà célébré. Le christianisme, en renversant le polythéisme, prépara pour l'avenir une poésie nouvelle. Les psaumes de David, les sublimes accents d'Isaïe et de Jérémie, inspireront les poètes futurs ; ils chanteront les louanges du Dieu créateur, l'œuvre des six jours de la Création, les vertus et la gloire des martyrs.

2° L'absence de liberté avait tué l'éloquence politique. Les harangues du *Forum* ou de l'*Agora* avaient fait place aux vaines déclamations des rhéteurs. L'éloquence était morte parce qu'elle n'avait plus de grands intérêts à défendre. Pendant trois siècles, il est vrai, les apôtres furent, eux aussi, privés de la liberté. Mais les tyrans, en les chargeant de fers, ne purent jamais enchaîner leur parole. Ils prirent pour maxime qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; ils prêchent l'Evangile, même au prix de leur sang. Rien ne manque aux orateurs chrétiens pour les rendre éloquents, ni la grandeur des intérêts, ni la force des convictions. Ils ne combattent pas pour les intérêts de la terre, mais pour ceux du ciel. Un saint zèle les enflamme, et, armés du glaive de la parole, ils marchent à la conquête spirituelle de l'univers. Ils ont sans cesse à lutter, contre le paganisme d'abord, ensuite contre les hérésies, et leur

génie trouve toujours de nouvelles ressources pour soutenir le combat de la vérité contre l'erreur.

3° Les orateurs chrétiens, formés à l'école des rhéteurs païens, conservent les traces du mauvais goût de leur siècle. Mais la grandeur des intérêts qu'ils défendent, le besoin qu'ils ont d'éclairer les esprits et de les convaincre, la sublimité des pensées dont ils se nourrissent, les préservent des subtilités et des vains ornements de la rhétorique. Ils cherchent d'ailleurs leurs inspirations dans l'Ecriture sainte ; ils y trouvent, pour enrichir leurs discours, des traits merveilleux, des sentences dictées par la Sagesse même, des images touchantes, gracieuses et sublimes.

Le christianisme introduisit dans le monde un ordre d'idées tout nouveau. Toutefois, pour exprimer les dogmes chrétiens, on n'eut pas besoin de créer beaucoup de mots : on se servit des termes usités, en leur donnant une acception particulière. Le style des Pères de l'Eglise diffère de celui des écrivains profanes, et par le sens particulier de certains mots, et par la couleur biblique que lui donnent les textes de l'Ecriture sainte, dont ils ornent fréquemment leurs discours.

Résumons les principales différences qui existent entre la littérature païenne et la littérature chrétienne. La première commença par la poésie ; la seconde par l'éloquence et la controverse. L'une tire toutes ses inspirations de l'esprit de l'homme, l'autre s'appuie sur la *Révélation* et s'inspire de l'Esprit de Dieu. L'une se propose principalement de plaire et recherche avant tout les beautés de la forme ; l'autre a un but pratique et s'attache plus à la justesse des idées qu'à l'élégance des discours. Il ne faut donc pas juger les écrits des Pères de l'Eglise, d'après les mêmes règles que les auteurs païens. Ayant un but particulier à atteindre, des idées nouvelles à exprimer, ils durent suivre une méthode spéciale pour y parvenir, et se créer une langue à part.

DIVISION.

On divise l'histoire de la littérature chrétienne en quatre périodes :

1° *La période de prédication* ou *des Pères Apostoliques,* c'est-à-dire des successeurs immédiats des Apôtres ;

2° *La période de lutte* ou *des Pères apologistes,* depuis le IIe siècle jusqu'à Constantin.

3° *La période de triomphe* ou *des Pères dogmatiques*, pendant le IVe et le Ve siècle.

4° *La période théologique* ou *des Pères scolastiques*, pendant le Moyen-Age.

Comme nous ne faisons point l'histoire complète de la littérature chrétienne, nous n'étudierons ni les Pères de la Ire période ni ceux de la IVe. Dans les deux autres, nous choisirons les principaux docteurs. Nous étudierons parallèlement les Pères de l'Eglise grecque et ceux de l'Eglise latine.

CHAPITRE Ier.

Pères Apologistes

ART. 1er. — APOLOGISTES GRECS

Les Pères Apologistes de l'Eglise grecque furent : Saint Justin, Tatien, Athénagore, Hermias, saint Théophile, Clément d'Alexandrie, saint Irénée, Origène.

1° Saint Justin (114-168).

Saint Justin naquit en Palestine, de parents païens. Dans sa jeunesse il étudia avec ardeur les lettres et surtout la philosophie. Il se convertit vers l'âge de 30 ans, et consacra sa science à la défense de la foi chrétienne, pour laquelle il souffrit le martyre, l'an 168.

Œuvres. — Il nous reste de saint Justin : *l'Exhortation aux Gentils, le dialogue avec le Juif Triphon, deux Apologies en faveur des chrétiens*, etc.

Dans l'*Exhortation aux Gentils*, saint Justin réfute victorieusement l'ancienne religion des Grecs. Il montre que ce sont les poètes qui ont inventé les fables de la mythologie. Les philosophes, il est vrai, ont découvert quelques vérités ; mais leurs doctrines, remplies de contradictions, sont impuissantes à résoudre les grands problèmes sur Dieu, sur l'âme humaine, sur son origine et ses destinées.

Dans le *dialogue avec Triphon*, saint Justin réfute le Judaïsme. Il démontre l'abrogation de la loi mosaïque et la divinité de Jésus-Christ.

La 1re Apologie de saint Justin est un chef-d'œuvre d'éloquence et de raison. Il se plaint de ce que l'on condamne les chrétiens sans les connaître, sans les entendre, sur leur nom seul. Il expose dans la première partie, la sainteté de leur morale et la pureté de leurs mœurs. Dans la seconde, il établit les principaux dogmes du christianisme. Dans la troisième, il révèle ce qui se passe dans les assemblées des chrétiens, les divins mystères qu'on y célèbre. — Cette apologie décida probablement l'empereur Antonin à publier son édit en faveur des chrétiens.

2° Saint Irénée (140-202).

Saint Irénée naquit en Ionie, vers l'an 140. Il fut disciple de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean. Il vint dans les Gaules, et fut ordonné prêtre par saint Pothin, à qui il succéda sur le siège de Lyon. Il combattit avec succès les hérétiques qui cherchaient à introduire leurs erreurs dans son Eglise. La question de la Pâque divisait les évêques d'Orient et ceux d'Occident. Saint Irénée écrivit au pape saint Victor, pour le prier de ne point retrancher de sa communion ceux des évêques qui s'obstinaient à suivre les traditions de leurs Eglises : il fut assez heureux pour rétablir la paix et éviter un schisme.

Il reçut la couronne du martyre, l'an 202.

Œuvre. — Il nous reste de saint Irénée *le Traité contre les hérésies*, composé en grec et traduit en assez mauvais latin. — Saint Irénée expose d'abord les différents systèmes des hérétiques, des Valentiniens, des Marcosiens, et des autres Gnostiques. Il les réfute ensuite par la raison, par la doctrine des Apôtres, par les paroles de Jésus-Christ. Il termine par l'explication de quelques textes de saint Paul dont les sectaires abusaient. — Saint Irénée fait preuve, dans ce traité, d'une science profonde et d'une vaste érudition. Les systèmes des anciens philosophes paraissent lui être aussi familiers que la doctrine catholique.

3° Clément d'Alexandrie (? — 217).

Clément d'Alexandrie naquit à Athènes. Il étudia avec ardeur la philosophie et fit, pour s'instruire, de nombreux voyages en Orient et en Occident. Il se fixa enfin à Alexandrie, et devint le disciple de saint Pantène, qui avait fondé

dans cette ville une école chrétienne très florissante. Clément nomme lui-même saint Pantène l'*abeille de son siècle*. Ordonné prêtre, Clément succéda à son illustre maître. Il enseigna pendant douze ans avec le plus grand succès. Les païens eux-mêmes louaient ses vastes connaissances, et se plaisaient à assister à ses leçons : il en convertit un grand nombre au christianisme. Au lieu de dénigrer la philosophie il s'appliquait à la faire tourner à l'avantage de la Foi, en montrant l'harmonie qui existe entre les vérités rationnelles et les vérités révélées. Lorsque la persécution d'Alexandre Sévère éclata, Clément quitta Alexandrie, et se retira en Cappadoce, près d'Alexandre, évêque de Flaviade, son disciple. Il mourut vers 217.

Œuvres. — Clément d'Alexandrie a composé une *Exhortation aux Gentils, le Pédagogue, les Stromates.*

L'*Exhortation aux Gentils* est une réfutation directe du paganisme. Après avoir montré que la religion païenne, ses faux dieux, ses oracles, ne sont que des inventions humaines, il retrace les infamies que l'on prête à chacune des divinités, et dévoile les abominables mystères de la *grande déesse*. A toutes ces abominations, il oppose les bienfaits de la religion chrétienne, la beauté de ses dogmes, la pureté de sa morale.

Le *Pédagogue* est un traité de morale, dans lequel Clément trace les règles que doit suivre le païen converti, pour arriver à la perfection évangélique : il doit prendre pour modèle Jésus-Christ qui, par ses exemples et par ses maximes, est notre véritable *Pédagogue*.

Les *Stromates* ou Mélanges forment un vaste recueil de maximes religieuses et philosophiques, qui se suivent sans ordre.

4° Origène (185-254).

Origène naquit à Alexandrie, l'an 185. Son père, saint Léonide, l'éleva chrétiennement. On dit que pendant le sommeil de son jeune enfant, Léonide baisait sa poitrine comme le temple de l'Esprit-Saint. Origène fit des progrès merveilleux dans toutes les sciences. Il n'en faisait pas moins dans la piété, et lorsque son père fut emprisonné pour la Foi, il lui écrivit, l'exhortant à marcher courageusement au martyre. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fut appelé à succéder à Clément d'Alexandrie, son maître. Ses leçons où la science était relevée par toutes les beautés de l'élocution, attiraient une foule nom-

breuse de disciples. Jamais enseignement n'eut plus d'éclat que le sien. Ses discours et ses exemples enflammaient tellement ses auditeurs que plusieurs, au sortir de ses leçons, couraient au martyre. Il tomba cependant dans quelques erreurs touchant l'éternité des peines, ce qui donna naissance à la secte des *Origénistes*. Lui-même fut exilé et excommunié. Il n'eut jamais l'opiniâtreté d'un hérétique. Il mourut à Tyr, dans la communion de l'Eglise, l'an 254.

Œuvres. — Origène avait composé un nombre considérable d'ouvrages *bibliques*, *apologétiques*, *dogmatiques et pratiques*. Les plus remarquables sont : le *Traité contre Celse*, le *Traité de la Prière*, le *Livre des Principes*, l'*Exhortation au Martyre*.

Origène fit un grand nombre de *Commentaires* et d'*Homélies* sur l'Ecriture sainte. Dans un ouvrage qui prit le titre *d'Hexaples*, il revit le texte de la Bible. Cet ouvrage, divisé en six colonnes, renfermait le texte hébreu, en caractères hébraïques : le même texte, en caractères grecs ; puis quatre versions alors fort connues : la *version d'Aquila*, celle de *Symmaque*, celle des *Septante* et celle de *Théodotion*. Ce travail fixa le texte de la Bible : il devint impossible aux Juifs et aux hérétiques de l'altérer ou d'en dénaturer le sens.

Le *Traité contre Celse* est une apologie complète du christianisme. Le philosophe Celse avait composé, sous le titre de *Discours véritable*, un traité dans lequel il s'efforçait de renverser l'édifice de la foi chrétienne, l'attaquant dans son principe, dans ses dogmes, dans son histoire et dans ses institutions. Son érudition était fortifiée par une argumentation vive, serrée, et à laquelle se mêlait une ironie piquante. Origène réfuta ce redoutable adversaire. Il le suit pas à pas, et ne laisse sans réponse aucune de ses objections.

Dans son *Livre des Principes*, Origène s'était proposé de ranger dans un ordre systématique, les principales vérités de la religion chrétienne. Mais il tomba dans plusieurs erreurs qui le firent condamner.

Art. 2. — APOLOGISTES LATINS

Les apologistes latins sont : Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix, Arnobe, Lactance.

1° Tertullien (160 ?-245 ?)

Tertullien naquit à Carthage, vers 150 ou 160. Son imagination ardente et la puissance de son élocution lui attirèrent des succès, comme avocat et comme professeur de rhétorique. Il était païen, et sa vie n'était pas exempte de faiblesse. Vers l'âge de 30 ans, dégoûté des plaisirs, trop vains pour satisfaire son âme, frappé de l'héroïsme des martyrs, il embrassa la foi chrétienne avec ardeur. Il consacra tous ses talents à la défendre, et fut, en Occident, son plus ferme appui. Mais, dans un âge déjà avancé, il tomba dans les erreurs de Montan, et se laissa séduire par les rêveries de deux aventurières, Priscille et Maximille. Son génie s'éclipsa en partie. On ignore si Tertullien rentra dans le sein de l'Eglise. Il mourut vers 245.

Œuvres. — Il nous reste 30 ouvrages de Tertullien. On peut les diviser en trois classes : 1° *Ses écrits apologétiques* contre les païens et les Juifs ; 2° *Ses traités de controverse contre les hérétiques* ; 3° *Ses traités de morale pratique.* Les principaux sont : L'*Apologétique* et le *Livre des Prescriptions.*

1° L'*Apologétique* est la meilleure et la plus fameuse de toutes les apologies. Tertullien la composa sous le règne de Septime Sévère et l'adressa aux proconsuls. — Il leur reproche de condamner les chrétiens sur leur nom de disciples du Christ. Il examine ensuite les calomnies inventées contre eux, et les réfute. Il expose ce qui se passe dans l'assemblée des fidèles, et fait ressortir la pureté de leur culte. Non-seulement ils sont innocents, mais encore ils sont les sujets les plus dociles de l'empereur : « Nous sommes d'hier, dit-il, et nous avons déjà rempli tout ce qui est à vous ; vos villes, vos îles, vos châteaux, vos camps, votre Sénat, votre Forum : nous ne vous avons laissé que vos temples !... Et nous nous laissons massacrer sans nous défendre ! Nous n'aurions même pas eu besoin d'armes ou d'insurrection : pour vaincre, il nous aurait suffi de nous séparer de vous. Vous eussiez tremblé à l'aspect de votre solitude. »

2° *Le Livre des Prescriptions*, dont le titre est emprunté au droit romain, est la réfutation anticipée de toutes les hérésies. Voici l'argument que développe Tertullien : l'Eglise existe, fondée par Jésus-Christ et les Apôtres ; elle est en possession de l'autorité : elle a prescrit. Or, la Prescription oblige celui qui attaque à prouver l'illégitimité des droits de celui qui pos-

sède. L'Eglise n'a donc point à prouver sa doctrine aux hérétiques : mais c'est à eux de prouver leurs assertions contre elle, de démontrer qu'ils sont les vrais héritiers de l'autorité et de la doctrine des Apôtres. « Or, vous êtes d'hier, vous venez de naître, dit Tertullien aux hérétiques : *hesternus es, hodiernus* : » vous ne pouvez donc faire remonter votre origine jusqu'aux Apôtres. — Bossuet a employé ce même argument contre les Protestants dans son *Histoire des Variations*.

Appréciation. — Tertullien est un des plus fiers génies qui aient paru. Saint Augustin, saint Jérôme vantent sa prodigieuse érudition, la vigueur de son éloquence, toute en raisonnements, en images, en mouvements pathétiques. Saint Cyprien l'appelait son maître et notre grand Bossuet se glorifiait d'être son disciple. On ne saurait trop louer sa dialectique irrésistible, sa véhémence, l'énergie de son style, la profondeur de ses pensées, la beauté de ses maximes. Mais ce grand génie ne sait pas rester dans les justes limites. Il affecte en tout une extrême rigueur : il impose à l'homme une perfection dont il n'est pas capable : il confond les conseils évangéliques avec les préceptes, et commande à tous ce que Jésus-Christ ne conseille qu'aux âmes d'élite : partisan de toutes les mortifications extérieures, il admet dans l'année plusieurs carêmes rigoureux : il défend les secondes noces, refuse le pardon à tout pécheur qui retombe dans le péché, condamne ceux qui fuient dans la persécution, blâme sévèrement la douceur et l'indulgence de l'Eglise catholique.

Style. — Le style de Tertullien a de la force, de la vigueur et de l'éclat. Mais il est souvent déclamatoire et dur : c'est un style de fer selon Balzac. Comme il était le premier qui eût à soutenir en latin des controverses religieuses, il dut se créer une langue particulière, capable d'exprimer toutes les idées nouvelles introduites par le christianisme. C'est là, en partie, ce qui explique ces expressions étranges, ces mots impropres, ces néologismes si fréquents dans Tertullien. Ajoutons qu'il était de la province d'Afrique, où l'on parlait un latin demi-barbare.

2° Saint Cyprien (?-258).

Saint Cyprien naquit à Carthage d'une famille sénatoriale. Il enseigna la rhétorique avec éclat dans sa ville natale. Il était païen et vivait dans les plaisirs, mais un saint prêtre,

Cæcilius, le convertit au christianisme. Il donna aussitôt ses biens aux pauvres, et mérita, quoique simple néophyte, d'être élevé au sacerdoce. A la mort de Donat, les suffrages unanimes du peuple et des évêques le portèrent à l'épiscopat. Il administra son troupeau avec sagesse, et remporta la palme du martyre pendant la persécution de Valérien, en 258.

Œuvres. — Il reste 16 ouvrages de saint Cyprien. On peut les diviser en trois classes :

1° Les Ouvrages apologétiques : Les trois livres des *Témoignages*, — le *Traité de la vanité des Idoles*, — le livre contre *Démétrien* ;

2° Les Instructions pastorales : De *l'unité de l'Eglise*, — *Des Tombés (De lapsis)*, — *De la conduite des vierges*, — *De l'aumône*, — *Des Spectacles*, — *Exhortations au martyre*, etc ;

3° Les Lettres.

Le livre *des Témoignages* est un recueil de textes de la Sainte Ecriture, propres à fournir des armes aux prêtres et aux fidèles pour la défense de la foi, ainsi que des conseils pour leur conduite.

Dans le *Traité de la vanité des Idoles*, saint Cyprien prouve l'unité et la spiritualité de Dieu, la Divinité de Jésus-Christ, ses miracles et sa résurrection.

Un grand nombre de chrétiens avaient apostasié pendant la persécution de Dèce. Plusieurs prétendaient que l'Eglise devait les recevoir sans leur imposer aucune pénitence. Saint Cyprien dans son traité *de Lapsis*, s'efforce de les amener à accepter la pénitence publique.

Les païens accusaient les chrétiens des maux qui désolaient l'Empire. Saint Cyprien, dans le *Livre contre Démétrien*, retourne l'argument contre les païens, et soutient que ce sont leurs crimes qui attirent la colère de Dieu.

Le *Traité de l'unité de l'Eglise* ramena une foule de chrétiens qui s'étaient laissé entraîner dans le schisme de l'antipape Novatien.

Appréciation. — Saint Cyprien avait pris Tertullien pour modèle : mais s'il n'a pas sa vigueur et sa puissante logique, il n'a pas, non plus, sa rudesse. Son génie était moins spéculatif que pratique. Chacun des écrits de ce grand évêque répond à un besoin particulier de son troupeau. La charité la plus tendre, le zèle le plus ardent, mais dirigé par la prudence, lui

inspirent tout ce qu'il écrit. — Son style a de la clarté et de l'élégance. Son éloquence est douce ; mais parfois il s'élève, et trace les plus admirables tableaux : « *Il ressemble*, dit Lactance, *à une eau très pure dont le cours est doux et paisible, mais qui, grossie par l'orage, devient un torrent qui entraîne tout.* » Ses ouvrages sont très précieux pour nous faire connaître à cette époque les mœurs, la discipline, les usages de l'Eglise, particulièrement de celle d'Afrique.

3° Minutius Félix (IIIe siècle).

Minutius Félix exerça à Rome la profession d'avocat. Il eut un jour une discussion religieuse avec deux de ses amis, dont l'un était païen et l'autre chrétien. C'est cette discussion qu'il a reproduite dans un excellent dialogue intitulé *Octavius*. — Cæcilius Natalis est l'avocat du paganisme ; Octavius, celui du christianisme ; Minutius Félix joue le rôle d'arbitre. L'auteur du dialogue s'applique à éclaircir la notion de Dieu et celle de la Providence. Les arguments sont bien présentés ; le style, quoique rude et parfois incorrect, est varié et plein d'images.

4° Arnobe (IIIe siècle).

Arnobe naquit à Sicca (en Afrique), où il professa la rhétorique sous le règne de Dioclétien. Comme il s'était montré jusque-là l'adversaire des chrétiens, on exigea de lui, lorsqu'il demanda le baptême, un gage de la sincérité de sa conversion. Telle fut l'occasion de son *Traité contre les Gentils*, en sept livres. Ce traité n'est guère qu'un commencement de l'*Apologétique* de Tertullien. Après avoir justifié les chrétiens des reproches immérités qu'on leur fait, Arnobe prouve la supériorité du christianisme sur le polythéisme. Il montre ensuite que les chrétiens refusent avec raison de sacrifier aux idoles, et s'étend sur les cérémonies païennes. — Ce qu'il y a de particulier dans Arnobe, c'est qu'il tire tous ses raisonnements de la raison elle-même, sans les appuyer sur l'Ecriture Sainte. Arnobe est érudit, parfois éloquent. Comme il était novice dans la foi, il lui est échappé quelques erreurs sur les mystères. Son style est souvent diffus, déclamatoire et obscur.

5° Lactance (250-325)

Lactance naquit probablement en Afrique, vers 250. Il fut disciple d'Arnobe. L'empereur Dioclétien le choisit pour enseigner les lettres à Nicomédie. Il était encore païen ; mais les

persécutions dirigées contre les chrétiens l'excitèrent à étudier leurs doctrines, et il se convertit. En 317, Constantin, qui venait de rendre la paix à l'Eglise, confia à Lactance l'éducation de son fils Crispus. Mais il ne changea rien, à la cour, de la simplicité de ses mœurs ; il mourut presque dans l'indigence, vers 325.

Œuvres. — Il nous reste de Lactance cinq ouvrages : *Les Institutions divines, — L'abrégé des Institutions divines, — Le Traité de l'ouvrage de Dieu, — Le Traité de la colère de Dieu, — Le Traité de la mort des persécuteurs.*

Le traité des *Institutions divines* est le chef-d'œuvre de Lactance. Il embrasse dans son plan tous les points controversés à cette époque. Il etablit d'abord qu'il n'y a qu'un seul Dieu, puis il cherche les causes de l'idolâtrie, il montre l'impuissance et les erreurs de la philosophie païenne, il lui oppose la doctrine chrétienne, expose les vertus que la religion fait pratiquer, et termine en traitant de la fin de l'homme, de l'immortalité de l'âme, du jugement et de la vie future. Ce plan, on le voit, est logique et régulier. Lactance fait preuve d'une grande érudition. Il réfute avec beaucoup de vigueur et de logique les erreurs du paganisme et de la philosophie ancienne ; mais il est beaucoup plus faible quand il expose les dogmes chrétiens. — L'abrégé que Lactance a fait de ce grand traité est un ouvrage excellent.

Le traité *De la mort des persécuteurs* a pour but de démontrer la vérité de la religion chrétienne, par les vengeances éclatantes que Dieu a tirées de ceux qui l'ont persécutée. Lactance raconte dans un style émouvant les persécutions de Néron, de Domitien, de Valérien, de Dioclétien, de Galère et de Maxime : il montre la main de Dieu appesantie sur ces cruels tyrans.

Appréciation. — Les plans de Lactance sont généralement bien conçus ; il procède avec méthode et enchaîne avec art ses raisonnements. Cependant, il est peu métaphysicien ; il préfère les vertus morales et pratiques à celles qui sont de pure spéculation. Dans les preuves de la religion chrétienne qu'il apporte, il s'appuie plus sur la raison que sur l'Ecriture, dont les païens n'admettaient pas l'autorité. Il considère la philosophie comme l'alliée et l'introductrice de la foi ; il invoque souvent le témoignage de Platon, de Cicéron et de Sénèque. Mais il faut reconnaitre qu'il n'a pas parlé de nos

dogmes et de nos mystères avec assez d'exactitude. Son style pur, abondant et fleuri, a fait surnommer Lactance le *Cicerou chrétien*.

CHAPITRE II.

Pères dogmatiques.

(IVe et Ve siècle).

Dans la période précédente l'Eglise avait eu à lutter contre les persécuteurs, les païens et les Juifs. Avec Constantin, le christianisme passa des Catacombes sur le trône : il devint la religion de l'Etat. Ses dogmes furent enseignés dans les basiliques chrétiennes avec une éloquence incomparable. La foule déserta les écoles des rhéteurs païens dont l'éloquence artificielle et vide d'idées ne pouvait plus satisfaire l'esprit ; elle se pressa autour des chaires des docteurs chrétiens, dont la parole enflammée, brillante et non moins savante, enthousiasmait tous les cœurs. Les Pères, formés dans les écoles de rhétorique les plus célèbres, à Athènes, à Antioche, à Alexandrie etc., étaient non moins nourris de la littérature profane que de la science sacrée. En exposant la morale et les dogmes chrétiens, ils rencontrèrent l'éloquence, et parlèrent souvent une langue supérieure à celles des rhéteurs de leur temps.

Mais les Pères de l'Eglise n'eurent pas seulement à exposer aux fidèles les dogmes chrétiens, ils durent encore les défendre contre les attaques des hérétiques. Les Ariens, les Macédoniens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Donatistes, les Pélagiens, soulevèrent contre l'Eglise d'effroyables tempêtes. Mais Dieu lui suscita de généreux et habiles défenseurs. Les principaux furent, en Orient : Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome ; en Occident, saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin.

ART. 1er. — DOCTEURS GRECS

1° Saint Athanase (296-373).

Saint Athanase naquit à Alexandrie, vers l'an 296. Il n'était encore que diacre lorsque son évêque, saint Alexandre, l'emmena avec lui au Concile de Nicée (325). Athanase fut une des lumières du Concile, et contribua puissamment à convain-

cre d'hérésie Arius, qui niait la consubstantialité du Verbe, et établissait une distinction de nature entre les trois personnes de la Très Sainte Trinité. Saint Athanase eut aussi la principale part dans la rédaction du *Symbole* qui porte son nom. L'évêque d'Alexandrie mourut quelques mois après le Concile, et l'illustre diacre fut élevé sur le siège de cette grande ville. Les Ariens se déchainèrent contre lui ; ils circonvinrent l'empereur Constantin qui exila Athanase à Trèves, dans les Gaules. Il fut rappelé après la mort de l'empereur, mais les Ariens ne lui permirent pas de remonter sur son siège. Il fut exilé de nouveau par Constance, empereur d'Orient, favorable à l'hérésie. Le généreux défenseur de la foi se retira dans le désert, où les pieux cénobites le cachèrent. Du fond de sa retraite, il continua à défendre l'Eglise par ses écrits. Après la mort de Constance, il rentra en triomphe dans Alexandrie. Mais dénoncé à Julien l'Apostat comme l'ennemi le plus redoutable des dieux, il dut regagner la Thébaïde. Il revint à l'avènement de Jovien au trône : mais au bout de quelques mois, Valens, qui lui succéda, força saint Athanase de s'exiler de nouveau. Le saint évêque ne quitta point Alexandrie, et se tint pendant quatre mois caché dans le tombeau de son père. Les murmures du peuple forcèrent Valens de le rétablir sur son siège, et il y mourut en paix, en 373.

Œuvres. — Les principaux ouvrages de saint Athanase sont : *La Défense de la Trinité et de l'Incarnation*, ses *Traités contre les Ariens et autres hérétiques*, ses *Apologies*, une *Vie de saint Antoine*, des *Lettres*.

L'éloquence de saint Athanase est austère. Il attaque l'erreur avec force ; il saisit le vrai point de la difficulté, écarte tous les sophismes, expose le dogme avec précision, et convainc par la seule autorité et l'enchainement des preuves. Il ne cherche point à plaire ; jamais il ne recourt, pour persuader, au pathétique et aux ornements du langage. Ses écrits nous montrent la fermeté de son esprit, comme toute sa vie prouve sa grandeur d'âme. Il apparait comme le témoin impassible de la vérité. « Si vous trouvez quelque chose des écrits de saint Athanase, dit un moine ancien, à défaut de tablettes, écrivez-le sur vos habits. »

2° Saint Basile (329-379).

Saint Basile naquit à Césarée, en Cappadoce, l'an 329. Il fut envoyé à Constantinople pour y étudier la rhétorique sous

le célèbre Libanius, qui sut distinguer Basile dans la foule de ses disciples. Il se rendit ensuite à Athènes, où il connut Julien l'Apostat, et se lia d'une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze. Ils vivaient ensemble adonnés uniquement à la prière et à l'étude : « Nous ne connaissions, dit saint Grégoire, que deux rues dans la ville : l'une conduisait à l'église et aux ministres sacrés qui y célébraient les divins mystères, l'autre conduisait aux écoles et chez les maîtres qui nous enseignaient les sciences. » De retour dans sa patrie, il professa quelque temps la rhétorique et exerça avec succès la charge d'avocat. Mais il renonça bientôt au monde, visita les monastères de la Syrie, de l'Egypte, de la Libye, et se retira dans une solitude du Pont, ou il fonda un monastère dont la règle a souvent depuis servi de modèle. Il fut, malgré sa résistance, nommé évêque de Césarée, sa ville natale. Il s'occupa avec zèle d'instruire son peuple et de combattre les hérétiques, les Ariens, les Macédoniens, les Eunomiens, etc. L'empereur Valens, partisan fanatique d'Arius, chargea le préfet Modeste de gagner Basile à l'hérésie. Comme celui-ci lui répondait avec une sainte indépendance : « Jamais personne, dit Modeste, ne m'a parlé avec tant de hardiesse. » — « C'est, reprit Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque. » Sa mort arriva en 379. Il fut pleuré également par les catholiques, les païens, les Juifs et les hérétiques, sur qui il répandait indistinctement ses aumônes.

Œuvres. — Il nous reste de saint Basile : 1° L'*Hexaméron*, recueil de neuf homélies sur les six jours de la Création ; 2° plusieurs autres *homélies* détachées ; 3° des *Panégyriques*, entre autres celui des *quarante martyrs de Sebaste*, et celui du martyr *saint Gordius* ; 4° Une *Instruction aux jeunes gens* sur l'utilité de la lecture des auteurs profanes ; 5° Ses *Lettres* au nombre de 350.

Appréciation. — « Saint Basile, dit Fénelon, est grave, sentencieux, austère même dans la diction. » Formé sur les grands modèles de l'antiquité, il a su réunir à un rare degré la clarté, l'élégance et la précision du langage, la richesse de l'imagination, la justesse et la profondeur des pensées, la sensibilité, la solidité du raisonnement. C'est avec raison que Rollin le proclame un des plus habiles maîtres de l'éloquence. « Quiconque, dit aussi Photius, aspire à devenir un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus

pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité.

3° Saint Grégoire de Nysse (333-396).

Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, naquit en 333. Il professa la rhétorique, et devint évêque de Nysse, en Cappadoce. Persécuté sous Valens, il fut au contraire en honneur sous Théodose, et fut appelé à prononcer les oraisons funèbres de l'impératrice Flacille et de sa fille Pulchérie. Il a composé en outre un *Hexaméron*, des *homélies*, des *panégyriques*, entre autres celui de saint Basile. Son éloquence le fit admirer de ses contemporains : plusieurs le proclamèrent même supérieur à son frère. Mais la postérité n'a point ratifié ce jugement. Tout en reconnaissant en lui une imagination brillante et une grande facilité d'élocution, on lui a reproché une certaine diffusion, un style trop chargé d'ornements inutiles, une recherche de langage à laquelle se mêlent parfois l'emphase et le mauvais goût. Il mourut en 396.

4° Saint Grégoire de Nazianze (328-389).

Saint Grégoire de Nazianze naquit à Arianze, bourg du territoire de Nazianze, en Cappadoce, l'an 328. Il étudia d'abord à Césarée, où il commença à se lier avec saint Basile qu'il retrouva ensuite à Athènes. Il alla rejoindre son ami dans sa solitude du Pont. Après l'élévation de saint Basile sur le siège de Césarée, saint Grégoire devint lui-même coadjuteur de son propre père, qui était évêque de Nazianze. Il adressa alors des discours véhéments à l'empereur Julien, dont il avait été le condisciple à Athènes. Il lui reprocha tous ses attentats contre la religion qu'il avait apostasiée, et réclama pour les chrétiens le droit de fréquenter les écoles, que Julien venait de leur interdire. Saint Grégoire fut persécuté sous Valence. Mais, sous Théodose, il fut élevé sur le siège de Constantinople, en 379. Il convertit beaucoup d'hérétiques par son éloquence et sa douceur. Ses succès excitèrent la colère des Ariens. On l'attaqua violemment, on l'accusa de n'être monté sur son siège que par l'intrigue. Pour répondre à ces accusations, saint Grégoire donna sa démission. Il fit de touchants adieux à son peuple dans l'église de Sainte-Sophie, et se retira à Arianze, où il passa le reste de ses jours dans l'étude des lettres et de la poésie. Il mourut en 389.

Œuvres. — Outre ses *poésies* et ses 2 *invectives* contre

Julien, saint Grégoire de Nazianze a composé un grand nombre d'*homélies*, de *discours* théologiques et moraux ; des *panégyriques*, en particulier celui des *Machabées* ; des *oraisons funèbres*, entre autres celle de saint Grégoire, son père ; de Césaire, son frère; de Gorgonie, sa sœur; de saint Basile et de saint Athanase, etc. Il reste aussi de lui 242 *lettres*.

Appréciation. — L'élévation et la profondeur de sa doctrine ont fait donner à saint Grégoire de Nazianze le surnom de *Théologien*. Son éloquence est vive et brillante. Son style est parfois d'une véhémence et d'une énergie qui rappellent les élans inspirés des prophètes. « Son goût n'est pas irréprochable, dit M. Villemain, non qu'il laisse échapper des idées et des expressions bizarres, mais il a les défauts d'une composition trop soignée, trop symétrique. Ses pensées, vives et brillantes, se forment presque toujours d'un contraste ingénieux, d'un rapprochement inattendu. Sa diction, qui paraît d'une extrême pureté, devient uniforme par le retour trop fréquent des antithèses..... Saint Grégoire a été souvent comparé à Isocrate, dont il paraît l'imitateur. Sans doute, il n'est pas au-dessous de son modèle ; on lui trouvera même plus de grandeur et de feu, grâce aux inspirations d'un ordre supérieur ; riche en images, en similitudes, en termes métaphoriques, il plaît surtout à l'imagination. »

5° Saint Jean Chrysostome (347-407).

Saint Jean Chrysostome ou *bouche d'or* naquit à Antioche en 347. Son père était maître de la cavalerie de la province de Syrie. Sa mère, Anthusa, restée veuve à l'âge de vingt ans, consacra tous ses soins à l'éducation de son fils. Jean étudia la rhétorique sous Libanius avec un tel succès que ce célèbre rhéteur disait plus tard : « *C'est Jean que je nommerais mon successeur, si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé.* » — Jean brilla quelque temps au barreau. Mais comprenant tous les dangers du monde, il commença à mener une vie retirée dans la maison de sa mère, et se livra avec ardeur à l'étude de l'Ecriture Sainte. Instruit de ce changement, saint Mélèce, évêque d'Antioche, lui conféra le baptême et l'ordre de lecteur. Avec un de ses amis, nommé Basile, Jean vivait dans la retraite, lorsqu'il apprit qu'on voulait les élever tous deux à l'épiscopat. Basile fut nommé à l'évêché de Raphanée, en Syrie ; mais Jean prit la fuite, et chercha un asile dans les montagnes voisines d'Antioche. Il y resta pendant quatre ans et s'enferma ensuite

dans une affreuse caverne. Au bout de deux ans, l'épuisement de sa santé le força de revenir à Antioche. Saint Mélèce l'ordonna diacre (381) ; cinq ans plus tard, saint Flavien, successeur de saint Mélèce, lui conféra le sacerdoce, et le chargea du ministère de la prédication. Il le remplit pendant douze ans avec un merveilleux succès. Dans une violente sédition, le peuple d'Antioche avait brisé les statues du grand Théodose. L'empereur irrité menaçait de raser la ville. Saint Flavien se rendit à Constantinople : le discours admirable qu'il prononça, et dont la rédaction est attribuée à saint Jean Chrysostome, apaisa la colère de Théodose. Pendant l'absence du vénérable évêque, l'éloquence de saint Chrysostome soutint seule le courage des habitants livrés au désespoir.

En 397, l'empereur Arcadius, sur le conseil d'Eutrope, son premier ministre, fit monter saint Chrysostome sur le siège patriarcale de Constantinople. Sur ce siège élevé, ses vertus ne brillèrent pas moins que son éloquence : à son glorieux surnom de Chrysostome, le peuple ajouta celui de *Jean l'Aumônier*. Cependant il s'attira la haine de l'impératrice Eudoxie, dont il avait flétri l'ambition et l'avarice. Eudoxie le fit déposer par Théophile, évêque d'Alexandrie, et plusieurs de ses partisans. Saint Chrysostome dut partir pour l'exil. Mais le lendemain, un tremblement de terre effraya tellement l'impératrice qu'elle le fit aussitôt rappeler. Il fut reçu en triomphe. Deux mois après, ayant blâmé les désordres qui avaient accompagné l'inauguration d'une statue de l'impératrice, il fut arraché violemment de son église et de son palais. Après soixante-dix jours de marche, il arriva à Cucuse, en Arménie. Comme dans ce lieu d'exil son zèle et son influence continuaient de s'exercer, l'empereur ordonna de le transférer à Pityonte, sur les bords du Pont-Euxin. Epuisé de fatigue, en proie à la fièvre et à la brutalité des soldats, l'illustre exilé mourut en chemin, à Comane, dans le Pont (407), à l'âge de 69 ans. Ses restes, transférés à Constantinople, puis à Rome, reposent dans l'église du Vatican, sous l'autel qui lui est dédié.

Œuvres. — Saint Chrysostome a laissé : 1° Un grand nombre d'*homélies* et de *commentaires*, particulièrement sur les Epitres de saint Paul et l'Evangile de saint Mathieu ; 2° des *panégyriques* et des *discours* variés, dont les plus connus sont ceux qu'il prononça sur la *révolte d'Antioche* et sur la *disgrâce d'Eutrope* ; 3° des *Traités* dont les principaux sont ceux du

Sacerdoce, de la *Virginité*, de la *Providence*, de la *Divinité de J.-C...*

1° *Traité du Sacerdoce.* — Le *Traité du Sacerdoce*, en VI livres, est un dialogue entre saint Jean Chrysostome et Basile, son ami : il est regardé comme le chef-d'œuvre de son auteur. Saint Chrysostome rappelle son amitié avec Basile, le projet formé par eux d'embrasser la vie solitaire, l'opposition que la mère de Jean apporta à l'exécution de ce dessein, le bruit qui se répandit qu'on voulait les élever tous les deux à l'épiscopat. Jean fait nommer Basile et prend lui-même la fuite. Basile se plaint d'avoir été trahi par son ami. Jean répond qu'il en a agi ainsi, parce qu'il jugeait Basile digne de l'épiscopat, tandis qu'il s'en réputait lui-même indigne. Dans des pages pleines d'éloquence, de sentiments élevés et de piété, il parle de l'esprit du sacerdoce, de son éminente dignité, de son excellence, des devoirs qu'il impose, des qualités qu'il faut avoir pour les remplir. En lisant ce beau traité, on ne sait lequel on doit le plus admirer, de l'éloquence ou des vertus de saint Jean Chrysostome.

2° *Discours sur la disgrâce d'Eutrope.* — D'esclave devenu successivement eunuque du palais, chambellan et premier ministre de l'empereur Arcadius, Eutrope, au faîte des honneurs et de la puissance, persécute l'Église et la dépouille du droit d'asile. Tout à coup renversé par Gaïnas, son rival, et l'impératrice Eudoxie, il en est réduit à se réfugier au pied des autels pour échapper aux poursuites de la multitude. Saint Chrysostome monte en chaire : « *Vanité des vanités*, s'écrie-t-il, *tout n'est que vanité.* » Il montre à ses auditeurs le néant des choses humaines. Tantôt il retrace en magnifiques images l'inconstance de la fortune ; tantôt il s'adresse à Eutrope, sans le nommer, et lui reproche la folie de sa conduite ; tantôt il invite ses auditeurs à faire un retour sur eux-mêmes et à profiter de la leçon qui leur est donnée. Quand il les voit attendris, il les engage à pardonner à Eutrope et à fléchir la colère de l'empereur. L'infortuné ministre eût été sauvé s'il fût demeuré dans l'église. Mais il en sortit, tomba aux mains de ses ennemis, et fut décapité, en 399.

Appréciation. — « On trouve dans saint Chrysostome, dit Fénelon, un jugement exquis, des images nobles, une morale sensible et aimable... Il parlait fort bien la langue grecque. Son style est diffus ; mais il ne cherche point de faux ornements : tout tend à la persuasion ; il place chaque chose

avec dessein ; il connaît bien l'Ecriture Sainte et les mœurs des hommes ; il entre dans les cœurs ; il rend les choses sensibles ; il a des pensées hautes et solides, et il n'est pas sans mouvement. Dans son tout, on peut dire que c'est un grand orateur. »

Les principales qualités de saint Chrysostome sont la richesse, l'abondance, l'élévation des pensées, l'éclat des images, l'ampleur des périodes. Son imagination orientale anime, colore les idées les plus abstraites, et les revêt des métaphores les plus brillantes. Il n'a pas la force de Démosthène ; mais il a l'abondance de Cicéron. Fénelon lui reproche avec raison d'être diffus. Il se plaît à entasser les figures et les métaphores ; le style en tire de l'éclat, mais la pensée y perd de sa force. Malgré le mauvais goût qui régnait à cette époque, saint Chrysostome ne déclame jamais : il est orné, mais naturel. Son style renferme quelques expressions qui faisaient alors partie de la langue nouvelle, mais il est néanmoins correct et pur. « Saint Chrysostome, dit M. Villemain, est le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde. Son éloquence a, sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié ; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante et toujours égale qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois, en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. »

ART. 2. — DOCTEURS LATINS.

1° Saint Hilaire de Poitiers (300?-367).

Saint Hilaire naquit à Poitiers, vers l'an 300, de parents illustres mais païens. Il se convertit à la lecture des Livres saints, et fut élu évêque de Poitiers. Vaillant défenseur de la foi de Nicée, il passa toute sa vie à combattre l'arianisme. L'empereur Constance l'exila en Phrygie. Mais quoique exilé, il éclaira de ses lumières l'Eglise d'Orient. Il revint à Poitiers après plusieurs années, et fut reçu en triomphe. Il termina sa vie agitée par une mort tranquille, en 367.

Œuvres. — Saint Hilaire a laissé des *Commentaires sur saint Mathieu et les Psaumes* ; un Traité des *Synodes*, dans lequel il examine différentes professions de foi, proposées dans

plusieurs conciles d'Orient : un Traité *de la Trinité*, le plus complet et le plus méthodique que l'on ait écrit sur ce dogme.

Saint Hilaire est un écrivain remarquable. Sa dialectique vigoureuse et pressante l'a fait appeler par saint Jérôme *le Rhône de l'éloquence latine : eloquentiæ latinæ Rhodanus.* »

2° Saint Jérôme (331-420).

Saint Jérôme naquit à Stridon, en Dalmatie, vers 331. Son père était chrétien, et occupait un rang distingué. Jérôme vint à Rome, et étudia la grammaire sous Donat. Il se livra quelque temps aux plaisirs du monde ; mais touché de la grâce, il reçut le baptême. Il entreprit de grands voyages dans les Gaules et dans l'Asie-Mineure, écoutant partout les maîtres les plus savants, et recueillant les meilleurs ouvrages. Il se retira dans le désert de Chalcis, près d'Antioche, où il vécut pendant quatre ans dans l'étude et la prière. Il revint ensuite à Antioche, où il fut ordonné prêtre en 377. Il partit bientôt pour la Palestine, et se fixa à Bethléem. Il étudia l'Hébreu sous la direction d'un savant Juif, et commença ses travaux sur l'Ecriture Sainte. Sa réputation le fit appeler à Rome par le pape Damase, qui le chargea de répondre aux consultations des évêques. Plusieurs dames romaines de la plus haute distinction se mirent alors sous sa direction ; parmi elles sainte Paule et sa fille Eustochie le suivirent, lorsqu'il retourna en Palestine après la mort du Pape Damase. Elles y fondèrent deux grands monastères qui furent placés sous la direction de saint Jérôme. Vivant dans une pauvre cellule, livré tout entier aux exercices de la plus rude pénitence et à l'étude, sans cesse consulté et visité par les hommes les plus savants, saint Jérôme était l'oracle de son siècle pour tout ce qui regarde l'interprétation de l'Ecriture. Il mourut en 420.

Œuvres. — Les travaux bibliques de saint Jérôme renferment des *Commentaires* et des *Traductions*. Sur l'invitation de saint Damase, il corrigea d'abord la *Vulgate* latine, en la collationnant avec les *Septante* ; il fit ensuite, sur l'hébreu même, une traduction nouvelle de la Bible. — Saint Jérôme a composé en outre plusieurs traités contre les hérétiques de son temps ; — les *Vies de Saint Paul*, premier ermite, et de *Saint Hilarion* ; — un précieux *Catalogue des hommes illustres*, qui contient des notices biographiques sur les principaux défenseurs du christianisme depuis son origine ; enfin des *Lettres*

Ces lettres sont remarquables. Elles traitent des plus graves questions : le sacerdoce, le mariage, le célibat, le veuvage, les secondes noces, l'éducation. On cite principalement la *lettre à Læta*, dans laquelle saint Jérôme donne à cette mère chrétienne des conseils sur la manière d'élever sa fille : et la *lettre à Népotien*, où il fait le tableau de la vie cléricale. Tout en donnant des conseils de direction, saint Jérôme flétrit les vices du siècle, et parfois du clergé lui-même, avec une âpreté digne de Juvénal. Son style dans ses lettres est vif, varié, semé d'heureuses citations.

Appréciation. — Saint Jérôme est le plus savant des Pères de l'Eglise latine. « Il est parmi les Latins, dit M. l'abbé Guillon, ce qu'Origène fut chez les Grecs : il joint même avec plus de supériorité la connaissance des lettres à une profonde étude de l'antiquité. Il n'est pas un écrivain de la Grèce et de Rome qui ne lui soit familier, et s'il pèche, c'est par la profusion des textes étrangers qu'il mêle à ses plus graves compositions ; mais ce défaut est racheté le plus souvent par la justesse des applications. Comme écrivain, il n'étonne pas moins par son abondance que par son énergique concision. Vif, impétueux, entraînant, son style prend la teinte de son caractère. — Saint Jérôme, doué d'une imagination puissante, d'une force invincible de volonté, d'une éloquence entraînante, d'une franchise qui allait jusqu'à la rudesse, a terrassé tous ses adversaires, et s'est montré impitoyable à leur égard. L'âpreté de sa polémique lui fit bien des ennemis. Il blessa en particulier le savant Rufin, avec qui cependant il avait été lié pendant plus de vingt ans. Mais il faut avouer que le *rude saint Jérôme* ne s'épargnait pas plus qu'il ne ménageait les autres.

3° Saint Ambroise (340-397)

Saint Ambroise, fils du préfet du prétoire de la Gaule méridionale, naquit en 340, à Trèves. Ses talents lui acquirent une brillante réputation. Valentinien le nomma consul et gouverneur de la Ligurie : Milan devint sa résidence. A la mort d'Auxence, évêque arien, cette ville se trouva divisée pour l'élection de son successeur. Afin de prévenir les troubles, Ambroise se rendit à l'église, et fit un discours plein de sagesse aux catholiques et aux Ariens. Pendant qu'il parlait, un enfant s'écria : *Ambroise, évêque !* Cette voix fut regardée comme un oracle du ciel. Ambroise, élu malgré sa résistance, reçut le baptême, et fut sacré quelques jours après. Il se déchargea alors

du soin des affaires temporelles sur son frère Satyre, et se livra avec ardeur à l'étude et à la prière. Il combattit alors les Ariens, et les fit condamner au concile d'Aquilée ; malgré les ordres de l'impératrice Justine, il refusa de leur céder la basilique Portia. Il résista avec un égal succès au préfet de Rome, Symmaque, qui voulait rétablir l'autel de la Victoire dans le Sénat. Ce grand évêque exerça l'influence la plus salutaire sur Gratien et sur Valentinien II. Cédant à son irrésistible ascendant, le grand Théodose s'honora en acceptant la pénitence publique, après le massacre de Thessalonique. Saint Ambroise mourut en 397.

Œuvres. — Saint Ambroise a composé un *Hexaméron* et de nombreux *Commentaires* sur l'Ecriture ; le *Traité* sur les *Devoirs des Ministres du Culte* ; le *Traité* des *Vierges*, formé des instructions qu'il adressa sur ce sujet et qu'il envoya à sa sœur sainte Marceline, religieuse à Rome ; différents *Traités contre les Ariens* ; les *Oraisons funèbres* de son frère *Satyre*, de *Valentinien* et de *Théodose* ; des *Lettres*, dont la plus remarquable est celle qu'il écrivit contre *Symmaque* ; enfin des *hymnes* : *Æterne rerum Conditor — Deus creator omnium*, etc... Il est l'auteur de la *liturgie ambrosienne*.

Appréciation. — Chateaubriand appelle saint Ambroise « le *Fénelon des Pères de l'Eglise*. » Ses principales qualités sont l'*onction* et le *pathétique*. Homme d'Etat avant d'être évêque, il a su allier constamment l'esprit des affaires et l'esprit de charité. Il se perd rarement dans les abstractions de la métaphysique ; il se plaît surtout à traiter les sujets de morale. En interprétant l'Ecriture, il s'attache plus au sens allégorique qu'au sens littéral : chaque allégorie lui sert à donner une leçon morale. Il passe en revue les patriarches de l'Ancien Testament, et il fait de chacun d'eux le type d'une vertu particulière. — On lui reproche cependant de tomber parfois dans la subtilité. Son style, doux et abondant, n'est pas exempt de recherche. Mais son éloquence n'en coule pas moins de son cœur, et porte avec elle la persuasion : *son cœur a fait tout son génie*.

4° Saint Augustin (354-430).

Saint Augustin naquit en 354, à Tagaste, en Afrique. Patrice, son père, était païen, et ne reçut le baptême que peu de temps avant sa mort ; mais sa pieuse mère, Monique, le fit inscrire dès sa naissance au nombre des catéchumènes. Augustin fit ses études à Madaure et à Carthage. Il se livra à l'étude

avec ardeur, et la lecture de Cicéron lui inspira pour la philosophie un goût qu'il conserva toute sa vie. Mais au milieu de la molle Carthage, il ne sut pas résister à l'attrait du plaisir. Son esprit se pervertit en même temps que son cœur ; malgré les larmes de sa mère, il embrassa la secte des Manichéens, qui attribuaient la création du monde à deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Après avoir fait de brillantes études, il enseigna la rhétorique, d'abord à Tagaste, puis à Carthage : il n'était âgé que de vingt ans. Il vint à Rome, neuf ans plus tard. Grâce à la protection du préfet Symmaque, il obtint à Milan une chaire d'éloquence. Il fut charmé de la douceur de saint Ambroise, dont il devint l'auditeur assidu. Sainte Monique, par ses prières et ses larmes, demandait à Dieu la conversion de son fils ; mais Augustin, retenu par ses honteuses passions, résistait à la grâce. Un jour qu'il se trouvait seul au fond d'un jardin, en proie à une vive agitation, il entendit une voix qui lui dit : « *Prends et lis.* » Il ouvrit au hasard les épîtres de saint Paul, et lut ces paroles : « *Ne vivez pas dans les festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs et les impudicités ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ.* » Convaincu que ces paroles lui étaient adressées, Augustin résolut de recevoir le baptême. Pour mieux s'y préparer, il quitta sa chaire d'éloquence, et se retira dans une maison de campagne avec quelques amis. Il fut baptisé par saint Ambroise la veille de Pâques (387). On dit que dans l'élan de leurs cœurs, Ambroise et Augustin improvisèrent le chant admirable du *Te Deum*.

Augustin allait s'embarquer au port d'Ostie pour retourner en Afrique, lorsqu'il eut la douleur de perdre sa mère. Il vécut d'abord retiré près de Tagaste ; mais ses vertus le firent bientôt élever au sacerdoce, et Valère, évêque d'Hippone, le chargea du ministère de la prédication. Il fut nommé coadjuteur du vénérable évêque, et lui succéda l'année suivante (396). Livré à un ministère très actif, sans cesse en lutte pour détruire les restes du paganisme et écraser les hérésies, en correspondance avec les plus éminents de ses contemporains, saint Augustin fut la lumière de l'Eglise d'Afrique, qu'il édifiait par ses vertus en même temps qu'il l'éclairait par son génie. Il mourut pendant que les Vandales assiégeaient Hippone sous la conduite de Genséric, en 430. Il était âgé de 76 ans.

Œuvres. — Les œuvres de saint Augustin sont considérables. Les principales sont : La *Cité de Dieu*, les *Confessions*, les *Soliloques* ; différents Traités de philosophie ou de contro-

verse : contre les *Académiciens*, contre les *Manichéens* et contre *Fauste*, un de leurs chefs, contre les *Ariens*, les *Donatistes* et les *Pélagiens* : le principal est le Traité de la *Nature et de la Grâce* contre les *Pélagiens*, qui niaient la nécessité de la Grâce ; des *Sermons* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, sur les *principales fêtes* et sur les *fêtes des Saints* ; — enfin des *Lettres*.

1° *La Cité de Dieu.* — Alaric venait de s'emparer de Rome. Le païens et parmi eux le préfet Symmaque, affirmaient hautement que les maux qui accablaient l'Empire étaient l'effet de la vengeance des dieux : et ils rendaient les chrétiens responsables de ces calamités. Saint Augustin composa la *Cité de Dieu* pour repousser cette accusation. Ce traité, divisé en vingt-deux livres, renferme deux parties. — Dans la première, il réfute ceux qui croient que le polythéisme est nécessaire au monde, et imputent au christianisme les maux de l'empire ; il montre que le polythéisme n'est pas plus utile à la vie future qu'à la vie présente. — Dans la seconde, il établit son propre sentiment. Selon lui, il y a toujours eu dans l'univers *deux cités*, celle de Dieu et celle du monde. Il raconte l'origine de ces deux cités, leurs progrès et leurs fins. Les Juifs sous l'ancienne Loi, et les Chrétiens sous la Nouvelle, ont formé et forment la *Cité de Dieu*. Dieu dirige tous les événements pour le bien ou l'épreuve de *sa Cité*. C'est pourquoi, dans le monde ancien, les Juifs furent le centre de toutes les révolutions qui s'accomplirent, de même que l'Eglise l'est maintenant de toutes celles qui s'opèrent. — Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, a développé ces grands principes posés par saint Augustin. L'évêque d'Hippone a moins de régularité et de concision que l'évêque de Meaux ; mais à de larges idées il joint une grande érudition.

2° Les *Confessions* nous offrent la vie de saint Augustin. Il nous raconte lui-même ses fautes, ses regrets, ses aspirations, ses déceptions, ses luttes intérieures avant sa conversion : son cœur est agité jusqu'à ce qu'il trouve en Dieu son repos. Les *Confessions* renferment des pages touchantes ; elles nous révèlent toutes les belles qualités de l'âme de saint Augustin, particulièrement son affection pour sa mère, ainsi que la sollicitude de la pieuse Monique pour la conversion de son fils.

3° Les *Soliloques* ou entretiens de saint Augustin avec lui-même sont des méditations à la fois rationnelles et mystiques sur Dieu, sur l'âme, sur la grâce et le salut.

Vers la fin de sa vie, saint Augustin revit ses écrits, désapprouva dans ses *Rétractations,* les erreurs qui lui avaient échappé.

Appréciation. — « L'homme le plus étonnant de l'Eglise latine, dit M. Villemain, celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique, ce fut saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, saint Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire comme il raisonne sur la décadence de l'Empire romain, etc. » — Saint Augustin est un des principaux oracles de l'Eglise catholique. Il a combattu toutes les hérésies de son temps, et a fourni tant de lumière sur les difficiles questions de la grâce, qu'il a mérité d'en être appelé le *docteur*. Quand il explique la Sainte Ecriture, il préfère le sens spirituel au sens littéral ; mais les applications qu'il en fait sont toujours justes et ingénieuses. — Ce grand génie savait parfaitement rester à la portée de son auditoire. « Saint Augustin, dit Fénelon, est tout ensemble sublime et populaire : il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers ; il interroge, il se fait interroger, il répond ; c'est une conversation entre lui et son auditeur. » Véhément et pathétique, il excitait de fréquents applaudissements ; mais loin de s'en contenter, il ne s'arrêtait que quand il voyait couler les pleurs : « *Ce que je vous demande*, disait-il, *ce sont non des applaudissements, mais des larmes : non plausus sed lacrymæ.* »

Le style de saint Augustin n'est pas sans défaut. Il abuse de l'antithèse, et emploie souvent des tournures bizarres : il y était poussé par le mauvais goût de son siècle et la subtilité de son esprit. Mais les traits qu'il lance sont si justes qu'ils demeurent comme des axiomes. Son style, malgré ses défauts, est toujours neuf et original (1).

---

(1) C'est avec regret que nous passons sous silence des docteurs et des écrivains aussi illustres que saint Léon le Grand, saint Grégoire le Grand, saint Pierre Chrysologue, saint Hilaire d'Arles, saint Césaire d'Arles, saint Colomban, saint Isidore de Séville, qui vécurent du ve au viie siècle.

CHAPITRE III.

Littérature proprement dite.

Nous omettons dans ce chapitre tout ce qui regarde la philosophie et la théologie pour nous borner à l'étude des lettres latines : 1° du Ve au VIIe siècle, 2° à l'époque de Charlemagne, 3° au XIe, au XIIe et au XIIIe siècle, 4° à la Renaissance.

ART. 1er. — LITTÉRATURE DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'AU SEPTIÈME.

§ 1er. — Poésie.

Dans ces siècles de décadence, il y eut plus de versificateurs que de poètes d'un véritable talent. Au troisième siècle parurent *Némésien* et *Calpurnius*, tous deux païens. *Némésien* composa trois poèmes didactiques : 1° *sur la chasse* ; 2° *sur la pêche* ; 3° *sur la navigation*.

1° Ausone (310 ?-390 ?)

Ausone naquit à Bordeaux en 309 ou 310. Après avoir fait de brillantes études, il suivit d'abord la carrière du barreau ; il vint ensuite à Bordeaux professer la rhétorique. En 367, l'empereur Valentinien l'appela à la cour, et le chargea de l'éducation de son fils Gratien. Il fut deux fois questeur, préfet d'Italie, d'Afrique et des Gaules, enfin consul. Après la mort de Gratien, Ausone se retira dans une maison de campagne, près de Bordeaux ; il y mourut vers 390.

Œuvres. — Ausone a laissé des *épigrammes*, en général inférieures à celles de Martial ; — 20 *Idylles* : — un poème sur la *Moselle* : — 14 pièces dans lesquelles il décrit les villes les plus célèbres de l'Empire ; — 24 *quatrains sur les empereurs* : — de petits *poèmes* en l'honneur des professeurs de Bordeaux ; — des *lettres à Symmaque* et à saint *Paulin de Nole*, le plus illustre de ses disciples.

Appréciation. — Ausone, quoique chrétien, est resté complètement païen dans ses écrits. Il fut très estimé de ses contemporains. Il a de l'esprit, mais il manque d'imagination et de verve ; il trace parfois des tableaux charmants et animés, mais il vise à l'effet et tombe dans l'affectation. Son poème de

la *Moselle* renferme de brillantes descriptions : le style en est plus élégant que naturel. Il décrit les lieux avec beaucoup d'exactitude ; mais on lui reproche le soin minutieux qu'il prend de reproduire jusqu'aux moindres détails. En général, la versification d'Ausone est facile, mais parfois négligée et incorrecte.

2° Saint Paulin de Nole (353-431 ?)

Saint Paulin naquit à Bordeaux, en 353, et fut l'élève d'Ausone, avec lequel il conserva plus tard des relations d'amitié. Il fut sénateur et consul. Mais après la mort de sa femme et de son fils, il se dégoûta du monde, se fit baptiser, et se retira dans une solitude en Espagne. Ses vertus le firent élire au sacerdoce par le peuple de Barcelone, en 393. Il fut sacré évêque de Nole, vers 409, et il mourut dans cette ville en 431. — Saint Grégoire le Grand raconte qu'après la prise de Nole par les Vandales, saint Paulin, ayant épuisé toutes ses ressources, se vendit lui-même pour racheter le fils d'une pauvre veuve ; mais celui qui l'avait acheté découvrit bientôt son mérite, et le rendit à la liberté.

Œuvres. — Saint Paulin a laissé des *lettres*, des *discours*, 32 *poèmes* dont 15 intitulés *Natalitia*, furent composés pour fêter l'anniversaire de la naissance de saint Félix. — On trouve de la chaleur et du sentiment dans les poésies de saint Paulin ; mais sa versification est dure. Sa langue néanmoins est pure.

Nous ne ferons que mentionner plusieurs autres poètes qui vécurent au IVe et au Ve siècle.

Claudien, qui naquit à Alexandrie, vers 365, devint le favori de Stilicon, ministre d'Honorius ; grâce à sa protection, il parvint aux premières dignités de l'Empire. On lui éleva une statue en bronze dans le Forum de Trajan. — Il a composé des *éloges* et des *panégyriques*, principalement l'éloge de Stilicon : — des *Invectives* contre Rufin et Eutrope, les ennemis de Stilicon ; plusieurs *poèmes* épiques ; — la *Gigantomachie* et l'enlèvement de Proserpine, etc. ; — des *Idylles* et des *Epigrammes*. — Claudien a de la vigueur ; son style est un peu diffus, mais il est coloré, brillant et énergique.

Aviénus, qui vécut vers la fin du IVe siècle, composa : La *Description du globe*, la *Description des côtes de la Méditerranée*, les *Phénomènes d'Aratus*.

Saint Sidoine Apollinaire (430-488) naquit à Lyon, épousa la fille d'Avitus, qui fut proclamé empereur en 456, devint chef du Sénat, et préfet de Rome. Dégoûté du monde, il entra dans les Ordres, et devint évêque de Clermont. — La plupart de ses poèmes appartiennent à la littérature profane ; ils sont gâtés par de froides allégories et l'abus de la mythologie. Son style est affecté et métaphorique.

Nous aurions dû citer parmi les poètes chrétiens du IVe siècle : **Juvencus**, le pape saint **Damase**, saint **Prudence**. — Plusieurs autres parurent au Ve siècle : Saint **Paulin de Périgueux, Claudius Marius Victor**, saint **Prosper d'Aquitaine**, auteur d'un poème sur la Grâce, imité par Louis Racine (*Carmen de Ingratis — contre ceux qui rejetteut la Grâce*) ; **Sedulius** et **Claudien Mamert.**

Saint Avite, évêque de Vienne, a composé des poèmes bibliques qui renferment de grandes beautés : Sur la *Création*, sur la *chute d'Adam*, sur l'*expulsion d'Adam et d'Eve du paradis terrestre*, sur le *déluge*, etc. La versification de saint Avite est élégante et facile. Dans la description de plusieurs scènes, il se montre supérieur à Milton, qui a traité le même sujet dans le *Paradis perdu* : mais souvent aussi il lui est inférieur.

§ 2. — Prose : Eloquence et Histoire.

Il nous reste de cette époque un certain nombre de *panégyriques*, composés sur le modèle de celui de Trajan. A l'avènement d'un nouvel empereur, les principales cités lui députaient une ambassade pour le féliciter. Le rhéteur chargé de complimenter le prince ne manquait jamais d'opposer ses vertus aux vices et aux crimes de ses prédécesseurs. Ces pompeuses harangues sont vides d'idées : mais en retour, elles renferment, semées avec profusion, les antithèses, les métaphores, les hyperboles, et toutes les figures de rhétorique.

Symmaque, préfet de Rome et consul, fut à peu près le seul orateur de talent de cette époque. Très attaché au paganisme, il tenta de relever l'autel de la Victoire : il composa à ce sujet un discours qui fut victorieusement réfuté par saint Ambroise.

Nous avons déjà parlé des historiens profanes de cette époque. L'histoire ecclésiastique fut racontée par Eusèbe, Rufin, Sulpice Sévère, Paul Orose.

Eusèbe, évêque de Césarée (267-338), avait composé une *Histoire de l'Eglise* depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin.

Rufin (346-410), l'ami d'abord, et, plus tard, l'adversaire de saint Jérôme, traduisit l'*Histoire d'Eusèbe*, et la continua jusqu'à la mort de Théodose.

Sulpice Sévère (353-420), prêtre d'Aquitaine, composa un *Abrégé d'Histoire ecclésiastique*, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'au IVe siècle. Cet ouvrage jouit d'une grande réputation à l'époque où il parut, et pendant tout le moyen-âge. La critique contemporaine a relevé les erreurs historiques de Sulpice Sévère ; mais on lui reconnaît cette élégante pureté du style qui l'a fait appeler le « *Salluste chrétien.* »

Paul Orose, prêtre espagnol, qui vivait au commencement du Ve siècle, a composé une *Histoire universelle*. Il suit le même plan que Sulpice Sévère : il partage l'histoire en deux grandes époques, dont l'une aboutit, et dont l'autre commence à Jésus-Christ, qui est ainsi le point culminant de l'humanité. — Paul Orose a pour but particulier de réfuter les païens qui imputaient au christianisme les maux de l'Empire. Il montre que c'est la Providence qui élève et abaisse tour à tour les Etats : magnifique idée que Bossuet développera en traitant des *Empires* dans la troisième partie de son *Discours sur l'Histoire universelle*. Paul Orose a eu beaucoup de succès au moyen-âge ; mais aujourd'hui, on ne lui reconnaît pas une grande valeur historique. Son style, quoique empreint d'une certaine rudesse, ne manque pas d'élégance.

Boèce (470 ? - 524).

Boèce, naquit à Rome, entre 470 et 475. Il termina ses études à Athènes. Ses talents le firent élever aux premières dignités par Théodoric, roi des Goths : il fut trois fois consul. Les ennemis qu'il se fit par ses réformes, le perdirent dans l'esprit du prince. Impliqué dans un complot, il fut emprisonné à Pavie, et périt dans d'horribles tortures en 524.

Boèce a composé plusieurs traités de philosophie. Son ouvrage le plus connu est son livre de la *Consolation*. Il lui a donné la forme d'un dialogue : c'est un colloque entre l'auteur et la philosophie. Boèce tire ses motifs de consolation de tous les philosophes célèbres, et il en emprunte au christianisme lui-même. Il composa ce traité, dans sa prison, sans le secours

d'aucun livre ; sa prose est entremêlée de vers de différents mètres. En lisant cet ouvrage, le meilleur de l'époque par la beauté du style et l'élévation des pensées, on ne peut s'empêcher d'admirer le talent de l'auteur, et de plaindre son infortune.

Cassiodore (468-564 ?).

Cassiodore, né à Squillace en Calabre, fut le ministre du grand Théodoric. Plus heureux que Boèce, il conserva ses dignités non-seulement sous Théodoric, mais sous ses successeurs. En 538, il quitta la cour, et fonda dans ses domaines un monastère qui devint florissant. Il se livra à l'étude avec ardeur, et occupa ses religieux à copier les manuscrits anciens. Il composa différents traités : Sur l'*Orthographe*, sur les *Arts libéraux*, sur l'*Ame*. — Son traité *De Institutione divinarum Litterarum* est destiné à encourager l'étude de l'Ecriture Sainte et des Pères. Il composa, en outre, l'*Histoire des Goths* et des *Romains*, dont il ne reste que des fragments, et continua l'*Histoire d'Eusèbe* et de *Rufin* jusqu'au VIe siècle. Ce dernier ouvrage est connu sous le nom d'*Histoire tripartite*.

Saint Grégoire de Tours (539-593).

Saint Grégoire naquit en Auvergne, en 539. Il fut élu évêque de Tours en 573. Il fut mêlé aux principaux événements de son temps, et déploya dans toutes les circonstances une très grande fermeté. C'est ainsi qu'il fit respecter de Frédégonde l'asile de Mérovée, réfugié dans l'église de Saint-Martin, et qu'il défendit les privilèges de sa ville épiscopale contre Childebert II, roi d'Austrasie. — Il raconta les miracles de saint Julien, de saint André et de saint Martin, ainsi que les *Vies des Pères*, parmi lesquelles se trouvent 22 *Biographies de Saints* ou *Saintes* des Gaules.

Le principal ouvrage de Grégoire de Tours est l'*Histoire ecclésiastique des Francs*. Cette histoire est en 10 livres. Les trois premiers forment une sorte de préface dans laquelle il résume, sans critique et sans intérêt, les principaux faits de l'histoire, depuis la création du monde jusqu'à saint Martin. Les sept autres renferment les événements dont il a été témoin. Il raconte sans ordre l'histoire politique et l'histoire religieuse, mêle les crimes des rois et les vertus des saints, se montre souvent crédule, mais toujours d'une parfaite bonne foi. On lui

reproche en outre de ne pas suivre avec assez d'exactitude l'ordre chronologique. Son style est lourd, incorrect, souvent barbare : néanmoins son récit a parfois du mouvement et de la couleur. On ne saurait d'ailleurs se montrer sévère à l'égard du seul auteur qui nous ait raconté ce qui s'est passé dans les premiers siècles de notre histoire.

Saint Fortunat (530-609).

Saint Fortunat naquit près de Trévise, vers 530. Il vint dans les Gaules vers 565, et fut accueilli à la cour du roi d'Austrasie, Sigebert, dont il célébra dans un épithalame le mariage avec Brunehaut. Il fut dans la suite attaché, comme chapelain, au monastère fondé à Poitiers par sainte Radegonde, avec laquelle il entretint un curieux commerce littéraire. Il fut élu évêque de Poitiers après la mort de sainte Radegonde, et il termina lui-même saintement sa vie en 609.

Nous avons de saint Fortunat sept *Vies de Saints*, un *poème* sur *Saint Martin*, et un grand nombre de *petites pièces* sur des sujets de circonstance. On lui attribue l'hymne *Vexilla regis*... Le style de Fortunat est prétentieux, négligé et incorrect ; mais ses poésies offrent des détails curieux sur les mœurs de son temps.

Art. II. — ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE

Une des gloires les plus pures de Charlemagne, c'est d'avoir cherché, dans toute l'étendue de son vaste empire, à ranimer le goût des lettres et des arts. Ce grand prince s'appliqua à faire revivre les études ; sous son impulsion, des écoles furent fondées : chaque monastère, chaque église eut la sienne. Une école fut établie dans le palais même de l'empereur ; ses fils en suivaient les leçons, et Charlemagne surveillait leurs progrès ainsi que ceux des autres élèves : on dit qu'un jour il tança vertement quelques jeunes nobles, dont le travail était peu satisfaisant.

Charlemagne s'entoura des hommes les plus savants de son temps. Il attira à sa cour l'Anglais *Alcuin*, les deux Italiens *Pierre de Pise* et *Warnefrid*, ainsi que le poète *Angilbert*. Il fonda avec eux une sorte d'académie, dont faisaient en outre partie ses trois fils, sa sœur, sa fille, Eginhard son secrétaire, et les principaux personnages de sa cour. Dans cette Académie,

Charlemagne se faisait appeler *David* ; Alcuin, *Flaccus* ; Angilbert, *Homère*.

Selon quelques-uns, Charlemagne était illettré, et ne savait pas même signer son nom : les partisans de cette opinion s'appuient sur un texte d'Eginhard, qui dit que le prince, ayant commencé tard à écrire, ne sut jamais bien tracer les caractères. Mais il est probable qu'Eginhard a voulu dire simplement que l'empereur n'était pas un habile *calligraphe*. D'autres, au contraire, attribuent à Charlemagne une grammaire *tudesque*, un recueil des vieux chants nationaux de la Germanie, un traité sur les éclipses et les aurores boréales, des poésies latines. « L'année même de sa mort, dit un chroniqueur contemporain, il corrigea soigneusement, avec des Grecs et des Syriens, les quatre évangiles de Jésus-Christ. » Il dit lui-même dans un de ses *Capitulaires* : « Ayant à cœur que l'état de nos églises s'améliore de plus en plus, et voulant relever avec un soin assidu la culture des lettres, qui a presque entièrement péri par l'inertie de nos ancêtres, nous excitons, par notre exemple même, à l'étude des arts libéraux, tous ceux que nous pouvons y attirer. Aussi avons-nous déjà, avec le constant secours de Dieu, exactement corrigé les livres de l'ancienne et de la nouvelle alliance, corrompus par l'ignorance des copistes. » — Charlemagne, en effet, à force d'étude, était parvenu à parler correctement le latin et à comprendre le grec. C'est donc à tort, croyons-nous, que quelques-uns regardent Charlemagne comme un barbare ignorant et illettré. L'Université de Paris lui a rendu plus de justice en le prenant pour patron, l'an 1661.

Alcuin, le principal auxiliaire de Charlemagne, naquit en Angleterre, dans la province d'York. Il fut disciple de Bède le Vénérable, et acquit par son savoir une réputation qui s'étendit au-delà des mers. Mais ce ne fut pas sans regret qu'il quitta sa chère cellule pour répondre à l'appel de Charlemagne. « O ma cellule, ma douce et bien-aimée demeure, écrivait-il, adieu pour toujours. Je ne verrai plus ni tes bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés de fleurs et de verdure ; ni tes prés remplis d'herbes aromatiques, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lis se mêlait à la rose... Chère cellule, je te pleure et te regrette, mais c'est ainsi que tout passe... Attachons-nous à Dieu seul ! »

Alcuin reçut de Charlemagne trois riches abbayes. Il dirigea, sous le patronage de l'empereur, l'*Ecole du Palais* : il

fonda plusieurs écoles à Paris, et une autre très florissante à *Tours*. Voici en quels termes il rend compte au prince de ses travaux : « Moi, votre Flaccus, selon votre exhortation et votre sage volonté, je m'applique à servir aux uns, sous le toit de saint Martin, le miel des saintes Ecritures ; j'essaie d'enivrer les autres du vieux vin des anciennes études ; je nourris ceux-ci de la science grammaticale ; je tente de faire briller aux yeux de ceux-là l'ordre des astres. » — « Mais, ajoute-t-il, je fais peu de progrès, j'avance peu, me battant toujours avec la rusticité des Tourangeaux. »

Alcuin cependant savait le latin, le grec et l'hébreu, et était versé dans toutes les connaissances de son temps. Il forma quelques disciples illustres, en particulier *Raban Maur*. Il composa des *Commentaires sur la sainte Ecriture,* un traité des *Vertus et des vices,* des ouvrages de *rhétorique* et de *Grammaire*, etc.; enfin il a laissé des *lettres*. Mais son style est dur, incorrect, affecté, parfois bizarre. Il faut mesurer sa gloire non au mérite de ses ouvrages, mais à la part importante qu'il eut à cette première *renaissance des lettres*.

Eginhard, le secrétaire de Charlemagne, et peut-être son gendre, a composé les *Annales du royaume des Francs,* de 741 à 829. Mais son meilleur ouvrage est la *Vie de Charlemagne*. Eginhard avait pris Suétone pour modèle ; il lui emprunta ses expressions, parfois ses phrases, et suivit le même plan que l'auteur latin dans la *Vie d'Auguste*. Néanmoins « la Vie de Charlemagne, dit M. Guizot, est, du VIe au VIIIe siècle, le morceau le plus distingué, le seul même qu'on puisse appeler une histoire ; car c'est le seul où l'on rencontre des traces de composition, l'intention politique et littéraire..... Eginhard commence par exposer l'état de la Gaule franque sous les derniers Mérovingiens...; il décrit avec détail l'abaissement et l'impuissance où ils étaient tombés; part de cette exposition pour raconter l'avènement naturel des Carlovingiens; dit quelques mots sur le règne de Pépin, sur les commencements de celui de Charlemagne et ses rapports avec son frère Carloman, et entre enfin dans le récit du règne de Charlemagne seul. La première partie de ce récit est consacrée aux guerres de ce prince et surtout à ses guerres contre les Saxons. Des guerres et des conquêtes, l'auteur passe au gouvernement intérieur, à l'administration de Charlemagne; enfin il aborde sa vie domestique, son caractère personnel. »

Théodulphe, évêque d'Orléans, composa 72 poèmes et

des hymnes. Ayant pris parti contre Louis le Débonnaire, il fut, dit-on, enfermé dans le château d'Angers. Mais le jour des Rameaux, au moment où le prince passait près de sa prison, il entonna d'une voix forte une hymne qu'il venait de composer, c'est l'hymne : *Gloria laus et honor tibi sit rex, Christe redemptor*, que l'on chante à la procession des Rameaux. Le prince, touché, pardonna au prisonnier et le rétablit sur son siège.

Charlemagne avait tenté d'une main d'arrêter l'invasion barbare, de l'autre de relever l'Empire, et de restaurer la société par la culture des lettres ; on peut appeler à bon droit le mouvement intellectuel qui se produisit alors une première renaissance. L'œuvre du grand empereur fut civilisatrice et bienfaisante, mais hélas ! de trop courte durée. Sous ces faibles successeurs, l'Empire retomba dans le chaos, et, de nouveau, les lettres firent un triste naufrage. Le xe siècle fut une époque de ténèbres, éclairée cependant par le génie de Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II.

Art. III. — Du XIe au XVIe siècle.

Avec le xie siècle commença pour la théologie une glorieuse époque, qui eut son apogée au xiiie siècle, et alla ensuite en décroissant pendant le xive siècle et surtout le xve. Fidèle à notre plan de ne nous occuper que des lettres, nous ne pouvons que nommer les grands génies qui illustrèrent à jamais la *scolastique*. Citons au xie et au xiie siècle :

Jean Roscelin, le fondateur du *nominalisme* ;

Lanfranc (1005-1089), abbé du Bec, archevêque de Cantorbéry;

Saint Anselme (1033-1109), successeur de Lanfranc à Cantorbéry ;

Guillaume de Champeaux, partisan du *réalisme* ;

Abélard (1079-1142), fondateur du *conceptualisme* ;

Saint Bernard (1091-1153), abbé de Clairvaux, le prédicateur de la iie Croisade ;

Pierre Lombard (1110-1164), surnommé le *maître des sentences* ;

Au xiiie siècle :

Alexandre de Halès (1222-1245), le *docteur irréfragable* ;

Vincent de Beauvais (1200-1264), auteur du *speculum majus ;*

Albert le Grand (1193-1280), le maître de saint Thomas;

Saint Thomas d'Aquin (1227-1274), l'ange de l'Ecole, l'auteur de la *Somme ;*

Saint Bonaventure (1221-1274), le *docteur séraphique,* la gloire de l'ordre des *Franciscains ;*

Duns Scot (1275-1308), le *docteur subtil,* l'adversaire de saint Thomas;

Roger Bacon (1314-1294), le *docteur admirable ;*

Raymond Lulle (1235-1315), auteur de l'*Ars magna ;*

Au XIVe siècle :

Guillaume d'Occam (?—1347), le *docteur invincible* et le *prince des nominaux ;*

Durand de Saint-Pourçain, (?—1333), le *docteur très résolutif ;*

Jean de Buridan (hypothèse de l'*âne de Buridan) ;*

Jean Gerson (1363-1429), auteur de la *Théologie mystique ;*

Thomas à Kempis (1380-1471), l'un des auteurs présumés de l'*Imitation de J.-C.*

Il y eut à cette époque quelques historiens ou chroniqueurs :

Au XIe siècle, **Aimoin**, moine de Fleury, en Normandie, recueillit les diverses chroniques depuis l'origine des Francs jusqu'à Charlemagne ; il intitula son ouvrage : *Histoire des Francs.*

Guillaume de Jumiège écrivit l'*Histoire des Normands.*

Raoul Glaber raconta les événements qui s'accomplirent depuis les dernières années du Xe siècle jusqu'à la seconde moitié du XIe.

Au XIIe siècle, **Robert le Moine,** qui avait pris part à la première croisade, composa l'*Histoire de Jérusalem.* Sa narration est vive, animée, parfois très dramatique.

Guibert de Nogent écrivit l'*Histoire de la première croisade,* qu'il intitula : *Gesta Dei per Francos.* Le style de cet historien est affecté ; mais néanmoins on reconnaît en lui un observateur attentif des événements.

Guillaume de Tyr a aussi écrit une histoire de la Croi-

sade. Sa narration manque de chaleur : mais c'est un écrivain judicieux et impartial. — Ces historiens, quels que soient leurs défauts, nous ont néanmoins laissé de précieux documents sur cette importante époque, qui vit toute la chrétienté se lever au cri de *Dieu le veut !* et marcher à la délivrance du tombeau du Christ.

Art. IV. — ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE (xvie siècle).

1° Causes de la Renaissance. — Plusieurs causes produisirent le mouvement intellectuel du xvie siècle, connu sous le le nom de Renaissance : 1° l'épuisement de la scolastique ; 2° l'étude de l'antiquité païenne ; 3° l'invention de l'imprimerie ; 4° la Réforme ; 5° la protection accordée aux lettres par les papes et les princes. — La *scolastique* avait, au xiiie siècle, brillé du plus vif éclat ; mais peu à peu, elle avait dégénéré en vaines subtilités et en disputes de mots. « L'importance donnée au mécanisme des preuves fit souvent oublier le principal pour l'accessoire ; on s'imaginait avoir assez fait quand on avait fidèlement observé les formes officielles de l'argumentation. De là bien des subtilités, au lieu de démonstrations solides. » La scolastique avec ses questions souvent oiseuses, avec ses vaines disputes, sa sécheresse et son aridité, ne satisfaisait donc plus les esprits. — On se mit dès lors à étudier l'antiquité profane. On rechercha avec ardeur les ouvrages grecs et latins, on les transcrivit, on confronta les manuscrits, on les corrigea : on fit de l'érudition et de la philologie. — La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, donna une nouvelle impulsion à ce mouvement intellectuel. Les savants et les artistes byzantins, qui avaient conservé quelques-unes des traditions de l'ancienne Grèce, refluèrent vers l'Italie. Ils enseignèrent la langue grecque, ils apportèrent avec eux de précieux manuscrits, ils commentèrent les poètes et les philosophes, en particulier Platon. — Vers la même époque, car la *Bible de Mayence*, le premier livre imprimé en caractères de fonte, remonte à 1453, l'imprimerie servit merveilleusement à multiplier et à vulgariser les ouvrages des *Anciens*. Auparavant, il n'existait que des manuscrits ; ils étaient rares, d'un prix souvent très élevé : les riches seuls pouvaient se les procurer. L'imprimerie, en reproduisant bientôt par milliers les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine, mit la science à la portée de tous. Il ne faut donc pas s'étonner si

des esprits trop peu satisfaits des arguties de la scolastique dégénérée, ou des productions encore informes des littératures nationales, se portèrent avec tant d'ardeur vers les chefs-d'œuvre des Grecs et des Latins. — Le Protestantisme, en secouant le joug de l'Eglise, en introduisant le principe du *libre examen* dans la théologie et dans la philosophie, en jetant le discrédit sur la scolastique et tout ce que le moyen âge avait vénéré, ne fut pas sans une grande influence sur la Renaissance : on quitta l'étude de la théologie et de la philosophie chrétienne pour se livrer à celle des lettres profanes ; on renonça à saint Thomas et à Aristote pour suivre les doctrines de Platon. — Disons enfin que les princes et les papes eux-mêmes favorisèrent, autant qu'ils le purent, les progrès de la Renaissance. A Rome, les souverains pontifes, et, en particulier Léon X ; — A Milan, les *Visconti* et les *Sforza* ; — à Mantoue et à Ferrare, les *Gonzague* et les *ducs d'Est* ; — à Florence, *Côme*, puis *Laurent de Médicis* ; — en France, *François Ier* : tous, papes, rois, princes, mettent leur gloire à s'entourer des savants, à fonder des chaires et des académies, à favoriser de tout leur pouvoir les lettres et les arts.

II° PRINCIPAUX ÉCRIVAINS LATINS DE LA RENAISSANCE. — Nous nous bornerons à dire quelques mots des écrivains de la Renaissance les plus connus. Les principaux furent : 1° en Italie : **Bembo**, **Sadolet** et **Vida** ; — 2° dans les Pays-Bas : **Erasme** et **Juste-Lipse** ; — 3° en France : les deux **Scaliger**, **Casaubon**, **De Thou**.

1° ECRIVAINS LATINS D'ITALIE. — 1° **Bembo** (1470-1547) naquit à Venise d'une famille patricienne. Il alla étudier le grec à Messine sous Constantin Lascaris. Son esprit, ses manières, lui firent obtenir de grands succès à la cour de Ferrare et à celle d'Urbain. Il était âgé de 40 ans, quand Léon X le nomma son secrétaire pour les lettres latines, conjointement avec Sadolet. Le Pape Paul III le créa cardinal en 1539. Il mourut en 1547, à l'âge de de 77 ans.

Bembo a composé une *Histoire de Venise*, des poésies italiennes, des poesies et des lettres en latin d'une grande perfection de forme. — Bembo s'est fait l'imitateur scrupuleux de Cicéron, dont il voulait en écrivant n'employer que les seules expressions. Il poussait si loin ce culte exclusif qu'il exprimait en termes païens les idées et les choses du christianisme. Pour ne pas gâter son style cicéronien, il récitait le bréviaire en italien.

2° **Sadolet** (1477-1547) naquit à Modène. Il fut secrétaire pour les lettres latines sous Léon X et Clément VII. — Léon X le nomma évêque de Carpentras, en 1517 ; Paul III l'éleva au cardinalat, Sadolet était d'une grande piété et d'une grande douceur.

Sadolet a laissé plusieurs traités : *De liberis instituendis, Philosophiæ Consolationes*, etc., et, en outre, des lettres et des poésies latines.

Sadolet fut, comme Bembo, son ami, un disciple et un imitateur de Cicéron ; mais il poussa moins loin le purisme et l'affectation. Son style est d'une pureté et d'une clarté remarquables.

3° **Vida** (1490-1566) naquit à Crémone. En récompense de ses talents poétiques, le pape Clément VII le nomma à l'évêché d'Albe, dont il occupa le siège pendant 34 ans.

Vida a composé un poème épique : *La Christiade*, et trois poèmes didactiques : *les Vers à soie*, *les Echecs*, *l'Art poétique*.

L'*Art poétique* de Vida a été traduit par l'abbé Batteux qui, sous le titre des *Quatre poétiques*, l'a joint à ceux d'Aristote, d'Horace et de Boileau. « L'*Art poétique* de Vida, que Jules Scaliger préfère à celui d'Horace, dit-il, est écrit avec autant de méthode et de jugement que d'élégance et de goût. Il est divisé en trois chants : dans le premier l'auteur traite de l'éducation du poète, de la manière de lui former le goût et l'oreille ; il indique les auteurs qu'il doit lire ; après quoi il crayonne en peu de mots l'origine et l'histoire de la poésie ; — dans le second il parle de l'invention des choses et de leur disposition, surtout de l'épopée, qu'il semble avoir eue en vue dans son ouvrage, qui n'est proprement que la pratique de Virgile réduite en art ou en principes ; — dans le troisième il traite de l'éducation poétique, sur laquelle il donne des détails très instructifs ; il y traite surtout de l'harmonie imitative des vers, avec une clarté et une précision qu'on ne trouve point même chez ceux qui ont écrit en prose. Son ouvrage est d'un bout à l'autre un tissu de fleurs. Mais sentant qu'Aristote et Horace suffisaient pour gouverner le génie, autant qu'il peut l'être, il s'est borné à éveiller le goût poétique des jeunes gens et à le former sur les grands modèles. »

II° Ecrivains latins des Pays-Bas. — 1° **Erasme** (1467-1539) naquit à Rotterdam. Il fit de brillantes études à Deventer. Comme il était orphelin, ses tuteurs le forcèrent d'entrer dans un monastère ; mais il en sortit, incapable de se plier à la vie

monastique. L'évêque de Cambrai l'ordonna prêtre en 1492. Après cinq ans passés dans le diocèse de Cambrai, Erasme vint compléter ses études de théologie à Paris, au collège de Montaigu ; mais la scolastique ne pouvait lui plaire. Il fit un premier voyage en Angleterre, et dirigea l'éducation de l'un des fils de Jacques III, roi d'Ecosse ; il enseigna aussi le grec à Oxford et à Cambridge. Erasme visita l'Italie ; l'université de Turin lui conféra le grade de docteur ; il reçut partout auprès des hommes les plus éminents et du Pape lui-même les plus grands honneurs. En traversant l'Allemagne, il fut accueilli comme un prince. L'empereur Charles-Quint lui conféra le titre de conseiller royal avec la liberté de résider où il lui plairait. Mais Erasme, jaloux de conserver son indépendance, vint se fixer à Bâle, auprès de l'imprimeur Froben, son ami ; c'est dans cette ville qu'il mourut, en 1536, au moment où le pape Paul III allait le nommer cardinal.

Œuvres. — Erasme a composé des ouvrages de rhétorique, de grammaire, d'érudition, des lettres, etc. ; les plus connus sont ses *Colloques,* qui renferment une critique ingénieuse et sceptique à la manière de Lucien, et furent condamnés par la Sorbonne ; — ses *Adages,* recueil de 4000 maximes tirées des ouvrages des Anciens ; — L'*Eloge de la Folie,* gracieux badinage, satire piquante des divers états de la vie, ouvrage de beaucoup d'esprit, mais d'une extrême hardiesse : on s'étonne de voir avec quelle liberté cet écrivain, qui cependant n'était pas hérétique, parle des moines, des prêtres, des théologiens, de la cour de Rome ; certaines pages sembleraient écrites par Luther lui-même.

Appréciation. — Erasme, spirituel, sceptique, railleur, a souvent été comparé à Voltaire. Son mérite, comme érudit et écrivain, est incontestable. Son goût le portait vers l'étude de l'antiquité ; cependant il fut entraîné comme malgré lui à écrire sur les matières qui divisaient les esprits de ses contemporains. En littérature comme en théologie, il tenta de garder une sorte de juste-milieu, s'efforçant d'éviter tous les excès, attaquant avec liberté tous les abus au nom de la raison et du bon sens. C'est ainsi qu'il attaqua les *Cicéroniens* fanatiques, qui, comme Bembo, prétendaient ne se servir que des expressions du grand orateur romain : Erasme soutint à ce sujet une vive polémique avec Scaliger. Toutefois son rôle au point de vue théologique est assez difficile à définir. D'un côté, il se montra favorable à la *Réforme* par son édition grecque du Nou-

veau Testament, et plus encore par ses attaques contre les ordres religieux, le clergé et la cour romaine ; d'un autre côté, il combattit la Réforme : « *Je n'aime pas une liberté séditieuse*, » disait-il aux Protestants, et il écrivit contre Luther un traité du *libre arbitre*. Il publia en outre les œuvres des principaux Pères de l'Eglise, saint Jérôme, saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostome, et il conserva des rapports avec Léon X, Adrien VI, Paul III. En ne se déclarant pour aucun des deux partis, il s'exposa tour à tour aux attaques des Protestants et des Catholiques, comme aussi il fut l'objet de leurs flatteries, selon qu'il semblait pencher pour les uns ou pour les autres. Erasme n'en eut pas moins une influence considérable sur son époque, comme l'attestent ses *Lettres*, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres.

Juste-Lipse (1547-1606) naquit près de Bruxelles. Il devint à l'âge de 22 ans secrétaire du cardinal de Granvelle, qu'il suivit à Rome où il resta deux ans. Il embrassa le protestantisme, et enseigna l'histoire et l'éloquence d'abord à l'université d'Iéna, puis à celle de Leyde. Revenu au catholicisme, il accepta une chaire à l'université de Louvain où il enseigna jusqu'à sa mort, en 1606. Le roi d'Espagne, Philippe II, l'avait nommé son historiographe.

Juste-Lipse laissa un grand nombre d'ouvrages d'érudition d'une grande utilité. Il forma d'abord son style sur celui de Cicéron ; il imita ensuite Tacite, Sénèque, et donna à sa phrase une allure heurtée ; il devint obscur en visant à une trop grande concision. Néanmoins Juste-Lipse fut longtemps en Allemagne le modèle que suivaient ceux qui aspiraient à une latinité élégante.

III° Écrivains latins de France. — 1° **Jules Scaliger** (1484-1558) naquit à Mantoue. Il était fils de Benoît Bordoni ; mais comme il prétendait descendre de la noble famille *della Scala*, il prit le nom de **Scaliger**. Il vint en France et se fixa à Agen où il mourut. — Scaliger, vaniteux, jaloux et violent, commença par attaquer **Erasme** au sujet de son dialogue intitulé : *Ciceronianus* ; il s'en prit ensuite aux autres érudits de son temps. Il se rendit lui-même célèbre par sa profonde érudition et ses nombreux travaux.

2° **Joseph Scaliger** (1540-1609), le dixième fils du précédent, naquit à Agen. Sous la direction de son père, il se rendit la langue latine aussi familière que sa propre langue. A

Paris, où il vint ensuite, il étudia le grec, l'hébreu, l'arabe, le persan, et les principales langues de l'Europe. Il embrassa le protestantisme à 22 ans. Après la Saint-Barthélemy, il se réfugia à Genève ; il remplaça ensuite Juste-Lipse à l'université de Leyde. — Scaliger a laissé un grand nombre de *Commentaires* et d'ouvrages d'érudition. Aussi vaniteux que son père, il publia un ouvrage sur l'*Ancienneté et la Splendeur de la race scaligérienne.*

3° **Casaubon** (1559-1614) appartenait à une famille française réfugiée à Genève. Il enseigna le grec dans cette ville, puis vint en France, et occupa la chaire de littérature du *Collège royal* à Paris. Il fut ensuite appelé en Angleterre par Jacques Ier, qui lui accorda toute sa confiance. Casaubon a édité un grand nombre d'auteurs grecs et latins, avec des commentaires très estimés. Il forma avec Juste-Lipse et Scaliger une sorte de *triumvirat littéraire.*

4° **De Thou** (1553-1617), fils du premier président Christophe de Thou, fit lui-même de brillantes études de droit. Il fut à 25 ans nommé président à mortier, devint conseiller d'Etat, succéda à Amyot, comme grand maître de la librairie royale, et fut appelé au conseil des finances. De Thou fut mêlé aux principaux événements de son temps, et eut une grande part à l'Edit de Nantes. Il a composé en latin l'*Histoire de son temps*, ouvrage non-seulement remarquable par le style, mais d'une grande exactitude et d'une grande impartialité. Bossuet appelle De Thou « *le fidèle historien.* »

Citons, en terminant, le cardinal **Baronius,** dont les *Annales ecclésiastiques* embrassent l'histoire de l'Eglise, depuis le premier siècle jusqu'à l'année 1198.— Le Père **Bollandus,** jésuite d'Anvers, publia les deux premiers volumes des *Acta sanctorum* ou *Vies des Saints.* La célèbre collection des *Bollandistes* n'est pas encore terminée. — Le dominicain **Noël Alexandre** (1639-1724) a aussi écrit en latin une *Histoire ecclésiastique* : le pape Innocent XI mit cet ouvrage à l'index à cause de ses doctrines gallicanes.

Parmi les derniers poètes latins, nommons **Santeuil** et **Coffin,** qui composèrent des *hymnes* pour le bréviaire de Paris ; le **P. Rapin** et le **P. Vanière,** tous deux auteurs de poèmes remarquables. Mais il faut avouer que le temps n'était plus de composer des poèmes latins, quand déjà Corneille et Racine avaient élevé la poésie française à la hauteur de la poésie antique.

SUJETS DE DEVOIRS FRANÇAIS

DONNÉS DANS DIFFÉRENTES FACULTÉS DEPUIS 1881.

1° Poésie

I° POÉSIE ÉPIQUE.

1. Résumez l'histoire de la poésie épique chez les Anciens (Douai, 1883).
2. Pourquoi dit-on qu'Homère est « le père de la poésie épique? » (Paris, 1884).
3. Etude sur les héros d'Homère. Leur portrait. Leur caractère. Leurs actions (Paris, 1883).
4. Chercher dans la manière dont Homère a parlé des dieux et des héros l'explication des éloges et des critiques dont il a été l'objet de la part des moralistes (Rennes, 1883).
5. Dialogue, aux Enfers, entre l'*Andromaque* d'Homère et l'*Andromaque* de Racine (Aix, 1883).
6. Développer ces beaux vers, si souvent cités, de M. J. Chénier sur Homère :

   Brisant des potentats la couronne éphémère,
   Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère, etc.

   (Poitiers, 1882).
7. Comparer la poésie épique dans Homère et dans Virgile (Rennes, 1882).
8. Apprécier Virgile au point de vue littéraire, pour le fond et pour la forme (Rennes, 1882).

   Décrire avec précision les qualités qui distinguent le génie de Virgile et indiquer les morceaux où brille ce genre de supériorité (Rennes, 1883).
9. Pourquoi l'*Enéide* de Virgile est-elle regardée comme un poème national chez les Romains ? (Paris, 1881).
10. Auguste écrit à Virgile qui lui avait envoyé le plan de l'*Enéide*. Il se félicite de l'avoir exhorté à entreprendre après les *Géorgiques* une œuvre capable de grandir sa

renommée, et il a lu avec joie l'esquisse du poème futur, qui sera le vrai poème national des Romains (Paris, 1883).

11. Décrire le caractère d'Enée dans Virgile et montrer le but national de ce poème (Lyon, 1883).

12. Bossuet a reproché à l'*Enéide* de n'être que la glorification de la maison d'Auguste. Jusqu'à quel point cette appréciation est-elle exacte ? Prouver, par des exemples pris dans l'œuvre de Virgile, qu'elle est surtout la glorification de la nation romaine (Poitiers, 1882).

13. Enumérer les principaux personnages de l'*Enéide* et étudier le caractère de chacun d'eux (Poitiers, 1882).

14. Appréciez, d'après les chants de l'*Enéide*, que vous connaissez, le caractère des héros de ce poème (Besançon, 1882).

15. De l'*Enéide* de Virgile. Plan général du poème. Principaux épisodes. Principaux caractères. Quelles sont, dans ce poème, les parties qui vous paraissent le plus dignes d'attention ? (Douai, 1884).

16. Horace remercie Varius de lui avoir envoyé l'*Enéide* (Toulouse, 1884).

17. Virgile écrit à Auguste pour refuser les biens d'un exilé que ce prince lui offrait (Dijon, 1883).

18. Virgile écrit à Mécène pour lui faire part de son désir de visiter la Grèce (Nancy, 1881).

II° Poésie dramatique :

19. La tragédie chez les Anciens. Ses origines et ses principaux représentants (Paris, 1883).

20. Comparer entre eux les trois tragiques grecs (Paris, 1881).

21. Décrire, dans ses éléments principaux, la représentation d'une tragédie à Athènes : le théâtre, le chœur, les personnages (Paris, 1884).

22. Décrire rapidement le théâtre où furent représentées, à Athènes, les pièces de Sophocle et d'Euripide, et, à Paris, celles de Corneille et de Racine (Douai, 1881).

23. Par quelles différences le théâtre grec se distinguait-il du nôtre ? Songez à la construction de l'édifice, au cos-

tume des acteurs, à l'origine de la comédie et de la tragédie. Demandait-on au poète une œuvre tout à fait nouvelle ? Quelle part était faite à la tradition ? (Douai, 1883).

24. Quelles sont les principales différences entre la tragédie grecque et la tragédie française classique ? (Paris, 1881).
Faire connaître les tragédies grecques qui ont été imitées au XVIIe siècle par les grands tragiques français (Paris, 1882).

25. Dialogue, aux Enfers, entre l'*Iphigénie* d'Euripide et l'*Iphigénie* de Racine (Aix, 1883).

26. Quelle est la tragédie de Sophocle ou d'Euripide que vous préférez ? Donnez-en l'analyse rapide et indiquez-en les beautés (Douai, 1883).

27. Aristophane, dans ses *Grenouilles*, met en scène Eschyle et Euripide se disputant le prix de l'art dramatique. Eschyle reproche à Euripide d'avoir représenté sur la scène des femmes adultères, Phèdre entre autres : « Ai-je donc dit de Phèdre, répond Euripide, quelque chose qui ne fût pas vrai ? — Point du tout, réplique Eschyle ; mais le poète doit cacher ce qui est mal et garder de le produire sur la scène. Le poète est, en effet, l'éducateur de la jeunesse : il ne doit dire que des choses morales. » Que signifient ces vers d'Aristophane, et qu'en pensez-vous ? (Bordeaux, 1884).

28. Décrire les funérailles de Sophocle en présence des Athéniens et des Spartiates, un instant réconciliés dans une commune admiration (Nancy, 1882).

29. Que savez-vous de la comédie latine ? Est-elle une imitation pure et simple de la comédie grecque ? (Montpellier, 1883).

30. Quelle est la morale qui ressort des *Adelphes* de Térence ? (Lyon, 1881).

III° Poésie lyrique et didactique :

31. De la poésie lyrique chez les *Anciens* et chez les *Modernes*. — Citer des exemples (Paris, 1881).

32. Faire le portrait d'Horace d'après ses œuvres et ce qu'il nous apprend de lui-même (Bordeaux, 1882).

33. Horace, dans ses œuvres, n'est-il, comme on l'a prétendu

quelquefois, que le flatteur des grands, et le chantre du vin et du plaisir ? (Rennes, 1883).

34. *L'Art poétique* de Boileau peut-il se comparer avec celui d'Horace ? Indiquer les passages imités, le milieu dans lequel écrivaient les deux poètes, et les genres qu'i's ont traités (Bordeaux, 1882).

35. Développer cette maxime d'Horace :

...Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
(Rennes, 1882).

36. Qu'a voulu dire Horace dans son *Art poétique*, lorsqu'il a comparé l'une à l'autre la poésie et la peinture :

Ut pictura poesis... ?
(Bordeaux, 1881).

37. Expliquer, par l'histoire de la poésie latine, ces vers d'Horace :

Nil intentatum nostri liquere poetæ.
(Paris, 1883).

38. Qu'est-ce qu'Horace a voulu dire et quelle sorte d'éloge a-t-il fait du génie de Virgile, dans ces vers :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.
(Sat. I. 10) (Aix, 1884).

39. Réponse d'Horace à son maitre Orbilius qui lui a reproché amicalement de lui avoir donné l'épithète de *Plagosus*, c'est-à-dire « fouetteur ». (Douai, 1803).

40. De la *poésie didactique*. Qu'entend-on par ce mot ? Quels poètes et quels poèmes didactiques connaissez-vous dans l'histoire de la littérature en général ? Que pensez-vous de l'opinion de ceux qui disent que de tous les genres de poésie, la poésie didactique est la moins poétique ? (Grenoble, 1884).

41. Quels sont, dans la littérature classique, les principaux poèmes didactiques ? (Paris, 1884).

42. Lettre de Memmius envoyant à Cicéron le poème de Lucrèce. Il lui demande son indulgence pour le *philosophe épicurien* : il croit être sûr d'avance de son jugement sur le poète (Toulouse, 1881).

43. Lettre de Cicéron à son ami Cœlius sur Lucrèce. Le

poète infortuné s'est donné la mort dans un accès de folie. C'était un beau génie... Pourquoi faut-il qu'il ait consacré la poésie à ruiner tout ce qui fait la vertu de l'homme et sa consolation dans le malheur, la foi à la Providence et à l'immortalité de l'âme! (Nancy, 1881.)

IV° Genres secondaires :

44. De la Satire chez les Romains. Apprécier les principaux Satiriques latins (Aix, 1883).

45. Principaux Satiriques latins et français. Les caractériser (Douai, 1883).

46. Qu'est-ce que l'épigramme? Quels auteurs d'épigrammes connaissez-vous? (Douai, 1882).

47. La poésie pastorale est-elle une peinture véritable de la vie champêtre? Peut-elle s'élever à de hautes considérations? Donner des exemples tirés de Virgile (Lyon, 1882).

48. Faire l'historique de l'Eglogue (Bordeaux, 1882).

2° Prose.

I° Éloquence et Rhétorique :

49. Des parties de la rhétorique : leur nature, leur importance (Paris, 1881).

50. Des genres oratoires, de leur nature et de leur objet : Exemples à l'appui (Paris, 1881).

51. Les rhéteurs distinguent dans l'éloquence, le genre délibératif, le genre judiciaire et le genre démonstratif. Expliquez et appréciez cette distinction. Dites ce que vous savez du genre judiciaire, chez les Grecs (Montpellier, 1882).

52. De l'usage des passions oratoires. Exemples (Rennes, 1882).

53. Ecrire un chapitre de rhétorique sur les figures de pensées (Caen, 1882).

54. Portrait de Périclès. A-t-il mérité de donner son nom à son siècle? (Douai, 1881).

55. Phidias exhorte Périclès à entreprendre les grands travaux d'art qui signalèrent son administration (Bordeaux, 1882).

56. Portrait de Phocion. Sa mort (Caen, 1882).

57. L'orateur Lysias s'était mis à la disposition de Socrate accusé, et lui avait offert, pour sa défense, un habile plaidoyer. Mais Socrate, averti par son génie familier, renonce à se défendre. Sa vie tout entière doit suffire à son apologie. S'il est condamné, il en appellera au jugement de la postérité (Nancy, 1882).

58. Portrait de l'orateur, dans Démosthène. Lui appliquer, en la confirmant par des exemples, cette définition du véritable orateur : *il pense, il sent, et la parole suit* (Paris, 1883).

59. Phocion à un ami. — Il admire l'éloquence de Démosthène, mais il s'inquiète de sa témérité à pousser à la guerre contre Philippe. Démosthène s'abuse sur le caractère des Athéniens et sur les ressources d'Athènes. Il redoute une catastrophe (Nancy, 1881).

60. Lettre d'Anacharsis à son ami Philotas, pour lui rendre compte du procès pour la *Couronne*, auquel il vient d'assister (Nancy, 1881).

61. Démosthène, réfugié à Calaurie, dans le temple de Neptune, et entouré par les satellites d'Antipater, déclare qu'il a vécu et qu'il veut mourir libre. Là-dessus, il s'empoisonne et tombe devant l'autel du dieu (Nancy, 1882).

62. Après la prise d'Athènes par Lysandre, un Phocéen, au milieu d'un banquet, chante les vers d'Euripide où la malheureuse Electre déplore la ruine de sa famille. L'assemblée est émue, et la ville qui devait être rasée, est sauvée (Nancy, 1882).

63. Dialogue entre Eschine et Démosthène, sur le fatal dénouement de la lutte d'Athènes contre la Macédoine. Chacun en rejette la responsabilité sur son adversaire (Nancy, 1882).

64. Portrait de Cicéron, d'après sa vie et ses ouvrages : 1° Marquer, dans les principaux traits de son existence, le caractère d'honnêteté et de patriotisme reconnus même par ses adversaires ; 2° dans l'appréciation de ses ouvrages, montrer combien, par la prodigieuse variété de ses connaissances, il l'emporte sur tous les écrivains de l'antiquité (Rennes, 1881).

65. Dialogue de Démosthène et de Cicéron, dans les Enfers (Paris, 1881).

66. Faire le tableau de la séance du Sénat tenue à Rome, le 8 novembre 93 av. J.-C et dans laquelle Cicéron prononça la première Catilinaire (Paris, 1884).

67. Lettre de Cicéron exilé au consul Lentulus. — Depuis que la haine de Claudius l'a contraint de quitter Rome, il traîne partout avec lui les ennuis de l'exil. Malgré la généreuse hospitalité de son ami Atticus à Athènes, il tourne sans cesse les yeux vers l'Italie. Il n'a jamais pu goûter la maxime : *Ubi bene, ibi patria* (Nancy, 1881).

68. Lettres de César à Cicéron après la bataille de Pharsale. — Il se plaint d'avoir été réduit à recourir aux armes pour défendre ses droits et sa vie. Aujourd'hui Rome a appris à le connaître. Il invite Cicéron à venir le seconder dans son œuvre de restauration de la patrie (Nancy, 1884).

69. Lettre de Racine à son fils qui avait traité Cicéron de *poltron*. Il l'engage à respecter à l'avenir ce grand homme (Bordeaux, 1882).

70. « Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire! » Ce mot, que Voltaire met dans la bouche de Cicéron, est-il justifié par l'histoire ?

Trouve-t-on l'expression du même sentiment dans les œuvres les plus célèbres du grand orateur ? En quoi était-il légitime ? En quoi excessif? (Douai, 1881).

71. Montrer par des exemples et expliquer le rôle de l'éloquence dans les républiques anciennes (Paris, 1884).

72. Comparer rapidement *les éloges funèbres* à Rome, avec les oraisons funèbres en France (Montpellier, 1884).

II° De l'histoire :

73. Les grands historiens de la Grèce : Hérodote, Thucydide, Xénophon. Donner sommairement une idée de leurs ouvrages et de leur manière d'écrire l'histoire (Lyon, 1882).

74. Distinguer, par leurs divers caractères, les historiens de l'antiquité (Rennes, 1882).

Quels historiens romains connaissez-vous ? Appréciez le mérite de leurs œuvres (Douai, 1883).

75. Quels sont les historiens romains que vous connaissez? Appréciez celles de leurs œuvres que vous avez lues (Douai, 1883).

76. Quelle est l'utilité des nombreux discours que nous rencontrons dans les historiens anciens? Citer les exemples de Thucydide, de Tite-Live, de Tacite (Montpellier, 1882).

77. Discussion entre deux rhétoriens dont l'un condamne, l'autre approuve l'emploi, dans l'histoire, de discours comme ceux qui sont réunis, sous ce titre, dans le *Conciones* (Besançon, 1883).

78. Plutarque eut pour maîtres le médecin Onésicrate, le rhéteur Emilianus, le philosophe Ammonius. Avantages de cette éducation confiée à un médecin, à un rhéteur et à un philosophe. Quels services chacun d'eux pouvait-il rendre à son disciple? (Paris, 1883).

79. Que savez-vous de Plutarque et de son principal ouvrage? Quelles en sont les qualités? Quels en sont les défauts? (Douai, 1883).

80. Lettre à un ami pour l'engager à lire les *Vies* de Plutarque (Rennes, 1883).

81. Bossuet écrit au prince de Condé pour l'engager à lire les *Vies* de Plutarque. Utilité de cette lecture pour le citoyen, le général, le prince (Toulouse, 1882).

82. Portrait de J. César, comme politique, général, écrivain orateur (Douai, 1881).

83. Tacite envoie à Pline le Jeune le manuscrit de ses *Histoires* : 1° Il espère que son ami accueillera ses *Histoires* avec la même indulgence que la *Vie d'Agricola* et les *Mœurs des Germains* ; 2° Intérêt et difficultés que présentait le sujet. A l'exemple de Thucydide et de Salluste, Tacite a osé écrire l'histoire contemporaine, en essayant d'emprunter à ces deux grands hommes ce qu'ils ont de meilleur; 3° S'il vit assez longtemps, il complétera son œuvre en la rattachant à celle de Tite-Live. Puisse-t-il, comme lui, inspirer l'amour de Rome et de la liberté! (Toulouse, 1883).

84. Tacite, au moment de composer ses *Annales*, écrit à un de ses amis. Il lui dit qu'elle est la période de l'Histoire romaine qu'il se propose de raconter ; il caractérise les

principaux événements de cette période ; il annonce dans quel esprit il jugera les événements et les hommes (Paris, 1884).

85. Qu'appelle-t-on Siècle d'Auguste ? Indiquer les principaux poètes et écrivains de ce temps (Paris, 1881).

86. Portrait d'Auguste. Résumez brièvement sa vie. Jugez son caractère comme homme politique, et comme ami et protecteur des lettres (Douai, 1881).

87. Comparer l'Auguste de Corneille à celui des historiens (Paris, 1882).

88. Auguste dans l'histoire ; Auguste dans *Cinna* (Paris, 1882).

89. Comparer rapidement, au point de vue historique, le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV (Lyon, 1884).

1° LITTÉRATURE GRECQUE

LISTE DES AUTEURS A CONSULTER

1° Sur l'origine et la formation de la langue grecque. — Vapereau : *Dictionnaire des littératures.* — Dézobry : *Dictionnaire des lettres* (langues Indo-Européennes). — Chassang : *Dictionnaire grec-français*, Introduction. — Egger : *Notions élémentaires de grammaire comparée.* — Regnier : *Traité de la formation des mots dans la langue grecque.*

2° Sur Homère et ses poèmes. — Egger : *Mémoires de littérature ancienne.* — A. Widal : *Etudes littéraires et morales sur Homère.* — Les *Histoires de la littérature grecque* de A. Pierron, Em. Burnoul, Fr. de Caussade, etc.

3° Sur Hésiode. — Mondot : *Thèse sur les ouvrages d'Hésiode.* — Hamel, id. — Guigniaut : *Thèse sur la Théogonie d'Hésiode.*

4° Sur Pindare. — Poyard : Traduction de Pindare. — Egger : *Préface* de la traduction de Pindare, par Boissonade. — Villemain : *Essai sur le génie de Pindare et la poésie lyrique.* — Girard : *Le sentiment religieux en Grèce.* — Pierron. — Burnouf. — Vapereau.

5° Sur la tragédie grecque. — Ch. Magnin : *Origines du théâtre moderne, Introduction* sur celles du Théâtre antique. — Egger : *Mémoires de littérature ancienne.* — Patin : *Etudes sur les tragiques grecs.* — Schlegel : *Cours de littérature dramatique.* — Chaignet : *La Tragédie grecque.* — Saint-Marc-Girardin : *Cours de littérature dramatique.* — Artaud : Traduction de Sophocle et d'Euripide ; notice sur chaque pièce. — Personneaux : *Traduction nouvelle.*

6° Sur la comédie grecque. — Ed. Du Méril : *Histoire de la comédie.* — Colin : *Clef de l'histoire de la comédie grecque.* — Magnin. — Schlegel. — Deschanel : *Etudes sur Aristophane.* — Arnould : *Thèse sur la comédie d'Aristophane.* — G. Guizot. — Ch. Benoit : *Essai historique et littéraire sur Ménandre.*

7° Sur les Historiens grecs. — Egger : *Mémoires de littérature ancienne.* — Bouchot : *Notice sur Hérodote*, précé-

dant les *Récits tirés d'Hérodote*. — J. GIRARD : *Essai sur Thucydide*. — DAUNOU : *Cours d'études hist.* tome X Introduct. à la traduction de Thucydide, par *Didot, Zévort*, etc. — CROISET : *Thèse sur Xénophon, son caractère et son talent*. — HÉMARDINQUER : *La Cyropédie, Essai sur les idées morales et politiques de Xénophon*. — FUSTEL DE COULANGES : *Thèse sur Polybe*. — BOUCHOT : Introduction à la traduction de Polybe. — AMYOT : *Traduction des œuvres de Plutarque*. — DE BLIGNIÈRES : *Essai sur Amyot*. — TALBOT : Introduction à la traduction des *Vies des hommes illustres*.— BETOLAUD : Introduction à la traduction des *Œuvres morales*. — VILLEMAIN : *Etudes de littérature*. — PIERRON.

8° Sur les philosophes. — COUSIN : *Histoire générale de la philosophie*. — Introduction à la traduction des œuvres de Platon. — FOUILLÉ : *Philosophie de Platon*. — CHAIGNET : *Vie et écrits de Platon*. — THUROT : *Etudes sur Aristote*. — BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE : *Introduction* à sa traduction d'Aristote. — HAVET : *De la rhétorique d'Aristote*. — EGGER.

9° Sur l'éloquence. — PERROT : *Eloquence politique et judiciaire à Athènes*. — *Etudes sur l'éloquence attique*. — CASTETS : *Thèse sur Eschine*. — WEIL : *Introduction aux harangues de Démosthène*. — DARESTE : *Traduction des Plaidoyers civils de Démosthène*. — CUCHEVAL : *Etude sur les Tribunaux athéniens et les plaidoyers civils de Démosthène*. — EGGER.

10° Sur les Rhéteurs et les Sophistes. — EGGER : *Mém. de litt. anc. de Lucien et de Voltaire*. — TALBOT : *Introduction* à la traduction des œuvres de Lucien. — MARTHA : *De la satire religieuse et philosophique dans Lucien* (art. du 15 août, XIIe année, dans la *Revue contemporaine*).— PETIT DE JULLEVILLE : *L'école d'Athènes au IVe siècle après J.-C.* — LAMÉ : *Julien l'Apostat*. - DESJARDINS : *Etude sur l'empereur Julien*.

Auteurs d'histoire de la littérature grecque. — SCHŒLL, 8 vol. in-8°. — PIERRON, 1 vol. — EM. BURNOUF, 2 vol.— DE CAUSSADE, 1 vol.— L'abbé DRIOUX, 1 vol.— L'abbé HENRY : *Histoire de la poésie grecque*, 2 vol. — *Histoire de l'éloquence ancienne*, 1 vol.

2° LITTÉRATURE LATINE

LISTE DES AUTEURS A CONSULTER

1° Sur l'origine et la formation de la langue latine. — BOPP : *Grammaire comparée des langues indo-européennes.* — FR. BAUDRY : *Grammaire comparée des langues classiques.* — BRACHET : *Grammaire historique de la langue française.* — EGGER : *Notions de grammaire comparée.* — BERGER : *Histoire de l'éloquence latine.* — FUSTEL DE COULANGES : *La Cité antique.* — DURUY : *Histoire des Romains.* — LE CLERC : *Des journaux chez les Romains.*

2° Sur le Théâtre latin.— PATIN : *Etudes sur la poésie latine.* — NAUDET : *Théâtre de Plaute.* — CROUSLÉ : *Extraits de Plaute.* — BENOIST : *Morceaux choisis de Plaute.* — DE BELLOY : *Théâtre de Plaute et de Térence.* — TALBOT : *Traductions des comédies de Térence.* — MEYER : *Etudes sur le Théâtre latin.*

3° Sur les grands poètes de Rome. — MONTÉE : *Etudes sur Lucrèce, comme moraliste.* — BLANCHET : *Introduction à la traduction de Lucrèce par Lagrange.* — ANDRÉ : *Etude sur la physique de Lucrèce, introduction à la traduction de Lavigne.* — MARTHA : *Le poème de Lucrèce.* — COUAT : *Thèse sur Catulle.*

TISSOT : *Etude sur Virgile* ; SAINTE-BEUVE : *id.* — FORTOUL : *Thèse sur le génie de Virgile* — BENOIST : *Introduction de son édition de Virgile.* — DELILLE : *Introduction et notes de ses traductions en vers.*

WALCKENAER : *Histoire de la vie et des poésies d'Horace.*

PATIN : *Introduction à la traduction d'Horace.* — RIGAULT : *Etudes sur Horace, préface de sa traduction.* — NOEL DES VERGERS : *Etudes sur Horace.* — NISARD : *Examen des Poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau.*

VILLENAVE : *Vie d'Ovide.* — DELILLE : *Essai sur l'exil d'Ovide.* — NAGEOTTE : *Thèse sur la vie d'Ovide et sur ses œuvres.* — LACROIX : *Thèse sur la religion des Romains, d'après les fastes d'Ovide.*

WIDAL : *Juvénal et ses satires.*

MAZURES : *Les poètes antiques.* — PATIN : *Etudes sur la*

poésie latine. — NISARD : *Etudes sur les poètes latins de la décadence.* — MARTHA : *Les moralistes sous l'Empire romain.* — L'abbé HENRY : *Histoire de la poésie latine.* — DEZOBRY : *Rome au siècle d'Auguste.*

4° **Sur l'Eloquence latine.** — BERGER : *Histoire de l'éloquence latine.* — GAUTIER : *Cicéron et son siècle.* — BOISSIER : *Cicéron et ses amis.* — DESCHAMPS : *Essai bibliographique sur Cicéron.* — VILLEMAIN : *Art. Cicéron dans la biographie de Michaud.*

5° **Sur les Historiens latins.** — DE SAULCY : *Les campagnes de J. César dans les Gaules.* — DUC D'AUMALE : *Alesia, étude sur la septième campagne de César en Gaule.* — CHARPENTIER : *Les écrivains latins de l'Empire, César.* — NISARD : *Les quatre grands historiens latins, César.* — NAPOLÉON Ier : *Précis des guerres de César.* — NAPOLÉON III : *Histoire de J. César.*

GERLACH : *Etudes sur Salluste.* — MONCOURT : *Traduction des œuvres de Salluste.* — MARCOU : *Catilina et Jugurtha.* — CHARPENTIER. — NISARD.

TAINE : *Essai sur Tite-Live.* — LEMAIRE : *Thèse sur l'histoire de Tite-Live.* — CHARPENTIER. — NISARD. — EGGER : *Examen critique des historiens d'Auguste.*

DUBOIS-GUCHAN : *Tacite et son siècle.* — THÉRY : *Thèse sur Tacite.* — GEOFFROY : *Rome et les barbares, Etude sur la Germanie de Tacite.* — BURNOUF : *Traduction.* — GAUTRELLE : *Grammaire et style de Tacite.* — LAURENTIE : *Etudes littéraires et morales sur les historiens latins.* — NISARD.

6° **Sur la Philosophie et la Rhétorique** — MARTHA : *Les moralistes sous l'Empire romain.* — CHARPENTIER : *Les écrivains latins de l'Empire.* — BOISSIER : *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins.* — FLEURY : *Saint Paul et Sénèque.* — AUBERTIN : *Etude sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul.* — DE CHAMPAGNY : *Les Césars, les Antonins.* — DEMOGEOT : *Etude sur la vie et les ouvrages de Pline le Jeune, introduction aux Lettres choisies de Pline.* — MOMMSEN : *Etude sur Pline le Jeune.*

7° **Sur les Pères de l'Eglise.** — M. l'abbé FREPPEL : *Les Pères apostoliques et leur époque, les Apologistes chrétiens au* IIe *siècle, saint Justin, Clément d'Alexandrie, Tertullien.* — GENOUDE : *Les Pères de l'Eglise des trois premiers siècles.* —

VILLEMAIN : *Tableau de l'éloquence sacrée au* IVe *siècle.* — L'abbé GLAIRE : *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques.* — LEFRANC : *Histoire de la littérature sacrée.* — CEILLIER : *Histoire des auteurs ecclésiastiques.* — DUPIN : *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — L'abbé GUILLON : *id.* — MŒHLER : *Patrologie.* — BERGIER : *Dictionnaire de théologie.* — CHARPENTIER : *Etude sur les Pères de l'Eglise.* — NOURRISSON : *Les Pères de l'Eglise latine.* — POUJOULAT : *Histoire de saint Augustin.*

8° Histoires de la Littérature latine. — SCHŒLL : *Histoire abrégée de la littérature romaine* (4 vol.) — BERGERON : *Histoire analytique et critique de la littérature romaine* (2 vol.) — TEUFFEL : *Histoire de la littérature romaine.* — PIERRON : *Histoire de la littérature romaine.* — PAUL ALBERT : *Histoire de la littérature romaine* (2 vol.) — DE CAUSSADE : *Littérature latine.* — L'abbé DRIOUX. — L'abbé HENRY. — DEZOBRY : *Dictionnaire des lettres.* — VAPEREAU : *Dictionnaire des littératures.*

TABLE SYNOPTIQUE DES MATIÈRES

LITTÉRATURE GRECQUE

PRÉLIMINAIRES

			Pages.
ORIGINE DES GRECS	Pélasges. Colonies égyptiennes : DANAUS, CÉCROPS. Colonies phéniciennes : CADMUS		1
	HELLÈNES	Achéens. Eoliens. Ioniens. Doriens	
° ORIGINE DE LA LANGUE GRECQUE	Langue Arienne, mère des langues Indo-Européennes.	1° Sanscrit. 2° Zend ou Persan. 3° Grec et Latin. 4° Langues Germaniques. 5° Slave. 6° Celte ou Breton	2
° DIALECTES : 4 PRINCIPAUX		1° L'Eolien. 2° Le Dorien. 3° L'Ionien. 4° L'attique	2
° CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE GRECQUE		1° Originale. 2° Nationale. 3° Riche	3
° DIVISION DE LA LITTÉR. GRECQ. 6 ÉPOQUES		1° Ep. Fabuleuse (-1193). 2° Ep. Héroïque 1193-743). 3° Ep. Athénienne (743-323). 4° Ep. Gréco-Alexandrine (323-146). 5° Ep. Gréco-Romne (146 av. J.-C. 395 ap.) 6° Ep. Bysantine (395-1453)	4

I. — ÉPOQUE FABULEUSE

RINCIPAUX AÈDES	1° Aèdes religieux : LINUS, EUMOLPE, MUSÉE, AMPHION, Orphée	5
	2° Aèdes épiques : THAMYRIS, PHÉMIUS, DÉMODOCUS	7

II. — ÉPOQUE HÉROÏQUE

Iomère	Xe ou IXe s.	**Iliade, Odyssée** (Hymnes Homériques)	8
		Poèmes cycliques : Ch. Cypriaques, Petite Iliade, Thébaïde	19
Iésiode	IXe siècle	**Travaux et Jours, Théogonie,** Bouclier d'Hercule, Grandes Eées	20

AUTEURS	DATES	OUVRAGES

III. — ÉPOQUE ATHÉNIENNE

De la première guerre de Messénie à la mort d'Alexandre (743-323).

Sect. I. — POÉSIE.

CH. I. — POÉSIE ÉLÉGIAQUE, LYRIQUE ET DIDACTIQUE.

§ 1. — POÉSIE ÉLÉGIAQUE ET IAMBIQUE.

CALLINUS	VIIe siècle.	Elégies guerrières ....
ARCHILOQUE	VIIe siècle	Iambes ....
TYRTÉE	VIIe siècle.	Trois élégies guerrières ....
HIPPONAX	VIe siècle..	Choliambes ....
MIMNERME	600	Elégies amoureuses ....

§ 2. — POÉSIE LYRIQUE.

1° Lyriques Eoliens.

TERPANDRE	VIIe siècle.	Odes (Heptachorde) ....
ALCÉE	VIe siècle..	Odes politiques, guerrières (strophe alcaïque)
SAPHO	VIe siècle..	Parthénies (strophe saphique) ....
ERINNA	VIe siècle..	La Quenouille ....
ARION	....	Chœurs ....

2° Lyriques Doriens.

ALCMAN	VIIe siècle.	Parthénies ....
STÉSICHORE	632-552	Chœurs (inventeur de l'Epode) ....
IBYCUS	VIe siècle..	Odes ....
CORINNE	VIe siècle..	....
Simonide	556-468	Odes, triomphes, thrènes, péans, parthénies, épigrammes ....
Pindare	522-440	Odes : 14 Olympiques, 12 Pythiques, 11 Néméennes, 8 Isthmiques ....

3° Lyriques Ioniens.

Anacréon.	560-478	Odes authentiques : la Cavale de Thrace, la Coupe ....
		Odes anacréontiques : la Colombe, la Rose, l'Amour mouillé ....

§ 3. — POÉSIE DIDACTIQUE.

1° Poésie Gnomique et Philosophique.

SOLON	638-558	La Salamine ....
PYTHAGORE		Vers dorés ....
ONOMACRITE. ...	VIe siècle..	Poésies orphiques ....
XÉNOPHANE. ...	....	Poèmes de la Nature ....
PARMÉNIDE.		
EMPÉDOCLE.		

2° Fable ou Apologue.

Esope	VIe siècle	....

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.

ÉPOQUE ATHÉNIENNE (suite).

CH. II. — Poésie dramatique.

Art. I. — TRAGÉDIE.

§ 1. — Origine de la tragédie. 36

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
Thespis.......	VIe siècle.	Introduit un acteur dans le chœur dithyrambique et crée le dialogue	37
Phrynicus	VIe siècle.	Prise de Milet — Les Phéniciennes	38
Pratinas	VIe siècle.	Tragédies. — Drames satyriques......... ..	»
Chérilus	VIe siècle..	Tragédies. — 150 pièces.................. ..	»

§ 2. — Les trois grands tragiques grecs.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
Eschyle.......	525-456	7 tragédies : **Prométhée enchaîné. Les Perses. Les septs chefs devant Thèbes. Agamemnon**, **Les Choéphores, Les Euménides, Les Suppliantes**..	40 à 46
Sophocle......	495-406	17 tragédies : **Œdipe-Roi**, **Œdipe à Colone, Antigone, Philoctète, Electre.** Ajax, Les Trachiniennes.............. .	46 à 57
Euripide ...... (Ion, Achœus, Agathon, Euphorion, Bion, Philoclès, Iophon, Ariston, Sophocle le Jeune, Euripide.	480-406	18 tragédies : Hélène. **Iphigénie à Aulis. Iphigénie en Tauride.** Les Troyennes. **Hécube, Andromaque.** Electre, Oreste, — Les Phéniciennes, Les Suppliantes, — **Alceste,** Hercule furieux, Les Héraclides, — **Médée, Hippolyte**, Les Bacchantes, Ion, Rhésus. — Un drame satyrique : **Le Cyclope**..........................	57 à 71
		Réflexions : *Caractère religieux et national de la tragédie grecque*...................	71

Art. II. — COMÉDIE

§ 1. — Comédie ancienne.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
(en Sicile) Mœson. **Epicharme**....	540 ? - 450 ?	.. ..	73

§ 2. — Comédie moyenne.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
Antiphane....	404 ? - 329 ?	Les Adelphes.....	75
Alexis	?-287	....	

§ 3. — Comédie nouvelle.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
(à Athènes) **Aristophane** .	452-386	11 comédies : **Les Acharniens. Les Chevaliers. Les Nuées, Les Guêpes. La Paix. Les Oiseaux.** Les Fêtes de Cérès, Lysistrata, **Les Grenouilles.** L'Assemblée des Femmes, **Plutus**.....	77

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Sect. II. — PROSATEURS.			
CH. I. — DES HISTORIENS.			
§ 1. — NAISSANCE DE LA PROSE. — LES LOGOGRAPHES.			
CADMUS DE MILET	VIe siècle .	Hist. de la fondation de Milet	
HÉCATÉE DE MILET	Ve siècle...	Tour du monde. — Généalogies............	
PHÉRÉCYDE......	Ve siècle...	Hist. mythologique	
CHARON DE LAMPSAQUE	Ve siècle ..	Persiques. — Helléniques.....	
HELLANICUS	Ve siècle...	Persiques. — Egyptiaques...	
XANTHUS.......	Ve siècle...	Hist. de la Lydie...........	
§ 2. — LES HISTORIENS.			
Hérodote	484-406	**Histoires** (9 livr.)...........	
Thucydide . .	471-395	**Histoire de la guerre du Péloponèse** (8 liv.)......................	
Xénophon ...	445-355	1° OUVRAGES HISTORIQUES : **Helléniques**, — **Anabase**. — **Cyropédie**. Agésilas..	
(Historiens secondaires).		2° OUVRAGES PHILOSOPHIQUES : **Entretiens mémor.**, **Banquet**. **Apologie de Socrate**, Economique. Héron. ...., ...	
CTÉSIAS			
PHILISTE DE SYRACUSE		3° OUVRAGES POLITIQUES : Revenus de l'Attique. Gouvernem. de Sparte, Gouvernem. d'Athènes..............	
EPHORE DE CUMES			
THÉOPOMPE......	378-304		
		4° OUVRAGES DIDACTIQUES : Commandant de Cavalerie, Equitation, Chasse............	
CH. II. — SOPHISTES ET PHILOSOPHES.			
§ 1. — DES SOPHISTES.			
GORGIAS	487-380	Sur la Nature	
THRASYMAQUE ...		....	
PROTAGORAS. ...	489-420	Les Dieux.........	
PRODICUS	Ve siècle. .		
HIPPIAS			
§ 2. — DES PHILOSOPHES.			
Socrate	470-400	....	
Platon..	430-347	1° DIALOGUES SOCRATIQUES : le **Phèdre**, le **Criton**, le Ier Alcibiade, l'**Apologie de Socrate**	
		2° DIALOGUES POLÉMIQUES : le Sophiste, le **Gorgias**, le Protagoras, le Parménide, le Théétète........	1
		3° DIALOGUES DOGMATIQUES : le **Phédon**, le **Banquet**, la **République**, les **Lois**, le Timée................................	1
Aristote.......	384-322	**Physique**. **Métaphysique**, **Logique** ..	1
		MORALE : Ethique a Eudème, Morale à Nicomaque, Economique, politique...........	
		Rhétorique — Poétique...............	
Théophraste..	372-271	Les Caractères......................	1
ZÉNON	362-304		
EPICURE	341-270		
PYRRHON........	IVe siècle.		

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
		CH. III. — DE L'ÉLOQUENCE.	
Périclès	434-429		110
		§ 1. — ÉLOQUENCE JUDICIAIRE ET RHÉTORIQUE.	
ANTIPHON	479-411	15 Discours	112
ANDOCIDE	468-?	Discours sur les Mystères	112
Lysias	459-380	233 Discours, restent 33	113
Isocrate	436-338	21 Discours. **Panégyrique d'Athènes**, **Antidosis**, Éloge d'Evagoras, l'Aréopagitique, etc	113
ISÉE	IVe siècle	11 Discours	114
		§ 2. — ÉLOQUENCE POLITIQUE.	
DINARQUE	360-280		115
DÉMADE	?-302		116
PHOCION	402-317		»
LYCURGUE	396-323	Contre Léocrate	»
HYPÉRIDE	395-322	4 Discours. — Contre Démosthène	»
Eschine	389-314	Contre **Timarque**, sur l'**Ambassade** contre **Ctésiphon**	117
Démosthène	385-322	1° PLAIDOYERS JUDICIAIRES : contre Androtion, contre Timocrate, contre Aristocrate, etc	118
		2° HARANGUES POLITIQUES : 8 **Philippiques**. 3 **Olynthiennes**. **Discours pour la Couronne.** sur les prévarications de l'Ambassade, sur la paix, pour les immunités. pour les Rhodiens, sur Halonèse, etc	120

IV. — ÉPOQUE GRÉCO-ALEXANDRINE (323-146 av. J.-C.)

De la mort d'Alexandre à la réduction de la Grèce en province romaine.

Sect. I. — POÉSIE.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
		§ 1. — POÉSIE LYRIQUE.	
Callimaque	320-236	6 Hymnes. — **Chevelure de Bérénice.** — Ibis	142
Cléanthe	310-225	Hymne à Jupiter	»
PHILÉTAS			»
EUPHORION			»
PHANOCLÈS			»
		§ 2. — POÉSIE ÉPIQUE.	
Apollonius de Rhodes	276-186	**Argonautiques**	142
		§ 3. — POÉSIE DIDACTIQUE.	
Aratus	IIIe siècle	**Phénomènes — Pronostics**	143
Nicandre	IIIe siècle	Thériaques — Alexipharmaques	144
ARCHESTRATE			
DICÉARQUE			

§ 4. — Poésie dramatique.

1° *Tragédie. — Pléiade tragique.*

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Lycophron	IIIe siècle	Alexandra	1
Alexandre			
Æantide			
Homère le jeune			
Philiscus			
Sosiphane			
Sosithée			

2° *Comédie (Comédie nouvelle, 3e phase à Athènes).*

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Méandre	342-290	L'**Andrienne** — Les Frères, etc. (80 pièces).	1
Philemon	365-262	150 pièces	
Diphile	IVe siècle	Les Adelphes, l'Eunuque, etc.	

§ 5. — Poésie pastorale.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Théocrite	290-210	**Idylles — Les Syracusaines**, Mort de Daphnis, la Quenouille	1
Bion	IIIe siècle	Epitalame d'Achille, **Chant funèbre en l'honneur d'Adonis**	1
Moschus	IIIe siècle	**Chant funèbre en l'honneur de Bion**, l'Amour fugitif, etc.	1

Sect. II. — PROSE.

§ 1. — Eloquence.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Démétrius de Phalère	345-283		1

§ 2. — Histoire.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Polybe	204-125	**Histoire générale** (Vie de Philopœmen).	1
Bérose	IIIe siècle	Histoire de la Chaldée	»
Manéthon	IIIe siècle	Histoire d'Egypte	»
Timée			
Aratus de Sicyone			

§ 3. — Erudition.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Zénodote	IIIe siècle	Edition d'Homère	1
Aristophane	IIIe siècle	Edition d'Homère (accents, ponctuation)	»
Aristarque	IIe siècle	Edition d'Homère (division en 24 chants). Canon d'Alexandrie	»
Cratès de Malles	IIIe siècle		»
Zoïle	IIe siècle		»

§ 4. — Sciences.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	P
Euclide	IVe siècle	Phénomènes — Eléments	1
Archimède	287-212	(Principes d'Archimède)	»
Erathosthène	IIIe siècle		»
Hipparque	IIe siècle		»

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.

V. — ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE (146 av. J.-C., - 395 ap.).

De la réduction de la Grèce en province romaine au partage de l'Empire.

Sect. I. — POÉSIE.

Fable ou Apologue.

Babrius.......	IIe ou IIIe s	Fables d'Esope mises en vers................	159
Oppien...	IIe siècle...	Halieutiques — Cynégétiques — Ixeutiques.	»

Sect. II. — PROSE.

§ 1. — Histoire et Géographie.

Denys d'Halicarnasse	54-7. av. J.-C.	**Antiquités romaines**.............. ..	160
Diodore de Sicile...	1er s. av J.-C.	Bibliothèque historique (15 liv. sur 40).....	161
Flavius Josèphe....	37-95 ap. J.-C.	**Antiquités judaïques — Histoire de la guerre des Juifs**.......	162
Plutarque. ...	40-120 ap. J.-C.	**Vie des hommes illustres — Œuvres morales**	163
Strabon..	av. J.-C. ap. J.-C. 66 — 23	Géographie (17 livres)..	164
Pausanias.. .	IIe siècle....	Itinéraire de la Grèce......	»
Posidonius	1er s av. J.-C.	. ...	»
Nicolas de Damas	74-?.........	Histoire universelle...........	»
Arrien de Nicomédie	105 av. J.-C. ?	Expédition d'Alexandre — Manuel d'Epictète.	»
Appien	IIe siècle....	Histoire romaine.....	»
Dion Cassius ...	155-240	Histoire romaine...........................	»
Diogène Laerce.	IIIe s. ap. J.-C.	Vies et opinions des philosophes illustres...	»

§ 2. — Sophistique et Rhétorique.

Dion Chrysostome...	50-117 ap. J.-C.	80 Discours — L'histoire Eubéenne...... ..	167
Lucien... ...	125-200	Dialogues des Morts — Dial. des Dieux — L'Ane, l'histoire véritable . ..., ...	»
Longin..	213-273	Traité du sublime.........................	169
Plotin.........	205-270	Ennéades	170
Porphyre. ...	233-305	Vie de Plotin	»
Jamblique....	IVe siècle..	Philosophie de Pythagore	»
Julien l'Apostat	331-363	Le Misopogon — Les Césars	171
Apollonius Dyscole			
Maxime de Tyr .			
Hermogène .. .			
Philostrate ...	IIe siècle ..	Vie d'Apollonius de Tyane.............. ...	
Athénée........	IIe siècle ..	Souper des Sophistes	
Élien....... .. .	?-260	Histoires diverses	»

§ 3. — Des Romans.

Lucius de Patras	IIe siècle ..	Métamorphoses.	171
Aristide de Milet	IIe s. ap. J.-C.	Fables milésiennes......	172
Longus.... .. .	Ve siècle ..	Daphnis et Chloé	»
Héliodore......	....	Les Éthiopiques ou les amours de Théagène et de Chariclée . ..., ...	»

AUTEURS	DATES	OUVRAGES

VI. — ÉPOQUE BYZANTINE (395-1453).

Depuis le partage de l'Empire jusqu'à la prise de Constantinople.

1° Poésie.

Nonnus.........	ve siècle. .	Dionysiasques 48 c h......................
Coluthus	ve siècle...	Enlèvement d'Hélène................. . ..
Thryphiodore ..	ve siècle...	Prise de Troie......................... .....
Quintus de Smyrne	vi^e siècle ..	Paralipomènes d'Homère ....
Musée le Gramm.	vi siècle..	Les amours de Héro et de Léandre.........

2° Prose. — Histoire.

Zosime.......	ve siècle..	Histoire nouvelle............. ....
Procope	vi^e siècle..	Histoires (Hist. secrètes). Vie de Bélisaire..
Anne Comnène..	1083-1148	Vie de l'empereur Alexis Ier ....

LITTÉRATURE LATINE

PRÉLIMINAIRES

		Pages
I° ORIGINE DES LATINS : ARYAS, ABORIGÈNES		177
II° ORIGINE DE LA LANGUE LATINE		178
III° CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE LATINE (imitation)		178
IV° DIVISION DE LA LITTÉRAT. LATINE	1re EP. — De la fondation de Rome à la fin de la 1re guerre punique	179
	2e EP. — De la fin de la 1re guerre punique à la mort de Sylla	»
	3e EP. — De la mort de Sylla à l'avènement d'Auguste.	»
	4e EP. — De l'avènement d'Auguste à sa mort.	»
	5e EP. — Du règne de Tibère à la chute de l'Empire..	»

Ire ÉPOQUE

De la fondation de Rome à la fin de la 1re guerre punique (754-242).

1° POÉSIE LYRIQUE : **Chants des Arvales, Chants des Saliens, Némies** 180

2° SATIRE : **Chants fescennins, Chants de triomphe** 181

3° POÉSIE DRAMATIQUE : Satires, **Atellanes, Exodes** 181

PROSE : Epitaphes, loi des 12 tables, lois royales, **Grandes Annales, Livres des Pontifes** 182

IIe ÉPOQUE de formation (242-78).

Sect. I. — POÉSIE.

CH. I. — POÉSIE DRAMATIQUE.

ART. I. — TRAGÉDIE.

Livius Andronicus .	284-204	Tragédies, Comédies, traduct. de l'*Odyssée*.	184
Nævius	269-199	Tragédies (fabulæ palliatæ, togatæ)........	185
Ennius	239-169	Tragédies : Andromaque, Ajax, — Annales, (épopée)	185
Pacuvius	220-132	13 tragédies (jugement des armes)	186
Attius	170 94	Tragédies : Atrée, Brutus, Décius	187

ART. II. — COMÉDIE.

Plaute	254-184	20 Comédies : Amphitryon, Aululaire, les Captifs, les Ménechmes, Mostellaria, Pœnulus, Rudens (le Câble), etc.	187

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pa
Térence......	185-159	6 Comédies : L'Adrienne, l'Hécyre, l'Héautontimoroumenos, Phormion, l'Eunuque, les Adelphes......................	1

APPENDICE. — Comédie nationale.

Titinius	IIe siècle..	Atellanes..............................	1
Atta...........	IIe siècle..	Atellanes..............................	
Afranius......	IIe siècle..	Atellanes..............................	
Pomponius......	Ier siècle..	Atellanes..............................	
Novius.........	Ier siècle..	Atellanes..............................	»

CH. II. — Poésie satyrique.

Ennius.........	....	....	20
Pacuvius......	....	....	
Lucilius.....	148-103	Satires (30 livres).....................	20

Sect. II. — PROSE.

Caton l'Ancien	234-149	*De re rustica*. Origines, Discours........	20
Fabius Pictor..	254?-?	Annales................................	20
Calp. Pison....	IIe siècle..	Annales................................	»
Æm. Scaurus...	162-89	Mémoires...............................	»
Rut. Rufus.....	158-?	Mémoires...............................	»
Sylla..........	138-78	Mémoires...............................	»
Les Gracques	....	Discours...............................	20
M. Antoine...	143-87	Discours...............................	20
L. Crassus....	140-91	Discours...............................	20

IIIe ÉPOQUE

De la dictature de Sylla à l'établissement de l'Empire par Auguste (78-30).

Sect. I. — POÉSIE.

1° *Poésie dramatique : Mimes.*

Décim Labérius	106-43	Mimes..................................	21
Syrus........	104-42	Mimes (Maximes de Syrus)...............	21

2° *Poésie épique.*

Varron d'Atax..	82-37	Jason..................................	21
Cicéron	....	Marius — Sur son Consulat..............	21

§ 1. — Poésie didactique.

Lucrèce......	98-55	Poème *De rerum natura*..................	21

§ 2. — Poésie lyrique.

Catulle......	87-54	116 pièces : odes, élégies (Moineau de Lesbie), Chevelure de Bérénice, Noces de Thétis (Epis. d'Arianne)................	214

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
		Sect. II. — Prose.	
		CH. I. — ÉLOQUENCE.	
COTTA..........	124-70	Discours..............................	216
SULPICIUS	....	id.	217
M. J. BRUTUS....	86-42	id.	217
Hortensius....	114-50	Discours (éloquence asiatique)............	217
Cicéron......	106-43	1º Disc. politiques : loi Manilla, loi Agraire, 4 Catilinaires, 14 Philippiques	219
		2º Disc. judiciaires : Roscius, les Verrines, *pro Archia, pro Milone, pro Marcello, pro Ligario*	223
		II. Ouvrages de Rhétorique : *Orator*, *De oratore*, Brutus.........................	227
		III. Ouvrages de Philosophie : La République, les Lois, les Tusculanes. — *De Officiis, De Amicitia, De Senectute*........	230
		IV. Les Lettres........................	231
		CH. II. — HISTOIRE.	
César.........	100-44	Guerre des Gaules. Guerre civile..........	234
Salluste......	87-34	Conjuration de Catilina. — Jugurtha.......	238
Cornélius Népos ...	94-24	Vie des grands capitaines..................	242
		CH. III. — ÉRUDITION.	
Varron........	116-26	Satires Ménipées. — Antiquités. — Traité d'Agriculture..........................	243

IVe ÉPOQUE

De l'Etablissement de l'Empire à la mort d'Auguste (30 av. J.-C., - 14 ap. J.-C.).

		Sect. I. — POÉSIE.	
		CH. I. — POÉSIE PASTORALE, DIDACTIQUE, ÉPIQUE.	
Virgile	70-19	1º **Eglogues**	248
		2º **Géorgiques**	250
		3º **Enéide**	252
		CH. II. — POÉSIE LYRIQUE, SATIRIQUE, DIDACTIQUE.	
Horace........	68-5 av. J.-C.	1º **Odes :** nationales, religieuses, philosophiques, Anacréontiques, badines (*Carmen sæculare*..................................	265
		2º **Satires :** générales, personnelles.	270
		3º **Epîtres :** philosophiques, littéraires (Art poétique)........................	272

AUTEURS	DATES	OUVRAGES

CH. III. — Poésie élégiaque.

Properce. . . .	40?-15?	4 livres d'Elégies (Rome — Cornélie aux enfers. . . . .
Tibulle.	54-19	4 livres d'Elégies, Panégyrique de Mess. Corvinus. . . . .
Ovide.	43 — 16 av. J.-C. ap. J.-C.	2 Poèmes épiques : **Métamorphoses**, **Fastes**. . . . .
		2 Poèmes didactiques : Art d'aimer, Remède d'amour. . . . .
		Elégies : Amours, Héroïde, Tristes, Pontiques. . . . .
		1 Tragédie : Médée ; 1 Satire : l'Ibis. . . . . . .

Sect. II. — PROSE.

Histoire.

Tite-Live.	59 — 16 av. J.-C. ap. J.-C.	**Histoire romaine** (Annales). . . . .
Trogue Pompée.	Ier s. av. J.-C.	Histoires philippiques (Justin abrév.). . . . . .
Velléius Paterculus	19 — 31 av. J.-C. ap. J.-C.	Précis d'histoire universelle. . . . .
Valère Maxime. .	Ir siècle . .	Faits et dits mémorables. . . . .
		Remarque sur les harangues en histoire. . . . . .

Ve ÉPOQUE

Du règne de Tibère à la chute de l'Empire d'Occident (14-476 ap. J.-C.).

Sect. I. — POÉSIE.

CH. I. — Poésie épique.

Lucain.	39-65	**La Pharsale**. . . . .
Silius Italicus	25-100	Deuxième guerre punique. . . . .
Stace.	61-96	Silves, Thébaïde, Achilléïde, Agavée. . . . . .
Valérius Flaccus	? - 90 ?	Argonautiques. . . . .

CH. II. — Poésie didactique.

§ 1. — Fable.

Phèdre.	1er s. ap. J.-C.	. . . .

§ 2. — Satire.

Perse.	34-62	6 satires (contre la Paresse, la Prière, les Avares). . . . .
Juvénal.	42-130	16 satires (Les embarras de Rome, le Turbot, les Vœux). . . . .
Turnus.		
Sulpicia.		. . . .

§ 3. — Epigramme.

Martial.	42-102	1,500 épigrammes — Livre sur les spectacles.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.
		CH. III. — Poésie dramatique.	
énèque	3-65	10 tragédies : Hippolyte. Médée, Thébaïde, etc	320
		APPENDICE. — Des spectacles chez les Romains.	321
		Sect. II — PROSE.	
		CH. I. — Histoire.	324
'acite	54-119	**Annales. Histoires. Agricola, Germanie, dialogue des Orateurs**.....	330
'lorus	1er ou IIe siècle ap. J.-C.	Abrégé de l'Histoire romaine	341
uinte-Curce.	Ier siècle ..	Exploits d'Alexandre le Grand.............	341
uétone.......	75?-160	**Vies des douze Césars**	341
URÉLIUS VICTOR	IVe siècle..	Vie des Césars jusqu'à Constance........ ...	342
UTROPE	IVe siècle..	Abrégé de l'Histoire romaine..............	»
MMIEN MARCELLIN	IVe siècle..	Histoire de l'Empire romain....	»
		CH. II. — Philosophie, sciences, rhétorique, grammaire.	
		§ 1. — Philosophie.	
énèque......	3-65	Traités, trois **Consolations, Lettres à Lucilius.** Questions naturelles.........	343
		§ 2. — Sciences.	
Pline l'Ancien	23-79	**Histoire naturelle**....................	350
OMPONIUS MÉLA	Ier siècle .	Géographie.	351
RONTIN	?-106?	Architecture : les Aqueducs....	»
ELSE......	Ier siècle ..	Médécine	»
OLUMELLE......	Ier siècle ..	*De re rustica* — Les Jardins...............	»
ALLADIUS	IIe ou IVe s.	Traité d'Agriculture — De la Greffe........	»
		§ 3. — Eloquence et Rhétorique.	
uintilien....	35?-95?	**Institution oratoire** (12 livres).... .. .	352
Pline le Jeune	62-113	Panégyriques de Trajan. **Lettres** (10 liv.)..	354
ulu-Gelle ...	125?-175?	Nuits attiques............................	356
		§ 4. — Des Romans.	
Pétrone......	?-65	Satyricon	357
pulée	138-180	Métamorphoses ou l'Ane d'Or, Apologie	358

SUPPLÉMENT. — Littérature Chrétienne.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pa

RENOUVELLEMENT DE LA LITTÉRATURE PAR LE CHRISTIANISME

DIVISION
- 1° Période de prédication : **Pères apostoliques** (Ier siècle) 3
- 2° Période de lutte : **Pères apologistes** (IIe et IIIe siècle) .
- 3° Période de triomphe : **Pères dogmatiques** (IVe et Ve s.).
- 4° Période théologique : **Pères scolastiques** (Moyen-Age)

CH. I. — Pères apologistes (IIe et IIIe siècle).

Art. I. — Apologistes grecs.

Saint Justin...	114-168	**2 Apologies**, Exhortat. aux Gentils......	3
Saint Irénée ..	140-202	**Traité contre les hérésies**..........	3
Clément d'Alexandrie.	? 217	Exhortation aux Gentils, **Pédagogue**, **Stromates**....................	3
Origène	185-254	**Ouvrages bibliques, livre des Principes**, contre Celse........................	3

Art. II. — Apologistes latins.

Tertullien	160-245	**Apologétique**, livre des **Prescriptions**.	3
Saint Cyprien.	?-258	Des Témoignages, *De lapsis*, Des Spectacles, Unité de l'Église........................	3
Minutius Félix	IIIe siècle..	Octavius (dialogue).....................	3
Arnobe	IIIe siècle..	Traité contre les Gentils	
Lactance......	250-325	Institutions divines, Mort des persécuteurs..	

CH. II. — Pères dogmatiques (IVe et Ve siècle).

Art. I. — Docteurs grecs.

St Athanase. .	296-373	**Défense de la Trinite** et de l'Incarnation, ses Apologies, **Vie de Saint Antoine**............................	3
Saint Basile...	329-379	**Hexaméron**, homélies, panégyriques, lettres	3
St Grégoire de Nysse.	331-396	Hexaméron, oraisons funèbres, homélies, panégyriques..............................	3
St Grégoire de Nazianze	328-389	Invectives contre Julien, homélies, oraisons funèbres..............................	
St J. Chrysostome	347-407	**Traité du Sacerdoce, disgrâce d'Eutrope**, commentaires, homélies, panégyriques, traités............................	3

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pages.

ART. II. — DOCTEURS LATINS.

St Hilaire de Poiters.	300-367	Traité des Synodes, Traité de la Trinité, Commentaires........................	382
Saint Jérôme.	331-420	Travaux bibliques, lettres. Catalogue des hommes illustres	383
St Ambroise .	340-397	Hexaméron, homélies, hymnes, oraisons funèbres	384
St Augustin ..	354-430	**Cité de Dieu. Confessions, Soliloques.** Contre les Pélagiens..........	385

CH. III. — LITTÉRATURE PROPREMENT DITE.

ART. I. — LITTÉRATURE DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'AU VIIe

§ 1. — *Poésie.*

Ausone.. .. .	310-390	Epigrammes, Idylles, la Moselle, lettres...	389
aint Paulin de Nole	353-431	15 poèmes (Natalitia), lettres, discours....	390
LAUDIEN	365?-?	Eloges, poèmes (Gigantomachies), Idylles..	»
VIÉNUS	IVe siècle..	Description du globe, de la Méditerranée..	»
SIDOINE APOLLINAIRE	430-488	Poèmes	391
UVENCUS	IVe siècle..	Sur la vie de J.-C., sur la Genèse.	»
AINT DAMASE...	304-384	Petits poèmes	»
PROSPER D'AQUITAINE	403-455	Poème *De Ingratis*	»
aint Avite...	Ve siècle...	Poèmes sur la Création, le Paradis terrestre	»

§ 2. — *Eloquence et Histoire.*

mmaque.....	350-420	Discours, panégyriques, lettres	391
sèbe de Césarée..	267-338	Histoire de l'Eglise jusqu'à Constantin	392
UFIN	346-410	Continue l'Histoire d'Eusèbe jusqu'à Théodose..............................	»
ULPICE SÉVÈRE.	353-420	Abrégé d'histoire ecclésiastique....	»
aul Orose...	Ve siècle...	Histoire universelle.	»
oèce...	470-524	Livre de la Consolation....	»
assiodore. ..	468-564	Histoire des Goths et des Romains, traités..	393
Grégoire de Tours.	539-593	**Histoire ecclésiastique des Francs..**	»
AINT FORTUNAT.	530-600	Poésies, Saint Martin	394

ART. II. — EPOQUE DE CHARLEMAGNE.

lcuin	..... .	Traité des Vertus et des Vices, ouvrages de rhétorique et de grammaire.....	395
ginhard	... ...	**Vie de Charlemagne**, Annales des Francs.	396
NGILBERT......			
HÉODULPHE ...	....	Hymnes (*Gloria laus*).	396

Art. III. — Du XIe au XVIe siècle.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pag
Sᵗ Anselme...	1033-1109		
Abélard......	1079-1142		
Saint Bernard	1091-1153	Sermons — Traité de la Considération......	39
Pierre Lombard.	1110-1164	Livre des Sentences.........................	39
Albert-le-Grand	1193-1280		
Saint Thomas.	1227-1274	Somme Théologique, somme contre les Gentils..............................	39
Sᵗ Bonaventure	1221-1274		
Duns Scot......	1275-1308		
Jean Ferson....	1363-1429	Théologie mystique..........................	»
Thomas a Kempis	1380-1471	Imitation de J.-C. (?)......................	»

Histoir.

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pag
Aimoin.........	XIᵉ siècle..	Histoire des Francs.........................	39
Guillaume de Jumiège	....	Histoire des Normands......................	»
Robert le Moine	XIIᵉ siècle.	Histoire de Jérusalem......................	»
Guibert de Nogent	XII siècle.	Gesta Dei per Francos......................	»
Guillaume de Tyr.	....	Histoire de la Croisade....................	»

Art. IV. — Epoque de la Renaissance.

Causes de la Renaissance. 39

AUTEURS	DATES	OUVRAGES	Pag
Bembo........	1470-1547	Histoire de Venise, poésies, lettres.........	4
Sadolet........	1477-1547	Traités, poésies, lettres....................	4
Vida...........	1490-1566	Art poétique, Vers à soie, Echecs..........	
Erasme.......	1467-1536	**Eloges de la folie, Colloques, Adages,** lettres..................................	
Juste Lipse ..	1547-1606	Ouvrages d'érudition.........................	4
Jules Scaliger	1484-1558	Ouvrages d'érudition.........................	
Joseph Scaliger	1540-1609	Ancienneté de la race scaligérienne, érudition.......................................	
Casaubon.....	1559-1614	Nombreuses éditions avec commentaires...	4
De Thou......	1553-1617	Histoire de son temps.......................	
Baronius......	....	Annales ecclésiastiques.....................	



TABLE

LITTÉRATURE GRECQUE

PRÉLIMINAIRES : Origine des Grecs, — Origine de la langue grecque, — Dialectes, — Caractères de la littérature grecque, — Division en 6 époques........................ 4

I. — ÉPOQUE FABULEUSE.

Caractère de cette époque ; — Aèdes religieux : Linus, Eumolpe, Musée, Amphion, Orphée ; — Aèdes épiques : Thamyris, Phémius, Démodocus.................................. 5

II. — ÉPOQUE HÉROIQUE (1193-743).

Homère, Hésiode.................................... 8

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.................................... 22

III. — ÉPOQUE ATHÉNIENNE (743-323).

SECTION I. — POÉSIE.

CH. I. — POÉSIE ÉLÉGIAQUE, LYRIQUE ET DIDACTIQUE.

§ 1. — *Poésie élégiaque et ïambique* : Callinus, Archiloque, Tyrtée, Hipponax, Mimnerme........................ 26

§ 2. — *Poésie lyrique.* — 1° *Lyriques éoliens :* Terpandre, Alcée, Sapho, Errinna, Arion ; — 2° *Lyriques doriens :* Alcman, Stésichore, Ibycus, Corinne, Simonide, **Pindare** ; — 3° *Lyriques ioniens :* **Anacréon**........... 27

§ 3. — *Poésie didactique.* — 1° *Poésie philosophique :* Solon, Pythagore, Onomacrite, Xénophane, Parménide, Empédocle ; 2° *Fable :* Esope........................ 34

CH. II. — POÉSIE DRAMATIQUE.

Art. I. — Tragédie.

§ 1. — *Origine de la tragédie :* Thespis, Phrynicus, Pratinas, Cherilus.. 36

§ 2. — *Les trois grands tragiques :* **Eschyle, Sophocle, Euripide,** — (Ion, Achœus, Agathon, Euphorion, Bion, Philoclès, Jophon, Ariston, Sophocle le Jeune, Euripide). — *Caractère religieux et national de la tragédie grecque.* 40

Art. II. — Comédie.

§ 1. — *Comédie ancienne:* Mœson, Epicharme (en Sicile), **Aristophane** (à Athènes)........................ 73

§ 2. — *Comédie moyenne :* Antiphane, Alexis............... 75

SECTION II. — PROSATEURS.

CH. I. — HISTORIENS.

§ 1. — *Naissance de la prose, les logographes :* Cadmus de Milet, Hécatée de Milet, Phérécyde, Charon de Lampsaque, Hellanicus, Xanthus................................ 84

§ 2. — *Historiens :* **Hérodote, Thucydide, Xénophon.** 85

CH. II. — PHILOSOPHIE.

§ 1. — *Sophistes :* Gorgias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicus, Hippias.. 98

§ 2. — *Philosophes :* Socrate, **Platon, Aristote,** Théophraste, Zénon, Epicure, Pyrrhon 99

CH. III. — ELOQUENCE.

§ 1. — *Eloquence judiciaire et Rhétorique :* Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée............................ 112

§ 2. — *Eloquence politique :* Périclès, Dinarque, Démade, Phocion, Lycurgue, Hypéride, **Eschine, Démosthène...** 115

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.. 131

IV. ÉPOQUE GRÉCO-ALEXANDRINE (323-146).

SECTION I. — POÉSIE.

§ 1. — *Poésie épique :* Callimaque, Cléanthe............... 14

§ 2. — *Poésie lyrique :* Apollonius de Rhodes.............. 143

§ 3. — *Poésie didactique :* Aratus, Nicandre 143
§ 4. — *Poésie dramatique.* — 1° *Tragédie :* Lycophron, Alexandre, Æantide, Homère le Jeune, etc 144
2° *Comédie nouvelle* (à Athènes) : **Ménandre,** Philémon, Diphile 145
§ 5. — *Poésie pastorale :* **Théocrite,** Bion, Moschus 146

SECTION II. — PROSE.

§ 1. — *Eloquence :* Démétrius de Phalère 148
§ 2. — *Histoire :* Polybe, Bérose, Manéthon, Aratus de Sicyone 150
§ 3. — *Erudition :* Zénodote, Aristophane, Aristarque, Cratès de Malles, Zoïle 153
§ 4. — *Sciences :* Euclide, Archimède, Erathostène, Hipparque 145
Résumé chronologique 155

V. — ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE (146 av. J.-C. — 395 ap.).

SECTION I. — POÉSIE.

Fable : Babrius, Oppien 159

SECTION II. — PROSE.

§ 1. — Denis d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Josèphe, **Plutarque,** Strabon, Pausanias, Nicolas de Damas, Appien, Dion Cassius, Diogène Laërce 160
§ 2. — *Sophistique et Rhétorique :* Dion Chrysostome, **Lucien,** Longin, Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat, Maxime de Tyr, Elien 267
§ 3. — *Romans :* Lucius de Patras, Aristide de Milet, Longus, Héliodore 171

VI. — ÉPOQUE BYZANTINE (395-1453).

1° *Poésie :* Nonnus, Coluthus, Thryphiodore, Quintus de Smyrne, Musée le Grammairien 174
2° *Prose. — Histoire :* Zosime, Procope, Anne Comnène 175

LITTÉRATURE LATINE

PRÉLIMINAIRES : Origine des Latins, — Origine de la langue latine, — Caractères de la littérature latine, — Division en 5 époques 177

Ire ÉPOQUE (754-242).

1° *Poésie lyrique :* Chants des Arvales, Chants des Saliens, Nénies.
2° *Satires :* Chants fescennins, Chants de triomphe.
3° *Poésie dramatique :* Satires, Atellanes, Exodes.
Prose : Epitaphes, Lois, Grandes Annales, Livres des Pontifes. 186

IIe ÉPOQUE (242-78).

SECTION I. — POÉSIE.

CH. I. — POÉSIE DRAMATIQUE.

Art. I. — Tragédie : Livius, Andronicus, Nævius, Ennius, Pacuvius, Attius 184
Art. II. — Comédie : **Plaute, Térence.** — Comédie nationale, Parallèle entre le théâtre grec et le théâtre latin. Infériorité de ce dernier.......................... 187
CH. II. — POÉSIE SATIRIQUE : Ennius, Pacuvius, Lucilius...... 200

SECTION II. — PROSE.

Histoire et éloquence : Caton l'Ancien, Fabius Pictor, Pison, Scaurus, Sylla, — Les Gracques, Antoine, Crassus....... 201
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.......................... 206

IIIe ÉPOQUE (78-30).

SECTION I. — POÉSIE.

1° *Poésie dramatique :* Mimes : Laberius, Syrus.............. 211
2° *Poésie épique :* Varron d'Atax, Cicéron.................. 212
3° *Poésie didactique :* **Lucrèce**.......................... 212
4° *Poésie lyrique :* **Catulle**.......................... 214

SECTION II. — PROSE.

CH. I. — ELOQUENCE : Cotta, Sulpicius, Brutus, **Hortensius, Cicéron** 216
CH. II. — HISTOIRE : **César, Salluste**, Cornélius Népos.... 234
CH. III. — ERUDITION : Varron.......... 243

IVe ÉPOQUE (30 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.).

SECTION I. — POÉSIE.

CH. I. — POÉSIE PASTORALE ET ÉPIQUE : **Virgile**.......... 247
CH. II. — POÉSIE LYRIQUE, SATIRIQUE, DIDACTIQUE : **Horace**.. 264
CH. III. — POÉSIE ÉLÉGIAQUE : Properce, Tibulle, **Ovide**..... 280

SECTION II. — PROSE.

Histoire : **Tite-Live**, Trogue Pompée, Velleius Paterculus, Valère Maxime.......... 287
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.......... 293

Ve ÉPOQUE (14-476 ap. J.-C.).

SECTION I. — POÉSIE.

CH. I. — POÉSIE ÉPIQUE : **Lucain**, Silius Italicus, Valérius Flaccus 302
CH. II. — FABLE : **Phèdre**. — *Satire* : Perse, **Juvénal**, Turnus, Sulpicia. – *Epigrammes* : Martial.......... 309
CH. III. — POÉSIE DRAMATIQUE : Sénèque.......... 320
APPENDICE. – Des spectacles chez les Romains.......... 321

SECTION II. — PROSE.

CH. I. — HISTOIRE : **Tacite**, Florus, Quinte-Curce, Suétone. Aurelius Victor, Eutrope, Ammien Marcellin.......... 324

CH. II. — PHILOSOPHIE, RHÉTORIQUE, SCIENCES.

§ 1. — *Philosophie* : **Sénèque**.......... 343
§ 2. — *Sciences* : Pline l'Ancien, Pomponius Méla, Frontin, Celse, Columelle, Palladius.......... 350
§ 3. *Rhétorique* : **Quintilien, Pline le Jeune**, Aulu-Gelle.......... 352
§ 4. — *Romans* : Pétrone, Apulée 357
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.......... 360

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

Renouvellement de la Littérature par le Christianisme......... 36

CH. I. — PÈRES APOLOGISTES (IIe et IIIe siècle).

Art. I. — Apologistes grecs : Saint Justin, Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, **Origène**........................ 36

Art. II. — Apologistes latins : **Tertullien**, Saint Cyprien, Minutius Félix, Arnobe, Lactance.................... 369

CH. II. — PÈRES DOGMATIQUES (IVe et Ve siècle).

Art. I. — Docteurs grecs : **Saint Athanase, Saint Basile,** Saint Grégoire de Nysse, Saint Grégoire de Nazianze, **Saint Jean Chrysostome**....................... 375

Art. II. — Docteurs latins : Saint Hilaire de Poitiers, **Saint Jérôme, Saint Ambroise, Saint Augustin**...... 382

CH. III. — LITTÉRATURE PROPREMENT DITE.

Art. I. — Littérature depuis le IVe siècle jusqu'au VIIe.

§ 1. — *Poésie* : Ausone, Saint Paulin de Nole, Claudien, Avienus, Saint Sidoine Apollinaire, Juvencus, Saint Damase, Saint Prosper d'Aquitaine, Saint Avite......... 389

§ 2. — *Eloquence et Histoire* : Symmaque, Eusèbe de Césarée, Rufin, Sulpice Sévère, Paul Orose, Boèce, Cassiodore, Saint Grégoire de Tours, Saint Fortunat................ 391

Art. II. — Epoque de Charlemagne : **Alcuin**, Eginhard, Angilbert, Théodulphe....... 394

Art. III. — Du XIe au XVIe siècle : Saint Anselme, Abélard, Saint Bernard, Pierre Lombard, Albert-le-Grand, Saint Thomas, Saint Bonaventure, Duns Scot, J. Gerson, Thomas à Kempis.. 397

listoire : Aimoin, Guillaume de Jumiège, Robert le Moine, Guibert de Nogent, Guillaume de Tyr.................... 396

rt. IV. — Epoque de la Renaissance : Causes de la Renaissance : Bembo, Sadolet, Vida, **Erasme,** Juste Lipse, Jules Scaliger, Joseph Scaliger, Casaubon, De Thou, Baronius.................................... 397

ujets de Devoirs français............................ 401

Nantes. — Imp. Bourgeois, rue S'-Clément.

